

Le présent Recueil de travaux est structuré en deux parties. La première partie présente vingt-quatre articles de recherche publiés entre 2014 et 2023, regroupés selon quatre chapitres thématiques : *Architecture & philosophie* (4 articles), *Analyse, théorie & critique de l'architecture* (6 articles), *Biorégionalisme(s)* (8 articles), *Écologies pour l'architecture* (6 articles). Dans une seconde partie, il propose des extraits de « L'architecture à l'épreuve de l'animal », numéro thématique co-dirigé pour la revue scientifique ministérielle *Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, ainsi que des passages de trois autres co-directions d'ouvrages de recherche collectifs (*Ressources urbaines latentes ; Repenser l'habitat ; L'hypothèse collaborative*) et d'une co-direction d'anthologie de textes (*Les Veines de la Terre*). A ce volume sont aussi adjoints, séparément, cinq ouvrages en intégralité : *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible* (Métispresses, 2016, 120p.), *Critique de l'habitabilité* (Libre & Solidaire, 2017, 226p.), *La recherche architecturale. Repères, outils, analyses* (éditions de L'Espérou, 2019, 328p.), *Qu'est-ce qu'une biorégion ?* (avec Marin Schaffner, Wildproject, 2021, 148p.) et *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste* (2e édition révisée, Wildproject, 2023, 190p.).

Mathias Rollot · Habilitation à diriger des recherches à l'Université Bordeaux Montaigne · École doctorale Montaigne Humanités · Soutenue publiquement le 4 mai 2023 devant un jury composé de : Catherine Deschamps, J. Kent Fitzsimons, Xavier Guillot, Nicolas Tixier, Nathanaël Wallenhorst, Chris Younès.

MATHIAS ROLLOT

RECUEIL

HDR · VOLUME 2
TRAVAUX

MATHIAS ROLLOT · RECUEIL · HDR · VOLUME 2 · TRAVAUX





*illustration de couverture : Alexander von Humboldt, vue en coupe des volcans Chimborazo
et Cotopax, Essai sur la géographie des plantes, 1807.*





Recueil







MATHIAS ROLLOT

RECUEIL

Volume 2. Travaux

Habilitation à diriger des recherches
à l'Université Bordeaux Montaigne · école doctorale Montaigne Humanités

Soutenue publiquement le 4 mai 2023 devant un jury composé de

GARANT · XAVIER GUILLOT

Architecte DPLG, Professeur en Villes et Territoires à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux, Docteur et habilité à diriger des recherches en *Aménagement de l'espace - Urbanisme*, chercheur membre de l'UMR CNRS PASSAGES.

RAPPORTRICE · CATHERINE DESCHAMPS

Socio-anthropologue, Professeure en Sciences humaines et sociales pour l'architecture à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, Docteur et habilitée à diriger des recherches en Anthropologie, co-responsable du laboratoire LHAC.

RAPPORTEUR · NICOLAS TIXIER

Architecte DPLG, Docteur en Sciences pour l'ingénieur, Professeur en Théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, Habilité à diriger des recherches en *Sciences humaines - Architecture*, directeur de l'équipe de recherche CRESSON (UMR CNRS AAU).

EXAMINATEUR · J. KENT FITZSIMONS

B. Arch (McGill University) et Docteur en architecture (Rice University), Maître de conférences en Théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux, chercheur membre du laboratoire PAVE.

EXAMINATEUR · NATHANAËL WALLENHORST

Docteur en science politique, sciences de l'environnement et sciences de l'éducation, Professeur à l'Université Catholique de l'Ouest, Habilité à diriger des recherches en Sciences de l'éducation et Philosophie, membre de l'équipe de recherche LIRFE.

EXAMINATRICE · CHRIS YOUNÈS

Psychosociologue, Docteur et Habilitée à diriger des recherches en Philosophie, Professeure à l'École Spéciale d'Architecture, fondatrice et membre du laboratoire GERPHAU et du Réseau Scientifique Thématique PhilAU.







INTRODUCTION

Le présent recueil de travaux est structuré en deux parties. La première partie présente 24 articles de recherche publiés entre 2014 et 2023, regroupés selon quatre chapitres thématiques : 1. *Architecture & philosophie* (4 articles) ; 2. *Analyse, théorie & critique de l'architecture* (6 articles) ; 3. *Biorégionalisme(s)* (8 articles) ; 4. *Écologies pour l'architecture* (6 articles). Ces articles font apparaître la diversité des formats et médiums de publications ayant caractérisé ma production, des lieux scientifiques les plus prestigieux (revues nationales et internationales de rang A, actes de Cerisy, etc.) à quelques-uns des lieux les plus reconnus dans les milieux de l'architecture (éditions du Pavillon de l'Arsenal, actes de la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, EUROPAN, etc.). Ils témoignent de l'ouverture disciplinaire d'un parcours ayant touché à la philosophie (Revue française d'éthique appliquée), à l'écologie politique (Wildproject, ÉcoRev') et à l'écologie savante (Global Environment), ayant travaillé avec des réseaux scientifiques et pédagogiques nationaux (ERPS, Japarchi) et des institutions de terrain (Territoires Pionniers / Maison de l'architecture de Normandie). Dans une seconde partie, ce recueil de travaux propose des extraits de « L'architecture à l'épreuve de l'animal », numéro thématique co-dirigé pour la revue scientifique ministérielle *Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, ainsi que des passages de trois autres co-directions d'ouvrages de recherche collectifs (*Ressources urbaines latentes* ; *Repenser l'habitat* ; *L'hypothèse collaborative*) et d'une co-direction d'anthologie de textes (*Les Veines de la Terre*).

A ce volume sont adjoints, séparément, cinq ouvrages en intégralité :

1. *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible* (Genève, Métispresses, 2016, 120 p.) : un ouvrage de synthèse des travaux de recherche que j'ai mené entre 2011 et 2016 au sein du laboratoire Gerphau de l'ENSA Paris-la-Villette sur la notion d'obsolescence. Le livre s'engage dans les définitions philosophiques possibles du concept d'obsolescence, et propose des réflexions critiques sur l'usage contemporain fait de cette notion dans les recherches sur « l'obsolescence programmée » et « l'obsolescence de l'homme ». Il engage un propos sur les résonances possibles avec l'architecture comme objet et comme discipline. Préfacé par la philosophe Chris Younès.

2. *Critique de l'habitabilité* (Paris, Libre & Solidaire, 2017, 226 p.) : publication revue et corrigée d'une partie de ma thèse de doctorat au Gerphau / à Paris 8 intitulée « Élément vers une éthique de l'habitation » (dir. Chris Younès / Stéphane Bonzani). Texte à destination d'un plus large public (la thèse étant disponible en libre accès en ligne) et d'une portée critique plus explicite. L'ouvrage propose des réflexions philosophiques sur les réceptions intéressées du concept « d'habiter » dans les mondes universitaires mais aussi de la conception et de la construction urbaine. Il vise à déconstruire l'idée que des « sciences de l'habitabilité » puissent être bâties depuis la métaphysique heideggerienne, et met en lumière avec des auteurs tels qu'Ivan Illich des approches plus ancrées et politisées du concept d'habiter. Illustré par Emmanuel Constant.







3. *La recherche architecturale. Repères, outils, analyses* (Montpellier, éditions de L'Espérou, 2019, 328 p.) : un ouvrage de recherche notamment issu de mes enseignements-recherches en Ecole nationale supérieure d'architecture (Paris-la-Villette et Montpellier) et à l'Ecole de la ville et des territoires à Marne-la-Vallée. Outre quelques rappels sur le sujet (dates, définitions, débats-clés), le livre propose des outils, réflexions et synthèses inédites sur la question de la « recherche architecturale » – ses difficultés, ses réalités actuelles et potentielles, ses promesses. Il est paru en lien avec une exposition éponyme ayant eu lieu au printemps 2019 dans ce dernier établissement avec le soutien du laboratoire OCS / UMR AUSser de l'Eav&t à Marne-la-Vallée. Le livre contient aussi une traduction et une introduction inédites de l'article « Architectural Research: Three Myths and One Model » (2007) du théoricien de l'architecture anglais Jeremy Till. Illustré par Chloé Gautrais.

4. *Qu'est-ce qu'une biorégion ?* (avec Marin Schaffner, Marseille, Wildproject, 2021, 148 p.) : un ouvrage de commande de l'éditeur, proposant une vulgarisation accessible de l'histoire et de l'idée de « biorégion », de quelques-uns de ses déploiements concrets (4 cas d'études), ainsi qu'une revue analytique et synthétique de la littérature internationale (30 ouvrages anglophones, italophones et francophones) sur la question. Entretien mené avec Marin Schaffner. Réalisé dans le cadre des recherches menées au LHAC de l'ENSA de Nancy sur l'architecture biorégionaliste. Ouvrage illustré par Emmanuel Constant. Ouvrage finaliste du *Prix du Livre d'écologie politique* décerné par la Fondation de l'Ecologie Politique 2022.

5. *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste* (2e édition révisée, Marseille, Wildproject, 2023, 190p.) : initialement, il s'agissait d'un ouvrage de commande de l'éditeur François Bourin souhaitant une réflexion critique sur l'architecture contemporaine. Paru à l'automne 2018, le livre a finalement proposé une histoire inédite en France sur les mouvements biorégionalistes internationaux, des synthèses réflexives sur la théorie biorégionaliste, des analyses sur la pertinence de ces théories au regard de la situation contemporaine et des résonances critique avec l'architecture comme discipline, comme pratique collective, comme édifice et comme ethos. Il s'inscrivait en cela dans le cadre des recherches que je menais alors au laboratoire OCS / UMR AUSser de l'Eav&t à Marne-la-Vallée. Illustré par Emmanuel Constant. Le livre est épuisé depuis l'été 2021. Une seconde édition paraît en février 2023 aux éditions Wildproject, dans la collection « Le Monde qui vient ». Elle a été réduite, et a fait l'objet d'un travail de correction et de mise à jour de la part de la maison d'édition et de l'auteur. Elle a aussi été augmentée d'une postface analysant les développements biorégionalistes locaux contemporains. C'est cette seconde édition qui est ici proposée.







· I ·

ARTICLES DE RECHERCHE (REVUES & OUVRAGES COLLECTIFS)

architecture & philosophie

[1] Mathias Rollot, “L’habitation humaine et la question de la technicisation dans les écrits de Günther Anders”, dans Frank Vermandel (dir.), *“Ecrire sur l’architecture, la ville et le paysage. Chercheurs, théoriciens, essayistes”*, *Cahiers Thématiques*, n° 14, MSH-ENSA Lille, 2015. **[2]** Mathias Rollot, “L’habitation humaine, avec et par-delà Henri Maldiney”, dans Chris Younès, Olivier Frérot (dir.), *A l’épreuve d’exister avec Henri Maldiney. Philosophie, Art, Psychiatrie*, Actes du Colloque de Cerisy, Paris, Hermann, 2016. **[3]** Chris Younès & Mathias Rollot, “An Introduction toward Ecosophical Metabolism Studies”, dans Roberto D’Arienzo (dir.), *“Waste as resource”*, *Global Environnement*, WhiteHorse, 2017. **[4]** Mathias Rollot & Chris Younès, “La collaboration festive : une éthique de fondation des lieux”, dans *“A quoi nos croyances nous engagent-elles ?”*, *Revue Française d’éthique appliquée*, n°8, 2019.

analyse, théorie & critique de l’architecture

[5] Mathias Rollot & Aglaée Degros, “Physical and Strategic Obstacles to Revitalisation”, dans Didier Rebois (dir.), *EUROPAN 13 Analysis of a session, The Adaptable City 2, European Europe*, Paris, 2016. **[6]** Mathias Rollot, “La ferme de verre à l’épreuve de la notion d’énergie humaine”, dans Xavier Guillot, Anne Coste & Luna D’Emilio (dir.), *Ruralités post-carbone. Milieux, échelles et acteurs de la transition énergétique, actes du colloque ERPS 7 : Transitions énergétiques et ruralités contemporaines*, Actes du colloque, Saint-Etienne, Publications de l’Université de Saint-Etienne, 2018. **[7]** Mathias Rollot, “Les paradoxes Ishigami”, *Japarchi. Réseau scientifique thématique de chercheurs francophones sur l’architecture, la ville et le paysage japonais*, 22 avril 2019 [en ligne]. **[8]** Mathias Rollot, « Postface. Quelle architecture pour le monde qui vient ? », in E. Taudière & M. Schaffner (dir.), *Révéler, Cultiver, Réhabiter, Retour sur une décennie d’architectes en résidence*, Territoires Pionniers / Maison de l’architecture - Normandie, 2021. **[9]** Mathias Rollot, “Les trois paradigmes de l’architecture”, dans *Connaitre, Penser, Enseigner, Cahiers du LHAC*, n°4, 2022. **[10]** Mathias Rollot, Emeline Curien, « Architecture », Dans Nathanaël Wallenhorst, Christoph Wulf (dir.), *Handbook of anthropocene*, Springer Nature, à paraître 2023.







biorégionalisme(s)

[11] Mathias Rollot, “Faire l’expérience du tournant climatique : l’architecture est-elle un levier potentiel ?”, dans Céline Bodart, Chris Younès (dir.), *Le tournant de l’expérience, Actes du colloque de la Cité*, 2018. **[12]** Mathias Rollot, “Aux origines de la “biorégion”. Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens”, *Métropolitiques*, 2018. **[13]** Mathias Rollot, traduction de P. Berg & R. Dasmann, “Réhabiter la Californie” & Mathias Rollot, “Le biorégionalisme américain. Un outil pour repenser les territoires”, dans *L’écologie, une politique en actions, EcoRev’*, N°47, 2019/1. **[14]** Mathias Rollot, “Synergies biorégionales. Quelques enjeux conceptuels et architecturaux”, dans Roberto d’Arienzo, Chris Younès (dir.), *Synergies urbaines. Pour un métabolisme collectif des villes*, Genève, Métispresses, 2019, pp. 221-236. **[15]** Mathias Rollot, “Avant propos”, dans Kirkpatrick Sale, *L’art d’habiter la terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020. **[16]** Mathias Rollot, traduction de P. Berg, “Apprendre à se lier à un lieu-de-vie” et note de traduction, dans Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura (dir.), *Design des territoires. L’enseignement de la biorégion*, Paris, Eterotopia France, pp.25-41. **[17]** Mathias Rollot, “L’architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin: régionaliste, biorégionaliste ?”, dans Xavier Guillot et Nicolas Fiévé (dir.), *Penser l’architecture par la ressource*, *Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, 2021 (article republié en mandarin sur la plateforme franco-chinoise *E-art 2052*, dossier “*Pensons le monde d’après*”, 2021 [en ligne]. **[18]** Mathias Rollot, “Postface : situer et bâtir nos idéaux”, dans François Nowakowski, l’Atelier Commun (dir.), *La biorégion en projets. Penser les futurs possibles d’une vallée ardéchoise*, Paris, Eterotopia France, 2022, pp.206-210.

écologies pour l’architecture

[19] Didier Rebois & Mathias Rollot, “Upcycler l’urbain : quelles opportunités en jeu ?”, dans Roberto D’Arienzo, Chris Younès (dir.), *Recycler l’Urbain. Pour une écologie des milieux habités*, Genève, MetisPresses, 2014. **[20]** Mathias Rollot, “Pour un biomimétisme des milieux”, dans Manola Antonioli (dir.), *Biomimétisme*, Paris, LOCO, 2017. **[21]** Julie Beauté & Mathias Rollot, “Fabuler l’invisible. Inventaires paysagers des indisponibles”, dans *Traces et lectures de paysages, revue Amplitudes*, n°4, 2021. **[22]** Mathias Rollot, « Pour une monumentalité écologique », in B. Lanaspèze et A. Labasse (dir.), *La Beauté d’une ville. Controverses esthétiques et transition écologique à Paris*, Pavillon de l’Arsenal/Wildproject, 2021. **[23]** Mathias Rollot, “Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ?”, dans Emeline Curien & Cécile Fries-Paiola (dir.), *Humains, non-humains et crise environnementale : pour des architectures et des territoires du vivant, Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2, Actes du colloque d’octobre 2019*, ENSA Nancy, septembre 2022. **[24]** Mathias Rollot, “L’émergence d’une architecture animaliste”, dans L. Mosconi & H. Bony (dir.), *Paris Animal*, Pavillon de l’Arsenal, à paraître 2023.







· II ·
CO-DIRECTIONS D'OUVRAGES
COLLECTIFS, DE REVUES &
D'ANTHOLOGIES

[A]

Roberto D'Arienzo, Chris Younès, Annarita Lapenna, Mathias Rollot (dir.),
Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires, Genève,
Métispresses, 2016, 414 p.

[B]

Mathias Rollot & Florian Guérant (dir.), *Repenser l'habitat. Des alternatives, des propositions !*, Paris, Libre & Solidaire, 2018, 276 p.

[C]

Ateliergeorges, Mathias Rollot (dir.), *L'hypothèse collaborative. Conversation avec les collectifs d'architectes français*, Marseille, Hyperville, 2018, 296 p.

[D]

Marin Schaffner, Mathias Rollot, François Guerroué (dir.), *Les Veines de la Terre. Une anthologie des bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2021, 160 p.

[E]

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka, Mathias Rollot, "L'architecture à l'épreuve de l'animal", *Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, 2022 [en ligne].











· I ·
ARTICLES DE RECHERCHE
(REVUES & OUVRAGES COLLECTIFS)







architecture & philosophie

[1] Mathias Rollot, “L’habitation humaine et la question de la technicisation dans les écrits de Günther Anders”, dans Frank Vermandel (dir.), *“Ecrire sur l’architecture, la ville et le paysage. Chercheurs, théoriciens, essayistes”*, Cahiers Thématiques, n° 14, MSH-ENSA Lille, 2015.

[2] Mathias Rollot, “L’habitation humaine, avec et par-delà Henri Maldiney”, dans Chris Younès, Olivier Frérot (dir.), *A l’épreuve d’exister avec Henri Maldiney. Philosophie, Art, Psychiatrie*, Actes du Colloque de Cerisy, Paris, Hermann, 2016.

[3] Chris Younès & Mathias Rollot, “An Introduction toward Ecosophical Metabolism Studies”, dans Roberto D’Arienzo (dir.), *“Waste as resource”*, *Global Environnement*, WhiteHorse, 2017.

[4] Mathias Rollot & Chris Younès, “La collaboration festive : une éthique de fondation des lieux”, dans *“A quoi nos croyances nous engagent-elles ?”*, *Revue Française d’éthique appliquée*, n°8, 2019.



[1]



22





L'habitation humaine et la question de la technicisation dans les écrits de Günther Anders

Mathias Rollot

En 1956 paraît en langue allemande un ouvrage intitulé *Die Antiquiertheit des Menschen*¹ – littéralement, « le caractère antique de l'homme ». Avec sa parution, Günther Anders (1902-1992)², fraîchement installé à Vienne après un exil de près de quinze ans en France et aux États-Unis, se positionne durablement parmi le cercle restreint des grands penseurs du XX^e siècle. Les éditions Payot & Rivages notaient récemment de lui : « Günther Anders compte parmi les philosophes les plus importants du XX^e siècle. Dans l'aire de langue allemande, sa radicalité intellectuelle autant que politique est sans exemple. [Il] fut "vraisemblablement le critique le plus acéré et le plus lucide du monde technique". » (Jean Amery)³ Bien que précédemment déjà traduit par Levinas, et plus tard grandi d'éloges⁴ par Baudrillard, Gorz, Deleuze ou Jean-Pierre Dupuy pour ne citer qu'eux, l'auteur ne trouvera hélas que très peu d'échos pour une publication en France avant les années 2000⁵, et il faudra attendre 2002 pour que cet ouvrage soit traduit. Pourquoi ce retard ? L'éditeur de *L'Obsolescence de l'homme*, dans sa note introductive à la première publication du texte en langue française, justifie premièrement la traduction tardive du texte par sa difficulté et « la traditionnelle lenteur de l'édition française en matière de traductions », avant d'ajouter que l'ouvrage possède aussi, de l'aveu même de l'auteur, un caractère « hybride », propre à le desservir : « Trop prosaïque et concret, dans sa description de la "vie mutilée" qu'on mène dans les sociétés modernes, pour ne pas paraître trivial aux spécialistes de la philosophie, il est en même temps trop philosophique, dans sa terminologie et ses références, pour ne pas rebuter des lecteurs mieux à même d'en saisir le contenu critique. » Nous allons essayer de déployer au cours de notre argumentation ce « caractère hybride », illustrant sa capacité à fournir au milieu de l'architecture et de l'urbanisme des propositions inédites et radicales pour repenser leurs rapports à l'habitation humaine contemporaine et ses établissements.

23

Du philosophe académique au penseur engagé

Jusque dans les années 1930 et son départ d'Allemagne pour Paris, Günther Anders travailla principalement à la constitution d'une habilitation académique ainsi qu'à des articles universitaires. À cette époque et au cours d'une formation auprès de Heidegger et Husserl, il côtoie un cercle d'initiés notable, composé d'auteurs aujourd'hui fameux comme T. W. Adorno, H. Arendt (qu'il épousera quelques années plus tard), Bertold Brecht, Hans Jonas ou encore Herbert Marcuse. L'écriture andersienne est alors difficile, pour ne pas dire d'accès extrêmement restreint. Académique, particulièrement rigoureuse et pointue, mais aussi jargonneuse et réservée à une élite, elle vise la reconnaissance par ses pairs, la construction d'une situation dans le milieu universitaire allemand. Le départ à Paris va changer la donne. Fait révélateur, il côtoie en exil – et dans les conditions de vie misérables qui vont avec cet exil⁶ – son neveu Walter Benjamin et raconte à propos de leurs échanges : « Benjamin était mon arrière-cousin. Je le connaissais depuis que j'étais au monde. Je ne peux pas dire qu'à Paris, nous ayons fait de la philosophie





ensemble. Car nous étions en premier lieu des antifascistes, en deuxième lieu des antifascistes, en troisième lieu des antifascistes et il se peut, en outre, que nous ayons parlé philosophie.⁷ » Le temps n'est plus à la philosophie théorique et intemporelle, et l'écriture d'Anders se métamorphose, pour s'ancrer dans le réel contemporain et y prendre position. Il démarre un recueil de contes antifascistes intitulé *Die molussische Katakombe* (« La Catacombe molussienne »⁸) et s'éloigne progressivement du milieu universitaire. Suivra un exode aux États-Unis et un essai contre la « pseudo-concrétude » de Heidegger, qu'il juge alors à la fois « hors du monde » et dépassé, complètement détaché des réalités politiques de son monde. Ce maître qui dans les années 1930 était si proche de lui – théoriquement parlant – qu'il ne savait plus dire lesquels de ses arguments lui appartenaient⁹ était désormais devenu un étranger. À son propos, Anders écrira en 1979, retraçant rétrospectivement la divergence majeure qui les opposa : « Un philosophe aussi moralement indigent que spéculativement génial, parmi ceux qui sont devenus aujourd'hui mondialement célèbres, m'a conseillé un jour, plein de mépris, de ne pas “désertir la théorie pour la praxis”. Je n'ai jamais pu oublier ce mot et, à l'époque déjà, j'avais trouvé profondément malhonnête cette mise en garde moralisante contre la morale. Peu importe : c'est précisément ce que j'ai fait.¹⁰ »

Une écriture philosophique à destination des consommateurs

La « désertion pour la praxis » prit chez Anders un sens bien particulier, si bien qu'au-delà des nombreuses luttes qu'il mena (contre le nucléaire notamment, mais aussi lors de ses participations au Tribunal international des crimes de guerre Russell-Sartre ou les échanges épistolaires avec Claude Eatherly ou Klaus Eichmann), ce sont tous ses écrits qui prirent le tournant de la concrétude et de l'actualité. Quels bouleversements sont à l'œuvre, et quels changements éthiques et ontologiques ces métamorphoses supposent-elles ? Les préoccupations du penseur s'orientent rapidement sur la question de la technique, principale responsable dans son œuvre des grandes transformations de l'habitation humaine sur la Terre – entendons par là l'existence humaine autant que ses établissements humains et leurs structures économiques, sociales et politiques de fonctionnement. Critique précoce de la diffusion sociale à grande échelle des arrivées technologiques « télévision » et « radio », Anders fournit un témoignage poignant du passage d'un paradigme habitationnel à un autre – et de cette charnière culturelle nous laisse une trace de sa tentative de diffusion de ses conclusions au plus grand nombre. En témoignent les considérations critiques sur la télévision que nous souhaitons ouvrir ici, qui ne s'adressent plus à ses confrères chercheurs, philosophes, universitaires, mais sont destinées « aux consommateurs, c'est-à-dire aux auditeurs et aux spectateurs » principalement. À leur propos, Günther Anders s'écrit conscient du fait que l'objet dont il est question (la télévision, la radio – et leurs impacts sur l'homme et son rapport au monde) « restera étranger aux philosophes et la façon dont je le traite aux spécialistes », mais



III. Approches critiques, théories et poétique

aussi de la difficulté de vulgariser des explications complexes à propos des effets propres aux technologies « télévision » et « radio ». Il notera ainsi prudemment en exercice de l'analyse qu'il ne s'adresse « pas à tous les consommateurs, mais uniquement à ceux auxquels il est déjà arrivé de se demander pendant ou après une émission : "qu'est-ce que je fais là ? qu'est-on en train de me faire ?" C'est à ceux qui s'interrogent ainsi que je souhaite apporter quelques éclaircissements¹¹ ». À ceux qui auraient pressenti intuitivement que la télévision n'était pas un simple moyen au service d'une fin dont on peut disposer librement, il se propose d'explicitier, rigoureusement mais simplement, scientifiquement mais dans une langue dépourvue au maximum du jargon des experts, quelques-uns des modes d'action inhérents à ces moyens technologiques, quelques-unes des raisons pour lesquelles il est possible d'affirmer que « les instruments [...] ne sont pas de simples objets que l'on peut utiliser mais déterminent déjà, par leur structure et leur fonction, leur utilisation ainsi que le style de nos activités et de notre vie, bref, nous déterminent¹² ». Des propos qui préfigurent d'une décennie les analyses de Marshall McLuhan sur les médias de masse, et conduisent déjà à ce que le Canadien résumera plus tard par la formule « the medium is the message¹³ ».

Le défi que se lance Günther Anders est particulièrement ambitieux. Comment expliciter au consommateur *la dés-humanisation* dont il est victime et, argumentera Anders, qu'il contribue lui-même à produire ? Tout au long du chapitre intitulé « Le monde comme fantôme et comme matrice. Considérations philosophiques sur la radio et la télévision », et par le biais d'une argumentation construite avec précision et lenteur, l'écrivain multiplie les stratagèmes pour expliciter son propos. Par des exemples concrets, l'auteur illustre des raisonnements théoriques : il déploie ainsi les personnages fictifs des Smith et des Müller pour explorer parallèlement les thèmes de l'uniformisation, de la globalisation, de la masse et de la solitude¹⁴, ou bien ouvre sur les articles de journaux de l'époque pour apporter un contre-éclairage ou une lecture différente¹⁵. Il tente aussi des résu-

1- Anders (Günther), *Die Antiquiertheit des Menschen, Über die Seele im Zeitalter der zweiten industriellen Revolution*, Munich, Verlag C.H. Beck, 1956. Traduit en 2002 par Christophe David et publié aux éditions Ivrea et Encyclopédie Des Nuisances sous le titre *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*.

2- De son vrai nom Günther Stern.

3- Anders (Günther), *La Bataille de cerises, dialogues avec Hannah Arendt*, Notices sur les auteurs, Paris, Payot & Rivages, (1984) 2013.

4- On trouve un texte intéressant sur l'histoire tumultueuse des écrits andersiens avec les milieux intellectuels et éditoriaux français dans David (Christophe) et Parienti-Maire (Karin) (dir.), *Tumultes n°28-29*, Paris, Éditions Kimé, 2007, p. 11-13.

5- Tandis que seul *Kafka pour et contre* était paru en 1990 chez Circé, on compte depuis 2000 plus de 16 traductions et publications de l'auteur – soit plus d'une par an, après 50 ans d'absence – ainsi que de nombreux articles universitaires, quelques ouvrages biographiques, plusieurs directions d'ouvrages et un petit lot de thèses de troisième cycle, achevées ou en cours.

6- Dont il donne quelques aperçus, notamment dans l'entretien qu'il accorde à Matthias Greffrath à la fin de sa vie, publié aujourd'hui sous le titre : Anders (Günther), *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*, Paris, Allia, (1977) 2001.

7- Anders (Günther), *Brecht ne pouvait pas me sentir*, entretien réalisé avec Fritz J. Raddatz, 1985, *Die Zeit*, n°13 du 22 mars 1985. Traduction de Catherine Weinzorn, *Austriaca*, Presses Universitaires de Rouen, 1992.

8- L'ouvrage, écrit avant la prise du pouvoir par Hitler, n'est paru qu'en 1938 et n'a pas encore été traduit en français à l'heure d'aujourd'hui.

9- Voir à ce propos le commentaire de Christian Dries présent dans Anders (Günther), *La Bataille de cerises, dialogues avec Hannah Arendt*, op. cit.

10- Anders (Günther), *L'Obsolescence de l'homme, Tome II, Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, (1979) 2011, Paris, Éditions Fario, p. 12.

11- Anders (Günther), *L'Obsolescence de l'homme*, op. cit., p. 119.

12- *Ibid.*

13- McLuhan (Marshall), *Comprendre les médias*, (1964) 1968, Éditions HMH, l'tée pour l'édition française.

14- Anders (Günther), *L'Obsolescence de l'homme*, op. cit., p. 119-121.





més systématiques, puissants et précis de son analyse¹⁶, ou déploie sur de plus larges illustrations concrètes sur le film en 3D (!) ou des commentaires sur la doxa et le tutoiement employé pour parler des stars de cinéma par exemple¹⁷.

Une critique radicale des bouleversements habitationnels

Les analyses présentées tendent à démontrer les métamorphoses radicales que subit l'habitation humaine à l'heure où le monde nous arrive, livré, prêt-à-consommer, à domicile. « Puisqu'on nous fournit le monde, nous n'avons pas à en faire l'expérience ; nous restons inexpérimentés. [...] Quand c'est le monde qui vient à nous et non l'inverse, nous ne sommes plus "au monde" » nous propose Anders¹⁸. Et en effet, comment prétendre « être au monde » sans confrontation avec celui-ci, à savoir donc comment penser pouvoir habiter sans expérience ? Des questionnements qui rejoignent très nettement ceux du neveu Walter Benjamin plus tôt côtoyé, et qui va, lui, jusqu'à affirmer que la pauvreté en expérience dont il peut alors être fait état (1933) est l'aspiration même de l'homme d'alors : « La pauvreté en expérience : cela ne signifie pas que les hommes aspirent à une expérience nouvelle. Non, ils aspirent à se libérer de toute expérience quelle qu'elle soit, ils aspirent à un environnement dans lequel ils puissent faire valoir leur pauvreté, extérieure et finalement aussi intérieure [...] ». ¹⁹ » À la suite donc de Benjamin nous caractérisant comme *pauvres en expériences communicables*, Anders voit en la télévision le responsable tout désigné de ce constat. Comment se construire depuis le monde autant que celui-ci se construit par nous, quand la confrontation, les échanges, les interactions avec celui-ci, sont limités à l'état de retransmissions télévisuelles ? Dire que le monde *pré-empté* par la télévision semble se substituer à notre capacité propre de faire le monde, c'est affirmer la responsabilité de cette technologie dans l'inhabitable à l'œuvre. Un apport inédit sur la question de l'habitation, qui, bien que très souvent soulignée dans la nécessité de penser la construction du *soi* et la construction du *chez-soi* dans un dialogue, ne pose que rarement en questionnement les arrivées technologiques récentes et les bouleversements qu'elles semblent susciter.

Que comprendre alors par « habiter » ? Habiter est l'essence même du sujet, un *en-puissance* propre à l'humanité en l'homme. Et notre désir d'habiter le monde s'actualise selon des modalités multiples et toujours singulières. Dialogues subtils entre l'habitus et la surprise, entre la constance et l'imprévu, la répétition et la différence, le rester et le partir ou l'en-commun et le singulier, ces modes d'actualisation de notre habiter semblent bien souvent s'articuler comme un dialogue entre des polarités qui s'opposent. Cet incontournable de la condition humaine qu'est l'habiter est, pour le dire autrement, notre *ethos*, à savoir notre manière d'être au monde, de s'y trouver et de s'y tenir en mortels, et actualiser cette essence humaine par l'habitation semble alors tout l'enjeu





III. Approches critiques, théories et poétique

de l'existence humaine – un enjeu qui ne peut se réaliser qu'en autonomie. Nul besoin de préciser ainsi qu'à ce sujet l'architecte et l'architecture n'ont aucune capacité de construction *pour autrui*, et que jamais on habite *parce qu'on a* un logement, tout autant que jamais l'architecte ne peut se croire capable de *faire habiter*. « Les architectes ne peuvent rien faire d'autre que construire », écrivait Ivan Illich dans *L'Art d'habiter*²⁰. En effet, « habiter » en tant que condition humaine dépasse l'architecture, tout autant hélas qu'« habiter » en tant que notion philosophique dépasse aussi les architectes : la notion semble leur rester floue, obscure, impénétrable. Il est vrai que depuis Heidegger les développements ont été nombreux à prétendre clarifier, repréciser, définir, creuser, ouvrir, bref *nombreux à essayer de saisir ce qui est en jeu* dans ce terme – mais laquelle de ces propositions a réussi à fournir une forme simple, claire et appropriable de la notion par le non-spécialiste ? L'intérêt d'Anders pour la pensée de ce que signifie « habiter » est justement qu'il ne tente ni de fournir un nouveau positionnement *face* ou *depuis* Heidegger, ni de constituer une nouvelle définition du sens qui se niche dans les expressions « *Dasein* » ou « *habiter* ». Günther Anders questionne le plus directement possible la relation entre l'homme et son monde, la capacité de l'un à entrer en interaction avec l'autre, et quels types d'homme et de monde ces échanges contribuent-ils à construire. Son discours est *infra-habitationnel* : il questionne la notion d'« habiter » depuis l'actualité du monde vécu et non depuis l'exo-territoire philosophique. Ce qui n'empêche pas le penseur de questionner l'essence de la condition humaine et sa relation symbiotique complexe avec son milieu de référence, de formuler d'innombrables propositions ontologiques, ou encore, nous l'avons vu, de chercher à être un discours lisible par l'habitant lui-même. Une position théorique habitante ?

L'habitation humaine sous la presse des technologies de reproduction du réel

Le troisième chapitre de *L'Obsolescence de l'homme* intitulé *Le monde comme fantôme et comme matrice* est

15- *Ibid.*, p. 123.

16- *Ibid.*, p. 131, p. 136.

17- *Ibid.*, p. 139-141.

18- *Ibid.*, p. 131.

19- Benjamin (Walter), *Expérience et pauvreté*, 1933.

20- Illich (Ivan), *L'Art d'habiter*, dans le recueil de textes *Dans le miroir du passé, discours et conférences 1978-1990*, Paris, Éditions Descartes & Cie, 1992.





l'objet précis de notre analyse. Après une brève introduction, celui-ci s'ouvre sur la vue suivante : « Ce qui règne désormais grâce à la télévision, c'est le monde extérieur – réel ou fictif – qu'elle y retransmet [...] au point d'ôter toute valeur à la réalité du foyer et de la rendre fantomatique – non seulement la réalité des quatre murs et du mobilier, mais aussi celle de la vie commune.²¹ » Perturbant les habitudes en place, mais aussi et surtout installant une dynamique spatiale différente dans l'espace domestique, la télévision transforme selon Anders l'architecture autant que l'humain. Elle déplace leurs rôles respectifs, le dialogue ancestral qu'ils entretenaient, et même l'empathie – c'est-à-dire *la conscience de l'autre* dont ils pouvaient faire preuve l'un pour l'autre jusqu'alors. Car, dans un monde de spectateurs, quelle attention accorder encore à l'architecture, à la maison, à l'espace, bref à ce qui est resté bêtement concret, immobile et stable ? La réponse andersienne est tranchante : « Le vrai foyer s'est maintenant dégradé et a été ravalé au rang de "container" : sa fonction n'est plus que de contenir l'écran du "monde extérieur".²² » Le philosophe signe là d'un trait sans hésitation l'obsolescence de l'architecture – c'est-à-dire sa mise en incapacité par le nouvel environnement, son impossibilité d'exister encore dans un monde qui s'est transformé. Figure de l'antique, l'architecture, cet art millénaire, s'effacerait soudain pour revêtir désormais la simple fonction de « container », d'abri à écrans... Une terrible vision qui n'aurait de sens sans une vision parallèle de l'homme, lui aussi métamorphosé en spectateur : « La famille est désormais structurée comme un public *en miniature*, le salon familial est devenu une salle de spectacle *en miniature*, et la salle de cinéma est devenue le modèle du foyer.²³ »

Des propositions conceptuelles qui à l'évidence intéresseront les architectes en ce qu'elles témoignent du déplacement qui s'est opéré avec l'arrivée de la télévision dans le programme architectural « foyer », « maison », et ses potentialités de cohérences spatiales. Il est vrai que les énergies en présence sont bouleversées par l'arrivée de la télévision, véritable « aspirateur » spatial, cette béance, ce trou noir qui attire le regard et par là même désaxe le corps et l'attention, vide notre empathie pour l'espace environnant pour capter le maximum de notre concentration et de nos perceptions et les attirer sur lui-même. Anders l'oppose à la table familiale traditionnelle, massive, installée au centre de la salle à manger et autour de laquelle on prenait le repas et qui installait une convivialité incarnée. Il note : « Ce que l'appareil représente et incarne, c'est précisément le décentrement de la famille, son excentration. Il est la négation de la table familiale. Il ne fournit plus un point de convergence à la famille mais le remplace par un point de fuite commun. Alors que la table rendait la famille centripète, invitait ceux qui étaient assis autour d'elle à faire circuler la navette des préoccupations, des regards et des conversations pour continuer ainsi à tramer le tissu familial, l'écran, lui, oriente la famille d'une manière centrifuge. [...] Ils sont de simples spectateurs. Il ne peut plus être question d'un tissu qu'ils trameraient ensemble. [...] En réalité, les membres de la famille sont, dans le meilleur des cas, aspirés simultanément (mais pourtant pas ensemble) par ce point de fuite qui leur ouvre le royaume de l'irréel ou un monde qu'ils ne partagent, à



III. Approches critiques, théories et poétique

proprement parler, avec personne (puisque eux-mêmes n'y participent pas vraiment).²⁴ »

Si nous avons pris la peine de citer un peu longuement Anders ici, c'est qu'il semble intéressant pour notre étude sur l'écrit lui-même de considérer aussi la forme littéraire qu'utilise l'auteur pour convaincre – c'est-à-dire, en termes plus barthiens, considérer aussi les *signifiants* choisis et non simplement le *signifié* dont il est témoin. Replaçons tout d'abord l'analyse dans son contexte : nous sommes en 1956 et ses propos se placent parmi les premières critiques de la télévision jamais parues. Tout est à inventer sur l'objet d'étude et les phénomènes inédits qu'il provoque. Quelles sont alors les terminologies employées par Anders pour son argumentation fondatrice ? Bien avant les *Simulacres et simulations* de Baudrillard (1981), mais aussi bien avant que l'idée de *virtualité*²⁵ ne soit adoptée pour désigner tout ce qui, de près ou de loin, semble émerger de l'impalpable numérique ou des réseaux Internet, bien avant donc que se mette en place une doxa autour de la question de la *désincarnation* à l'œuvre, Günther Anders emploie le terme du *fantomatique* pour témoigner de la *disparition* en jeu dans les reproductions du réel par la technologie qu'il critique. À la différence alors d'un Baudrillard essayiste et dégagé de toute morale, travaillant *dans* et *par* la complexité, écrivant *Simulacres et simulations* comme une compilation de notes joueuses, un entrelacement d'esquisses provocatrices, Anders lui, on l'aura compris, travaille à satisfaire ses indignations morales. Ses écrits ne visent aucune gratuité, et la rigueur analytique des démonstrations convoquées, si elle se déploie bien dans un style littéraire recherché et agréable, n'en reste pas moins la tentative très sérieuse de monstration des effets négatifs de la technique sur la condition humaine moderne.

Bouleversements conceptuels en jeu

Puissante et radicale, sans détour et lourde de conséquences, la démonstration anderssienne pourrait sembler caricaturale ou exagérée. Une analyse que l'auteur

21- Anders (Günther), *L'Obsolescence de l'homme*, op. cit., p. 123.

22- *Ibid.*

23- *Ibid.*, p. 125.

24- *Ibid.*, p. 124-125.

25- Notion de *virtualité* qui, on peut le supposer, pouvait encore revêtir à cette époque un sens plus aristotélicien, c'est-à-dire plus proche de celui de « potentialité », d'« en-puissance ».





est loin de renier et revendique même par moments, affirmant explicitement qu'« il faut présenter de façon outrancière les objets dont l'importance est minimisée²⁶ » ou que l'exagération est désormais la condition *sine qua non* de la recherche, allant jusqu'à dire que nous sommes désormais devant l'alternative suivante « ou l'exagération, ou le renoncement à la connaissance²⁷ ». Des propositions que Christian Dries donne comme communes à l'œuvre du philosophe et à celle de son ex-femme Hannah Arendt²⁸ : ce serait peut-être même là, propose Dries, un des seuls rapprochements à voir entre leurs deux approches, malgré leur intérêt commun pour la condition de l'homme moderne et ses modalités propres.

L'exagération comme méthode pourrait quoi qu'il en soit s'avérer fondamentale pour penser et comprendre ce qu'il nomme de deux néologismes : l'« infraliminaire » et le « supraliminaire ». Forgés par le penseur pour témoigner de l'infiniment petit et de l'infiniment grand – c'est-à-dire de ce qui nous est, dans un cas comme dans l'autre, *bors d'atteinte* et doit être imaginé pour être compris –, les termes d'infraliminaire et de supraliminaire sont précisément ce qui doit être exagéré pour être transmis ; ils témoignent de ce *bors d'échelle* qui nous rend incapables, nous met en impossibilité d'action autonome : c'est-à-dire, en d'autres termes, nous met en impossibilité d'interagir avec le monde, de jouer le jeu des polarités de l'habiter. C'est que, pour le dire autrement, les transformations dans nos systèmes habitationnels nécessitent de nouveaux outils de regard. Soit pour le dire autrement avec Michel Lussault : « Lorsqu'on n'y comprend rien, inutile d'incriminer des réalités qui échappent à notre entendement ; il s'agit plutôt de réexaminer les outils conceptuels défectueux dont on se sert.²⁹ » Qu'il s'agisse des « bulles » de Sloterdijk ou de la « modernité-liquide » de Bauman, c'est peut-être là la raison d'être des concepts : développés pour transformer nos représentations mentales, ils tenteraient par là d'ouvrir de nouvelles formes de pensées plus aptes à saisir leurs époques. L'exagération anderssienne ou le « macroscope » de Joël de Rosnay (1975), de la même façon, ne tentent-ils pas de fournir des mécanismes à même de renouveler les approches traditionnelles aujourd'hui mises en difficulté, de fournir des outils conceptuels plus capables de saisir les paradoxes du contemporain ? Paradoxes nouveaux, soulevés dès 1956 par Anders qui, jouant aussi de la spatialité comme d'une métaphore ou d'une allégorie pour ses propos philosophiques (« c'est seulement lorsque la porte d'entrée se referme en faisant entendre le déclic de sa serrure que le dehors nous devient visible », « nous sommes à l'intérieur, mais comme des locataires forcés que la réalité aurait consignés chez eux »³⁰), s'attache à briser dans son travail toutes les dialectiques traditionnelles : le proche et le lointain, le dedans et le dehors, la solitude et la masse... Toutes les oppositions ancestrales de la spatialité sont inversées dans le nouveau paradigme soumis à l'influence des reproductions médiatiques du réel. À l'heure où l'événement peut être retransmis, *l'espace dans lequel il advient n'est plus son* « principe d'individuation³¹ ». C'est que, propose-t-il, « quand le lointain se rapproche trop, c'est le proche qui s'éloigne ou devient confus. Quand le fantôme





III. Approches critiques, théories et poétique

devient réel, c'est le réel qui devient fantomatique³² ». Des ouvertures théoriques qui, à nouveau, intéresseront à l'évidence les architectes plongés aujourd'hui dans les bouleversements numériques et virtuels en tout genre qui, de la même façon, transforment à nouveau radicalement nos modes de vie et nos habitudes spatiales, et donc nos typologies architecturales et plus précisément même les fonctionnements pratiques et symboliques de nos logements.

Quelle est alors l'actualité de ces propos ? Sont-ils encore actifs à l'heure des nanotechnologies, de la globalisation d'Internet et des reproductions du réel par la technologie ? Et, cas échéant, en quoi la mesure de l'écart d'avec l'instant de leur écriture pourrait-elle se révéler instructive pour la compréhension de notre époque ? Quel enseignement trouver dans les écrits andersiens face à la crise écologique révélée depuis lors ? Ouvrir les propos du philosophe avec l'architecture et la pensée de l'habiter, avec la contemporanéité et avec les métamorphoses survenues, demandera de longues et multiples recherches – tout reste à faire. Quelle promesse d'ouverture pour l'avenir !

31

26- Anders (Günther), *L'Obsolescence de l'homme*, op. cit., p. 261.

27- *Ibid.*, p. 29.

28- Anders (Günther), *La Bataille de cerises, dialogues avec Hannah Arendt*, op. cit.

29- Lussault (Michel), *L'Avènement du Monde, essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Seuil, 2013, p. 12.

30- Anders (Günther), *L'Obsolescence de l'homme*, op. cit., p. 129-130.

31- *Ibid.*, p. 131.

32- *Ibid.*, p. 123.

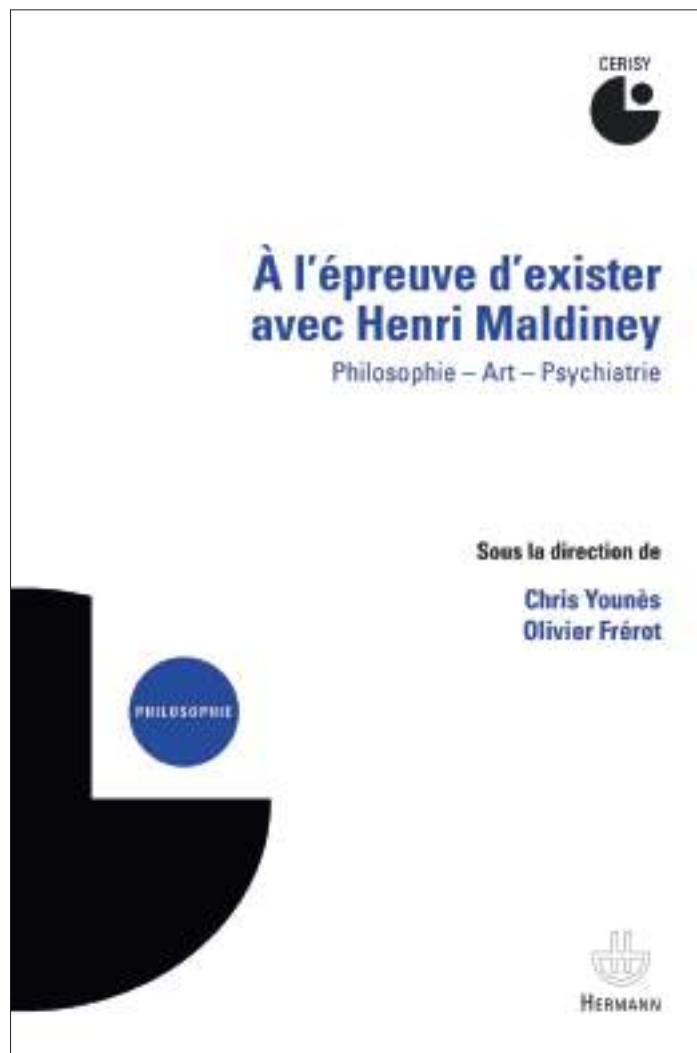




[2]



32





IX

L'habitation humaine, avec et par-delà Henri Maldiney

MATHIAS ROLLOT

Que comprendre par « habiter » ? En chemin avec Henri Maldiney sur la pensée de l'habitation humaine, nous allons tenter de relire la notion d'habiter comme une rythmique existentielle entre des tensions en dialogues. Comment ces polarités dialogiques sont-elles accompagnées ou mises en difficultés par les situations contemporaines ? Voilà qui constituerait un second temps qui dépasse le cadre de notre propos présent, mais qui, à n'en pas douter, pourrait devenir un outil de lutte précis, méthodique et fondé contre le mortifère à l'œuvre.

Proposant pour l'heure trois figures dialogiques emblématiques de ce que signifie « habiter », trois axes de tensions entre des polarités qui semblent *a priori* s'opposer, mais travaillent à bien y regarder *ensemble*, et bien souvent même sont présentes simultanément l'une *et* l'autre et l'une *à* l'autre. Il pourrait alors, évidemment, être fait état d'autres polarités, et la proposition n'a pas prétention à l'exhaustivité, mais vise plutôt à se constituer comme prétexte créatif pour considérer, l'apport potentiel de la réflexion maldinéenne à toute pensée de ce que peut signifier « habiter ».

I. POLARITÉ DIALOGIQUE D'« HABITER » (I) : ENTRE CHAOS ET COSMOS

Notre première tension tient à l'idée qu'habiter est une dynamique instable entre ordre et désordre, un échange renouvelé entre un chaos singulier, nécessaire, un « salir » et un polluer même pour Michel Serres¹ – et une mise en cosmos, un ordonnement, voire une purification même dans la culture japonaise. « Habiter », en effet ce n'est pas simplement

1. M. Serres, *Le mal propre*, Paris, Le Pommier, 2008.



« être jeté dans le chaos », c'est aussi s'y faire une place, s'y construire un monde à l'intérieur du monde lui-même. « Vous ne pouvez pas habiter, je dis bien habiter, en un lieu qui a déjà eu lieu² », affirme Henri Maldiney. Heureusement nous reste-t-il toujours la possibilité de faire monde à nouveau, de faire lieu à nouveau. À savoir pour le dire avec Bernard Charbonneau, « ici finit un monde ; mais des éléments fondamentaux un autre monde peut à chaque instant renaître³ ».

Dans une co-construction entre sujet et monde, habiter est à envisager comme un dialogue avec des héritages naturels et culturels en vue d'un *à-venir* : une intrication existentielle et temporelle. Soit pour le dire avec Heidegger : « c'est seulement aussi longtemps que le *Dasein* est qu'il *peut être* comme ayant été⁴. » On connaît l'influence majeure de la pensée heideggérienne sur la philosophie maldinéenne. Sur le *Dasein*, notamment, et cette idée d'une imbrication entre capacité et porosité du sujet au monde, Henri Maldiney développe : « je suis "le là" de tout ce qui est, et je suis "le là" parce que je suis l'ouvreur d'un monde dans lequel tout l'étant a sens⁵. » Ou encore : « Être au monde est autre chose que faire partie du monde. Être-à, c'est se porter en avant de soi, se dépasser dans l'ouverture⁶. »

Cette compréhension de ce que signifie « habiter », entre *construire* et *être construit* par le monde, ouvre évidemment à des résonances pour l'architecture, qui saura, comme à son habitude, comprendre ces propos très littéralement. Mais comment lui en vouloir ? L'architecture tient, *littéralement*, entre nature et culture, ce rôle de *seuil* entre l'humanité et sa demeure terrestre ; l'architecture *est* dialogue entre la Terre et le monde humain. Or, habiter c'est participer à l'établissement de l'humanité sur la Terre – et être de cette humanité comme pièce d'un ensemble naturel plus vaste ; construire la culture, tout en étant construit par cette culture en tant qu'être vivant, naturalité biologique, bref, construire un tissage d'entrelacs nature/culture qui dépasse largement l'hybridité littérale des imaginaires architecturaux et urbains ; c'est se tenir dans un entre-deux, assumer, considérer et construire

2. C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007 p. 192.

3. B. Charbonneau, *Le jardin de Babylone* [1969], Paris, Encyclopédie des nuisances, 2002, p. 54.

4. Cité par George Steiner, *Martin Heidegger* [1978], Paris, Albin Michel, 1981, p. 145.

5. C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, éd. cit., p. 186.

6. H. Maldiney, *Ouvrir le rien, l'art nu*, La Versanne, Encre marine, 2000, p. 348.



ce milieu dans ses richesses potentielles – se servir de cette position pour construire une conscience écosophique⁷ : écologique et humaniste à la fois. Habiter, c'est déjà, quelque part, architecturer son monde, et être architecturé par lui...

II. POLARITÉ DIALOGIQUE D'« HABITER » (II) : ENTRE CONSTANCE ET RENOUVEAU

Une deuxième polarité habitationnelle tient dans la considération qu'habiter, c'est nécessairement être d'une part dans la constance, le familier⁸, le connu, l'habitude, le chez-soi, la langue⁹ apprise et vécue depuis l'enfance – et d'autre part être dans le renouveau, l'exil, la surprise, voire le nomadisme. Soit, pour le dire en termes plus heideggériens, habiter est un mouvement de l'être qui oscille entre enracinement et déracinement¹⁰. Les penseurs de l'habitation et l'existence humaine sur la Terre sont nombreux à se partager l'une ou l'autre de ces positions. Mais il nous faut l'affirmer : l'énergie régénératrice de nos capacités habitationnelles ne peut résider dans l'une *ou* l'autre de ces manières d'être au monde, elle se situe fondamentalement dans le rapport entretenu entre l'une *et* l'autre, l'équilibre constitué par leurs apports successifs ou simultanés : ce qui régénère, c'est l'ouverture à cette rencontre, à cette justesse que seule possède le milieu.

Par cette entrée, nous pouvons formuler une réflexion critique sur le rapport qu'entretiennent les écrits d'Henri Maldiney à l'architecture. Philosophe passionné d'art, le penseur en souligne avec brio la capacité d'ouverture, écrit et déploie cette capacité qu'à l'architecture de susciter l'événement, à permettre une rencontre inattendue de l'être à lui-même, une rencontre véritable. À ces propos, il ne faut pourtant pas s'arrêter, au risque sans cela de favoriser, justifier et soutenir un système d'architectures monumentales, d'architectures-spectacles, déjà trop présentes dans le monde architectural contemporain. Jean Nouvel

7. F. Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

8. Sur la question du familier, plusieurs positions divergent. Voir notamment l'ouvrage *Habiter* de Michel Serres pour un lyrisme des paysages et cultures, une nostalgie de l'enfance, et *L'obsolescence de l'homme* (1956) de Günther Anders pour une théorie plus critique sur la « familiarisation » déshumanisante à l'œuvre.

9. On connaît à ce sujet les affirmations fondamentales d'Heidegger : « Le langage est la maison de l'être. Dans son abri, habite l'homme. »

10. Voir à cet égard, J. Ortega y Gasset, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, Paris, Allia, 2016.



lui-même le rappelle pourtant : « L'une des grandes difficultés de l'architecture, c'est qu'elle doit à la fois exister et rapidement se faire oublier, c'est-à-dire que tout espace vécu n'est pas fait pour être contemplé en permanence¹¹. »

L'architecture et la ville ne peuvent être envisagées uniquement du point de vue de leur capacité à faire Œuvre, et heureusement avons-nous aussi une belle architecture, de qualité, mais qui est une architecture du repos, du répit, du calme, du discret, du rassurant, bref, une architecture qui nous laisse tranquille : c'est-à-dire que, dit autrement encore, heureusement que le chez-soi n'est pas « dans un état d'origine perpétuel » ! Il n'en serait pas un chez-soi, le propre de celui-ci étant justement de travailler à ne pas constituer une altrérité, mais plutôt à sédimenter, figer, stabiliser. Et quand même, on habite un peu chez-soi aussi...

III. POLARITÉ DIALOGIQUE D'« HABITER » (III) : ENTRE ÊTRE-LE-LÀ ET ÊTRE L'AILLEURS

Notre troisième rythmique habitationnelle enfin, peut se comprendre très littéralement : habiter, c'est se tenir dans ce juste milieu entre un proche, un immédiat, une corporéité, un contact, un sentir – et un horizon, un lointain qui nous dépasse et nous inclut parfois, un éloignement concret et figuré. Ce rapport devient un fondement existentiel lorsque ces extrémités fusionnent étrangement pour faire monde. Lorsque nous ne nous trouvons plus simplement entre deux, mais que nous pouvons habiter cet entre, ce milieu qui fait monde. C'est déplier une serviette sur une plage, ou se réveiller d'une sieste contre le tronc d'un arbre ; *faire monde* est une habitation qui n'a plus ni distance ni proximité, une climatique de la reliance interscalaire. Ce qui peut-être transparait dans ces propos magnifiques de Maldiney :

L'alpiniste qui a, pendant des heures, palpé la pierre ou taillé la glace, est capable de saisir la reptation d'une fissure le long d'un dièdre, le reflet verdâtre ou bleuté des séracs ou une déchirure de la brume, comme un événement de l'élémentaire, comme l'apparition-disparition muette d'un signe perdu dans le silence compact d'un monde en soi, depuis toujours taciturne et fermé, mais qui brusquement s'éclaire à ce reflet ou s'ouvre par cette déchirure, doutant

11. J. Baudrillard et J. Nouvel, *Les objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 26.



soudain de son immobilité. Ce qui tout à l'heure était spectacle minéral devient maturation millénaire, rythme cosmique auquel l'acte de l'homme qui grimpe est comme suspendu. Le corps et l'esprit battent à l'unisson de cette présence, à la fois invincibles et menacés. Le monde n'est plus un spectacle pittoresque mais une réalité détachée de la continuité historique¹².

Cette troisième proposition dialogique, en ce qu'elle suggère aussi plus métaphoriquement, peut s'entendre d'un point de vue ontologique, et témoigner alors de ce rapport complexe de l'être à sa *présence*.

C'est un fait qui mérite d'être approfondi : il semble que la pensée de ce qu'est « habiter » s'est principalement nourrie jusqu'à aujourd'hui d'un ensemble de philosophies qu'on pourrait appeler *présentielles* – qu'il s'agisse du *Dasein* heideggerien, de l'*Ouvert* et la *Présence* maldiniens, de l'idée de *présence totale* de Louis Lavelle, de l'*éthique* lévinassienne dans son rapport à l'*Autre*, ou même de l'ensemble de la phénoménologie elle-même, si l'on s'en tient aux propos d'Henri Maldiney affirmant qu'on est phénoménologue *par présence à la réalité telle qu'elle se donne*. C'est qu'en effet, pour le dire avec Dilthey, « jamais le soi ne *serait* sans cet autre, c'est-à-dire sans le monde, contre la résistance duquel il s'est éprouvé¹³ ». Il faut être en présence, se tenir dans l'ouvert pour faire l'expérience de la rencontre – et l'habitation humaine semble bien, a priori, passer principalement par une *présence* aux lieux et aux êtres, aux choses telles qu'elles se *présentent* à nous dans leurs singularités et leurs altérités qui nous résistent. Habiter, c'est entrer dans la rythmique en dialogue de présence en présence : c'est évident lorsque l'on considère l'étymologie bien connue d'« ex-sister » : *présence* et *existence* sont extrêmement proches en ce qu'ils signifient l'un et l'autre cette tenue *hors* et *à l'avant de soi*.

Mais « ex-sister » signifie-t-il pour autant « être en présence » ? S'ouvrir au monde et aux êtres n'est-il pas un mouvement indissociable d'une ouverture à soi-même, c'est-à-dire, parfois, d'une forme d'absence au monde ? Et de la même façon, l'ex-sistence à l'avant de soi n'est-elle pas impensable sans une forme d'ex-sistence de l'avant *en soi* ? Dans et par l'intime, le fantasmé, la mémoire et la corporéité, se joue aussi une ligne incontournable de l'existence humaine, et si être

12. H. Maldiney, *Regard Parole Espace*, Paris, Cerf, 1973, p. 15.

13. *La conscience historique et les conceptions du monde*, 1931, t. VIII, p. 18, cité par Anders Günther, *L'obsolescence de l'homme* [1956], Paris, Encyclopédie des nuisances, 2002, p. 223.



à l'écoute de ces intériorités béantes ne signifie pas la fermeture ou l'absence absolue, nous pouvons toutefois par elle entendre une gamme plus subtile de nuances et de variations du couple *présence-absence*. On s'étonnera alors que notre propos sur l'habitation traite soudainement de l'existence. C'est que, rappelle Maldiney, « Habiter et exister sont un. Habiter est un existentiel de l'homme, c'est pourquoi notre expérience du lieu est une épreuve d'existence¹⁴ ».

S'il nous est possible de parler d'un *éveil au monde*, alors c'est que quelque part existe aussi quelque chose comme un *sommeil au monde*, et ce sommeil il faut le réaffirmer, est lui aussi constitutif de nos singularités. Les rêves sont un domaine primordial de (re)construction de l'ipséité du sujet. La construction du soi au monde est à envisager alors dans le mouvement de balancier qui est le sien entre attentions et répits, écoute et distraction – entre, peut-être, un *hors de soi* et un *hors à soi* : une existence à l'avant de soi, dans l'altérité, et une existence en dedans de soi, dans l'intime. Pour qui saurait ainsi accorder autant d'attention et d'intérêt aux mouvements de retraits qu'aux mouvements de déploiement, considérer la présence comme entité en dialogue plutôt que comme totalité complète et autosuffisante semble ouvrir un champ de potentialités régénéré pour la pensée de l'habiter. On convoquerait alors Gaston Bachelard sur cette question non plus uniquement pour sa *poétique de l'espace*, mais aussi depuis l'immensité de son travail sensible sur le riche dialogue qu'entretiennent l'existence et les rêves. Et on pourrait alors envisager d'adjoindre au *Dasein* heideggérien quelque chose comme un *Wegsein*, cette terminologie ayant la richesse de témoigner tant d'une forme d'*être-l'ailleurs* que de rappeler le *Weg* heideggérien et donc de parler aussi, peut-être, d'un *être-en-chemin* : comprendre le *Dasein* comme une entité en dialogue avec un *Wegsein* serait tenter de comprendre les rapports qu'entretiennent *présence* et *absence*, mais aussi donc *absence* et *cheminement*, ou, pour le dire autrement, *repli* et *métamorphose*. Ce serait considérer le *ne-pas-être-là* heideggérien non plus uniquement comme un *être mort*, mais aussi comme une forme de présence de l'absence existentielle potentiellement riche et nécessaire pour l'Être.

Déployer pleinement ce dialogue inédit dépasse le format de notre enquête, qui ne peut nécessairement prendre qu'une forme

14. C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, éd. cit., p. 168-169.



d'introduction et d'invitation à cette ouverture. En guise d'ouverture sur cette idée, nous considérerons pour terminer la mise en lumière que permettent les travaux de Günther Anders, et en quoi semble-t-il qu'eux aussi nous invitent à comprendre l'habitation humaine dans son rapport complexe entre *présence* et *absence*, *présence de l'absence* et *absence d'absence*. Il faudrait prendre le temps de citer un peu longuement ses journaux intimes, de l'exil, du retour en Europe mais aussi de ses visites à Hiroshima et Auschwitz, pour y dénicher ces tensions complexes propres à l'habiter humain que nous emportons avec nous à travers nos vies et nos existences ; je m'en tiendrai ici à celle-ci, extraite du récemment paru *Visite dans l'Hadès*. Anders y raconte son retour à Breslau où il est né, après quarante ans d'absence. Il note :

C'est là que j'ai appris que j'existais, qu'il y avait un monde, à quoi ressemblait ce monde, ce que signifiait être chez soi, ce qu'étaient des chevaux, des fiacres et des ponts – tout cela, c'est là que je l'ai appris pour la première fois et les vrais chevaux, les vrais fiacres et les vrais ponts sont pour moi aujourd'hui encore les chevaux, fiacres et ponts que j'ai vus à Breslau, peu importe qu'on n'y trouve plus de chevaux, de fiacres ou de ponts [...] C'est seulement que je n'ai pas vu ce chez moi depuis un demi-siècle, depuis quatre fois plus de temps que je n'en ai passé là. C'est seulement que, là, il n'y a plus personne qui a déjà entendu parler de moi, peut-être même plus personne qui parle encore la langue que j'y ai apprise et qui (justement parce que j'ai appris à parler là) est encore la langue que je parle aujourd'hui, malgré toutes mes pérégrinations [...] ¹⁵.

Ainsi peut-être, habiter, c'est aussi toujours *être-l'ailleurs*, ou, plutôt, emmener avec soi une part de l'ailleurs. C'est être là et *être-le-là*, mais aussi être en présence de l'absence, *être à* ce qui n'est pas là et qui nous habite malgré tout – des lieux mais aussi des vies, des visages qui nous dévisagent, tant et si bien que parfois ils nous aveuglent même, et alors nous pouvons sembler absents...

Et n'est-ce pas là aussi une éclosion magnifique de l'habitation humaine que de rêver les yeux ouverts ; que de porter avec soi et dans sa présence des formes d'absence, que de vivre et d'être vécu parfois, aussi, un peu, par des présences de l'absence ?

¹⁵ G. Anders, *Visite dans l'Hadès* [1966], Lormont, Le Bord de l'eau, 2014, p. 29.



[3]



40





An Introduction toward Ecosophical Metabolism Studies

Chris Younès and Mathias Rollot

Each city is an ecosystemic metabolism¹ that one can plan, design and study, thanks to scientific measurements, tools and concepts. But it is also a more existential environment, an indescribable, ever-changing and pluri-dimensional ground where lives take place. As such, a city is not only *where* we live, but also *what* we live. Always subjectively perceived, but also dreamt or even fantasised, the city is



Global Environment 10 (2017): 297–314
© 2017 The White Horse Press.
doi: 10.3197/ge.2017.100202



not only humans' common *house*, but first of all a shared *home*. In this sense, it appears important to develop and try to understand this existential becoming of urban metabolisms: to reconsider the panel of scientific fields that, on one hand, may help studying the ecological states of cities and, on the other, may take part in current debates about human cities in the *Anthropocene* era. So, we will try to demonstrate that, talking about recycling practices, to consider *only* an eco-systemic approach would be unadapted to understand about symbolism, aesthetics, human habitation processes or subjectivities. Our aim is to invite consideration of 'ecosophical studies'. Indeed, such a scientific field may help in answering questions like: how to reach an understanding of the city that may be able to take into account both objective and subjective views; how to deal with the measurable and unmeasurable criteria that make a city *a city*; what kind of emotional and existential criteria an ecological approach should take into account? We try to seize the opportunity of a discussion between ecological approach, design theory and philosophical thinking and history. To build this meeting and introduce possible common ground for it, we focus on the semantic field around the idea of *recycling*, trying to show its historical importance within human cultures, settlements, life and existence, in order to propose a better understanding of the idea on one side, and highlight the important stake of a possible 'ecosophical studies' of inhabited environments on the other side; so that much more than the energy and material flows can be taken into account to think, design and realise human cities.

¹ If 'metabolism studies' may be considered a known field, our paper will invite readers to look at its specialised literature for more information about its contents and history. See, for instance, R.U. Ayres and U.E. Simonis, *Industrial Metabolism. Restructuring for Sustainable Development* (Tokyo: The United Nations University, 1994); P. Baccini and P.H. Brunner, *Metabolism of the Anthroposphere* (New York: Springer-Verlag, 1991); S. Barles, *L'invention des déchets urbains. France: 1790–1970* (Seyssel: Champ Vallon, 2005); P. Duvigneaud, *La synthèse écologique* (Paris: Doin, 1980); E.T. Odum, *Fundamentals of Ecology* (Philadelphia: Saunders Company, 1953); A. Wolman, 'The Metabolism of Cities', *Scientific American* 213 / 3 (1965): 178–193.





From the different meanings of waste

Wondering about recycling engages us to first in thinking about *what* is to be recycled. Is it only waste that can be recycled? And how then to define *waste*?

We could first associate the *waste* concept with rubbish: if waste is what is thrown into the bin, then what might be recycled would only be junk. But after all, not only broken or useless stuff may be considered *waste*, and may even be recycled: isn't *waste* also what has been left apart from the symbolic world? A kind of *fallen*, as François Guéry, highlighting this meaning wrote: 'Waste is not garbage, nor what Lucretius, in his *De natura rerum*, called *contempta* – the scorned thing, excremental, in which life is born as from manure. Waste is the result of a *decay*, a fall'². Showing the proximity of French words *échéance* (deadline), *échec* (failure), *déchéance* (decay) and *déchet* (waste), the philosopher illustrates his position: 'Waste as *decayed* has fallen, and a fall, first, has a descriptive meaning, it's what falls to the ground after a cut for example'³. In this sense, waste would also be what *remains of*. A *remaining leftover*. But again, how to define *what remains of*? As Jean Baudrillard simply remarked on this point, 'the remainder could only be defined by its contrary: the leftover is what remains from what remains'⁴.

The idea of *waste* does not only concern what economists call *raw materials*, but extends itself to products, instruments and machines. That's why Marx considered a machine as a dead work sum that needs to be reanimated every morning by the worker. Indeed, without daily work, machine would transform into junk and be thrown away. It is human work that links utility and utilisation into matter, in finding a function and giving it, one might say, another life and soul. In this proposal lies the paradox of *waste* concept: all that is considered as such is useful, or supposedly useful, matter that has

² F. Guéry, 'Déchets', in R. D'Arienzo and Ch. Younès (eds), *Recycler l'urbain. Pour une écologie des milieux habités* (Genève: MétisPresses, 2014), p. 81.

³ Ibid., p. 81.

⁴ J. Baudrillard, *Simulacres et simulation* (Paris: Galilée, 1981), p. 206.





become useless⁵. That is why no-one would consider a mountain as waste, neither would we see as such fallen leaves or branches – because *none of those were ever seen as useful* in the first place. However, as it does not function anymore, a broken phone would be thrown in the bin.

Günther Anders' readers may like to refer to his positions on the topic: 'The truth is that production conceives its products as tomorrow's waste, and that the actual production is a waste production.'⁶ Indeed, considering our consumption society and its planned-autodestructing products, its accelerated daily life, rhythms and fashions,⁷ or its replacement system of every habit and tradition with new needs, it may be legitimate to follow Anders in considering with industrial production as waste production. This position brings us to another meaning of *waste*: the concept describing, from that point of view, nothing less than *everything produced by industrialized society*. Architect Rem Koolhaas was close to this point of view when he developed his own *Junkspace* neologism. 'If space-junk is the human debris that litters the universe, junk-space is the residue mankind leaves on the planet', writes Koolhaas⁸ – describing by this notion any kind of literal *waste disposal*, but also low-quality building typologies constituted by airports, supermarkets, hospitals or shopping malls. *Junk* here is describing the always-clean, bright and smooth, cheap surfaces changeable from one day to another, that fulfil these architectural typologies. And so the subject, as in Anders' proposal, includes a more metaphorical kind of *waste*: things

⁵ Ch. Younès, 'Transformations mortifères et régénératrices', in D'Arienzo and Younès (eds), *Recycler l'urbain*, p. 99.

⁶ G. Anders, 'L'obsolescence des produits', in *L'obsolescence de l'homme, Tome II, Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle* (Paris: Fario, 2011), p. 42.

⁷ See H. Rosa, *Social Acceleration: A New Theory of Modernity* (New York: Columbia University Press, 2015); Z. Bauman, *Liquid Modernity* (Cambridge: Polity Press, 2000).

⁸ R. Koolhaas, 'Junkspace', in Chuihua Judy Chung, Jeffrey Inaba, Rem Koolhaas and Sze Tsung Leong (eds), *The Harvard Design School Guide to Shopping / Harvard Design School Project on the City 2* (Taschen: Köln, 2002).





cheaply produced from scratch just so as to be thrown away as soon as needed; a kind of *disposable architecture*, maybe.

Finally, Zygmunt Bauman lets us think about still another aspect of the *waste* idea that could be applied to our own life. Indeed, the author introduced the notion of *modern-liquidity*, a description and analysis of how our contemporary western society's incertitude brought us to a systematic and dangerous instability that is not only materialistic, but also existential. And, in this new kind of society, life's conditions are such that we may consider their *decay* aspect. In *Wasted Lives* he argues: "The production of "human waste" – or more precisely, wasted lives, the 'superfluous' populations of migrants, refugees and other outcasts – is an inevitable outcome of modernisation. It is an unavoidable side-effect of economic progress and the quest for order which is characteristic of modernity."⁹ Could 'wasted life' be our own definition?

Toward understanding culture–nature relations

45

Thus, to better understand what the waste concept implies, we need briefly to return to its history. From birth to development, we'll try to show how societies dealt with waste when the idea didn't even exist.

In Aristotle's physics, the inhabited world – the urban space – is ordered by categories of inside/outside and before/after; and also hierarchised by a civil logic, whose rules are made by human values. Thus, human culture appears as a sort of grid, a sieve that selects matter and class depending on its needs. A few parts might be appreciated and commercialised, while others are depreciated and considered dangerous, or as something to get rid of. That is what is signified by the word *abject*, from Latin *abjectus* – *thrown down*. What is supposed to be useless or harmful is to be thrown away from the megapolis, the city or the dwelling. Thus this *inside/outside* dialectic is linked to the cultural vision of what is considered waste and

⁹ Z. Bauman, *Wasted Lives* (Cambridge: Polity Press, 2004).

301
GE





what is not; and not only linked by useful or needed categories, but also by personal and cultural taste and caprices of men and women. As Leibniz writes, matter itself doesn't produce pleasure, pain or feelings in us. It's the human soul that produces these in itself, in relation to what is happening in matter.¹⁰ And we may say that the more these operations have happened, the more their efficiency has increased, and the more we have come to distinguish between useless and harmful matter. And that's how the concept of waste left the domestic sphere to enter wider spaces or deeper grounds.

The Ancients didn't know the *waste* idea; on the contrary, they thought that everything was well settled and arranged in the *cosmos*; Aristotle developed this idea by his famous aphorism 'nature does nothing in vain'.¹¹ The classical age saw that nature is 'good, and even very good'.¹² Retroactively, we may say that, from the nineteenth century, nature started to know about waste and detritus; in other words, this happened with the birth of modern industry, its gigantic transformation, and the threat it represented in terms of perturbations of order and essence. Marx and Engels gave us a brilliant testimony on that subject:

The 'essence' of the fish is its 'existence-water'. The 'essence' of the freshwater fish is the water of a river. But this ceases to be the essence of the fish and is no longer a suitable medium of existence as soon as the river is made to serve industry, as soon as it is polluted by dyes and other waste products and navigated by steamboats, when its water is diverted into canals and the fish is deprived of its medium of existence by simple drainage.¹³

In fact, as long as art consisted of a *mimesis* of nature, men tried to integrate themselves into this order, to find and occupy their own

¹⁰ G.W. Leibniz, *New Essays on Human Understanding*, Book IV, Chapter III, 1765.

¹¹ Aristotle, *Politics*, I, 2, 1253a9.

¹² D. Diderot, *Discours sur la poésie dramatique*, 1758, pp. 192–193.

¹³ See K. Marx and F. Engels, 'The German Ideology', in *Collected Works*, Vol. 5 (Moscow: Foreign Languages Publishing House, 1932); K. Marx, *Selected Writings* (Cambridge: Hackett Publishing Company, 1994), p. 128.





place. That is what Stoic wisdom consisted of: 'To act in accordance with nature'; and that is what Descartes' call 'to become as masters and possessors of nature', really meant. In his mind, we needed to know *nature's rules* and to use them for the wellbeing of humankind. Similarly, Bacon also said, 'we can only command to nature by obeying to it'. For the philosopher, there must have been a reciprocal exchange between men and nature: both should obey and command in turn. Yet the beginning of a major change was achieved by this posture, which reveals not only a certain distance but also the end of an earthly attachment.

From a *bergsonian* idea, Canguilhem developed the thesis that men won over nature and submitted it to their needs only in appealing to strategies and trickeries that gradually became tools, instruments, machines, industries...¹⁴ The main difference, then, between man and animal, is that the animal remains *inside* nature. In fact, animals don't produce any superfluous scum or waste. Considered in their natural environment, they are, by their whole lives and deaths – entirely engaged into natural processes of matter composition and decomposition – what Aristotle called generation and corruption. However, as Ortega y Gasset argued¹⁵ referring to biologists Goldschmidt and Darwin, man is dealing with an unique interior world (that may be called imagination, fantasy, or whatever else) and thus stays in a complex position regarding nature, being at the same time *inside* and *outside* it. Indeed, whatever of Goldschmidt's *Hopeful monster* hypothesis, Lamarck's *transformism* or Darwin's *evolutionism* theories we'd like to believe in, the philosophical result is constantly the same: man is a natural mammal that, strangely, does not totally belong to nature's order. Instead of 'staying in it', man introduced artifice, and created a specific world that does not belong to the original wild earth. We may notice, by the way, that Günther Anders' first hypothesis,¹⁶ *Die Weltfremdheit des Menschen* (*the strange-*

¹⁴ G. Canguilhem, *Knowledge of Life* (New York: Fordham UP, 2008).

¹⁵ J. Ortega y Gasset, *Le mythe de l'homme derrière la technique* (Paris: Allia, 2016).

¹⁶ G. Stern, 'Über die sogenannte 'Seinsverbundenheit' des Bewusstsein', *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, Tübingen 64, 1930.





ness of man), was quite similar. By this expression, the philosopher tried to explain man's *utopia*: literally *u-topos*, the human being, for Anders, belongs to no natural place. This helps us to understand, on one hand, humanity's need to build its own world and, on the other hand, its condemnation to be free:¹⁷ a position that strongly influenced Sartre's later *existentialism*.

By showing these different aspects, we may understand how human settlement has always been a political relationship between nature and culture, dealing with eco-systemical aspects; for which reason we should consider built architecture as fundamentally linked with material and immaterial recycling, and architecture as a practice and reflexive research dealing with recycling metamorphosis. In this appears the fundamental disruptive position of humankind, which constitutes its own *nature*. Yet, today, this position seems to be exacerbated: by the strong intensification of his artefact production, it seems that man almost has irreparably separated himself from nature and, because of the everyday pouring-out of matter that destroys nature (even if originally coming from it), has nearly become its enemy. Constant and immoderate profit aims lead to considering nature as a *foreign entity* that we spoil, oppress and destroy to gain maximum wealth in minimum time. We clearly see today the destructive impact of such a position on the inhabited environment. As Friedrich Engels wrote, 'at every step we are reminded that we by no means rule over nature like a conqueror over a foreign people, like someone standing outside nature – but that we, with flesh, blood and brain, belong to nature, and exist in its midst'.¹⁸

Nowadays, from plastic tools to radioactive waste, the artificial world man needs to build is less and less well absorbed by nature. As humankind grows and technology changes, as society's habits mutate and our relationship to nature evolves, the relationship between man

¹⁷ G. Anders, 'On the Pseudo-Concreteness of Heidegger's Philosophy', in *Philosophy and Phenomenological Research* 8 / 3 (1948): 309–488, see pp. 337–371.

¹⁸ F. Engels, 'The Part Played by Labor in the Transition from Ape to Man', in K. Marx and F. Engels, *Selected Works*, Vol. 2 (Moscow: Foreign Languages Publishing House, 1962), p. 89.



and nature appears more and more unbalanced. All the more since, as Bernard Charbonneau wrote, the development of our 'nature feeling' may not help in reversing the tendency, or could even be counterproductive.¹⁹ Unable to transform the whole wild earth, yet condemned to produce and to live in artificiality, humankind is in constant tension between adaptation *of* the environment and adaptation *to* it. In its (very) root, human culture is thus facing a paradoxical ambivalence: the more it strengthens humans' adaptation ability, the more it places them in front of the reef created by this success.

Approaches to regenerating human settlements

Thus, in this *long-term* story, human settlements are to be described as the art of building artificial interfaces between man and nature, able to host the co-adaptations and diverse mutations of one and the other. In inventing new, shared, inhabited environments, these settlements have the potential ability to restore new balances and encounters, and to invigorate dialogues. Today, it has become crucial to reinvent the way we have to understand, design and build these settlements. It is time to decompose what has been composed, bring closer what has been separated, dilute what has been concentrated, and restore to nature bright and lively materials. With the question of waste, we are invited to other ways of thinking and doing that are political, scientific, aesthetic and ethical. Hopefully, the recent emergence of new ways to understand human settlements may bring us to make new proposals as to how to conceive and design our relationship to nature. Increasingly, taking into account ecosystems formed by the constant interaction between human culture and nature's vitality, these new visions are transdisciplinary approaches, dealing with complexity²⁰ and the irreducible 'irrational

¹⁹ B. Charbonneau, *Le Jardin de Babylone* (Paris: L'encyclopédie des Nuisances, 2002).

²⁰ E. Morin, *La méthode, Tome 6* (Paris: Seuil, 2004).





part of science'. From the *bioregional vision*²¹ to the *territorialist approach*,²² from the emerging field of 'architecture des milieux'²³ to *metabolism* considerations, we wish here to discuss more specifically new research fields that may be seen as new opportunities, and welcome their plurality and differences; and we may find, among those, an invitation to consider the importance of recycling.

For instance, *biomimicry*²⁴ advises us to observe, study and finally imitate nature to act in better coherence with it. And, in doing so, we may consider the fact that nature itself is a permanent, global and ever-mutating gigantic recycling machine. We know Lavoisier's famous sentence '*nothing is lost, nothing is created, and everything is transformed*'. What else is nature? In this sense, isn't the current development of a more controlled and artificial recycling approach a form of *biomimicry*? For now, obviously, human technology has not reached the incredible abilities of natural systems and their high transformation capacities (creating, melting, transforming materials into others, in every condition and environment, at low temperature and without any tools). But we are doing our best to copy the oyster's capacity to create mother of pearl, to understand the hairy insulation system of the polar bear, and the bombardier beetle's ability to suddenly throw boiling liquid at its surrounding enemies. Biomimicry, in fact, is a new term, that describe immemorial practices.

The recent development of a metabolic vision of human settlement and large investment all over the world into better recycling systems are to be understood in the same direction: a wish to design inhabited environments that could be closer to nature's ecosystems in terms of autoregulation, durability and resilience. Now, how to improve this artificial recycling capacity? Moreover, as William Mc-

²¹ K. Sale, *Dwellers in the Land: The Bioregional Vision* (San Francisco: Sierra Club Books, 1985).

²² A. Magnaghi, *The Urban Village: A Charter for Democracy and Local Self-Sustainable Development* (London/New York: Zed Books, 2005).

²³ Ch. Younès and B. Goetz (eds), 'Architecture des milieux', *Le Portique* 25 (2010).

²⁴ J. Benyus, *Biomimicry: Innovation Inspired by Nature* (New York: William Morrow, 2002).



Donough and Michael Braungart notice, ‘most recycling is actually downcycling; it reduces the quality of a material over time’.²⁵ Paper, for example, can’t be recycled more than approximately ten times, because its fibres lose strength with each cycle. So should we consider *upcycling* practices? By doing so, we would show that, once again, the difference between *down* and *up* cycling is not to be found in a thermodynamic approach, but to understand the symbolic, aesthetic, emotional, political or ethical use of materials.

Indeed, from birds that use the twigs that lie on the forest floor to build their nest, to hermit crab that take empty seashells for protection and habitation, the reuse of existing surrounding materials is one of the fundamental attitudes of many animals of every ecosystem. And, similarly, in every human culture there are habits to deal with the local context, materials and technical possibilities. Urban metabolisms (whether a single house, a town or a city) have always dealt with deconstruction and reconstruction, recuperations and re-assemblages. Until the recent development of the megalopolis and its patrimonial laws, buildings’ legal protection and inhabitants’ dispossession,²⁶ architecture always dealt with innumerable *recycling* and *reuse* techniques; and, above all, with *common sense*²⁷: a capacity to react to the singularity of the moment and its issues. It was obvious, then, to consider *waste* as a potentiality, a *latent resource* to reveal and reuse.²⁸ However, in human cultures, the question was not just simple reuse, but also the ability to reroute matter, to divert material, to hijack the planned use of the tool. That is what we’d like to call *upcycling*: not only a reuse, but a *recycling* through giving *new values*. From this notion, we may then see the ancient art of mosaic as one of human’s most antique *upcycling* practices. Mosaics were originally composed from the reuse of clay fragments, the sensible

²⁵ W. McDonough and M. Braungart, *Cradle to Cradle: Remaking the Way We Make Things* (New York: North Point Press, 2002), pp. 56–57.

²⁶ See J.P. Dollé, *L’inhabitable capital* (Paris: Lignes, 2010); B. de Bodinat, *La vie sur Terre* (Paris: Encyclopédie des Nuisances, 2008).

²⁷ F. Guérant and M. Rollot, *Du bon sens* (Paris: Libre et Solidaire, 2016).

²⁸ R. D’Arienzo, Ch. Younès, A. Lapenna and M. Rollot (eds), *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires* (Genève: MétisPresses, 2016).





reassembling of little pieces, painted and arranged to form a new figurative shape. In this process, every bit of *waste* (the fragment) gets an upgraded value, becoming part of a magnificent *opera d'arte*: here comes the *up-cycling* idea.

Indeed, as *recycling* today is mainly the preserve of a few highly advanced industrial systems, inhabitants are only supposed to participate in the selection of waste. It is impossible to recycle glass, paper or wool on your own: the only required (and possible) task is to correctly use separate bins. On the contrary, *upcycling* is a simple ability, simply realisable by everyone with a little imagination and no money: just consider the possibility to turn a wheel or an old door into a table. For this reason the contemporary *upcycling* fashion may be seen as reactivating the individual's basic *capabilities*²⁹ to build his or her own inhabited world and existence. In this sense, it is an effective and coherent contribution to what Ivan Illich called the need for *convivial tools*, that is 'unpredictable, creative, and lively as the people who use them'.³⁰ In using an old tyre as table or chair, we can say that upcycling needs no transformation of the reused material, only creativeness and joy. The upcycling ability of inhabitants will then be enhanced by their freedom, their capacity to reinvent, to transform their habits and *a priori*. Thanks to *tactical urbanism* innovations,³¹ wooden pallets become urban attractive equipment: it requires no money and very little transformation. The very fast increasing number of *Ressourceries* (upcycling centres) in France confirms people's desire for a recycling system they could handle more autonomously.³² And it is, again, a confirmation of our hypothesis

²⁹ M. Nussbaum, A. Sen, *The Quality of Life* (Oxford: Oxford University Press, 1993).

³⁰ See I. Illich, *Tools for Conviviality* (New York: Harper & Row, 1973).

³¹ M. Lydon, A. Garcia, *Tactical Urbanism. Short-Term Action for Long-Term Change* (Washington: Island Press, 2015).

³² Commissariat Général au Développement Durable, *Le point sur – Recyclage et réemploi, une économie de ressources naturelles*, n. 42, March 2010, available on the web at : <http://mycomparecycle.webnode.fr/products/enqu%C3%AAte-%3A-%C2%AB-le-point-sur-%E2%80%93-recyclage-et-reemploi%2C-une-economie-de-ressources-naturelles%22/>.



that a metabolic approach to human settlements' ecosystems must take into account not only movements and cycles of rational data and matters, but also people's desires, lives and existences. Indeed, because human existence is also aesthetic, upcycling is not only an ecological but also an autonomous artistic approach one may develop to satisfy the need to *realise oneself* by the creation of an *opera*.³³

The paradoxical potentialities of the obsolete

In synthesis, for *dis-used* objects or *obsolete* ones, the *upcycling* ability leads our everyday life into recycling practices concerning neglected things. But what would then be the difference between disuse and obsolescence? Let's see how trying to answer this question can help us reconsider the relation between our human settlements and the recycling issue.

Some changes in economy, governance or society may appear as important factors, as parts of a larger societal metamorphosis, and may be seen as responsible for the many *leftover sites* that can today be found in Europe. But what does it reveal more precisely that a neglected area remains in this situation, and, above all vacant places stay empty and can't enter the traditional process of urban mutation? After all, cities are ever-changing, and thus it is not surprising to see changes in them. So why can't abandoned sites simply be regenerated by architectural restoration or updated urban politics or design? Sometimes buildings and structures are abandoned because their functions are *obsolete* in their new context, and not only *dis-used*. We'd like here to refer to the philosophical meaning of the notion introduced by Rollot,³⁴ arguing that if *disuse* aims at describing 'things that went away from use' – as revealed by the particle 'dis-',³⁵ *obsolescence* has a radically different meaning as it describes 'a function that hasn't changed while its context has'. In this situation, an

³³ H. Arendt, *The Human Condition* (Chicago: University of Chicago Press, 1958).

³⁴ M. Rollot, *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible* (Genève: MétisPresses, 2016).

³⁵ B. Goetz, *La Dislocation, Architecture et Philosophie* (Paris: Verdier, 2001).





ancient function can't be realised anymore. An object may then be called 'obsolete'. So, for instance, a medieval castle is still here, and is obsolete because it now looks ridiculous as a war tool, surrounded by combat aircraft, chemical terrorism risk and virtual networks. It is obsolete because 'it is still here while it shouldn't be'. This understanding introduces us to a different notion of obsolescence from the one proposed by 'planned obsolescence's' critics. In fact, where planned obsolescence means auto-destruction of the product, industrial sabotage of the quality of an object, or whatever kind of destruction, it is possible to consider obsolescence as a very strong conservation, an *over the limit* preservation in spite of the disappearance of function and meaning. And although obsolescence refers in both cases to *something that is now unusable*, we propose to see with Rollot this unusable character as a consequence of change of context, and not as a result of auto-destruction, or bad quality.

Yet, in this new understanding of the concept, paradoxically lies a new opportunity. In fact, as it became absurd and useless, but not broken, the obsolete entity is a very specific kind of *waste* that may still be used; it only needs reinvention, creation and hijacking to mutate into a new form. And in this regard, *upcycling* is one good and obvious example of how the obsolete may be transformed into a new trendy object, a very practical tool or a beautiful gadget: in any case, it is an illustration of how obsolescence is also an opportunity to take. Thus, we can consider the obsolete as a richness, as a common and cultural heritage. Between traces of the past and the need to regenerate, which ruins should be kept, and which transformed, destroyed or rebuilt? This was one of the main questions Günther Anders asked through his writings and in his travels. Walking over Auschwitz, Hiroshima, or the city of his childhood, Breslau (destroyed by the war and rebuilt into the current Wrocław in Poland), Anders wondered if the worst destruction were not the destruction of the destruction – meaning reconstruction itself.³⁶

Today, it may appear that it is time to recycle our settlements, our practices and our imaginations about cities and their relations

³⁶ G. Anders, *Besuch im Hades* (München: C.H. Beck, 1979).



to nature; time to recycle not only urban matter but also urbanism's methods and representations, references and objectives.³⁷ But our study on *waste, recycling and obsolescence* advises us to take care of the existing and of heritage, of the inhabited and the established – even though it may appear disused, obsolete or antique. Keeping in mind Ivan Illich's remark that 'new models constantly renovate poverty',³⁸ we'd like to share (more than to answer) the question that one may face: what is our contemporary *must-have* new common ground, and which heritage does it try to cancel, does it transform into obsolete antiquity? Should we adapt, or should our un-adaptation lead us to a resistance against changes? And are those new adaptation needs visible or invisible, conscious or unconscious?

Toward ecosophical studies

Through the encounter with architecture and philosophy studies, we briefly tried to understand the specific stakes and abilities shared by actors in human settlements through *recycling* practices. With the idea of contributing to the emerging *ecological approach* in architecture and landscape design fields, we tried to show the strength of a philosophical and analytical study of the notions themselves. *Recycle, waste, upcycle, obsolete*: each concept revealed in a way how human settlements are not only materialistic *auto-organised systems*, but also *inhabited environments* and *existential territories*. Indeed, as we saw it, cycles are constituted in relation with the value of things, and because *value* is not only to be understood in terms of materiality and usefulness, but also in terms of subjectivity, taste, culture or even *aléa*, there is a need to consider our cities and their living grounds not only from a numeric, technical and rational point of view. Despite the fact that architects and city planners can only take into account technical, physical, functional and aesthetic aspects, we must admit that our cities have a value that is higher than the sum of their

³⁷ D'Arienzo and Younès (eds), *Recycler l'urbain*.

³⁸ Illich, *Tools for Conviviality*.



measurable dimensions. It is, then, the existential meaning of *geometry* itself that must be taken into account: in fact, considering the relation between body, perception and space, we may consider the idea that geometry is far more than a mere mathematic dimension.³⁹ Because man configures his inhabited places to shape the world that configures him, the existential co-construction between one and the other suddenly assumes a critical dimension: to shape the city is to shape its inhabitants, and vice versa. That is why David Harvey, following Robert Park's intuition, is right to insist:

The question of what kind of city we want, cannot be divorced from the question of what kind of people we want to be, what kinds of social relations we seek, what relations to nature we cherish, what style of life we desire, what aesthetic values we hold. The right to the city is therefore far more than a right of individual or group to access to the resources that the city embodies: it is a right to change and reinvent the city more after our hearts' desire.⁴⁰

Here again, Harvey highlights the importance of understanding *metabolisms* and metamorphosis not only from the points of view of architecture, landscape and engineering, but also in aesthetic, political, ethical and philosophical aspects. This first leads us to Nathalie Blanc's last works about environmental aesthetics.⁴¹ And far beyond the classical architectural couple of *forms and functions*, we are brought to see the symbolic aspect of things, their emotional capacities, their existential conditioning. It is, in this sense, the posture of the architect itself that may evolve a new definition and role within the society. How can he *design* the city considering these conclusions? Or, more important, *can* he do it, *should* he do it? As has been demonstrated recently, thinking about the cities as inhabited

³⁹ Ch. Younès and T. Paquot (eds), *Géométrie, mesure du monde. Philosophie, Architecture, Urbain* (Paris: La Découverte, 2005); H. Maldiney, 'L'art et l'histoire', *Cadmos* 1 (2002) :101.

⁴⁰ D. Harvey, *Rebel Cities, from the Right to the City to the Urban Revolution* (London: Verso, 2012), p. 5.

⁴¹ N. Blanc, *Les formes de l'environnement. Manifeste pour une esthétique politique* (Genève: MétisPresses, 2016).



environments tends to transform the ways architecture is expected to contribute to societies.⁴² In this paper, we showed how, similarly, it may help to reconsider ecological studies. To do so, we've tried to consider some ways to change our vision of our society's structures, as much as our everyday habits; and proposed the 'ecosophical direction' to develop a new symbiosis for the *ekoumene*.⁴³ So that nothing could be thrown away, 'because there is no away'.⁴⁴

Thus, this research has to be put in relation with the *ecosophical* posture that focuses on cultural vivacities and living *environments*. Félix Guattari insisted on the importance of another knowledge, an '*ecosophy* that would link environmental ecology to social ecology and to mental ecology'.⁴⁵ Such an attitude radically redefines an art of existing into plurality and diversity. The question is not to choose a *green city* over a mineral one, but to establish new regenerating reconnections between species, man and society. We are invited to new ways of thinking and making. Regenerating inhabited environments is to insist on what exists between things and beings, as well as to consider the *becoming* of things. It is to recycle, to get clear of pollution, to vivify, to save, to diversify, to take care, to recreate and, finally, not to forget about.

To conclude, we should outline what results may be expected from the theoretical, philosophical, conceptual approach highlighted in this paper. First of all, it is obvious that the 'ecosophical studies' we try to defend here would require much more theoretical epistemological development to be considered *well-précised* in its scientific ambitions; and this is why we aimed at writing an 'introduction' toward the development of such a scientific field. It may seem also that it would benefit from more precise methods and results. But one thing we can argue is that, even in its most rigorous contributions, no *ecosophical study* would fit into measurable grids, into precise percentages, into numbers and mathematical demon-

⁴² M. Rollot, *Critique de l'habitabilité* (Paris: Libre et Solidaire, 2017).

⁴³ A. Berque, *Thinking through Landscape* (Oxford: Routledge, 2014).

⁴⁴ Sale, *Dwellers in the Land*, p. 118.

⁴⁵ F. Guattari, *Les trois écologies* (Paris: Galilée, 1989).





strations. Because this *ecosophy* engages with co-rhythms and sharing of another kind between humans and non-humans, between cultural diversities, human settlements and agriculture; it requires from us that we consider the fact that – for example – one thing could be important and useless in the same time. Or, to say it in another way, because it engages us with another ethical, political and aesthetic manner of inhabiting together, it requires us to take into account what is not directly ‘operational’ or ‘profitable’. Even if the post-modern era is constantly legitimating ‘useful knowledge’, as Lyotard demonstrate,⁴⁶ the *ecosophical* approach should rather try to demonstrate its absolutely unavoidable nature as a fundamental knowledge, as conceptual and symbolic thinking and as an ethical way to look at ecosystems. It may even be its greatest contribution, if we ‘[strive] to transcend the western-centric and “developist” bias that has dominated international environmental historiography so far and to favor the emergence of spatially and culturally diversified points of view’.⁴⁷

⁴⁶ J.F. Lyotard, *La Condition postmoderne: Rapport sur le savoir* (Paris: Editions de Minuit, 1984).

⁴⁷ Reference to *Global Environment's Journal Project*, available online at <http://www.whp-journals.co.uk/GE/JP.html>





[4]





La collaboration festive : une éthique de fondation des lieux

MATHIAS ROLLOT

ARCHITECTE ET CHERCHEUR EN ARCHITECTURE, UMR AUSSE 3329, ENSEIGNANT
CONTRACTUEL À L'ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE MARNE-LA-VALLÉE

CHRIS YOUNÈS

PSYCHOSOCIOLOGUE, DOCTEUR ET HDR EN PHILOSOPHIE, PROFESSEURE À L'ÉCOLE
SPÉCIALE D'ARCHITECTURE

La contribution voudrait mettre en lumière dans quelle mesure enjeux et éthiques sont à l'œuvre au sein des pratiques synergiques, en se concentrant plus particulièrement sur la figure de la collaboration dans les « collectifs » d'architectes. Comment et en quoi la collaboration, que ces derniers placent au cœur du processus de projet, participe-t-elle d'une reprise des manières d'un faire et d'un être ensemble au monde ?

61

Co-labeur, convivialité et conflits

Le « labeur » partagé de la fondation des lieux a de tous temps été associé à des démarches symboliques, des codes et des rituels festifs autant qu'à des conflits pouvant être d'une violence extrême. Ainsi, René Girard a exploré une anthropologie fondamentale selon laquelle toute société humaine est fondée sur une violence qui est inscrite en son cœur et se trouve transmuée dans l'ordre du sacré, que ce soit dans des rites archaïques, païens, dionysiaques ou dans les rites judéo-chrétiens (Girard, 1972 ; 1978). De même, Mircea Eliade a bien montré dans son étude historique *Le sacré et le profane* à quel point toute installation territoriale passe par des pratiques ritualisées destinées à fonder collectivement les lieux autour d'un imaginaire rendant la terre nue habitable. « On ne fait "sien" un territoire qu'en le "créant" de nouveau » (Eliade, 1957, p. 34), nous dit Eliade de sorte qu'il n'est nullement surprenant que « même dans les sociétés modernes, si fortement désacralisées, les fêtes et les réjouissances qui accompagnent l'installation dans une nouvelle demeure gardent encore le souvenir des festivités bruyantes qui marquaient jadis l'incipit *vita nova* » (*ibid.*, p. 55). C'est ainsi que tout *omphalos* (« ombilic » : centre et origine cosmogonique du monde), si mineur, temporaire, voire privé soit-il¹, est nécessairement le fruit d'un

1. « Friedrich Rückert considérait que le centre du monde était l'Allemagne, le centre de l'Allemagne la Franconie, le centre de la Franconie Schweinfurt, le centre de Schweinfurt sa maison et le centre de sa maison le cœur de sa bien-aimée. Il arrive que l'*omphalos* soit privé. » (Westphal, 2011, p. 39)



processus de fondation symbolique, partagé et intime à la fois. C'est-à-dire que toute fondation topique naît de l'établissement premier d'un *omphalos* partagé et partageable. Ailleurs et autrement encore, Michel Maffesoli a lui aussi exploré, dans bon nombre de ses travaux, les multiples formes et forces à l'œuvre dans les dynamiques festives, y reconnaissant une santé populaire et la possibilité de réguler les violences accumulées par les conflits de valeurs et d'intérêts. Toutes ces analyses concourent à la même conclusion : c'est paradoxalement la violence de la festivité (émotionnelle, symbolique, sociale) qui ouvre les pratiques festives à des capacités transformatrices pour l'existence ; par là, ces dernières peuvent moduler la vie collective en engageant une commune énergie affective, et renouer avec les forces vives et excessives que la figure de Dionysos a représentées, en contradiction et complémentarité avec la figure apollinienne de la raison apaisée.

Pure liminalité, la festivité créatrice de *topos* est elle aussi acte d'échange en ce qu'elle n'appartient ni à l'ordre de l'habité et ni à celui du non-habité, mais réussit justement la prouesse de se tenir entre ces deux domaines existentiels. Renversant cette dualité pour établir temporairement un *topos poïétique*, elle forme un *omphalos* qui serait à la fois promesse d'un futur habitable et révocation des violences sociétales passées. On pourrait dès lors rapprocher aussi la festivité créatrice du *topos* de l'échange symbolique chez Jean Baudrillard – ce « rapport social qui met fin au réel, qui résout le réel, et du même coup l'opposition entre le réel et l'imaginaire » (Baudrillard, 1976, p.205). La transformation des géographies naturelles en lieux culturels transcende les catégories dialectiques de l'habitable et de l'inhabitable, de l'intériorité et de l'extériorité, de l'individuel et du collectif ou encore de l'arbitraire et du rationnel pour s'établir en termes plus dialogiques et dynamiques à la fois (Rollot, 2017). Milieu au sens aussi de *l'entre*, elle est béance, passage, métamorphose.

De Jan Sapp à Lynn Margulis et jusqu'à Pierre Kropotkine, nombreux sont les travaux scientifiques qui ont pu donner à lire l'importance des symbioses, synergies et processus collaboratifs pour le monde du vivant : humains et non-humains (Sapp, 1994 ; Margulis, 1991 ; Kropotkine, 1904). Plus récemment, c'est Richard Sennett, dans *Ensemble pour une éthique de la coopération*, qui considéra à son tour l'importance du besoin humain de coopération, et mit l'accent sur ce « fondement du développement humain », autant que sur l'importance du savoir « faire avec » (Sennett, 2014). L'enjeu, pour le penseur, est de se situer dans l'expérience ordinaire tout en réapprenant à considérer celle-ci, par le biais notamment de la « conversation dialogique » : un échange composé à la fois par l'empathie et la capacité d'engagement des parties autant que par la mise en place de rituels propices à des ambiances d'écoute, d'invention et de négociation. Cette éthique de la discussion est pour lui condition de possibilité à la production de nouvelles synergies coopératrices capables de soutenir des projets proposant des perspectives viables, vivables et équitables. Concrètement, cela signifie s'adapter aux évolutions des pratiques, promouvoir des valeurs de l'agir passant d'une culture du *top-down*, qui a démontré son insuffisance, à une culture du *bottom-up* associée à des partenariats horizontaux : autant de voies à même de renforcer les marges de



manœuvre des habitants dont Michel de Certeau, dans son exploration de *L'invention du quotidien*, avait bien décelé l'importance fondamentale pour l'habitation humaine (Certeau, 1980).

La *collaboration* est une occasion de penser les processus des projets sociaux et spatiaux dans leurs réalités complexes. Collaborer, en ce sens, c'est envisager le chantier, ses phases, matières et métabolismes, ses potentialités sociales, politiques et esthétiques. Collaborer, c'est considérer pleinement la diversité des protagonistes de la fabrique et de la vitalité urbaine, ainsi que leurs intérêts, pouvoirs, désirs et intérêts propres. Collaborer, c'est se tourner vers les ressourcements effectifs synergétiques (vivant, écosystémique, climatique ou géographique) latents en chaque échelle et entre les échelles. Collaborer, c'est entrevoir en l'Autre et son altérité radicale la possibilité de se redécouvrir soi-même : un processus toujours renouvelé et renouvelable à toutes les phases du projet, et avec tous les co-existants humains et non humains impliqués par lui. Collaborer, c'est faire de la place au mineur, au singulier et à l'étrange face à la domination, à l'uniformité et à la destructivité vers laquelle tendent les sociétés capitalistes ; c'est lutter contre les sexismes, racismes, classismes et spécismes courants et contre la fabrication matérielle de la ville conformiste.

Or, ces éthiques de la fondation des lieux par la festivité, de la collaboration créatrice ou de l'*a priori éthique* du « faire ensemble » comme valeur en soi, sont justement les directions parallèles qu'ont pu suivre bon nombre de *contre-cultures* architecturales de ces dernières années, par-delà les dualités limitatives du sachant et du non-sachant, du plan et de l'œuvre, de la commande et de son exécution par un tiers. Par elles, il n'est nullement question dans l'idée de *collaboration* d'une quelconque *délégation*, pour autant que « faire avec », n'a jamais signifié « faire faire par les autres », et en aucune façon la fabrication collective des établissements humains ne doit être confondue avec une dépossession des compétences, rôles et responsabilités architecturales. Tout au contraire, c'est d'une reprise disciplinaire créatrice par « extension du domaine de l'architecture » dont il est question.

« Collectifs » et faire ensemble

Depuis deux décennies, des « collectifs d'architectes » réinventent certains processus de la fabrication urbaine de notre époque anthropocène en souffrance et actualisent, très concrètement, les belles intentions ici énoncées. Ces collectifs, en recourant aux processus collaboratifs, réinstaurent des stratégies et tactiques de construction de la ville par le biais de fondations ontologiques, imaginaires, symboliques et éthiques mieux partagées que celles, purement économiques et matérielles, de la modernité capitaliste. Il n'est nul besoin de former un « collectif » pour « collaborer » ou pour refuser ces constats de mortifications des processus urbains. S'il importe pourtant de s'arrêter sur ces formations, c'est en ce qu'elles sont l'émergence visible d'une promesse plus large, les extraordinaires promoteurs d'une société nouvelle d'une promesse plus large, bref : un moyen et non une fin en soi.





Parmi un certain nombre de publications récentes spécifiquement sur ce sujet (Macaire, 2012 ; Bianchetti, 2015 ; Gatta, 2018), relevons des ouvrages clés, qui ont prospecté ces modifications qui renouvellent les métiers de l'architecture ; deux directions d'ouvrages à même d'éclaircir ces postures éthiques nouvelles et les réalisations concrètes par le biais desquelles elles trouvent à s'actualiser ; et deux ouvrages réalisés dans le cadre de Biennales d'architecture de Venise (13^e et 16^e éditions), qui ont donné lieu à des débats publics nationaux sur le sujet.

En 2012, tout d'abord, *AlterArchitectures Manifesto* (Paquot et coll., 2012) a investigué en précurseur ces nouvelles conditions de production de l'architecture, de l'urbain et du paysage. Une constellation de projets réalisés dans différentes villes européennes est dessinée par le livre, témoignant d'échanges et collaborations entre décideurs, habitants et professionnels. Ces projets, qui ont tous contribué à l'émergence de multiples micro-initiatives citoyennes, y étaient perçus comme la possibilité d'envisager d'autres processus de constructions de biens communs pour nos villes. Comme le synthétise bien Édith Hallauer, il est question « de seconds chantiers, de mutabilité urbaine, d'architecture ordinaire, de recouvrement des communaux, d'incrémentalisme, de ville par le vide, de la décroissance comme projet urbain, des arts du territoire, d'architecture pirate, du devoir de ville et d'urbanisme thermodynamique » (Hallauer, 2015).

Plus récemment, *L'hypothèse collaborative. Conversation avec les collectifs français d'architectes* (ateliergeorges et Rollot, 2018) a rendu compte de la vitalité de telles initiatives sur le territoire français. Fruit d'une enquête menée entre 2015 et 2018 par le biais d'entretiens avec les collectifs eux-mêmes, l'édition propose une confrontation de ces paroles avec des points de vue et analyses de chercheurs, de maîtrises d'ouvrages et d'architectes en contact avec ce milieu. Ce livre fut l'occasion de mises en débat publiques dans de hauts lieux des réseaux architecturaux français : au sein du Pavillon français de la Biennale d'architecture de Venise en mai 2018 (six heures de débats *in situ* retransmis à la radio) et du Pavillon de l'Arsenal de Paris en octobre 2018 (trois heures sous le même format). Ces débats, tout comme l'ouvrage lui-même, ont eu pour vocation et résultat de mettre en lumière la grande complexité de cette appellation « collectifs » en architecture, en faisant clairement apparaître la grande diversité au sein de cette famille mouvante, parfois inassumée par ses membres même, voire à l'occasion conflictuelle – les rassemblements nationaux comme *Superville* étant tantôt de joyeux échanges et retrouvailles, mais aussi, d'autres fois, l'occasion de débats et de vives oppositions sur le sens, les enjeux et directions éthiques et politiques à donner à ces dynamiques « collectives » en cours. Ils sont la preuve même que « les collectifs » n'ont encore rien, pour l'heure, d'une grande famille soudée ou d'un unique milieu aux contours bien défini. Leur programme politique autant que leurs outils varient grandement d'un protagoniste à l'autre : d'où la nécessité de ces ouvrages analytiques, pour penser ces émergences aux dynamiques et contenus complexes.

Disons en synthèse à quel point ces ouvrages invitent tous deux à considérer avec prudence ce label de « collectif », qui plus est à l'heure où ce dernier apparaît de plus en plus fréquemment détourné, voire



récupéré, par certains rouages de la société à laquelle il prétendait échapper. À mesure que sortent les commandes, concours et autres appels à projets incluant d'emblée la présence souhaitée d'un « collectif » pour participer à la valorisation foncière d'un projet immobilier, c'est le projet collaboratif lui-même qui perd en force de détournement et de réinvention ; c'est la marge, ses interstices et fissures encore habitables qui se réduisent sous le poids des majors du BTP, de la société technocratique et de la ville néo libérale.

Vers des dispositifs coopératifs émancipateurs

2. Sur les apports de Berque et Simondon à cette éthique des milieux, voir notamment Duhem (2018)

Manière de faire souple, adaptable, inventive et vivifiante dès lors qu'elle est déployée sur des bases festives, l'éthique de la collaboration est une forme « d'impératif catégorique de processus » qui contient intrinsèquement tous les éléments d'une « éthique des milieux » (Younès et Paquot, 2000 ; Younès et Goetz, 2010²). Certes, cette modalité d'action ne peut s'établir que sur la base de vertus précieuses – quelque ouverture d'esprit, quelque empathie ou tempérance. Et, de même, il faut bien reconnaître que ses conséquences concrètes peuvent bien s'avérer fluctuantes (principe même d'une philosophie de l'ouvert, de l'imprévu et du dialogue), à savoir que ce n'est pas parce que collaboration il y a que résultat enthousiasmant il y aura. Jean-François Lyotard écrit que le « peuple » post-moderne « diffère du tout au tout de celui qui est impliqué dans les savoirs narratifs traditionnels, lesquels, on l'a dit, ne requièrent nulle délibération instituante, nulle progression cumulative, nulle prétention à l'universalité ». Pour le philosophe, c'est en cela précisément qu'« il n'y a pas à s'étonner que les représentants de la nouvelle légitimation par le “peuple” soient aussi des destructeurs actifs des savoirs traditionnels des peuples, perçus désormais comme des minorités ou des séparatismes potentiels dont le destin ne peut être qu'obscurantiste » (Lyotard, 1979, p.52-53)...

Si cela est entendu, comment nier toutefois la valeur *intrinsèquement* éthique du processus collaboratif – fût-ce dans une société post-moderne capable de simulacres de concertation déconcertants ? Critique sociétale, modèle antipaternaliste, la collaboration est un outil de tout premier choix pour lutter contre la machine technocratique et ses rouages toujours plus tortueux, empoisonnants et dévitalisants pour la construction de l'être. Processus convivial, elle forme un dispositif efficace pour lutter contre le phénomène toujours plus pressant des *bullshit jobs* (Graeber, 2018) et la multiplication des *burn out*, *bore out* et *brown out* – un phénomène aux conséquences sanitaires aussi incalculables que démesurées.

Collaborer, au sein du système technocratique actuel, ne saurait être une visée innocente. Déployée comme acte de résistance, la collaboration est à la fois éthique appliquée et valeur morale. C'est une première amorce vers une société biorégionale, frugale et vivifiante, qui reste encore à inventer (Rollot, 2018) : un formidable outil de réinvention des possibles à l'heure où des témoignages professionnels conduisent à considérer que la transition écologique requiert moins de montrer ce qui se perd que d'imaginer d'autres possibles. *Ensemble à l'ouvrage* :



quand *coopérer fait habiter* (Blanc, 2017), c'est ainsi ce que préconise Bernard Blanc, directeur d'Aquitanis (organisme HLM). Au travers d'un livre éponyme, sont présentés les récits multifacettes d'une écologie du faire ensemble en architecture afin de redonner droit de cité à l'horizon d'un sens partagé. Une orientation similaire est poursuivie par Dominique Gauzin-Müller dans le collectif *Habitat social d'aujourd'hui* (2018) qui décrit quarante opérations dans des villages ou des métropoles voulant prendre soin des vulnérabilités et trouver d'autres formes d'hospitalité, d'économies de moyens, de matières et d'énergies, de recyclage et de convivialité.

Enseigner la collaboration ? Compatibilités et résistances en école d'architecture

L'enseignement du projet architectural, urbain, paysager, pourrait-il, devrait-il, dès lors, devenir collaboratif et festif à la fois ? La question est d'une actualité brûlante, et ne fait pas l'unanimité au sein des écoles d'architecture françaises. Il faut dire que ces formes projectuelles plus processuelles, inclusives et ouvertes à l'imprévu entrent en opposition, a priori, avec un certain nombre de caractéristiques « classiques » de la profession architecturale : le plan et sa nécessaire « planification » figée, la figure de l'expert ou encore les responsabilités pénales d'un métier qui toutes nécessitent, a priori, de minimiser les inconnus et parts d'incertitudes du projet. De même, ce sont dans leurs fondements que sont interrogées nos écoles d'architecture plus traditionnellement portées sur le « projet » lui-même (ses formes et ses fonctions, ses caractères de *stabilité*, d'*utilité* et de *beauté*³, sa composition ou ses références disciplinaires internes) que sur les processus d'actualisation qui pourraient le porter vers le réel (filières, acteurs, économies, chantiers, normes, situations écologiques particulières, etc.). La réticence d'une arrière-garde conservatrice d'architectes modernes est grande, dans les écoles, au sujet de ces mouvements collaboratifs compris comme des mouvements faisant perdre de vue aux étudiants le projet d'architecture lui-même. Comment, dans ce contexte, le projet collaboratif pourrait-il bien être « enseigné » ? Il faut bien expliciter le déplacement des critères d'évaluation du projet sous-tendu par ces changements – la migration de critères très disciplinaires vers une évaluation morale plus large vis-à-vis d'une société et des anthropo-écosystèmes auxquels elle contribue –, pour que soient mis en lumière tant la raison d'être que le bien-fondé moral de ces initiatives radicalement transformatrices pour l'architecture, l'urbanisme et le paysage.

Parmi les initiatives favorables à la proposition, relevons notamment la tenue de récentes journées d'étude⁴, quelques rencontres internationales⁵, ou, plus spécifiquement encore, la tenue tout actuelle du « séminaire de formation continue en pédagogie » organisé par le réseau Pédagogie architecture arts et paysage (PAPier) les 28 et 29 mars 2019, qui portait cette année sur le thème de « La coopération-collaboration : l'apprendre, l'enseigner, l'évaluer ». Le texte introductif au séminaire pose clairement les opportunités en jeu dans la collaboration :

3. Référence à la célèbre trinité vitruvienne *firmitatis, utilitatis, venustatis*. Cf. Vitruve, *De l'architecture*, -23 av. J.C. Sur les multiples traductions faites de ce texte, voir B. Queysanne, « Les mots et la discipline. Sur la traduction de quelques propositions vitruviennes », *Cahiers thématiques de Lille, MSH*, n° 1, 2001, p. 68-81.

4. Dont notamment « Écrire pour/écrire avec : interroger les processus et espaces participatifs », Journée d'étude organisée par le Syndicat Potentiel, Barbara Morovich et coll., Strasbourg, 5 décembre 2018.

5. Comme l'événement « Designing Community », organisée par Noödesign et l'EHESS à l'Espace Niemeyer, Paris, avril 2019.



« Utiliser la coopération-collaboration rompt avec les pratiques pédagogiques traditionnelles et redéfinit les rôles des enseignants tout autant que ceux des étudiants. Le savoir y passe moins par l'expert transmetteur et plus par une mise en avant-plan des capacités de réflexion, de responsabilisation et d'organisation des étudiants. Elle fait place à l'entraide, à la solidarité, à l'ouverture aux autres, aux compromis, au droit à l'erreur, mais aussi à la confiance mutuelle et au plaisir d'apprendre. Au cœur de cette façon de travailler ensemble à atteindre un objectif commun, on retrouve aussi l'interdépendance positive entre les membres du groupe : comme les maillons d'une chaîne, chacun est essentiel au bon fonctionnement, à la réussite et à l'apprentissage. Chaque membre est perçu comme une ressource, y apporte ses forces, ses connaissances et il bénéficie de celles des autres. Les complémentarités sont exploitées par les interactions et la négociation. »

C'est que l'enseignement de la collaboration (comme fin, comme contenu), en effet, n'est pas envisageable sans un enseignement lui-même collaboratif (en tant que moyen). Et que, loin d'un processus codifié ou précisément défini, cet enseignement est envisageable au moyen d'une multitude de modalités : comme cela a été dit déjà, la collaboration ne doit jamais être réduite ou confondue avec les seuls processus « participatifs » et « concertatifs », ou les formes juridiques ou pratiques du « collectif d'architectes ». Face à l'omniprésence historique de l'objet au sein de la discipline architecturale, l'enjeu est celui d'une reconnaissance de l'importance tout aussi fondamentale de bâtir des « projets-processus » (de conception, d'actualisation, de durée de vie et de mort), qui travaillent ces objets bâtis. Une fois que peut être reconnue la pertinence de ces formats de conception plus dynamiques (et non moins pragmatiques, sérieux, engagés et responsables), c'est une grande part des difficultés et paradoxes pédagogiques qui s'effacent. À savoir que la pédagogie du projet architectural collaboratif peut s'appuyer sur une pensée et une valorisation tant de l'objet que des processus architecturaux :

- En se concentrant sur les conditions de possibilité du dialogue avec la société civile ou le non-humain, le projet d'architecture, d'urbanisme ou de paysage peut travailler à déployer des espaces, dessins, perspectives et discours au service d'un processus de dialogue pleinement partagé et équitable avec des groupes non experts et leurs diversités d'origines, de points de vue et d'intérêts.

- En s'appuyant sur les principes fondateurs de *laisser-faire*, de *tiers-paysage*, ou encore de *jardin en mouvement* du paysagiste-jardinier Gilles Clément, s'ouvre la possibilité d'une conception qui aille dans le sens d'une « déprise d'œuvre » (la formule est d'Édith Hallauer, 2017) : un projet capable de travailler avec l'ouvert et l'inconnu, et de tenir des positions sans fermer les possibles, pour l'humain comme pour le non-humain.

- En travaillant les relations, reliances, hiérarchies et structures du rhizome collaboratif plutôt qu'en s'accrochant désespérément aux résultats qui pourraient en naître, leurs formes et fonctions, les projets d'architecture, d'urbanisme et de paysage pourraient contribuer à



inventer des formes de « synergies urbaines » (D'Arienzo et Younès, 2018) écologiques mieux capables de contribuer aux fonctionnements écosystémiques des établissements humains.

– En se concentrant sur les différences entre *probable* et *possible*, et les horizons de la « narration/fabulation spéculative » théorisés par Donna Haraway⁶, tout autant qu'en s'appuyant sur les narrations créatives de Luca Merlini (2010 ; 2017), le projet peut repenser ses relations au récit, à la fiction, à la prospective et à la prévision (ensemble formant tout de même une part non négligeable des attentes enchaînées à cette profession à qui est demandé un certain nombre de « garanties »).

– En s'ouvrant aux écrits d'auteurs éco-féministes tels que Starhawk (2015), le projet d'architecture pourrait nourrir son champ de références de tout un ensemble de rituels, de stratégies et tactiques critiques et conviviales, de dispositifs de fondations énergétiques capable de dynamiser les processus de collaboration et de conception à la fois, au service de luttes progressistes épanouissantes pour les individus.

6. Notons le brillant documentaire de Fabrizio Terranova sur Donna Haraway intitulé *Donna Haraway: Story telling for Earthly Survival*, réalisé en 2016 et depuis en tournée permanente à l'international, <https://earthlysurvival.org>

Comment les parties prenantes des projets pourraient-elles être indifférentes à pareilles métamorphoses vivifiantes ? L'art de liens retrouvés et féconds, grâce à des dispositifs ouverts exprime des transitions décisives dans lesquelles les passages effectués sont d'ordre éthique, esthétique et politique. Par la collaboration entre les divers protagonistes de l'instauration des lieux d'habiter ou de l'enseignement, sont repris le sens de l'action commune et celui de la responsabilité. Dialoguer, prendre la parole, co-imaginer, co-concevoir, coréaliser, tout cela construit un écosystème transculturel d'un autre type, à même de contribuer à susciter d'autres formes d'accord pour développer d'autres en-commun.

Bibliographie

ATELIERGEORGES ; ROLLLOT, M. 2018. *L'hypothèse collaborative. Conversation avec les collectifs français d'architectes*, Marseille, Hyperville.

BAUDRILLARD, J. 1976. *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard.

BIANCHETTI, C. (sous la direction de). 2015. *Territoires partagés. Une nouvelle ville*, Genève, MétisPresse.

BLANC, B. 2017. *Ensemble à l'ouvrage. Quand coopérer fait habiter*, préface C. Younès, Plaisan, Museo.

CERTEAU, M. (de). 1980. *L'invention du quotidien*, tome 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard.

D'ARIENZO, R. ; YOUNÈS, C. (sous la direction de). 2018. *Synergies urbaines. Pour un métabolisme collectif des villes*, Genève, Métispresses.

DUHEM, L. 2018. « Prendre soin des êtres comme des choses. Réflexions éthiques pour un design des milieux de vie », *Revue française d'éthique appliquée*, Toulouse, érès, p.125-132.

ELIADE, M. 1957. *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard.



GATTA, F. 2018. *(Contre)pouvoirs urbains*, Paris, Donner Lieu.

GAUZIN-MULLER, D. 2018. *Habitat social d'aujourd'hui*, préface C. Younès, Plaisan, Museo.

GIRARD, R. 1972. *La violence et le sacré*, Paris, Grasset.

GIRARD, R. 1978. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset.

GRAEBER, D. 2018. *Bullshit jobs*, Paris, Les liens qui libèrent.

HALLAUER, E. 2015. « Alterarchitecture Manifesto », *hyperville.fr*, 15 octobre.

HALLAUER, E. 2017. *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : urbanisme, architecture, design*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Paquot à l'Université Paris-Est.

KROPOTKINE, P. 1904. *L'Entraide, un facteur d'évolution*, Paris, Hachette.

LYOTARD, J.F. 1979. *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit.

MACAIRE, E. 2012. « L'architecture à l'épreuve de nouvelles pratiques : recompositions professionnelles et démocratisation culturelle », thèse de doctorat sous la direction de Jodelle Zetlaoui-Léger à l'Université Paris Est.

MARGULIS, L. 1991. *Symbiosis as a Source of Evolutionary Innovation: Speciation and Morphogenesis*, Cambridge, MIT Press.

MERLINI, L. 2010. *Le pays des maisons longues*, Genève, Métispresses.

MERLINI, L. 2017. *Le XIX. Dits et dessins d'architecture*, Genève, Métispresses.

PAQUOT, T. ; MASSON-ZANUSSI, Y. ; STATHOPOULOS, M. (sous la direction de). 2012. *AlterArchitectures Manifesto*, Gollion, Infolio.

ROLLOT, M. 2017. *Critique de l'habitabilité*, Paris, Libre et Solidaire.

ROLLOT, M. 2018. *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin.

SAPP, J. 1994. *Evolution by Association: A History of Symbiosis*, Oxford University Press.

SENNET, R. 2014. *Ensemble. Pour une éthique de la coopération*, trad. P-E. Dauzat, Paris, Albin Michel.

STARHAWK. 2015. *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis.

WESTPHAL, B. 2011. *Le monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris, Les Éditions de Minuit.

YOUNÈS C. ; GOETZ, B. 2010. « L'architecture des Milieux », *Le portique*, n° 25.

YOUNÈS, C. ; PAQUOT, T. (sous la direction de). 2000. *Éthique, architecture, urbain*, Paris, La Découverte.



70









analyse, théorie & critique de l'architecture

[5] Mathias Rollot & Aglaée Degros, “Physical and Strategic Obstacles to Revitalisation”, dans Didier Rebois (dir.), *EUROPAN 13 Analysis of a session, The Adaptable City 2, European Europe*, Paris, 2016.

[6] Mathias Rollot, “La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine”, dans Xavier Guillot, Anne Coste & Luna D'Emilio (dir.), *Ruralités post-carbone. Milieux, échelles et acteurs de la transition énergétique, actes du colloque ERPS 7 : Transitions énergétiques et ruralités contemporaines*, Actes du colloque, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2018.

[7] Mathias Rollot, “Les paradoxes Ishigami”, *Japarchi. Réseau scientifique thématique de chercheurs francophones sur l'architecture, la ville et le paysage japonais*, 22 avril 2019 [en ligne].

[8] Mathias Rollot, « Postface. Quelle architecture pour le monde qui vient ? », in E. Taudière & M. Schaffner (dir.), *Révéler, Cultiver, Réhabiter, Retour sur une décennie d'architectes en résidence*, Territoires Pionniers / Maison de l'architecture - Normandie, 2021.

[9] Mathias Rollot, Emeline Curien, « Architecture », Dans Nathanaël Wallenhorst, Christoph Wulf (dir.), *Handbook of anthropocene*, Springer Nature, 2022.

[10] Mathias Rollot, “Les trois paradigmes de l'architecture”, dans *Connaître, Penser, Enseigner, Cahiers du LHAC, n°4*, 2022.

[11] Mathias Rollot, “De l'autonomie à l'amoralité: réponse à Jacques Herzog”, dans *AMC*, 2022 (à paraître).





[5]



74



NATALIE ROCHEREFER (FR) NUBU ALLER-VIZAN (FR) APTURNE ALLORENT (FR) JOYNA ALTENBURG (FR) LAURA ALVAREZ (FR) BLAZ BABNIK ROMANJUK (FR) NICOLA CASIO BALDASSARRE (FR) EDUARD BALCOLLES (FR) NICOLAS BARNAYON (FR) BENGT BARNOUZ (FR) GUILLAUME BARRON (FR) MATTEO BARRIO (FR) DAVID BONGA (FR) CYRIL BRETON (FR) ERLEN

EUROPAN

BUCALIU (FR) MINA BUSE (FR) MAN CARDEVA CASTELLANOS (FR) DAVID CARTANHERA (FR) FRANCISCO JAVIER CASTELLANO PUJOS (FR) FRANCESCO COCCARELLI (FR) VALIJA CHEN (FR) JESU OLIVET (FR) ALAYO CHOUZET (FR) FRANCIS DANTART (FR) STYLIANI DADOU (FR) SOFIA DE ABAL CASTELL (FR) LOUISE DEBENROTH FLORENT DESGOLAS DI CICCA (FR) JOAN CARLOS YDANN DUPOLY (FR) DURAN DELABERT (FR) CHA GALTIER DUTHOIT (FR) FERNANDO EIRON EYMARD (FR) MIGUEL FERNANDEZ GALLAND RODRIGUEZ (FR) SARA FERREIRA (FR) SERAFINO GIORIELLO (FR) OCEANE FOLLADOR (FR) LARA FREIRE ROMERO (FR) NATALIYA FURGALISHERA (FR) IGNACIO GARCÉS LLORÉN (FR) CLARE BRANCSAU (FR) MIGUEL GONZALEZ CASTRO (FR) CARLOS GOR (FR) BERNARDO GRIEL DI CORTINA (FR) ELLENHIN (FR) JOYMANI GEORGIANZA (FR) ARIIA GUARDI (FR) SIMON GUILLENOT (FR) DACE GURECKA (FR) GONZALO GUTIERREZ (FR) ADRIANA HASTEDT (FR) DOMINIQUE HAUDEROWICZ (FR) FERNILE HELMANN LUEN (FR) SIGNE HELLAND NYBERG (FR) ANDREY HODAKOVICH (FR) AMINE IBROLMODARAK (FR) TOMI JASKA (FR) TAOVAS JONASIS (FR) MIRABELA JURCHENKO (FR) NELA KADIC (FR) TIRIO KANGASHI (FR) MARIA KEMOLA (FR) ALESSANDRO LABRIOLA (FR) AUSTIN LAMONT (FR) ALEXANDRE LANYAM (FR) MARIA LANSARIYA (FR) JOHAN LAURE (FR) JENNI LAUTSO (FR) JONATHAN LAZAR (FR) ORNA LEVIN (FR) SAMUEL LLOYET (FR) NICOLAS LOMBAUD (FR) DANIEL LOPEZ DOMINGA (FR) GONZALO JOSE LOPEZ GARCIA (FR) JOSE MANUEL LOPEZ LUADAN (FR) NAJIM LOUDA (FR) LEONARD MAICARI CLAUDIA MANARCA (FR) JELJA MARICH (FR) LINDS HANNERVIR (FR) MARCIN MARATZEN (FR) PAULINE MARCOMBE (FR) FRANCESCO MARRAS (FR) ROMAR MARTIN DOMINGUEZ (FR) LETICIA MARTINEZ VELASCO (FR) SEBASTIAN MAYORELL MATEO (FR) LUIS MAGIA

RESULTS

THE

ADAPTABLE CITY

MASSON (FR) MARIA WESTRE GARCIA (FR) PAUL MOTLEY (FR) JEANNE MOULLET (FR) JOHAN NAVJORD (FR) LAURANENONEN (FR) MARIA TERESA NESTAREZ NAVARRE (FR) EMMAUEL NGUYEN (FR) JENNYSE ANDERSEN (FR) YVAN OUSTHOF (FR) BRUNO OLIVIERA (FR) JARIN CUSURU (FR) ALBERT PALATON (FR) DANIEL PARRA (FR) FERGUS PEINADOR (FR) FERNANDO PEREZ DEL PUJAR MANGOSO (FR) ADRIAN PIERRE (FR) NICOLAS PIERRE (FR) BARBARA FIORA (FR) NIKOLA PUDU (FR) CLARA RODRIGUEZ LORENZO (FR) ADRIEN REAR (FR) NATHAN REIK (FR) RITA BOLDU (FR) PAOLO RUSSO (FR) MARI SALGADO (FR) SONIA SALLASO ZAMBRANO FRANZINA SCHIEFERDECKER (FR) MICHAEL GEORGE SOBELJAKO NIETO (FR) JONAS SOGAS (FR) SOFIA SOLAVE (FR) THEO STORSSUND (FR) MARC THOMAS MONTFORT (FR) MIINA VILKARI (FR) TONY VYANACI (FR) RUM VAN DUYN (FR) DENIS VAPNE (FR) DAVID VEDCH (FR) MORTEN VESTBERG HANSEN (FR) FLORENT VIGLUND (FR) LUCIE WEBER (FR) MIGUEL PARALLA LLAND (FR) CARLOS ZARCI SANE (FR) KARE ZETTERHOLM (FR)

2





30 **AGLAÉE DEGROS**, co-founder of Artgineering, an urban design agency in Rotterdam (NL) and Brussels (BE). Cosmopolis guest professor in the department of Geography at Vrije Universiteit Brussels. Member of European's Scientific Council. www.artgineering.nl

MATHIAS ROLLOT, Doctor in Architecture, investigating-commissioner and co-founder of LAMAA (L'atelier pour le Maintien d'une Architecture Artisanale), Paris (FR). Member of European's Technical Committee. www.lamaa.org

Physical and Strategic Obstacles to Revitalisation

"France embodies everything religious zealots everywhere hate: enjoyment of life here on earth in a myriad little ways: a fragrant cup of coffee and a buttery croissant in the morning, beautiful women in short dresses smiling freely on the street, the smell of warm bread, a bottle of wine shared with friends, a dab of perfume, children playing in the Luxembourg Gardens, the right not to believe in any god, not to worry about calories, to flirt and smoke and enjoy sex outside marriage, to take vacations, to read any book you like, to go to school for free, to play, to laugh, to argue, to make fun of prelates and politicians alike, to leave worrying about the afterlife to the dead..."

This fine passage published in the *New York Times* following the attacks of November 13 is about France, but it also sums up the very essence of European urban life. It touches us as urban designers and architects because it is a reminder of how in Europe we have created a spatial environment suited to a free and open way of life: streets lined with café terraces, squares where events are staged, parks where children play...

For this free and open way of life to be able to develop, the city is constantly adapted, regenerated, reinvented. And there is no doubt that the challenges it faces today – demographic, economic, sociological, ecological – entail enormous changes; it has to tackle its weaknesses and failures while retaining the territorial strengths that give free rein to urban life.

While these weaknesses are primarily social, we should not forget that many cities are, at this time, places in crisis¹, with extreme social and economic divisions, where wealthy and luxurious neighbourhoods sit alongside dingy areas with very high levels of poverty and unemployment, with the emergence of unprecedented urban violence, like the assaults committed on the concourse of Cologne station during the 2016 New Year festivities. Many cities need to deal with their own spatial weaknesses, whether arising from growth, decline, or simply geographical location. These difficulties take a number of forms. First, there is the position of the railway, which divides the city into different entities: from the part "in front of" the station to the more neglected part "behind", from the part that is too close and therefore affected by noise, to the part that is too far away to benefit... Then there are river crossings, which can cause segregation between left and right bank, like the Allier in Moulins (FR) which creates a sharp division between centre and periphery (fig.1). Or there are the roads, which produce such environmental problems that they damage local quality of life and are unhealthy to live near...

Today's city is, more than ever, a fragmented territory marked by numerous physical and nonphysical fractures.

Some of the fractures mentioned above are clearly obstacles inherited from the European city's industrial past: rail infrastructure, large-scale road infrastructure and river structures. For its part, modern urban design has treated them as boundaries that define areas. Canarias Avenue in Palma (ES), a six-lane barrier, separates the beach area from the residential fabric (fig.2). In this approach to urbanism, spatial distribution is based on the setting of surfaces and boundaries. It is not well suited to our contemporary, post-industrial era, in which it is connection that is considered to be fundamental.

This is an issue that the French philosopher Edgar Morin covers extensively in his work. Explaining in *La Méthode* that "knowing is first about being able to distinguish, and then linking what has been distinguished", he emphasises the value of the link and the fact that complexity, which characterises our modern world and the kind of thinking it needs, comes from the Latin word "complexus" which means binding. There is no doubt that this is the biggest current challenge facing our profession, to create links between the fragments of the city so that life can freely unfold in it.

In the category of projects submitted for the European 13 competition "How to transform physical obstacles into new connections?" the entrants and winners all clearly identified the fragments of cities to be linked, caused by the physical obstacles. Most of these fragments were in fact clearly indicated in the site descriptions. Most of the entrants also subscribed to the post-industrial urbanistic vision of creating links between the fragments. It was in the implementation of the strategy that they differed, choosing between three categories of approach: Using construction to reconnect and regenerate; Drawing on local dynamics to create links; Revealing and modelling the specific potential of boundaries.



1 - MOULINS (FR)



2 - PALMA (ES)



Using construction to reconnect and regenerate (fig.3)

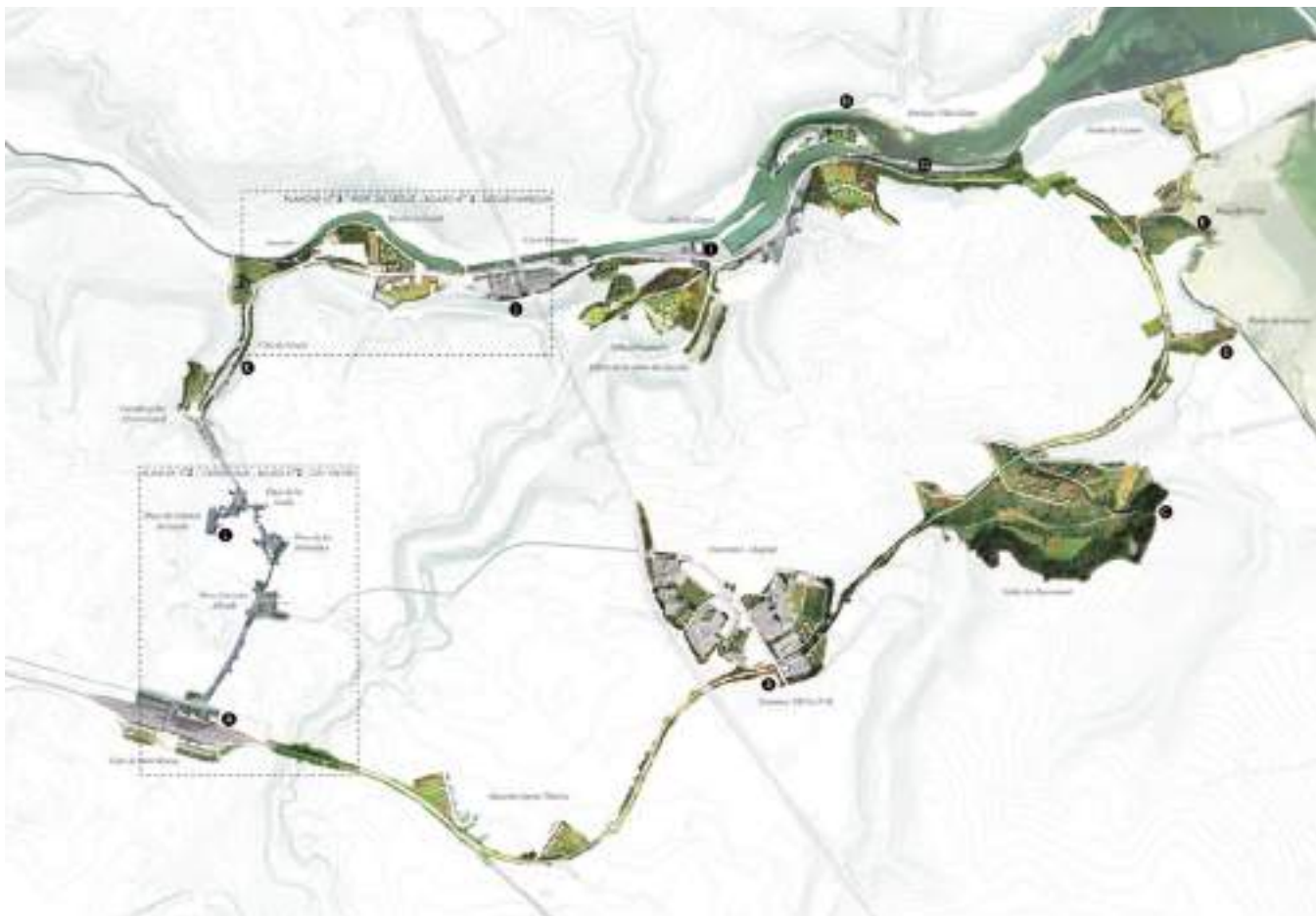
Among these winning projects, a first group of responses chose as their solution the design of a large-scale architectural or urban ensemble. Their response to the multiple risks of segregation is to commit to a city of sharing. Our examples for this group are the winning projects on the St-Brieuc (FR), Os (NO), Irún (ES), Bamberg (DE) and Graz (AT) sites. To begin with St-Brieuc, the winning project here looked at the possibility of establishing new connections between the large-scale mobility networks, the territory and the coastal landscape. The quest here is to establish a

new dialogue between city and nature and to examine the territorial identity that may arise from this exchange. It was in this effort to redirect the city towards the sea and to reassemble the “landscape-puzzle” that the team conceived *Seaside Boulevard* (fig.4). Forming a circular shape that is both a matrix connected with the existing fabric and at the same time a “promotional space” for potential future developments, this boulevard acts as a tool that helps to span the difficult geography that characterises the town. A structuring narrative that forms the basis for multiple potential openings, it is also a symbolic proposal, which seeks to transform not only practices but also the imaginative experience of the place.



3 - USING CONSTRUCTION

76



4 - SAINT-BRIEUC (FR), WINNER - SEASIDE BOULEVARD > SEE CATALOGUE P.116



5 - OS (NO), WINNER - OSURBIA - REDEFINING SUBURBIA > SEE CATALOGUE P.107

In a somewhat similar way, in Os, the winning project also proposes working between mobility structures and built fabric. On this site, the task was to transform a small, disparate fabric that was blocking a dialogue between the town centre and the seafront: how could this place become a new area capable of reconnecting a fabric and disconnected banks? In an exploration of the meaning of “suburban”, the team identifies and proposes to reinterpret 6 specific icons: the individual

dwelling, the car park, the shopping centre, the gas station, cultural identity and the structural axis. This is how *Osurbia - Redefining Suburbia* (fig.5) seeks to respond to future demographic change in Os, while at the same time preserving its identity in a possible move towards an “osurbia” capable of physically crossing the existing obstacles and forming an attractive new urban polarity.

For Irún, the task was to work on the relation between the city and its large rail centre.

The runner-up project *Ura Eta Natura* (fig.6), stresses the importance of thinking about urban transformation in terms of natural ecosystems and a productive inhabited landscape. It therefore incorporates the station site into reflections and studies relating to a larger geographical area, approaching the need to cross the rails as only part of a necessary set of reconnection projects situated at different places and different scales. In this way, it demonstrates that there is no incompatibility



6 - IRÚN (ES), RUNNER-UP - URA ETA NATURA > SEE CATALOGUE P.93



7 - BAMBERG (DE), WINNER - TRADITION : ADAPTION : VERKNUEPFUNG > SEE CATALOGUE P.79

between the need for physical connection, a dense urban fabric, and landscape quality and the presence of nature.

In Bamberg, the goal was to work out new dynamics between the town centre, the station and the fast developing Bamberg East district. The question was how to fit in with the changes already underway, and pursue and reinforce the processes of revitalising this large, disparate urban fabric. To answer this question, the winning team focused its efforts on highlighting an urban project capable of improving the structure of the built fabric, establishing new public spaces, offering a wider choice in terms of mobility and programme, while at the same time unifying the neighbourhood within a new, more legible structure. In all

this, the claim made by *Tradition: Adaptation: Verknuepfung* (fig.7) is that it is by focusing on the development of the district itself that the problems of disconnection caused by the rails can be resolved.

Libramont too faces problems in matching rail infrastructure to urban fabric. The special mention project *50 Shades of green* (fig.8), proposes densifying the competition site through further construction. Grasping the possibility of building on either side of the rail front, it proposes the creation of a new, relatively dense district, with an emphasis on urban agriculture. In this, it too seems to wish to show how the issue is not just one of rail crossings and station access, but also of giving meaning to the whole urban area around.

78



8 - LIBRAMONT (BE), SPECIAL MENTION - 50 SHADES OF GREEN > SEE CATALOGUE P.97





9 - GRAZ (AT), WINNER - WALZER > SEE CATALOGUE P.87

In Graz, finally, the municipality was looking for a proposal for the conversion of a site situated in front of the railway line and the station. Here, the physical fracture caused by the railway line was minimised by the winning project Walzer (fig.9), by means of a very thorough multifunctional programme. Simultaneously hybrid and unitary, durable and adaptable, assertive and discreet, the formal proposition ignores paradoxes to offer a high quality architectural ensemble. It is “by giving a new reason” for crossing the railway line, it might be said, that the project spots the possibility for a more successful connection with the town centre, and convinces in its design of a structuring element for the metamorphosis of the district.

Drawing on local dynamics to create links (fig.10)

Every one of these submissions shows the capacity of the teams to propose a high-quality urban-architectural solution, capable of creating links beyond the obstacle in question, but also more broadly to regenerate not only the urban sites presented for the competition but also their surrounding areas. In quite a different way, a second set of proposals chose to tackle the obstacles by focusing instead on the local and micro scale, networking and bottom-up processes. Innumerable responses took this approach. Here, we will look at the winning projects on the sites in Gjakova (KO), Moulins (FR) and Ingolstadt (DE), and show how all these winning projects, whether rhizomatic, thematic or conceptual, are strategies that focus on stimulating citizen involvement in order to link and revitalise the sites.

In the case of Gjakova, the objective is to grasp the potential offered by the watersides. Currently unused despite their advantageous urban location – right in the heart of the town – can these docks be redeveloped at limited cost? To prove it, the winning team (fig.11) highlights the capacity of cultural activities and events to promote temporary uses of the place, with little need for initial facilities or physical transformations. By identifying areas capable of accommodating concerts, summer film screenings or seasonal markets, *SEAMBiosis* makes a persuasive case: from small elements inserted here and there (wooden decking, built-in benches, “treasure hunts”, etc.), substantial urban dynamics could emerge. The riverbanks at Moulins were also one of the sites in this session’s competition. Larger in scale, and creating a much greater discontinuity between the two sides of the river, these banks undoubtedly constitute a missed opportunity. Drawing on a theoretical alignment between Lamarck’s “transformism” and Darwin’s “evolutionism”, the project



11 - GJAKOVA (KO), WINNER - SEAMBiosis > SEE CATALOGUE P.83



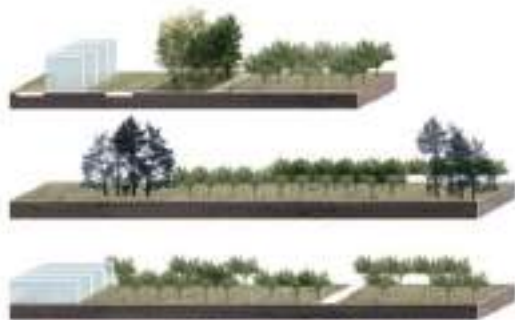
10 - DRAWING ON DYNAMICS

conceives and presents its proposals within a unified perspective. Through this distinctive interpretative framework, the winning team proposes in *The Theory of Evolution* (fig.12) nine different initiatives ranging from the architectural conversion of sheds to the planting of trees, from the invention of a “viewpoint-slide” to the installation of an “amphibious neighbourhood” or houses on stilts. In each case, the idea is the same: with a renewed dialogue between the wider landscape and human habitat, they propose a set of interventions to revitalise local activity and enhance the relationship with the “obstacle” of the River Allier.

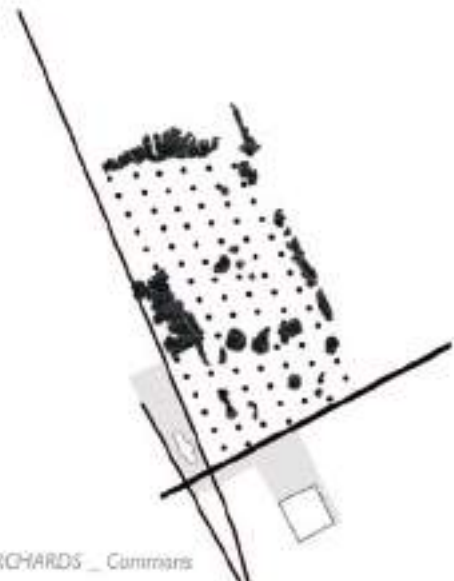
While it is not the river that is the issue in Ingolstadt, but rather the problem of urban devitalisation and the need to introduce new force into the relationship between mobility and urban quality, once again it is a unificatory approach that characterises the winning *Waldstrasse project*. Suggesting 25 different, localised actions (setting aside a space for events, adding new bus stops, redrawing the profile of the streets, etc.) on a unified ground space, the proposal seeks to turn the main street into a more attractive linear park, where pedestrian mobility can become more than an environmentally desirable way of moving around by generating new urban practices.



LES VERGERS DE LA MADELEINE _ vaine pâture



LA MADELEINE ORCHARDS _ Commians



Revealing and modelling the specific potential of boundaries (fig.13)

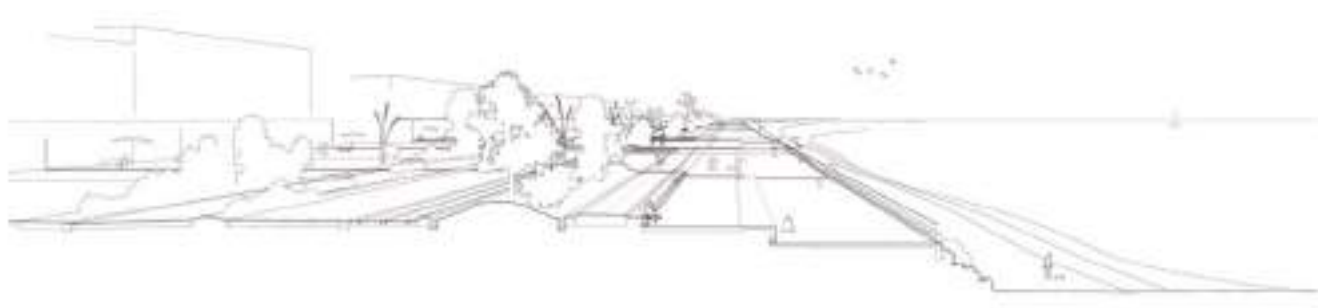
So as we can see, each of these winners, in its own way, devises other forces of development with the capacity to overcome the real, symbolic or imaginary obstacles that urban dynamics can encounter. And, insofar as they were able to consider the proposed themes of "self-organisation" vs. "welfare state" and "object" vs. "project", they constitute entities that reveal new project trends and practices in Europe.

Finally, a third category of responses invites analysis. These consist of the winning proposals for the sites in A Coruña (ES), Palma (ES), Seinäjoki (FI) and Marne-la-Vallée (FR). In their consideration of the specific architectural and urban potentials associated with boundaries (whether a coast, a motorway or a railway line), these projects seem to have the capacity to devise distinctive arrangements suited to the site concerned and their problems.



13 - REVEALING AND MODELLING THE POTENTIAL





14 - PALMA (ES), WINNER - SALVEMOS EL HORIZONTE > SEE CATALOGUE P.111

In Palma, the task was to rethink the city's relationship to the sea. What urban arrangements could replace the current major road to accommodate a set of more sustainable and desirable forms of mobility, better able to connect the built fabric with the seafront? The winning project *Salvemos el horizonte* (fig.14), chooses to work with the site's distinctive feature: the horizon. Arguing that one of the objectives lies in the "non-construction" of the site, the project redraws street profiles that are more hospitable to walking and suitable for the creation of a genuinely shared public space.

For this session, the town of A Coruña proposed a complex site, a large heterogeneous fabric between a major road infrastructure and a waterfront. The question was what status and future should be devised for this territory with its multiple identities, and what crossings to introduce in order to make access easier. The *Nice to 'Sea' You* project won the competition by proposing a phased process in which this "unproductive" zone would be converted into a "productive" territory. Drawing on this leitmotif to enhance the area's capacities to host leisure, production, housing or mobility systems, the proposal also sought to show the economic credibility (notably in terms of attractiveness and therefore the potential for public-private partnerships) of such ideas in stimulating "productivity".

In Seinäjoki, the potential of the boundary revealed by the winning project (fig.15) was quite different; *Notch* sees a site that calls for a remodelling of the relationship between a station and its surroundings as an invitation to architectural invention: what does it mean to live and work every day by the railway line, and how can architecture itself be open to this specific situation? The winning team responds, in particular, with a set of hexagonal geometries as a matrix for new housing typologies perhaps more suited to the conditions of life by a railway line.

In response to the discontinuity caused by the divisive road infrastructures in Marne-la-Vallée,

the winning project *Ville N(M)ature* (fig.16) explores the history of the location to highlight the great strength of this territory located at the interface between city and nature. Developing the multiple ways in which this boundary situation could be better presented, it seeks to introduce a more resilient urban form, with better managed interfaces, by proposing new uses (housing, "observation places", arrangements of public space, etc.) for the "green lane" produced by this metamorphosis. Also an opportunity to reinitiate the architectural experiments that may have accompanied the creation of these new towns, argues the team. In short, combating powerful processes of compartmentalisation through a revitalisation strategy that once again entails the highlighting and development of the particular situations created by the physical obstacle, rather than necessarily crossing it at all costs.

Adaptable urbanities, between ambition and practicality

One may begin by concluding that although the winners propose to introduce built structures to regenerate the city, they do not see these structures as finished objects but rather as projects that progress in stages. In other words, this is less about fixed objects than projects that evolve, adapt, are constructed gradually.

In fact, the awareness of economic uncertainties, but also of the difficulty of implementing "turnkey" projects on sites containing obstacles and therefore involving numerous actors (road companies, rail companies, river management bodies...) encouraged the winners not only to develop phased implementation processes, but also to propose solutions that recruit the various existing and potential actors of urban production, to devise innovative participatory processes, and finally to create new openings for possible catalysts for implementation

(establishment of alternative economic arrangements, development of management structures, etc.).

Therefore, although all the projects propose spatial solutions to the crossing of physical obstacles, they also combine these solutions with nonphysical strategies.

In all this, the projects often consider more than the spatial framework alone, acquiring a social, economic and even ecological dimension. Similarly, the notion of adaptability has not been understood simply in its functional sense, but has been employed more broadly by the teams, to encompass the temporal, structural, or even symbolic dimension. Each of these axes constitutes a new approach to the understanding and conception of human settlements and their metamorphoses.

By way of conclusion, we would note that these projects are (in the large majority) extremely modest and pragmatic: no big engineering or architectural gestures, instead frugal and contextualised strategies... Something that was undoubtedly much appreciated by the municipalities present for the discussions at the Cities and Juries Forum. However, in these gloomy times, one may perhaps regret the absence of fantasy and ambition, a hint of folly that could give us food for dreaming in the future? More than ever, it is important to argue – perhaps a little too loudly – in favour of ambition for quality of life, openness and freedom for the "European city", It is our task to imagine and implement urban spaces that are ethically committed to what constitutes the strength of our shared urban virtues: their capacity to accommodate both the singularity of the individual and the breadth of the universal.

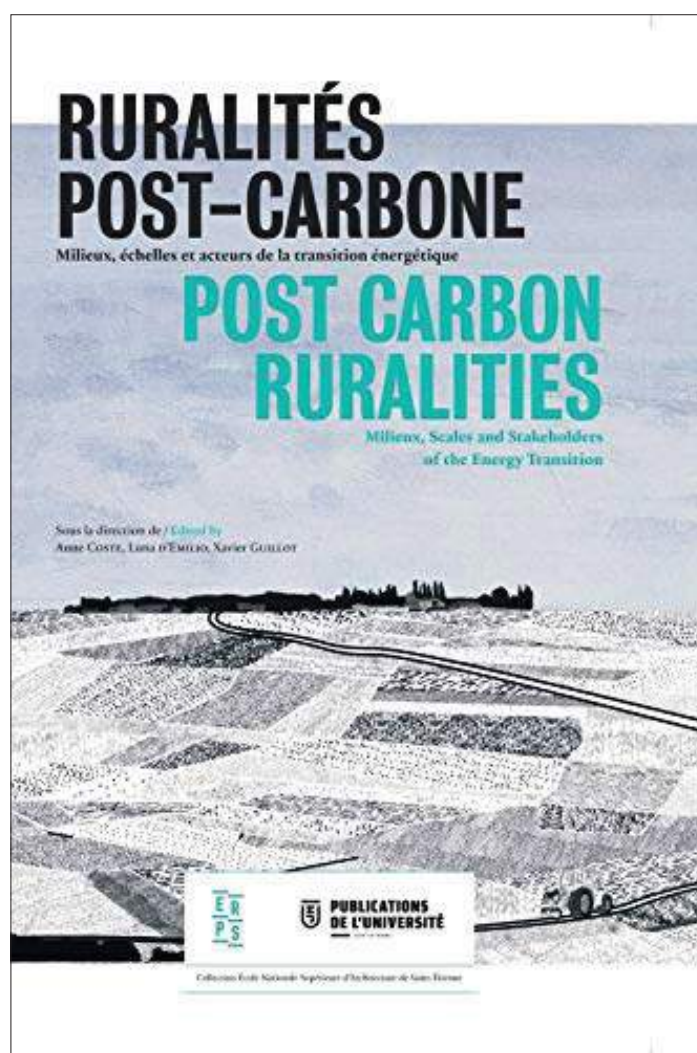
¹ OVINK, H, INTERVIEW VAI, 2015



[6]



82







La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine

par Mathias ROLLOT



© Persbureau VAN EIJNDHOVEN.

84

THE GLASS FARM AS A DEFINING TEST OF HUMAN ENERGY

Drawing parallels between MVRDV's glass farm and the notion of human energy, this research aims to expose the wider connections between the built environment and human societies, by emphasising how all architectural forms are first and foremost the implementation of political, economic, social, cultural and existential policy. The glass farm project encourages us to question whether we value mechanical energy and technological innovation or whether we want to advance human knowledge and energy. What ways of living do we want to facilitate through the architecture which we are designing, building and inhabiting? Our research intends to show that there is no form of a-situated energy, no form of energy which doesn't affect the lives and locations which it helps to shape. Consequently, when faced with current metamorphoses, thinking about the energy of architecture becomes a way of determining and defending our ethical stances as architectural designers, thinkers and teachers of architecture.

RÉSUMÉ

En confrontant la ferme de verre de MVRDV à la notion d'énergie humaine, cette recherche voudrait faire apparaître les liens qui se tiennent plus largement entre univers bâti et sociétés humaines, et mettre en exergue la façon dont toute forme architecturale est avant tout la mise en œuvre d'un projet de société politique, économique, social, culturel, existentiel. En effet la ferme de verre nous interroge : désirons-nous valoriser l'énergie machinique, l'innovation technologique, ou bien souhaitons-nous promouvoir l'énergie et les savoir-faire humains ? À quelles manières d'être voulons-nous donner lieu au travers de l'architecture que nous dessinons, construisons, habitons ? Notre recherche tentera de le montrer, il n'existe aucune forme d'énergie a-située, aucune forme d'énergie qui n'engage pas des vies et des localités qu'elle contribue à façonner. Dès lors, penser l'énergétique de l'architecture devient, face aux métamorphoses à l'œuvre, un cheminement pour trouver et défendre nos positions éthiques de concepteurs, de penseurs, et d'enseignants de l'architecture.





En confrontant la ferme de verre de MVRDV à la notion d'énergie humaine, cette recherche voudrait faire apparaître les liens qui se tiennent plus largement entre univers bâti et sociétés humaines, et mettre en exergue la façon dont toute forme architecturale est avant tout la mise en œuvre d'un projet de société politique, économique, social, culturel, existentiel.

La ferme de verre

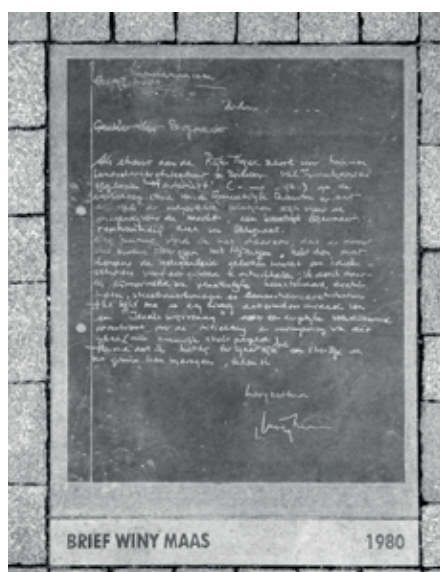
Winy MASS, cofondateur de MVRDV, est originaire de Schijndel, petite ville de 20 000 habitants des Pays-Bas. C'est à la municipalité de cette ville qu'il écrit et propose depuis les années 1980 des intentions de projets de réhabilitation pour la place du marché détruite lors de la Seconde Guerre mondiale. La Glass Farm, ferme de verre, est la septième et dernière proposition qu'il fit. Acceptée en 2000 par la municipalité, cette architecture de 1 600 m² fut réalisée sous le feu nourri de critiques et de débats houleux entre partisans et opposants au projet, entre 2008 et 2013. À l'intérieur, un programme commercial mixte assez banal : un restaurant, des magasins et un centre de soin (*wellness center*). La singularité du bâtiment ? Celle de recréer la forme et l'image d'une ferme traditionnelle de la région, non toutefois par le biais de méthodes constructives traditionnelles, ni même au moyen d'une réinterprétation formelle ou technique contemporaine, mais par l'impression (littérale) d'images de fermes sur ses façades. Pour ce faire, les architectes de MVRDV travaillèrent en collaboration avec deux acteurs extérieurs. Tout d'abord, l'artiste Frank van der Salm photographia un ensemble de bâtiments anciens authentiques, et à partir de cette série de photographies, un collage de la « ferme typique » fut réalisé. Puis ce collage numérique fut imprimé au moyen d'une technologie nouvelle sur l'entièreté des 1 800 m² de panneaux vitrés qui composent la façade. C'est cette impression haute définition qui recrée l'esthétique des façades antiques avec une grande précision, donnant ainsi au bâtiment nouveau la possibilité de donner l'illusion de l'ancien. Travaillant explicitement avec la question du souvenir, l'architecture cherche par là à offrir aux visiteurs une forme d'expérience nostalgique du lieu, tente de faire écho à ce passé devenu fantomatique, « étrangement inquiétant ». En effet, selon les règlements d'urbanisme en vigueur à Schijndel, l'enveloppe maximale possible à cet endroit correspond exactement à la forme des fermes traditionnelles... en 1,6 fois plus grand ! De fait, l'agence a « mis à l'échelle » les façades imprimées de sa ferme de verre, donnant ainsi l'impression au visiteur d'être 1,6 fois plus petit, exactement comme lorsqu'il pouvait, petit, parcourir les espaces d'une vraie ferme locale... Et, pour renforcer encore l'effet « madeleine de Proust », l'agence a même dessiné une table et une balançoire surdimensionnées devant le bâtiment.

C'est sans surprise que s'est ainsi ouverte, à la livraison du bâtiment, dans le musée local Jan Heestershuis, une exposition qui avait pour titre *Contexte et Authenticité*, et pour but d'expliquer la démarche peu courante des concepteurs, et de justifier, d'une certaine façon, leurs choix et approches. Évidemment, l'étude des débats suscités et de la réception de l'ouvrage par les habitants, ainsi que l'avis et le rôle qu'a pu jouer la maîtrise d'ouvrage dans l'histoire de ce bâtiment sont des éléments qu'il faudrait avoir le temps de présenter et de discuter convenablement avant toute formulation critique à l'égard de la ferme de verre. Pour rester toutefois dans le cadre et la taille de notre article, nous proposons de concentrer nos analyses sur la relation de ce bâtiment au dialogue entre les notions d'éthique et d'esthétique, par le biais de sa confrontation avec la notion d'énergie humaine.

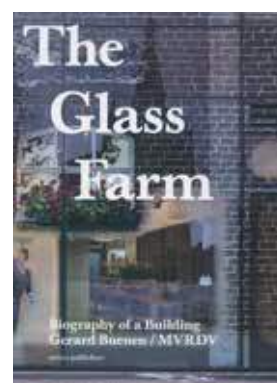




A



B



C

- A Un bâtiment complexe à la volumétrie simple. © Persbureau VAN EIJNDHOVEN.
- B La première lettre envoyée par Winy MASS en 1980, scannée et reproduite sur le sol devant le bâtiment comme témoignage.
- C L'ensemble de la démarche, son histoire, sa réception et son contexte est aujourd'hui analysé et commenté dans un ouvrage paru aux éditions NAI010 (Bueren, MAAS, 2014).





Contre-productivité du néorégionalisme technologique en architecture

L'architecture, par-delà son *indéfinition créatrice* (GOETZ, MADEC, YOUNÈS, 2009), pourrait être vue avec Frank Lloyd WRIGHT et Alvar AALTO comme cet art qui « consiste à transformer en pépite d'or une pierre sans valeur » (AALTO, 2012, p. 173)¹. En assemblant deux ou trois pierres, l'architecture crée un seuil, un appui, un coin, bref un espace qualifié qui a une force d'ouverture et une puissance symbolique qui dépassent de loin la valeur des pierres elles-mêmes. Et, dès lors, dans l'énergie humaine de la conception qui agence la brique, tout autant que dans l'énergie humaine de la construction qui l'assemble et la fige dans une forme singulière, les statuts et valeurs de l'objet « brique » sont transformés. Si *la valeur du tout est supérieure à la somme des valeurs de ses parties*, c'est qu'acte d'architecture il y a eu. Mais alors est-ce vraiment le cas de la ferme de verre ? Quel matériau, en elle, est passé de « pierre sans valeur » à « pépite d'or » ? Quel assemblage constructif, spatial, fonctionnel, a magnifié le peu assemblé, pour ouvrir sur une atmosphère et un espace puissants ? Il semble, au contraire, que dans la réalisation, on ait assemblé l'hypertechnologique et le matériau de pointe pour construire une volumétrie somme toute assez banale, à savoir qu'on ait mis ensemble les pépites d'or pour retrouver un semblant de pierre...

C'est que les actes les plus remarquables du bâtiment sont à l'évidence ceux de l'artiste, de l'ingénieur et de l'industriel ; et nullement ceux de l'architecte. Et si le bâtiment est si particulièrement singulier, si remarquablement innovant, ce n'est pas du point de vue architectural, mais plutôt de l'ingénierie industrielle de pointe. Peut-être l'agence a-t-elle considéré comme réversible la formule d'Alvar AALTO qui considère qu'« un chef-d'œuvre architectural doit être avant tout le symbole de son époque » (AALTO, 2012, p. 29) ; peut-être a-t-elle cru qu'en retour, toute architecture capable de refléter un quelconque *Zeitgeist* puisse être considérée comme un « chef-d'œuvre » ? « Néorégionalisme » (VIGATO, 2008) technologique de mauvais goût, la ferme de verre de MVRDV innove à reculons. Par elle, a été proposé un simulacre (BAUDRILLARD, 1976, 1981), la mythologie d'un passé fantasmé en guise de contemporanéité. Et sous couvert de respect patrimonial et historique, de jouer avec la nostalgie et l'esprit du lieu même, d'une certaine façon, le bâtiment semble occulter tout le savoir-faire traditionnel du territoire, toute la tradition constructive qu'il cherche paradoxalement à mettre en avant par l'image. À l'opposé de toute autosoutenabilité des territoires (MAGNAGHI, 2003), la ferme de verre tend à promouvoir des technologies de pointe pour valoriser les esthétiques locales. Et par là peut-être, elle semble paradoxalement conduire à admirer un objet qu'elle contribue à détruire. Qu'il s'agisse de l'hétéronomie de sa conception et de sa construction, de la livraison spectaculaire d'une agence « archistar » délocalisée, ou encore de la considération du caractère mythologisant de son esthétique qui bafoue tout sens constructif et toute tradition vernaculaire, peu importe : la ferme de verre est un produit du *design* globalisé illustrant à merveille une forme d'*antiruralité absolue*. Elle délivre une image fantasmée de ce dont est elle la négation la plus totale : la décence ordinaire, le bon sens paysan (GUÉRANT, ROLLOT, 2016), la tradition rurale avec certes son esthétique, mais aussi ses *manières d'être*, à savoir littéralement ses *ethos*, ses *éthiques*.

1 « J'étais un jour à Milwaukee avec mon vieil ami Frank LLOYD WRIGHT. Il y a prononcé une conférence qui commençait par ses mots : "Mesdames et messieurs, savez-vous ce qu'est une brique ? C'est un petit objet ordinaire sans grande valeur, qui coûte 11 cents, mais qui a une particularité extraordinaire. Donnez-moi une brique et elle vaudra son pesant d'or." C'était la première fois que j'entendais quelqu'un parler de manière aussi directe et percutante, en public, de ce qu'est l'architecture. Celle-ci consiste à transformer en pépite d'or une pierre sans valeur. » (AALTO, 2012, p. 173.)



Dit autrement, c'est presque une évidence que de le souligner : jamais la ruralité elle-même n'aurait produit ce bâtiment et son « image de la campagne » : derrière l'impression technologique, le bâtiment lui-même illustre son appartenance urbaine, mondialisée, hypertechnologique. Et en cela, le bâtiment nous invite donc à nous questionner sur la forme d'énergie que nous souhaitons mettre en valeur : désirons-nous valoriser l'énergie machinique, l'innovation technologique, ou bien souhaitons-nous promouvoir l'énergie et les savoir-faire humains ? En effet, nous voudrions le montrer : penser l'architecture, c'est penser la société humaine qu'elle génère. Parce que les formes engagent des matières et des énergies, elles sont avant tout des visions du monde, et construisent effectivement le monde non pas seulement dans son résultat mais aussi dans le processus de sa fabrication. Ainsi, à quelle éthique voulons-nous donner lieu au travers de l'architecture que nous dessinons, construisons, habitons ? Ou, dans ce cas, quelle éthique est donc promue par l'esthétique de la ferme de verre ; quelle forme de société durable permet cette innovation technologique ? À savoir, dit encore autrement, quel projet de société est à l'œuvre dans cette architecture ? Autant d'interrogations dans lesquelles la question de l'énergie est tant implicite qu'omniprésente...

Certainement confrontée à la mutation sociétale, la ruralité contemporaine se cherche ; et pas plus qu'il ne faut penser pouvoir la réduire dans une unité, nous ne cherchons ici à nier ses liens toujours plus forts avec les métropoles, voire même son caractère paradoxalement toujours plus urbain. Entre la tentation de retrouver ce qui a été perdu ou abandonné par l'histoire, l'intérêt et le danger simultanés des conservations et des rénovations patrimoniales, et finalement les ouvertures promises par les nouvelles arrivées technologiques, les identités des ruralités s'hybrident et s'essayent, se réinventent et se diversifient, se complexifient plus que jamais. À cet égard, questionner la cohérence éthique-esthétique des réalisations architecturales, c'est repenser les liens de solidarité entre image et savoir-faire. C'est réaffirmer l'enjeu d'un dialogue raisonné et raisonnable entre géographies, territoires, énergies et établissements humains. C'est dire que la forme architecturale n'est pas si puissante, mais qu'au contraire ce sont aussi l'énergie, la matière et les savoir-faire qu'elle met en œuvre dans ses processus constructifs qui sont les plus constructeurs pour le territoire. Et c'est proposer ainsi de reconsidérer la vitalité de nos héritages bâtis, de nos « identités locales » (ROLLOT, 2014). En effet, pour le dire cette fois au moyen d'un exemple concret, la construction en (vraie !) brique n'engageait pas simplement, à l'époque de son omniprésence, un ensemble de bâtiments architecturaux en brique, et n'était pas principalement une question architecturale. Bien plutôt, elle engageait un projet de société axé autour d'une collaboration de bon sens avec la nature, d'une *fertilisation* (MAGNAGHI, 2003) intelligente de ses géographies. À l'opposé de cela, produire aujourd'hui un *simulacre de brique* par le biais d'une matière imprimée, ce n'est ni bénéficier des bienfaits énergétiques de la brique (simplicité de fabrication, sobriété et facilité de mise en œuvre, capacité d'isolation, mais aussi de stockage de l'énergie captée et retenue, etc.), ni non plus faire profiter à la région des bienfaits de l'économie engendrée par cette mise en œuvre (usines de fabrication, transports, entreprises de mise en œuvre, etc.). C'est détruire le projet de société à l'œuvre derrière la brique, tout en faisant mine, en apparence, d'en conserver les traits spécifiques. Bel exemple de ce fait que, plus résolument que jamais, l'essor du *Junkspace* (KOOLHAAS, 2011) est bien *inversement proportionnel à la disparition du monde* (ROLLOT, 2012) : à savoir que plus nous produirons de plantes en plastique pour combler l'absence de vraies plantes, et plus disparaîtront les dernières espèces végétales de ce monde ; que plus nous contribuerons, architectes, à concevoir et à faire construire des bâtiments en *fausse brique* et plus vite se clôturera enfin la destruction complète des savoir-faire et des tissus économiques et sociaux jadis engendrés par la production de *vraies briques*.



Quelle autosoutenabilité génère la ferme de verre ?

Ainsi, s'interroger sur la façon dont l'énergie peut-être *humaine* ou *machinique* impose de faire des choix dépassant le cadre de l'architecture et de l'urbain : des choix éthico-esthétiques pour l'humain, ses sociétés et leurs métamorphoses respectives. Et en tout cela, la question de l'énergie apparaît non plus seulement comme une question quantitative mais aussi comme une matière qualitative, un choix éthique et politique. C'est la question de l'autonomie et de la crédibilité durables des territoires qui est posée. Comment penser rendre aux ruralités leur dynamisme sans prendre en compte la question des savoir-faire, des matières et des filières qui s'y trouvent, bref, sans considérer leur capacité à développer par elles-mêmes les conditions de possibilité de leur vitalité ? Certainement, en tant que création artistique, la forme architecturale inédite proposée par MVRDV peut stimuler le tourisme et l'attractivité de la ville. Mais tout aussi certainement, nous faut-il insister en conclusion sur la nécessité de défendre d'autres formes de posture architecturale, qui seront plus à même de considérer la ruralité non seulement comme le *jardin des métropoles*, *Le Jardin de Babylone* (CHARBONNEAU, 2002), mais aussi comme des terroirs et des territoires inventifs et stimulants, capables d'une certaine autonomie qui ne serait pas qu'économique mais aussi culturelle et symbolique. Cette autre posture, que l'on nommerait volontiers *architecture des milieux*¹, n'oubliera pas la question de l'énergie humaine et ses devenir. À savoir que, pour le dire autrement avec Rudy Ricciotti, c'est quand il n'y a que de la main-d'œuvre qu'on est « au top des enjeux environnementaux », et que « si on doit retrouver une certaine dignité environnementale, il nous faut revenir à la valorisation du travail de la main-d'œuvre » (RICCIOTTI, 2015). Comment faire alors, à l'heure où la main-d'œuvre est si chère, d'une part, et tellement dénigrée, d'autre part ?

D Quelles interactions vivifiantes peuvent se développer entre les savoir-faire locaux et l'esthétique importée du bâtiment ?
© Persbureau VAN EIJNDHOVEN.

1 *Architecture des milieux* en référence aux travaux sur une architecture plus sensible aux contextes dans toutes leurs complexités sociales, symboliques, politiques, rythmiques, naturelles et écosystémiques. Voir à ce sujet les travaux notamment d'Obras, ateliergeorges, Boris BOUCHET, Chris YOUNÈS et Stéphane BONZANI.



Plutôt que de continuer à développer des règles restrictives et des normes patrimoniales mortifères, plutôt que d'importer des matières et des savoir-faire complètement hétéronomes et génériques, les pouvoirs publics devraient aujourd'hui travailler à une mise en visibilité des forces en présence, à une cartographie des possibles pour tendre vers un renforcement de la place des acteurs locaux. C'est au prix de ces efforts que pourra naître un écosystème d'énergies humaines capable de rendre un souffle nouveau à nos ruralités devenues bien moroses. En tout cela, l'étude critique du bâtiment de MVRDV aura certainement bien mis en lumière, par la négative peut-être, en quoi se questionner sur l'énergie et la ruralité est nécessairement engager une réflexion sur le rapport de cohérence qu'entretiennent éthique, esthétique et territoires. En effet, dans le lien que tisse et rend visible l'architecture entre matières, savoir-faire mis en œuvre, résultats bâtis et possibilités d'habitations données, se déploie la relation que veulent établir l'homme, ses établissements et territoires. Ou, pour le dire avec Chris YOUNÈS et Thierry PAQUOT, « il n'y a pas d'esthétique sans éthique » (YOUNÈS, PAQUOT, 2000, p. 9)...

Éloge de l'énergie humaine

Pour conclure, nous voudrions nous attarder un peu plus sur l'idée d'énergie humaine, sur laquelle nous sommes passés jusqu'ici sans nous arrêter. Qu'entendre par là ? Comme nous le rappelle Chris YOUNÈS, bien que « l'énergie semble désigner aujourd'hui une activité qui assure le passage d'un dispositif dynamique d'un état à un autre », *energeia* est à l'origine une idée aristotélicienne qui signifie « l'action ou l'activité en train de se réaliser » (D'ARIENZO, YOUNÈS, LAPENNA, ROLLOT, 2016, p. 22). Tandis que progressivement l'idée d'énergie a évolué pour revêtir le sens qu'on lui donne aujourd'hui, se sont épanouies en physique les notions d'« énergie potentielle » et d'« énergie cinétique », en philosophie l'idée d'« énergie spirituelle » chez Henri BERGSON (1919), dans les courants ésotériques « énergie vitale », depuis les médecines et spiritualité orientales... À cette liste sans contours, nous proposons d'ajouter l'idée d'« énergie humaine », que nous allons essayer ici de circonscrire brièvement en guise d'ouverture.

Nombreux sont les penseurs qui l'ont dit, déjà, de l'excellent *Éloge du carburateur* (CRAWFORD, 2010) à *Penser avec les mains* (ROUGEMONT, 1972) et à *La Main qui pense* (PALLASMAA, 2013) : il existe une relation complexe et puissante entre pensée et action, théorie et pratique, corps et esprit ; une relation qui n'est pas unidirectionnelle mais collaborative, une interaction qui est un dialogue permanent et simultané, non hiérarchique et non contrôlable. Dans le *faire* et notamment l'engagement corporel qu'il impose sont nécessairement convoquées et stimulées des formes de cognitions singulières, et *vice versa*. Ainsi de l'*énergie humaine* nous serions bien en peine de dire en vérité s'il s'agit d'une action ou d'une pensée, de quoi cette énergie dépensée est le fruit, ou à quoi elle contribue – tant bien sûr ce concept reste d'une portée assez vaste pour signifier aussi bien l'innovation conceptuelle que l'assemblage d'un mur en brique. De cette énergie humaine que nous reconnaissons donc comme restant un concept flottant, nous pensons toutefois qu'il y a un intérêt à en faire l'éloge. Parce qu'en effet à l'heure de l'hypertechnologique, l'énergie humaine est mise en ringardise, semble apparaître archaïque, voire rétrograde, face à l'hyperréalité du Web, comme, d'une certaine façon, tout ce qui fait de l'humain ce qu'il est (ANDERS, 2002, 2011 ; ROLLOT, 2016). Et parce que l'époque tend à nous faire confondre frugalité et misère, simplicité et pauvreté, efficacité et technicité, et en tout cela, c'est l'énergie humaine qui est bafouée, insultée. Mais laisser l'énergie



humaine sur les bancs de l'histoire, ce serait bien sûr renier une part de notre condition humaine elle-même ; et oublier que peut-être il y a un sens à faire les choses soi-même, par-delà le comptage rationnel, démystifié, désenchanté, de la modernité. L'enseignement de l'architecture l'a bien compris : nous continuons à enseigner avec des maquettes physiques, par le biais du dessin à la main, et de la géométrie descriptive, à l'heure où nombre d'agences sont passées dans le tout numérique. Pourquoi cela, si ce n'est parce que *faire à la main* apporte aussi quelque chose d'irremplaçable par l'outil numérique ? Dans le faire, l'énergie humaine installe un biorythme à l'heure du tout machinique. Elle installe un rapport au corps qui stimule intimité, créativité et convivialité (ILlich, 1973) ; elle combat l'hégémonie de l'œil et de la forme plastique et enfin redonne sens à l'échelle humaine du faire. Elle rend enfin visible ce fait qu'il n'existe aucune forme d'énergie *a-située*, aucune forme d'énergie qui n'engage pas, dans ses contours, des vies et des localités qu'elle contribue à façonner.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alvar AALTO, *La Table blanche et autres textes*, Paris, Éd. Parenthèses, 2012.
- Alvar AALTO, « Entre humanisme et matérialisme » (1955), *La Table blanche et autres textes*, Paris, Éd. Parenthèses, 2012.
- Günther ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, t. II, Paris, Éd. Fario, 2011.
- Günther ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, Paris, Éd. L'Encyclopédie des nuisances, 2002.
- Jean BAUDRILLARD, *Simulacres et Simulation*, Paris, Éd. Galilée, 1981.
- Jean BAUDRILLARD, *L'Échange symbolique et la Mort*, Paris, Éd. Gallimard, 1976.
- Henri BERGSON, *Énergie spirituelle*, Paris, Éd. PUF, 1919.
- Gerard BUENEN et Winy MAAS, *The Glass Farm, Biography of a Building*, Rotterdam, Éd. NAI010, 2014.
- Bernard CHARBONNEAU, *Le Jardin de Babylone* (1969), Paris, Éd. Encyclopédie des Nuisances, 2002.
- Mathew CRAWFORD, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, Éd. La Découverte, 2010.
- Roberto D'ARIENZO, Chris YOUNÈS, Annarita LAPENNA et Mathias ROLLOT (eds.), *Ressources urbaines latentes*, Genève, Éd. MetisPresses, 2016.
- Benoît GOETZ, Philippe MADEC et Chris YOUNÈS, *Indéfinition de l'architecture*, Paris, Éditions de la Villette, 2009.
- Florian GUERANT et Mathias ROLLOT, *Du bon sens, en faire preuve, tout simplement*, préface Paul ARIÈS, Paris, Éd. Libre et Solidaire, 2016.
- Rem KOOLHAAS, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Éd. Payot, 2011.
- Ivan ILlich, *La Convivialité*, Paris, Éd. du Seuil, 1973.
- Alberto MAGNAGHI, *Le Projet local*, Sprimont, Éd. Mardaga, 2003.
- Juhani PALLASMAA, *La Main qui pense. Pour une architecture sensible*, Arles, Éd. Actes Sud, 2013.
- Rudy RICCIOTTI, « Entretien avec Joseph CONFAYREUX », *Contrechamp*, Éd. Mediapart, 2015.
- Mathias ROLLOT, *L'Obsolescence, ouvrir l'impossible*, préface Chris YOUNÈS, Genève, Éd. MetisPresses,
- Mathias ROLLOT, *Saint-Dizier 2020. Projet de ville, Cirey-sur-Blaise*, Éd. Châtelet-Voltaire, 2014.
- Mathias ROLLOT, *De quoi Junkspace est-il le nom ?*, Paris, Éd. ENSAPLV, 2012.
- Denis DE ROUGEMONT, *Penser avec les mains*, Paris, Éd. Gallimard, 1972.
- Jean-Claude VIGATO, *Régionalisme*, Paris, Éd. de La Villette, 2008.
- Chris YOUNÈS et Thierry PAQUOT (eds.), *Éthique, architecture, urbain*, Paris, Éd. La Découverte, 2000.



[7]





s'investissant dans une critique de ces décalages, omniprésents et criants à la fois, entre théorie et pratique, textes et images, intentions et réalisations.

À propos du titre de l'exposition, tout d'abord : *Freeing architecture*

Comment ne pas regretter, premièrement, que l'auteur n'ait pas eu l'honnêteté intellectuelle d'assumer les très nombreuses références qui influencent son travail ? En effet, l'exposition aurait aussi bien pu s'intituler « De Richard Serra à Kazuyo Sejima : Hommages et réinterprétations » ; de même qu'elle aurait pu parler sincèrement des relations très dérangeantes entre les projets présentés et les récentes œuvres très similaires de Sou Fujimoto ou Ensemble Studio ; ou qu'elle aurait encore pu souligner la longue histoire qui relie Mies van der Rohe, Alvaro Siza et Ryue Nishizawa pour permettre à Ishigami d'aboutir aujourd'hui à pareilles propositions plastiques. L'exposition n'est pas, certes, l'œuvre d'un universitaire, et nul le commissaire d'exposition n'est venu.e mettre en perspective le travail du créateur. Cela toutefois dédouane-t-il le principal intéressé du devoir d'assumer la moindre filiation historique ?

Fraîchement sorti de l'école en 2000, Ishigami travaille quatre ans chez Sanaa avant de fonder son propre studio. Fantôme inscrit en filigrane dans chacune des lignes de son œuvre, le travail préalable de Sejima est certes assez visible dans l'exposition parisienne pour qui connaît l'un et l'autre. Que cette relation reste implicite est une chose. Mais tandis que se multiplient au fil des pièces les copies dérangeantes, c'est tout autre chose que le texte écrit par Ishigami en exergue de l'exposition puisse annoncer avec culot vouloir « repenser complètement » l'architecture, et insister encore : « nous devrions réfléchir à ce que « penser librement » signifie et nous demander si l'architecture devrait intégrer les usages et les conventions passées (...). Penser l'architecture librement. J'anticipe un futur où se matérialiseront de nouveaux rôles et conditions pour l'architecture, jamais imaginés jusque-là² ». Malhonnêteté intellectuelle ? Naïveté grossière ? À voir dans le travail de l'architecte la somme d'éléments graphiques, architecturaux, processuels ou symboliques « inspirés » (pour le dire poliment) des agences japonaises l'ayant précédé (Ishigami est né en 1974), il serait tout à fait légitime au contraire de parler, pour cette exposition, d'une production tout à fait « attendue », presque « classique », tant elle est bien intégrée dans un ensemble de talents formant une communauté culturelle reconnaissable, une véritable mouvance déjà ancienne et bien connue. Le travail d'Ishigami ne perdrait nullement en valeur pour cette appartenance, bien au contraire – si du moins une impression dérangeante de mensonge caché n'émanait de l'ensemble.

Au sujet du rapport « nature-culture » chez Ishigami, ensuite

Dès l'affiche de l'exposition, dès le billet d'entrée, dès la couverture de la plaquette, c'est clair : la « libération de l'architecture » sera paysagère ou ne sera pas. Partout, de petites plantes mignonnes, qui sagement poussent en pot ou sur des tapis verts sans épaisseurs et aux contours bien définis ; ici et là, un petit chat dessiné sur un plan ; un ciel sans teinte, sans situation géographique particulière ; et, pour finir, une mer bleue, calme et apaisante. Voilà le paysage que nous propose Ishigami : un univers fantasmé, certes poétique, mais



surtout irréel et irrationnel. Un Jardin d'Eden sans aucune forme d'attaches terrestres.

Or, qu'il est simple de dessiner une architecture tournée vers son environnement, dès lors que celui-ci n'a plus aucune composante climatique, géographique, rythmique, impermanente, imprévue, catastrophique, écosystémique, bref : vivante ! Plus d'orientation solaire ni de vents dominants, une mer qui ne fait plus de vague et n'est plus habitée par aucun poisson, un ciel qui n'est traversé d'aucun nuage, des plantes qui n'ont autour d'elles ni insectes ni champignons, des animaux qui se résument à quelques compagnons domestiques joliment dessinés, et une pluie qui ne mouille pas vraiment... Toutes les mises en difficultés et accroches du monde réel ayant été auparavant évacuées, l'architecture peut bien librement s'étaler en formes incroyables et en surfaces inédites à habiter, tout ne semble plus exister que pour le bien-être humain (et pour arranger le créateur).

C'est d'un spécisme qui revêt là ses habits poétiques les plus fourbes dont il s'agit. Car, une fois de plus, c'est bien l'exact opposé que revendique le texte de l'exposition s'interrogeant : « Nous devrions réfléchir nous demander à qui s'adresse l'architecture : à tout le monde où à un individu en particulier ? Aux humains ou à tous les êtres vivants ? Il est peut-être nécessaire de penser l'architecture dans un contexte où tous les éléments sont sur un pied d'égalité ». Mais, au milieu d'une zone pavillonnaire, creuser puis bétonner tout une parcelle, avant d'évider la terre pour faire naître des grottes artificielles : de quelle forme de « contexte égalitaire » s'agit-il là ? Déplacer une forêt en déracinant les arbres au bulldozer et en les replantant plus loin à la grue au sein d'une zone entièrement remodelée à la pelleuse : de quelle forme de respect de l'existant non-humain est-il question ? On pourrait continuer la liste encore longtemps, en parlant notamment des animaux et des nuages en béton armé, ou de la chapelle de 45 mètres de haut installée dans des failles rocheuses « d'une vingtaine de mètres » creusées pour l'occasion.

Au sein de pareille vision anthropocentrée du monde, seule importe l'œuvre d'art et ses modalités de réalisations. Toutes les réalisations sont machiniques, nourries aux énergies fossiles, à la technologie et l'industrie de pointe, tandis que les matières sont plastiques, béton, acier, verre et peinture. Ce qui, une fois de plus, aurait peut-être pu s'entendre, si le discours accompagnant ces processus destructeurs d'écosystèmes n'avait semblé franchement inconscient voire mensonger. En l'état, comment ne pas être choqué par la proposition d'Ishigami, qui n'est autre qu'une poursuite de l'écocide généralisée sous couvert de poétique paysagère romantique ? Insistons pour être clair : on aura bien remarqué que les projets étaient tous sauf écologiques, contextuels et écocentrés – dommage que le texte cherche à nous faire croire le contraire.

S'il est question de « valeurs » et de « partage » alors

À la fondation Cartier, *exit* la pollution et les incidents nucléaires : chez Ishigami l'herbe reste verte même sous les nappes de béton. Tandis que Toyo Ito écrit sur les catastrophes et la résilience des terres et des peuples, que Shigeru Ban invente des modèles d'habitats temporaires ou d'urgence, leur jeune compatriote s'enfuit dans un monde idéalisé. Enfer d'un monde partout domestique : le politique en a été évacué (l'exposition vante la qualité des « mini-paysages » artificiellement reproduits en tous les projets : mais après tout,



qu'est le *kitsch*, sinon cela ?). L'animal n'est évoqué qu'en tant que pure forme ; le végétal est toujours bien portant et bien composé. Les petits personnages repris à Sejima semblent flotter sur les dessins dans des univers sans habitation éthique, ils ne sont que pure géométrie ; des robots vivant de paysage, plongés dans un aquarium de mauvais goût. C'est aussi dans ce contexte que l'architecture elle-même devient incertaine. Plus d'isolants, plus de normes, plus de fonctions, plus d'altérités humaines et non-humaines, le romantisme a tué tout ce qui faisait la spécificité de la discipline : la confrontation à un milieu géographique et politique spécifique, avec ses tensions et ses marges, ses dynamiques et ses besoins particuliers. Ne reste que la forme pure et la contemplation en un monde sans marques ni énergies (la mort, à de nombreux égards, n'est pas bien différente).

La seule chose semblant intéresser l'architecte japonais reste finalement la performance. Technique, artistique, architecturale : tout est prouesse potentielle. Processus de pure esthétisation, l'ensemble produit vise au fétichisme. Ce qui, une fois de plus, ne poserait pas tant de problèmes si la parole d'Ishigami ne proférait parallèlement quelques invitations au contraire assez moralisantes : « La société dans laquelle nous vivons évolue progressivement, accueillant un éventail de valeurs plus diverses que jamais. (...) En tant qu'architectes, nous devons écouter avec attention et humilité les voix de toutes les personnes sur Terre qui ont besoin de l'architecture. (...) Penser l'architecture librement ne suppose pas de créer des formes architecturales qui satisfassent à la seule expression de l'architecte. Au contraire, cela implique d'examiner et de se confronter sincèrement et franchement aux rôles de l'architecture que l'on recherche et de celle dont on a besoin ». Belles mœurs que voilà ! Étonnant de constater par la suite au cours de l'exposition à quel point le Polytechnic Museum moscoïte se vante notamment d'avoir contribué à expulser les squatteurs qui habitaient préalablement le sous-sol récupéré par le projet, ou en quoi le projet de villas touristiques chinoises de 500m² chacune ne se concentre (volontairement ?) que sur des dimensions paysagères.

L'architecte et son discours

Disons en conclusion à quel point, dans l'ensemble, les discours de *Freeing Architecture* oscillent entre jargon disciplinaire (« l'architecture c'est », « l'architecture est »), poésie naïve, bonnes intentions et évidences enfantines. La tonalité mystifiante donne à l'ensemble un air d'intelligence, sans jamais toutefois réussir à masquer l'ethnocentrisme naturalisant de l'architecte – donnant au contraire à l'ensemble proposé (éminemment destructeur, énergivore, fétichisant, a-contextuel et a-politique) un air franchement cauchemardesque. Quel dommage. Le monde a bien besoin de rêver, de poésie, de douceur, d'art et d'invention. Et la création à Paris d'une telle exposition aurait pu s'avérer vivifiante si l'écart n'avait été si vertigineux entre intentions et réalisations, entre œuvres et discours. Mieux vaut, à ce moment-là, ne rien dire du tout. Et laisser, comme annoncé, « penser librement ».

1. <http://strabic.fr/Junya-Ishigami-Little-is-more>

2. Tous les textes cités sont issus de : Junya Ishigami, *Freeing architecture. Guide de l'exposition*, Paris, Fondation Cartier, 2018



Mathias Rollot, Architecte, docteur en architecture, auteur et traducteur, Mathias Rollot est Maître de conférences TPCA à l'ENSA de Nancy et chercheur au LHAC. Il a écrit, coédité et traduit ces dernières années une dizaine d'ouvrages sur « les conditions de possibilité de l'architecture à l'ère anthropocène ». Après une vaste traversée du courant biorégionaliste américain, il enquête aujourd'hui d'une part sur l'actualité du régionalisme critique en France et, d'autre part, sur les synergies possibles entre philosophies animalistes et théories architecturales. Dernières publications : Les territoires du vivant, un manifeste biorégionaliste (François Bourin, 2018) et La recherche architecturale (L'Espérou, 2019).

Cet article est reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la revue *Strabic* que nous remercions.

Pour une version illustrée voir : <http://strabic.fr/Junya-Ishigami-Freeing-Architecture-Fondation-Cartier>

Tagged Ishigama Junya, Mathias Rollot

< 2018-2019 / SÉANCE 5 | QUESTIONS URBAINES ET PAYSAGÈRES :
CONTINUITÉS, RUPTURES ET REFONDATIONS
« TOCHI 土地 (TERRAIN) » ET « BASHO 場所 (LIEU) » (PAR NAITŌ HIROSHI) >

97

JAPARCHI.



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



École Nationale
Supérieure
d'Architecture et de
Paysage de Lille





[8]



98





postface

quelle architecture pour le monde qui vient ?

- Mathias Rollot

99

Mathias Rollot a reçu une formation d'architecte et a pratiqué pendant une dizaine d'années dans les domaines de la conception, de la maîtrise d'œuvre et de l'expertise. Après un doctorat aux côtés de la philosophe Chris Younès, il a écrit, traduit et édité une quinzaine d'ouvrages de recherche sur des sujets tels que la théorie de l'habitabilité, les conditions de possibilités de l'architecture contemporaine ou encore l'histoire du biorégionalisme. Il vit et travaille aujourd'hui en tant qu'enseignant-chercheur à Nancy.



160





100

De la crise existentielle de la ruralité...



Depuis quelques décennies déjà, il est courant de dire et de penser la ruralité exprimée au filtre du lexique de la vie et du vivant : en tous lieux, on entend débattre de sa « vitalité », des conditions de sa « revitalisation » ou des raisons de sa « dévitalisation ». Un petit pamphlet publié par l'agricultrice Anne-Cécile Suzanne dans *Le Monde* du 29 décembre 2020 me fait toutefois constater qu'il est beaucoup plus rare, mais pas moins intéressant, d'entendre la problématique posée au filtre de la pensée de *l'existence*.

Intitulée « Cette campagne que l'on oublie », la tribune est à lire comme un éloge de « la campagne » autant que comme une attaque en règle de « la ville » ; c'est un cri plein d'énergie autant qu'une longue plainte désespérée. On regrettera que le texte soit farci de stéréotypes en tous genres, des caricatures qui reconduisent allègrement les dualités bien connues : la ville contre la campagne, les élus contre les citoyens, les normes contre le bonheur, les vegans contre le bon sens, etc. Mais ce qui frappe à la lecture de l'article est surtout la façon dont il témoigne, à merveille, *de la crise existentielle de la ruralité*. Mme Suzanne insiste en effet : « la ruralité a le droit

161





postface

d'exister » – ce qui n'est évidemment qu'une formule, l'existence n'ayant jamais pu relever du domaine du droit. On ne demande pas le droit d'exister, pas plus qu'on ne peut l'accorder ; l'existence germe, s'acquiert, s'étend – qu'on le lui ait permis ou non. Or, la ruralité, justement, se meurt d'exister. Mais exister aux yeux de qui, au juste ? Ou, autrement formulé : si la ruralité n'existe plus, « où est-ce » : dans les esprits, dans les cœurs ? Ou bien à la télévision, dans les médias, dans les discours officiels ? Pour Anne-Cécile Suzanne, la ruralité « en a marre qu'on ne parle que banlieues, bio et 5G », « alors [elle] vote pour le Rassemblement national, [elle] bloque quelques ronds-points, juste pour exister un peu au regard de la ville, le temps de reportages télévisés ».

le patrimoine bâti rural et les villages continuent leur déclin dans une sorte d'indifférence générale

Comme tout territoire, « la ruralité » française voudrait donc être mise en situation d'existence. J'emploie ici à dessein la forme passive, en ce que, comme cela a bien été raconté par de nombreux philosophes, l'humain « n'a pas la capacité de se faire auto-exister »¹ : exister, c'est exister en l'autre, chez l'autre, c'est *être existé* par lui. Ainsi en va-t-il de la

campagne déplorée, qui aimerait bien qu'on s'intéresse à elle, qu'on parle d'elle, voire, sans doute, qu'on lui demande son avis, qu'on la fasse parler. De sorte que le sujet ne serait pas tant le nombre de personnes vivant à la campagne, que le fait que leurs vies seraient, en quelque sorte, *inexistantes*. N'est-ce pas ce dont parle aussi le collectif Paysages de l'Après-Pétrole, lorsqu'il dénonce ce fait qu'« à l'heure actuelle, le patrimoine bâti rural et les villages continuent leur déclin dans une sorte d'*indifférence générale*, à l'exception, autour de sites exceptionnels, de quelques bulles d'espaces préservés et valorisés »² ?

Le Jardin de Babylone, magistral ouvrage de Bernard Charbonneau paru en 1969 et republié en 2002 par les éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, retrace magnifiquement cette histoire d'un territoire national entièrement reconfiguré par la modernité pour devenir

¹ Neuburger, Robert, *Exister. Le plus fragile des sentiments*, Paris, Payot, 2012, p. 49.

² François Tacquard, Mathilde Kempf, Armelle Lagadec, « Beaux villages de France ? Pour un urbanisme rural au chevet de nos campagnes », dans Collectif PAP, *Villes et territoires de l'après-pétrole, Le paysage au cœur de la transition*, Paris, Le Moniteur, 2020, p.147. Je souligne.



le jardin d'une métropole parisienne l'utilisant comme un pur moyen au service de ses fins à elle (moyen de se nourrir, moyen de se divertir, moyen de se valoriser). S'il me semble intéressant de revenir sur la question pour mettre en relation cette crise existentielle de la campagne contemporaine avec les expérimentations menées par Territoires pionniers ces dix dernières années, c'est qu'à l'évidence ce n'est pas tout à fait un hasard si ces résidences fantastiques, d'un genre nouveau, ont choisi d'enquêter sur des territoires tels que ceux de Ceton, Mortain, La Ferrière-aux-Étangs, Trévières et Sainteny – des communes normandes de respectivement 1800, 1500 et 900 habitants. Cette « structure culturelle nouvelle génération » n'est pas seule pour autant sur ce terrain ; tout au contraire, son activité-activiste est un témoin parmi bien d'autres du regain d'intérêt national pour cette « crise existentielle de la ruralité » évoquée à l'instant.

Sa naissance coïncide tout à fait avec l'émergence, en 2009, du réseau Espace rural & projet spatial, un organisme de partage, de recherche et d'enseignement autour des questions de ruralité et de la place de l'architecte, de l'urbaniste, du paysagiste et du « projet » en son sein³. Un peu avant encore, c'est aussi l'ENSA de Nancy qui initiait, dès 2006, une pratique d'enseignement « hors-les-murs » engagée sur les territoires ruraux, leurs habitants et problématiques propres. « Profondément convaincu que les enjeux d'urbanisme ne se limitent pas à quelques projets phares et médiatiques dans les grandes métropoles »⁴, l'enseignant et urbaniste praticien Marc Verdier y aura défendu la ruralité pendant plus de quinze ans et autant de sessions pédagogiques *in-situ* en partenariat avec des Parcs Naturels Régionaux. Il insiste à ce sujet : « La ruralité est un lieu d'expérimentation et de projet pour les Parcs depuis 1967, pour les CAUE depuis 1977... mais finalement est un sujet relativement peu présent dans les pédagogies des Ecoles d'Architecture. ». Son objectif est clair, il ne s'agit pas de « former des architectes de "campagne" », mais de montrer à quel point « les territoires ruraux, par la spécificité de leur organisation et l'interrelation entre les matières et sujets qu'ils impliquent et les proximités avec les acteurs qu'ils supposent, constituent une valeur

³ <https://erps.archi.fr>

⁴ Marc Verdier (éd.), *Projets d'extensions urbaines dans le massif des bauges. Chronique d'un atelier*, ENSA Nancy, 2006, p.15.



générique de formation pour nos étudiants architectes⁵ ». Autant, bien sûr, que de profiter de l'Ecole d'Architecture comme d'un moyen de contribuer à la métamorphose des territoires.

À l'échelle internationale, enfin, il est tout à fait significatif que l'OMA/AMO ait pu livrer tout récemment une magistrale exposition au Guggenheim de New York intitulée *Countryside, The Future*⁶, dans le même temps que prenait place à la Triennale de Lisbonne la très remarquée exposition *Agriculture & Architecture : Taking the Country's side*⁷. Partout, les sujets se déplacent, les problématiques se réorganisent ; l'architecture semble commencer sa mue... Car ces intérêts nouveaux (ou a minima renouvelés) pour « ce qui n'est pas la ville » s'inscrivent pleinement dans tout un faisceau contemporain de réflexions interdisciplinaires sur les rapports entre urbain et non-urbain, humain et non-humain,

Partout, les sujets se déplacent, les problématiques se réorganisent ; l'architecture semble commencer sa mue...

et les manières de déconstruire ces dualités qui nous empêchent de penser autrement nos écosystèmes partagés dans toutes leurs complexités. Mais ils portent surtout en eux un propos très fort, sur une autre question prégnante pour les métiers de la conception et de la construction, une problématique plus disciplinaire celle-ci : *qu'advient-il* de l'architecte et de l'architecture au 21^e siècle ?

...à la crise existentielle de l'architecture

Là où il pouvait paraître assez simple d'envisager l'architecte comme le garant des savoirs sur le monument – cet objet magistralement isolé, ordonné, composé, stylisé –, en quoi se tourner encore vers des architectes si l'enjeu contemporain n'est plus le bel objet mais le devenir des dynamiques territoriales croisées, ou si la question n'est plus celle de l'expérience spatiale extraordinaire, mais celle des relations problématiques entre d'une part faits économiques, sociaux et politiques, d'autre part mutations comportementales et technologiques, et enfin métamorphoses environnementales accélérées et catastrophiques ? Après tout, il n'est pas évident

⁵ Marc Verdier (éd.), *Campagnes en projets (2005-2015), 10 ans d'ateliers territoriaux*, ENSA Nancy, 2015, p.13.

⁶ <https://www.guggenheim.org/exhibition/countryside>

⁷ <https://2019.trienaldelisboa.com/en/exposicoes/agriculture-and-architecture-taking-the-countrys-side/>



que ladite *crise existentielle de la ruralité* concerne en quoique ce soit l'architecte et l'architecture...

Ces débats renvoient immanquablement aux nombreuses interrogations sur la discipline et le métier, et leurs possibles évolutions. C'est la question de savoir ce qu'on pourrait encore attendre aujourd'hui de l'architecture, à l'heure où « la technologie se propose d'être l'architecte de nos intimités »⁸. Ou encore quels rôles et responsabilités confier encore aux architectes et aux urbanistes, si c'est aux informaticiens et aux commerciaux de la *smart city* et du *smart landscape*⁹ qu'on demande de penser et de remodeler nos territoires. Fin 2016, à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille, une très sérieuse rencontre nationale s'interrogea très explicitement : « Pourquoi et comment l'architecture est-elle encore utile ? ». Si la question est posée, c'est d'une part que la question se pose, et d'autre part que les réponses ne sont finalement plus si évidentes qu'elles ont pu l'être par le passé. De même, en 2019, avec *Nos jours heureux, Architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel*¹⁰, le prestigieux Centre Canadien d'Architecture proposait de s'accorder sur ce fait que, dans un monde dopé aux évaluations, « les éléments de base de l'architecture, comme la surface, le plan et l'orientation, ne sont plus conçus comme les renseignements les plus pertinents » pour les futurs habitant-es : ce qu'il faudrait, pour être heureux, ce ne serait plus le projet politique d'une architecture de qualité, mais un ensemble inter-individuel de surfaces à meubler, au service d'identités visuelles clés-en-main. Plus récemment encore, un consortium de syndicats et d'institutions architecturales a cru bon d'écrire une lettre ouverte au Premier Ministre pour lui rappeler l'existence de leur métier tandis que le gouvernement semblait s'interroger sur l'absence d'acteurs capables de prendre en charge la rénovation des passoires thermiques du pays...¹¹

⁸ Sherry Turkle, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies de moins en moins de relations humaines*, L'échappée, 2015, p.19.

⁹ Rem Koolhaas, « Le territoire intelligent », dans R. d'Arienzo et al., *Ressources urbaines latentes*, Métispresses, 2016, pp. 89-94.

¹⁰ Francesco Garutti (éd.), Steinberg Press, 2019, 326p.

¹¹ « Le Gouvernement semble comprendre que pour analyser un bâtiment existant, déterminer quels travaux sont pertinents dans une cohérence globale, choisir des entreprises fiables au meilleur prix, un professionnel est indispensable. Pour l'ensemble de ces missions, il existe dans la langue française un mot clair, celui de « métier ». Et le métier de celui qui conçoit et assure la bonne exécution des travaux, c'est celui d'architecte. Nous sommes consternés de constater que le Ministère du logement ignore encore une fois l'existence des architectes » (Collectif, « Avec les architectes, pour une rénovation de qualité », 7 avril 2021).



Ces quelques constats ne sont que les reflets de la partie émergée d'un iceberg bien plus gigantesque, que l'esprit peine à concevoir pleinement ; des îlots témoignant à la fois d'une inadaptation et d'un abandon croissant de la discipline architecturale dans le monde contemporain. Ce fait nous place face à au moins deux possibilités : l'abandon, ou la réinvention du sujet obsolète. Ce choix apparent – binarité classique de toute situation d'obsolescence –, doit toutefois être complexifié pour ne pas être traité comme s'il s'agissait d'un simple débat interne à la discipline architecturale (quel débat d'ailleurs pourrait bien l'être?¹²). En le précisant dans les lignes qui vont suivre, j'essaierai au mieux d'y inclure quelques-uns des tenants sociaux, politiques et éthiques qui y sont en jeu ; l'objectif étant de montrer la place, tout à fait intéressante, que peut tenir l'association Territoires pionniers et ses actions militantes de terrain au sein de ces débats.

Premier scénario : ruine de l'architecture

Disons premièrement qu'il est tout à fait possible de choisir (consciemment d'accepter cette inadaptation radicale de « l'architecture » face à un monde en pleine métamorphose. Accepter ce qu'annonce froidement – et, certes, ce que déplore ! – l'architecte Alain Sarfati, à savoir que « le diagnostic est simple : nous allons vers

**nous pouvons vivre,
et même habiter
sans architectes
et sans architecture**

une disparition annoncée, peut-être programmée, de l'architecture. »¹³. Après tout, c'est une évidence : nous pouvons vivre, et même habiter sans architecte et sans architecture. Un tel scénario pourrait tout à fait convenir aux défenseurs de l'autonomie habitante, aux critiques

de l'expertise et aux anarchistes en tout genre – d'Ivan Illich¹⁴ à Murray Bookchin¹⁵, la liste des théoriciens en faveur d'un tel paradigme serait aussi longue que passionnante à établir. Paradoxalement, toutefois, seraient probablement tout aussi ravis de cet mise au rebut de l'architecture les tenants de la domotique

¹² Jeremy Till, *Architecture Depends*, MIT Press, 2009.

¹³ Lettre ouverte disponible en ligne à l'adresse : <https://www.sarea.fr/pdf-2/03.pdf>

¹⁴ Voir la position éminemment anti-architecte de l'auteur dans un texte comme « L'art d'habiter », conférence donnée en 1984 devant un parterre d'architectes au Royal Institute of British Architects ; texte récemment republié sur *Topophile* à l'adresse : <https://topophile.net/savoir/lart-dhabiter>

¹⁵ *L'écologie sociale. Penser la liberté au-delà de l'humain*, Marseille, Wildproject, 2020.



et de la ville automatique, les chantres de la numérisation et de la robotisation du monde, et les dominants assis sur le capitalisme de surfaces et du bien-être : tout un pan idéologique, radicalement opposé au premier univers évoqué, et aux nourritures intellectuelles *technophiles* et centralistes non moins nombreuses.

En d'autres termes, ce pourrait être la technologie, l'ingénierie et le capitalisme cognitif, ou bien la débrouille, l'autodétermination structurée et l'entraide populaire – la dystopie des uns faisant l'utopie des autres et *vice versa*. Ou plus probablement, un mélange des deux ? Peu importe, pour l'heure, l'intérêt cognitif de ces scénarios évoqués étant simplement de faire entendre *la possibilité d'une telle disparition*. Peu d'architectes acceptent de le reconnaître, mais c'est un fait certain : l'architecture *pourrait* s'arrêter. Voire, plus précisément : *nous pourrions*¹⁶ choisir d'en finir avec cette tradition experte millénaire, de l'exacte même façon que nous avons cessé de poursuivre bon nombre de traditions anciennes non moins fantastiques, de la peinture à l'huile à la gravure sur marbre, jusqu'aux bas-relief et aux mosaïques de céramique – et bien d'autres savoir-faire historiques encore.

Second scénario : métamorphose de l'architecture

Un deuxième scénario se dessine aux côtés de ce premier : celui de la transformation, nécessairement radicale, de la discipline et de ses protagonistes. L'obsolescence étant avant tout une opportunité de réinvention stimulante¹⁷, nous pouvons aussi choisir, collectivement, architectes et non architectes, de transformer « l'architecture » pour lutter contre son abandon ou son obsolescence constatée. Or cela, à nouveau, peut être réalisé dans deux directions bien différentes : ou bien nous pouvons choisir de convertir l'architecture au monde actuel, ou bien nous pouvons chercher à la transformer pour qu'elle puisse devenir un outil de lutte contre ce monde.

Dans le premier cas de transformation – changement auquel contribuent déjà activement bon nombre d'acteurs de la fabrique urbaine actuelle –, il est question de transformer la discipline pour la soumettre entièrement à la société contemporaine telle que nous la vivons actuellement, avec son libéralisme économique

¹⁶ Ce « nous » n'incluant, bien sûr, pas beaucoup d'architectes – partis prenantes dans l'affaire !

¹⁷ Mathias Rollot, *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Métispresses, 2016.



accéléré et démesuré, son productivisme et son extractivisme éhonté, ses modalités consommatoires, normatives et sécuritaires. C'est la version « développement durable » de l'architecture : la mise en durabilité du paradigme développementaliste. Que devient l'architecte dans un tel monde ? A n'en pas douter, ils n'en sont déjà pas très loin, les grouillots d'agences formés aux logiciels de la Silicon Valley et assujettis aux *desiderata* des promoteurs qui les emploient ; ils se retrouvent à servir un façadisme à la mode pour cacher l'uniformité et faire vendre des logements standardisés au plus haut prix. Que reste-t-il encore d'« Architecture » dans leur pratique bien transformée pour convenir en tout point aux politiques urbaines et au marché de l'immobilier en vigueur ?

Dans le second cas de transformation de l'architecture, s'il s'agit de transformer la discipline devenue obsolète, ce n'est pas pour mieux l'adapter à notre *modernité liquide*¹⁸, mais au contraire pour en saisir les éléments capables d'y résister le plus efficacement, et les développer encore. Alors figure contre-culturelle, arme de lutte, outil de résistance, l'architecte doit *justement* ! aller chercher ce qui faisait de l'architecture une figure « obsolète », son *archaïcité fondamentale*¹⁹ : ses tendances à la lenteur, à la permanence et à la lourdeur ; ses outils de regard critique et de projection spéculative-utopiste sur le réel terrestre ; ses méthodes pour penser en bonne synergie les besoins présents et les devenirs futurs des vivants et des lieux ; ses capacités à analyser, représenter et projeter les milieux habités *via* des techniques spatiales *bioclimatiques*, *low-tech* et/ou *low-cost* ; ou encore les manières de penser collectivement les transformations territoriales²⁰. Bref, ce que peut-être Panos Mantziaras exprimait aussi en affirmant que « si l'architecture doit à tout prix subsister [...] c'est parce qu'elle seule peut produire certaines figures de connaissances critiques à l'ère de l'Anthropocène »²¹.

¹⁸ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Pluriel, 2005.

¹⁹ Stéphane Bonzani (éd.), *L'archaïque et ses possibles*, Genève, Métispresses, 2020 ; Mathias Rollot, *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.

²⁰ Méthodes collectives qui ne datent pas de « la participation » moderne, si du moins on se souvient des écrits de Lewis Mumford rappelant par exemple que « les citoyens de Florence choisissaient eux-mêmes, par un vote, le type de piliers qui soutiendraient leur cathédrale ». Lewis Mumford, *La cité à travers l'histoire* (1989), Marseille, Agone, 2011, p.434.

²¹ Panos Mantziaras, « Pour une épistémologie de l'architecture », in Jean-Louis Cohen (dir.), *L'architecture entre pratique et connaissance scientifique*, Paris, éditions du Patrimoine, 2018, p. 37.



C'est, à l'évidence, au déploiement de ce dernier scénario de transformation qu'ont contribué, très activement et efficacement, les formidables expérimentations menées par Territoires pionniers durant toute la décennie 2010. Au travers des débats, des résidences,

**C'est, à chaque fois,
d'une mutation
stimulante de la
discipline architecturale
dont il s'agit**

des expositions, des actions de médiation, au travers des mots et de la posture même qu'incarne Élisabeth Taudière et son équipe, on retrouve cette même volonté de montrer que l'architecture ne se réduit pas à la maîtrise d'œuvre ; que les architectes sont des libérateurs de potentiels, des catalyseurs de paroles et de projets collectifs ; que les flux et les dynamiques territoriales peuvent être saisies et mises en mouvement par la réflexion sur les devenirs urbains et les espaces (co)habités ; etc. C'est, à chaque fois, d'une mutation stimulante de la discipline architecturale dont il s'agit – dans la même veine que celles portées par les acteurs et actrices de « la permanence architecturale »²², de la circularité des matières²³, du libre devenir des lieux²⁴ et des « collectifs »²⁵ – ; c'est un pas vers la *déprise d'œuvre*²⁶, et pour le meilleur.

Il y a un autre monde, mais il est dans celui-ci

J'en reviendrai alors, pour conclure, à mon questionnement initial sur la crise existentielle des territoires, pour l'affirmer à mon tour : c'est certain, si les architectes et l'architecture ont une quelconque capacité au regard des problématiques territoriales, écologiques et sociales contemporaines, c'est autant à l'égard de la *vitalité* de ces derniers – leur capacité à accueillir la vie – qu'au sujet de leur *existence* – leurs conditions collectives de production, de déploiement, de réception. En travaillant avec les gens sur les lieux où ils vivent, il a bien été question, pour chacune des équipes engagées dans ces résidences, de retrouver une co-attention, des un-es aux autres,

²² Edith Hallauer (éd.), *La permanence architecturale. Les rencontres au point haut*, Hyperville et al., 2016.

²³ Voir, s'il ne fallait citer qu'une source sur le sujet, l'impressionnant travail mené par les belges de ROTOR : <https://rotordb.org/en> et <https://rotordc.com>

²⁴ Encore Heureux, *Lieux infinis*, Pavillon français de la Biennale de Venise 2018.

²⁵ Georges, Mathias Rollot (co-éd.) *L'hypothèse collaborative. Conversation avec les collectifs d'architectes français*, Marseille, Hyperville, 2018.

²⁶ Edith Hallauer, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : Urbanisme, architecture, design*, Thèse de doctorat à l'Université Paris-Est, soutenue en 2017.



des un-es aux lieux, des lieux à tou-tes : bref, retrouver les modalités de la *coexistence des milieux*.

L'architecture en tout cela, qu'est-elle encore ? Un prétexte, c'est certain. Un objectif, peut-être, parfois, à l'occasion. Un moyen ou une méthode, oui, sans doute. Un ailleurs, une beauté, une envie, ce serait bien. Mais tout de même une évidence. Car, comme le formule bien Marc Verdier, après tout, « les territoires posent des questions qui sont celles de l'architecte. Comment habiter un paysage, un site issu d'une longue histoire de construction et de savoir-faire ? Comment interroger au mieux les potentiels des ressources locales ? Comment construire un projet (extension urbaine, réinvestissement des structures bâties existantes, évolution des modes d'habiter, mise en tension des enjeux de patrimoine et d'architecture contemporaine...) ?²⁷ ». Les architectes, pour peu qu'ils et elles sachent se départir de leurs peurs au sujet du devenir de leur discipline et ses objets, ont toutes les compétences pour être des acteurs et actrices précieux-ses du monde qui vient.

Christian Carle a peut-être raison : « la première condition du respect des hommes entre eux c'est le respect du monde où ils vivent, et en premier lieu des paysages et des cadres où leurs vies s'enracinent »²⁸. Resterait alors à engager collectivement le transfert de notre cosmologie vers une autre, plus « biorégionale »²⁹ ; un monde moins individualiste, moins anthropocentré, moins extractiviste, moins colonialiste / plus équitable, plus modeste, plus situé, plus mesuré. Une société écologique, en définitive, libérée de « l'environnement », à savoir, sous les mots du Comité Invisible, « ce qu'il reste à l'homme quand il a tout perdu », en ce sens que : « Ceux qui habitent un quartier, une rue, un vallon, une guerre, un atelier, n'ont pas d'"environnement", ils évoluent dans un monde peuplé de présences de dangers, d'amis, d'ennemis, de points de vie et de points de mort, de toutes sortes d'êtres [...] Il n'y a que nous, enfants de la dépossession finale, exilés de la dernière heure – qui viennent au monde dans des cubes de béton, cueillent des fruits dans les supermarchés et guettent l'écho du monde à la télé – pour avoir un environnement ».

²⁷ Marc Verdier (éd.), *Campagnes en projets (2005-2015), 10 ans d'ateliers territoriaux*, ENSA Nancy, 2015, p.12.

²⁸ Carle, Christian, *Libéralisme et paysage*, Paris, La Passion, 2003, p.31.

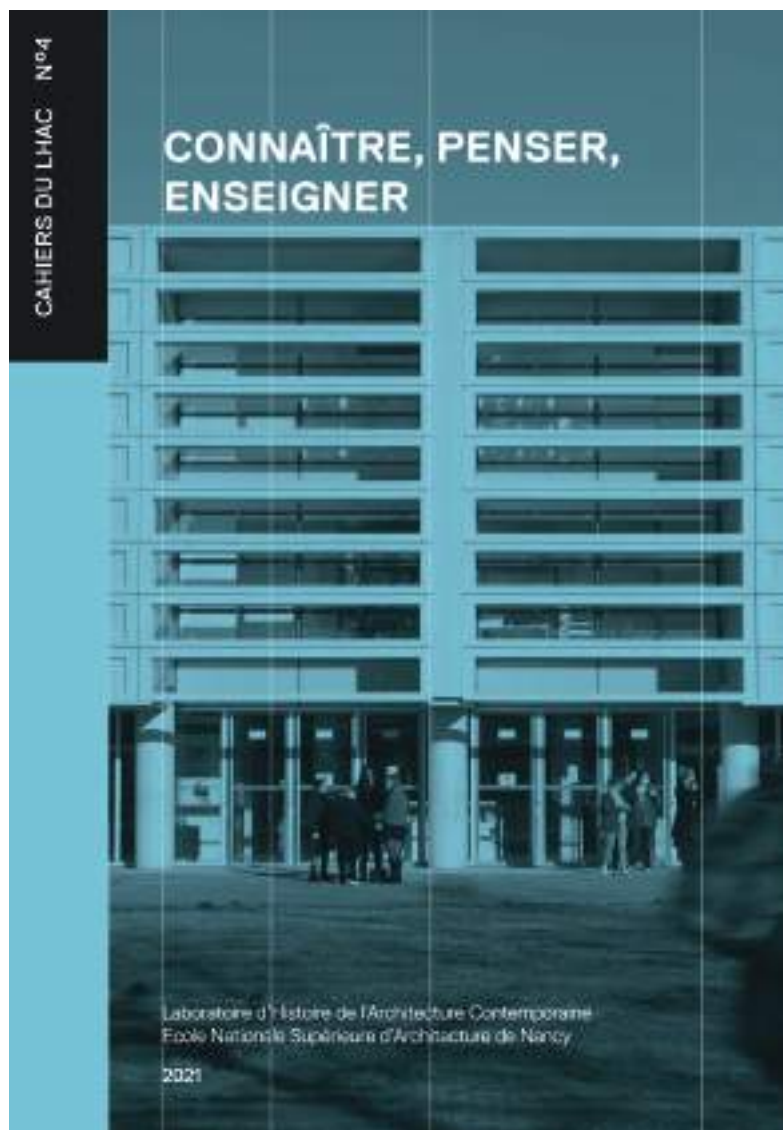
²⁹ Mathias Rollot & Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.



[9]



110





LES TROIS PARADIGMES DE L'ARCHITECTURE¹

Mathias Rollot

Cet article voudrait ouvrir un nouveau modèle théorique pour l'architecture. Ici résumée en une version synthétique et brièvement illustrée, cette « mise en paradigme » de l'architecture nécessiterait bien des déploiements supplémentaires pour aboutir à une forme théorique complète. Elle tentera cependant de se constituer, dès ce format d'article court, comme une forme de « théorie critique »² de l'architecture, au sens d'un regard réflexif capable de s'appuyer sur les enjeux politiques, éthiques et sociaux de notre contexte anthropocénique perturbé. En travaillant de façon indissociable avec les humanités environnementales, la théorie de l'architecture pourrait s'avérer capable non seulement de mettre pleinement en lumière le sens et la raison d'être des œuvres architecturales, mais aussi, de faire voir les structures de légitimation et de dominations induites par l'architecture et les architectes. En tout cela, par-delà la pensée de l'architecture comme domaine hors-sol, neutre et distancié, avec ses débats et ses négociations purement internes, cet article s'appuie au contraire sur une vision « hétéronomique » de la discipline, considérant que l'architecture ne peut être entendue hors du monde, hors des liens qu'elle tisse avec une époque et une société qui lui donne ses raisons d'être et ses valeurs, hors d'un « existant » qui est déjà-là, qui la dépasse tout en lui donnant son potentiel sens.

123

111

Ainsi en va-t-il de ces trois « paradigmes », ici présentés *via* quelques-unes de leurs représentations les plus célèbres. Par là, il ne s'agit nullement de ranger les architectes, leurs œuvres et leurs discours dans des boîtes fermées. L'objectif de cet article est de tester la capacité de ce modèle théorique à raconter autrement les raisons d'être et les angles saillants des personnalités, productions ou discours architecturaux. Ce qui à l'évidence n'enlève rien à la complexité voire à l'éventuelle ambivalence de chaque posture ; d'autant que si l'inscription dans l'un de ces paradigmes ne sous-entend nullement absence d'inscription simultanée dans l'autre ou le troisième, c'est peut-être même dans la rencontre équilibrée entre ces trois univers de sens que pourrait se tenir l'issue la plus enthousiasmante !

1 Merci à Emeline Curien pour sa proposition de participer à ce numéro et pour les nombreuses discussions stimulantes à ce sujet au fil des années & merci à Bérénice Gaussuin et Baptiste Lanaspèze pour leurs relectures et suggestions sur cet article.

2 *Théorie critique* étant ici entendue au sens où l'entendait Theodor Adorno écrivant que « les différences de convictions, qui reflètent celles des intérêts réels, sont elles-mêmes faites pour dissimuler l'accord sur l'essentiel ». Theodor Adorno, *Prismes. Critique de la culture et société*, Paris, Payot, 2010, p.36.





Disons encore à quel point ces trois paradigmes voudraient aussi résister d'une part, aux visions linéaires et progressistes habituelles de l'histoire de l'architecture et d'autre part, aux tentatives toujours présentes d'exclure les immenses parts vernaculaires ou non-occidentales de nos références culturelles et de nos horizons éthiques. Ils ambitionnent aussi de construire un cadre utile pour comprendre quelques-unes des tensions passées et présentes majeures de notre domaine. Enfin, ils voudraient constituer un modèle de pensée propice à l'action, relativement simple à intégrer pour questionner la pratique (*dans quel(s) paradigme(s) vous situez-vous ?*).

Premier paradigme : l'atopie

Quelques années avant le début du calendrier chrétien, Vitruve, architecte militaire romain grassement payé par l'Empire pour couler de beaux jours paisibles, rédige *De Architectura*. Considéré comme le tout premier « traité » d'architecture, le manuscrit est l'acte fondateur de premier ordre instituant véritablement la discipline architecturale telle qu'elle sera théorisée et pratiquée durant les deux millénaires suivants. Véritable mythe auquel ne cessent encore de se référer les architectes aujourd'hui, le texte installe les premières bases de ce qui pourrait être appelé *le premier paradigme de l'architecture* : un ordre épistémologique, idéologique et politique dans lequel l'architecte, en charge de « l'art de bâtir », doit assurer les qualités structurelles (*firmitas*), utilitaires (*utilitas*) et esthétiques (*venustas*) d'édifices bâtis entendus comme *des œuvres isolées*. Parfaitement ordonnancées et intégrées à des styles intra-disciplinaires, les œuvres architecturales monumentales qui en découlent visent l'intemporalité et l'universalité à la fois – voire l'*impérialisme* si on se rappelle que le texte de Vitruve est dédié à l'Empereur Auguste.

La longue liste des « traités de l'architecture » a largement contribué au développement de ce premier univers de sens, épistémologique et idéologique à la fois. En envisageant l'architecture au moyen de l'univers cognitif des « styles » et des « types » de l'architecture, les traités de la Renaissance poursuivent la tentative d'établissement d'une discipline architecturale, dans une optique cette fois « humaniste ». Idéologie enracinée dans une culture rationaliste et progressiste, l'humanisme est aussi bâti sur une vision mythifiée et largement fantasmée de l'Antiquité, et construite en réaction explicite à une ère médiévale dénigrée³ autant qu'à des cultures non-occidentales considérées comme barbares ou sauvages. En ce sens, n'est-ce

³ William Morris, *L'âge de l'ersatz et autres textes contre la civilisation moderne*, Paris, éditions de L'Encyclopédie des Nuisances, 1996 et *L'art et l'artisanat*, Paris, Payot, 2011.



pas aussi d'une vision du monde classiste, raciste, machiste et spéciste dont il s'agit⁴ ? C'est dans ce contexte délicat qu'on peut comprendre toute la portée politique et morale de la réponse proposée par la discipline architecturale, non seulement avec les « Ordres » de l'architecture, mais aussi et surtout avec la *mise en ordre* instaurée par les règles de l'art (systèmes d'alignements et de proportions, compositions symétriques, hiérarchies centralisatrices, distributions et divisions excluantes, etc.) : un *ordre* total, pur, hors-sol, quasi-divin, une figure analogique pour l'architecture de « l'Homme » ayant pris la place d'un Dieu démiurge. Mais de quel « ordre » s'agit-il au juste : d'un modèle purement esthétique ou bien d'un modèle politique, social et moral⁵ ? C'est sur la base des aspects les plus dérangeants de cette question qu'on pourra questionner la prétention de ce premier paradigme à promouvoir l'œuvre architecturale comme une figure ordonnée capable de s'appliquer et même de résister à n'importe quelle situation ; voire, comme capable de *mettre en ordre* n'importe quelle situation préalable – qu'elle soit politique, éthique, environnementale ou sociale. Ce que déjà relevait Georges Bataille dans « La Chiourme architecturale » en écrivant notamment que « l'ordre humain [est] dès l'origine solidaire de l'ordre architectural, qui n'en est que le développement »⁶ ; ou ce qu'écrivait Le Corbusier en affirmant qu'en effet, faire de l'architecture, c'est mettre en ordre⁷.

Que ce soit sous couvert d'édifier une monumentalité capable de devenir *figure de reliance* ou qu'il s'agisse de construire le patrimoine du futur, qu'il soit question de bâtir du spectaculaire ou de l'exceptionnel, qu'on en vienne à invoquer la liberté sacrée de l'Art et de l'artiste ou de la propriété privée, peu importe : à chaque fois il est question pour ce premier paradigme architectural de légitimer l'intérêt d'un édifice *par-delà* toute forme de situation particulière. C'est en ce sens d'une architecture pensée et défendue par-delà le lieu, le *topos*, que ce premier paradigme est ici

125

113

4 Voir Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, éditions La Découverte, 2006 ; Val Plumwood, *Feminism and the Mastery of Nature*, Londres, Routledge, 1993 ; Carolyn Merchant, *La Mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la Révolution scientifique*, Marseille, Wildproject, 2021.

5 Jeremy Till, « A semblance of Order », *Architecture Depends*, Cambridge, MIT Press, 2009, pp.27-44.

6 Georges Bataille, « Architecture », *Documents*, n° 2, mai 1929.

7 Le Corbusier, *Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, éditions G. Crès, 1930.



nommé « a-topique »⁸. C'est, littéralement, d'un modèle *impérialiste* dont il s'agit ; une intelligence de la transformation spatiale par éradication et de l'édification par imposition ; un paradigme au service de la pensée universaliste et des intérêts culturels, sociaux et politiques qu'elle arrange – des intérêts qui, *a priori*, ne sont pas tout à fait ceux du particulier, du claudicant, du maladroït et de la minorité...

Ce premier paradigme est, d'une certaine façon, l'équivalent pour l'architecte d'un modèle isolationniste plus généralement répandu au sein des sciences – jusqu'au XX^e siècle tout du moins – : une épistémologie de laboratoire qui considère les objets, les milieux et les êtres vivants comme des entités isolées et isolables qu'il est possible de caractériser, recenser et définir précisément dans leur essence et leur fonctionnement. C'est cet univers de sens qui fait représenter aux « naturalistes » du XVIII^e siècle la plante, la puce et le volcan en plan, en coupe et en élévation, comme de purs artefacts isolés, à découvrir, à décrire et à étudier comme des entités finies et figées, hors de toute interaction avec leurs milieux, hors de toute pensée évolutive, hors de toute interrogation sur le point de vue de l'observateur. C'est typiquement l'univers de sens qu'on retrouve par exemple dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert ; pure collection d'objets et de sujets isolés éditée entre 1751 et 1772. Difficile de ne pas faire le lien entre ces épistémologies et la sculpture, la peinture, la gravure et l'architecture telles qu'elles étaient enseignées aux Beaux-Arts. Difficile de ne pas avoir à l'esprit le corpus de toutes les œuvres architecturales iconiques issues de cet « atomisme cognitif » – dont la Villa Rotonda d'Andrea Palladio est sans doute une des clés de voûte les plus représentatives. De ce point de vue, *l'architecture s'est arrêtée à Buffon ; elle aurait au moins pu aller jusqu'à Uexküll* !⁹.

Développements, actualités

Parmi une multitude d'autres exemples possibles, Jean-Nicolas-Louis Durand, avec ses *Leçons d'architecture données à l'Ecole Polytechnique* (1802), fait figure de cas d'étude sur le sujet, avec ses planches présentant de pures typologies à reproduire – figures symétriques parfaites, sans

8 Cette terminologie est à entendre différemment de celle proposée par les philosophes Christian Godin et Laure Mühlethaler théorisant des approches *topiques* (en lien avec le lieu), *pantopiques* (universalistes) et *atopiques* (hors de tout lieu) de l'architecture. La proposition présente considère les systèmes philosophiques « pantopiques » et « atopiques » comme tout à fait équivalents en matière de théorie, mais aussi de pratique architecturale. Cf. Christian Godin, Laure Mühlethaler, *Édifier : L'architecture et le lieu*, Lagrasse, Verdier, 2005.

9 Clin d'œil à Felice Fanuele, « L'architecture s'est arrêtée à Zola. Elle aurait au moins pu aller jusqu'à Joyce ! », *Labyrinthe*, n° 1, 1998, pp.9-17.



Fig. 1 - G. D. Ehret, « Papaya, pawpaw or melon tree (*Carica papaya* L.) : flowering and fruiting tree with flowers and fruit lying on the ground beneath », 1742



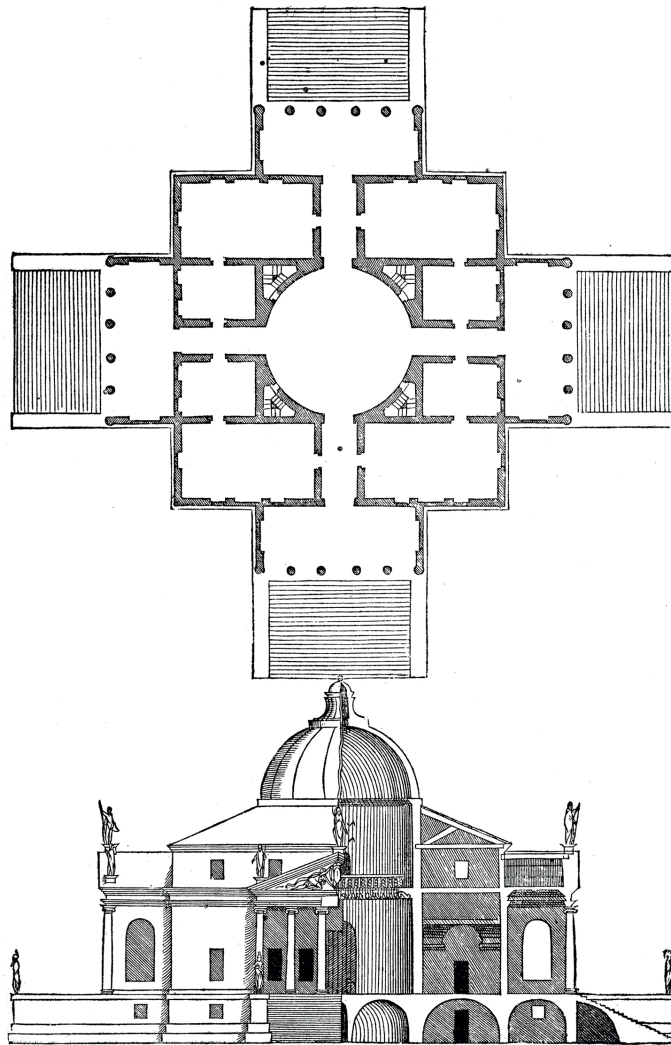


Fig. 2 - Andrea Palladio, Villa Rotonda, 1571

contexte ni orientation, sans sols ni climat, sans usagers ni temporalités
aucunes. L'objectif n'est pas moins clair, pas moins assumé : il s'agit
là de présenter la « Marche à suivre dans la composition d'un projet
quelconque ». Pratiquement parlant, on ne peut être là, pour le praticien
opérant avec ces modèles, que dans l'idée qu'en imposant par la suite
des données et contraintes singulières (une pente, une courbe ou tout
autre) le réel « perturbe » la pureté de la figure, et donc de l'Architecture,





sa perfection, son ordre. La contingence du réel empêcherait sa réalisation idéale. Il n'y a pas à s'étonner que de telles théories de l'architecture aient été, fondamentalement, structurellement, liées à des pratiques de *tabula rasa* généralisées – tant du bâti que des habitudes populaires, tant de l'imprévu que du désordonné, tant du « naturel » que du « sauvage », bref de tout ce qui échappe à l'univers « réifié et raréfié »¹⁰ monté par les architectes pour eux-mêmes. Pour ne rien dire de l'aspect dérangent de ces modèles théoriques experts, portés par de grands hommes blancs baignés dans l'idéologie bourgeoise et le modèle cognitif des Lumières¹¹...

L'intellectuel John Ruskin n'est pas moins formel, lorsqu'il annonce en 1849 que « notre architecture *languira*, jusqu'à tomber en poussière, si on ne se plie pas virilement au premier principe du sens commun et si on n'adopte pas et si on ne met pas partout en vigueur un système universel de formes et de travail. [...] ». Pour lui, « la seule possibilité » de sauver l'affaire est « d'obtenir des architectes et du public qu'ils consentent à choisir un style et à s'en servir universellement »¹². De sorte qu'il n'est nul besoin de se concentrer sur le Style international¹³ pour parler d'universalité intentionnelle en architecture, cette part du mouvement moderne n'ayant représenté qu'une infime partie de la prétention disciplinaire à imposer, par-delà les lieux et les milieux, des modèles abstraits sous couvert de civilisation, d'humanisme ou de toute autre forme de « progrès ». De même, on passera outre l'appartenance à ce paradigme de textes théoriques majeurs de la discipline tels que *Silence et Lumière* et ses appels à « l'ordre naturel » des choses ou à l'intemporalité, pour en venir au fait qu'aujourd'hui encore, il reste tout à fait significatif qu'un théoricien et commentateur de l'architecture aussi lu que Jacques Lucan persiste à rester dans le carcan unique de ce premier paradigme ; de sorte que même lorsqu'il choisit d'ouvrir un chapitre de ses *Précisions sur un état présent de l'architecture* sur la thématique « Paysage et milieu », c'est dans l'idée de commenter les œuvres symétriques de Dominique Perrault, les monuments numérisés de Toyo Ito, les expérimentations génériques de Fujimoto et les travaux universalistes de Sanaa ; de sorte que même les œuvres d'un Peter Zumthor n'y sont vues qu'au filtre

129

117

10 « Frampton's title is telling because it implies, just like Ruskin and Pevsner, that tectonics (...) is a means of creating a visual order, which in turn is associated with a social order. But this argument can be sustained only in a rarefied and reified atmosphere. » Jeremy Till, *Architecture Depends*, op. cit., p.176.

11 Voir notamment sur le sujet les quelques pages consacrées par Fanny Lopez en guise de contribution à la déconstruction de ce paradigme aux fondements moraux douteux dans le chapitre « environnement et usage des espaces habités » de son ouvrage *L'ordre électrique. Infrastructures énergétiques et territoires*, Genève, MetisPresses, 2019, pp.69-100.

12 John Ruskin, *Les sept lampes de l'architecture*, Paris, Klincksieck, 2008, p.223.

13 Henry-Russell Hitchcock, Philip Johnson, *Le Style International*, Marseille, Parenthèses, 2018.



des catégories d'une phénoménologie métaphysicienne ou d'une théorie de « l'archaïsme » complètement a-située¹⁴.

Quant à la pratique architecturale contemporaine, elle n'est pas en reste. On pensera bien sûr aux nombreuses survivances modernes et néo-modernes qui, ici et là, continuent à égrener le réel de leur chapelet de réalisations pleinement inscrites dans ce premier paradigme, des bétons signés Tadao Ando jusqu'à la très puriste et introvertie à l'extrême Casa Gaspar (1991) de Campo Baeza. On pensera ensuite sans doute à toutes ces pratiques architecturales concentrées sur « l'Œuvre » – figure conceptuelle non moins révélatrice d'une vision sociale très particulière de l'architecte – ; de Zaha Hadid à Frank Gehry en passant par la très grande majorité des opérateurs des « blobs »¹⁵ et autres tenants d'une architecture « utopique » qui ne tente pas moins de dissoudre le réel en elle, de l'absorber, le digérer, l'anéantir par la puissance de ses objets artistiques spectaculaires hors-sol. Bref, de nier, tout autant, le réel.

Plus théorique est la nouvelle école qui se tient entre des figures de proue telles que *Dogma* (Aureli), *Office* (Geerst), *ELEX* (Lapierre), *Muoto* ou encore *Bruther*. Ses protagonistes l'explicitent mieux que jamais : l'impérialisme rhabillé à la hâte en « poétique de la raison »¹⁶ n'est, de toute évidence, qu'une autre manière de poursuivre et défendre même, en quelque sorte *contre l'époque*, ce premier paradigme. Elles sont légions, les agences et les postures qui s'y inscrivent aujourd'hui en guise de « nouveau réalisme »¹⁷ et qui s'appuient sur les propositions théoriques des têtes d'affiche citées pour remplacer la non-prise en compte de l'existant dans ses singularités en actes et en latences par des discours sur le « minimal »¹⁸, la « neutralité »,

14 Jacques Lucan, *Précisions sur un état présent de l'architecture*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2015.

15 Voir à ce sujet : Emmanuel Rubio, *Blobs. Rêves et cauchemars de l'architecture contemporaine*, Paris, Sens&Tonka, 2021.

16 Thématique d'un cycle de conférences à l'Ecole d'architecture de Marne-la-Vallée, puis de la Cinquième Triennale de Lisbonne, tous deux sous la direction d'Eric Lapierre (et al).

17 « L'architecture duréel en France », <https://fonds-perspektive.de/fr/larchitecture-du-reel-en-france/>

18 *Minimal* étant ici employé par ces protagonistes en un sens bien précis, se voulant à la fois critique du minimalisme chic et défense d'une austérité maximale. Voir à ce sujet les analyses pertinentes publiées dans la revue *Criticat*, dont notamment Pierre Chabard, « Utilitas, firmitas, austeritas » (*Criticat*, 17, 2016) et Jeremy Till, « De l'austérité à la rareté » (*Criticat*, 16, 2015).



le « simple »¹⁹, le « substantiel »²⁰ ou encore « l'amodal »²¹ architectural. Et ce n'est évidemment pas un hasard si *les leaders* de ce mouvement contemporain sont le plus souvent les plus fervents défenseurs de « l'autonomie » d'une discipline architecturale aux contours moraux non moins douteux et aux accents idéologiques et sociaux non moins intéressés²². Eric Lapierre ne peut être plus explicite que lorsqu'il écrit son souhait de « réinstaller la capacité de l'architecture à constituer un fond culturel (...) nécessaire à la cohésion sociale », tout en glorifiant pêle-mêle l'œuvre monumentale de Palladio à Vicence, l'urbanisme militariste d'Hausmann et en déplorant le manque de « grand récit » pour l'architecture de ces dernières années²³. De même, qu'annonce réellement Pier Vittorio Aureli avec son appel en faveur d'une « architecture absolue » (*absolute architecture*), « absolu » étant entendu en son sens originel de « séparé » de sorte que les réalisations américaines de Mies van der Rohe y sont considérées comme « les plus grands exemples d'architecture absolue »²⁴ ? Pierre Chabard le confirme : ce qu'il y a d'« absolu » dans la forme architecturale se mesure, pour Aureli, à l'aune de « sa capacité à instaurer un ordre aussi bien formel que politique »²⁵. *Deus ex architectura*. Mais voilà, les temps changent et la Farnsworth est régulièrement sous l'eau depuis les années 1990, menacée par les inondations toujours plus menaçantes de la Fox River avoisinante. Son statut unique dans l'histoire de l'architecture, ses caractéristiques « d'œuvre canonique »²⁶ et sa pureté constructive et compositionnelle ne l'ont pas protégée face au tournant anthropocénique. De sorte que c'est presque les ruines de la modernité qu'on observe désormais en contemplant les photos de ce qui semble être un petit objet bien mal en point, perdu dans un monde nouveau qui le délaisse et avec qui il ne sait plus interagir en retour...

131

119

19 « Simple c'est plus », *D'A*, n° 286, 2020.

20 André Kempe, « Une architecture substantielle. Une tendance prometteuse dans l'architecture française », *D'A*, 2021.

21 « Architecture amodale », *FACES*, n°78, Gollion, Infolio, 2021.

22 Jeremy Till, « Deluded Detachment », *Architecture Depends*, op. cit., pp.7-26.

23 Eric Lapierre, « Beauté de la nécessité », dans *La Beauté d'une ville*, Paris / Marseille, Pavillon de l'Arsenal / Wildproject, 2021, pp.546-555.

24 Pier Vittorio Aureli, *The Possibility of an Absolute Architecture*, Cambridge, MITPress, 2011, p.42.

25 Pierre Chabard, « *Utilitas, firmitas, austeritas* », *Criticat*, 17, 2016, p.39.

26 Peter Eisenman, Ariane Lourie Harrison, *Ten Canonical Buildings, 1950-2000*, New York, Rizzoli, 2008.



Fig. 3 - La Farnsworth, submergée par les eaux de la Fox River, le 19 mai 2020. Photographie : Zbigniew Bzdak / *Chicago Tribune*, édition en ligne, 19 mai 2020

Deuxième paradigme : la *situation*

120

132 Ce premier ordre épistémique est en tension depuis toujours avec un tout autre registre idéologique. En opposition à la vision paternaliste, unificatrice et universalisante de la conception, un second paradigme propose pour sa part des manières de concevoir et de bâtir plus en accord avec les particularités d'un milieu donné ; voire des raisons de croire que c'est tout au contraire l'adéquation à ce milieu qui doit primer, en tant que valeur, dès lors qu'il s'agit d'évaluer la qualité architecturale ou d'en définir les principes. Ce second univers, c'est celui de *la situation*, et donc de *l'architecture située* ; c'est celui d'une culture disciplinaire attentive aux génies des lieux, aux urbanités, aux écosystèmes, aux traditions, aux matières et aux ambiances locales. L'histoire pourrait être celle du passage de *Less is more* à *Less is a bore* (Venturi), si on en croit du moins les affirmations d'un *Learning from Las Vegas* annonçant, en réaction à un modernisme architectural « utopique et puriste », qu'étudier le paysage existant « est pour un architecte une manière d'être révolutionnaire », tant « les architectes ont perdu l'habitude de regarder l'environnement sans jugement préconçu »²⁷. Il est entendu qu'en effet, c'est cette fois tout le courant post-moderniste qui pourrait être convoqué pour illustrer ce second paradigme dans la mesure où il est attaché aux questions de *significations* – à savoir donc,

²⁷ *L'enseignement de Las Vegas*, Bruxelles, Mardaga, 2008, p.17.



Fig. 4 - Le musée national du Qatar de Jean Nouvel (2019), une rose des sables technologique en guise d'architecture située. Source : www.jeannouvel.com Site consulté le 10 décembre 2021

nécessairement, aux problématiques de contextes culturels et sociaux qui donnent sens et corps à des signes et symboles. Ainsi – pour poursuivre avec les architectes de renom qui, à l'occasion, deviennent les figures de ralliement de mouvements disciplinaires –, ainsi en va-t-il de Jean Nouvel, postmoderne convaincu s'il en est, dont les dernières réalisations s'affichent comme des *canards* plus explicites que jamais : pensons notamment à la rose des sables géante que constitue le tout récent musée national du Qatar (2019) et aux propos que défend l'auteur à son sujet :

133

121

« le musée national est évidemment dédié à l'histoire du Qatar. Symboliquement, son architecture doit évoquer le désert, sa dimension silencieuse et éternelle, mais aussi la modernité et l'audace qui sont venues perturber ce qui semblait à jamais imperturbable. (...) le Qatar est un leader mondial dans des domaines aussi divers que l'éducation, la communication et les technologies énergétiques. C'est un aspect que ma muséographie essaie d'évoquer. (...) Prendre la rose des sables comme point de départ devient une idée très progressiste, pour ne pas dire utopiste. Je parle d'utopie parce que pour construire un bâtiment de 350 mètres de long, avec ses grands disques incurvés, ses intersections, ses éléments en porte-à-faux – tout ce qui évoque la rose des sables –, il fallait relever d'énormes défis techniques. Cette architecture est à la pointe de la technologie, comme le Qatar »²⁸.

²⁸ <http://www.jeannouvel.com/projets/musee-national-du-qatar/>





L'argumentation est sans équivoque : en tous points, il s'agit pour Nouvel de faire voir à quel point la forme est en écho avec le Qatar comme pays, comme symbole, comme histoire, comme actualité culturelle, économique et sociale. C'est cela même qui semble faire, pour l'architecte, *valeur architecturale*. Dans un entretien récent²⁹, le Prix Pritzker précise bien que c'est d'ailleurs une posture qu'il tient depuis ses études aux Beaux-Arts, en profonde réaction à ce qu'il nomme sans détour un « clonage planétaire » :

« Aux Beaux-Arts, l'architecture se pratiquait à partir de dogmes, de recettes à apprendre. Comme dans les ateliers de peintres anciens, il fallait copier le maître. Et aucun des projets qu'on nous demandait de concevoir n'était précisément situé. On dessinait « une maison pour un sculpteur dans un parc »... Comment construit-on, dans ce cas-là ? Je n'ai jamais compris. Tous mes projets étaient refusés à l'école. Ils étaient influencés par Parent, son architecture brutaliste, puissante. (...). L'architecture, c'est la recherche de la meilleure solution à un problème particulier. C'est aussi la pétrification d'un moment de culture. (...). L'inquiétant, c'est que, depuis presque un siècle, à l'échelle planétaire, on bâtit des immeubles dessinés a priori dans des bureaux d'études, puis parachutés, sans relation avec la géographie, le climat, l'histoire de la ville. Donc le musée disparaît. On a une répétition de bâtiments interchangeables, une succession d'objets autistes, sans cohérence, sans travail sur les transitions entre eux. Un clonage planétaire qui me désespère. »

Cette possible inclusion du postmodernisme dans ce second paradigme étant entendue, on pourrait ensuite convoquer, comme un second déploiement sur la question, l'idée de *régionalisme critique*. Cette idée est généralement citée dans les discours architecturaux en référence aux travaux de l'historien Kenneth Frampton³⁰ qui y voit une manière de parler des « récentes "écoles" régionales qui s'attachent avant tout à représenter et à servir les territoires limités dans lesquels elles sont ancrées »³¹. L'historien de l'architecture

29 Pascale Kramer, « Jean Nouvel : « Mon meilleur outil de travail, c'est mon lit » », *Le Monde*, 07 janvier 2018.

30 Comme en témoignait encore récemment la parution d'un numéro entier de la très sérieuse revue architecturale *OASE* sur la thématique du « Critical Regionalism Revisited » ou plus précisément, de « l'exploration de la contribution de Frampton à l'architecture, par le biais plus particulier de l'un de ses concepts théoriques les plus influents : le régionalisme critique ». Tom Avermaete, Véronique Patteuw, Léa-Catherine Szacka, Hans Teerds, « Revisiting Critical Regionalism », *OASE*, 103, 2019, p.1.

31 *L'architecture moderne. Une histoire critique*, Londres, Thames & Hudson, 2010, p.334.





Jean-Claude Vigato donnerait toutefois à regarder un peu plus loin dans le passé en montrant à quel point ce n'est pas que la modernité architecturale tardive du XX^e siècle qui donne dans le « régionalisme critique », mais toute une histoire de la discipline depuis « les dernières décennies du XIX^e siècle », qu'on pourrait inviter à la table des débats pour mettre en lumière quelques-unes des résistances hybrides et inventives aux dispositifs *atopiques*³².

S'arrêter toutefois à ces considérations serait imaginer que la tension entre universalité et localisme est un fait tout à fait récent ; ce que contestent radicalement des auteurs comme Liane Lefaivre et Alexander Tzonis, chez qui, tout au contraire, le concept de « régionalisme critique » – dont ils sont les inventeurs historiques –, « a été choisi pour exprimer ce fait que ce nouveau mouvement architectural ressemble en de nombreux points aux efforts d'une longue lignée d'architectes qui de tous temps s'est opposée à une vision autoritariste, standard et universelle de la conception, et a tenté des manières alternatives de bâtir des édifices, des paysages et des villes, pour mieux mettre en valeur les particularités d'une région, l'unicité de son environnement et de ses matières, la singularité de sa culture et la façon de vivre de ses peuples. »³³. Comme le montre très bien leur magistral *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization*, la tension dialectique entre les tenants d'un universalisme et les porteurs d'une relation accrue aux lieux est immémoriale et pourrait même être portée jusqu'aux écrits de Vitruve lui-même. Ainsi, les chercheurs proposent de considérer à son sujet que ses objectifs, en écrivant le *De Re Architectura*, n'étaient autres que ceux, « pratiques et pressants » à la fois, de répondre à un Empire et ses besoins « d'une boîte à outils universelle en matière de conception et de maître d'œuvre ; un ensemble de règles capables de servir des besoins en matière de programme de construction à grande échelle destinés, aux côtés de leurs équivalents universalistes économiques, législatifs et culturels, à l'établissement d'un ordre globalisé et centralisé à la fois, capable de constituer le premier jalon vers un monde entièrement lissé »³⁴.

135

123

32 Un constat par ailleurs entièrement rejoint par l'encyclopédique *Architectural Regionalism* de Vincent B. Canizaro, New York, Princeton Architectural Press, 2007.

33 Liane Lefaivre, Alexander Tzonis, *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization, Peaks and Valleys in the Flat World*, Londres, Routledge, 2012, p.viii.

34 *Ibidem*, p.3.



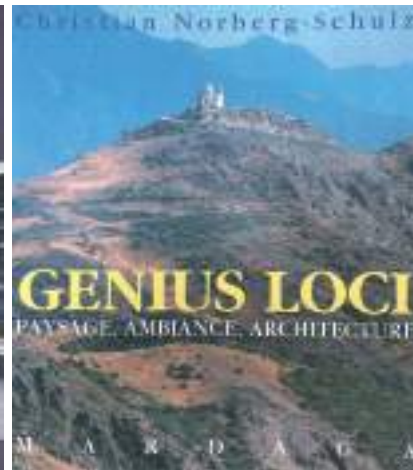
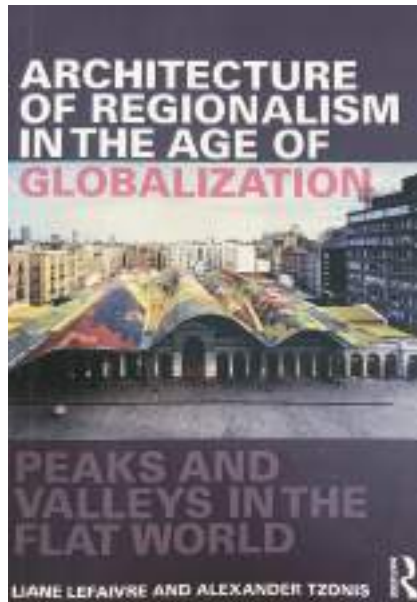


Fig. 5 (gauche) - Couverture de la seconde édition de l'ouvrage *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization* de Liane Lefaivre et Alexander Tzonis, Londres, Routledge, 2012

Fig. 6 (droite) - Couverture de l'ouvrage *Genius Loci: paysage, ambiance, architecture* de Christian Norberg-Schulz, Mardaga éditions, 3^e édition, 1997

C'est sans doute cette longue histoire disciplinaire qu'il faut avoir à l'esprit lorsque sont rappelées les philosophies du *Genius Loci* chez Norberg-Schulz et invoquées les théories du *Projet local* chez Magnaghi comme des « renouvellements » disciplinaires ou des « inventions » fondatrices. Elle est bien longue, en vérité, l'histoire des discours engagés sur le sujet. De sorte que, côté pratique architecturale, c'est tout autant à la suite d'une très longue série que s'inscrit aujourd'hui Bernard Quirot annonçant que « les architectes devraient (...) chercher des territoires et des situations où l'on peut édifier des bâtiments avec l'aide des hommes dotés d'un savoir spécifique sur la matière. Il existe des lieux qui échappent à l'uniformisation imposée par ailleurs et où il est encore possible de faire de l'architecture, c'est-à-dire de concrétiser un site par le choix d'un matériau et d'un système constructif »³⁵. Notons en suivant à quel point c'est encore de ce second paradigme idéologique dont il s'agit avec les approches promues par Aldo Rossi occupé à promouvoir la permanence architecturale et l'inscription dans une continuité *typo-morphologique* urbaine locale, ou la *morphogenèse* pratiquée, enseignée et promue par Patrick Berger avec l'idée qu'il

³⁵ Bernard Quirot, *Simplifions*, Paris, éditions Cosa Mentale, 2019, p.11.



faut refuser les approches qui « parachutent une forme sur un site quel qu'il soit »³⁶. D'une certaine façon, on pourrait enfin relire le *brutalisme* éthique et esthétique des Smithson comme appartenant à cet univers de sens, lui aussi étant le développement le plus direct possible des réalités sociales et des contingences d'une époque et d'une culture située dans l'architecture³⁷.

Cette seconde façon de considérer « l'architecture » doit être associée avec les épistémologies scientifiques défendant une pratique de terrain, de l'anthropologie (au moins depuis Claude Lévi-Strauss) à la sociologie (au moins depuis William Foote Whyte et la deuxième génération de l'Ecole de Chicago dans les années 1940) et jusqu'à la « philosophie de terrain »³⁸ (telle que pratiquée notamment par des auteurs comme Bruce Bégout ou Baptiste Morizot). A chaque fois, l'idée est la même : celle d'une mise en situation systématique des entités étudiées au sein d'un *milieu*³⁹ précisément situé et étudié lui-même comme composante indissociable des sujets et objets terrestres.

On pourrait alors facilement s'attarder plus longuement sur la longue liste de réalisations *kitsch*, sur les dérives pseudo-vernaculaires et néo-régionalistes ou sur le façadisme et les décors simulacres que ce second paradigme a nourri au fil des siècles. De même faudrait-il prendre le temps de déconstruire l'ensemble des dérives intrinsèquement liées à cet univers, comme celle notamment du « déterminisme géographique » qui, par opposition à des démarches plus « possibilistes », enfermerait les devenirs individuels et collectifs dans des conditions locales enfermantes. Que penser aussi d'un tel paradigme face à la vitalité contemporaine des discours politiques identitaires, avec toutes les idéologies xénophobes qu'ils peuvent contenir : un discours sur la « conscience du lieu » et la « patrimonialisation des territoires » est-il véritablement à même de faire barrière aux volontés de repli sur soi ? Ayant largement commenté ces dérives dans d'autres

137

125

36 « L'architecture humaine doit se concevoir en fonction du sol, du matériau, du climat, de l'outil. Ce sont des approches très physiques. A la différence de certains architectes qui parachutent une forme sur un site quel qu'il soit ou qui privilégient l'expression de la structure et non pas de la vie du programme. » Patrick Berger, <https://www.letemps.ch/lifestyle/patrick-berger-maitre-formes>

37 Reyner Banham, *Le Brutalisme en architecture, éthique ou esthétique ?*, Paris, Dunod, 1970.

38 Christiane Voltaire, *Philosophie de terrain*, Paris, Créaphis, 2017.

39 Au sens où ce terme a pu être développé par Jacob von Uexküll en 1909 dans son ouvrage révolutionnaire *Mondes animaux et monde humain* et au sens où ce terme a été popularisé dans les milieux de l'architecture français, notamment par la philosophe Chris Younès depuis le début des années 1990.





travaux de recherches préalables, je n’y reviendrai pas ici, renvoyant le lecteur curieux à ces publications précédentes⁴⁰.

Troisième paradigme : les *devenirs*

A ces deux paradigmes de l'*architecture atopique* et de l'*architecture située*, le présent modèle théorique propose d'adjoindre un troisième univers, d'ailleurs sans doute bien antérieur aux deux autres : celui des mondes de la conception, de la construction et de la pensée des établissements humains réfléchissant et agissant « par-delà l'édifice » aux *devenirs* que met en mouvement l'architecture.

Pour la bonne compréhension de ce troisième paradigme, peut-être plus difficile à visualiser que les deux premiers, il est fondamental de s'accorder sur le fait qu'il ne s'agit nullement pour ses défenseurs « d'abandonner la forme » (architecturale et autre). Par lui, ce n'est pas tant que « le processus compte plus que la forme finale » ; c'est plutôt d'une *autre manière de concevoir*, de bâtir et d'évaluer la justesse de « l'architecture » dont il est question. A bien des égards en effet, il paraît clair que pour ses protagonistes, la forme compte vraiment – le prouvent bien la qualité compositionnelle et l'intelligence constructive des réalisations de Raumlabor, de même que l'attention à la matière, aux détails techniques et à leur réalisation rigoureuse chez Rural Studio (pour ne citer que ces deux exemples parmi une infinité). Toutefois, ce qui compte aussi et surtout, dans ces postures et réalisations, ce sont les origines et destinations de cette forme, les synergies sociales et environnementales dans lesquelles elle est prise et les façons dont elle contribue de façon équitable, durable et vivifiante à ces milieux complexes.

C'est en ce sens qu'on se souviendra des propos de l'architecte Christophe Aubertin (Studiolada) affirmant qu'« un chantier ne se limite pas aux entreprises qui assemblent des composants, nous devons considérer l'ensemble du processus de production car le bâtiment représente une économie considérable et peut procurer une multitude d'emplois qui font sens [...] L'architecture doit être pensée d'une part, en termes de *process*, pour que sa production construise une nouvelle activité vertueuse pour le territoire, et d'autre part, en termes de résultat pour que l'usage et l'image

40 Sur ce dernier point, voir notamment Mathias Rollot, «Le biorégionalisme américain. Un outil pour repenser les territoires», *EcoRev'*, «L'écologie, une politique en actions», n° 47, 2019/1 ; Mathias Rollot, «Aux origines de la "biorégion". Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens», *Métropolitiques*, 22 octobre 2018 ; ou encore Mathias Rollot, «Pour un biorégionalisme émancipateur», entretien mené par Michel Bernard, revue *Silence*, n° 496, «Le biorégionalisme, le monde d'après ?», 2021.



Fig. 7 - Raumlabor, « Sammlers Traum », Berlin, 2017. Vue de face. Source : <https://raumlabor.net/> Site consulté le 10 décembre 2021

des réalisations participent à l'amélioration du cadre de vie »⁴¹. Le propos est clair : si la forme compte, c'est aussi pour son rôle esthétique-social, pour toutes les manières par lesquelles elle peut « améliorer » une situation spatiale, un mécanisme urbain, un ensemble fonctionnel, un réel vécu par l'humain et par le non-humain à la fois. En revenant sur l'insuffisance du génie du lieu comme concept capable de répondre aux enjeux contemporains, Boris Bouchet exprime lui aussi très explicitement les raisons du nécessaire passage du second au troisième paradigme : « Il n'est plus suffisant de dire que le lieu porte en lui le « génie » de son architecture, de sa transformation. Nous parlons donc de « milieux » pour définir l'interaction entre l'architecture et les écosystèmes culturels, économiques, géographiques qui la portent, non plus seulement ici mais ailleurs, conscients du caractère global du monde que nous occupons »⁴². Pour ces acteurs, il semble que l'architecture ne doive plus être ni située, ni a-située, mais qu'elle doive contribuer de façon plus complexe aux dynamiques et synergies croisées à l'œuvre dans les anthropo-écosystèmes à la fois locaux et globaux. A bien des égards, ce *troisième paradigme de l'architecture*, c'est celui de la pensée des « métabolismes urbains » et de la circularité des économies et des matières – du réemploi au recyclage en passant par l'*upcycling* et le *cradle-to-cradle*. C'est aussi le monde de la co-conception participative, *via* des processus incrémentaux plutôt que *via* une planification experte figée. C'est un univers de sens nourri aux flux, aux milieux vivants et aux savoir-faire autochtones, à leurs devenir et à leurs fragilités.

41 Cité par Mathias Rollot, « L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ? », dans Xavier Guillot et Nicolas Fiévé (dir.), « Penser l'architecture par la ressource », *Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, 2021.

42 <http://borisbouchet.com/?textes=pour-une-architecture-des-milieux>

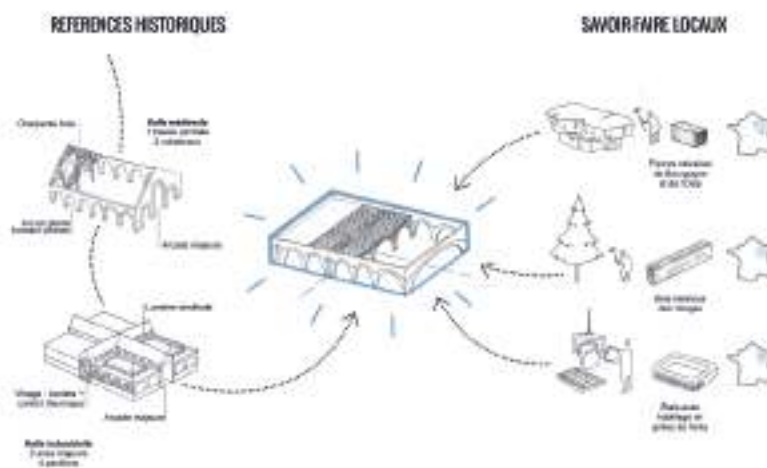


Fig. 8 - Croquis du Marché de Saint-Dizier (52), Studiolada. Source : <https://www.studiolada.fr/> Site consulté le 10 décembre 2021



140 Ce troisième monde est sans doute fondamental, sur un plan disciplinaire et éthique, en ce qu'il réouvre la possibilité de retracer une autre histoire de l'architecture, éloignée des beaux objets et de leurs grandes figures conquérantes (blanches, masculines, sachantes, autoritaires – lire excluantes et dominatrices) : une histoire capable de relire les porosités de l'architecture savante avec les mondes vernaculaires, avec la contingence, le bricolage et le démontage, l'imprévu et l'ordinaire, ou encore avec les habitants et les habitantes, leurs préoccupations et leur dignité. Par lui, il n'est plus question de « composition » ou de « non-composition »⁴³ mais de « composer avec » – les gens, les énergies, les matières, les flux, les imprévus, le manque d'argent, les aléas et les risques, la pollution et l'obsolescence programmée. Ainsi en va-t-il des mélanges improbables auxquels on assiste à l'occasion dans les discours et les textes en guise de démonstration architecturale : ici et là, l'argumentation architecturale est devenue un ensemble hétérogène oscillant entre explicitation des bilans carbone et des cycles de vie, présentation des origines géographiques et sociales des matériaux, mise en lumière des savoirs-faire convoqués par les assemblages constructifs et démonstration des qualités des rituels de fondation festive des lieux

⁴³ Jacques Lucan, *Composition, non-composition. Architecture et théories. XIX^e - XX^e siècles*, Lausanne, EPFL Press, 2009.





instaurés⁴⁴. Faut-il le préciser ? Ce type de discours tourné vers l'aspect symbiotique de l'architecture n'a presque rien en commun avec les critères qui importent les familles d'architectes plus conventionnellement attachées à la typologie et à la référence, à la proportion et à la richesse des séquences spatiales !

Pour beaucoup de tenants de ce troisième paradigme, il ne s'agit ni d'y penser à la place de l'habitant, ni d'y faire « pour » lui, mais plutôt d'y bâtir *en tant qu'habitant*, qu'habitant, de milieux au sein desquels les apprentissages et les responsabilités sont partagés en tous sens et à tous instants. Pour se faire une idée concrète, on pourra penser aux énergies déployées par les « collectifs » d'architecture, en France et dans toute l'Europe, autant qu'aux expérimentations menées par des structures hybrides telles que ROTOR en Belgique, Ecosistema Urbano en Espagne ou encore Rural Studio aux Etats-Unis. Et, en matière de théorie de l'architecture, c'est résolument vers des ouvrages comme *Architects after Architecture*⁴⁵ qu'il faudra se tourner pour nourrir une vision et des devenirs alternatifs de « l'architecture » – comme édifice, comme discipline et comme métier – dans ses rapports au temps, à la matière, à la norme et à l'éthique. Et, de même encore, qu'on pourra considérer la production bâtie concrète d'agences d'architectures actives telles que *Construire* et sa volonté « de systématiquement préférer le vivant à l'inanimé, l'homme à la pureté architecturale »⁴⁶. Les Saprophytes, quant à eux, ont beau annoncer que « ce n'est pas la forme finale qui importe le plus, mais la façon dont on y arrive, le processus », il n'empêche que, de leurs propres dires, « ce qui nous différencie de la plupart de nos confrères, c'est qu'avant le chantier, on dessine le minimum. On se garde des espaces de liberté, le droit de modifier en fonction de nos rencontres. [...] Un ordre sans pouvoir [:] nous voulons des chantiers à cette image, en prenant le temps, en commençant petit, avec des envies, des intentions, de la solidarité, de la modularité. Ma posture d'architecte est dans la cohésion de l'ensemble, dans la portée politique du projet. Pas dans une vision hiérarchisante »⁴⁷. A chaque fois, en quelque sorte, le même discours, la même intention : il n'est pas question de supprimer la forme ou d'arrêter de bâtir, il ne s'agit pas de nier la puissance de la forme ou l'intérêt du chantier ; c'est d'une remise

141

129

44 Mathias Rollot, Chris Younès, « La collaboration festive : une éthique de fondation des lieux », *Revue Française d'éthique appliquée*, n°8, « A quoi nos croyances nous engagent-elles ? », Toulouse, éditions érès, 2019.

45 Harriet Harriss et al. (éds.), *Architects after architecture. Alternatives Pathways for Practice*, Londres, Routledge, 2021.

46 Construire & Edith Hallauer, *Histoire de construire*, Arles, Actes Sud, 2012, p.43.

47 Amandine Dhée, *Les Saprophytes. Urbanisme vivant*, Lille, Editions La Contre Allée, pp.43-44.





en perspective du rôle social et des potentialités éthiques de l'architecte et de l'architecture dont il s'agit. Le troisième paradigme l'annonce haut et fort : il est possible de faire de l'architecture sans succomber aux sirènes de la domination et de l'ordre, autant qu'aux mysticismes du lieu et à ses personnifications intéressées. Ni architecture universaliste, ni architecture située, mais architecture symbiotique, en réseau, en synergie, au contact des métamorphoses d'un monde à la fois humain et non-humain en mutation permanente.

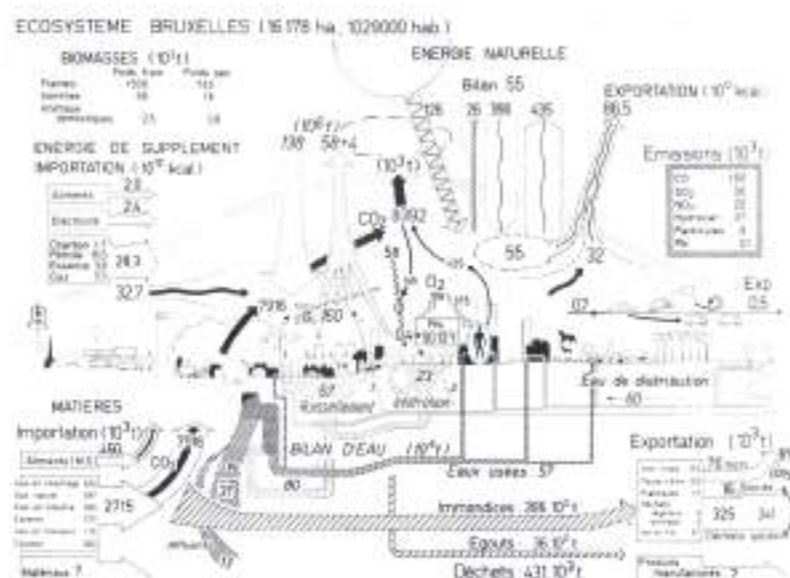


Fig. 9 - La théorie du métabolisme urbain explique l'écosystème de Bruxelles. Duvigneaud, « Ecosystème Bruxelles », dans Duvigneaud, Kestemont, (dir.), *Travaux de la Section Belge du Programme Biologique International*, Bruxelles, 1977.

En considérant les manières dont l'édification vernaculaire est fondée sur ces principes, on pourra voir le caractère assez immémorial de ce troisième paradigme, dont la naissance précède très probablement celle des deux premiers. Cependant, dire cela n'est pas nier qu'on puisse parallèlement assister à une ré-émergence contemporaine assez forte de ce paradigme, notamment au sein des milieux architecturaux les plus experts – comme en témoigne peut-être l'évolution des sujets de recherche, des préoccupations de la jeunesse, des métiers de l'architecture ou encore des thématiques annoncées par les grandes expositions internationales. De sorte qu'il n'y a pas à s'étonner, par exemple, que la version 2021 du biennal *Prix Architecture Occitanie* ait pu chercher à mettre en valeur, *dixit* le jury lui-même, « les approches – celles des maîtres d'ouvrage comme celles des architectes –





et les processus de projet qui ont mené aux réalisations. L'architecture n'est pas estimée ici selon des critères strictement esthétiques ou esthétisants. Regarder l'architecture, c'est prendre en considération les pratiques et usages, l'économie de moyens, l'énergie déployée et l'énergie nécessaire, l'ancrage dans l'environnement local et la prise en compte des futurs possibles. [...] On ne regarde pas aujourd'hui les photos sur papier glacé – ou sur écran dynamique – de la même manière que nous le faisons auparavant. Et même si notre fascination pour l'image semble ne pas avoir changé, nous sommes maintenant conscients des effets de post-production et cherchons au contraire la qualité dans les conditions de pré-production. »⁴⁸. Belle preuve peut-être que ce troisième paradigme n'est ni un paradigme réservé aux jeunes collectifs radicaux, ni le résidu d'un monde vernaculaire sur le déclin : tout au contraire, il forme ici le socle évaluatif de l'architecture d'un jury républicain pourtant majoritairement composé d'architectes praticiens et co-porté par la Maison de l'Architecture et l'Ordre des Architectes régionaux.

Cette ré-émergence contemporaine s'entend probablement mieux dès lors qu'on peut la placer au regard de l'évolution de ces trois paradigmes dans les mondes universitaires et scientifiques. Du point de vue épistémologique, en effet, ce troisième paradigme rejoint pleinement les nombreux constats scientifiques récents qui confirment l'obsolescence certaine du premier paradigme – abandonné, on le sait, dans la grande majorité des disciplines scientifiques depuis au moins le début du XX^e siècle, au profit de modalités d'enquête mieux situées et de finalités de recherche moins universalistes. Ces mêmes constats contemporains placent aussi en difficulté le deuxième paradigme, et ce, pour au moins deux raisons. D'une part, il semble que l'idée même de *situation* pose aujourd'hui problème, comme le synthétise clairement Emmanuelle Coccia – parmi d'autres – en relevant que le terme « d'écosystème », par exemple, « devrait être abandonné puisqu'il a été inventé en 1935 dans le cadre d'un débat très compliqué, et tout à fait dépassé, autour de la part du vivant et du non-vivant à l'intérieur d'une communauté végétale. Ce terme présuppose l'existence d'un équilibre créé de manière presque mécanique et automatique. Cette hypothèse est fausse, elle n'a rien à voir avec une étude empirique de la réalité, mais on continue à l'entretenir juste parce qu'on a besoin de retrouver dans la nature un équilibre qui n'est jamais là »⁴⁹. D'autre part, il apparaît que la prétention

143

131

48 « Prix Architecture Occitanie 2021 : Les vertus de l'acte de bâtir », AMC, 30/11/2021, <https://www.amc-archi.com/photos/prix-architecture-occitanie-2021-les-vertus-de-l-acte-de-batir,78911/super-cayrou-uvre-d-art-ref.1>

49 Emmanuelle Coccia, « Le monde est un jardin avant d'être un zoo », entretien, Métal Hurlant #1, 2021, p.49.



humaine à cartographier et faire l'inventaire du terrestre soit en passe de devenir une lubie d'un autre âge, aussi naïve que prétentieuse, comme en témoigne cette fois l'écologue et biologiste Bernard Chevassus-au-Louis annonçant que « ce que l'on voit n'est qu'une partie très partielle et biaisée du vivant, c'est une idée fondamentale qu'il faut s'approprier. [...] Dans les années 1970, on pouvait penser avoir réalisé 70, voire 80% de l'inventaire du vivant alors qu'aujourd'hui, on en est à 10% tout au plus. On va ainsi devoir gérer quelque chose qui restera en grande partie méconnu et peu ou pas visible »⁵⁰. Comment ainsi, eu égard à ces deux seuls constats, continuer à défendre l'idée qu'il faudrait construire des savoirs sur des objets d'étude « en situation », si d'un côté ces contextes ne cessent d'évoluer et d'un autre côté, si nous n'arrivons finalement qu'à peine à en cerner les limites et à en définir les contenus ? C'est précisément en cela que ce troisième paradigme est à rapprocher de l'épistémologie des « humanités environnementales »⁵¹ et c'est dans ce contexte qu'on peut comprendre le programme de ces « humanités écologiques » telles qu'elles sont décrites par l'anthropologue Deborah Bird Rose qui en préfigure les lignes directrices dans un programme publié dès 2004 :

« Les humanités écologiques travaillent en profondeur les grandes binarités de la pensée occidentale. Nous œuvrons dans une période de changement social et environnemental rapide, et nous sommes engagé-e-s dans le dépassement transversal des divisions qui entravent notre compréhension et notre action. Cet engagement coïncide avec notre effort pour une plus grande justice sociale et écologique, et pour l'avenir de la vie. Les chercheuses et les chercheurs des sociétés colonisatrices trouvent ici un impératif éthique supplémentaire : celui d'être responsables des savoirs et des aspirations à la justice des peuples autochtones. (...) Le principal changement semble être celui du passage de l'atomisme à la connectivité, et donc du passage d'une croyance en la certitude à une reconnaissance et à un travail créatif avec l'incertitude. (...) La nouvelle écologie démarre avec cette assertion fondamentale : celle que l'unité de la survie n'est pas l'individu ni l'espèce, mais l'organisme-et-son-environnement. (...) Les changements dans l'acte de penser sont révolutionnaires :

50 Bernard Chevassus-au-Louis « Penser la biodiversité », dans Vincent Bradel (dir.), *Urbanités et biodiversité. Entre villes fertiles et campagnes urbanisées. Quelle place pour la biodiversité ?*, Espace rural & projet spatial, Volume 4, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2014, pp. 33-41.

51 Guillaume Blanc et al. (dir.), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017 ; Aurélie Choné et al. (dir.), *Guide des Humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2016.





on passe de concepts de climax et d'équilibre aux concepts de déséquilibre proliférant ; des concepts d'objectivité au concept d'intersubjectivité ; des prédictions déterministes à une conscience des incertitudes fondamentales – si bien que les prédictions n'en sont plus que probables (...) Le résumé que Prigogine fait de ce tournant s'avère pertinent sur l'ensemble du spectre des paradigmes occidentaux du savoir : le changement s'opère «de la substance vers la relation, vers la communication et vers le temps» »⁵².

En tout cela, ce troisième paradigme pour l'architecture est donc celui d'une attention renouvelée à la façon dont l'architecture, une fois débarrassée d'un peu de sa monumentalité ordonnée et de ses philosophies métaphysiques du lieu, peut s'avérer capable de tisser et ré-agencer un certain nombre de liens entre les choses et les êtres dans toute leur diversité et leur devenir incessants. La vie elle-même, sous toutes ses formes et par-delà les distinctions obsolètes de l'organique et de l'inorganique, de l'actif et du passif, de l'objet et du sujet⁵³ : c'est à cela que ces articulations esthético-éthiques suggèrent de s'intéresser, plus qu'aux objets architecturaux eux-mêmes, dans leur froideur et leur solitude – qu'elle soit « située » ou non.

Il reste bien sûr que ce troisième paradigme, lui aussi, comporte ses pentes savonneuses et parts d'ombre. Il est toujours tentant de vouloir rappeler à ses acteurs et actrices que la parole habitante n'est ni forcément certaine ni nécessairement stimulante, de même que la liste est longue de preuves montrant que l'engagement habitant n'est pas toujours vecteur de qualité dans la construction. Similairement, on pourra craindre une confusion toujours proche entre frugalité heureuse et pauvreté navrante, entre bricolage inventif et n'importe quoi généralisé ; et il ne faudrait pas qu'avec de jolis concepts naïfs, on ne fasse que masquer des réalités désastreuses. De même encore, si on sait tout l'intérêt, mais aussi toute la difficulté de l'idée de *bon sens* pour l'architecture⁵⁴, on sait aussi à quel point la difficulté des situations écologiques dans lesquelles nous sommes englués nécessite aussi, aujourd'hui plus que jamais, bien plus qu'une simple intuition intellectuelle accessible à tous : c'est aussi de scientifiques et d'appareils de mesures, de comités spécialisés, d'artisans et de techniciens bien concentrés

145

133

52 Deborah Bird Rose, *Vers des humanités écologiques*, Marseille, Wildproject, 2019, p.11, p.13, p.14, p.15.

53 Voir notamment Jane Bennett, *Vibrant Matter. A political Ecology of Things*, Durham, Duke University Press, 2010.

54 Florian Guérant, Mathias Rollot, *Du Bon sens. En faire preuve, tout simplement*, Paris, Libre & Solidaire, 2016.



sur leur domaine de compétence dont dépend notre avenir – fût-il *low-tech* et décroissant ! Enfin, ce troisième paradigme et son insistance à détourner le regard du pur objet ne devront certes pas oublier les nombreux intérêts sociétaux de l'œuvre urbaine capable de devenir *figure de reliance* : après tout, comme cela a été démontré ailleurs, une « monumentalité écologique » architecturale est à la fois possible et souhaitable⁵⁵ !

Une redéfinition nécessaire

Ces descriptions et précautions étant posées, il faut dire en guise de conclusion à quel point la reconnaissance collective de ce troisième paradigme architectural est intimement liée à notre capacité de dépassement d'une définition classique de l'architecture, telle que pouvait notamment la formuler un John Ruskin en introduction à ses *Sept Lampes*. L'auteur y différenciait très strictement l'architecture du « bâtiment », de la « construction » et d'un simple bâtir considéré comme « banal » car, annonce-t-il simplement, si on emploie le mot architecture pour désigner tout cela, alors « dans ce sens l'architecture cesse d'être un des beaux-arts »⁵⁶. Cependant, que penser encore de cette définition par *exclusion* – exclusion de tout ce qui n'est pas labellisé du sceau des beaux-arts, de l'architecte diplômé, appartenant à son corps social constitué et bien protégé ? Que défend-on, au juste, avec une telle définition de l'*architecture comme ce qui est produit par les architectes* : une réelle qualité bâtie pour tous ou un corps social fermé et ses privilèges ? Puisque toute délimitation d'un champ d'expertise nécessite, en revers, la formation d'un territoire dépossédé de cette compétence, alors l'attribution d'un domaine privilégié pour les architectes et leurs architectures constitue une insulte en miroir à tout ce qui n'y est pas inclus. Une « discrimination », annonçait Bernard Rudofsky dans son célèbre *Architecture without architects*⁵⁷, à l'égard de tous ces édifices pour lesquels « nous n'avons même pas de nom ». Bon nombre d'architectes de renom ont pourtant exposé au grand jour leur fascination pour l'architecture édifée hors du territoire des architectes, de Frank Lloyd Wright à Anna Heringer, d'Hassan Fathy et André Ravéreau à Carin Smuts et Lucien Kroll, parmi une infinité d'autres encore. Cela n'empêche

⁵⁵ Mathias Rollot, « Pour une monumentalité écologique », dans *La Beauté d'une ville*, op. cit.

⁵⁶ John Ruskin, *Les sept lampes de l'architecture*, Paris, Klincksieck, 2008, p.7-8.

⁵⁷ Ouvrage dont il faut souligner l'emprunt aux travaux préalables de l'historienne Sibyl Moholy-Nagy et notamment son ouvrage *Native Genius in Anonymous Architecture* – situation à ajouter à l'interminable liste des travaux réalisés par des femmes, mais invisibilisés en suivant par une domination masculine généralisée. Sur ce cas précis, voir Fanny Lopez, *L'ordre électrique. Infrastructures énergétiques et territoires*, Genève, MetisPresses, 2019, p.77.



pas l'association courante de « l'architecture » à un Art supérieur, à un supplément d'âme, à une culture savante définitivement plus intéressante que les bricolages spontanés des peuples. Tout cela est encore très présent dans les milieux français de la pratique, de l'enseignement et de la recherche en architecture ; avec des conséquences évidentes sur les œuvres conçues, sur les manières d'enseigner et sur les objets de recherche choisis.

On pourra revenir, pour nourrir le débat, à des considérations historiques sur la question. Dans son dernier ouvrage *L'ordre électrique*, l'historienne de l'architecture Fanny Lopez revient justement sur la naissance « de la notion d'architecture, entendue dans sa perception académique » telle qu'elle « s'institutionnalise à la fin du XVII^e siècle », de la fondation de l'Académie royale d'architecture par Louis XIV en 1671 à la mise en place, à la suite, d'une théorie architecturale destinée à « mettre en place l'idéologie professionnelle des architectes »⁵⁸ :

« Au tournant du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'histoire de l'architecture s'affirme comme une discipline à part entière, tout en s'appliquant à établir une frontière nette entre des réalisations issues de la « haute culture occidentale » qui vont en composer les principaux jalons et les autres, tour à tour désignées par les termes d'architecture « traditionnelle », « mineure », « régionale », « folk », « autochtone », « indigène », « vernaculaire », « sans architecte » ou « anonyme ». La ligne de démarcation entre culture et nature apparaît ici clairement comme un élément structurant de l'histoire de l'architecture occidentale. Ce grand partage n'a cessé d'exclure, de disqualifier et d'opposer l'architecture à l'environnement. [...] Le vernaculaire, tout comme l'autonomie énergétique (dans ses échos à un local qui n'est pas repli) appara[ît] comme un levier conceptuel permettant de bousculer l'histoire de l'architecture, en dépolitisant le rapport aux ressources, ainsi que les rapports de dépendance et de nécessité, de production et de consommation associés »⁵⁹.

147

135

Ces débats sont parfois violents et moteurs de souffrance et d'exclusion pour celles et ceux qui tentent de réinventer la discipline, luttant activement contre ses formes d'obsolescences multiples. A titre d'exemple, n'oublions

⁵⁸ Fanny Lopez, *L'ordre électrique*, op. cit., pp.69-71.

⁵⁹ *Idem.*





pas le florilège de réactions virulentes, au sein du corps architectural, qui a pu naître de la Biennale de Venise de 2018 sous la direction d'Encore Heureux⁶⁰, de telle sorte que les protagonistes eux-mêmes ont dû finir par dire, hésitants, qu'à la Biennale de Venise, ils s'intéressaient cette année « plus à des sujets de société qu'à l'architecture pure »⁶¹ ! Il en va de même pour toutes les discussions ordinaires qu'on aura pu entendre, ici et là, sur les « collectifs » d'architectes⁶², accusés au mieux d'avoir arrêté l'architecture, au pire de *trahir* leur discipline. Faut-il s'étonner qu'eux-mêmes finissent, en suivant, par se poser la question, se demandant finalement si la *permanence architecturale* qu'elles et ils pratiquent doit encore être nommée « architecture » plutôt que « construction des désirs communs » ? « Parle-t-on seulement d'architecture ? On discute plus de postures que d'espaces, de volumes ou de matières. On parle plus d'usage et d'habiter, que de fonction ou d'esthétique. (...) L'architecture apparaît alors comme un support, un outil. Un prétexte ? On la devine en pointillés »⁶³. C'est une évidence : quand une communauté vous dé-légitime, deux options s'offrent à vous : soit réaffirmer votre appartenance à la tribu au prix d'une redéfinition inclusive, soit assumer une sortie, plus ou moins définitive, de la communauté en question... C'est finalement la première option que semblent avoir choisie les porteuses de la *permanence architecturale* : « Que viennent alors faire les architectes ici ? Ils tentent peut-être de battre en brèche une certaine image de l'architecture »⁶⁴.

60 Voir notamment les quelques articles critiques et ironiques publiés à ce sujet sur le site très conservateur *Chroniques d'architecture*, dont le plus explicite : Alice Delaleu, « Des Zadistes à Venise ! », 2 mai 2018.

61 Marie Godfrain, « A la Biennale de Venise, on réfléchit plus à des sujets de société qu'à l'architecture pure », *Le Monde*, 26 mai 2018.

62 Ateliergeorges, Mathias Rollot (éd.), *L'hypothèse collaborative. Conversations avec les collectifs français d'architectes*, Marseille, Hyperville, 2018.

63 Hyperville, « Préambule. L'incertitude active », dans Edith Hallauer (éd.), *La permanence architecturale. Actes de la rencontre au point haut*, 16 octobre 2015, Marseille, Hyperville, 2016, p.9.

64 *Idem*, p.10.



[10]



Search PhilPapers

Handbook of the Anthropocene

Nathanael Wallenhorst & Christoph Wulf (eds.)
Springer (forthcoming)



« Architecture »

Emeline Curien & Mathias Rollet

Only considering that the building sector generates nearly 40% of annual global CO₂ emissions (UN/IEA, 2017) may probably be enough to justify the presence of an « architecture » entry in this *handbook of anthropocene*. Yet this article broadens the question to clarify both what's behind the complex concept of « architecture » and in which sense it may be a key point if « our job is to make the Anthropocene as short/thin as possible » (Haraway, 2016 : 100). Assuming it is not « too late », the article will then try to show how architecture, despite its disastrous past achievements, could paradoxically become a fantastic way to shape truly ecological societies.

First of all, if architecture should matter today, it is because of its very large *ecological impacts* (if « architecture » is understood in the sense of the building / the built environment), as much as its *ecological responsibilities* (if « architecture » also means the work of architects and the architectural discipline). A good way to understand these issues is probably to consider the *concrete age* we have known for a century. Energivorous to produce, but also almost impossible to recycle, concrete has been recently characterized by *The Guardian* as nothing less than « the most destructive material on Earth », for its CO₂ emissions but also for the water, sand and corruption issues it generated this last decades worldwide (Watts, 2019). Concrete would also be easy to accuse for the architectural, functional and aesthetic uniformization that took place worldwide, often against the « art of dwelling » of vernacular local cultures (Illich, 1984), the artisanal know-how and local bio- and geo-sourced low-tech activities. Yet, as Vaclav Smil noted in his seminal *Making the Modern World: Materials and Dematerialization*, « perhaps no other comparison illustrates the scale of this concretization better than this one: consumption of cement in the USA totaled about 4.56 Gt during the entire twentieth century – while China emplaced more cement (4.9 Gt) in new construction in just three years between 2008 and 2010, and in the three years between 2009 and 2011 it used even more, 5.5 Gt (NBSC, 2013). » (Smil, 2014: 132)! A clear comparison that perfectly shows both how the problem isn't the same worldwide, and also how it tends to become more and more problematic as the global acceleration goes on.

Yet concrete isn't the only responsible for the current architectural impacts and responsibilities, as far as the vertiginous set already built by the anthropocenic western cultures is also based on a considerable sum of *junkspaces* – in the sense that architect Rem Koolhaas gave to this term : a short-term, cheap and easily replaceable construction, that configures space as sealed packaging, always interiors and disconnected from the terrestrial multiple realities by technical means such as air conditioning, artificial light or elevators (Koolhaas, 2000). May it be shopping centers, airports, hospitals or night-clubs, *junkspaces* are all built with many « junkmaterials » that are neither sustainable nor durable ; nor qualitative nor



recyclable. It's quite not a surprise that the « modern-liquid » era (Zygmunt Bauman) transformed *architecture* in such a consumable industrial space-product, at least for who may agree with philosopher Günther Anders remarking that « production lives from the death of the single product (which has to be purchased again and again). In other words, the 'eternity' of production rests on the mortality of its products » (Anders, 1956 : 91). Architecture is no exception to the rule, as its now fully following the whole industrial economic system based on the fact that *production design its products as the wastes of tomorrow, production is a waste production*. Yet the main problem with edification being the size and the quantity of the products. As each *junkspace* only serves for a very limited time before being old-fashioned or becoming *obsolete* (Tischleder, 2015), from its birth it already represents tons of pollutant composite chemical materials, whose only destiny is to be « thrown away » – forgetting that, in a biospheric perspective, « you can't throw anything away because there is no « away » » (Sale, 1985: 118)– without any chance to enter a sustainable becoming. So that « there is already more Junkspace under construction in the 21st century than survived from the 20th... » (Koolhaas, 2000 : 408).

From this point of view, the anthropocene's era not only fulfilled the earth with a huge quantity of buildings and artificialized ground surfaces ; it also constructed a huge time bomb, a delayed crystalized pollution that awaits us in a very short future, in the sense that at the end of its short-life term, this built junk-mass promises to be very difficult either to repair or to be conserved, both impossible to transform and to recycle to fit their new environments. Also built to deploy the full potential of fossil fuels, these buildings are quite unable to function without a phenomenal amount of energy to be heated, cooled and ventilated, so that it is difficult to imagine they could resist the different « energy-scarce world » scenarios that emerges today, even from the most serious and official institutions. However, junkspace continues to be built everyday, in a such way that the United Nations expects global space cooling to double its energy consumption by 2040 (UN, 2021: 6)...

Architecture – designed or not by architects – also becomes a crucial issue as the world is largely driven by a constant urbanization phenomenon that makes the global population more and more urban each decade – 33% in 1960, 56% in 2020 (UN Population Division, 2018) –, and since predictions announce that, by 2050, more than 68% of the world population projected to live in urban areas (UN Department of Economic and Social Affairs, 2018). In this context, by 2060, « global material use is expected to more than double » and « the floor area of the global buildings sector projected to double » (UN, 2021: 29); mostly in countries that « do not currently have mandatory building energy codes in place » for now (IEA, 2017). Without ecological education and rules to constrain the markets, it is likely that more urbanization means above all more impervious soils and therefore more floods, more human constructions and therefore less wild ecosystems, more infrastructures and *Large technical systems* (LTS) (Hughes, 1983); and therefore less autonomous and resilient micro-grids of transports, energy and food productions. And finally, more slums. Indeed, despite



efforts from the international communities in improving slums and preventing their formation, slums continue to grow worldwide, in the sense that the United Nation itself admits that « absolute numbers continue to grow », so that « the slum challenge remains a critical factor for the persistence of poverty in the world ». In 2016, « one in eight people live in slums », representing « around a billion people » living « in slum conditions » (UN, 2016).

Will societies choose to follow the « solutions » of the *home automation*, *smart cities* and *smart landscape* (Koolhaas, 2015) sold by tech companies to answer those issues – leading to centralized, expert and technology-driven « sustainable » megalopolis for the wealthiest? Or will they choose the path of degrowth, of vernacular & low-tech solutions (Watson, 2020) and of « eco-decentralist design » (Todd, 1981) initiated by the « Green Cities » movement (Berg, 1989) ? Whatever solutions may be taken, a fundamental point lays in the fact that each technical option we choose will also have its certain impact on our mammal bodies and psyches, our cultural local imaginaries and cosmologies.

Indeed for now, modern architecture has been driven by the modern paradigm of the private and the control, the « development » and the economic growth, the idea of a linear constant scientific progress and its blurred link with mystified social progresses, all this being embedded in the overall *paradigm of the new* (Rosenberg, 1960). But many hints tend to prove that the Anthropocene era imposes to shape an architecture that would, on the contrary, help us to slow down, to let things happens without us (what the ancien Lurianic Kabbalah called *Tzimtzum*), to reconnect to a conscience and a knowledge of the societies and *milieus* that we inhabit, and above all, to reconsider our deep personal and cultural relationship with the biosphere so that it can really become a shared articulation of more-than-human bioregions (Glottfelty, 2014). In this sense, architecture may even represent a very interesting medium to consciously reshape our ways of life and our mental structures. Far away from staying the perfect tool for extractivism it was, from pursuing the pure anthropocentric views that characterized our modern era, and from reinforcing the structures of social domination with coercive-adapted spatial orders, architecture could rather become the perfect way to follow « The Earth Path », and « ground our spirits in the rhythms of nature » (Starhawk, 2016).

Finally, if the timeless « art of *aedification* » have something to do with our specific *anthropocene* era, and if it may become a solution rather than the main problem, it's probably thanks to the fast-extending scope of competences and interests that transforms the architectural discipline into a field that possess ecological opportunity. Or, to say it with designer Bruce Mau : « If you think about architecture as a methodology – independent from the outcome – you would see that architecture has a deep culture of synthesis informed by civic values. If you have this capacity, that's the most valuable capacity of this time in history » (Mau, 2012 : 26). Indeed, « architecture » as discipline already changed, and continues to change so



much that few researchers already talk about « post-architecture » (Harriss, 2021). This because, as we saw it, tackling the ecological issues of our era will not require to design new labeled industrialized green-constructions, but mostly means to act a very deep restructuring of the building sector and professions, the relationship we nourish with domestic and shared space, the hierarchy we establish between experts and vernacular, the dualism we trace between human and non-human. There is no doubt that, expending its field of interest far from its original « art of *aedification* » ground, architecture as discipline could be considered the perfect tool to address the issues highlighted by the *ecological humanities* (Rose, 2004). In this sense « the expansion of the discipline and the experimentation with alternate forms of architecture practice is not simply a new trend, but a survival tactic » (Harriss & al., 2021 : 14): not only for the architects and the architectural discipline, but for the whole humanity !

Bibliography

- Anders, Günther. 1956. « On Promethean Shame », in Christopher John Müller, *Prometheanism. Technology, Digital Culture and Human Obsolescence*, London - New-York, Rowman & Littlefield, 2016.
- Berg, Peter & al. (eds.). 1989. *A Green City Program for the San Francisco Bay Area & Beyond*, San Francisco: Planet Drum Foundation, Wingbow Press.
- Glotfelty, Cheryll, Quesnel, Eve (eds.). 2014. *The Biosphere & The Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, Routledge.
- Harriss, Harriet & al. (eds.). 2021. *Architects after architecture. Alternative Pathways for Practice*, Routledge.
- Haraway, Donna. 2016. *Staying With the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*. Duke University Press.
- Hughes, Thomas P. 1983. *Networks of Power. Electrification in Western Society. 1880-1930*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- IEA/OECD. 2017. *Energy Technology Perspectives 2017*. Paris.
- Illich, Ivan. 1992. « Dwelling. Address to the Royal Institute of British Architects, York, U.K., July 1984 », in *the Mirror of the Past. Lectures and Addresses 1978-1990*, Marion Boyars Pub..
- Koolhaas, Rem. 2000. « Junkspace », in Chung & al. (eds.), *Harvard Design School Guide to Shopping 2*, Taschen.
- Koolhaas, Rem. 2015. « Smart landscape: Intelligent Architecture », *ArtForum*.
- Liam Young (ed.). 2019. *Machine landscapes: Architectures of the Post-Anthropocene*, John Wiley & Sons.
- Mau, Bruce. 2012. « The Massive Changer », in Rory Hyde, *Future Practice: Conversations from the Edge of Architecture*, Routledge.
- Rosenberg, Harold. 1960. *The Tradition of the New*, New York: Horizon Press.
- Sale, Kirkpatrick. 1985. *Dwellers in the land. The Bioregional Vision*, San Francisco: Sierra Books Club.
- Smil, Vaclav. 2014. *Making the Modern World. Materials & Dematerialization*, John Wiley & Sons.
- Starhawk. 2016. *The Earth Path. Grounding your spirit in the rhythms of nature*, HarperOne.



Todd, John, Tukul, George. 1981. *Reinhabiting Cities and Towns: Designing for sustainability*, San Francisco: Planet Drum Foundation.

Tischleder, Babette B., Wasserman, Sarah (eds.). 2015. *Cultures of Obsolescence. History, Materiality, and the Digital Age*, Palgrave Macmillan.

Rose, Deborah Bird, Robin, Libby. 2004. « The Ecological Humanities in Action: an Invitation », *Australian Humanities Review*.

UN Department of Economic and Social Affairs. 2018. *Population dynamics, World Urbanization Prospects, The 2018 Revision*.

UN Environment, IEA. 2017. *Global Status Report 2017*.

UN Environment. 2021. *2021 Global Status Report for Buildings and Construction: Towards a Zero-emission, Efficient and Resilient Buildings and Construction Sector*. Nairobi.

UN Habitat, 2016. *Slum Almanac 2015/2016: Tracking Improvement in the Lives of Slum Dwellers*

UN Population Division. 2018. *World Urbanization Prospects: 2018 Revision*.

Watts, Jonathan. 2019. « Concrete: the most destructive material on Earth », *The Guardian*, Mon 25 Feb 2019. <https://www.theguardian.com/cities/2019/feb/25/concrete-the-most-destructive-material-on-earth>

Watson, Julia. 2020. *Lo-TEK Design by Radical Indigenism*, Taschen.





144









biorégionalisme(s)

[11] Mathias Rollot, “Faire l’expérience du tournant climatique : l’architecture est-elle un levier potentiel ?”, dans Céline Bodart, Chris Younès (dir.), *Le tournant de l’expérience, Actes du colloque de la Cité*, 2018.

[12] Mathias Rollot, “Aux origines de la “biorégion”. Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens”, *Métropolitiques*, 2018.

[13] Mathias Rollot, traduction de P. Berg & R. Dasmann, “Réhabiter la Californie” & Mathias Rollot, “Le biorégionalisme américain. Un outil pour repenser les territoires”, dans *L’écologie, une politique en actions, EcoRev*, N°47, 2019/1.

[14] Mathias Rollot, “Synergies biorégionales. Quelques enjeux conceptuels et architecturaux”, dans Roberto d’Arienzo, Chris Younès (dir.), *Synergies urbaines. Pour un métabolisme collectif des villes*, Genève, Métispresses, 2019, pp. 221-236.

[15] Mathias Rollot, “Avant propos”, dans Kirkpatrick Sale, *L’art d’habiter la terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.

[16] Mathias Rollot, traduction de P. Berg, “Apprendre à se lier à un lieu-de-vie” et note de traduction, dans Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura (dir.), *Design des territoires. L’enseignement de la biorégion*, Paris, Eterotopia France, pp.25-41.

[17] Mathias Rollot, “L’architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin: régionaliste, biorégionaliste ?”, dans Xavier Guillot et Nicolas Fiévé (dir.), *Penser l’architecture par la ressource, Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, 2021 (article republié en mandarin sur la plateforme franco-chinoise *E-art 2052*, dossier “*Pensons le monde d’après*”, 2021 [en ligne]).

[18] Mathias Rollot, “Postface : situer et bâtir nos idéaux”, dans François Nowakowski, l’Atelier Commun (dir.), *La biorégion en projets. Penser les futurs possibles d’une vallée ardéchoise*, Paris, Eterotopia France, 2022, pp.206-210.





[11]



148



Au tournant de l'expérience

*Interroger ce qui se construit,
partager ce qui nous arrive*

Sous la direction de
Chris Younès
Céline Bodart


hermann





XII

Faire l'expérience du tournant climatique : l'architecture est-elle un levier potentiel ?

MATHIAS ROLLOT

Il convient de s'entendre sur ce fait que, contrairement à ce qu'il est habituel d'entendre à ce sujet, la catastrophe écologique n'est pas pour demain. Elle n'est pas de l'ordre du probable ou du potentiel, ne constitue nulle spéculation de la communauté scientifique, pas plus qu'elle n'est le fruit des élucubrations catastrophistes des auteurs écologiques de notre temps. Non, la catastrophe écologique, en vérité, a déjà eu lieu. Elle n'est pas pour demain, elle était avant-hier. Hier déjà, en effet, pouvaient déjà être mesurées ses conséquences. Ainsi est-il d'ores et déjà possible, pour des scientifiques de renommées internationales comme le biologiste américain Paul R. Ehrlich, de parler de sixième extinction de masse des espèces¹. Le réchauffement climatique – qui a clairement été rattaché aujourd'hui aux activités humaines –, mais aussi la surpopulation et la surconsommation ont conduit à une surexploitation des milieux qu'il n'est plus question aujourd'hui de démontrer. Chaque année recule « l'Earth Overshoot Day », tant et si bien que, selon un récent article du très sérieux journal *Nature*, il nous reste trois ans seulement pour « sauvegarder notre climat² », 2020 devenant le « point de bascule » climatique global³. Alors que nous commençons à peine à mettre des mots sur le phénomène, la situation s'accélère, empire.

1. Gerardo Ceballos, Paul R. Ehrlich *et al.*, « Accelerated modern human-induced species losses : Entering the sixth mass extinction », *Science Advances*, vol. 1, n° 5, 19 juin 2015.

2. Christiana Figueres *et al.*, « Three years to safeguard our climate », *Nature*, 28 juin 2017.

3. Potsdam Institute for Climate Impact Research, Stefan Rahmstorf et Anders Levermann, « 2020 : The climate turning point », 2017, rapport de recherche disponible en ligne, <<https://newclimate.org/2017/04/10/2020-climate-turning-point/>>.

I. S'INTERROGER SUR LA CAPACITÉ ARCHITECTURALE
DANS UN MONDE POST-CATASTROPHIQUE

L'axiome initial du présent article est que la grande responsable de notre incapacité à réagir est l'*expérience humaine* – grande absente de ce phénomène global⁴. Comment en effet percevoir la crise environnementale à l'œuvre? Qu'il s'agisse ou non d'avoir la preuve de quoi que ce soit (car c'est aussi le rôle de « l'expérience » – au sens scientifique du terme –, que d'aider à démontrer quelque chose), il semble que la catastrophe soit survenue, et pourtant, nous n'ayons pu « en faire l'expérience ». Au contraire, l'observation de l'évolution sociétale de ces dernières années a montré une grande inertie, une quasi-immobilité face à la nécessité absolue qui s'impose pourtant à l'humanité. Là où l'expérience aurait pu nous aider à réagir par le biais d'un traumatisme créateur, pour transformer nos comportements et nos valeurs, nos habitudes et nos vies, nous restons incapables de comprendre ce qui advient. C'est de la sorte qu'il est possible de lire l'interrogation de Chris Younès et David Marcillon ouvrant le dernier numéro de la revue *Philotope* :

Il faut huit mois à l'humanité pour consommer toutes les ressources naturelles renouvelables que la Terre peut produire en un an. *Comment imaginer* cette monstruosité avec ses injustices, bouleversements et crimes associés⁵?

Véritablement : comment imaginer? Ou, mieux encore : *comment réaliser*, même, intégrer, digérer, prendre note, accepter et faire avec ce qui est advenu au fil des années? Voilà la question avec laquelle nous restons bloqués en tant qu'individus n'ayant pu faire l'expérience de la catastrophe climatique survenue.

Comment alors développer un *sentir* de ce *tournant* à l'œuvre? Si *infra-liminaire* et *supra-liminaire*⁶ qu'il soit, le changement climatique doit pouvoir être représenté par la culture pour être compris

4. Cet axiome initial se fonde notamment sur les conclusions historiques proposées par les philosophes de Günther Anders et d'Hans Jonas. Voir notamment à cet égard : Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002, t. I; et Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion, 1990.

5. Chris Younès et David Marcillon, « Edito », *Philotope*, n° 14 (« MaT[i] erre[s] »), 2017, p. 5 [je souligne].

6. Cf. Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, Fario, 2011, t. II.



et travaillé pour ce qu'il est, pour être perçu et toucher l'être non seulement en termes de rationalité, de chiffre et de démonstration, mais aussi en termes émotionnels, symboliques, existentiels. Depuis les années 1970, de nombreux médias tentent de sensibiliser le grand public à ces questions : des revues (*La gueule ouverte*, premier magazine écologique français, est fondé en 1972), des dessins animés (*Nausicaä de la vallée du vent* d'Hayao Miyazaki date de 1984), des documentaires (de Yann-Arthus Bertrand à Al Gore, les années 2000 ont été florissantes à ce sujet), des livres, des expositions et installations artistiques, etc. Tout est bon pour essayer de faire voir au plus grand nombre l'invisible climatique et ses conséquences possibles. À ce point, il est possible de s'interroger : quel rôle positif a pu jouer l'architecture au sein de cette mobilisation des arts et de la culture pour sensibiliser aux bouleversements climatiques à l'œuvre ? Ces dernières années ont surtout vu apparaître les modes désastreuses de la végétalisation mensongère des façades et des toitures, des fausses promesses d'une agriculture urbaine peu durable, du simulacre d'écologie créé par les façades en revêtements bois apposées sur la construction en béton, bref, c'est de l'émergence d'un ensemble bariolé de *green washing* plus décomplexé que jamais qu'il est question. Rien de bien enthousiasmant donc, *a priori* en termes d'architecture « écologique ». Il y a, bien sûr, des formes d'architectures écologiques qui ne soient pas des simulacres et des « arnaques » contreproductives d'un point de vue environnemental. Architectures technophiles ou technocritiques, capitalo-solubles ou décroissantes radicales, expertes ou vernaculaires, peu importe : l'architecture, c'est certain, a évolué de façon spectaculaire avec la venue de la transition paradigmatique en cours. Ce n'est pas là toutefois l'objet de notre article. Ce dernier vise plutôt à faire état des manières par lesquelles l'architecture pourrait aider à faire prendre conscience de la situation écologique de ses contemporains. Il cherche à dire en quoi penser que l'architecture peut constituer une *expérience* capable de « faire tournant », capable d'aider à faire voir la réalité d'ores et déjà transformée du monde post-catastrophique que nous vivons. L'architecture a-t-elle donc la capacité de nous aider à sentir l'urgence de la situation ? Encore faudrait-il, nous répondra-t-on à raison, définir avant toute chose, ce qu'entendre par « architecture ». En effet, outre que son *indéfinition*⁷ puisse être créatrice, l'architecture est-elle projet ou objet, discipline ou matière,

7. Benoit Goetz, Philippe Madec et Chris Younès, *Indéfinition de l'architecture*, Paris, La Villette, 2009.



formation, métier ou action ? Nous tenterons de le dire : quelle que soit la réponse donnée à ce questionnement, semble apparaître « la capacité expérimentielle » de l'architecture.

II. L'ARCHITECTURE, SES DÉFINITIONS ET POTENTIALITÉS PROPRES

En tant que *discipline* tout d'abord, il faut dire à quel point l'architecture peut se révéler être un levier pour représenter les transformations à l'œuvre. Le champ offre des outils pour porter un regard singulier sur le monde autant que pour représenter ce point de vue, constituant de fait un milieu privilégié pour apprendre à voir autrement la Planète habitée autant que pour faire voir les changements que cette dernière subit. Qui, en effet, plus que l'architecte, est directement concerné par la manière dont les établissements dialoguent avec les milieux ? Qui est plus directement impacté (si ce n'est l'habitant lui-même) par la façon dont humanités et naturalités s'échangent ? Ce n'est pas un hasard si Frank Lloyd Wright interroge dès 1910 l'autosuffisance, les nouvelles mobilités et les relations de l'architecture et de l'énergie aux territoires et si l'Allemand Leberecht Migge propose d'envisager le jardin social comme une alternative verte au capitalisme dès 1918, avec presque un siècle d'avance sur les débats que nous menons aujourd'hui. Pas plus n'est-ce surprenant de voir à quel point les travaux de Buckminster Fuller envisagent, dès la fin des années 1920, des alternatives écologiques aux méga-réseaux modernes et leurs vulnérabilités potentielles, avec, à nouveau, une avance déconcertante sur la plupart des autres méthodes artistiques et scientifiques⁸. C'est que la discipline est un champ privilégié pour poser un regard à la fois critique et prospectif sur l'état des choses, autant que pour transformer ce regard en un objet capable de nourrir l'imagination humaine de lieux fantastiques à habiter.

En tant qu'art de bâtir ensuite, l'architecture est une capacité à projeter des lieux où l'humain peut retrouver un contact avec la nature et faire l'expérience de la déconnexion d'avec les lieux hyperartificiels qu'il vit et subit dans les mégaloïles occidentales. Cette expérience sensible, parce qu'elle passe par l'incarné, constitue un moment vécu

8. Sur tout cela, autant que sur les travaux suivant des Smithson, de Steve Baer, Michael Jantzen, Alexander Pike, Michael Reynold ou encore Michel Rossell, voir le très bon ouvrage de Fanny Lopez, *Le rêve d'une déconnexion. De la maison autonome à la cité auto-énergétique*, Paris, La Villette, 2014.



capable de parler à l'être par-delà ses réseaux rationnels et culturels, par-delà ses croyances et son parcours propre. D'une part en effet, toute géométrie est existentielle⁹, et parle à l'individualité dans ce qu'elle a de plus intime et de plus sensible en renvoyant le corps à ses présences actuelles et passées. D'autre part ensuite, parce que la situation charnelle d'être au contact du naturel est une expérience qui dépasse les frontières et les politiques, les époques et les catégories. Plaçant l'humain en face de ce qu'il y a de vivant en lui, elle le confronte éthiquement parlant, en s'affirmant comme une forme de Visage – lévinassien – qui nous place en tant qu'être sensible, empathique et responsable. Ainsi a-t-on souvent pu vouloir dire la capacité qu'a l'architecture à nous faire accéder à la Nature comme *paysage*. C'est sa capacité à nous faire accéder à la Nature comme *altérité capable de nous renvoyer à notre propre éthique* que je voudrais dire ici – ce qui, certainement, est tout différent du paysage dans ses acceptions trop souvent esthétisantes et romantiques¹⁰. Soit, pour le dire en un vocable plus maldinéien, si l'architecture « Ouvre¹¹ », à savoir si elle est capable d'ouvrir l'être à lui-même, c'est aussi peut-être en ce qu'elle ouvre physiquement et symboliquement sur une nature avec qui elle dialogue et dont elle tire son existence même, portant de ce fait l'être la parcourant à s'envisager lui-même face à cette nature qui le confronte en le plaçant face à l'abîme de sa responsabilité. C'est cela aussi dont est capable l'architecture comme art de bâtir face à la difficulté de faire l'expérience du tournant à l'œuvre. Dès lors tout du moins qu'elle est engagée en ce sens et capable de refuser les formes de *junkspace* courantes au sein de la ville contemporaine¹².

En tant qu'ordonnancement sociétal maintenant, l'architecture est aussi une forme de contrat social bâti, capable de cristalliser dans la matière les positions philosophiques et politiques d'une communauté.

9. Thierry Paquot et Chris Younès (dir.), *Géométrie, mesure du monde*, Paris, La Découverte, 2005 ; Mathias Rollot, *Critique de l'habitabilité*, Paris, L&S, 2017.

10. Federico Ferrari, *Paysages réactionnaires. Petit essai contre la nostalgie de la nature*, Paris, Eterotopia, 2016.

11. Voir notamment Chris Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art, existence*, Paris, Cerf, 2007.

12. Sur les liens ontologiques de l'architecture avec la nature, et pour une critique des manières dont les « junkspaces » contemporains détruisent tant l'architecture que la possibilité de l'habiter, voir notamment Mathias Rollot, « L'architecture, art obsolète », in *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, MetisPresses, 2016, p. 74-83.



En cela, elle traduit l'éthique d'un groupe humain en une esthétique qui n'est pas neutre d'un point de vue écologique. En effet, l'esthétique architecturale est une incarnation d'énergies et de savoir-faire mécaniques ou humains qui ont chacun des incidences écologiques particulières. Et ces choix sont visibles sur l'édifice habité : une brique en terre crue signalera, symboliquement, un travail humain bien différent d'une ossature en acier... En tant que formes de transmissions d'héritages et de valeurs culturelles, ces mises en œuvre choisies ont donc une portée émotionnelle très puissante, capable de mettre en mouvement l'individu d'une manière qui, une fois de plus, dépasse la pure rationalité comptable. Représentation immédiate de sujets politiques, mais aussi premières incarnations du rapport nature-culture d'une société, les filières constructives mobilisées par l'architecture sont à lire en ce sens comme des armes pour mettre en mouvement l'opinion publique sur les questions environnementales¹³. Outil éthico-esthétique efficace, elles sont capables de mobiliser rapidement des territoires en une direction politique donnée en un instant, en ce qu'elles sont des cautions données à des vies et des histoires humaines. Ainsi l'architecture comme choix de société a les moyens d'œuvrer à une explicitation ordinaire et quotidienne des manières qu'a l'humain de travailler *avec* la nature, faisant apparaître, par là, l'indissociabilité de nos sorts respectifs.

L'architecture, enfin, comme action, comme art d'appropriation individuelle des lieux terriens, cette « architecturation » semble à considérer comme une vraie potentialité écologique à l'échelle globale. En effet, s'il est avéré qu'une vraie métamorphose doit survenir dans les institutions¹⁴ et la structuration globale des sociétés occidentales, il n'est pas exclu qu'un changement radical puisse – doive – passer aussi par une révolution dans les pratiques individuelles de chacun. Observés sous cet angle, les détournements, ré-inventions, remises en cycles et revalorisations inventés au quotidien par les individus sont autant de manières de ré-envisager l'architecture, voire de *réarchitecturer*

13. Mathias Rollot, « La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine », in Xavier Guillot et Anne Coste (dir.), *Espace rural et projet spatial*, vol. VII : *Transitions énergétiques et ruralités contemporaines*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2017.

14. Voir à ce sujet les ouvrages d'Olivier Frérot parus ces dernières années aux éditions Chroniques sociales, dont notamment : *Solidarités émergentes – Institutions en germe* (2015) ; *Métamorphose de nos institutions publiques* (2016) ; *Contribuer à l'émergence d'une société neuve et vive* (2017).



les milieux vers des fonctionnements plus synergiques. Dans toute pratique d'*upcycling*, qui s'actualise de façon discrète dans l'habitation quotidienne des lieux, est à l'œuvre une micro-révolution dans la manière d'appréhender les ressources latentes des territoires habités¹⁵. Chacune d'entre elle s'affiche comme un exemple à suivre pour repenser notre rapport à la ville, à la campagne et à la nature sauvage à toute échelle. Chacune est, à sa manière, fût-elle modeste, mise en place d'une petite partie de la société conviviale¹⁶ qu'Ivan Illich appelait de ses vœux et qu'il nous reste encore à inventer pour ouvrir sur un monde plus sensé¹⁷. « L'architecturation », en se donnant à voir aussi comme une morale ordinaire, pourrait rendre visible la part qu'il incombe à chacun de déplacer. Et travaillerait, donc, elle aussi, de ce point de vue, à faire vivre des formes d'expériences de ce tournant qui se cherche en chacun de nous.

III. METTRE EN PLACE LES CONDITIONS DE POSSIBILITÉ D'UNE ARCHITECTURE BIORÉGIONALE

Quelle que soit la définition que l'on veuille bien en donner, l'architecture a donc bien les moyens d'œuvrer à une meilleure intelligibilité de la situation, à une plus grande sensibilité à ses conséquences, à un sentir accru de ses incarnations et complexités à toutes les échelles – bref, l'architecture est bien un catalyseur expérientiel du tournant paradigmatique à l'œuvre. Pour peu, en tout cas, que l'on accepte de la considérer et de la conduire en tant que telle ! Car, sans surprise, ce n'est pas toute construction, pas tout architecte ni tout habitant qui l'entend en ces termes. Le temps n'est plus au débat, mais à l'action. Et celle-ci est claire, si l'on s'entend du moins sur le fait que l'anthropocène est surtout *capitalocène*, *mégallocène*, *industrialocène* et *occidentalocène* à la fois¹⁸. Or réduire les échelles, s'ouvrir aux autres cultures, retrouver

15. Sur les métabolismes urbains et les questions de recyclage, de latence et de synergie, voir notamment les ouvrages sous la co-direction de Roberto D'Arienzo et Chris Younès parus ces dernières années chez MetisPresses : *Recycler l'urbain* (2014) ; *Ressources urbaines latentes* (2016) ; *Synergies urbaines* (à paraître, 2018).

16. Ivan Illich, *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973.

17. Florian Guérant et Mathias Rollot, *Du bon sens*, Paris, L&S, 2016.

18. Voir à ce sujet les travaux et interventions critiques de Christophe Bonneuil, dont notamment Jean-Baptiste Fressoz, Christophe Bonneuil, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.





un artisanat sain, et travailler à développer des alternatives au capitalisme ambiant, semblent des voies ouvertes par la question de la *biorégion*. Par « biorégion », il s'agit ici de faire référence au courant *biorégionaliste* nord-américain, dont on pourrait voir en l'écologiste Peter Berg le fondateur. Il ne s'agit donc nullement d'une remise à jour de l'idée de « régionalisme critique » déjà proposée par Kenneth Frampton¹⁹ (ainsi colorée vert par l'ajout un préfixe *bio-* trop à la mode), mais d'une véritable opportunité nouvelle de considérer la discipline architecturale par le biais d'un nouveau corpus de références intellectuelles. Bien que de nombreux autres textes soient parus sur l'idée « biorégionale » depuis lors²⁰, nous synthétiserons ici brièvement quelques-unes de ces potentialités de renouvellement par le biais, d'une part, de l'un de ses articles fondateurs, publié par Peter Berg et Rasmond Dasmann en 1977 dans la revue anglaise *The Ecologist*²¹; et d'autre part, à partir de l'ouvrage monographique de Kirkpatrick Sale consacré en 1985 à cette notion de « biorégion »²².

L'article originel de Berg et Dasmann, *Reinhabiting California*, propose en substance de considérer que la « réhabitation » nécessaire à toute démarche écologique locale mène nécessairement à un investissement sincère en une « biorégion », qu'il s'agit dès lors de définir, observer et étudier pour mieux la connaître, la respecter et la protéger. Ainsi présentée, l'idée de biorégion met l'accent sur l'humain qui habite des écosystèmes aux interactions complexes et, en même temps, sur la nécessité d'une cohabitation harmonieuse de l'humanité avec toutes les autres espèces. S'affirmant ainsi comme une proposition de philosophie écologique *anti-spéciste*, l'éthique biorégionale semble aussi porter à un décentrement du regard sur la discipline architecturale – en abandonnant l'idée d'un art du construire *par* l'humain et *pour* l'humain (fut-il issu d'une forme de « régionalisme critique » ou attaché à « l'esprit du

19. Kenneth Frampton, *L'architecture moderne, une histoire critique*, Londres, Thames&Hudson, 2006.

20. Série d'ouvrages nourrie jusqu'à nos jours. Citons à titre d'exemple l'important recueil consacré à Peter Berg récemment paru chez Routledge : Cheryl Glotfelty et Ève Quesnel (dir.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg* (Londres, Routledge, 2015) et l'ouvrage du territorialiste italien, Alberto Magnaghi, *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun* (Paris, Eterotopia, 2014).

21. Peter Berg et Raymond Dasmann, « Reinhabiting California », *The Ecologist*, 1997.

22. Kirkpatrick Sale, *Dwellers in the land, the bioregional vision*, San Francisco, Sierra Book Club, 1985.



lieu »), au profit d'une architecture définie comme reconfiguration d'une biorégion particulière à destination de l'ensemble des espèces l'habitant. De même, de par la place que cette pensée écologique accorde à la question de la « réhabitation » et du « *living-in-place* », elle tend à ouvrir de nouvelles pistes théoriques et pratiques pour la question de l'*habiter*, capable d'un côté d'ouvrir à d'autres conclusions que celles portées par les analyses métaphysiques et phénoménologiques habituellement convoquées en France sur le sujet, et capable d'un autre côté de résonances fortes avec les questions concrètes posées par la pratique architecturale (dialogue entre architecte et habitant, tension entre culture de l'expert et culture vernaculaire, etc.). Enfin, de par l'idée qu'une biorégion est un sous-ensemble unique de la biosphère, qui se définit par des composantes naturelles (bassins-versants, climats, sols, faune et flore), la théorie mise en place par Berg renverse la vision portée par les courants régionalistes architecturaux traditionnels²³, en affirmant qu'il est non seulement possible, mais aussi souhaitable, d'envisager des régions sur des critères avant tout non-humains (et d'éviter dès lors, bon nombre des dangers de replis culturels inhérents aux visions régionalistes purement anthropiques).

Héritier de la pensée de Peter Berg et de la *Planet Drum Foundation*, Kirkpatrick Sale eut pour sa part le mérite de déployer la notion au sein de la première monographie consacrée au sujet. À cette occasion, il travailla à construire le concept au moyen des thématiques qui étaient alors les siennes (et que l'on pourrait dire appartenant à l'histoire et la philosophie critique des relations entre techniques et sociétés politiques) – enrichissant et précisant de fait la portée de l'idée. Plus d'une dizaine de chapitres construisent l'ouvrage par le biais de problématiques variées, deux seulement seront utilisées pour les besoins de notre propos : l'échelle et la technique. Du point de vue scalaire, tout d'abord, Sale invite à envisager l'intérêt de la décentralisation (politique, culturelle, matérielle...) pour l'ère écologique. Posture issue de ses travaux préalables sur l'échelle humaine²⁴, rejoignant en de nombreux points les travaux d'autres chercheurs comme Kohr, Schumacher²⁵, Illich ou encore, plus récemment dans l'Hexagone,

23. L'histoire du régionalisme en architecture est bien retracée par l'ouvrage Jean-Claude Vigato, *Régionalisme*, Paris, La Villette, 2008.

24. Kirkpatrick Sale, *Human Scale*, New York, Perigee Book, 1982.

25. Ernst Friedrich Schumacher, *Small is beautiful : une société à la mesure de l'homme*, Paris, Seuil, 1979.





Latouche²⁶ et Rey²⁷, la critique que fait Sale de la démesure occidentale pourrait s'avérer stimulante pour l'urbanisme et le territoire. Appelant en effet à une déconstruction des grandes mégaloïles au profit d'une construction d'un réseau de plus petits systèmes urbano-naturels autogérés, ou argumentant contre les méga-réseaux énergétiques et leur vulnérabilité fondamentale, cette proposition de décentralisation est à mettre en parallèle avec les expérimentations architecturales de la même époque²⁸, autant qu'à comprendre pour notre propre actualité disciplinaire (pensons notamment au récent développement des « collectifs en architecture » et leurs engagements revendiqués comme « alternatifs »). Il suffit d'envisager la manière dont utopies et politiques actuelles mènent à des chantiers comme celui du Grand Paris pour voir en quoi ces postures appelant à une certaine « frugalité d'échelle » fournissent un contrepoint raisonné, critique et stimulant pour nos débats disciplinaires présents.

Du point de vue de la technique ensuite, Kirkpatrick Sale travaille aussi sur la définition d'une éthique biorégionale, cherchant à déterminer en quoi une telle éthique impliquerait nécessairement une sortie de ce qu'il nomme le paradigme « industrialo-scientifique ». En cela, son ouvrage fournit des arguments à qui serait à la recherche d'une architecture mieux harmonisée avec les savoir-faire locaux, les techniques traditionnelles, les filières artisanales d'un lieu, les techniques natives d'une vallée ou d'une côte particulière, les techniques bioclimatiques ou encore « l'énergie humaine²⁹ » en architecture. Le propos porte alors à refuser le développement contemporain d'une architecture écologique uniquement basée sur la norme, la rationalité, le rendement et l'innovation technologique globalisée.

Bien que des points communs existent entre ces potentialités biorégionales pour l'architecture et les propositions de Kenneth Frampton sur le « régionalisme critique » ou de Christian Norberg-Schulz sur le « génie

26. Serge Latouche, *L'âge des limites*, Paris, Fayard, 2012.

27. Olivier Rey, *Une question de taille*, Paris, Stock, 2014.

28. De l'installation expérimentale *Drop City* (1965) aux utopies de Paolo Soleri (1950-1990), mais aussi au regard des recherches de Buckminster Fuller qui suscitent un intérêt croissant jusqu'à sa mort en 1983. À ce sujet, voir Caroline Maniaque, *Go West! Des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, Parenthèses, 2014.

29. À propos « d'énergie humaine » et d'architecture, voir Mathias Rollot, « La Glass farm à l'épreuve de la notion d'énergie humaine », in Anne Coste et Xavier Guillot (dir.), *Transition énergétique et ruralités contemporaines*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2017.



des lieux », ces brefs développements font aussi apparaître en quoi il est aussi question de problématiques que n'avaient pas – ne pouvaient pas – envisager ces auteurs à cette époque et avec le corpus de référence qui était le leur. En France, aujourd'hui, des réalisations et postures de bon nombre des membres du collectif AJAP 2014 (Boris Bouchet, Studio 1984, Studiolada et autres) pourraient constituer un joli corpus de référence pour ces théories et propositions biorégionales. Mais l'enjeu n'est pas de vouloir former *ex nihilo* un courant architectural depuis une théorie écologique, pas plus qu'il ne s'agit de coller une nouvelle étiquette, un nouvel « *isme* » à des praticiens ne se revendiquant pas (encore) du terme. Le sujet de cette recherche est plutôt de faire apparaître les façons dont la notion pourrait se révéler stimulante pour qui voudrait transformer sa pratique, sa pensée ou son enseignement de la discipline (et, certes, l'identification d'un corps de réalisation bâti est aussi bien utile à ce sujet). L'espoir, par-là, serait que l'idée sache ouvrir une nouvelle forme d'architecture mieux capable, d'une part, de prendre en compte milieux, échelles et systèmes du vivant vers un monde plus soutenable, et, d'autre part, de renouveler ces capacités expérientielles de la discipline précédemment évoquées. C'est de la sorte – en transformant les modalités d'exercice, de pensée, d'enseignement et de recherche sur la discipline contemporaine –, que la notion de biorégion pourrait alors nous faire vivre un autre tournant, plus minuscule certes, mais peut-être tout aussi fondamental : celui de la métamorphose radicale de la discipline architecturale, au service de l'urgence environnementale.



[12]



160





Aux origines de la « biorégion ». Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens

Mathias Rollot

Alors que la notion de « biorégion » connaît un succès grandissant, le livre La Biorégion urbaine d'Alberto Magnaghi est fréquemment cité comme référence. Mais peut-on vraiment considérer ce livre comme un texte « biorégionaliste » ?

Qu'est-ce que le biorégionalisme ?

Selon les écologistes fondateurs de la notion de « biorégion », le terme est utilisé pour « faire référence au contexte géographique autant qu'au contexte cognitif – à savoir aussi bien à un lieu qu'aux idées qui ont été développées à propos des manières de vivre en ce lieu » (Berg et Dasmann 1977). Néologisme utilisé pour servir une idéologie politique éco-anarchiste, le biorégionalisme est aussi un courant animaliste radicalement *antispéciste*¹ défendant, face à l'exploitation capitaliste industrielle des milieux, un « holisme écologique » (une approche globale et inclusive de l'état de santé des écosystèmes) selon lequel la durabilité de tout établissement humain doit passer par une prise en compte pleinement *écocentrée* des milieux. Ainsi, comme le synthétisera 25 ans plus tard le paysagiste Robert Thayer :

Littéralement et étymologiquement parlant, une *biorégion* est un « lieu de vie » (*life-place*) – une région unique qu'il est possible de définir par des limites naturelles (plus que politiques), et qui possède un ensemble de caractéristiques géographiques, climatiques, hydrologiques et écologiques capables d'accueillir des communautés vivantes humaines et non humaines uniques. Les biorégions peuvent être définies aussi bien par la géographie des bassins versants que par les écosystèmes de faune et de flore particuliers qu'elles présentent ; elles peuvent être associées à des paysages reconnaissables (par exemple, des chaînes de montagnes particulières, des prairies ou des zones côtières) et à des cultures humaines se développant avec ces limites et potentiels naturels régionaux. Plus important, la biorégion est le lieu et l'échelle les plus logiques pour l'installation et l'enracinement durables et vivifiants d'une communauté (Thayer 2003, p. 3).

Historiquement parlant, disons, pour être brefs, que c'est autour de l'association écologiste Planet Drum Foundation, fondée par les militants radicaux Peter Berg et Judy Goldhaft, qu'un véritable réseau biorégional se structure sur les bases des publications de l'association (des « *bundles* » artisanaux envoyés aux membres de l'association à la revue *Raise the Stakes*, publiée dès 1974, jusqu'à une longue série d'ouvrages collectifs initiés par *Reinhabiting a Separate Country*, en 1978). Des dizaines d'articles paraissent ensuite autour de l'idée – notamment dans le *CoEvolution Quarterly*, qui publiera dès 1981 un numéro spécial « Bioregions » sous la codirection de Berg et de l'écologiste Stephanie Mills. Un congrès international d'une semaine intitulé « Bioregionalism Rising », organisé en 1984, réunit plus de 200 personnes en provenance de toute la planète. De sorte

¹ Pour le préciser avec Corine Pelluchon, tandis que « dans une morale anthropocentrique, les autres vivants et la nature n'ont qu'une valeur instrumentale », « l'antispécisme est une thèse affirmant que l'inégalité de la prise en compte des intérêts des animaux et des humains relève d'un préjugé et qu'elle est une forme de discrimination » (Pelluchon 2017, p. 100).





qu'à la fin des années 1980, plus de 250 groupes « à orientation biorégionale » sont recensés par la Planet Drum Foundation en Amérique du Nord.

L'idée de « biorégion », toutefois, était encore largement méconnue du public francophone jusqu'à tout récemment². Elle fut notamment publicisée par l'ouvrage *La Biorégion urbaine*, publié en 2014 au sein de la micro maison d'édition Eterotopia, qui a sensibilisé les milieux de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage français au terme.

Le livre du chercheur italien Alberto Magnaghi est « une écriture remaniée » sur la base de trois textes différents parus presque simultanément en Italie³. Bien diffusé grâce à la grande reconnaissance dont bénéficiait déjà son auteur avant la parution, *La Biorégion urbaine* est rapidement devenu une référence citée dans l'Hexagone. Le problème est que le mouvement biorégionaliste fêtera bientôt ses 50 ans : un demi-siècle, durant lequel des centaines d'auteur·e·s travaillèrent à déployer une idéologie riche, complexe et surtout polymorphe – et un demi-siècle de recherche sur laquelle ne s'appuie nullement Alberto Magnaghi, où les territorialistes italiens n'ont fait qu'une apparition timide, tardive et partielle ; mais surtout, un demi-siècle que ces mouvements italiens, toujours pleinement *anthropocentrés*, ne suivent que très partiellement...

Le biorégionalisme en Italie

Il faut dire que les mouvements « biorégionalistes » (ou se revendiquant comme tels) sont nombreux en Italie, mais semblent très peu liés les uns aux autres. Le mouvement historique est celui lancé par Giuseppe Moretti, en contact direct avec le mouvement américain dès les origines. Ce paysan, auteur et traducteur, rencontre Berg et Goldhaft dès 1991 ; démarre dès 1992 une revue biorégionale intitulée *Lato Selvatico* ; invite Berg et Goldhaft pour une série de visites, rencontres et conférences en Italie dès 1994 ; cofonde le premier réseau biorégional italien dès 1996 ; invite à nouveau Berg et Goldhaft en 2003 ; cofonde le *Sentiero Bioregionale* en 2010 ; etc. Il n'a cessé de publier activement, jusqu'à aujourd'hui, sur la question.

Fait étrange, pourtant, aucune mention n'est faite, dans ses travaux, du nom d'Alberto Magnaghi, pas plus que ce dernier ne participe aux revues biorégionalistes italiennes, ni ne mentionne même leurs existences dans ses écrits... Interrogé à ce sujet, Giuseppe Moretti est explicite :

Alberto Magnaghi ? Je ne peux pas dire que je le connaisse, ni personnellement ni intellectuellement. J'ai entendu parler de lui au début de notre mouvement, et je me rappelle avoir tenté d'enquêter à son sujet sur les quelques textes de lui alors disponibles, mais honnêtement, je n'ai pas trouvé grand-chose d'intéressant [...], ni aucune connexion consistante avec l'essence de l'idée biorégionale – bien qu'il mentionne et utilise le mot « biorégion ». [...] Il est tout à fait emblématique qu'il ne mentionne presque jamais le nom de Peter Berg ou de la Planet Drum Foundation : c'est peut-être qu'il utilise le mot de « biorégion », mais qu'il ne pense pas vraiment en ces termes précis⁴.

² Hormis la thèse de doctorat d'Emmanuelle Bonneau et quelques lignes dans l'ouvrage de Frédéric Dufoing, *L'Écologie radicale* (p. 64-74), il semble que seule, ou presque, la géographe Julie Celnik ait travaillé pleinement depuis 2011 sur le courant biorégionaliste américain. Ses travaux universitaires n'étant pas encore publiés, on lira d'elle, en ligne, notamment : <https://reporterre.net/A-San-Francisco-le-tambour-pour-la-Terre-se-fait-toujours-entendre>.

³ « Le texte de ce volume constitue pour partie une écriture remaniée sur la base des essais suivants : Magnaghi, A., « Il progetto della bioregione urbana. Regole statutarie e elementi costruttivi », in Magnaghi, A. (a cura di), *La regola e il progetto: un approccio bioregionalista alla pianificazione territoriale*, Firenze University Press, Firenze, 2014; Magnaghi, A. (a cura di), *Il territorio bene comune*, Firenze University Press, Firenze, 2012; Magnaghi A., *Riterritorializzare il mondo*, in «Ritorno alla Terra», n° 1/2013, Rivista della Società dei territorialisti «Scienze del territorio», Firenze University Press » (Magnaghi 2014, p. 2).

⁴ Traduction de l'auteur de la correspondance personnelle entre Julie Celnik et Giuseppe Moretti, e-mail du 1^{er} décembre 2016.





Dommage : les travaux menés par Moretti et ses acolytes s'avéraient, suite aux travaux américains, pourtant pleinement écocentrés. Ainsi, pour Moretti, « nous faisons partie de la nature, et, au fond de nous, sommes toujours profondément sauvages – bien que depuis longtemps nous l'ayons oublié [...] ». C'est en ce sens que « Le concept de biorégion [...] nous informe sur les façons les plus appropriées d'être au territoire : où semer, où construire, quels vêtements confectionner, quelles techniques utiliser ou comment rendre grâce à la Montagne, au Fleuve, à la Forêt, à la Plaine fertile, à la Mer » (Moretti 1998, p. 17 et 19).

Dès la fin des années 1990, d'autres courants italiens rejoignent la vague « biorégionaliste ». Ainsi en témoigne l'ouvrage *La bioregione. Verso l'integrazione dei processi socioeconomici e ecosistemici nelle comunità locali*, paru en 2001, et faisant état d'un colloque tenu à Pise en 1999 sur le sujet. Quoique sur les dix participants publiant dans ces actes, six avouent très explicitement ne rien connaître au concept (les quatre autres n'en parlant pas plus d'ailleurs), l'ouvrage s'avère toutefois intéressant de par les croisements interdisciplinaires qu'il propose sur le sujet, de l'agriculture à l'économie, en passant par la sociologie et la géographie. Une réappropriation très universitaire du sujet qui aurait pu intéresser Magnaghi ; dommage : à nouveau *La Biorégion urbaine* n'en dit mot.

On se doute, certes, de la réticence d'Alberto Magnaghi (confirmée par ses proches) à lire des ouvrages anglophones. Pourquoi toutefois faire fi des nombreuses ébullitions nationales sur la question ? En effet, pas plus le texte territorialiste ne prend-il en compte la dizaine d'autres publications italiennes se revendiquant explicitement du sujet, ni l'ouvrage central de 1985 de l'auteur Kirkpatrick Sale, qui fut traduit en italien dès 1991, ni non plus les très nombreux écrits de Berg et Snyder traduits depuis 1994⁵.

Dans les quelques pages (77-83) consacrées à l'idée au sein de *La Biorégion urbaine*, Berg et Sale sont à peine cités, avant d'être noyés dans une foule de références intellectuelles en provenance d'époques et d'horizons variés – et n'ayant pour la plupart que peu à voir avec le mouvement précédemment évoqué. Magnaghi propose une « acception “territorialiste” de biorégion » en affirmant que c'est à Geddes ou Vidal de la Blache qu'il faut revenir pour comprendre les origines du concept (ce qui est indéniablement vrai, on pourrait même remonter aux origines de ces origines, etc.). Conclure toutefois à sa suite que le biorégionalisme est une poursuite des travaux de la Regional Planning Association of America est cependant une erreur. En effet, comme l'a bien relevé Thayer, c'est à une critique fondée sur les « limites du *planning* conventionnel » que s'est au contraire attelé le biorégionalisme américain, se différenciant singulièrement des approches historiques de « *l'urban planning* », du « *regional planning* », de « *l'infrastructural planning* » et du « *resource planning* » (voir à ce sujet Thayer 2003, p. 146-154). Pourquoi, sinon, inventer un nouveau concept, si c'est pour en rester aux propositions déjà bien défendues par Lewis Mumford plusieurs décennies plus tôt ?

Une situation française déracinée

On comprendra donc en quoi l'ouvrage de Magnaghi publié en français ne saurait véritablement éclairer le néophyte sur le mouvement biorégionaliste international. Mais il faut voir aussi en quoi donc cette notion même est hyperbolée, voire floutée, au sein du texte de Magnaghi, de sorte qu'il est très difficile de situer quelle définition claire en proposerait le chercheur italien. À de nombreux égards, l'auteur ne semble voir dans le terme de « biorégion » qu'un moyen efficace de reformuler ses théories précédentes sur « le projet local ». Et, quoique ces dernières théories restent éminemment pertinentes et créatrices pour notre époque, j'ose croire qu'on n'appellera pas « biorégionaliste » sans y réfléchir à deux fois la pensée d'Alberto Magnaghi après ces constats.

⁵ Voir notamment le référencement construit par le *Sentiero Bioregionale* : www.sentierobioregionale.org/letture.html.





Le problème devient plus gênant lorsqu'il brouille les cartes sur l'idéologie biorégionale elle-même. L'expression « biorégion urbaine » n'est-elle pas, à ce sujet, un contresens complet ? Si le terme de « biorégion » désignait originellement à la fois un contexte naturel et les idées humaines à son propos, s'il caractérisait bien un ensemble fait d'humains et de non-humains, de bassins versants et d'établissements humains, de populations animales et d'histoires culturelles, d'ensembles végétaux et de pratiques artistiques, de types de sols et d'imaginaires communs, de climats et de symboliques signifiantes, que peut bien vouloir dire l'expression « biorégion urbaine » ? Faudrait-il alors parler, en revers, de « biorégions rurales » ? Quel sens tout cela peut-il bien avoir à l'heure où toute la planète a été anthropisée, et où les enjeux contemporains de notre œkoumène résident plutôt dans la reconnexion entre ville et campagne ? On sent bien ici à quel point un écart pourrait apparaître entre les théories territorialistes italiennes et leurs préoccupations anthropiques, et les objectifs biorégionalistes éco-anarchistes originels.

Par-delà la controverse sur les termes, l'enjeu d'une entente sur la proposition biorégionale est philosophique, mais aussi historique, politique et moral. Car, un texte francophone existait déjà sur le sujet : un entretien avec Peter Berg réalisé par Alain de Benoist et paru dans la revue *Éléments* en 2001. Mais que vient faire la notion de biorégionalisme – pourtant issue d'un mouvement d'extrême gauche éco-anarchiste – dans la mouvance de la Nouvelle Droite, sous l'égide d'un de Benoist récemment qualifié par *Le Monde* « d'intellectuel d'extrême droite⁶ » ? Alors que se multiplient les événements autour de l'idée de « biorégion⁷ », ce sont ces différentes réappropriations et conflits d'interprétations sur lesquels il s'agit d'enquêter au plus vite, afin que le concept ne devienne signifiant pour tout autre chose.

Bibliographie

- Berg, P. et Dasmann, R. 1977. « Reinhabiting California », *The Ecologist*, vol. 7, n° 10, p. 399-401.
- Celnik, J. 2014. « À San Francisco le tambour pour la Terre se fait toujours entendre », *Reporterre* [en ligne], 10 janvier. URL : <https://reporterre.net/A-San-Francisco-le-tambour-pour-la-Terre-se-fait-toujours-entendre>.
- Dufoing, F. 2012. *L'Écologie radicale*, Gollion : Infolio.
- Magnaghi, A. 2014. *La Biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris : Eterotopia France.
- Moretti, G. 1998. « La consapevolezza del mondo reale », in Autori Vari, *Verso Casa. Una prospettiva bioregionalista*, Casalecchio : Arianna Editrice.
- Pelluchon, C. 2017. *Manifeste animaliste. Politiser la cause animale*, Paris : Alma.
- Sale, K. 1985. *Dwellers in the Land. The Bioregional Vision*, San Francisco : Sierra Book Club.
- Sale, K. 1991. *Le regioni della natura. La proposta bioregionalista*, Milan : Elèuthera.
- Sale, K. 2019. *L'Hypothèse biorégionale. Une habitation terrestre*, Marseille : Parenthèses (à paraître).
- Thayer, R. 2003. *LifePlace. Bioregional Thought and Practice*, Berkeley : University of California Press.

⁶ A. Chemin, « Alain de Benoist, intellectuel d'extrême droite, accueilli à bras ouvertes à Sciences Po », *Le Monde*, 21 avril 2016. URL : www.lemonde.fr/societe/article/2016/04/21/alain-de-benoist-accueilli-a-bras-ouverts-a-sciences-po-paris_4906173_3224.html.

⁷ À titre d'exemple, en 2017, sous l'impulsion de Ken Rabin, un colloque-workshop intitulé « Learning from the bioregion » fut organisé par l'École supérieure d'art et de design de Valenciennes, et à Paris, Agnès Sinaï dirige un séminaire autour de l'idée de « Biorégion Île-de-France », dans le cadre de la recherche menée par l'Institut Momentum, missionné par le Forum Vies Mobiles pour un contrat de recherche qui devrait aboutir à la remise d'un rapport, sous la direction d'Y. Cochet, A. Sinaï et B. Thévard.





Mathias Rollot est enseignant-chercheur à l'ENSA Marne-la-Vallée et ingénieur de recherche à l'OCS (UMR AUSser). Il mène des recherches en humanités environnementales, aux croisements entre écologie, philosophie et architecture. Il vient de publier *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste* (éditions François Bourin, 2018).

Pour citer cet article :

Mathias Rollot, « Aux origines de la « bioregion ». Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens », *Métropolitiques*, 22 octobre 2018. URL : <https://www.metropolitiques.eu/Aux-origines-de-la-bioregion.html>.





[13]



166





Classique

Réhabiter la Californie

Peter Berg &
Raymond Dasmann

Texte de référence du mouvement biorégionaliste, dont la première version parut des seules mains de Peter Berg en 1976, cet exposé pose les bases théoriques pour définir, à travers le cas géographique de la Californie, ce qu'est une « biorégion » où le vivant, humain et non humain, déploie des formes de vie adaptées à son milieu.

Quelque chose est en train de se passer en Californie. Le phénomène est difficile à qualifier ou à quantifier, pour autant que la plupart de ses acteurs ne souhaitent ni être répertoriés, ni être mis en avant. Mais la chose est claire : un peu partout se déploient des communautés de gens qui tentent de nouvelles manières de vivre *sur* et *avec* la Terre. Nous appelons ce phénomène *réhabitation*, un processus qui implique d'apprendre à « vivre *in situ* » (*living-in-place*).

Vivre *in situ*

Vivre *in situ* signifie suivre les nécessités et les plaisirs de la vie telles qu'elles se présentent de façon singulière en un lieu particulier, et développer des moyens d'assurer une occupation durable de ce lieu. Une société qui vit *in situ* s'applique à conserver des échanges équilibrés avec sa région d'accueil au travers de liens multiples entre les vies humaines, les autres entités vivantes et les processus naturels de la planète – saisons, climats, cycles de l'eau – tels qu'ils apparaissent en cet endroit précis. C'est l'antithèse d'une société qui se pense à court terme et « gagne sa vie » (*makes a living*) au moyen d'une exploitation destructrice de la terre et de la vie. Vivre *in situ* est une manière d'être immémoriale, qui a été en quelque sorte désintégrée un peu partout dans le monde, tout d'abord, il y a plusieurs millénaires de cela, par l'émergence d'une civilisation fondée sur l'exploitation et, plus profondément encore, durant les deux derniers siècles, par le développement de la civilisation indus-

73



trielle. Ce concept de *vie in situ*, toutefois, ne s'oppose pas à l'idée de civilisation – au sens le plus humain du terme. C'est peut-être, tout au contraire, le seul moyen de concevoir une existence vraiment civilisée et durable à la fois.

Au sein de presque toutes les régions de l'Amérique du Nord, dont la majorité de la Californie, les milieux et écosystèmes hébergeant la vie ont été largement affaiblis. La richesse originelle de la diversité biotique a été considérablement réduite et altérée au profit d'un panel étroit de semences et de ressources souvent non originaires des lieux. Un abus chronique a ruiné de larges surfaces d'exploitations agricoles, de forêts et de terres autrefois florissantes. Des déchets de zones industrielles concentrées à l'absurde ont rendu presque invivables un certain nombre de lieux. Mais, indépendamment du mythe du « territoire infini » et de la mentalité conquérante qui ont fini par prédominer sur le continent américain, détruisant les espèces et les peuples indigènes les uns après les autres pour que les envahisseurs puissent gagner leur vie, nous savons maintenant que la perpétuation de l'espèce humaine est intimement liée à la survie des autres formes de vie. Vivre *in situ* contribue à la possibilité d'une telle continuation. Sa mise en place est devenue une nécessité pour les peuples qui voudraient demeurer au sein d'une région sans la dégrader de façon plus désastreuse encore.

Autrefois, toute la Californie était peuplée de gens qui savaient utiliser ses terres avec modération, de sorte à endommager le moins possible sa capacité à accueillir la vie. La plupart d'entre eux ne sont plus de ce monde. Mais si la destructivité de la société technologique peut être convertie de façon à accueillir et soutenir la vie, alors la terre pourra être réhabilitée. *Réhabiter* signifie apprendre à vivre *in situ* au sein d'une aire qui a précédemment été perturbée et endommagée par l'exploitation. Cela signifie devenir originaire d'un lieu, devenir conscient des relations écologiques particulières qui opèrent au sein de ce milieu et autour de lui. Cela signifie entreprendre des activités et faire naître des comportements sociaux capables d'enrichir la vie de cet endroit, de restaurer ses systèmes d'accueil de la vie, et d'y établir un mode d'existence (*pattern of existence*) écologiquement et socialement durable. Dit en peu de mots, cela

74

implique de devenir pleinement vivant, au sein d'un lieu et avec lui. Ce qui implique de demander à faire



partie d'une communauté biotique et cesser de se considérer comme son exploitant.

Des informations utiles aux réhabitants peuvent provenir d'une grande variété de sources. Sont utiles les études menées par les autochtones, en particulier les récits d'expérience de ceux qui ont vécu auparavant à cet endroit – aussi bien ceux qui y ont « gagné leur vie » que ceux qui ont vécu *in situ*. Les réhabitants peuvent se servir de ces informations à leur manière, en inventant de nouvelles façons de vivre et en établissant de nouvelles relations avec la Terre et la vie qui les entoure. Cela pourra aider à déterminer la nature de la biorégion au sein de laquelle ils réapprennent à vivre.

Le processus de réhabitation implique le développement d'une identité biorégionale, quelque chose que la plupart des Nord-Américains ont perdu, ou n'ont jamais eue. Nous définissons le concept de *biorégion* en un sens différent des provinces biotiques de Dasmann (1) et des provinces biogéographiques d'Udvardy (2). Notre terme fait référence autant au contexte géographique qu'au contexte cognitif – autant à un lieu qu'aux idées qui ont été développées à propos des manières de vivre en ce lieu. Au sein d'une biorégion, on trouve une uniformité de conditions d'influence du vivant ; conditions qui à leur tour influencent l'occupation humaine.

Une biorégion peut initialement être déterminée par le biais de la climatologie, de la géomorphologie, de la géographie animale et végétale, de l'histoire naturelle et d'autres sciences naturelles encore. Cependant, ce sont les gens qui y vivent, avec leur capacité à reconnaître les réalités du vivre *in situ* qui s'y pratique, qui peuvent le mieux définir les limites d'une biorégion. Toute vie sur la Terre est interconnectée par un ensemble de moyens assez évidents pour certains, et largement inconnus pour beaucoup d'autres. Entre les êtres vivants et les facteurs qui les influencent, il existe toutefois une résonance particulière, spécifique à chaque endroit de la planète. Découvrir et relever cette résonance est un moyen de décrire une biorégion.

Les réalités d'une biorégion sont, dans l'ensemble, assez évidentes. Personne ne confondrait le désert des Mojaves avec la fertile Vallée Centrale de Californie, ou les terres semi-arides du Grand Bassin et la côte cali-

(1) Raymond F. Dasmann, *A system for defining and classifying natural regions for purposes of conservation*, International Union for Conservation of Nature and Natural Resources (IUCN), n° 7, Morges (Suisse), 1973.

(2) Miklos D.F. Udvardy, *A classification of the biogeographical provinces of the world*, International Union for Conservation of Nature and Natural Resources (IUCN), n° 18, Morges (Suisse), 1975.

75



fornienne. Entre les biorégions majeures, les différences sont suffisamment marquées pour que les peuples n'essayent pas de vivre sur les côtes de l'Oregon comme ils le feraient dans le désert de Sonora. Mais les gradations internes sont nombreuses. Le maquis (*chaparral*) des contreforts du sud de la Californie ne se distingue pas franchement de celui des chaînes côtières du nord de l'État. Les habitudes et comportements des habitants de ces deux régions ainsi que les grands centres urbains auxquels ils sont reliés (San Francisco et Los Angeles) sont toutefois différents, si bien que cela peut produire différentes manières de vivre sur ces terres.

La Californie septentrionale est entourée de montagnes au nord, à l'est et au sud, et s'étend sur une bonne distance le long de l'Océan Pacifique à l'ouest. Parce que les frontières biorégionales dépendent aussi en partie des comportements humains, elles ne peuvent pas être clairement cartographiées. Ces comportements, toutefois, persistent depuis des temps préhistoriques. La région est séparée de la Californie méridionale par la barrière que forment les Monts Tehachapi et leur extension au travers de la chaîne montagneuse des Transverse Ranges jusqu'au Point Conception côté mer. Et si, dans une certaine mesure, la faune et la flore changent de part et d'autre de cette frontière, ce sont surtout les comportements humains qui diffèrent. À l'est, la région est définie par la Sierra Nevada, chaîne montagneuse qui stoppe les pluies et donne à la biorégion sèche du Nevada son caractère. Au nord, la chaîne volcanique des Cascades et les anciennes formations géologiques des Monts Klamath séparent la biorégion de l'Oregon. Le long de la côte, les frontières sont plus floues, même s'il semble qu'une ligne se dessine à la limite nord de la forêt côtière de Redwood, sur le fleuve Chetco.

Du point de vue biologique, la province biotique californienne, qui forme le cœur de la biorégion, est non seulement unique mais aussi incroyablement riche – un véritable refuge pour nombre d'espèces cachées, rempli de formes animales et végétales endémiques. C'est une région au climat méditerranéen tout à fait unique en Amérique du Nord, à la fois un lieu où peuvent survivre des espèces autrefois omniprésentes et un territoire où ont évolué d'autres formes de vie distinctes. Du point de vue anthropo-

76



logique, il s'agit aussi d'un cas unique, d'un refuge pour une grande variété de non-agriculteurs au sein d'un continent où l'agriculture est devenue prépondérante.

Durant le siècle et demi pendant lequel une société d'envahisseurs a occupé la Californie du Nord, les géomètres, à travers la division des terres qu'ils réalisèrent, ont donné un certain sens au lieu. Nous en savons plus à propos du cadastre qu'à propos de la vie qui se meut sur, sous et au travers des terres cadastrées. Les gens sont bombardés d'informations à propos du prix monétaire des choses, mais ils n'apprennent que rarement quoi que ce soit sur leur coût planétaire réel. On les encourage à mesurer la dimension des choses sans rien leur apprendre de leur place dans la continuité de la vie biorégionale.

Au sein de la biorégion se trouve un bassin-versant majeur, celui du système hydrologique du Sacramento-San Joaquin, qui draine les eaux de toute la Sierra Nevada, des chaînes montagneuses côtières des Cascades, pour s'écouler par les larges plaines de la Vallée Centrale. Sur les côtes, de plus petits bassins-versants sont significatifs : ceux des fleuves Salinas, Russian, Eel, Mad, Klamath et Smith. Le fleuve Klamath est atypique puisqu'il draine les eaux d'une aire géographique appartenant à une biorégion différente. C'est également le cas de la rivière Pit, qui rejoint le Sacramento. Ces exceptions mises à part, lire les différents systèmes hydrologiques aide à définir et caractériser la vie d'une même biorégion, de même que les caractéristiques des bassins-versants font apparaître les nécessités que ceux qui voudraient vivre *in situ* doivent s'employer à reconnaître.

Notre vraie « période de découverte » vient seulement de débuter. La biorégion est à peine reconnue dans les travaux sur les interrelations entre les systèmes de vie qui la composent. Savoir si nous pourrions continuer à vivre ici est toujours un mystère angoissant. Combien de personnes une biorégion peut-elle supporter sans s'auto-détruire encore plus ? Quels genres d'activité devraient être encouragés ? Lesquels sont trop désastreux pour être maintenus ? Comment les gens pourraient-ils s'approprier les critères biorégionaux de manière à ressentir ces derniers comme des règles existant pour le bien-être de tous plutôt que comme un ensemble contraignant de lois imposées ?

77



Les bassins-versants naturels pourraient être reconnus comme les éléments autour desquels les communautés s'organisent en premier lieu. Le réseau des sources, des ruisseaux et des rivières s'écoulant dans une zone spécifique exerce une influence de premier ordre sur toute vie non humaine à un endroit donné ; c'est l'empreinte la plus fondamentale de toute vie locale. Les inondations et les sécheresses de la Californie du Nord nous rappellent que les bassins-versants affectent la vie humaine elle aussi, mais leur influence globale est plus discrète et diffuse. Les communautés indigènes s'étaient installées à proximité des ressources, et les limites entre tribus étaient souvent définies par les limites des bassins-versants. Les campements des colons ont suivi le même modèle, expropriant souvent les groupes indigènes dans le but de protéger leur propre accès à l'eau.

Ainsi, les communautés réhabilitantes devraient prioritairement mener des actions pour bien définir les bassins-versants locaux, restreindre la croissance et le développement humain pour qu'il corresponde aux limites des ressources en eau, veiller à la conservation de ces réserves et à la restauration du libre cours des affluents qui ont été bloqués et au nettoyage de ceux qui ont été pollués, ou encore mener des recherches sur les interactions avec le système hydrologique plus large. En tout cela, les réhabilitants pourraient à la fois se centrer sur les bassins-versants et en être les responsables.

De tout temps, les peuples ont été des membres à part entière de la vie biorégionale. La plupart du temps, ils avaient un effet positif sur les autres formes de vie qui partageaient ces lieux. En décrivant de quelle façon pas moins de 500 « républiques » tribales distinctes ont pu vivre côte à côte en Californie pendant plus de 15 000 ans, sans hostilité sérieuse ni perturbation des écosystèmes environnants, Jack Forbes mit à jour, en 1971, une différence majeure entre habitants et envahisseurs.

Les peuples autochtones de Californie [...] ne se considéraient pas vraiment comme des individus autonomes et indépendants. Ils s'envisageaient comme étant profondément liés avec d'autres gens (et avec les formes environnantes de vies non humaines) au sein d'un réseau vivant interconnecté

78



et complexe, c'est-à-dire, une vraie communauté [...]. Toutes les créatures et les choses étaient [...] frères et sœurs. De cette idée provint le principe fondamental de non-exploitation, de respect et de révérence pour toutes les créatures, un principe extrêmement hostile au type de développement économique, mortifère pour les mœurs humaines, que conçoivent typiquement les sociétés modernes. (Je pense que c'est ce principe plus que tout autre qui permit de conserver la Californie dans son état naturel pendant plus de 15 000 ans; et la violation de ce même principe qui, en un siècle et demi, a mené la Californie au seuil de la destruction.) (3).

Les réhabitants sont aussi différents des envahisseurs que ceux-ci ne l'étaient des habitants originels. Ils veulent se fondre dans le lieu, ce qui requiert une préservation de celui-ci. Leurs objectifs les plus fondamentaux sont de restaurer et de conserver les bassins-versants, la couche arable de la terre et les espèces locales: des éléments absolument nécessaires à une existence *in situ* parce qu'ils déterminent les conditions essentielles en matière d'eau, de nourriture et de stabilité de la biodiversité. Leur but peut inclure le développement de cultures biorégionales

(3) Jack D. Forbes, « The native American experience in California history », *California Historical Quarterly*, L, 3, septembre 1971, p. 234-242,



contemporaines capables de célébrer la continuité de la vie où ils vivent, et de nouvelles formes de participations inter-régionales avec d'autres cultures basées sur notre appartenance mutuelle, en tant qu'espèce, à la biosphère. Transiter vers une société réhabitante, toutefois, requiert des changements fondamentaux dans la direction prise par les actuels systèmes économiques, politiques et sociaux.

Économies

D'un point de vue biologique, la Californie du Nord est riche – peut-être la plus riche de toutes les biorégions nord-américaines. Son économie actuelle est globalement fondée sur l'exploitation de cette richesse dans le but de générer un maximum de profits à court terme. Les systèmes naturels qui créent les conditions d'abondance de la région existent à la fois sur le court et le long terme. Il y a de l'eau, et il en a à nouveau chaque année. Il y a des sols riches, mais il a fallu des milliers d'années pour qu'ils se forment. Il y a toujours de grandes forêts, mais elles ont eu besoin de centaines d'années pour pousser ; et aucune ne s'est vraiment remise des coupes rases qui ont eu lieu au cours des siècles.

Des processus économiques réhabitants rechercheraient le nécessaire plutôt que le profit. Ils pourraient être plus efficacement nommés processus *écologiques*, puisque leur objet est de maintenir une continuité dans les systèmes vivants naturels, tout en en profitant et en les utilisant pour vivre. La plupart des formes actuelles d'activités économiques qui dépendent des conditions biorégionales naturelles pourraient se poursuivre au sein d'une société réhabitante, mais elles devraient se transformer pour pouvoir prendre en compte les variations entre court et long terme au sein de leurs cycles.

La Vallée Centrale californienne est devenue un des centres nourriciers de la planète. L'agriculture s'y développe aujourd'hui à une échelle gigantesque ; des milliers de km² y sont cultivés en permanence pour produire plusieurs récoltes annuelles. Des équipements lourds, alimentés par les énergies fossiles, sont présents à toutes les étapes du processus, et de plus en plus d'engrais artificiels sont utilisés. C'est une région naturellement productive. La Californie du Nord possède un climat tempéré, un apport constant en

80



eau et ses terres comptent parmi les plus riches de toute l'Amérique du Nord. Mais une agriculture à une telle échelle est intenable sur le long terme. Le prix des énergies fossiles et des engrais chimiques ne fera qu'augmenter, tandis que les sols s'épuiseront progressivement.

Nous avons besoin d'une redistribution massive des terres au profit d'exploitations agricoles plus petites. Celles-ci tableraient sur la valeur nutritionnelle des cultures et sur la préservation des sols, développant des alternatives aux énergies fossiles et des systèmes de distribution de plus petite échelle. Plus de gens seraient impliqués, créant de fait des emplois et allégeant ainsi la population à charge pour les villes.

Il faut permettre aux forêts de se reconstruire. La coupe rase ruine la capacité des forêts à se constituer comme des ressources renouvelables sur le long terme. Une reforestation organisée selon les bassins-versants ainsi que des projets de restauration des ruisseaux sont nécessaires partout où l'exploitation forestière moderne a été entreprise. La coupe des arbres telle que pratiquée aujourd'hui génère de nombreux déchets ; sommets, souches et branches sont laissés sur place, tandis que les troncs sont transportés pour être transformés et revendus dans la région. Les artisans capables d'utiliser toutes les parties de l'arbre devraient être employés pour faire un usage optimal des matières tout en favorisant l'emploi d'un plus grand nombre de personnes dans la région. Les pêcheries doivent être protégées avec précaution. Elles fournissent un support de vie à long terme riche en protéines si elles sont bien utilisées, mais peuvent épuiser rapidement ces « niches » biologiques si elles sont mal gérées. Pêcher du poisson et prendre soin des pêcheries sont à voir comme les deux faces d'une même pièce.

La conscience réhabitante peut multiplier les opportunités d'emplois au sein d'une biorégion. Les nouveaux voisinages réhabitants pourraient être fondés sur l'échange d'informations, le projet coopératif, la mise en place de réseaux de travail ou d'outils *intra* et *inter*-biorégionaux, et la constitution de médias axés sur la biorégion et ses bassins-versants plutôt que sur la ville et la consommation. Une telle configuration pourrait remplacer la centralisation actuelle par une multitude de décentralisa-

81



tions. L'objectif d'une restauration et d'une conservation des bassins-versants, des sols et des espèces originaires d'un lieu invite à la création de nombreux emplois, ne serait-ce que pour réparer les dégâts biorégionaux déjà perpétués par la société des envahisseurs.

Politiques

Depuis l'occupation espagnole, c'est toute une succession de super-identités aliénantes qui a progressivement obscurci la singularité de la vie biorégionale de la Californie du Nord. La spécificité du lieu dans lequel il était question de vivre n'était tout simplement pas perçue.

Premièrement, l'endroit fut considéré comme une région de la Nouvelle-Espagne: une dénomination qui ne dit rien de ce lieu précis et qui agglomérerait une douzaine de biorégions tout autour des Caraïbes n'ayant que peu de rapport avec elle. Ensuite, «Californie», qui était le nom donné à une île dans une fiction écrite au 16^e siècle par un écrivain espagnol, devint le nom que l'on colla un peu grossièrement à la biorégion quand elle fut rattachée à la partie océanique de la Nouvelle-Espagne. Le territoire de l'«Alta California» s'approcha alors approximativement de la biorégion, mais par accident uniquement: les Espagnols ne cherchaient qu'à témoigner de leur avancée au-delà la «Baja California». Par la suite, vers le début du 19^e siècle, le Mexique la posséda (comme la moitié de la partie ouest des États-Unis), mais, dès le milieu de ce siècle, presque toute la biorégion fut incluse dans la partie annexée aux territoires mexicains appelés «Californie». Or, ceux-ci englobaient un ensemble de régions totalement étrangères les unes aux autres, dont le désert du Grand Bassin et d'autres zones sèches similaires au bas des Monts Tehachapi.

La biorégion qui existe au sein de ce qui est communément appelé Californie du Nord peut maintenant être considérée comme un tout séparé du reste et, dans une optique de réhabilitation du lieu, devrait avoir sa propre identité politique. Il ne fait aucun doute que tant qu'elle appartiendra à un État plus grand, elle sera sujette aux revendications que la Californie du Sud avance sur des questions qui concernent son propre bassin-versant. Sa rivière coule déjà dans les canalisations de Los Angeles; le contrôle des

82



usages dans la Vallée Centrale est lui-même chapeauté par des réglementations qui servent les intérêts des monocultures du Sud. Or, d'un point de vue réhabitant, ces deux faits représentent des menaces mortelles pour la biorégion. Les élections de ces dernières décennies ont fait apparaître de grandes divergences d'opinion entre le Nord et le Sud de la Californie. Il y a fort à parier que cette différence s'accroîtra avec les années, augmentant encore la pression des masses de population du Sud sur les problématiques biorégionales vitales du Nord.

La biorégion ne peut pas être traitée au regard de ses propres processus de continuité de la vie tant qu'elle n'est qu'une partie d'un ensemble plus large qui l'administre et la gouverne. Elle doit devenir un État séparé. En tant qu'État distinct, la biorégion pourrait reconfigurer ses frontières politiques pour créer des gouvernements à la fois liés à des bassins-versants précis et en même temps appropriés au maintien des lieux de vie locaux. Les conflits entre les villes et le pays pourraient être résolus sur des bases biorégionales. Peut-être que le plus grand avantage d'un État séparé serait la possibilité de proclamer l'existence d'un lieu au sein duquel chacun serait considéré comme membre d'une espèce partageant la planète avec toutes les autres.

Traduit de l'américain
par Mathias Rollot

Note de traduction

Quatre versions de ce texte existent. Historiquement, sa toute première version est signée de Peter Berg seul, et s'intitule : « Strategies for reinhabiting the Northern California bioregion ». Paru dans la jeune revue *Seriatim. Journal of Ecotopia* en 1976, ce texte « déconcertant » – selon la critique de l'époque –, comporte l'une des premières occurrences historiques du terme de « biorégion ». Il est aujourd'hui disponible dans un recueil des principaux écrits de Peter Berg (4). C'est sur les conseils de Raymond Dasmann, qui entreprit une réécriture partielle du texte, et grâce à sa position reconnue dans le milieu scientifique, que ce premier article de Berg put paraître dans la revue à la renommée internationale *The Ecologist* dès l'année suivante (5).

(4) Peter Berg, *The biosphere and the bioregion*, Cheryll Glotfelty & Eve Quesnel (eds.), Londres, Routledge, 2015, p. 263-270.

(5) « Reinhabiting California », *The Ecologist*, VII, 10, décembre 1977.

83



(6) Dont Van Andruss et al. (eds.), *HOME! A bioregional reader*, Philadelphie, New Society Publishers, 1990, p. 35-38; David Pepper, *Environmentalism: Critical concepts*, Londres, Routledge, vol. 2, 2003, p. 231-236.

Une version augmentée de plusieurs paragraphes et remaniée par endroits fut par la suite publiée dans le premier ouvrage édité par la Planet Drum Foundation de Peter Berg et Judy Goldhaft en 1978, *Reinhabiting a separate country: A bioregional anthology of Northern California*. Cette version, qui est ici traduite, peut être considérée comme le résultat le plus abouti de la collaboration entre Berg et Dasmann. Enfin, une dernière version plus courte, et encore différemment remaniée, parut tardivement dans plusieurs autres publications (6).

Le traducteur tient à remercier chaleureusement Judy Goldhaft pour son autorisation de traduire le texte et son implication dans ce projet; Alice Weil pour son aide, sa relecture et ses corrections, et Ken Rabin pour ses précieux conseils de traduction.



Le biorégionalisme américain

Un outil pour repenser nos territoires

Mathias Rollot

Auteur du premier et tout récent ouvrage francophone se revendiquant explicitement du courant biorégionaliste (1), Mathias Rollot comprend le biorégionalisme américain comme un outil éthique, tant écologique que politique et social, qui travaille les problématiques contemporaines de nos territoires. Aux côtés de la littérature historique sur la question, il affronte, pour ce faire, les différentes acceptions de la nation, leurs sociohistoires, dérives et récupérations variées.

Les débats vont bon train aujourd'hui : un effondrement sociétal découlera-t-il nécessairement de l'effondrement écologique en cours (2) ? Et surtout, quelles formes politiques pourraient permettre d'accompagner ou, au contraire, de résister à cet avenir catastrophique ? Les hypothèses courantes évoquent deux extrêmes dystopiques. Ou bien, suivant les premières propositions d'Hans Jonas dans son *Principe responsabilité* (1979), l'avènement d'un réseau international de gouvernements autoritaires s'avérera capable de forcer les foules inconscientes dans cette transition un peu rude. Ou bien, suivant les appels plus nihilistes de groupes idéologiques violents comme le Comité Invisible, il faudra compter sur l'avènement d'un chacun pour soi sans foi ni loi, et refuser même les rêves et probabilités d'entraide formulés par Kropotkine (3), ou les réseaux de solidarités et de micro-actions innocentes initiés par Pierre Rahbi (Colibris et autres). Tandis que ces deux modèles – totalitarisme institutionnel ou jungle nihiliste – peinent à convaincre, un troisième horizon, plus raisonnable et probable existe pourtant. Il offre à penser une échelle intermédiaire entre situation globale et action individuelle, celle de territoires qui accueillent des communautés « habitantes » à la fois humaines et

(1) Mathias Rollot, *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, François Bourin, 2018.

(2) Sur leur distinction nécessaire, voir Jean-Baptiste Fressoz, « La collapsologie. Un discours réactionnaire », *Libération*, 7 novembre 2018.

(3) Pierre Kropotkine, *L'entraide. Un facteur de l'évolution*, Bruxelles,

85



Éd. Aden, 2015 [1902].

(4) Pour une étude comprehensive d'autres courants plus anciens ou proches (le *regional planning* de Mumford et MacKaye, le régionalisme français), voir Thierry Paquot, « De la biorégion urbaine. Une approche rétro-prospective », in Muriel Delabarre & Benoît Dugua (eds.), *Faire la ville par le projet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2018,

(5) Cheryll Glotfelty & Eve Quesnel (eds.), *The biosphere and the bioregion: Essential writings of Peter Berg*, Londres, Routledge, 2014, p.17.

(6) Doug Aberley, « Interpreting bioregionalism: A story from

non humaines formant « biorégion ». Cette voie, ouverte il y a quarante ans en Californie, est à peine défrichée aujourd'hui en France. En quoi cette idée « biorégionaliste » pourrait-elle aider à renouveler nos points de vue courants sur les avenir ouverts aux habitations et territoires déprimés ?

Un éco-anarchisme radical, libertaire et concret

Pour l'universitaire américaine Cheryll Glotfelty, spécialiste du mouvement, le biorégionalisme est né au début des années 1970 (4) de la rencontre entre l'éco-anarchiste Peter Berg, l'universitaire Raymond Dasmann et le poète militant Gary Snyder. Ceux-ci « combinèrent l'idée de Dasmann selon laquelle il était possible de définir des régions depuis leurs caractéristiques naturelles, l'intérêt de Snyder pour les pratiques particulières de subsistance développées localement et l'intuition de Berg selon laquelle la solution devait venir d'un retour à la Nature des gens eux-mêmes » (5). Développé dès 1973 et jusqu'à aujourd'hui par le biais de l'association Planet Drum Foundation animée par le couple Peter Berg et Judy Goldhaft, le courant biorégionaliste est devenu un mouvement international aux résonances et modalités d'action multiples. Il est bien installé en Amérique du Nord, en Amérique centrale, en Italie et au Japon grâce à des centaines de publications – théoriques et pratiques – qui concourent globalement à préciser et poursuivre les motions libertaires, écocentrées et décentralisatrices des origines.

Si l'on sursoit à des divergences de points de vue mineures et inévitables entre des auteurs, époques et territoires, il devient tout à fait possible de formuler une synthèse des grandes positions biorégionalistes. C'est ce qu'a fait notamment Doug Aberley en 1999 dans un article de référence sur la question (6). Ayant moi-même proposé un développement complet sur le sujet dans l'ouvrage *Les territoires du vivant*, je me bornerai ici à expliciter quelques-unes des pistes politiques (a), philosophiques (b), culturelles (c), économiques (d) et écologiques (e) ouvertes par le mouvement, de façon assez synthétique et sans volonté d'exhaustivité. Cela, en guise d'introduction aux idées biorégionalistes d'une part, pour proposer quelques outils de gouvernance et de conception biorégionalistes d'autre part, et

86



pour éclaircir enfin quelques points théoriques qui nous serviront ensuite à différencier ce courant originel de ses dérives émergentes en France.

(a) Politiquement parlant, tout d'abord, en envisageant d'articuler les problématiques globales à l'échelle des territoires, l'idée biorégionaliste constitue une politique appliquée de décentralisation radicale. À partir de valeurs naturelles et populaires à la fois, elle est une vision éco-anarchiste fondée sur la participation de toutes et tous à la préservation du cadre bâti, de sa durabilité et de son hospitalité pour toutes les espèces l'habitant. Elle offre une palette nouvelle d'outils concrets pour travailler avec la population habitante sur les conditions de cette habitation et son partage dans les contextes actuels et à venir, par le biais notamment de stratégies comme la « cartographie participative ». Celle-ci consiste en une enquête collective sur le contenu et les limites du territoire habité ; de sorte que les intervenants dans la discussion ne concourent pas simplement à en faire émerger le dessin, mais enseignent et apprennent aussi le sens de ce lieu avec ses occupants divers, et les manières d'y vivre de façon durable et équitable à la fois. Sur cette « cartographie participative » biorégionaliste et sur ses raisons d'être profondes, Doug Aberley s'est exprimé avec force :

many voices»,
in M.V. McGinnis
(ed.), *Bioregionalism*, Londres,
Routledge,
1999, p. 13-42.

Dans notre société de consommation, la cartographie est devenue une activité réservée aux puissants, convoquée dans le but de délimiter les "propriétés" des États-Nations et des multinationales. La fabrication de carte a été récupérée par les spécialistes, leurs satellites et autres arsenaux techniques complexes. Le résultat est que, bien que nous ayons un accès facilité aux cartes produites, nous avons aussi perdu notre capacité à conceptualiser, produire et utiliser des images des lieux – compétences que nos ancêtres affinaient de siècle en siècle. [...] Étant plus cynique encore, on pourrait dire que la cartographie a été volée au peuple pour être transformée en une nouvelle stratégie policière conçue pour aider au projet d'homogénéisation des 5 000 cultures humaines en un seul et unique marché malléable et docile. En tant qu'entité collective, nous avons perdu nos langues, oublié nos chansons et nos légendes,

87



(7) Doug Aberley, *Boundaries of home: Mapping for local empowerment*, Philadelphie, New Society Publishers, 1993, p. 1-2.

(8) Voir les reportages vidéo disponibles en ligne sur des ateliers de cartographie participative réalisés par Doug Aberley (*Maps with teeth*, « Ways we live » series) ou Peter Berg (« Bioregional workshop, San Francisco 2011 »).

(9) Peter Berg, Beryl Magilavy & Seth Zuckerman, *A green city program for San Francisco Bay area cities and towns*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1989; Jennifer Wolch, « Zoöpolis », in Id. & Jody Emel (eds.), *Animal geographies: Place, politics and identity in the nature-culture bor*

et maintenant nous ne pouvons même plus concevoir l'espace le plus fondamental de nos vies: notre chez-nous (home) (7).

Ni sondage, ni référendum, ni agora, la politique biorégionaliste s'actualise dans le réel avec des crayons, du papier et de la bonne humeur (8).

(b) Philosophiquement parlant, ensuite, en proposant une éthique écocentrée capable d'envisager les droits du vivant dans sa diversité d'être, de désirs et d'intérêts (9), ce mouvement ouvre un imaginaire « antispéciste » holistique complet qui dépasse les fractures entre théorie et pratique, idée et réalisation. Le biorégionalisme propose une vision éthique imagée et concrète de ce que signifie co-habiter ce monde. Il dépasse les métaphysiques abstraites, difficilement appropriables voire brumeuses, auxquelles nous sommes habitués sur la question philosophique de l'« habiter » (10). La philosophe Corine Pelluchon avait relevé à juste titre que les philosophies environnementales – elle pensait aux éthiques anglo-saxonnes héritières d'Aldo Leopold ou à l'éthique du futur de Hans Jonas – « n'ont pas proposé une ontologie susceptible de fournir une assise conceptuelle à l'organisation sociale et politique que les écologistes appelaient de leurs vœux (11) ». Une remarque pertinente, à laquelle répond directement la concrétude biorégionaliste.

(c) Culturellement parlant, en favorisant un sentiment d'appartenance basé sur des éléments non humains (géographiques, biodiversitaires, paysagers, climatiques, etc.), l'idéologie biorégionaliste contribue à déplacer, justement, les fondements identitaires vers des objets moins anthropiques. De fait, l'implication de chacune et chacun peut dès lors ouvrir sur un « conservatisme » qui ne soit pas réactionnaire mais écologiste, non pas passéiste mais avant-gardiste, non pas forclos sur les peuples mais concentré sur les milieux naturels. Autrement dit, si les liens qui fondent une communauté relèvent du naturel et non du culturel, c'est pour une forêt et non pour un drapeau que peuvent se battre ses habitants; pour une espèce animale et non pour une couleur de peau; pour une vitalité éco-systémique et non en vertu d'une quelconque histoire géopolitique, de ses gloires passées et autres fantasmes collectifs. En résumant: peu importe la couleur de peau des réhabitants, l'import-



Poli-

tiquement,

le biorégionalisme

constitue une décen-

tralisation radicale; philo-

sophiquement, une éthique

écocentree; culturellement,

une appartenance basée sur

des éléments non humains;

Économiquement, une

intrication équitable

entre urbain et

ruralité.

tant pour l'éthique biorégio-
naliste est qu'ils sachent
contribuer à une habitation
durable du territoire qu'ils
occupent! Ainsi, l'auteur
d'un ouvrage remarqué
sur le mouvement bioré-
gionaliste, Mike Carr, pré-
cisait avec raison qu'au
sein du courant, «il existe
un grand respect pour la
diversité culturelle, sociale et
religieuse. Le biorégionalisme
est riche de toute la diversité des
peuples, des idées et des mouve-
ments sociaux dont il est né» (12). C'est
cette ouverture culturelle, rendue possible
par le déplacement de la focale vers des valeurs naturelles,
qui différencie fondamentalement le biorégionalisme des
mouvements «régionalistes» traditionnels.

(d) Économiquement parlant, la biorégion est un cadre
conceptuel pour penser et favoriser l'autonomie écono-
mique et productive d'une intrication équitable entre urbain
et ruralité (13). Ce qui amène à penser ces communautés
dans leurs réseaux, dans les infrastructures qui les relient
et qu'elles forment, dans la façon dont elles continuent à
échanger entre elles et même à une échelle plus grande.
Autonomie ne signifie jamais autarcie. Pour envisager plei-
nement l'articulation ville-campagne proposée par le mou-
vement dans une optique anticapitaliste, il importe de se
rappeler la filiation biorégionaliste avec le mouvement Dig-
gers prônant la gratuité et la liberté, la distribution de repas,
de soins médicaux et de vêtements gratuits en guise de tran-
sition vers un monde sans monnaie. Car c'est cela même qui
fonde, dans l'esprit de nombreux biorégionalistes, les racines
anticapitalistes inhérentes à cette vision écologique décen-
tralisatrice. À savoir, sous la plume de Peter Berg:

*La biorégion, comme un endroit que l'on par-
tage, c'est l'idée de la zone libre. Chaque biorégion
doit avoir son propre gouvernement, c'est l'autono-
mie. La décentralisation en tant qu'idée écolo-
gique rejoint l'idée Digger du "choisis ton action*

derlands,
Londres, Verso,
1998.

(10) Mathias
Rollot, *Critique
de l'habitabilité*,
Libre & Soli-
daire, 2017.

(11) Corine
Pelluchon, *Les
nourritures*, Éd.
du Seuil, 2015,
p. 10.

(12) Mike Carr,
*Bioregionalism
and civil soci-
ety: Democratic
challenges to
corporate glo-
balism*, Vancou-
ver, UBC Press,
2003, p. 72.

(13) Joshua
Lockyer &
James R.
Veteto (eds.),
*Environmental
anthropology
engaging
ecotopia:*
Biore-

89



gionalism,
permaculture,
and ecovillages,
New York, Ber-
ghahn, 2013.

(14) Alice Gail-
lard & Céline
Deransart, *Les
Diggers de
San Francisco*,
documentaire
vidéo, 1998.

(15) Nicolas
Buclet (ed.),
*Essai d'écolo-
gie territoriale.
L'exemple
d'Aussois en
Savoie*, CNRS
Éd., 2015.

(16) Kirkpatrick
Sale, *Dwellers
in the land:
The biore-
gional vision*,
San Francisco,
Sierra Club
books, 1985,
p. 53.

à l'endroit où tu vis". Pour moi, les sédiments Diggers se sont transformés en sédiments écologiques, où les gens font partie du lieu où ils vivent. Ils font partie de la nature, et la nature est le sujet (14).

(e) Écologiquement parlant, comparée à d'autres façons de conceptualiser et de mesurer les « métabolismes territoriaux », la pensée biorégionaliste est un ensemble qui pour être moins rigoureusement « scientifique » n'oublie jamais d'associer éthique et esthétique, fond et forme, contenant et contenu, établissements humains et humanités. Écologie poétique, mystique, rêvée et librement interprétée, elle offre un cadre moins technique, scientifique et austère que d'autres propositions contemporaines en la matière – pensons notamment à un intéressant, mais difficile et un peu inaccessible *Essai d'écologie territoriale* récemment paru (15). En effet, comme le remarquait déjà Kirkpatrick Sale en 1985, l'implication de tous dans un territoire écologique perceptible, accessible – et donc nécessairement aussi local d'un point de vue scalaire qu'approprié par chacun d'un point de vue symbolique – est une condition incontournable à la durabilité éco-systémique de la biosphère elle-même :

Le seul moyen pour que les gens adoptent un "bon comportement" et agissent de manière responsable, c'est de mettre en évidence le problème concret, et de leur faire comprendre leurs liens directs avec ce problème – et cela ne peut être fait qu'à une échelle limitée. C'est-à-dire que cela peut être fait lorsque les forces du gouvernement et de la société sont encore reconnaissables et compréhensibles, lorsque les relations entre les choses sont encore intimes et lorsque les effets des actions individuelles encore visibles; lorsque l'abstrait et l'intangible s'effacent pour laisser place à l'ici et au maintenant, à ce que l'on voit et ce que l'on sent, au réel et au connu (16).

En tous ces sens particuliers, il semble possible et souhaitable de travailler à inventer une rencontre heureuse entre les vues biorégionalistes et nos problématiques contemporaines locales pour inventer une échelle de gouvernance écologique et humaniste à la fois. Faire cela sérieusement supposerait, toutefois, de prendre la peine de

90





différencier ce courant originel d'avec les dérives, volontaires ou non, que véhiculent ses versions européennes.

Politiques biorégionalistes. Attention aux dérives !

Il faut dire à quel point très peu d'apports satisfaisants semblent émerger du concept tel qu'il se présente aujourd'hui dans l'aire francophone. C'est plutôt la vision territorialiste italienne du concept de biorégion qui est la plus connue et citée en France depuis quelques années (qui plus est, dans les milieux de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage). Or, cette reprise italienne tardive (années 2010) et la déformation qu'elle induit de la notion de « biorégion » – devenue, à Florence, une « biorégion urbaine » – s'avèrent hautement problématiques.

Relativement éloignée des sources américaines du mouvement (17), cette démarche explicitement anthropocentrée et patrimonialisante (18) apparaît à certains comme une pensée conservatrice, voire réactionnaire, peu à même d'offrir à nos réflexions éco-politiques un cadre de pensée favorable à la discussion prospective critique. Ainsi pour Federico Ferrari, l'urbaniste historique du mouvement Alberto Magnaghi tombe dans « la rhétorique consensuelle du naturalisme esthétisant, de l'artisanat stéréotypé et de l'identité figée », de sorte qu'en définitive le « projet local » de l'école florentine se présente comme une réponse « inadéquate, voire dangereuse » (19). En centrant le regard sur les établissements humains et leur valeur paysagère, traditionnelle, culturelle et historique, la vision territorialiste prendrait le risque d'une proximité délicate avec les pensées localistes xénophobes. Comment, en effet, ses valeurs et revendications sur le « bien commun » ou la « conscience du lieu » pourraient-elles réellement épouser les valeurs communistes ou écologistes au sens que l'entendent les territorialistes aujourd'hui ? En faisant, par exemple, l'éloge des événements qui « ont permis la "patrimonialisation" de la ressource avec un processus de rétro-innovation qui a su réinventer la tradition » (20), Daniela Poli travaille-t-elle au développement d'outils théoriques réellement efficaces pour lutter contre la montée des extrêmes droites dans son pays et en Europe ?

(17) Mathias Rollet, « Synergies biorégionales. Quelques enjeux conceptuels et architecturaux », in Roberto D'Arienzo & Chris Younès (eds.), *Synergies urbaines. Pour un métabolisme collectif des villes*, Genève, Métispresses, 2018, p. 221-236.

(18) Daniela Poli, *Formes et figures du projet local. La patrimonialisation contemporaine du territoire*, Eterotopia, 2018.

(19) Federico Ferrari, « Alberto Magnaghi, de la ville-usine au *genius loci* », *Métropolitiques*, 12 novembre 2018, sur : metropolitiques.eu ; voir aussi Federico Ferrari, *Paysages réactionnaires. Petit essai contre la nostalgie de la nature*, Eterotopia, 2016.



186

(20) D. Poli,
*Formes et
figures du pro-
jet local, op. cit.,
p. 139.*

Il me semble, pour ma part, que la violence des tendances contemporaines au repli identitaire, au passéisme ou à l'abandon de toute forme de solidarité face aux événements migratoires n'est pas à prendre à la légère, et toute imprécision sur le sujet du circuit court est une brèche dans laquelle vient se nicher aussitôt le protectionnisme anthropologique – avec toutes les conséquences immorales que ses préjugés peuvent induire. N'en déplaisent aux tenants de l'éthique des vertus, les bonnes intentions n'ont jamais suffi à faire de l'action et ses conséquences des armes morales sans ambiguïtés. Car, comme le souligne l'activiste américain Derrick Jensen :

Ceux qui viendront après nous, qui hériteront de ce qu'il restera du monde une fois que cette culture aura été paralysée, [...] nous jugerons en fonction de la santé des territoires que nous leur laisserons. Ils n'auront que faire de la manière dont vous et moi aurons vécu, de nos bonnes intentions, des efforts

92





que nous aurons fournis. Ils n'auront que faire de notre intérêt pour le sort de la planète, de notre sagesse, de la non-violence ou du pacifisme dont nous aurons fait preuve. [...] Ils se soucieront plutôt de savoir s'ils peuvent respirer l'air et boire l'eau de la planète. Nous pouvons fantasmer autant que nous le voulons sur un grand changement décisif, mais si personne, y compris les non-humains, ne peut respirer, cela n'aura pas grande importance (21).

Comment alors concourir à formuler des outils conceptuels et pragmatiques efficaces pour préserver *la santé des territoires*? Il me semble que, quoi que puisse vouloir en faire l'école territorialiste, la pensée patrimonialiste n'est pas un outil conceptuel sain, adapté à notre époque de bouleversements, d'incertitudes et d'angoisses. Hélas, la grande réputation du fondateur de l'école territorialiste Alberto Magnaghi – certes, à de nombreux égards, justifiée – a regrettamment bloqué les débats empêchant toute remise en perspective politique et critique de sa propre réflexion. De sorte qu'un peu partout, on parle d'ores et déjà de « biorégion urbaine », ce nouveau concept en vogue, sans s'interroger plus en amont sur le sens même de cette expression étrange et sans doute vide de sens (22). Dit en synthèse, la « biorégion », à peine apparue sur le territoire français, semble déjà un mythe, une *fiction théorique* au sens que donnait récemment l'anthropologue Éric Chauvier à ce terme (23).

En tant qu'historien et théoricien du courant, je suis personnellement opposé à l'idée qu'il faille « reconstruire la biorégion qui existait » (24), pour autant, d'une part, qu'il est, d'un point de vue éthique, hors de question de viser un retour à des états précédents du territoire (fantasmés ou réels peu importe) et, d'autre part, que l'idée biorégionale est nouvelle, et de fait nécessairement inédite et ouverte sur l'avenir. Le concept de « biorégion » invite à penser des associations nature-culture situées qui soient équitables et durables : ce qui n'est pas une analyse, mais une hypothèse et une proposition !

Dès lors, si sociétés biorégionales il peut y avoir à l'ère anthropocène, ce sont des formes inédites, complexes, partiellement numériques et mondialisées

(21) Derrick Jensen, « Introduction », in Aric McBay, Lierre Keith & D. Jensen (eds.), *Deep green resistance: Strategy to save the planet*, New York, Seven Stories Press, 2011, p. 19.

(22) Mathias Rollot, « Aux origines de la biorégion. Des biorégionalistes américains aux territorialistes italiens », *Métropolitiques*, 22 octobre 2018, sur : metropolitiques.eu

(23) Éric Chauvier, *Les mots sans les choses*, Allia, 2018.

(24) Alberto Magnaghi, Soirée-débat « Grand Paris Bio-région ? »,



Pavillon de l'Arsenal, Paris, 2 décembre 2015, vidéo de l'AIGP sur : [Youtube](#), 16 février 2016.

(25) Kirkpatrick Sale, *Dwellers in the land: The bioregional vision*, San Francisco, Sierra Club Books, 1985, p. 179.

(26) «Aux sources du bio-régionalisme», propos de Peter Berg recueillis par Alain de Benoist et Michel Marmin, *Éléments*, 100, 2001.

(27) Jean Jacob, «Bio-régionalisme, danger», *La Décroissance*, 32, juin 2006.

(28) François, Stéphane. «La Nouvelle Droite et l'écologie. Une écologie néopaienne?», *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, XII, 2, 2009, p. 132-143.

dont il s'agira nécessairement. Le modèle biorégional n'est donc pas à «redécouvrir», il reste à inventer! Ce qu'avaient bien compris les fondateurs américains du mouvement – dont témoignent leurs analyses et actions alternatives, avant-gardistes, multiculturelles et libertaires. Ainsi, les écologistes Peter Berg et Raymond Dasmann précisent bien dans leur article fondateur à quel point «les réhabitants sont aussi différents des envahisseurs que ceux-ci ne l'étaient des habitants originels». Autrement dit, *oui*, les nouveaux citoyens biorégionaux dont il est question sont aussi différents des colons du Vieux Continent que ceux-ci ne l'étaient des Amérindiens qu'ils ont massacrés. De sorte que nous n'avons ni à fantasmer de parfaites sociétés indigènes primitives (le bon sauvage restant un mythe), ni à poursuivre cette modernité mortifère qu'il nous faut aujourd'hui habiter malgré nous: le modèle biorégional est une proposition créatrice pour réinventer un futur encore inconnu, avec ses urgences, problématiques et opportunités particulières. Et Kirkpatrick Sale, de même, d'écrire que le projet biorégional «rêve sans aucun doute de choses qui n'ont encore jamais existé; et pourtant, à bien y regarder, il n'est jamais fantasmatique, chimérique, idéaliste ou illusoire quand il est envisagé dans sa totalité» (25). Tout reste à inventer, et c'est bien de créativité, de liberté, voire d'un peu de folie dont nous avons besoin pour tendre vers ces éco-anthroposystèmes durables et équitables pour le vivant dans son ensemble. Dès lors, évacuer avec les thèses territorialistes l'idée biorégionaliste serait jeter le bébé avec l'eau du bain – se priver des intuitions les plus stimulantes du mouvement californien originel.

C'est pourtant ce qui a été fait en France quand le mouvement a fait surface au tournant des années 2000 par le biais d'un entretien de Peter Berg avec... Alain de Benoist! Le texte, paru dans la revue «civilisationniste» *Éléments* (26) de l'intellectuel de la Nouvelle Droite, avait incité des journaux comme *La Décroissance* (27) à publier des appels à la méfiance sur le sujet «biorégionaliste». Et comment ne pas les comprendre? Si Stéphane François, Serge Champeau et d'autres ont proposé plusieurs explications à cette «convergence idéologique entre la Nouvelle Droite, aux positions antimodernes se référant à la Révolution conservatrice allemande, et les théoriciens du biorégionalisme» (28), c'est bien pour différencier toutefois l'histoire biorégionaliste américaine de ses récupérations fran-



çaises d'extrême droite avec leurs imaginaires romantiques, réactionnaires et enfermants. Une position clarificatrice que rejoint Thierry Paquot lorsqu'il écrit que sa « lecture de ces auteurs n'est pas la même que celle d'*Éléments* » : « Devrais-je ne plus les lire et les mentionner parce que cette revue en parle ? » La question est rhétorique : « Si la revue *Éléments* s'intéresse au biorégionalisme, elle ne rend pas pour autant cette notion douteuse et dangereuse, c'est à chaque lecteur d'exprimer sa position vis-à-vis d'elle, d'expliquer en quoi il s'en inspire dans sa vie de tous les jours, dans ses actions et sa réflexion ». Pour Paquot, le biorégionalisme « n'est pas de droite ou de gauche », et « dépasse, heureusement du reste, les ambitions politiciennes de cette vieille façon de faire de la politique pour inventer de nouvelles territorialités et temporalités d'une démocratie participative directe et locale » (29).

Ainsi en va-t-il donc de la « récupérabilité » du concept de biorégion, des enjeux politiques directs de ces débats, des sens à accorder au « biorégionalisme » en tant que mouvement pluriel, et des manières, plus ou moins détournées, de se saisir des outils qu'il propose. Quant à savoir ce que chacun choisira d'en faire...



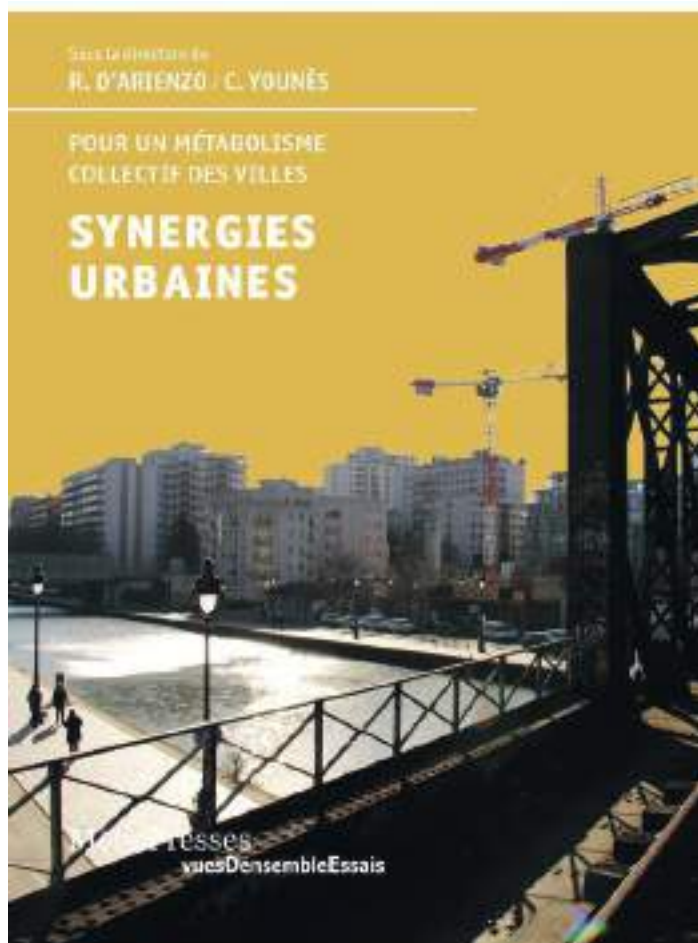
(29) Thierry Paquot, « De la biorégion urbaine », *loc. cit.*, p. 239.



[14]



190





SYNERGIES BIORÉGIONALES. QUELQUES ENJEUX CONCEPTUELS ET ARCHITECTURAUX

Mathias Rollet

La cause de l'atmosphère et de la planète offrait à la civilisation le prétexte idéal de son parachèvement. Au nom de l'espèce et de son salut, au nom de la totalité planétaire, au nom de l'Unité terrestre, on allait pouvoir régir chacune des conduites de chacun des habitants de la Terre, et de chacune des entités que celle-ci héberge à sa surface. On était à deux doigts de proclamer l'*imperium mundi* universel et écologique. C'était «dans l'intérêt de tous». La pluralité des milieux humains et naturels, des usages, des formes de vie, le caractère tellurique de chaque existence, tout cela allait devoir céder devant la nécessité de l'unité de l'espèce humaine, que l'on allait enfin pouvoir gérer depuis on ne sait quel directoire mondial. [...] Jusque-là, on gardait l'espoir que les soi-disant «responsables» trouveraient un accord de bon sens, que les «responsables», en un mot, seraient responsables. Et patatras ! Ce qui s'est passé à Copenhague, *c'est justement qu'il ne s'est rien passé*. Pas d'empereur, même collégial. Pas de décision des porte-paroles de l'Espèce. Depuis lors, la «crise économique» aidant, la pulsion d'unification s'est retournée en sauve-qui-peut mondial. Puisqu'il n'y a pas de salut commun, chacun va devoir faire son salut par lui-même, quelle que soit l'échelle, ou renoncer à toute idée de salut. Et tenter de s'étourdir dans une fuite en avant de technologies, de profits, de fêtes, de drogues et de ravages, l'angoisse chevillée à l'âme.

COMITÉ INVISIBLE 2017 : 25-26

L'élection du climato-sceptique Donald Trump par voies démocratiques à la tête de la plus grande puissance culturelle, économique et militaire mondiale n'est pas un hasard. Il ne s'agit pas d'un complot organisé. Ce n'est pas non plus le fruit d'une erreur, ou d'une manipulation des chiffres. C'est



le symptôme logique et évident d'une époque tout entière, celle que nous vivons. L'imminence de l'effondrement – pourtant bien théorisé et annoncé depuis quelque temps déjà (JONAS 1979; DUPUY 2002; DIAMOND 2006; ANDERS 2008; SERVIGNE et STEVENS 2015) –, tout autant que la pertinence des calculs des Meadows et du Club de Rome (MEADOWS, MEADOWS, RANDERS et BEHRENS 1972) et la grande connaissance, par une partie non négligeable de la population, de ces travaux n'y ont rien fait: le caractère imperceptible de la crise écologique (ANDERS 2002) semble être une difficulté trop grande pour l'être humain et ses sociétés incapables de percevoir les conséquences de leurs actes. À force de matraquage communicationnel, certes, une certaine forme d'angoisse écologique finit par naître en chacun; tout cela n'empêchant personne de continuer à mener bon train, fidèle à ses habitudes. *Business as usual*. Les ouvertures qui s'offrent à nous, pourtant, ne sont pas si réductrices que voudrait nous le faire croire le Comité invisible, qui ne donne à lire que d'un côté la mise en place d'une gouvernance mondiale, totalitairement unifiée sous le drapeau écologique, et d'un autre côté une errance individuelle faite d'angoisse, de désœuvrement, d'insouciance et d'irresponsabilité complète. Entre ces deux dystopies semble exister une voie intermédiaire, composée de microgouvernances, d'alliances nature-culture locales et partielles, de microsociétés adaptées et adaptables, de rhizomes de solutions et de multiplicités de stratégies d'entraide face aux enjeux climatiques contemporains. Quels que soient son nom, son bord politique et sa probabilité de mise en place, nous la penserons ici au filtre de l'idée de *synergies biorégionales*.

Par-delà l'idée de *synergie* alors, pourquoi parler plus précisément de *synergies biorégionales*? C'est qu'une myriade folle de capteurs, de systèmes intelligents, de réseaux informatiques et de rhizomes de puces connectées est chaque jour mise en place au centre des villes occidentales. Or, quel est l'objectif de ces gadgets technologiques, si ce n'est celui, justement, de miser sur la synergie entre ces capteurs pour offrir une synergie urbaine idéale? Dit en peu de mots: il semble que l'harmonie utopique promise par la *smart city* dévoie l'idée de synergie, cherchant à la récupérer à son compte, pour ses propres intérêts. La *synergie parfaite*: voilà bien en effet ce qui est mis en avant par tout installateur



de capteurs intéressé, par tout politicien préoccupé, par tout citoyen apeuré. Il s'agit de réduire les frottements et les imperfections, de prévenir l'imprévu, d'annihiler le conflit, bref, en peu de termes, de retirer à la ville tout ce qui a pu la construire comme espace émancipateur d'individus ces derniers millénaires. Les dernières recherches menées par Rem Koolhaas (2011) et AMO invitent à une considération critique de ces *smart synergies* récemment apparues. Par le biais de plusieurs articles stimulants, le groupe de chercheurs en architecture tente de mettre en mots et en images ce qui se joue dans cette mise en équation impossible et pourtant opératoire de la ville. Ainsi peut-on lire dans *Le territoire intelligent*:

Les effets du changement climatique, une population vieillissante, une infrastructure qui se désagrège, l'état des provisions en eau potable et en énergie – tous sont des problèmes pour lesquels les villes intelligentes promettent des solutions. Ces solutions sont commercialisées par le biais de jolis symboles de vie urbaine, assemblées dans des diagrammes parfaits dans lesquels les citoyens et les entreprises sont entourés de multiples bulles de contrôle. [...] Comme substitut au *liberté, égalité, fraternité* de la Révolution Française, une nouvelle trinité universelle a été adoptée: confort, sécurité, durabilité. (KOOLOHAAS 2016: 92)

Dès lors, pour lutter à notre tour contre cette «mise en intelligence» techno-capitalistique du logement (*domotique*), de la ville (*smart city*) et même des campagnes (*smart landscapes*), nous proposons ici d'envisager la notion de synergie sous l'angle *biorégional*. En cela, par-delà toute opposition stérile entre technologie et localisme, nous tenterons de faire voir en quoi penser ensemble synergie et biorégion offre des prises et des pistes pour résister à la récupération de l'art de faire la ville opérée par les promoteurs et industriels privés du gadget «smart».

Ainsi donc, cette contribution voudra-t-elle mettre l'accent sur l'idée plus particulière de *synergie biorégionale*, comme issue possible tant au climat-scepticisme ambiant et au désœuvrement angoissé, qu'à la *smart city* et ses dépossessions multiples. Invitant tout d'abord à considérer le concept de biorégion d'un point de vue historique, elle proposera ensuite de montrer son caractère de ressource à destination de l'architecture, en donnant à lire ses potentialités théoriques et pratiques pour des domaines aussi



variés que la pensée du territoire, l'enseignement du projet, ou encore la maîtrise d'œuvre de chantier.

Brève histoire de l'idée de biorégion

À bien y regarder, toute région est certes une forme de *biorégion*. À savoir qu'en effet, même au travers du découpage colonial froid et abstrait qu'ont réalisé au cours de l'histoire les Européens en Afrique, il est possible de trouver des caractéristiques bioclimatiques particulières différentes pour chaque pays. Une alliance nature-culture plus convenable est recherchée toutefois par le mouvement biorégionaliste, qui tente d'argumenter en faveur d'établissements humains plus décentralisés, autonomes et soutenables, au sein desquels l'intrication culturelle serait indissociable de l'écosystème particulier avec lequel elle entre en dialogue.

C'est au sein des groupes écologiques américains et plus particulièrement de la *Planet Drum Foundation* de San Francisco qu'apparaît le terme au cours des années 1970. On en retrouve une première occurrence historique au sein de l'article publié en 1977 par Peter Berg (1937-2011) et Raymond Dasmann (BERG et DASMANN 1977), avant que l'ouvrage *Dwellers in the land: the bioregional vision* de Kirkpatrick Sale ne viennent constituer en 1985 le premier livre entièrement consacré au sujet du *biorégionalisme* (SALE 1985). En y développant de façon rigoureuse, précise et claire ce qu'entend par «*biorégionalisme*», l'auteur défend une approche écologique capable d'une prise en compte des formes d'écorégions naturelles mais aussi des différentes sociétés humaines en leur sein – et des différentes interactions et synergies naissant de leurs rencontres. De l'étude du rapport des civilisations antiques aux divinités de la fécondité et autres déesses de la Terre Mère (Gaïa chez les Grecs anciens), Sale parcourt l'histoire des civilisations et des idées pour en venir à une mise en perspective puissante de notre civilisation actuelle. Son discours, engagé, nous entraîne sur un chemin philosophique critique dénonçant les rapports entre relation à la nature, imaginaire commun et pouvoirs en place:

Toute société possède ses propres mythes, ses cosmologies particulières. De la même façon ainsi que les Grecs anciens construisirent la personne de Gaïa, les



sociétés européennes du 16^e et 17^e siècles choisirent d'adopter le point de vue de la science mécanique. Ce ne sont pas là des choix faits par accident, il y a toujours une cause. L'histoire des idées et des techniques a montré que ce sont les développements qui conviennent aux autorités en place qui sont adoptés, tandis que sont ignorés ceux qui sont jugés comme n'ayant aucune utilité. [...] Evidemment, cette interrelation était loin d'être simple. Ses intrications complexes se trouvent notamment dans les écrits de Tawney, Whitehead, Wallerstein, Berman ou encore Braudel. Mais il est assez simple de percevoir d'ores et déjà à quel point certains aspects de la science nouvelle pouvaient être bien accueillis par les pouvoirs alors en place: l'avènement et la célébration du mécanique, du tangible, du quantifiable, de l'utilitaire, du linéaire et du divisible, comme autant d'éléments joués contre l'organique, le spirituel, l'incalculable, le mystérieux, le circulaire et l'holistique. (SALE 1985: 18-19, TdA)

Ainsi l'ouvrage, entre éthique de la terre et écologie profonde, a pu constituer un texte important pour la pensée écologique du 20^e siècle, bien qu'il ait aussi été critiqué pour ses formes «complètement déterministes» qui «rejettent toute subjectivité humaine» (KERNALEGENN 2016).

Auteur déjà remarqué pour ses précédentes publications – Lewis Mumford¹ notamment fit l'éloge de *Human Scale* (SALE 1982), tandis que *Students for Democratic Society* (SALE 1973) fut reconnu par de nombreux experts comme un ouvrage de référence sur la question qu'il traite² – Kirkpatrick Sale ouvrit en précurseur avec *Dwellers in the land* un débat international qui s'est poursuivi jusqu'à nos jours. L'influence de l'ouvrage fut particulièrement forte sur les milieux écologistes occidentaux, mais aussi sur plusieurs courants politiques nord-américains – des sécessionnistes, aux luddites en passant par l'écoanarchisme. Ainsi peut-on trouver dans l'ouvrage de référence *Environmentalism. Critical concepts*, les lignes suivantes de l'enseignant-chercheur américain Doug Aberley, spécialiste du courant biorégionaliste:

En 1985, le Sierra Club publia *Dwellers in the land: The bioregional vision*, du biorégionaliste et historien respecté Kirkpatrick Sale. [...] Le réseau de distribution de la maison d'édition et la réputation de Sale comme historien reconnu ont assuré à l'ouvrage une reconnaissance bien plus importante que n'importe quel autre ouvrage sur la question, publié avant ou après. [...] Les recueils et anthologies d'articles de référence d'Alexander (1993), Atkinson (1992), McTaggart (1993) et Frenkel (1994) l'ont tous utilisé. (ABERLEY 2003: 217, TdA)



Malgré toutefois deux éditions américaines et de nombreuses réimpressions, et tandis pourtant qu'un autre ouvrage et deux articles de Kirkpatrick Sale ont du reste été traduits récemment en France (SALE 2006; SALE 2008; 2010), *Dwellers in the land* n'a jamais eu cette chance.

Des écrits de Peter Berg, Kirkpatrick Sale et Gary Snyder paraissent au contraire en italien en 1994 dans l'ouvrage *Bioregione: nuova dimensione per l'umanità* (ZANI 1994). L'éditeur présente alors l'ouvrage de la sorte :

L'hypothèse biorégionaliste est fascinante, parce qu'elle permet d'ouvrir de nouveaux rapports aux autres, parce qu'elle veille à la bonne santé de notre environnement, et parce qu'elle nous invite à vivre ici, sur notre propre territoire, avec les yeux, l'esprit et le cœur ouvert à la Planète Terre, voire au cosmos tout entier³.

Nul doute que cette édition italienne est à l'origine de la déferlante de publication qui ont eu lieu en Italie depuis lors sur le sujet (ZAVALLONI et CASTELLUCCI 2000; IACOPONI 2001 et 2003; PAPETTI 2003; ZAVALLONI 2010; MAGNAGHI et FANFANI 2010; FERRARESI 2014), et des recherches aujourd'hui en cours sur le sujet⁴. Dans les milieux de l'architecture, Alberto Magnaghi est le plus célèbre d'entre eux. Depuis plusieurs décennies, il est considéré comme l'un des grands penseurs du territoire en Europe. Ce n'est pourtant que récemment qu'apparaît chez lui le terme de « biorégion ». Le penseur se revendique, pour définir le terme, d'une liste d'auteurs assez conséquente⁵; pour proposer une acception de la notion qui constitue « une évolution sémantique et conceptuelle au regard de sa définition historique ». Par-là, l'auteur se dit vouloir évacuer les « possibles dérives déterministes qui font dépendre l'établissement humain de la configuration du milieu ambiant » (MAGNAGHI 2014: 79, 80). Mais la question identitaire de la définition soulevée par son travail reste très présente, le texte parlant avec insistance des possibles « valorisations des particularités identitaires » des régions habitées, et rappelant que le projet territorialiste est bien celui d'un faire-avec les « matériaux, les cultures locales: les modèles socioculturels de longue durée, les savoirs artisanaux, artistiques », etc. (MAGNAGHI 2014: 78, 80, 91, 148). En tout cela, le terme est une occasion pour lui de traiter « d'une manière intégrée » les différents domaines (économiques, politiques, environnementaux, habitationnels, etc.) mis en mouvement



par le projet territorial, le terme devenant «un instrument interprétatif pour affronter la dégradation actuelle de nos urbanisations diffuses post-urbaines» (MAGNAGHI 2014: 77, 83).

Ainsi se poursuivent avec une certaine vitalité les débats sur l'hypothèse biorégionale jusqu'à nos jours, dans des domaines qui dépassent largement les champs de l'écologie et de la politique: en témoignent notamment les récentes propositions de l'école de géographie des territorialistes italiens, les dernières recherches en urbanisme sur les relations entre milieux habités et métabolismes urbains, et même certaines pédagogies innovantes développées dans plusieurs écoles nationales supérieures d'architecture (ENSA) et écoles supérieures d'art et de design – celle de Valenciennes ayant même prévu d'ouvrir son Université d'hiver 2016-2017 sur le sujet.

La synergie biorégionale: architecture et ressource pédagogique

Certes, rétrospectivement parlant, même le huitième livre du traité *De architectura* de Vitruve pourrait être vu comme «un traité biorégionaliste *ante litteram*» (MAGNAGHI 2014: 92). On voit bien pourtant qu'avec ces ouvrages et débats récents quelque chose de plus écologiquement engagé est à l'œuvre. Car, c'est certain, le biorégionalisme est avant tout une idéologie politique: si proposition écologique il y a en lui, c'est avant tout dans la manière qu'il a de remettre en cause les paradigmes sociétaux actuels. Ainsi, ces discours critiques résonnent étrangement avec les paradigmes modernes et postmodernes de la toute-puissance humaine: plaçant volontairement le lecteur dans une tout autre perspective, ils forment une invitation à changer de regard sur le monde et ses habitations, humains et non humains, pour le «réhabiter» – selon les termes de Berg, Dasmann, Sale mais aussi Magnaghi –, par-delà tout progressisme et tout moralisme culturel (ROLLOT 2017b).

Architecturalement parlant, ces traités biorégionalistes sont à cet égard une occasion stimulante de porter un jugement nouveau sur la question de l'*architecture régionale*, en envisageant enfin celle-ci par-delà



l'éternelle question du vernaculaire. N'enlevant rien aux analyses (VIGATO 2008), aux critiques (COHEN 2016) et aux propositions théoriques (FRAMPTON 2006) à cet égard, les manifestes biorégionalistes invitent au contraire à de nouvelles alliances sur ces sujets, entre expert et non-expert, entre génie industriel et créativité civile, entre tradition et innovation. Ce qu'ils déplacent est le curseur de *valeur éthique* au sein de ces débats – à savoir, concrètement, le critère d'évaluation au moyen duquel est considéré, critiqué, apprécié ou remis en cause un modèle proposé ou une situation existante. Quelle architecture biorégionale inventer aujourd'hui ? Quelles nouvelles alliances considérer entre territoires naturels et humains, habitations animales, végétales et humaines, cyclicités et rythmes humains et non humains ? L'architecture comme point d'articulation entre ces mouvements synergiques apparaît subitement centrale dans le projet biorégionaliste.

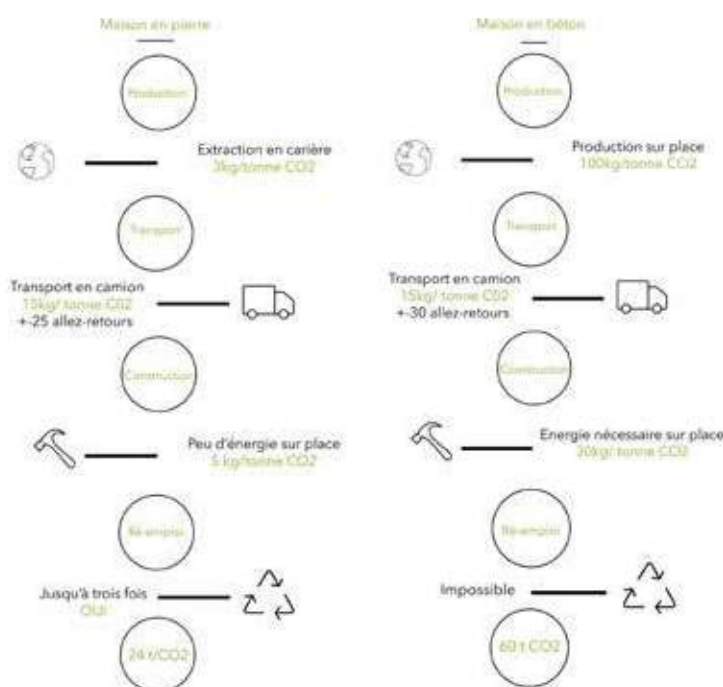
La pensée des *synergies biorégionales* est ainsi un outil opératoire en termes de pédagogie du projet d'architecture. À l'ENSA-Montpellier ont ainsi été développés, depuis septembre 2016, plusieurs semestres axés sur le sujet, dont un atelier de projet de licence 2 sur l'habitation et la biorégion qui servira ici de base à l'analyse. Les objectifs pédagogiques de cet enseignement furent explicitement énoncés sur la base d'un biorégionalisme critique, engagé et politique, ainsi construit pour faire réagir les étudiants. Le postulat s'interrogea ainsi :

Que peut signifier parler de « maison biorégionale » à l'heure où crises écologiques, processus de globalisation et de migrations vers le virtuel s'intensifient et s'accroissent ? Loin de tout régionalisme traditionnel, l'atelier et son hypothèse « biorégionale » voudra inventer de nouvelles formes de prises en compte des contextes humains (culturels, symboliques, historiques...) mais aussi naturels (géographiques, climatiques, biologiques...). L'enjeu : une capacité à concevoir des espaces architecturaux écologiques capables d'aller au-delà d'une ingénierie, voire une technocratie des établissements humains (calculs de rendements, normes, productivité énergétique, HQE...). Par l'idée de « biorégion », au contraire, ce sont aussi les composants éthiques et esthétiques, les cultures et les savoir-faire, les formes et les symboles qui sont visés. Parce qu'on habite pas que la maison elle-même, mais aussi ses ancrages territoriaux, naturels et humains, matériels et immatériels, objectifs, subjectifs, émotionnels et fantasmés même.



C'est en ce sens que cette hypothèse « biorégionale » propose d'envisager les relations entre architectures, villes, territoires et grands paysages. Et en ce sens aussi qu'elle cherche à être une invitation à l'expérimentation, à la « réinvention » : refusant les pastiches et symbolismes réducteurs, l'atelier voudra inventer librement de possibles interactions entre savoir-faire ancestraux, matières locales, outils conviviaux, techniques innovantes, nouvelles technologies et attentes territoriales contemporaines. En quoi une potentielle « maison biorégionale » pourrait-elle devenir le catalyseur de l'ensemble de ces domaines ?⁶

C'est tout un ensemble de réponses à ces questions qui ont été déployées, testées et débattues avec les étudiants. Certaines trouvailles se sont révélées convaincantes, d'autres moins – mais cela n'est pas tant dû à la qualité des étudiants qu'à la pédagogie proposée, qui entend valoriser non pas le résultat abouti mais la dynamique d'investissement sincère et créative au



L'ÉNERGIE GRISE D'UNE MAISON, DE LA PIERRE AU BÉTON. DIAGRAMME DE COMPARAISON ÉCOLOGIQUE RÉALISÉ PAR UN GROUPE ÉTUDIANT. LAURE MARTINEZ, ANDRÉA TEIXEIRA ET MORGANE XAVIER, PROJET E-COLLECTIVE S3, ATELIER ROLLOT « LA MAISON BIORÉGIONALE: RÉINVENTIONS », ENSA MONTPELLIER, DÉCEMBRE 2016.



long du semestre. En effet, former les générations futures, c'est se tourner vers l'inconnu à venir, avant tout: faut-il pour cela enseigner les certitudes d'hier, ou les croyances d'aujourd'hui ? Cet atelier biorégional de licence fut plutôt pensé comme un laboratoire de recherche par la pratique; lieu de transmission, certes, d'un certain nombre de savoirs et savoir-faire, mais aussi et surtout lieu d'expérimentation collective, où propositions, inventions et redécouvertes sont attendues de chacun. Travail fondé, pour une large part, sur l'étude historique critique et attentive de l'architecture et ses contextes d'énonciation, cette recherche collaborative entre étudiants et enseignants s'est tournée vers le passé, mais uniquement pour y trouver des appuis créatifs, des racines pour l'avenir encore incertain. Une méthode à lire comme une forme d'affirmation de ce qu'a de spécifique à proposer la discipline architecturale, ou, autrement énoncé, une forme – parmi d'autres – de *research by design*.

La biorégion fut un prétexte stimulant pour parler d'*architecture solaire* (WRIGHT 2004), autant que pour aborder des enjeux de *reliance* sociale, pour poser des questions de *circuits courts* autant que pour débattre des relations entre identités – du soi, de la communauté – et habitation humaine; avec à chaque fois, un accent particulier posé sur la question de la représentation, incontournable chez l'architecte. La thématique se révéla aussi être un exercice difficile pour des étudiants de licence. Mais sur quelle base, sinon celle-ci, aborder premièrement le sujet de l'architecture et sa conception, si nous voulons former des concepteurs capables

LA PENSÉE
BIORÉGIONALE EST
UNE PENSÉE CRÉATIVE.
L'EXEMPLE EST
DONNÉ PAR CE PROJET
D'ÉTUDIANT ET SON
TRAVAIL INVENTIF
RICHE, BIEN ILLUSTRÉ
PAR CETTE COUPE SUR
LES HABITATIONS.
LAURE MARTINEZ,
ANDRÉA TEIXEIRA ET
MORGANE XAVIER,
PROJET E-COLLECTIVE
S3, ATELIER ROLLOT «LA
MAISON BIORÉGIONALE:
REINVENTIONS»,
ENSA MONTPELLIER,
DÉCEMBRE 2016.



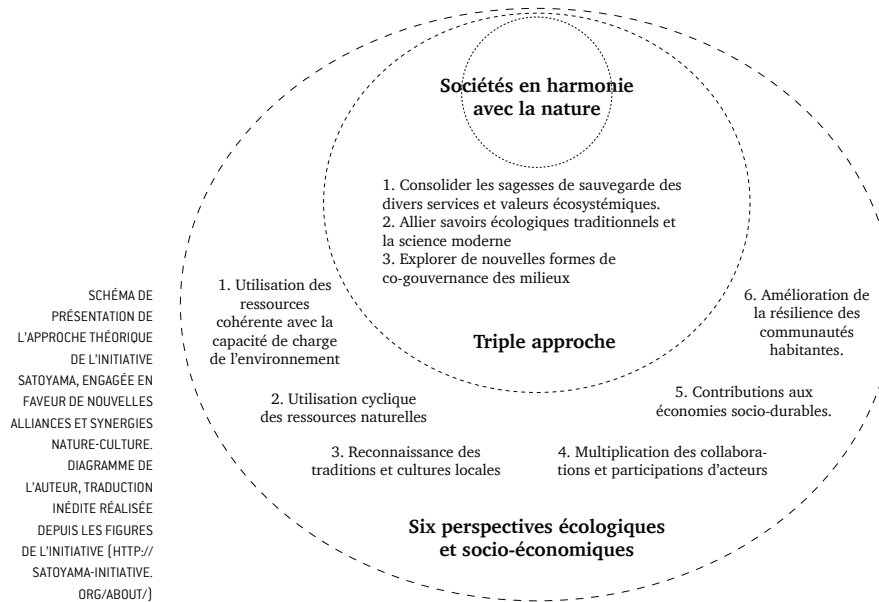


de considérer la question des synergies écosystémiques comme le cœur de leur profession plutôt que comme un vague masque vert à la mode ? L'évaluation étudiante de fin de semestre a confirmé le caractère partagé du sujet, et l'enseignement sera reconduit pour les années à venir : à tout point de vue, l'expérience menée semble avoir confirmé – si besoin était de le faire – le caractère opératoire et stimulant de l'idée de *synergie bio-régionale* pour la conception et la pédagogie en architecture.

Quels freins alors au développement de cette idée subsistent pour l'heure ? Disons à ce sujet à quel point il importe d'évaluer de manière explicite et précise les projets réalisés par les étudiants des écoles d'architecture. En effet, les critères d'évaluation sont les principaux moteurs non seulement de la pédagogie des équipes enseignantes, mais aussi des investissements humains, matériels et financiers des écoles tout entières (ROLLOT 2017a). Penser ainsi l'atelier de projet au filtre de critères centrés sur des enjeux synergiques et biorégionaux, c'est dire avec force aux autres domaines et disciplines le besoin d'un renforcement des contenus pédagogiques associés tout au long des cinq années de master, et dire à l'administration la nécessité de recruter, d'autre part, des profils d'enseignants appropriés sur le long terme. Si en effet les ENSA sont bien équipées pour préparer les étudiants à la pensée néomodern, qu'en est-il des moyens mis en place pour déployer une pensée biorégionale complexe ? *Exit* les ingénieurs incapables d'accompagner des stratégies de projet étudiantes tournées vers la construction pierre massive ou terre crue⁷.

Représenter les dialogues de l'œkoumène

Il est nécessaire d'apprendre aujourd'hui à reconstruire à l'échelle planétaire ce que les Japonais nomment – par extension – des *satoyama*⁸, des milieux où humanité et naturalité vivent ensemble, s'échangent et s'apportent mutuellement, à savoir s'épanouissent en bonne synergie. Bien que le temps presse, et que la transition reste trop lente et trop timide à la fois, l'éducation au message écologique semble pénétrer petit à petit les peuples occidentaux, qui commencent enfin à modifier leurs comportements vers une meilleure harmonie plus durable entre les univers du



vivant, les sols et les climats. Toutefois, puisque les questions de *biorégion* et de *synergie* pourraient apparaître comme centrales dans cette métamorphose, il importe de peser d'un même mouvement leurs potentialités et leurs limites, leurs capacités et leurs dangers en tant que concepts; il importe de veiller – d'ores et déjà ! – à limiter leur *labellisation*, leur récupération par le système de normes et codes. Car la synergie est aux énergies territoriales ce que la sympathie est au *pathos* du vivant: une mise en résonance qui ne doit pas nécessairement être envisagée du point de vue moral; une fonction qui ne doit pas être convoquée de façon systématique. En effet, si, socialement et psychologiquement parlant, l'empathie peut à l'occasion être préférée à la sympathie, de même la synergie est parfois créatrice et stimulante, dynamique et vivifiante – et parfois non nécessaire, génératrice de déséquilibre, voir contre-productive. On ne rentre pas «en synergie» avec une industrie agricole intensive, pas plus qu'avec une multinationale de l'armement de guerre ou un régime



dictatorial. Et ce n'est pas de synergie entre centrale nucléaire, réseau global et hétéronomie énergétique qu'il doit être question en guise de «transition sociétale». De même, si le terme de biorégion n'est utilisé que comme technique de *greenwashing* pour faire vendre des projets immobiliers en parement bois ou du terreau en sac, ou s'il est revendiqué comme argument en faveur des idéologies localistes xénophobes, alors tout aussi bien convient-il de s'en séparer dès à présent.

Combinées l'une à l'autre toutefois, les idées de *synergie* et de *biorégion* pourraient savoir aider à mieux *représenter* les dialogues de l'œkoumène. Un sujet fondamental, au sens où :

La représentation des identités biorégionales des lieux, du patrimoine territorial et de ses *archétypes*, pour et avec les habitants, est le premier acte pour la reconstruction de la relation consciente entre milieu ambiant et territoire comme bien commun. (MAGNAGHI 2014: 94).

Comment toutefois représenter ce qu'ont de propre à s'échanger culture et nature ? Comment mettre en mots et en images, en diagramme, en dessin ou en sculpture les synergies à l'œuvre entre établissements humains et non humains ? Un chantier long et difficile, mais toujours renouvelé et d'actualité, qui devrait conduire à des analyses et contrôles plus fins, des moyens de communication et de sensibilisation plus larges, et des sagesse mésologiques plus justes sur la situation actuelle. La cartographie des bassins alluvionnaires européens peut-elle faire évoluer les débats sur les identités nationales, recoudre les incompréhensions et les différences, et travailler à un meilleur dialogue entre les peuples ? Voilà ce qu'affirme la vision biorégionale, pour peu que les synergies qu'elle propose soient activées. Un chantier politique, mais aussi théorique, intellectuel, scientifique et éthique. C'est aussi sur ce terrain pluridisciplinaire – celui de la représentation – que doivent s'engager les Écoles nationales supérieures d'architecture et de paysage dans leurs dynamiques politiques, pédagogiques et scientifiques, autant que chacun des membres en leur sein, s'il est vrai en tout cas que, comme l'affirme Magnaghi, «l'amélioration de la qualité écologique des systèmes environnementaux dans *tout le territoire* régional [...] est la *condition préalable* à la qualité du système d'établissement humain» (MAGNAGHI 2014: 108).



¹ «If anything can arrest the total disintegration of world civilization today it will come through a miracle: the recovery of "the human scale" described in Kirkpatrick Sale's encyclopedic book» (MUMFORD L. sur la jaquette du livre de SALE, 1982).

² «His book *Students for a Democratic Society* is still considered one of the best sources on the youth activist organization that helped define 1960s radicalism» (HUNTER 2011).

³ Traduction propre de la présentation de l'ouvrage sur le site internet de l'éditeur. [Consulté en ligne le 13 janvier 2015] <http://www.elephantsbooks.com/dettaglio.asp?codice=002489>

⁴ Voir notamment la recherche scientifique *Progetto Bioregione* cofinancée par plusieurs universités milanaïses entre 2012 et 2014.

⁵ Pour ne citer qu'une partie de la myriade convoquée par Alberto Magnaghi: Murray Bookchin, Serge Latouche, Vidal de la Blanche, Patrick Geddes, Lewis Mumford, Augustin Berque, Claudio Saragosa, Félix Guattari, Christopher Alexander, Gilles Clément, Philippe Madec (MAGNAGHI 2014: 77-81).

⁶ Extrait de la notice pédagogique réalisée pour la création de l'atelier de projet, à l'École nationale supérieure d'architecture de Montpellier en septembre 2016.

⁷ Exit les informaticiens incapables d'accueillir des modes de représentation plus sensibles du territoire, de la matière ou des atmosphères. Exit les enseignants incapables d'offrir des cours sur la prise en compte territoriale, les alliances historiques entre nature et culture et la longue histoire des trouvailles architecturales à ce sujet. Bref, exit les écoles d'architecture inconscientes de l'urgence bioclimatique, qui continuent à organiser des jurys «écologiques» à grands frais de billets d'avions, de bouteilles d'eau en plastique, de climatisation et de panier-repas *Sodebo*.

⁸ À l'origine paysage traditionnel du Japon rural (qu'illustre à merveille le film d'animation écologique *Mon voisin Totoro* d'Hayao Miyazaki de 1988), le *satoyama* est devenu par extension un véritable concept écologique. Voir à cet égard notamment la très révélatrice production du mouvement *Satoyama Initiative*, cofondé en 2010 par le Ministère de l'environnement japonais et le *United Nations University Institute for the Advanced Study of Sustainability* [satoyama-initiative.org].

Bibliographie

- ABERLEY, D. (2003): «Interpreting bioregionalism, a story from many voices», [in] Pepper, D., Webster, F., Revill, G. (éds): *Environmentalism. Critical Concepts*, Volume II, New York, Routledge.
- ANDERS, G. (2002): *L'obsolescence de l'homme. Tome I*, Paris, L'encyclopédie des nuisances-Fario.



- (2008), *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil.
- BERG, P., DASMANN, R. (1977): «Reinhabiting California», *The Ecologist*, vol. 7, n° 10.
- COHEN, J.-L. (2016): «Régionalisme et ruralité», [in] *L'architecture dans la France de Vichy, 1940-1944*, cours au Collège de France, 22 juin.
- COMITÉ INVISIBLE (2017): *Maintenant*, Paris, La Fabrique.
- DIAMOND, J. (2006): *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard.
- DUPUY, J.-P. (2002): *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil.
- FERRARESI, G. (2014): *Il progetto di territorio, oltre la città diffusa verso la bioregione*, Santarcangelo di Romagna, Maggioli.
- FRAMPTON, K. (2006): *L'architecture moderne, une histoire critique*, Londres, Thames & Hudson.
- HUNTER, J. (2011): «Radical Kirk», *The American Conservative*, 16 juin.
- IACOPONI, L. (éd.) (2001): *La bioregione. Verso l'integrazione dei processi socioeconomici e ecosistemici nelle comunità locali*, Pise, ETS.
- (2003): *Ambiente, società e sviluppo. L'impronta ecologica localizzata delle «bioregioni» Toscana e area vasta di Livorno, Pisa, Lucca*, Pise, ETS.
- JONAS, H. (1979): *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion.
- KERNALEGENN, T. (2016): «Écologie et régionalisme», *Les notes de la FEP*, n° 9.
- KOOLHAAS, R. (2011): «Côté campagne», *Marnes*, n° 4.
- (2011): «Le meilleur des mondes: population, territoires, technologies», *Marnes*, n° 4.
- (2016): «Le territoire intelligent», [in] D'Arienzo et al., *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, MetisPresses.
- MAGNAGHI, A. (2014): *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia.
- MAGNAGHI, A., FANFANI, D. (éds) (2010): *Patto città-campagna. Un progetto di bioregione urbana per la Toscana*, Firenze, Alinea.
- MEADOWS, D. H., MEADOWS, D. L., RANDERS, J., BEHRENS, W. (1972): *The Limits to Growth*, Universe book. [Ed. fr. 1972] *Halte à la croissance? Rapport sur les limites de la croissance*, Paris, Fayard.
- PAPETTI, R. (éd.) (2003): *Bioregione Romagna*, Trieste, Editoriale Scienza.
- ROLLOT, M. (2017a): *La conception architecture. Méthodes, réflexions et techniques*, Montpellier, L'espérou.
- (2017b): *Critique de l'habitabilité*, Paris, L & S.
- SALE, K. (1973): *SDS*, New York, Random House.
- (1982): *Human Scale*, New York, Perigee Book.
- (1985): *Dwellers in the land. The bioregional vision*, Sierra Book Club.
- (2006): *La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, Paris, L'Echappée.



— (2010): «L'unique espoir est dans la sécession», *Entropia*, n° 8.

SERVIGNE, P., STEVENS, R. (2015): *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil.

VIGATO, J.-C. (2008): *Régionalisme*, Paris, La Villette.

WRIGHT, D. (2004): *Manuel d'architecture naturelle*, Marseille, Parenthèses.

ZANI, F. (éd.) (1994): *Bioregione, Nuova dimensione per l'umanità*, Diegaro di Cesena, Macro.

ZAVALLONI, F. (2010): *Manuale di una mappa bioregionale. Bioregione Romagna. Le valli del Savio, del Rubicone e dell'Uso*, Cesena, Il Ponte Vecchio.

ZAVALLONI, D., CASTELLUCCI, G. (2000): *Impariamo a conoscere il fiume e la sua bioregione (vivere et imparare)*, Diegaro di Cesena, Macro.







[15]



208





Avant-propos de Mathias Rollet

Depuis la traduction de son ouvrage *La Révolte luddite*¹ en 2006, on peut lire Kirkpatrick Sale en français. Quelques articles de lui² et quelques autres articles sur lui jalonnent l'Internet francophone, mais on ne peut que s'accorder avec Philippe Gruca affirmant que « Kirkpatrick Sale est aujourd'hui quasiment inconnu en France³ ».

Quand paraît *Dwellers in the Land* en 1985, Kirkpatrick Sale a 48 ans et est pourtant loin d'être un inconnu aux États-Unis : il a déjà publié quatre ouvrages chez des éditeurs reconnus et il contribue régulièrement à des journaux nationaux tels que le *New York Times Magazine* ou *The Nation*. Son ouvrage *SDS*⁴ est considéré comme une des meilleures sources sur le mouvement⁵ tandis que *Human Scale* a été qualifié par un critique anglais de « bible du décentralisme⁶ » et élogieusement salué par Lewis Mumford, qui a affirmé que « si quelque chose peut arrêter la désintégration totale de la civilisation mondiale aujourd'hui, ça passera par un miracle : la redécouverte de "l'échelle humaine" décrite dans l'ouvrage encyclopédique

1. *La Révolte luddite: Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, traduit de l'anglais (américain) par Célia Izoard, Paris, L'Échappée, 2006. [*Rebels Against the Future: The Luddites and Their War on the Industrial Revolution: Lessons for the Computer Age*, Addison Wesley, 1995]

2. *Le Mythe du progrès*, Éditions Non Fides, 2008 ; « L'unique espoir est dans la sécession », *Entropia*, n° 8, Parangon, Printemps 2010.

3. Philippe Gruca, « La notion d'échelle humaine chez Kirkpatrick Sale », *Implications philosophiques*, 2009.

4. SDS : « Students for a Democratic Society » (« Étudiants pour une société démocratique ») est une organisation étudiante américaine des années 1960, emblématique de la « New Left », qui refusait à la fois la soumission au bloc de l'Est et l'anticommunisme traditionnel de la gauche libérale américaine.

5. Jack Hunter, « Radical Kirk », *The American Conservative*, 16 juin 2011.

6. John Mongillo, Bibi Booth (éds.), « Kirkpatrick Sale », *Environmental Activists*, Greenwood pub., 2001, pp. 245-249, p. 247.





de Kirkpatrick Sale⁷ ». Malgré son âge, Kirkpatrick Sale est aujourd'hui toujours actif. Après une douzaine de livres, il a récemment travaillé à une réédition mise à jour et augmentée de *Human Scale*, parue en 2017. À 82 ans, il reste directeur du Middlebury Institute, un *think tank* dédié à « l'étude du séparatisme, de la sécession et de l'auto-détermination ».

Quoi qu'ils aient pu contribuer à faire connaître, voire à prouver, aucun des livres de l'auteur n'a plus fait pour sa cause que celui que vous tenez entre vos mains. « Théorie générale » du biorégionalisme de la première heure, le livre s'est rapidement imposé et reste, aujourd'hui encore, un texte de référence pour le mouvement écologiste. Pour sa traduction tardive en français, trente-cinq ans après sa publication originale, nous avons choisi de traduire sous le titre *L'Art d'habiter la Terre*, pour souligner à la fois sa dimension d'ouvrage fondateur et le mettre en résonance avec les questions qui animent aujourd'hui la vie intellectuelle française.

La publication de cet ouvrage fera écho dans les milieux de l'architecture à la traduction récente de *La Biorégion urbaine* de l'Italien Alberto Magnaghi. Ces communautés intellectuelles et professionnelles sont connues pour leur italophilie et sont particulièrement sensibles, depuis le début des années 2000, aux propositions de cette école florentine depuis que l'historienne Françoise Choay a porté sur le territoire français la parole du territorialiste Magnaghi. Cependant, par-delà leurs convergences évidentes, territorialisme et biorégionalisme constituent deux mouvements intellectuels, sociaux et professionnels assez distincts⁸. De sorte que la publication de l'ouvrage de Sale procède peut-être moins

7. *Human Scale*, Perigee Books, 1980 (4^e de couverture).

8. Ayant eu l'occasion de travailler assez longuement et précisément sur la question en divers autres endroits par le passé, je n'y reviendrai pas ici, préférant renvoyer les curieux aux articles parus sur la question. Cf. Mathias Rollot, « Le biorégionalisme américain. Un outil pour repenser les territoires », *EcoRev'* n° 47, 2019 ; « Aux origines de la "biorégion". Des biorégionalistes américains aux & territorialistes italiens », *Métropolitiques*, 2018 ; « Synergies biorégionales », in R. D'Arienzo, C. Younès (dir.), *Synergies urbaines*, MétisPresses, 2018.



de cette histoire que de la réémergence du concept de « biorégion » en France. Articles de journalisme, articles de recherche, chapitres d'ouvrages, thèses de doctorat, entretiens : depuis plus d'une décennie, une somme non négligeable de recherche a été réalisée sur le biorégionalisme américain par des auteurs français⁹. Et si Magnaghi souligne régulièrement la préexistence des travaux de Kirkpatrick Sale et Peter Berg sur la question, c'est qu'en effet, toute recherche honnête sur le sujet ramène, immanquablement, à l'un ou l'autre de ces penseurs.

À Peter Berg d'abord, chronologiquement, en tant que créateur incontesté de la notion de « biorégion » et cheville ouvrière de premier ordre du mouvement biorégionaliste. Avec sa compagne Judy Goldhaft et par le biais de la Planet Drum Foundation, fondée dès 1973 dans cette optique, l'éco-anarchiste passa sa vie à écrire, militer, enseigner, organiser et rassembler sur le sujet biorégional¹⁰. Il resta, jusqu'à sa mort en 2011, au cœur de ce qui sera devenu entre-temps un mouvement international, capable de rassembler et stimuler des dynamiques écosociales innovantes aux États-Unis, au Canada, au Japon, en Angleterre, en Italie¹¹ ou encore en Australie.

9. Citons notamment le reportage (1998) et le livre d'Alice Gaillard sur le passage du mouvement Diggers à la création de la Planet Drum Foundation, l'ouvrage de Frédéric Dufoing sur les relations entre écologie profonde et biorégionalisme (2012), les travaux de Julie Celnik à partir de 2013 sur le biorégionalisme san-franciscain et la Cascadia, la thèse de doctorat d'Emmanuelle Bonneau soutenue à Bordeaux en 2016 ou encore les études de chercheurs comme Tudi Kernalegenn sur la place de l'idéologie biorégionaliste au sein des mouvements « régionalistes » (2016).

10. La meilleure source sur Berg reste l'impressionnant *The Biosphere and the Bioregion: Essential Writings of Peter Berg* sous la direction de Cheryll Glotfelty et Eve Quesnel. Pour une source francophone, voire l'histoire du mouvement retracée dans Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.

11. Par le biais principalement des associations ayant publié les revues biorégionalistes historiques *Lato Selvatico* et *Sentiero bioregionale* et tout particulièrement en leur sein des auteurs et traducteurs actifs et militants tel Giuseppe Moretti. La source la plus claire et directe (pour les italophiles) est le site internet de l'association : <http://www.sentierobioregionale.org>.



À Kirkpatrick Sale, ensuite, pour l'ouvrage que vous tenez entre vos mains. Après quelques articles parus à la fin des années 1970¹², une revue semestrielle (*Raise the Stakes*), un ouvrage collectif et plusieurs petits livres publiés par la Planet Drum Foundation¹³, ce livre constitue en 1985 la toute première monographie théorique sérieuse sur la question biorégionale – et rares seront les travaux ultérieurs qui passeront outre ses apports et propositions. Il faut relire aujourd'hui la singulière recension de l'ouvrage publiée par Michael Helm dans la revue biorégionaliste de la Planet Drum – ici traduite en intégralité pour l'occasion :

Ouah ! Ce que Kirk Sale a fait avec ce livre, c'est prendre l'idée du biorégionalisme, lui aplanir la mèche rebelle et l'endimancher de ses plus beaux habits latins pour la rendre intellectuellement *respectable*. On parle ici de Culture, les gars, avec un C majuscule – comme ça se fait dans les meilleurs travaux de la civilisation occidentale depuis les temps mycéniens. Il paraît qu'ils avaient une déesse nommée Gaia (« Jiya »/« Gaya » ?) à qui on devait le respect. En clair, *Dwellers in the Land* est un livre installé à l'Académie par un de ses membres dissidents. S'il est de temps à autre un peu lourd et solennel (Seigneur Zeus, est-ce que je peux sortir pour aller jouer maintenant ? J'en ai ma claque de tous ces hommages intellectuels), le livre de Sale permettra sans doute de légitimer l'idée biorégionale aux yeux de ceux qui se lamentaient sur la disparition, ces deux derniers millénaires, de la démocratie façon Cité-État grecque. K. Sale défend, de façon assez convaincante, que le biorégionalisme est la seule

12. Dont notamment les récemment traduits : Peter Berg, Raymond Dasmann, « Réhabiter la Californie », *EcoRev*, n° 47, 2019 ; Gary Snyder, « Réhabiter » et « Accéder au bassin-versant », *Le Sens des lieux. Éthiques, esthétiques et bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2018, pp. 191-198, pp. 223-237.

13. Dont notamment *Reinhabiting a Separate Country: A Bioregional Anthology of Northern California*, sous la direction de Peter Berg en 1979, ou *Toward a Bioregional Model: Clearing Ground for Watershed Planning*, de George Tukul en 1982.



idée contemporaine dont on puisse faire quelque chose pour restaurer les vertus civiques de la vie grecque ou leurs équivalents tardifs chez Jefferson. Il fait aussi de belles trouvailles sur l'univers industrialo-scientifique et sur son incessant désir de dominer la Nature plutôt que de vivre en son sein. Mais je ne crois pas qu'il soit le livre que nous attendions, nous, les biorégionalistes crasseux, tout transpirants à la déchetterie avec nos genoux encore pleins de compost. Alors que l'ouvrage mérite sa place à la bibliothèque publique locale, il est en quelque sorte dépourvu de l'esprit kinesthésique qui anime la communauté biorégionale en développement. Ce dont nous avons besoin, ce sont d'histoires capables de mettre en mouvement et d'accroître nos identités multi-spécistes, qui racontent ce à quoi nous devons faire face quotidiennement, qui ajoutent au rêve et au mystère. La confusion, avec l'ouvrage de Sale, est que le livre est finalement trop *humaniste* pour être encore excitant.

(*Raise the Stakes*, n°11)

Cette recension transcrit bien l'amusement et le dégoût avec lequel les éco-anarchistes de l'association militante ont accueilli les nombreuses références, l'aspect intellectuel très construit et le respect des codes académiques de l'ouvrage de Sale. De fait, la plupart des commentateurs du livre et de ses théories sont plutôt provenus des milieux universitaires que des milieux pro-actifs de la Planet Drum, plus occupés à œuvrer sur le terrain qu'en bibliothèque. Fait notable, un différend avait d'ailleurs opposé à la fin des années 1970 le Sierra Club – qui édita l'ouvrage de Sale – et la Planet Drum Foundation¹⁴. Peter Berg émettra plus tard de franches réserves à l'égard de ce qu'il considérait être « l'organisation environnementale la plus conservatrice qui soit¹⁵ ». Le Sierra

14. Voir, au sujet de cette controverse : Cheryl Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit., pp. 20 et 85.

15. Peter Berg, « The post-environmentalist directions of bioregionalism » (2001),





Club Books a toutefois publié durant ces mêmes années 1980 un certain nombre d'ouvrages biorégionalistes tout à fait centraux pour le mouvement, de *Bioshelters*, *Ocean Arks*, *City Farming: Ecology as the Basis of Design* (N. J. Todd, J. Todd, 1984) à *Sustainable Communities* (P. Calthorpe, S. Van der Ryn, 1986) jusqu'à *Whatever Happened to Ecology?* (S. Mills, 1989), par un ensemble d'auteurs et d'autrices proches de Peter Berg. Et, aujourd'hui encore, la Planet Drum Foundation vend sur son site internet un compendium des « textes de premier plan sur la pensée biorégionaliste » qu'elle a réalisé en 1990 et mis à jour en 2013, au sein duquel figure toujours un extrait du livre de Sale paru en 1984 dans *The Ecologist*¹⁶.

Au sujet de la relation entre Sale et Berg, on trouve un bref témoignage dans le récent recueil des œuvres majeures de Berg, où Sale signe un petit essai intitulé « Peter Berg », qui raconte :

J'ai connu Peter, bien sûr, par le biais du mouvement biorégional dont il était pionnier, et ensemble nous avons travaillé dur pour le faire connaître tel qu'il était alors. Nous nous sommes rencontrés au First Bioregional Congress du Missouri en 1984, et j'ai été marqué – qui ne l'a pas été ? – par ses talents d'orateur sur scène (...) et son implication infinie dans notre cause environnementale. Dans les années qui ont suivi et durant toutes les années 1990, nous nous sommes revus à de nombreux événements biorégionalistes (...). Il a toujours été honnête et franc dans tous les rapports que nous avons pu avoir et, la plupart du temps, il était capable de prendre les choses avec humour quand une tension ou une difficulté apparaissait.¹⁷

in *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit., p. 65.

16. Kirkpatrick Sale, « Bioregionalism – A New Way to Treat the Land », *The Ecologist*, Vol. 14, 1984, republié dans : Planet Drum Foundation, *Catalog of Bioregional Primary Sources*, disponible via <https://www.planetdrum.org>.

17. Kirkpatrick Sale, « Peter Berg », in Cheryll Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit., p. 226.



Après les origines éco-anarchistes du mouvement et les relations variées de Sale avec ces activistes, il importe peut-être, pour commenter davantage la réception universitaire de l'ouvrage, de repartir brièvement des origines de l'étude académique du biorégionalisme.

Historiquement, on peut affirmer que l'idée biorégionale est entrée à l'université par le biais de l'écologiste William Rees, alors directeur de l'école d'urbanisme et de développement régional de l'université de Colombie-Britannique. Selon son étudiant Doug Aberley, c'est grâce à Rees qu'il développa en 1985 sa thèse de master 2 sur le biorégionalisme¹⁸. Rapidement après son diplôme, Aberley s'est investi dans de nombreux travaux de recherche et d'expérimentations sociales participatives autour, notamment, de la méthode de la « cartographie biorégionaliste », une méthode largement partagée comme outil de sensibilisation et d'éducation populaire à l'idée et aux milieux biorégionalistes¹⁹. De sorte qu'en 1993, il publie *Les Limites du chez-soi. La cartographie comme capacitation locale*²⁰, ouvrage collectif de sensibilisation à la méthode et de partage d'expérience à ce sujet. Parmi d'autres référents du mouvement (Tukel, Zuckerman, McCloskey...), Kirkpatrick Sale est présent dans le recueil, avec le petit article-récit d'un workshop cartographique qu'il réalisa avec les étudiants du New Schumacher College l'année précédente, en tant que professeur invité de l'école anglaise nouvellement créée – preuve du caractère déjà international du mouvement et de la renommée de Sale sur la question dès cette époque²¹.

18. Doug Aberley, « Biorégionalisme : une approche territoriale de la gouvernance et du développement de la Colombie-Britannique », 1985 (non publié).

19. Voir sur le sujet la très éclairante vidéo *Maps with Teeth* disponible en ligne à l'adresse www.vimeo.com/97847756 ; et, en français, Chloé Gautrais, « Les limites du chez-soi. Cartographier la biorégion-écotone du Sancy », mémoire de master 2 soutenu en 2019 à l'École d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est.

20. *Boundaries of Home: Mapping for Local Empowerment*, The New Catalyst, 1993.

21. Kirkpatrick Sale, « Putting Dartia on the Map », in Doug Aberley (éd.), *Boundaries of Home*, op. cit., pp. 27-31.



En 1999, dans un article célèbre, le même Aberley – devenu entre-temps un des piliers du mouvement biorégionaliste sur le continent nord-américain – retrace une des toutes premières histoires universitaires du mouvement biorégionaliste américain. L'auteur y offre une place particulière à *Dwellers in the Land*, résumant quelques-unes des forces de l'ouvrage et soulignant la façon dont il a permis de rendre accessible l'idée à un large public. « Le réseau de distribution du Sierra Club et la réputation de Sale comme historien ont offert à *Dwellers* une visibilité bien supérieure à n'importe quel ouvrage sur le biorégionalisme paru avant ou après lui²². » Conséquence ou non du succès du livre, pour Aberley, c'est suite à cela que « *Dwellers* est devenu un paratonnerre à critiques », pour ceux notamment qui ne supportaient pas l'idée que « l'interprétation du biorégionalisme de qui que ce soit puisse être présentée comme une définition définitive » de la chose (dont Michael Helm, auteur de la recension retranscrite plus haut²³). Mais d'une part, comme le rappelle Aberley, d'autres critiques ont aussi proposé de bien plus élogieuses recensions de l'ouvrage dès 1985²⁴. Et d'autre part, l'auteur relève aussi que les anthologies d'Alexander, d'Atkinson, de McTaggart et de Frenkel « ont toutes utilisé *Dwellers*, et un nombre relativement limité d'autres références » sur la question. Pour Aberley, enfin, il faudrait encore distinguer une autre catégorie de textes, les manifestes écologiques d'auteurs de renom tels que Milbrath (1989) ou Rifkin (1991), qui peuvent être considérés comme largement appuyés sur les épaules du livre de Sale. Qu'on s'accorde ou non avec ces catégories, on conviendra qu'elles mettent bien en lumière l'importance historique que Sale

22. Doug Aberley, « Interpreting bioregionalism. A story from many voices », in Michael Vincent McGinnis, *Bioregionalism*, Londres-New York, Routledge, 1999.

23. Une critique malhonnête selon Aberley puisque Sale lui-même précise bien que l'ouvrage n'est que le reflet de son interprétation personnelle.

24. James Parsons, « On "Bioregionalism" and "Watershed Consciousness" », *The Professional Geographer*, 37 (1): 1-6, 1985.



a pu conquérir dans un mouvement biorégionaliste auquel il n'a pourtant contribué qu'avec cet unique ouvrage – sur la dizaine qu'il a écrits entre 1963 et 2012. De sorte qu'il n'apparaît pas exagéré, en définitive, d'insister avec B. E. Goldstein sur le fait que « *Dwellers in the Land* a plus fait pour promouvoir la pensée biorégionale que n'importe quel autre travail publié²⁵ » ou de qualifier Sale avec M. S. Cato « d'idéologue du biorégionalisme de premier plan²⁶ ».

Bien que construits sur un très vaste corpus de références, de récents ouvrages tels que *Bioregionalism and Civil Society*²⁷ (2004), *Bioregionalism and Global Ethics*²⁸ (2011) ou *The Bioregional Economy*²⁹ (2013) s'appuient encore largement sur l'ouvrage de Sale, revenant à de nombreuses reprises et de façon enthousiaste sur les propositions de l'auteur sur des sujets aussi divers que l'échelle, la gouvernance, le système économique ou encore l'éthique biorégionaliste.

Côté critique, relevons que plusieurs auteurs ont pu critiquer le caractère « ruraliste » de la pensée de Sale³⁰, voire du mouvement biorégionaliste entier³¹. Ailleurs, on a considéré le texte de Sale comme utopique³². S'insurgeant

25. Et ce, quoique l'auteur reste assez critique avec certains des aspects de l'ouvrage de Sale. Cf. Bruce Evan Goldstein, « Combining science and place-based knowledge. Pragmatic and visionary approaches to bioregional understanding », in M. V. Mc Ginnis (éd.), *Bioregionalism*, op. cit., pp. 157-170, p. 162.

26. Molly Scott Cato, *The Bioregional Economy: Land, Liberty and the Pursuit of happiness*, Londres-New York, Routledge, 2013.

27. Mike Carr, *Bioregionalism and Civil Society: Democratic Challenges to Corporate Globalism*, UBC Press, 2004.

28. Richard Evanoff, *Bioregionalism and Global Ethics: A transactional Approach to Achieving Ecological Sustainability, Social Justice and Human Well-Being*, Routledge, 2011.

29. Molly Scott Cato, *The Bioregional Economy*, op. cit.

30. Jill Gatlin, « The Strange fields of this city. Urban Bioregionalist Identity and Environmental Justice in Lorna Dee Cervante's "Freeway 280" », in Tom Lynch, Cheryll Glotfelty, Karla Armbruster (éd.), *The Bioregional Imagination: Literature, Ecology, and Place*, Georgia Press, 2012, pp. 245-262, pp. 249-250.

31. Jennifer Wolch, « Zoopolis », in Jennifer Wolch, Jody Emel (dir.), *Animal Geographies: Place, Politics, and Identity in the Nature-Culture Borderlands*, London-New York, Verso Books, 1998.

32. Dan Wylie, « Douglas Livingstone's Poetry and the (Im)possibility of





contre l'invitation biorégionaliste à considérer sérieusement les écorégions et leurs spécificités pour penser et construire les établissements humains, un débat s'est aussi ouvert au fil des commentaires sur les tendances possiblement « essentialistes³³ » ou « déterministes » de l'ouvrage de Sale et la façon dont il relèguerait au second plan « toute subjectivité humaine³⁴ » face aux « lois naturelles » : si certains critiques dénigrent fermement le texte sur la base de cet argument³⁵, d'autres s'interrogent sur la possible « naïveté » de l'auteur à ce sujet³⁶, tandis que d'autres encore prennent explicitement sa défense à cet égard³⁷. Quoi qu'il en soit, tous s'accorderont avec Caryn Mirriam-Goldberg qui, dans sa bibliographie biorégionaliste annotée, présentée à l'occasion du Goddard College Continental Bioregional Congress d'août 2007, écrivait qu'il serait naïf de vouloir établir une bibliographie biorégionaliste fixe faisant l'unanimité – par-delà quelques très rares classiques, reconnus par tous, dont *Dwellers in the Land*.

Faits significatifs : l'ouvrage de Sale est traduit en Italie dès 1991³⁸, des écrits de Peter Berg, Kirkpatrick Sale et Gary Snyder paraissent en italien en 1994 dans l'ouvrage *Bioregione : nuova dimensione per l'umanità*³⁹ et, depuis, une déferlante de publications a eu lieu dans le pays sur le sujet –

the Bioregion », Tom Lynch, Cheryll Glotfelty, Karla Armbruster (éd.), *The Bioregional Imagination*, op. cit., pp. 312-328, p. 317.

33. Molly Scott Cato, *The Bioregional Economy*, op. cit., p. 35.

34. Tudi Kernalegenn, « Écologie et régionalisme », *Les notes de la FEP*, n° 9, 2016.

35. Donald Alexander, « Bioregionalism: Science or sensibility? », in *Environmental Ethics*, 12:161-73, 1990 ; Mick Smith, « Bioregional visions », in *Environmental Politics*, 10:140-4, 2001 ; Frenkel, Stephen, « Old Theories in New Places? Environmental Determinism and Bioregionalism », *Professional Geographer*, 46 (3): 289-95.

36. Bruce E. Goldstein, « Combining science and place-based knowledge », op. cit.

37. Richard Evanoff, *Bioregionalism and Global Ethics*, op. cit., p. 169.

38. Kirkpatrick Sale, *Le regioni della natura. La proposta bioregionalista*, Milano, Elèuthera, 1991.

39. Zani, F. (éd.), *Bioregione: Nuova dimensione per l'umanità*, Diegaro di Cesena, Macro, 1994.



des traductions d'ouvrages américains autant que des textes d'auteurs italiens⁴⁰ – sans que cela ne forme toutefois un courant bien unifié⁴¹. En France, en revanche, si quelques traductions de Gary Snyder avaient bien égrainé le paysage éditorial depuis 1977, nulle trace (ou presque) de Peter Berg et de Kirkpatrick Sale. Et il faudra attendre 2018 pour que Wildproject publie un recueil de textes de Snyder plus directement tourné vers les questions biorégionalistes, 2019 pour que paraisse l'article fondateur de Berg et Dasmann dans la revue *EcoRev*⁴² et 2020, enfin, pour que soit rendue disponible la traduction de *Dwellers*. Parallèlement, l'Institut Momentum a rendu en 2019 un rapport de recherche très tourné vers le concept de biorégion et l'ESAD de Valenciennes vient aussi de publier les actes d'un workshop mené en 2018 sur la question, aux côtés d'une nouvelle traduction de Peter Berg⁴³. On peut penser que cette actualité biorégionaliste en ébullition n'est nullement le fruit du hasard.

Si le contexte géographique, culturel et politique américain diffère, certes, des situations européennes et françaises, les théories et pratiques biorégionalistes n'en ont pas moins anticipé nos débats contemporains à de nombreux égards. En effet, comme le relève bien Thierry Paquot, la pensée de Sale n'a rien de spécifiquement américain, au contraire : « Kirkpatrick Sale inscrit le biorégionalisme au calendrier des exigences politiques, non seulement pour les États-Unis, mais pour tous les territoires qui forment la planète, une planète qui va mal, justement parce qu'elle n'est pas peuplée,

40. Voir notamment la belle bibliographie italophone établie en ligne par le réseau *Sentiero Bioregionale*, qui recense bon nombre de travaux italiens sur le sujet parus entre 1998 et 2018 : <http://www.sentierobioregionale.org/lettura.html>.

41. Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant*, op. cit.

42. Peter Berg, Raymond Dasmann, « Réhabiter la Californie », *EcoRev*, n° 47, 2019.

43. Peter Berg, « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie », in Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura (dir.), *Design des territoires. L'enseignement de la Biorégion*, Paris, Eterotopia, 2020.





administrée, entretenue, aimée à la bonne échelle⁴⁴. »

Pour certains, c'est du mouvement contemporain dit de « la décroissance » qu'il faut rapprocher le biorégionalisme américain historique. Dans son ouvrage sur « l'écologie radicale » qui présente brièvement le courant biorégionaliste, le philosophe belge Frédéric Dufoing avance notamment en ce sens que « la perspective historique de Sale, ses apports au corpus d'idées du biorégionalisme, (...) ont enrichi le mouvement et sont sans doute pour beaucoup dans l'influence qu'il a eue sur le décroissantisme européen. Celui-ci pourrait même être – du point de vue des idées, pas de leur histoire – considéré comme un biorégionalisme décanté, “purifié” de ses principales références écocentriques, laïcisé et assorti d'une réflexion sociale et morale beaucoup plus poussée⁴⁵ ». Serge Latouche – figure de proue du mouvement décroissant – utilisa en effet dès 2008 l'idée de biorégion dans son *Petit traité de la décroissance sereine* ; et les travaux de Sale ont été traduits et commentés dans les cercles de la revue *Entropia*, présentée comme une « revue d'étude théorique et politique de la décroissance ». Or, c'est peut-être justement parce que les deux mouvements ne sont pas superposables (la décroissance n'étant pas une écologie profonde, et pas nécessairement un mouvement sécessionniste) que le besoin d'en revenir au concept de biorégion se fait sentir aujourd'hui. Ne s'agirait-il pas d'un désir partagé de retrouver des récits plus radicalement tournés vers le non-humain ?

Depuis plusieurs décennies, l'actualité ne cesse d'évoquer de nouvelles catastrophes naturelles, des annonces toujours plus alarmantes sur le changement climatique et la destruction de la vie sur Terre, à travers de nouveaux rapports scientifiques désolants. Les propositions parlementaires vont bon train, aux côtés des théories écologiques, des marches populaires pour

44. Thierry Paquot, « Cités-jardins, communs et biorégions en Île-de-France : une utopie pour 2050 », texte de l'intervention du 19 janvier 2018 à l'Institut Momentum disponible en ligne sur www.institutmomentum.org.

45. Frédéric Dufoing, *L'Écologie radicale*, Gollion, Infolio, 2012, p. 65.



le climat et de la création d'une somme astronomique d'associations, d'ONG, d'organisations et autres entreprises à but non lucratif pour tenter d'agir sur la question. Pourtant, rien n'y fait, les indicateurs sont toujours plus mauvais, tant sur le réchauffement que sur la pollution généralisée des sols, des eaux et de l'air. La sixième extinction de masse des espèces continue de s'accélérer tandis que nous poursuivons, chaque jour un peu plus dépités, résignés et angoissés à la fois, notre routine habituelle. À l'heure où s'écrivent ces lignes, les grands magasins vendent toujours des oignons blancs d'Australie et des oignons jaunes de Nouvelle-Zélande, et le dernier couple de pies-grièches de France vient de mourir.

Beaucoup ont été convaincus que les choses ne changeraient pas seules, c'est-à-dire que, tant qu'elles pourraient rester ce qu'elles étaient, elles le resteraient. Autrement dit, tant qu'il resterait du pétrole à brûler, il y aurait toujours quelqu'un pour l'extraire et le brûler. Tant qu'on pourrait continuer à éradiquer des espèces, il y aurait toujours quelqu'un pour les braconner ou détruire leur habitat. Bref, tant qu'une réelle catastrophe ne serait pas arrivée, ce serait *business as usual*. Le problème aujourd'hui est sensiblement différent, dans la mesure où l'on peut considérer que nous sommes *en plein cœur* de la catastrophe. Tchernobyl, Three Mile Island et Fukushima ont eu lieu – mais l'activité nucléaire se poursuit un peu partout comme si de rien n'était. À l'échelle planétaire, une espèce sur huit, faune et flore confondues, est d'ores et déjà menacée d'extinction ; il reste moins de 10 % de gros poissons dans les océans par rapport aux stocks d'il y a un demi-siècle – pourtant, rien ne bouge ; et les prévisions annoncent des températures invivables pour la fin du siècle, quel que soit le scénario adopté par les gouvernants.

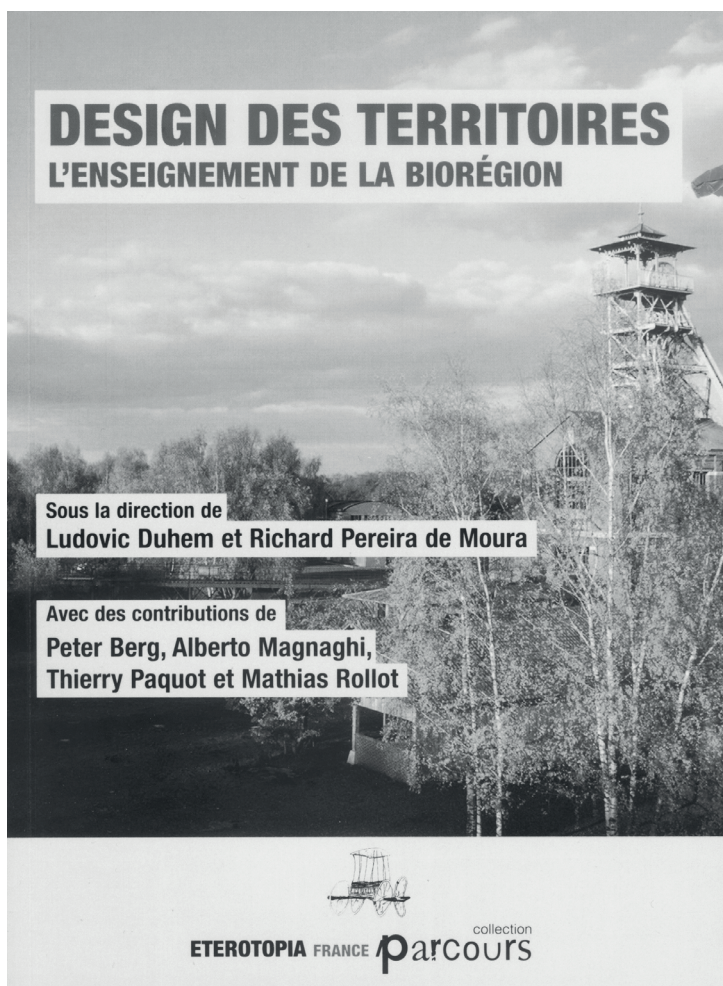
Le biorégionalisme sauvera la situation, ou pas. Peu importe. Le biorégionalisme n'est rien de plus que ce qui arrivera, *forcément*, après la catastrophe, pour la simple et bonne raison que c'est la manière qu'ont les écosystèmes naturels eux-mêmes de fonctionner.



[16]



222





Apprendre à se lier à un lieu-de-vie*

Peter Berg

(Planet Drum Foundation), Equateur, 2004

Nous sommes à San Francisco, la matinée printanière est brumeuse et humide. Notre étrange petit groupe de promeneurs urbains s'est hissé jusqu'au sommet d'un promontoire rocheux pour accéder à une vue dégagée sur le parc alentour. Ce groupe d'exploration urbaine était composé d'un passionné de nature sauvage, arrivé au guidon de sa moto avec sa petite amie agent immobilier à l'arrière, de trois étudiants en écologie du Minnesota, du Connecticut et du New Jersey, et de moi-même comme guide. Il y avait dans ce parc un contraste saisissant entre flores natives et exotiques – entre les plantes qui poussent ici spontanément et celles en provenance d'autres parties du monde. Les eucalyptus, une espèce originaire d'Australie, ont été introduits dans le parc il y a une centaine d'années, et se sont depuis répandus de façon invasive sur les collines le long du chemin. Puis, leur expansion s'est arrêtée net, un peu comme si une bordure avait été tracée par un paysagiste. C'était en

* BERG Peter, « Learning to Partner with a Life-Place » (2004), disponible en ligne : http://www.planetdrum.org/Learning_to_Partner...Place.htm. Aussi republié dans GLOTFELTY Cheryl & QUESNEL Eve (ed.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, London, Routledge, 2015, pp.70-76. Traduit et reproduit ici avec l'aimable autorisation de Judy Goldhaft et Ocean Berg. Intentionnellement, nous orthographions "lieu-de-vie" comme Peter Berg écrivait "Life-Place".



fait un effet tout à fait naturel, attribuable à une zone plane du parc où l'eau d'un ruisseau coule jusqu'à un large éventail de saules jaunes, et de plusieurs dizaines d'autres plantes indigènes. Les saules s'épanouissent là où leurs racines peuvent être constamment en milieu humide, et ici, ils étaient devenus si imposants et nombreux que leur densité empêchait probablement tout intrus – natif ou exotique – de s'y installer ensuite. Le même groupe d'espèces indigènes était probablement en place depuis un certain temps maintenant, peut-être même dix mille ans. Il n'était nul besoin d'une quelconque expertise en botanique pour constater à quel point les grands troncs, droits, hirsutes et très peu feuillus de la végétation exotique pouvait différer de la strate basse, dense et presque impénétrable des saules qui s'étaient installés là, et qui s'étaient plu jusqu'à devenir des arbres de bonne taille. Nous avons bien senti tout au long du chemin l'odeur fraîche et puissante des fruits d'eucalyptus, et ce fut un vrai changement quand celle-ci fit place aux senteurs d'humus produites par la décomposition des feuilles brun foncé des saules. C'était une transition aussi complète que lorsqu'un chapitre se termine et qu'un nouveau démarre.

Nous nous sommes assis sur un éperon rocheux, ancien fond marin de l'océan Pacifique. Le fond marin avait été arraché et projeté dans les airs il y a quelques millions d'années de cela, par la puissance de la rencontre des plaques tectoniques du Pacifique et de l'Amérique du Nord (la « dérive des continents »). Vus du dessus, bien qu'ils aient probablement été là depuis la nuit des temps, les saules au travers desquels nous venions de passer semblaient maintenant tout petits et vulnérables. Tout autour, un sinistre rayon de maisons neuves formait un véritable nœud coulant prêt à se refermer sur les bords du canyon. Ce qu'il restait là n'était plus qu'un minuscule refuge. Un sentiment de « tristesse contemplative » s'est installé sur le groupe.

Une étudiante était restée parfaitement silencieuse jusqu'à cet arrêt. C'est pourtant elle qui rompit le silence de l'instant. « Ce n'est pas comme ça qu'on m'a enseigné la botanique ».



Quelle remarque inattendue ! Face à la surprise générale, elle se sentit obligée de s'expliquer. Elle avait choisi ce cours parce que la Nature l'attirait et lui permettait de s'émanciper de ses problèmes sociaux et personnels. Elle avait même prévu de partir en tant que bénévole en Equateur quelque temps après pour contribuer à des projets de reforestation. Le cours de botanique était pour elle un moyen d'acquérir quelques fondamentaux sur le sujet. « Depuis le début, on n'apprend que l'utilité des plantes, et la manière de les rendre aussi productives que possible. L'enseignant nous a dit que ce n'était en aucun cas un cours d'écologie et qu'ils n'avaient pas de problèmes avec les poisons, les herbicides, les fertilisants et tout le reste. J'ai été assez dégoûtée et je n'en ai vraiment pas retiré grand-chose ».

De notre côté, nous nous regardions en hochant la tête à chaque phrase, avec le sentiment que tout était en train de s'éclaircir. Le motard amoureux des grands espaces laissa échapper ce que tout le monde pensait : « Ma foi, au moins il était honnête avec vous ». Quelqu'un poursuivit ironiquement : « S'il se sent obligé de dire ça, c'est quand même que les choses avancent ».

Nous nous étions engagés dans cette promenade avec l'idée d'apprendre quelques-unes des grandes caractéristiques de cet espace naturel particulier au nord de la Californie. Parce qu'on l'avait laissée tranquille, cette petite section du parc était assez fidèle à l'état originel. Rien qu'en s'y baladant, on pouvait déjà faire l'expérience de ce bassin versant côtier fait de gorges. Sous nos pieds, des chailles de différentes teintes rouge ocre en disaient long sur les constituants minéraux du sol. Des plantes indigènes s'épanouissaient dans leurs habitats naturels : les Cressons de fontaine dans les ruisseaux, les Tolmies de Menzies à l'ombre, les Sisyrichium sur les bords ensoleillés des étangs. Le nid d'une buse à queue rousse se dessine sur la fourche d'un arbre.

Nous avons même une vue sur les sols bâtis de la ville qui s'étendait au loin derrière le parc. Les mêmes éléments indigènes que ceux présents dans notre refuge continuaient d'y survivre, d'une certaine façon, voyageant





DESIGN DES TERRITOIRES - L'enseignement de la biorégion

dans les airs ou restant en latence sous les rues et les trottoirs. Le ruisseau pouvait bien y disparaître dans une conduite forcée souterraine, voire même plus loin dans un égout, mais il coulait encore librement ici. Combien de ces choses pouvaient encore être vues à d'autres endroits de la ville, hors du parc ? Combien peuvent encore être restaurées ? Probablement sous le charme de la vitalité du ruisseau, notre conversation tourna autour d'observations urbaines atypiques de ce genre jusqu'à la fin de la balade.

Cependant l'insatisfaction de l'étudiante impliquait un autre genre de question.

POUR UN ENSEIGNEMENT ÉCOLOGIQUE SENSÉ, DÈS DEMAIN

La crise écologique planétaire actuelle est au premier plan de l'esprit d'un nombre croissant de gens, parmi lesquels on trouve aussi bien des scientifiques que des entrepreneurs, des universitaires, des ouvriers du bâtiment, et même des politiciens. Nos préoccupations se sont éloignées de toute forme de pinaillages égocentriques pour en arriver à considérer cette calamité comme un problème de premier ordre qui requiert des solutions urgentes. Le déni des indicateurs fondamentaux comme le réchauffement climatique est une impasse dangereuse. Il ne contribue qu'au malaise du public en augmentant doutes et frustrations.

Un nombre croissant de problèmes nationaux et internationaux du XXI^e siècle peuvent être directement reliés à des causes écologiques. Les conflits autour de la production et de l'utilisation de l'énergie, les restrictions sur l'eau et sur les autres ressources primaires, les pénuries alimentaires, et une population en augmentation constante sont d'ores et déjà devenus les bases même des guerres qui compromettent les manières plus raisonnables d'approcher le sujet des déséquilibres écologiques.

Il faut en finir sans plus attendre avec cette destruction systématique et apprendre à vivre pleinement avec le reste des vivants. La soutenabilité



écologique ne peut plus continuer à être considérée comme un luxe que seuls les pays les plus riches pourraient s'offrir. C'est un objectif essentiel pour toute société humaine, quels que soient son niveau économique, sa situation géographique ou sa culture. Ça ne peut plus être catalogué comme une pure considération environnementale. Nous devons apprendre à vivre dans les limites de la biosphère, ce qui ne requiert rien de moins qu'une réorientation complète de toute la dynamique sociétale.

Nous avons désespérément besoin d'accroître les savoirs capables de rendre les individus et les communautés aptes à prendre des décisions écologiquement solides. C'est cela qui devrait devenir la fonction première des médias d'information contemporains et de l'éducation à tous niveaux. Aujourd'hui, même au sein des meilleures institutions pédagogiques, il existe un manque crucial d'accessibilité à une information écologique efficace. Ces informations sont aussi difficiles à atteindre que l'Antarctique lui-même, alors qu'elles devraient être aussi proches de nous que le sont la radio, la télévision ou une conversation de voisinage. Nous devons apprendre ces informations à tous les niveaux de l'éducation. Si même les cours de sciences naturelles et la botanique ne sont pas censés enseigner ces choses, alors, où pouvons-nous les apprendre ?

UNE INITIATIVE LOCALE ET PERSONNELLE

Même si apprendre à développer des solutions à l'échelle de la biosphère est peut-être trop lointain pour la plupart des gens, chacun peut au moins trouver ce qui doit être fait à l'endroit particulier où il vit ; travailler à une meilleure compatibilité avec les écosystèmes habités locaux. Voilà des objectifs compréhensibles et réalistes. Chacun vit dans une biorégion spécifique, un lieu-de-vie qui joue un rôle essentiel au sein du réseau vivant planétaire. Même de petits investissements, de simples efforts locaux, peuvent devenir d'authentiques contributions à l'interdépendance globale du vivant. Ils ont pour résultats un ensemble de conséquences concrètes que nous pouvons vivre et observer dans leurs effets en chaîne sur les milieux.





Il ne fait aucun doute que ce genre d'engagements sera stimulant pour le développement des consciences écologiques individuelles. C'est un remède génial, sain et nécessaire qui contribuera aux travaux à plus large échelle pour faire baisser les taux de dioxyde de carbone dans l'atmosphère ou lutter contre le réchauffement climatique.

Il nous faut développer notre savoir en matière d'écologie territoriale sans jamais oublier ses implications sociales et culturelles. Comment identifier des points de départ pour la conservation et la restauration de la vie là où nous vivons ?

LA PRIORITÉ : DES PROJETS PROACTIFS

Parce qu'il est aujourd'hui urgent d'agir en bonne synergie avec les écosystèmes locaux et de réparer les dégâts que nous avons causés, il faut mettre les mains à la pâte : apprendre en faisant, par des travaux essentiels à la vitalité naturelle de nos lieux-de-vie.

Des règles relativement simples peuvent régir de tels projets. Parce qu'un impératif écologique guide la pédagogie, trois pistes principales se dessinent clairement. Elles sont comme des couleurs primaires dont on peut obtenir toutes les nuances et les mélanges d'un large spectre de projets possibles.

La première piste est celle de la restauration et du soutien, les plus complets possibles, des dispositifs naturels. Ces efforts de réhabilitations destinés à remettre en état nos lieux-de-vie doivent être entrepris en gardant à l'esprit les possibilités d'améliorations continues à venir. Ils constituent les fondations sur lesquelles pourront être bâtis de futurs autres projets capables d'améliorer encore la vitalité originelle du lieu. Par exemple, planter des arbres indigènes sur une colline pourra aider à limiter son érosion, et créer une première étape vers la restauration d'un habitat plus complet pour la faune et la flore locales, ce qui conduira peut-être en suivant à la création d'un corridor écologique à l'échelle territoriale.



La seconde piste est de développer des moyens de satisfaire les besoins humains fondamentaux. La nourriture, l'eau, l'énergie, l'abri, les matériaux et les sources d'information sont essentiels, et peuvent tous être composés de façon variée. Il y a plusieurs possibilités : planter des espèces comestibles indigènes, réutiliser les eaux usées, choisir des énergies domestiques renouvelables, construire avec des matériaux locaux recyclés ou réemployés, inventer de nouveaux produits sur la base des ressources territoriales, ou encore améliorer la conscience biorégionale par le biais des médias publics. Ce ne sont là que quelques exemples parmi une longue liste de tâches qu'il faudrait entreprendre dans chaque lieu-de-vie.

Enfin, nous avons besoin de contribuer le plus largement possible au vivre *in situ* (*living in place*), avec l'aide de l'économie et de la culture autant que par le biais de la politique ou de la philosophie. Cela implique à la fois une attitude proactive capable de créer des alternatives positives et en même temps de s'engager de manière active contre les perturbations et destructions écologiques à l'œuvre.

EN QUOI ENCORE L'ÉDUCATION AU LIEU-DE-VIE EST-ELLE DIFFÉRENTE ?

L'éducation au lieu-de-vie doit avant tout se concentrer sur les particularités écologiques de l'endroit dont il est question. Il n'est pas bien difficile de situer ce lieu. Identifiez le climat, la météo, la topographie, les bassins versants, la géologie prédominante, les sols, les plantes natives du lieu, les animaux endémiques, et les aspects durables des cultures traditionnelles tout autant que les pratiques écologiques des habitants d'aujourd'hui. Votre lieu-de-vie est l'aire géographique où toutes ces choses convergent. Des leçons, ateliers et exercices doivent être tournés directement vers l'identification et l'harmonisation avec ces caractéristiques particulières du





lieu, tout en aidant à porter des projets publics capables d'améliorer la soutenabilité écologique.

L'idéal serait que les participants soient tant des enfants et des jeunes adultes que des seniors, de manière à ce que l'ensemble des générations au sein des communautés soit impliqué. Chaque âge apporterait des ingrédients essentiels pour que le programme pédagogique soit un succès.

Une autre caractéristique de l'école des lieux-de-vie est qu'elle se tient nécessairement, d'une façon ou d'une autre, tout au long de l'année. Ce point est important parce que c'est de la sorte uniquement que chacun peut être témoin des effets de chaque saison sur ce qui est appris et le travail qui est fait. Les étudiants doivent pouvoir observer les transformations induites par les processus de vie au fil du temps et les différentes conditions saisonnières. Sans cela, ils ne pourront pas percevoir des caractéristiques fondamentales, les cycles du changement, et à quel point les forces de la nature sont changeantes d'un mois à l'autre.

UNE PREMIÈRE ANNÉE À APPRENDRE ET À FAIRE

La première année doit être aussi basique que possible, parce qu'elle constitue le socle fondateur de toutes les études et les projets futurs. S'intéresser à la façon dont un lieu-de-vie a perdu une partie de sa flore originelle constitue toujours un bon point de départ, pour autant que la végétation est à la fois l'habitat d'autres espèces et un membre essentiel de tout écosystème. Des projets de végétalisation destinés à replanter des espèces indigènes sont toujours nécessaires. Parce que ces espèces originelles ont été massivement déplacées par la coupe forestière, l'agriculture et l'extension urbaine, il est probable que leurs caractéristiques et les façons dont elles interagissent aient été assez largement oubliées. En fait, ce sont tous les cycles et modèles écologiques qui devront être redécouverts. Pour ce faire, on peut mettre en place deux objectifs pra-



tiques : 1. Diffuser des plantes indigènes dans les alentours, 2. Travailler sur des cartes et guides capables de faire apparaître les caractéristiques de ces systèmes naturels locaux.

Pour pouvoir couvrir quatre saisons, le programme peut être divisé en quatre trimestres :

PREMIER TRIMESTRE

Espèces végétales natives du lieu. Localiser et identifier, obtenir des graines par la récolte et d'autres moyens, planter ces semences.

Bassins versants. Commencer à identifier les formes naturelles des terres et les masses d'eau, depuis les graphiques disponibles et l'identification directe *in situ*.

Arts et artisanats. Chercher les exemples d'arts et de fabrications réalisées avec des matières locales. Créer des jardinières à graines depuis des objets recyclés.

Cartographier. Créer des cartes individuelles faisant apparaître la topographie, les bassins versants, les masses d'eau, les sols, les plantes et animaux natifs du lieu, et les interactions humaines majeures avec tout cet ensemble. (*Discovering Your Life-Place : A First Bioregional Workbook* propose cet exercice).

DEUXIÈME TRIMESTRE

Espèces végétales natives du lieu et restauration de l'habitat. Faire pousser des semis indigènes, de préférence dans les serres agricoles du voisinage.

Exploration des sols. Randonner en divers endroits pour observer les formes des terres, les caractéristiques géologiques et la nature des sols. Réaliser des tests sur le type de sol, étudier l'érosion, et apprendre les différentes étapes du processus de compost.

Conscience de la nourriture. Apprendre quels plats originaires du lieu sont aujourd'hui disponibles et comment ils sont préparés. Faire pousser des semis de légumineuses.

Démarrer une carte approfondie, à grande échelle, de la biorégion.

Déterminer les sites à revégétaliser et commencer à y planter des arbres indigènes (à cette saison, ou à une autre plus appropriée).

Poursuivre les activités initiées dans le premier semestre, les processus d'identification des espèces locales et des bassins versants, et recherches sur l'art et l'artisanat.



TROISIÈME TRIMESTRE

Climat et caractéristiques météorologiques. Identifier les variations saisonnières et leurs effets. Mettre en avant les périodes annuelles de pluie ou d'enneigement pour la disponibilité en eau, créer des moyens de récolte de l'eau de pluie ou de l'eau provenant de la fonte des neiges, mettre en relation la disponibilité en eau avec les besoins végétaux, développer ses connaissances sur les sources en eau et les utilisations humaines.

Sources d'énergie et usages. Identifier et comparer les formes renouvelables et non renouvelables d'énergie, mettre en relation besoins humains, climats et météo, construire la maquette d'un système de chauffe-eau solaire en toiture.

Poursuivre les activités initiées dans le premier et le deuxième trimestres.

QUATRIÈME TRIMESTRE

Culture indigène. Rechercher les sources d'informations archéologiques et explorer des sites. Contribuer à la conscience des peuples indigènes (orateurs, visites, entretiens, histoires orales, etc.). Assister des musées et des agences ou groupes au service des peuples indigènes dans leurs tâches.

Littérature. Lire les œuvres d'écrivains locaux, historiques et contemporains. Écrire des histoires, poèmes et journaux intimes avec l'aide des thèmes propres au lieu-de-vie. Étudier au moins une langue employée sur place autre que la dominante.

Poursuivre les activités des trois premiers semestres.

Planifier le travail de l'année suivante, de manière à poursuivre les projets en cours et en initier d'autres.

Pour pouvoir s'accorder avec les écoles et les emplois du temps professionnels des étudiants qui suivront la formation, il pourrait être bon que les cours (quel que soit le nombre de sessions par semaine) se déroulent durant deux heures en fin d'après-midi, et deux heures en début de soirée (peut-être avec une pause repas entre les deux). La première session pourrait être utilisée à travailler sur des projets en extérieur pour profiter de la lumière naturelle, tandis que la seconde serait réservée aux leçons, à l'étude, à l'écriture et aux ateliers.



L'enseignant est avant tout un guide au sein de ce processus de travail/apprentissage. Une formation de base en écologie et sciences naturelles est essentielle, mais elle peut aussi bien provenir d'une expérience pratique ou autodidacte que d'une formation institutionnelle. L'enseignant-guide devra aussi avoir une expérience professionnelle dans la restauration écologique et le projet soutenable. Parce que les candidats potentiels au poste d'enseignant pourraient provenir de champs nombreux, et que les lieux-de-vie eux-mêmes varient tellement, il serait inapproprié de formuler un plan de travail universel. Les sujets doivent être choisis de manière à correspondre naturellement à la spécificité des lieux, et leur ordre, la quantité de travail nécessaire et la saison en laquelle ils doivent survenir doivent être déterminés par les projets en cours à cet endroit précis.

L'impératif le plus important pour l'enseignant est d'éviter le piège qui consiste à déterminer les résultats de l'étudiant par le biais d'évaluations comme les examens et les tests. Le projet de reconstruction d'un rôle pour les êtres humains au sein des flux naturels du lieu où ils vivent n'aboutira pas avec des notes et un diplôme à la fin. Cet objectif peut seulement être mesuré par le degré d'implication d'un étudiant, la manière avec laquelle il tente d'arriver à des résultats pratiques directs. Par le biais de sujets comme celui de la restauration d'un habitat ou d'un bassin versant, de la production de nourriture et d'énergie par le biais de moyens renouvelables, de l'utilisation de matières indigènes et recyclées dans la fabrication d'objets, et la création d'une culture fondée sur le lieu-de-vie, chaque membre participant à la formation débute une exploration qui se poursuivra tout du long de sa vie. Ce qui aura été appris pourra être transféré pour profiter à d'autres lieux que l'étudiant pourra visiter ou qu'il pourra être amené à habiter à l'avenir.

Voilà un moyen constructif pour commencer à apprendre à s'identifier à, et devenir partie prenante d'un lieu au sein de la biosphère. Il était temps. Il faut commencer immédiatement.

Traduction de l'américain : Mathias Rollot.
Relecture et corrections : Kenneth Rabin, Alice Vergara.





NOTE DE TRADUCTION

Mathias Rollot, septembre 2019

Peter Berg, père fondateur du mouvement biorégionaliste

Qui est Peter Berg ? Pour beaucoup, il n'est rien de moins que le père de la pensée biorégionaliste.

Né en 1937 à New-York¹, Peter Berg entre à l'université de Floride en 1954 pour y étudier la psychologie, la philosophie, le théâtre et la littérature anglaise, avant de travailler comme statisticien pour l'American Bankers Association. En 1964, il décide de tout quitter pour rejoindre San Francisco et s'engager dans les luttes sociales qui lui tiennent à cœur depuis toujours. Il y rejoint le Mime Troupe où il rencontre Judy Goldhaft qui devient sa compagne d'aventure durant toute l'épopée biorégionaliste. Ensemble et avec d'autres amis, ils fondent le groupement anarchiste des *Diggers*² à la fin des années 1960, mouvement influent fondé sur la double éthique de la liberté et de la gratuité. C'est sur la base de cette posture radicale qu'ils inventent ensemble le mouvement biorégionaliste. Figure de proue et cheville ouvrière du mouvement, le couple a travaillé, depuis la création de la *Planet Drum Foundation* en 1973, à fédérer le mouvement biorégionaliste, qui devient un phénomène national dès le début des années 1980, et international la décennie suivante (Angleterre, Australie, Japon, Italie...). Aujourd'hui encore, Judy Goldhaft dirige activement l'association, y poursuivant l'historique activité de mise en réseau des différents acteurs qui a permis l'émergence du mouvement aux échelles que l'on sait.

Si Peter Berg est donc un « écologiste », c'est tout sauf un universitaire ou un théoricien de salon, c'est un homme de terrain. Depuis les premières luttes antiracistes par lesquelles il a fait ses armes à l'université et durant tout le reste de sa vie, Berg s'est illustré par une pensée et une action concrètes « post-environnementalistes »³, pragmatiques, proactives, positives et propositionnelles. Ses textes, tout comme sa pensée et ses discours, sont assez libres de références intellectuelles prestigieuses et autres citations légitimantes ; et s'ils cherchent à convaincre, c'est par le récit, par l'image et par l'argument logique. Toutefois, autant que ce couple fondateur n'a, bien sûr, pas construit seul le mouvement biorégionaliste, Peter Berg n'a pas non plus improvisé, seul et de façon purement spontanée, cette pensée écologique.

Ainsi, autour de Peter et Judy, il faudrait parler aussi de Raymond Dasmann, scientifique de renom, qui co-rédigea avec Peter l'article de référence du mouvement, *Reinhabiting California*, paru en 1977 dans la célèbre revue *The Ecologist*⁴ (et



traduite en français pour la première fois cette année dans la revue *Ecorev*⁵). Il faut dire à quel point l'universitaire, mondialement célèbre pour être à l'origine des idées de *biodiversité*⁶ et d'*éco-développement*⁷, a été proche de Berg, et a eu une forte influence sur sa vie et sa pensée. À sa mort, Berg raconta d'ailleurs très explicitement le rôle de « guide influent » qu'il avait pu exercer sur lui⁸.

Si on en croit les propos de Cheryll Glotfelty, universitaire américaine spécialiste du mouvement, c'est aussi vers la pensée, la présence et l'influence de Gary Snyder qu'il faudrait se tourner pour comprendre la spécificité du terme de biorégion tel qu'il fut forgé, au milieu des années 1970, pour autant que les trois intéressés « combinèrent l'idée de Dasman selon laquelle il était possible de définir des régions depuis leurs caractéristiques naturelles, l'intérêt de Snyder pour les pratiques particulières de subsistance développées localement, et l'intuition de Berg selon laquelle la solution devait provenir d'un retour des gens eux-mêmes à la Nature »⁹. On imagine bien à quel point la pensée de Snyder, alors déjà célèbre pour ses écrits puisqu'il reçut le prestigieux prix Pulitzer pour *Turtle Island* dès 1975, a pu entrer en écho avec les préoccupations écologiques, sociales et politiques de Peter Berg (qui raconta d'ailleurs son amour précoce pour la *beat poetry*¹⁰) et la notion alors émergente de « biorégion »¹¹.

On pourrait encore mentionner l'influence décisive de Kirkpatrick Sale sur le mouvement biorégionaliste. Journaliste et essayiste indépendant, Sale est un néoluddite et sécessionniste radical, héritier direct des travaux de Leopold Kohr et d'Ernst Friedrich Schumacher, qui se distingua dans cette histoire en tant qu'auteur de la première « théorie générale » biorégionaliste, *Dwellers in the Land: The Bioregional Vision* (dont la première version française est parue d'ailleurs en janvier 2020¹²).

L'ÉDUCATION BIORÉGIONALE : LEARNING TO PARTNER WITH A LIFE-PLACE

Quelques articles récemment parus en français retracent l'histoire du mouvement pour qui voudrait en savoir plus. Voir notamment le travail de Frédéric Dufoing sur quelques positions de Sale et de Berg¹³, celui de Thierry Paquot pour un référencement pointu sur quelques travaux précurseurs en lien avec le mouvement biorégionaliste¹⁴, les articles de Julie Celnik sur la biorégion « Cascadia » comme phénomène culturel¹⁵, ou encore les travaux de l'auteur sur les caractéristiques majeures du mouvement américain et ses différences principales avec le mouvement italien des « territorialistes » d'Alberto Magnaghi¹⁶.

Le thème plus spécifique de « l'éducation » biorégionale, quant à lui, est présent dès les origines du mouvement. En témoignent notamment au tournant des





années 1980-1990 les formidables travaux de l'universitaire Doug Aberley sur la cartographie biorégionaliste comme méthode de sensibilisation, d'éducation et de capacitation habitante¹⁷. Par la suite, c'est aussi *Raise the Stakes*, la revue biorégionaliste publiée par la Planet Drum Foundation, qui consacra un numéro entier à la problématique de « l'école biorégionale »¹⁸. Avant que la remarquable somme théorique et pratique proposée par le professeur de paysage Robert L. Thayer dans son ouvrage *LifePlace*¹⁹ de 2003 ne consacre un chapitre entier à la question (*Learning : Spreading Local Wisdom*). À noter aussi, la publication de l'ouvrage *Curriculum Studies Gone Wild : Bioregional Education and the Scholarship of Sustainability*²⁰ de 2011, signe que le sujet est plus que jamais d'actualité. Relevons enfin l'activité de la Planet Drum Foundation qui, aujourd'hui encore, s'investit dans l'édition d'une revue biannuelle sur les actualités du mouvement biorégionaliste et mène différents projets socio-pédagogiques et de restaurations écologiques à San Francisco et en Equateur. Poursuivant son activité historique de mise à disposition de ressources biorégionalistes à destination des chercheurs et des bibliothèques, l'association met aussi à disposition en ligne un certain nombre de textes biorégionalistes en libre accès et vend à moindre frais les publications historiques qu'elle a éditées au fil des années.

On comprend donc à quel point le texte ici traduit, qui date de 2004, est un texte plutôt tardif, tant chez Berg que pour le mouvement biorégionaliste lui-même. C'est que *Learning to Partner With a Life-Place* n'a pas été choisi pour sa valeur historique ou sa stature de texte incontournable dans la littérature du genre, mais plutôt pour sa clarté, sa puissance, sa concision et sa parfaite adéquation à la thématique de l'éducation biorégionale. C'est aussi un texte tout à fait éclairant sur la posture même de Berg de par son caractère très pragmatique et illustré, fondé sur des situations concrètes vécues, et son style assez oral, beau témoignage du grand orateur qu'était Peter Berg. Alliant récits de vie, discours écologique engagé et propositions politiques et pratiques, l'article est un extrait tout à fait révélateur d'un certain nombre des caractéristiques de l'école biorégionaliste américaine. Loin de constituer un repli sur soi culturaliste, cette pensée écocentrée est à la fois une proposition sociale et humaniste d'ouverture sur les peuples, leurs savoirs vernaculaires, et en même temps un puissant décentrement de l'anthropocentrisme qui nous amène à considérer la Nature comme pure ressource à exploiter, comme simple moyen au service des finalités humaines.

Aujourd'hui, un certain nombre de centres et d'instituts – tels que le Schumacher Center for New Economics aux États-Unis, ou le Schumacher College et le Bioregional Learning Centre en Angleterre – proposent des formations, financent des publications et organisent des conférences et des ateliers participatifs explicitement inscrits dans le courant « biorégionaliste ». Plusieurs universités nord-américaines donnent aussi des enseignements à ce sujet, dont notamment



les départements *Landscape Architecture and Environmental Design* de l'Université du Minnesota et de l'Université de l'Utah, ce dernier allant même jusqu'à délivrer un *Master of Science in Bioregional Planning*²¹. Toutes récentes que soient bon nombre de ces formations et activités, on se rappellera, pour preuve de l'ancienneté de la chose, que Doug Aberley avait pu soutenir, en 1985 déjà, son mémoire de Master sur le mouvement biorégionaliste²².

Cependant, si les formations citées réinventent et actualisent l'éducation biorégionale concrète, elles s'éloignent aussi à plus d'un titre de ce qu'a pu porter Peter Berg en guise d'éducation biorégionale. À titre d'exemple, on pourrait se demander ce que l'intéressé – qui nous a quittés en 2011 – aurait pensé de cette proposition de l'Université de l'Idaho pour son cours de *Bioregional Planning & Community Design* : « Vous pouvez désormais étudier la conception biorégionale depuis n'importe où par le biais de la technologie numérique²³ ». Peter Berg, pour sa part, s'est investi toute sa vie pour une pédagogie collaborative « de terrain », dans de nombreux ateliers cartographiques et participatifs, des balades – comme celle que raconte *Learning to Partner* –, ou encore des chantiers de renaurations concrètes, aux États-Unis mais aussi en Amérique du Sud²⁴. Une vidéo d'un atelier de cartographie biorégionaliste mené par Berg en 2011 est d'ailleurs en ligne pour qui voudrait s'essayer à la méthode du père fondateur²⁵.

« C'est en sauvant les parties que nous sauverons le tout ! » avait l'habitude de dire Peter Berg : à savoir que c'est en nous investissant dans la biorégion que nous habitons que nous pourrions le plus efficacement résister à la catastrophe planétaire à l'œuvre. En cela, l'enjeu n'est donc pas celui de se demander *Où atterrir ?*²⁶, comme si nous flottions en orbite et que nous devions choisir un peu arbitrairement où nous investir, enfin, de façon terrestre. La question est, à l'opposé, celle de se demander plutôt *Où et avec qui partageons-nous ce sol que nous habitons ?* – c'est-à-dire à quels devenirs écosystémiques participons-nous d'ores et déjà (qui que nous soyons, quoi que nous fassions, que nous le voulions ou non, que nous en ayons conscience ou non). Notre esprit est peut-être ailleurs, mais nos corps eux n'ont jamais cessé d'être quelque part. C'est à comprendre où ils sont déjà, et surtout comment nous pourrions les conduire vers une habitation terrestre plus équitablement partagée qu'il s'agit de travailler maintenant, concrètement. L'éducation biorégionaliste est une porte d'entrée vers un ailleurs que nous ne connaissons pas encore, et qu'il s'agit, en entrant, d'inventer²⁷.



NOTES

1. La notice biographique la plus complète à ce jour se trouve dans l'ouvrage GLOTFELTY, Cheryl, QUESNEL, Eve (dir.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, Londres, Routledge, 2015.
2. La meilleure source francophone à ce sujet reste le travail réalisé par Alice Gaillard : DERANSART Céline, GAILLARD Alice, « Les Diggers de San Francisco », documentaire vidéo, Paris, La Seine TV / Planète, 1998 ; GAILLARD, Alice, *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco*, Bagnolet, L'Échappée, 2014.
3. Voir notamment à ce sujet « The Post-Environmentalist Directions of Bioregionalism », in GLOTFELTY Cheryl, QUESNEL Eve (dir.), *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit.
4. BERG Peter, DASMANN Raymond, « Reinhabiting California », *The Ecologist* vol. 7, n° 10, décembre 1977.
5. « Réhabiter la Californie », trad. M. Rollot, *EcoRev'* n°47, 2019.
6. DASMANN Raymond, *A different kind of country*, The Macmillan Co, 1968.
7. Voir notamment : Raymond F. Dasmann : *A Life in Conservation Biology*, Interviewed and Edited by Randall Jarrell, 2000.
8. BERG Peter, « Ray Dasmann's Way to See », 6 janvier 2003, disponible en ligne : http://www.planetdrum.org/ray_dasmann.htm
9. GLOTFELTY, QUESNEL (dir.), *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit., p. 17.
10. GLOTFELTY, QUESNEL (dir.), *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit., p. 13.
11. On retrouve d'ailleurs des traces de cette rencontre dans l'ouvrage récemment traduit de Snyder : voir SNYDER, Gary, *Le sens des lieux. Ethique, esthétique et bassins-versants*, trad. C. R. Tounsi, Marseille, Wildproject, 2018.
12. SALE Kirkpatrick, *L'hypothèse biorégionale. Une réhabilitation terrestre*, trad. M. Rollot & A. Weil, Marseille, Wildproject, 2020.
13. DUFOING Frédéric, *L'écologie radicale*, Gollion, Infolio, 2012.
14. PAQUOT Thierry, « De la biorégion urbaine. Une approche rétro-prospective », in Muriel Delabarre et Benoît Dugua (eds.), *Faire la ville par le projet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2018.
15. CELNIK Julie, *Le biorégionalisme, identité san franciscaine ou alter-modèle universel ?*, Paris, EHESS, 2013 ; CELNIK Julie, « Cascadia, ou l'exemple d'une biorégion comme nouveau territoire de la décroissance », *Politiques de l'Anthropocène III*, sous la direction de Mathilde Szuba et Agnès Sinai, Presses de Sciences Po, pp. 119-135, 2017 ; CELNIK, Julie, « La Cascadia, laboratoire du modèle biorégionaliste étatsunien », *Revue Française d'Etudes Américaines*, Belin, n° 145, pp. 117-129, 2015.
16. ROLLOT Mathias, « Le biorégionalisme américain. Un outil pour repenser les territoires », revue *EcoRev'* n°47, mai 2019 ; ROLLOT Mathias, « Biorégionalistes & Territorialistes », revue en ligne *Métropolitiques*, octobre 2018.
17. ABERLEY Doug, *Boundaries of Home. Mapping for Local Empowerment*, The New Catalyst Bioregional, 1993. En français, voir aussi l'étude réalisée par l'architecte Chloé Gautrais sur le massif du Sancy comme « biorégion-écotone » depuis les outils d'Aberley : GAUTRAIS Chloé, *Les limites du chez-soi. Cartographier la biorégion-écotone du Sancy*, Ecole d'architecture de la ville & des territoires à Marne-la-Vallée, janvier 2019.



DESIGN DES TERRITOIRES - L'enseignement de la biorégion

18. *3 R's and B : Bioregional School*, Planet Drum Foundation, *Raise the Stakes* n°26, automne 1996.
19. THAYER Robert L. Jr., *LifePlace, Bioregional Thought and Practice*, University of California Press, 2003.
20. HENSLEY Nathan, *Curriculum Studies Gone Wild : Bioregional Education and the Scholarship of Sustainability*, Ed. Peter Land, 2011.
21. Voir en ligne : <https://laep.usu.edu/degrees/ms-bpd>
22. Travail dont Aberley tirera notamment, plus d'une décennie plus tard, son article dans l'ouvrage *Bioregionalism* de Vincent Mc Ginnis (1999).
23. En ligne : <https://www.uidaho.edu/caa/programs/biop>
24. <https://www.youtube.com/watch?v=9-AwUytznzc&t=353s>
25. <https://www.youtube.com/watch?v=ebj3CFZ8g5I&t=543s>
26. LATOUR Bruno, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017.
27. ROLLOT Mathias, *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, éd. François Bourin, 2018.



[17]



240



LES CAHIERS
DE LA ARCHITECTURALE
RECHERCHE URBAINE ET
PAYSAGÈRE



Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère

11 | 2021

Penser l'architecture par la ressource

Éthique professionnelle et pensée de la ressource

L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ?

Christophe Aubertin's locally bio-based architecture: regionalist, bioregionalist?

MATHIAS ROLLOT

Abstracts

Français English

Dans un contexte contemporain de critique généralisée des idéologies extractivistes, productivistes et naturalistes occidentales, l'article interroge un corpus d'œuvres bâties de l'architecte lorrain Christophe Aubertin dans une optique de réhabilitation de l'idée de *ressources* pour l'architecture. Au travers d'un questionnement sur les caractéristiques « régionalistes » ou « biorégionaliste » de cette pratique architecturale, l'argumentation cherche à mettre en lumière les aspects à la fois éthiques, esthétiques mais aussi politiques de cette utilisation disciplinaire des ressources locales tant *bio-* que *géo-sourcées*.

As it is nowadays quite a commonplace to criticize the extractivist, productivist and naturalist ideologies, it also became interesting to question how architecture could help to rehabilitate the idea of *ressources*. To do so, this essay propose an examination of a selected body of buildings from french architect Christophe Aubertin, through the filter of their « regionalist » and/or « bioregionalist » characteristics. The research aims to produce knowledge about some of the ethical, aesthetical and political issues of our specific disciplinary use of bio-based resources.

Index terms

Mots-clés : Architecture biosourcée, Régionalisme critique, Biorégionalisme, Territoire, Frugalité



Keywords: Biobased Architecture, Critical Regionalism, Bioregionalism, Territory, Frugality

Full text

« Le monde est considéré comme une mine à exploiter. Nous ne sommes pas seulement tenus d'exploiter tout ce qui est exploitable mais aussi de découvrir l'exploitabilité "cachée" en toute chose (et même dans l'homme) [...] le monde n'est pas visé comme un "en soi" mais comme un "pour nous" [...]. Le "monde" n'est donc pas seulement l'ensemble de ce à partir de quoi quelque chose peut être fait, mais l'ensemble de ce à partir de quoi nous sommes obligés de faire quelque chose – ce qui suppose tacitement que, puisque rien ne peut exister qui ne doive exister, il n'existe finalement rien dont on ne puisse rien faire. Inversement, de ce dont on ne peut rien faire il faut contester l'existence, parce que qui nous gêne doit être anéanti. Par analogie avec les vies "qui ne méritent pas d'être vécues", dont parlaient les nationaux-socialistes, il existe des étants "qui ne méritent pas d'exister". Bref, pour exister, il faut être une matière première : être, c'est "être-matière-première" ». »
Günther Anders¹

Introduction. Précautions théoriques

- 1 L'idée même de « ressource » peut-elle vraiment être déconnectée des idéologies gestionnaires et extractivistes modernes ? L'interrogation est plus difficile encore à l'heure où l'anthropologie de la nature², la philosophie environnementale³, l'histoire des sciences⁴ et plus largement l'ensemble des humanités écologiques⁵ mettent en débat l'anthropocentrisme courant de nos sociétés occidentales. Comment cesser enfin de penser le territoire comme un environnement extérieur, dont l'humanité pourrait disposer comme d'un pur *moyen* au service d'une *fin* humaine supérieure ? Et surtout donc, le concept de « ressource » est-il le plus approprié pour opérer cette transition non seulement concrète, mais aussi cognitive, voire ontologique ?
- 2 À défaut cependant de pouvoir utiliser un autre concept opérant pour parler de *ressources* (lequel ?), et puisqu'en dernier lieu l'architecture est de toute façon contrainte de manipuler des matières existantes – vivantes, mortes ou non-vivantes⁶ – et de les (ré)assembler dans une optique bien particulière (à savoir de considérer d'une manière ou d'une autre le réel comme une ressource disponible pour un devenir architectural ou un autre), il faudra sans doute continuer d'utiliser cette idée de *ressource*. Ce faisant, l'architecture pourrait-elle apporter une réponse aux critiques et aux doutes précédemment formulés, en démontrant par l'exemple qu'une utilisation raisonnée des ressources est possible, ainsi qu'une manipulation plus écocentrée des matières, et qu'une pensée depuis la ressource ne mène pas nécessairement à un productivisme ou un extractivisme effréné ?
- 3 En 2019, une très sérieuse étude anthropologique, menée sur plus de 60 sociétés, a montré que la bonne répartition des ressources au sein d'une même communauté et que la division équitable de ressources à enjeux (*disputed resources*) étaient unanimement considérées comme des formes de coopération moralement bonnes⁷. Et si l'architecture pouvait s'affirmer comme outil de mise en œuvre, de déploiement pratique, de mise en visibilité de ces coopérations sociales moralement approuvées par toutes et tous ? L'architecture, en tant qu'« éthique collective⁸ », que « contenu social sédimenté⁹ », est déjà un puissant moteur de cristallisation de l'*en-commun*¹⁰, une figure créatrice de repère, une méthode pour fabriquer de l'identité et permettre le vivre-ensemble. Si elle pouvait aussi faire voir, sentir, donner à parcourir les matières et ressources d'un territoire, alors elle pourrait sans doute aider aussi à une meilleure compréhension de ces milieux cohabités que nous devrions aujourd'hui largement réparer. Synthèse symbolique d'une cosmologie plus large – tel un *mandala* –, l'architecture aujourd'hui obsolète¹¹ retrouverait alors un horizon désirable et partagé à l'ère l'Anthropocène. Elle pourrait reconstituer sa centralité et son importance sociétale, à mesure au moins



que les ressources reprennent une place importante dans nos imaginaires, nos systèmes sociaux et nos vies à la faveur de la crise croissante que traverse la modernité occidentale. Peut-être même pourrait-elle inventer de nouvelles formes de monumentalité, moins paternalistes, à gloire d'autre chose que l'éthique et l'esthétique de la domination¹².

- 4 De vaines espérances, des appels utopiques ? C'est ce que cet article tente de discuter, s'appuyant sur un corpus de cinq réalisations architecturales, réalisées ou en cours de réalisation, de l'architecte nancéien Christophe Aubertin : la Maison de santé de Void-Vacon (2013, avec Benoît Sindt), l'Abri de Bertichamp (2014, avec Yoann Saehr), l'Ehpad de Vaucouleurs (2018, avec Éléonore Nicolas), l'Office du tourisme de Plainfaing (2019) et le futur Marché de Saint-Dizier (2021, avec Aurélie Husson).

L'architecture « localement *bio-* et *géo-*sourcée » de Christophe Aubertin

- 5 Depuis quelques années, on voit fleurir sur les sites internet des agences, aux côtés des photographies et documents techniques habituels, des clichés des carrières et des scieries, des matériaux bruts en contexte sur leur site d'extraction ; parfois même avec un ouvrier, une machine de découpe. Esthétique de la fabrication habituellement invisibilisée, éthique de concepteur trice sensible à l'origine des matières, mise en valeur choisie d'une extraction raisonnée ? Sur le site de l'agence Aulets, la réhabilitation de l'historique « Can Lis » – la maison d'Utzon à Majorque – est largement présentée au moyen de photographies présentant l'extraction de la ressource pierre et sa mise en œuvre sur site¹³. De même, l'agence Barrault-Pressacco ne manque pas de présenter plan et photos de la carrière d'origine de leur immeuble de logement rue Oberkampf à Paris, autant que des photographies d'art pour raconter les origines de leur assemblage bois-pierre présenté pour la Biennale d'architecture et de paysage d'Île-de-France¹⁴.
- 6 Pour Margaux Darrieus, ces marqueurs – textuels, imagiers, symboliques, etc. – pourraient être vus comme les signes d'une stratégie de communication d'agence mélangeant assez volontairement *valeurs*, *auteurs* et *œuvres*¹⁵. Proposer des œuvres issues de matériaux locaux serait par exemple chercher à s'afficher comme « architecte local », avec des valeurs attachées à valoriser le terroir et ses ressources. Tout se passe comme si la présentation de ces clichés pouvait apporter quelque chose au caractère désirable, prestigieux, moral de l'entreprise en question, au même titre que la qualité des photographies ou des plans pourrait être révélatrice du sérieux de l'architecte et son architecture. Éléments non moins révélateurs que d'autres au sein d'un portfolio, ces pièces symboliques seraient alors à lire comme des affichages garants tant de l'éthique que de l'esthétique du concepteur, mais aussi comme les marqueurs des préoccupations et croyances d'une époque, qui traduisent bien le désir ou les intérêts des agences de faire apparaître en premier plan les « ressources » concrètes mises en mouvement par leurs pratiques.
- 7 Le site du « collectif » Studiolada s'inscrit lui aussi dans cette tendance à la mise en valeur des ressources liée aux projets. Fondé en 2008, lauréat AJAP en 2014, Studiolada est une forme de coopérative¹⁶ regroupant aujourd'hui le travail de six associés indépendants et d'une dizaine de collaborateurs trices. Christophe Aubertin, un des associés fondateurs, y présente ses projets via de nombreux documents capables d'informer sur les ressources à l'origine du projet : sur la nature et l'origine des matières, mais aussi sur leurs modalités de transformations ou de mises en œuvre.

Figure 1. Photo de la carrière de Champenay qui a fourni le grès rose de l'Office du tourisme de Plainfaing livré en 2019 par l'agence ; une photo présente sur la page de présentation du projet sur le site internet de l'agence.



13

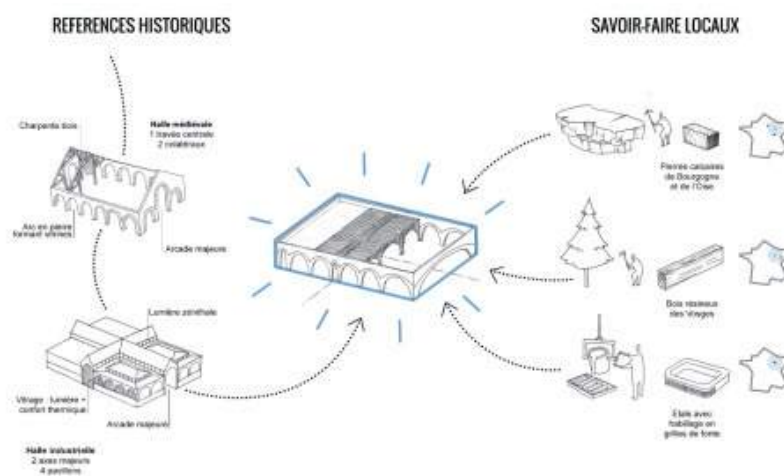




Studiolada (Christophe Aubertin)

- 8 L'architecte s'y positionne explicitement : « il est grand temps de se réappropriier nos ressources », car « la revitalisation des zones rurales passe déjà par le maintien des économies en place », affirme la page internet de l'Office du tourisme de Plainfaing récemment livré – « un petit projet manifeste pour les circuits courts et le simple plaisir de la matière¹⁷ ». Or, nous allons le voir, tout porte à croire qu'il s'agit là d'une éthique de conception plutôt que d'une stratégie de communication. En effet, dès les premiers projets de 2004¹⁸, et de façon croissante au fil des années, l'architecture de Christophe Aubertin semble *émerger* de la pensée des ressources plus que cette dernière ne viendrait *illustrer* simplement la qualité de l'œuvre architecturale. Ainsi notamment du Marché de Saint-Dizier, porté avec l'architecte du patrimoine Aurélie Husson : un projet présenté au moyen d'un schéma commenté, qui raconte la façon dont la proposition architecturale est conçue comme la rencontre entre des « références historiques » et « savoir-faire locaux ». Le document n'est pas produit *a posteriori*, mais résulte de réflexions et positions prises très tôt dans le travail de conception ; c'est un document de fondation sur laquelle sera bâtie l'esquisse du projet.

Figure 2. Schéma de la rencontre organisée entre références historiques et savoir-faire locaux par le projet de marché de Saint-Dizier.



Studiolada (Christophe Aubertin & Aurélie Husson)

- 9 Le résultat est une architecture ambitieuse, audacieuse, inventive, d'un côté fortement nourrie par les ressources locales à la fois matérielles ou humaines – savoir-faire, filière, économie, désir, modes de vie, communautés –, tout en restant d'un autre





côté attachée à l'histoire de l'architecture comme culture savante, aux valeurs de la discipline dans son autonomie, ses prétendues universalité et intemporalité ou ses aspects canoniques.

- 10 Depuis mai 2019, Christophe Aubertin coordonne le groupe de travail lorrain Frugalité heureuse et créative, initié en janvier 2018 par Alain Bornarel, Dominique Gauzin-Müller et Philippe Madec¹⁹. Il s'y investit pour organiser des rencontres locales²⁰, tenir le rôle de porte-parole dans les événements nationaux du réseau²¹, ou encore coordonner une recherche-action sur les matériaux de construction biosourcés de la région, récemment publiée et discutée²² : un engagement dans les potentialités frugales locales qui, nous le verrons, se retrouve assez explicitement dans ses productions architecturales. Enracinés dans la Lorraine *via* des positions sociopolitiques en totale opposition avec les postures architecturales qui ne retiennent de la localité que ses esthétiques pittoresques²³, ces édifices pourraient-ils être qualifiés de « régionalistes » ?

Un régionalisme (critique) ?

- 11 Il est de notoriété publique que l'idée de *régionalisme critique*, fréquemment liée dans les discours architecturaux aux travaux de l'historien Kenneth Frampton²⁴, a comme origine les recherches d'Alexander Tzonis et Liane Lefaivre commentant en 1981 les travaux des architectes grecs Dimitris et Suzana Antonakakis. Frampton l'assume sans difficulté, affirmant lui-même que « l'expression provient de l'article, extrêmement intéressant, intitulé "The Grid and the Pathway"²⁵ » du couple Tzonis-Lefaivre. Suite à sa rencontre avec le concept, l'historien anglais a pu développer durant toute la décennie 1980 ses propres formes théorisées – parfois en six points²⁶, d'autres fois en sept²⁷, ailleurs encore en dix²⁸. Vincent B. Canizaro note que toutes ces formes théoriques ont à la fois été « très influentes » et en même temps « largement critiquées », de sorte qu'aujourd'hui ce sont ses écrits qui restent les plus célèbres sur la question²⁹. Pourtant, comme le remarque Stylianos Giamarellos,

[le début des années 1990] marque la fin de l'intérêt sérieux de Frampton pour le régionalisme critique [...]. Ayant déjà exprimé son insatisfaction avec ce terme « malchanceux », aux connotations conservatrices gênantes, et toujours plus déçu par la nouvelle vague politique progressive qui a marqué ces années, Frampton se tourna plutôt vers la culture tectonique – un autre des thèmes récurrents de ses premiers travaux. La culture constructive et l'esthétique semblent dès lors avoir pris le pas sur les considérations indéniablement plus sociopolitiques de son travail théorique et historique des années 1970 et du début des années 1980. Sera ainsi laissé à Tzonis et Lefaivre le champ libre pour porter la torche du régionalisme critique plus en amont – quoiqu'en un sens toujours plus différent du programme « antimoderne³⁰ ».

- 12 Pour leur part, Tzonis et Lefaivre poursuivent inlassablement la question dans les décennies qui ont suivi, écrivant de nombreux articles et plusieurs ouvrages sur le sujet, dont *Tropical Architecture*, *Critical Regionalism in an Age of Globalization* (2001), *Critical Regionalism, Architectural Identity in a Globalized World* (2003), ou encore, en 2012, *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization, Peaks and Valleys in the Flat World*, un ouvrage de plus de 200 pages, largement illustré et très copieusement référencé, mais qui pourtant ne cite ni ne mentionne pas une seule fois ni le nom ni les travaux de Frampton. C'est qu'en effet chez Frampton ce concept désigne une histoire très tardive de l'architecture, l'historien y voyant un moyen de désigner « les récentes "écoles" régionales qui s'attachent avant tout à représenter et à servir les territoires limités dans lesquels elles sont ancrées³¹ » ; de sorte que ses discussions portent sur des œuvres d'Utzon, de Coderch, de Siza ou de Barragan, sans jamais sortir du XX^e siècle. Quant à sa définition du régionalisme critique, elle inclut une résistance paradoxale à la seule *modernisation*, pour lequel le régionalisme serait à la fois « réservé » et « attaché³² ».
- 13 Chez Lefaivre et Tzonis, en revanche,





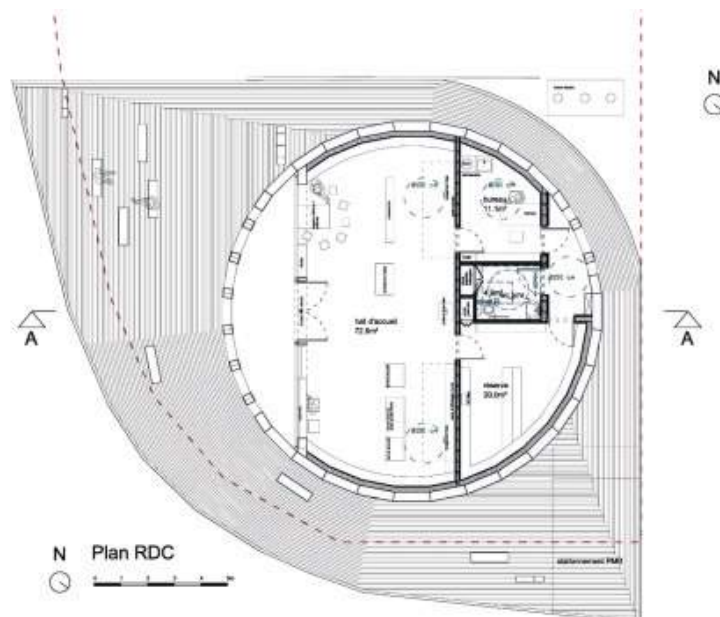
[le concept de régionalisme] a été choisi pour exprimer ce fait que le nouveau mouvement [architectural] ressemble en de nombreux points aux efforts d'une longue lignée d'architecte qui de tous temps se sont opposés à une vision autoritariste, standard et universelle de la conception, et ont tenté des manières alternatives de bâtir des édifices, des paysages et des villes, pour mieux mettre en valeur les particularités d'une région, l'unicité de son environnement et de ses matières, la singularité de sa culture, et la façon de vivre de ses peuples³³.

- 14 Ainsi, les discussions de leurs travaux traversent-elles, tout au contraire, l'histoire de l'architecture dans sa plus longue durée, pour tenter de montrer comment, de l'ère classique en Europe à l'architecture contemporaine des années 2010, ce sont plus de deux mille ans de la discipline qui ont rejoué ce même type de lutte, entre d'un bord les tenants d'un monde « plat », accessible et uniforme, et d'un autre bord les engagés en faveur des « monts » et « vallées » du monde, rendant à celui-ci la possibilité d'être non seulement particulier en chaque point, mais aussi éventuellement difficile d'accès par endroits. Notons que ce propos va aussi à l'encontre des hypothèses du spécialiste français du régionalisme Jean-Claude Vigato, pour qui « l'architecture régionaliste est née dans les dernières décennies du XIX^e siècle », notamment sous l'influence du « zéléteur de la tradition gothique » Viollet-le-Duc, auteur de « la plus fondamentale des thèses du régionalisme architectural, la thèse de la différenciation régionale³⁴ ». Des analyses que Lefaivre et Tzonis n'hésitent pas à juger « tout à fait exagérées » quoique « extrêmement bien informées », et poursuivant sur leur idée :

Une définition moins étroite et plus profonde du régionalisme permet de l'identifier comme le développement sur le long terme d'un changement de regard et de pratique, comme nous l'avons fait dans ce livre³⁵.

- 15 À plusieurs égards, il semble que l'immémoriale dialectique mise en avant par Lefaivre et Tzonis soit très proche de celle présente dans un ouvrage tel qu'*Architecture Depends*³⁶, en ce qu'elle se concentre et discute finalement de la tension entre, d'un côté, la possibilité d'une architecture universelle et intemporelle – soit donc autonome et indépendante –, et d'un autre côté, de l'idée d'une architecture différenciée et particulière – à savoir explicitement dépendante, hétéronome, contingente. C'est en ce dernier sens qu'est ici commentée l'architecture de Christophe Aubertin, pour tenter de dénicher la tentative de résistance à l'universalisation qu'elle incarne peut-être. Or, à bien y regarder, quoique cette production architecturale soit indéniablement une production consciente de « résistance » locale – résistance à l'uniforme, à la modernisation sans critique, à l'universel indifférencié, la globalisation pure, à la démesure – on remarque qu'elle ne constitue pourtant pas si simplement une fabrique architecturale « localiste » ou « régionaliste ».
- 16 D'un point de vue *compositionnel* tout d'abord, il est intéressant de noter que les plans des cinq édifices étudiés relèvent tous de formes et de systèmes géométriques très peu situés : de l'Office du tourisme de Plainfaing (avec son cadre bâti orthogonal dans un anneau extérieur de pierre parfaitement circulaire) au Marché de Saint-Dizier (carré parfait, organisé et structuré de façon symétrique), jusqu'au très rectiligne Ehpad de Vaucouleurs (dont l'orthogonalité, la rythmique et l'aspect longiligne sont autant de puretés et de stabilités qui contrastent avec la topographie houleuse du terrain naturel environnant). Aucun de ces plans ne semble avoir été formé ou déformé par un élément singulier du contexte proche ou lointain.

Figure 3. Plan RDC 1.100^e de l'Office du tourisme de Plainfaing.



Studiolada (Christophe Aubertin)

- 17 Même constat pour le point de vue constructif : quoique l'Abri de Bertichamp ait été réalisé au moyen de ressources matérielles et humaines très locales, cette halle charpentée reste avant tout une construction tout à fait autonome de son site, d'une part préfabriquée en atelier et d'autre part déposée tel un objet sur site – donnant lieu à un bâtiment non seulement transportable, mais aussi très aisément *transposable* en d'autres lieux, contextes, régions. À Vaucouleurs, de même, l'équipe s'est investie dans le développement d'une technique constructive innovante, qui a nécessité le dépôt d'un ATEX pour pouvoir être validée – preuve s'il en est de l'aspect inédit de la mise en œuvre. Le récit proposé par l'agence à son sujet témoignant bien du défi relevé, tendu comme une perche à l'attention des intéressés :

Le bâtiment est construit en bois et habillé de pierre de Meuse (pierre de Savonnières). A priori on ne fixe pas de la pierre rigide sur un support bois qui bouge, se dilate. Nous avons donc développé un système de fixation de ces plaques de pierre (4 cm d'épaisseur) dans des cadres bois à joints souples. La voie est ouverte : nous savons désormais habiller les bâtiments bois avec des plaques minérales (pierres, béton, céramique, terre cuite) à des prix parfaitement raisonnables : moitié moins cher que les systèmes de pierres agrafées sur support béton. Il suffit d'assumer le mode de fixation en rendant visible le cadre bois. Nous sommes ouverts au partage et à la discussion avec ceux que le principe intéresse³⁷.

Figure 4. Extension de l'EHPAD des Couleurs de la ville de Vaucouleurs (55)



Ludmilla Cervený

Figure 5. Détail de façade de l'Ehpad : système de fixation des plaques de pierre dans des cadres bois à joints souples.





Ludmilla Cervený

- 18 On trouve un même caractère inédit à Saint-Dizier. À l'heure où le concours public est lancé, toutes les conditions semblent réunies pour proposer de telles arches en pierre : le contexte urbain, le type de programme, le budget, la disponibilité de la ressource et l'adhésion de la municipalité pour ce type de mise en œuvre. La rencontre avec la société coopérative et participative SNBR³⁸ et la visite d'une de leur réalisation – un bâtiment avec de grands arcs en pierres confirme aux deux architectes Husson et Aubertin l'existence d'au moins une entreprise locale maîtrisant cette technique (l'appel d'offres révélera en suivant qu'elle n'était d'ailleurs pas la seule sur le territoire) : le projet peut bien être pensé de la sorte en toute cohérence avec le territoire. Pour devenir réalité, toutefois, ces arches ont nécessité encore bon nombre d'études techniques et historiques (non spécifiques à la Haute-Marne et ses traditions constructives particulières), d'une part, et un dialogue nourri avec C & E ingénierie (Jean-Marc Weill – peu connu pour ses positions régionalistes), d'autre part. À tous points de vue, c'est donc à nouveau l'inventivité constructive, la conception créative et le dialogue avec les *ressources humaines locales* qui met en mouvement la *ressource matérielle locale* vers un devenir architecture qui n'a rien de localement traditionnel ni de régionaliste.





Figure 6. Image de synthèse du projet de Marché de Saint-Dizier.



Studiolada (Christophe Aubertin & Aurélie Husson)

- 19 De façon similaire, très peu d'éléments seulement invitent à qualifier ces architectures de « régionalistes » : que l'on considère les aménagements intérieurs (en pierre massive, dans la Maison de santé de Void-Vacon ou entièrement en bois dans Maison de Baccarat dont tous les plans sont accessibles en *open source*³⁹), qu'il s'agisse des typologies architecturales proposées (à tout point de vue éloignées, comme à Void-Vacon par exemple, des architectures présentes localement), qu'on interroge le rapport à l'espace public ou au paysage de ces bâtiments, ou qu'on questionne encore leurs séquences et parcours architecturaux.

Figure 7. Maison de santé de Void-Vacon (55).



Ludmilla Cervený

- 20 Ainsi en va-t-il du choix de l'appellation « localement *bio-* et *géo-sourcée* » pour caractériser l'architecture de Christophe Aubertin en titre de ce travail : car si elle constitue bien une réponse aiguisée à « l'aplanissement du monde » – pour reprendre l'image de Lefaivre et Tzonis –, sa technique de défense n'est pas celle du style, mais celle de la matière ; pas celle de la conservation, mais celle de la création ; pas celle du repli sur le déjà-connu, mais celle de l'ouverture vers un inconnu en cours d'invention.





Une architecture sans doute pertinente pour le XXI^e siècle et ses conditions particulières ?

- 21 Travaillant à l'idée d'« architecture plus qu'humaine », la philosophe Julie Beauté invite elle aussi à considérer la discipline et ses productions selon une forme de *frugalité*, mais en un sens qui soit capable de dépasser ses dérives *bio-inspirées*, *figées*, *anthropocentrées* et encore *quantitatives* par endroits, en proposant de ré-ancrer l'idée de ressource dans ses « niches écologiques » de déploiements, au sein de dynamiques croisées à même de la sortir de l'idéologie moderne de la consommation unidimensionnelle. La philosophe affirme ainsi que « la consommation des ressources du milieu doit être réinscrite dans des réseaux de relations concrets et charnels, dont les humains sont partie prenante⁴⁰ » : un programme éthique à la fois ambitieux et séduisant pour l'architecture, qui rejoint peut-être l'idée défendue par bon nombre d'architectes de « patrimoine vivant », autant qu'elle trouve aussi de nombreuses résonances avec l'hypothèse biorégionaliste⁴¹ telle qu'elle a été portée dès ses origines américaines au début des années 1970. Très peu *localiste* quoique *localement bio-* ou *géo-sourcée*, assez peu *régionaliste*, la pratique architecturale de Christophe Aubertin aurait-elle quelque chose à voir avec le biorégionalisme ?

Un biorégionalisme architectural ?

- 22 Présenté de manière synthétique, le biorégionalisme est un mouvement écologiste né en réaction à la critique environnementaliste⁴², formé par d'anciens activistes libertaires *Diggers*⁴³, inspirés par les mouvements du retour à la Terre (*back-to-the-land*) et nourris tant à l'écologie scientifique de Raymond Dasmann (1919-2003)⁴⁴ qu'à l'écologie spirituelle de Gary Snyder (né en 1930)⁴⁵ ou l'écologie politique de Murray Bookchin (1921-2006)⁴⁶. Les biorégionalistes, en tête desquels on pourra penser à Peter Berg (1937-2011)⁴⁷ et Judy Goldhaft (1939-), cofondateurs de l'association historique Planet Drum Foundation en 1973, étaient avant tout des militants et militantes de terrain. Ils portèrent l'idée d'une écologie située, ancrée dans les mœurs de peuples « réhabitants⁴⁸ » pleinement conscients et capables de prendre soin des lieux où ils vivent. Les biorégionalistes développèrent cette idée de façon théorique par l'édition d'ouvrages sur le sujet⁴⁹, autant que de façon incarnée par l'organisation de *workshops* d'éducation et de sensibilisation écologique⁵⁰, de cartographie biorégionaliste⁵¹ ou de restauration écologique participative⁵². Par la suite, des intellectuels que Kirkpatrick Sale⁵³, Doug Aberley⁵⁴ ou encore Vincent Mc Ginnis⁵⁵ ont théorisé et porté de façon plus universitaire les concepts et postulats initiaux du mouvement.
- 23 Bien qu'on trouve dans l'histoire du mouvement quelques propositions urbanistiques et paysagistiques intéressantes dès le début des années 1980⁵⁶, très rares, hélas, sont les écrits proposant une théorie biorégionaliste directement adressée à l'architecture ou aux architectes⁵⁷. Même les écrits de l'école territorialiste italienne, qui a repris à son compte depuis quelques années le concept de biorégion⁵⁸, n'ont pas encore développé de théorie *architecturale* biorégionaliste, restant pour l'heure largement préoccupé par des modalités de planification territoriales à d'autres échelles et avec d'autres enjeux. Et si, enfin, il faut relever que ce travail a été modestement initié en France par l'ouvrage *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*⁵⁹, qui proposait en 2018 de s'interroger sur les conséquences éthiques et esthétiques du biorégionalisme pour l'architecture, on s'accordera sans peine sur le fait que c'est une introduction qui reste encore largement à poursuivre, collectivement.
- 24 Il faut donc commencer par reconnaître la difficulté de qualifier une architecture de « biorégionaliste » – ou, du moins, la nouveauté de la tentative. Pour organiser malgré tout cette rencontre plutôt inhabituelle entre pratique architecturale lorraine contemporaine d'une part, et théorie biorégionaliste nord-américaine d'autre part, je propose ici de fonder le propos sur la base d'une caractérisation du courant proposée en 1981 dans un article⁶⁰ maintes fois cité et republié. Voici notamment ce que dit de cet essai le spécialiste du sujet Doug Aberley près de vingt ans après sa parution :





En 1981, l'écrivain et réhabitant de la côte californienne Nord Jim Dodge synthétisa une part considérable de la pensée biorégionaliste, et y contribua par le biais d'un article aujourd'hui considéré comme l'explication la plus convaincante de la vision biorégionale. Dans son bref article intitulé « Living By Life : Some Bioregional Theory and Practice », Dodge commence par résumer les trois valeurs centrales qui animent le biorégionalisme : l'importance donnée aux systèmes naturels comme référence pour les établissements humains (*human agency*), la confiance accordée à l'anarchie comme structure de gouvernance basée sur l'interdépendance de communautés à la fois indépendantes et fédérées ; et la redécouverte de connexions entre le monde naturel et l'esprit humain. [...] Puis, Dodge identifie les deux grandes catégories de pratique biorégionale : *la résistance* et *le renouveau*. La résistance se concentre sur la lutte contre « la destruction continuelle des systèmes sauvages » et « l'impitoyable homogénéité de la culture nationale ». Le renouveau est « la compréhension fine du fonctionnement des systèmes naturels, la perception subtile de la spécificité des lieux, le développement de techniques appropriées, et le dur labeur physique du genre de ceux qui vous font bien dormir la nuit »⁶¹.

- 25 Voilà potentiellement cinq points – trois valeurs et deux types de pratiques – qui pourraient être saisis pour l'enquête, utilisés comme cadre pour la rencontre. À condition, du moins, de considérer qu'envisager les écarts et parallélisme entre ces points et la pratique architecturale de Christophe Aubertin ne devrait pas avoir pour objectif de caractériser ou non définitivement cette dernière de « biorégionaliste », de lui apporter cette étiquette *a posteriori* à la manière d'une médaille ou d'un titre, mais que l'enjeu devrait plutôt avoir pour but de tester la possibilité d'une mise en architecture de l'idée biorégionaliste telle qu'elle fut historiquement formulée par ses porteurs et porteuses non-architectes. Et en même temps, si possible, de contribuer à la formulation d'une théorie architecturale biorégionaliste encore manquante.

Valeur n° 1 : Les systèmes naturels comme référence pour les établissements humains

- 26 Nous l'avons dit déjà, les édifices Christophe Aubertin architecturent des matières hyperlocales, assemblées à la fois de manière à ce que leurs rôles structurels soient explicites et en même temps de sorte que leurs caractéristiques formelles composent la plus grande part possible de l'esthétique de l'édifice fini. En cela, il est indéniable que des édifices comme ceux de Void-Vacon, Bertichamp, Vaucouleurs, Plainfaing et Saint-Dizier travaillent tout à fait à bâtir les établissements humains sur la base de « systèmes naturels pris comme référence », bien qu'ils restent toujours des œuvres plutôt *anthropocentrées* ; ou autrement dit que leur caractère *écocentré* pourrait sans doute être encore renforcé – en développant par exemple des relations plus mutualistes et accueillantes avec le vivant *autre qu'humain*.

Valeur n° 2 : La confiance accordée à l'anarchie comme structure de gouvernance

- 27 À plusieurs égards, toutefois, il semble qu'il soit plus difficile de voir ces édifices comme le fruit d'une « confiance accordée à l'anarchie comme structure de gouvernance basée sur l'interdépendance de communautés à la fois indépendantes et fédérées ». Résultats de commandes publiques tout à fait classiques, ces œuvres sont bien intégrées dans le système de concours d'architecture républicain actuel. Fruits du savoir-faire d'une agence experte, elles ne peuvent que difficilement être considérées comme les équivalents architecturaux des revendications anarchistes, libertaires, d'un mouvement biorégionalisme résolument alternatif, radical, à la fois en opposition et en marge du système occidental dominant. En ce sens, le « collectif » Studiolada est d'ailleurs plus proche des agences d'architecture usuelles que des « collectifs d'architecte »⁶² qui fleurissent un peu partout en Europe et inventent d'autres rapports à la commande, au partage, à la « maîtrise » d'œuvre, au réemploi, à la construction, à l'habitation et au





devenir des édifices architecturaux, pour ne pas dire d'autre rapport à l'architecture elle-même. Propre, élégante, républicaine, l'architecture très tenue de Christophe Aubertin n'accepte que plus difficilement les erreurs et imprécisions, le hasard et l'incertitude, l'incrémental et l'impropre, en bref la *déprise d'œuvre*⁶³ qui caractérise peut-être l'architecture anarchiste. Cela étant dit, il faut noter toutefois que parmi les cinq réalisations étudiées, l'Abri de la tourbière de Bertichamp conçue avec Yoann Saehr semble faire exception.

Figure 9. Abri de Bertichamp (54).



Studiolada (Christophe Aubertin)

- 28 Cette réalisation entre pour sa part dans un certain écho avec les désirs biorégionalistes d'autonomie et de participation populaire par-delà les hiérarchies et les codes habituels de la profession d'architecte, comme en témoigne le descriptif qu'en propose le site internet de l'agence et ses récits inclusifs :

L'abri de la tourbière est un chantier participatif réalisé sans entreprises et avec les moyens du bord. Sa construction a été réalisée par une équipe composée d'ouvriers municipaux et de bénévoles du village. [...] On a abattu quelques arbres de la clairière. On a choisi du sapin pour les arbalétriers et les entrants bien protégés. On a choisi du pin pour les poteaux qui peuvent prendre un peu de pluie. On les a transportés aux ateliers municipaux. On a fait venir une scie mobile, on a coupé des planches en 33 mm. On les a fait sécher sous abri pendant 6 mois, elles ont rétréci à 30 mm. On a acheté des milliers de vis. On a assemblé nos 12 modules au sec, pendant l'hiver, dans les ateliers. On a commandé des ferrures de pied de poteaux au serrurier du village. On a transporté tout ça dans la clairière. On les a assemblés et posés sur 6 massifs en béton qu'on avait coulé avant l'hiver. On a fait un barbecue. On a fait du mobilier : l'ONF nous a offert un gros chêne, juste à côté. On a débité des gros cubes de la grume. On les a taillés à la tronçonneuse pour faire des gros galets en bois. On les a posés là, pour les enfants⁶⁴.

- 29 Le projet remporte d'ailleurs en 2014 le 2^e prix Projet Citoyen décerné par l'Union des architectes (UNSA), décrit comme valorisant « la concertation entre maître d'ouvrage, architecte et usager-citoyen » et « l'architecture en démarche citoyenne »...

Valeur n° 3 : La reconnexion entre mondes naturels et esprit humain

- 30 Quant à la troisième valeur identifiée par Dodge, disons tout d'abord que si l'on peut s'accorder sur les relations entre *éthique* et *esthétique* à l'œuvre au sein de toute





réalisation architecturale⁶⁵, alors peut-être pourra-t-on reconnaître que toute mise en œuvre « sincère⁶⁶ » est une possible « reconnexion entre mondes naturels et esprit humain ». En effet, sans leurs placos, peintures et autres caches plastiques, les matériaux peu transformés sont capables de refonder différemment les processus d'habitations, les conditions et critères d'habitabilité⁶⁷, les imaginaires et, en définitive, les cosmologies elles-mêmes. Elles invitent peut-être à les réancrer dans un nouveau matérialisme naturaliste, une nouvelle forme de brutalisme non seulement social, mais aussi écologique ; une posture éthique et esthétique en lutte contre « l'hyper-réalité⁶⁸ » des spatialités *junkspace*⁶⁹ et leurs matières plastiques, jetables, simulacres. L'enjeu est de bâtir et de transmettre un monde à nouveau lisible, et donc accessible et réparable⁷⁰, bref *viable*. C'est précisément ce à quoi semblent contribuer œuvres de Christophe Aubertin, non seulement constituées de matières *bio-* ou *géo-*sourcées assumées comme telles (voire valorisées par l'assemblage), mais aussi engagées à limiter au mieux tant le *junk* que le pastiche de la construction. Brancher donc, en définitive, les sens et les esprits sur des matières et des assemblages « naturels » – pour le dire au moyen de la terminologie employée par Dodge.

Figure 8. Légende : Intérieur de la Maison de santé de Void-Vacon (55).



Studiolada (Christophe Aubertin)

53

Pratiques de résistance & pratiques de renouveau

- 31 On pourrait aussi confronter la pratique d'Aubertin aux deux catégories de « pratiques biorégionalistes » susmentionnées. La conclusion est sans appel : sans grande surprise, Aubertin se positionne clairement contre la destruction des paysages et, d'une certaine façon, contre « l'impitoyable homogénéité de la culture nationale ». Autant que son travail d'architecte est pleinement basé sur une compréhension fine des lieux, le développement de techniques appropriées et un retour assez systématique à l'énergie humaine et à l'artisanal en tant qu'activité manufacturée et outillée à la fois. En témoignent bien les propos de l'architecte :

[Il faut] proposer des alternatives aux matériaux industrialisés ; soutenir et pérenniser les scieries, les carrières, les forestiers, les tuileries, les menuiseries qui jonchent nos territoires ruraux. Un chantier ne se limite pas aux entreprises qui assemblent des composants, nous devons considérer l'ensemble du processus de production car le bâtiment représente une économie considérable et peut procurer une multitude d'emplois qui font sens. Chaque chantier doit s'adresser à son territoire. [...] Il ne s'agit pas de développer des solutions technologiques. Il s'agit





peut-être du contraire : simplifier les exigences pour redonner de la place aux ressources locales matérielles et humaines. [...] L'architecture doit être pensée d'une part en termes de *process*, pour que sa production construise une nouvelle activité vertueuse pour le territoire, et d'autre part en termes de résultat pour que l'usage et l'image des réalisations participent à l'amélioration du cadre de vie⁷¹.

- 32 En cela, il n'y a pas à s'étonner que ces cinq édifices puissent satisfaire sans trop de difficulté aux « pratiques biorégionalistes » caractérisées par Jim Dodge, à la fois dans la catégorie de la « résistance » et dans celle du « renouveau ».

Figure 10. Deux ouvriers ajustent la pose d'un bloc de grès rose sur le chantier de l'Office du tourisme de Plainfaing (88).



Studiolada (Christophe Aubertin)

Précisions méthodologiques

- 33 Si on pourra donc raisonnablement vouloir considérer l'« architecture localement *bio-* et *géo-sourcée* » de Christophe Aubertin comme assez largement *biorégionaliste*, deux précisions importantes sur la méthodologie employée et son impact sur les résultats de l'enquête doivent toutefois être formulées.
- 34 Il faut dire d'abord à quel point cette conclusion est indéniablement biaisée par le corpus étudié, ces cinq édifices ayant été volontairement sélectionnés pour leur adéquation aux thématiques de cette étude, parmi une production d'agence bien plus large et au caractère « biorégionaliste » sans doute plus incertain. Il convient de préciser ensuite que la rencontre organisée entre biorégionalisme et architecture « aubertienne » a été menée au moyen de la formulation de Jim Dodge – à savoir un point d'entrée parmi de nombreux autres. Le biorégionalisme est tout sauf un courant unifié, qui s'est développé pendant plus de soixante ans sur plusieurs continents, par le biais d'auteurs aux parcours, idéologies, visions et intérêts très variés⁷². C'est ce constat qu'il faut garder à l'esprit pour comprendre le caractère nécessairement partiel, voire partial, en tout cas incomplet, de toute tentative de synthèse du mouvement. Si les cinq points de





Jim Dodge ont amené à ces conclusions, rien n'interdit que d'autres caractérisations synthétiques du biorégionalisme auraient pu amener à des résultats sensiblement différents.

Ouverture. Réinvention et expérimentation par-delà le « terroir »

« Le fonctionnement d'une économie fondée sur des sources d'énergie dont l'extraction et le raffinage émettent inéluctablement des contaminants a toujours exigé la désignation de zones sacrifiées, où vivent de vastes groupes d'individus traités en sous-humains, ce qui, d'une certaine manière, rend leur empoisonnement acceptable au nom du progrès. »
Naomi Klein⁷³.

35 Nous savons au moins depuis le rapport Meadows de 1972⁷⁴ et les travaux de Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994) de 1979⁷⁵ qu'une croissance infinie sur une planète finie est impossible. Aujourd'hui encore, pourtant, les contours d'une *philosophie de la ressource* restent sujets à de vifs débats. Ils sont aujourd'hui à penser par le biais des critiques contemporaines sur l'« énergie propre » et ses utilisations : des travaux de recherche sur les incohérences et limites des énergies « vertes »⁷⁶, des démonstrations chaque jour plus évidentes sur les rapports entre énergies renouvelables et systèmes capitalistes⁷⁷, des enquêtes sur les problématiques posées par le *business* du recyclage⁷⁸, ou encore des mises en lumière des enjeux géopolitiques, écologiques et éthiques sous-tendus par l'extraction des « terres rares » nécessaires au développement de ces nouvelles technologies « durables »⁷⁹ – entre autres. S'il semble que la meilleure énergie est définitivement celle que nous ne consommons pas, la meilleure ressource n'est-elle pas celle que nous n'exploitons pas ? Une interrogation qui, posée dans le champ de l'architecture, remet sans doute dans l'actualité la célèbre question posée par Buckminster Fuller (1895-1983) à Norman Foster (né en 1935), en 1978 : « Combien pèse ton bâtiment ? » (*How much does your building weigh ?*).

36 La réduction énergétique générale qu'appelle de ses vœux une instance comme *Négawatt*⁸⁰ ne pose pas tellement de questions épistémologiques, théoriques ou éthiques à la discipline architecturale, dès lors qu'elle se cantonne à un discours sur la rénovation thermique du parc immobilier bâti existant. En revanche, elle deviendra aussi matière à réinvention disciplinaire à partir du moment où nous saurons l'envisager comme une prise de position engageant une *pensée du projet à partir des ressources*. Quelles énergies (électriques, fossiles, fissibles, etc.) sont-elles nécessaires à l'extraction, au déplacement, à la transformation, à la mise en œuvre, à l'habitation et enfin au recyclage ou réemploi des différentes matières mises en mouvement par le projet ? Pouvons-nous, en tant qu'architectes, favoriser un ensemble de stratégies et tactiques de constructions *low-tech*⁸¹, moins énergivores et moins béatement en attente de solutions technologiques salvatrices ? Ou encore : l'efficacité énergétique est-elle vraiment suffisante, où devrions-nous aussi considérer que c'est tout le paradigme de « l'urbanisation extractiviste » (Felipe Correa parle de *resource extraction urbanism*⁸² et Agatino Rizzo de *resource-urbanization nexus*⁸³) qui est à refondre ?

37 C'est dans ce contexte de questionnements précis que les travaux de Christophe Aubertin peuvent être saisis comme une piste ouverte, à cheminer, à renforcer, à poursuivre encore, pour contribuer par l'architecture à la recherche généralisée d'un autre modèle sociétal, capable d'accepter la finitude de la planète, l'insoutenable éthique et écologique de la modernité occidentale, et la vaste imposture que constituent pour l'heure les formes de capitalisme vert⁸⁴ proposées par l'ancien monde mourant. Cette recherche, qu'on l'accepte ou non, la discipline architecture ne plus y échapper⁸⁵. Nous, architectes, sommes aujourd'hui moralement contraints de réinventer notre discipline, nos méthodes et nos références, nos outils de travail, nos imaginaires et nos esthétiques.





- 38 L'architecture de Christophe Aubertin semble indéniablement constituer une tentative en ce sens. Dans sa modestie et sa créativité, elle ouvre un imaginaire local non enfermant. Simple, elle ne tente peut-être de « faire mieux avec moins » – ou plutôt de *faire plus justement avec ce qui est là*. Elle illustre sans doute un désir de terroir, mais alors en un sens qui n'a rien de figé, de passéiste, de conservateur, et forme donc en cela une arme précieuse pour penser un devenir spécifique à chaque territoire sans pour autant faire le jeu du repli sur soi. En se positionnant sur le terrain de l'identité des territoires, l'architecture de Christophe Aubertin n'est pas qu'écologique et architecturale, mais aussi politique et sociale ; en saisissant à bras-le-corps la question de la *ressource*, elle tente à sa manière de contrecarrer la dévitalisation des régions par la mise en lumière des gisements locaux matériels et immatériels. De tentative disciplinaire, elle devient alors une opportunité à saisir, une *ressource latente*⁸⁶, pour construire cette société, ouverte, équitable et soutenable à la fois, qu'il nous faut encore imaginer ensemble.

Figure 11. Office du tourisme de Plainfaing (88).



Studiolada (Christophe Aubertin)





Bibliography

- Doug Aberley, *Boundaries of Home. Mapping for Local Empowerment*, Gabriola Island B.C./Philadelphia, New Society Publishers, 1993.
- Doug Aberley (éd.), *Futures by Design. The Practice of Ecological Planning*, Gabriola Island B.C./Philadelphia, New Society Publishers, 1994.
- Doug Aberley, « Interpreting bioregionalism. A story from many voices », dans Michael Vincent McGinnis (éd.), *Bioregionalism*, London, Routledge, 1999.
- Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, t. II. *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Paris, Fario, 2012.
- José Ardillo, *Les illusions renouvelables. Énergie et pouvoir : une histoire*, Le Kremlin Bicêtre, L'échappée, 2015.
- Tom Avermaete, Véronique Patteuw, Léa-Catherine Szacka, Hans Teerds (éds.), *Critical Regionalism Revisited, OASE 103*, Naïo10 publishers, 2019.
- Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.
- Julie Beauté, « Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture », *Radial*, n° 3, ENSA Normandie, 2020.
- Peter Berg, « Post environmentalism direction of bioregionalism », 2001, [en ligne] <http://www.planetdrum.org/Post-Enviro.html>, consulté le 1^{er} sept. 2020.
- Peter Berg, Raymond Dasmann, « Réhabiter la Californie », *EcoRev*, 2019/1, n° 47, pp. 73-84.
- Peter Berg (éd.), *Reinhabiting a separate country*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1978.
- Peter Berg, « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie », dans Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura, *Design des territoires. L'enseignement de la Biorégion*, Paris, Eterotopia, 2020, pp. 25-35.
- Peter Berg, Planet Drum Foundation Bioregional Ecology Workshop, San Francisco, juin 2011, [en ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=ebj3CFZ8gSI>, consulté le 1^{er} sept. 2020.
- Peter Berg, Beryl Magilavy, Seth Zuckerman (éds.), *A Green City Program For San Francisco Bay Area Cities And Towns*, San Francisco, Planet Drum Books, 1989.
- Flore Berlingen, *Recyclage le grand enfumage. Comment l'économie circulaire est devenue l'alibi du jetable*, Paris, Rue de l'échiquier, 2020.
- Stéphane Berthier, « Carte des ressources sur le territoire lorrain — Entretien avec Christophe Aubertin, agence Studiolada », *D'A*, 12 oct. 2020.
- Janet Biehl, *La vie de Murray Bookchin. Écologie ou catastrophe*, Paris, L'Amourier, 2018.
- Philippe Bihoux, *L'âge des low-tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Seuil, 2014.
- Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fresco, *L'événement anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.
- Murray Bookchin, *L'écologie sociale*, Marseille, Wildproject, 2020.
- Dominique Bourg, Alain Papaux (éds.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.
- Vincent B. Canizaro (éd.), *Architectural Regionalism: Collected Writings on Place, Identity, Modernity, and Tradition*, New York, Princeton Architectural Press, 2007.
- Florent Chiappero, *Du Collectif Etc aux « collectifs d'architectes » : une pratique matricielle du projet pour une implication citoyenne*, thèse de doctorat sous la direction de Stéphane Hanrot, École supérieure d'architecture d'Aix Marseille, 2017.
- Aurélien Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman (éds.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016.
- Gary J. Coates, « Biotechnology and Regional Integration », dans Vincent B. Canizaro (éd.), *Architectural Regionalism. Collected Writings on Place, Identity, Modernity, and Tradition*, New York, Princeton Architectural Press, 2007.
- Maxime Combes, « Réflexions sur le « capitalisme vert » », *Mouvements*, 2010/3, n° 63, pp. 99-110.
- Conseil de l'ordre des architectes d'Île-de-France, *21 réflexions pour réparer la ville*, 2019.
- Felipe Correa, *Beyond the city: Resource extraction urbanism in South America*, Austin, University of Texas Press, 2016.
- Roberto d'Arienzo, Chris Younès, Annarita Lapenna, Mathias Rollot (dir.), *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, MétisPresses, 2016.
- Margaux Darrieus, *Architecture et communication : construire les valeurs, des auteurs et de leurs œuvres, au XXI^e siècle*, thèse de doctorat en architecture sous la direction de Jean-Louis Violeau, soutenue en 2019.



Margaux Darrieus, « Reflets de France, l'authenticité comme stratégie marketing », dans Federico Ferrari, *La fabrique des images. L'architecture à l'ère postmoderne*, Gollion, Infolio, 2017, pp. 149-180.

Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005.

Jim Dodge, « Living by Life: Some Bioregional Theory and Practice », dans Stephanie Mills, Peter Berg (éds.), *Bioregions, Coevolution Quarterly*, 1981, pp. 6-12.

David Fanfani (éd.), *Bioregional Planning and Design*, vol. I & 2, London, Routledge, 2020.

Federico Ferrari, *Paysages réactionnaires. Petit essai contre la nostalgie de la nature*, Paris, Eterotopia, 2016.

Florian Fizaine, *Les métaux rares. Opportunité ou menace ? Enjeux et perspectives associés à la transition énergétique*, Paris, Technip, 2015.

Kenneth Frampton, « Towards a Critical Regionalism: Six Points for an Architecture of Resistance », dans Hal Foster, *The Anti-Aesthetic. Essays on Postmodern Culture*, Toronto, Bay Press, 1983.

Kenneth Frampton, *L'architecture odern. Une histoire critique*, Londres, Thames & Hudson, 2009.

Kenneth Frampton, « Ten Points on an Architecture of Regionalism: A Provisional Polemic », dans *Center*, vol. 3 *New Regionalism*, Austin, Center for American Architecture and Design, 1987.

Alice Gaillard et Céline Deransard, « Les Diggers de San Francisco », documentaire vidéo, Paris, La Seine TV/Planète, 1998.

Alice Gaillard, *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco*, Bagnole, L'Échappée, 2014.

Frédéric Gaillard, *Le Soleil en face. Rapport sur les calamités de l'industrie solaire et des prétendues énergies alternatives*, Bagnole, L'Échappée, 2012.

Georges Rollot et Mathias Rollot (éds.), *L'hypothèse collaborative, conversations avec les collectifs d'architectes français*, Marseille, Hyperville, 2018.

Nicholas Georgescu-Roegen, *La décroissance. Entropie - écologie - économie*, Paris, Sang de la Terre, 2011.

Stylianios Giamarellos, « Intersecting Itineraries Beyond the Strada Novissima: The Converging Authorship of Critical Regionalism », *Architectural Histories*, 4 (1): 11, 2016, pp. 1-18.

Michael Vincent Mc Ginnis (éd.), *Bioregionalism*, London, Routledge, 1999.

Cheryll Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, London, Routledge, 2014.

Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Jacqueline Chambon, 2009.

Édith Hallauer, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : urbanisme, architecture, design*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Paquot, université Paris-Est, 2017.

Randall Jarrell (éd.), *Raymond F. Dasmann, A Life in Conservation Biology*, Berkeley, University of California, 2000.

Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme & Changement climatique*, Arles, Actes Sud/Lux, 2015.

Rem Koolhaas, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Payot, 2011.

Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

Liane Lefaivre, Alexander Tzonis, *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization, Peaks and Valleys in the Flat World*, London, Routledge, 2012.

Élise Macaire, *L'architecture à l'épreuve de nouvelles pratiques. Recompositions professionnelles et démocratisation culturelle*, thèse de doctorat en architecture, Paris-Est/ENSAPLV, 2012.

Alberto Magnaghi, *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia, 2014.

Dennis Meadows, Donella Meadows, Jorgen Randers, *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, Paris, Éditions Rue de l'échiquier, 2012.

Guillaume Pitron, *La Guerre des métaux rares*, Paris, Les liens qui libèrent, 2018.

Daniela Poli, *Formes et figures du projet local, La patrimonialisation du territoire*, Paris, Eterotopia, 2018.

Agatino Rizzo, « Toward resource-integrated urbanism: Rethinking cities through the resource-urbanization nexus (RUN) », AESOP Congress, Göteborg, 10-4 juil. 2018.

Mathias Rollot, *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, Métispresses, 2016.

Mathias Rollot, *Critique de l'habitabilité*, Paris, L & S, 2017.





Mathias Rollot, « La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine », dans Anne Coste, Luna d'Emilio, Xavier Guillot (dir.), *Ruralités Post-Carbone. Milieux, échelle et acteurs de la transition énergétique*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2018, pp. 66-73.

Mathias Rollot, « Portrait de projet : deux réhabilitations d'appartement. Vers une architecture honnête », dans Mathias Rollot, Florian Guérant (éds.), *Repenser l'habitat, Alternatives et propositions !*, Paris, L & S, 2018, pp. 43-51.

Mathias Rollot, *Les territoires du vivant, un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.

Mathias Rollot, « Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ? », actes des *Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2*, dir. E. Curien & C. Paiola-Fries, ENSA Nancy, à paraître en 2021.

Mathias Rollot, « L'esthétique comme catalyseur de conscience écologique. La possibilité d'une architecture métropolitaine saine », dans *Esthétiques urbaines*, Pavillon de l'Arsenal/Wildproject, 2021.

Mathias Rollot, Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.

Deborah Bird Rose, *Vers des humanités écologiques*, Marseille, Wildproject, 2019.

Roston Holmes III, *Terre objective : essais d'éthique environnementale*, Paris, Dehors, 2018.

Kirkpatrick Sale, *L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.

Oliver Scott Curry et al., « Is It Good to Cooperate? Testing the Theory of Morality-as-Cooperation in 60 Societies », *Current Anthropology*, vol. 60, n° 1, University of Chicago Press, 2019.

Gary Snyder, *Le sens des lieux. Éthique, esthétique et bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2018.

Robert L. Thayer Jr., *LifePlace, Bioregional Thought and Practice*, Berkeley, University of California Press, 2003.

Jeremy Till, *Architecture Depends*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 2009.

George Tukul, J. Todd, *Reinhabiting Cities and Towns: Designing for Sustainability*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1981.

George Tukul, *Toward a Bioregional Model: Clearing Ground For Watershed Planning*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1982.

Jean-Claude Vigato, *Régionalisme*, Paris, Éditions de La Villette, 2008.

Notes

1 Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, t II. *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Paris, Fario, 2012, pp. 32-33.

2 Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005.

3 Roston Holmes III, *Terre objective : essais d'éthique environnementale*, Dehors, 2018.

4 Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013 ; Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Jacqueline Chambon, 2009 ; Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

5 Deborah Bird Rose, *Vers des humanités écologiques*, Marseille, Wildproject, 2019 ; Dominique Bourg, Alain Papaux (éds.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015 ; Aurélie Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman (éds.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016.

6 Pour une discussion sur le caractère vivant, mort, ou « non-vivant » des matériaux de l'architecture, voir notamment Mathias Rollot, *Les territoires du vivant, un manifeste biorégionaliste*, Paris, Éd. François Bourin, 2018, pp. 179-184.

7 Oliver Scott Curry et al., « Is It Good to Cooperate ? Testing the Theory of Morality-as-Cooperation in 60 Societies », *Current Anthropology*, vol. 60, n° 1, University of Chicago Press, 2019.

8 L'architecture comme discipline, comme métier, comme action individuelle et comme éthique collective : quatre acceptions du terme développées dans *Les territoires du vivant*, op. cit., pp. 49-82.

9 Jacques Frédet, *Les Maisons de Paris. Types courants de l'architecture mineure parisienne de la fin de l'époque médiévale à nos jours*, vol. 1, L'Encyclopédie des Nuisances, 2003, p. 134.

10 Voir notamment, sur le sujet, Salima Naji, *Architectures du bien commun. Pour une éthique de la préservation*, Genève, MétisPresses, 2019.





- 11 Mathias Rollot, *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, MétisPresses, 2016.
- 12 Mathias Rollot, « L'esthétique comme catalyseur de conscience écologique. La possibilité d'une architecture métropolitaine saine », *Esthétiques urbaines*, Pavillon de l'Arsenal/Wildproject, 2021.
- 13 <http://www.aulets.net/restoration-can-lis>
- 14 <https://barraultpressacco.com/work>
- 15 Margaux Darrieus, *Architecture et communication : construire les valeurs, des auteurs et de leurs œuvres, au XXI^e siècle*, thèse de doctorat en architecture sous la direction de Jean-Louis Violeau, soutenue en 2019. Voir aussi Margaux Darrieus, « Reflets de France, l'authenticité comme stratégie marketing », dans Federico Ferrari, *La Fabrique des images. L'architecture à l'ère postmoderne*, Gollion, Infolio, 2017, pp. 149-180.
- 16 La forme juridique exacte est celle de la société civile de moyen (SCM) entre des sociétés à responsabilité limitée (SARL) unipersonnelles. Studiologa, pour sa part, utilise le terme de « collectif » dans sa communication.
- 17 <http://www.studiolada.fr/bp/plainfaing/>
- 18 2004, date du concours pour une école primaire à Bourg-Bruche gagné avec Marie Blumstein, projet qui contient déjà en germe bon nombre des formes et matières, ainsi qu'une méthodologie de travail en résonance avec le contexte qu'on retrouvera par la suite dans bon nombre de propositions de l'architecte.
- 19 <https://www.frugalite.org/fr/le-manifeste.html>
- 20 <https://www.facebook.com/frugalite54/>
- 21 https://www.architectes.org/sites/default/files/atoms/files/2emes_rencontres_de_la_frugalite_heureuse_-_compte-rendu_de_la_rencontre_de_guipel_hede-bazouges_et_langouet.pdf
- 22 Stéphane Berthier, « Carte des ressources sur le territoire lorrain. Entretien avec Christophe Aubertin, agence Studiologa », *D'A*, 12 oct. 2020.
- 23 Federico Ferrari, *Paysages réactionnaires. Petit essai contre la nostalgie de la nature*, Paris, Eterotopia, 2016 ; Mathias Rollot, « La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine », dans Anne Coste, Luna d'Emilio, Xavier Guillot (dir.), *Ruralités Post-Carbone. Milieux, échelle et acteurs de la transition énergétique*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2018, pp. 66-73 ;
- 24 Comme en témoigne bien la parution récente d'un numéro de la très sérieuse revue architecturale *OASE*, intitulé « Critical Regionalism Revisited » mais consacré plus précisément « à l'exploration de la contribution de Frampton à l'architecture, par le biais plus particulier de l'un de ses concepts théoriques les plus influents : le régionalisme critique ». Tom Avermaete, Véronique Patteuw, Léa-Catherine Szacka, Hans Teerds, « Revisiting Critical Regionalism », *OASE*, 103, 2019, p. 1.
- 25 Kenneth Frampton, Μοντέρνο, πολύ μοντέρνο : Μια συνέντευξη του Kenneth Frampton στον Γιώργο Σημαιοφορίδη, *Architecture in Greece*, 20, pp. 118-121, 1986, p. 120, cité par Stylianos Giamarellos, « Intersecting Itineraries Beyond the Strada Novissima : The Converging Authorship of Critical Regionalism », *Architectural Histories*, 4 (1) : 11, 2016, pp. 1-18, p. 9.
- 26 Kenneth Frampton, « Towards a Critical Regionalism : Six Points for an Architecture of Resistance », dans *The Anti-Aesthetic. Essays on Postmodern Culture*, Toronto, Bay Press, 1983. Republié dans *OASE*, 103 « Critical Regionalism Revisited », 2019, pp. 11-32.
- 27 Kenneth Frampton, *L'architecture moderne. Une histoire critique*, Londres, Thames & Hudson, 2009, p. 347.
- 28 « Ten Points on an Architecture of Regionalism : A Provisional Polemic », *Center*, vol. 3 « New Regionalism » (Austin : Center for American Architecture and Design, 1987) ; réédité dans Vincent B. Canizaro, *Architectural Regionalism : Collected Writings on Place, Identity, Modernity, and Tradition*, New York, Princeton Architectural Press, 2007, pp. 374-385.
- 29 Vincent B. Canizaro, « Introduction to « Ten Points on an Architecture of Regionalism », dans Vincent B. Canizaro (éd.), *Architectural Regionalism...*, op. cit., p. 374.
- 30 Stylianos Giamarellos, 2016, op. cit., pp. 1-18, p. 9.
- 31 *L'architecture moderne. Une histoire critique*, op. cit., p. 334.
- 32 *Ibid.*, p. 347.
- 33 Liane Lefaivre, Alexander Tzonis, *Architecture of Regionalism in the Age of Globalization, Peaks and Valleys in the Flat World*, London, Routledge, 2012, p. viii.
- 34 Jean-Claude Vigato, *Régionalisme*, Paris, Éditions de La Villette, 2008, p. 7 et 10-11.
- 35 Liane Lefaivre, Alexander Tzonis, *Architecture of Regionalism*, op. cit., p. 90.
- 36 Jeremy Till, *Architecture Depends*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 2009.
- 37 <http://www.studiolada.fr/bp/vaucouleurs/>
- 38 <https://www.snbr-stone.com>
- 39 <http://www.studiolada.fr/docs/telechargement/maison/dossier-synthese.pdf>
- 40 Julie Beauté, « Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture », *Radial*, n° 3, 2021.
- 41 Mathias Rollot, Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.
- 42 Peter Berg, « Post environmentalism direction of bioregionalism » (2001), dans Cheryll Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, London, Routledge, 2014, [en ligne] <http://www.planetdrum.org/Post-Enviro.htm>, consulté le 1^{er} septembre 2020.





- 43 Alice Gaillard et Céline Deransard, « Les Diggers de San Francisco », documentaire vidéo, Paris, La Seine TV/Planète, 1998 ; Alice Gaillard, *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco*, Bagnole, L'Échappée, 2014.
- 44 Randall Jarrell (éd.), *Raymond F. Dasmann, A Life in Conservation Biology*, Berkeley, University of California, 2000.
- 45 Gary Snyder, *Le sens des lieux. Éthique, esthétique et bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2018.
- 46 Murray Bookchin, *L'écologie sociale*, Marseille, Wildproject, 2020 ; Janet Biehl, *La vie de Murray Bookchin. Écologie ou catastrophe*, Paris, L'Amourier, 2018.
- 47 Cheryll Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg*, London, Routledge, 2014.
- 48 Peter Berg, Raymond Dasmann, « Réhabiter la Californie », *EcoRev*, 2019/1, n° 47, pp. 73-84.
- 49 Dont le premier fut Peter Berg (éd.), *Reinhabiting a separate country*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1978.
- 50 Peter Berg, « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie », dans Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura, *Design des territoires. L'enseignement de la Biorégion*, Paris, Eterotopia, 2020, pp. 25-35.
- 51 Peter Berg, Planet Drum Foundation Bioregional Ecology Workshop, San Francisco, juin 2011, [en ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=ebj3CFZ8gSI>, consulté le 1er septembre 2020.
- 52 Dont notamment le projet « eco-ecuador » mené de longue date par la Planet Drum Foundation avec des bénévoles en Équateur. Voir [en ligne] https://www.planetdrum.org/eco_ecuador.htm, consulté le 1er sept. 2020.
- 53 Kirkpatrick Sale, *L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.
- 54 Doug Aberley, *Boundaries of Home. Mapping for Local Empowerment*, Gabriola Island B.C./Philadelphia, New Society Publishers, 1993.
- 55 Michael Vincent Mc Ginnis (éd.), *Bioregionalism*, London, Routledge, 1999.
- 56 Citons notamment les deux petits opuscules de George Tukulé édités par la Planet Drum Foundation *Reinhabiting Cities and Towns : Designing for Sustainability* (avec Todd, 1981) et *Toward a Bioregional Model : Clearing Ground For Watershed Planning* (1982) ; en 1989 le *Green city program for the San Francisco Bay Area and Beyond de Berg*, Magilavy et Zuckerman ; en 1994 l'ouvrage collectif *Futures by Design. The Practice of Ecological Planning* édité par Doug Aberley ; ou encore, en 2003, l'imposant Robert L. Thayer Jr., *LifePlace, Bioregional Thought and Practice*, Berkeley, University of California Press, 2003.
- 57 Gary J. Coates, « Biotechnology and Regional Integration », Vincent B. Canizaro (éd.), *Architectural Regionalism. Collected Writings on Place, Identity, Modernity, and Tradition*, New York, Princeton Architectural Press, 2007.
- 58 Voir notamment en français Alberto Magnaghi, *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia, 2014 ; Daniela Poli, *Formes et figures du projet local, La patrimonialisation du territoire*, Paris, Eterotopia, 2018 ; David Fanfani (éd.), *Bioregional Planning and Design*, vol. I & 2, London, Routledge, 2020.
- 59 Matthias Rollot, *Les territoires du vivant, un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.
- 60 Jim Dodge, « Living by Life : Some Bioregional Theory and Practice », dans Stephanie Mills, Peter Berg (éds.), *Bioregions, Coevolution Quarterly*, 1981, pp. 6-12.
- 61 Doug Aberley, « Interpreting bioregionalism. A story from many voices », dans Michael Vincent McGinnis (éd.), *Bioregionalism*, London, Routledge, 1999, pp. 24-25.
- 62 Élise Macaire, *L'architecture à l'épreuve de nouvelles pratiques. Recompositions professionnelles et démocratisation culturelle*, thèse de doctorat en architecture, Paris-Est/ENSAPLV, 2012 ; Florent Chiappero, *Du Collectif Etc aux « collectifs d'architectes » : une pratique matricielle du projet pour une implication citoyenne*, thèse de doctorat sous la direction de Stéphane Hanrot, École supérieure d'architecture d'Aix-Marseille, 2017 ; Georges Rollot, Mathias Rollot (éds.), *L'hypothèse collaborative, conversations avec les collectifs d'architectes français*, Marseille, Hyperville, 2018.
- 63 Édith Hallauer, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : Urbanisme, architecture, design*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Paquot, université Paris-Est, 2017.
- 64 <http://www.studiolada.fr/ai/abri-bertrichamp/>
- 65 Voir à ce sujet *Les territoires du vivant*, op. cit., pp. 194-206.
- 66 Mathias Rollot, « Portrait de projet : deux réhabilitations d'appartement. Vers une architecture honnête » dans Mathias Rollot, Florian Guérant (éds.), *Repenser l'habitat, Alternatives et propositions !*, Paris, L & S, 2018, pp. 43-51.
- 67 Mathias Rollot, *Critique de l'habitabilité*, Paris, L & S, 2017.
- 68 Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.
- 69 Rem Koolhaas, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Payot, 2011.
- 70 Conseil de l'ordre des architectes d'Île-de-France, *21 réflexions pour réparer la ville*, 2019.
- 71 Document de travail interne transmis par Christophe Aubertin à l'été 2020.
- 72 Voir à ce sujet le travail de référencement francophone orchestré par la plateforme numérique *bioregions-bibliotheque.fr*
- 73 Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme & Changement climatique*, Arles, Actes Sud/Lux, 2015, p. 353.





74 Dennis Meadows, Donella Meadows, Jorgen Randers, *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, Paris, Éd. Rue de l'échiquier, 2012.

75 Nicholas Georgescu-Roegen, *La décroissance. Entropie - écologie - économie*, Paris, Sang de la Terre, 2011.

76 José Ardillo, *Les illusions renouvelables. Énergie et pouvoir : une histoire*, Paris, L'échappée, 2015 ; Frédéric Gaillard, *Le Soleil en face. Rapport sur les calamités de l'industrie solaire et des prétendues énergies alternatives*, Le Kremlin-Bicêtre, L'Échappée, 2012.

77 Jeff Gibbs, *Planet of the Humans*, reportage, 2020.

78 Flore Berlingen, *Recyclage le grand enfumage. Comment l'économie circulaire est devenue l'alibi du jetable*, Paris, Éd. Rue de l'échiquier, 2020.

79 Guillaume Pitron, *La Guerre des métaux rares*, Les liens qui libèrent, 2018 ; Florian Fizaine, *Les métaux rares. Opportunité ou menace ? Enjeux et perspectives associés à la transition énergétique*, Technip, 2015 ; *Terres rares, La high-tech à quel prix ?*, reportage, Arte, 2013.

80 <https://negawatt.org>

81 Philippe Bihouix, *L'âge des low-tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Seuil, 2014.

82 Felipe Correa, *Beyond the city : Resource extraction urbanism in South America*, Austin, University of Texas Press, 2016.

83 Agatino Rizzo, « Toward resource-integrated urbanism : Rethinking cities through the resource-urbanization nexus (RUN) », AESOP Congress, Goteborg, 10 au 14 juillet 2018.

84 Maxime Combes, « Réflexions sur le « capitalisme vert » », *Mouvements*, 2010/3, n° 63, pp. 99-110.

85 Mathias Rollot, « Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ? », actes des *Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2*, dir. E. Curien & C. Paiola-Fries, ENSA Nancy, à paraître à l'automne 2021.

86 Roberto d'Arienzo, Chris Younès, Annarita Lapenna, Mathias Rollot (dir.), *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, MétisPresses, 2016.



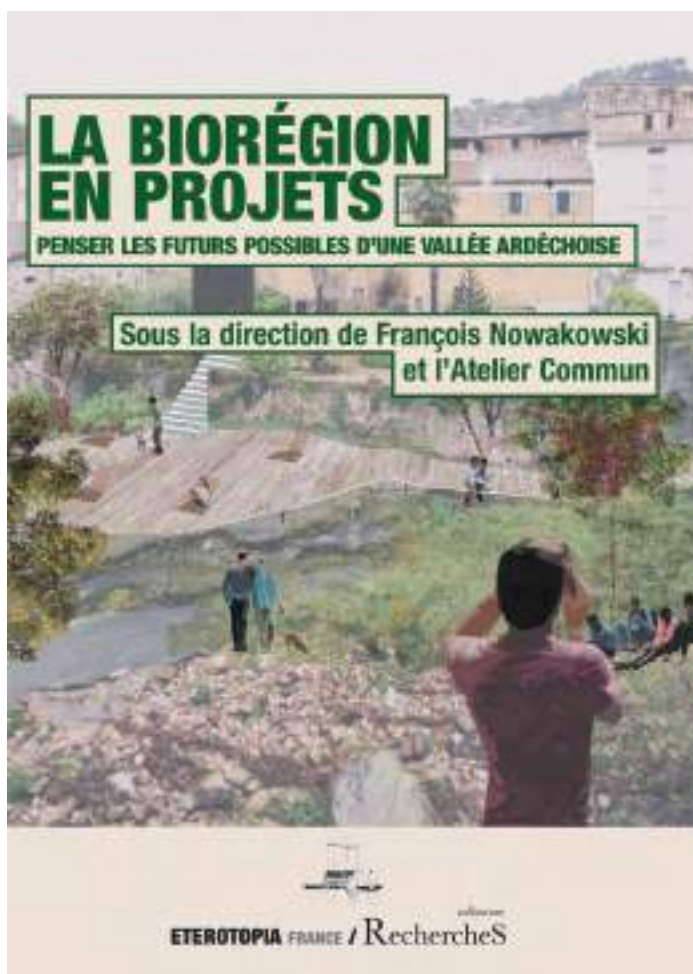




[18]



264





55





la *bior*égion en *projet(s)*

Situer et bâtir nos idéaux

Mathias Rollot

Maître de conférences (TPCAU) à l'École nationale supérieure d'architecture de Nancy et chercheur au Laboratoire d'histoire de l'architecture contemporaine (Lhac)

Imaginez demain : quel slogan pourrait, mieux que celui-ci, résumer le potentiel apport des architectes à la société contemporaine ?

Il est courant d'entendre que notre société est en « crise de vision d'avenir ». À bien des égards, cependant, on pourrait aussi affirmer que notre monde sait désormais très bien ce qu'il *devrait* faire, mais qu'il échoue à le faire vraiment – par renoncement, par confort, par bêtise, ou peut-être juste parce qu'il ne sait pas bien par où commencer. Par quelle mesure concrète engager la grande métamorphose culturelle vers des modes de vie plus frugaux, équilibrés, respectueux et conscients ? Indéniablement, les idéaux sont partagés (car qui est vraiment *pour* la pollution et les nuisances, qui se réjouit encore du saccage des milieux et de l'épuisement des ressources et du vivant, qui se dit vraiment ravi du réchauffement climatique et du stress hydrique accru ?). Cependant, une faille persiste et fait barrage sur le chemin menant de ces idéaux à leurs réalisations. C'est précisément à l'endroit de cette faille que se situe tout le potentiel de la discipline architecturale à l'ère anthropocène, tant la discipline regorge d'outils pour « faire pont » au-dessus de cette faille ; pour aider notre monde à franchir le gouffre le séparant de la concrétisation de ses idéaux.

C'est en ce sens que j'ai envie de lire le slogan de la double page précédente : si nous, architectes, savons *imaginer demain*, c'est en ce que nous possédons des compétences pour faire redescendre dans un réel situé les envies et les imaginaires, les désirs et les rêves plus ou moins conscients d'une société. Et cela d'une façon tout à fait différente au XX^e siècle. En effet, sous l'impulsion d'une croissante « extension du domaine de l'architecture¹ », une part toujours plus importante d'architecte cesse aujourd'hui de considérer son travail comme un pur *art d'édifier*, pour revendiquer aussi des compétences analytiques et stratégiques, des compétences de médiation, de recherche scientifique, de mise en synergie sociale, de montage économique complexe ou encore de prospective critique et fictionnelle. En conséquence, les métiers de l'architecture s'hybrident et se métamorphosent largement, de sorte

¹ Clin d'oeil à l'ouvrage sous la direction d'A. Masboungi, 2014



postface

qu'on trouve aujourd'hui, aux côtés des sempiternelles « agences » de maîtrise d'œuvre (certes toujours bien utiles !), de multiples pratiques d'activation de lieu, de « permanence architecturale », de conception-réalisation, de déconstruction, de résidence territoriale, de « psychanalyse urbaine », etc². De sorte qu'en suivant, chaque année, l'écart se creuse entre une vision sociale de l'architecte qui n'évolue que très peu (l'architecte serait toujours ce bourgeois-bâisseur, notable respectable en charge de l'édification de la cité) et la réalité des théories et des pratiques des milieux de l'architecture, aussi multiples que complexes et nouvelles.

Il n'est pas surprenant, dans un tel contexte culturel, que les pédagogies de l'architecture changent elles aussi. Et c'est peut-être en ce sens qu'il faut lire les propos de Stéphane Duprat s'interrogeant sur les manières dont on pourrait envisager de « ne plus exiger de la part des étudiants une réponse qui va se réduire à un élément bâti³ ». Rares pourtant sont les ouvrages comme celui que vous tenez dans vos mains, qui savent témoigner d'expérimentations pédagogiques de l'architecture de façon aussi claire que réflexive. C'est en cela qu'est précieuse cette contribution : en tant qu'acte de partage, occupé à faire voir ce pourrait être une pédagogie alternative, à la fois située, écologique et sociale, de l'architecture. À bien des égards, cette pédagogie s'éloigne, pour le dire avec les mots de Paulo Freire, d'une vision « bancaire » de l'enseignement, dans lequel les apprenants ne seraient que les simples archives où déposer un savoir de façon hétéronome, sans jamais chercher à nourrir les capacités critiques, et donc transformatrices, des élèves⁴. En ce qu'elle s'attache au contraire à reconfigurer les multiples rapports hiérarchiques entre enseignants et apprenants, experts et néophytes, locaux et étrangers, etc, la pratique pédagogique de François Nowakowski s'attache plutôt à sortir du mythe de la maîtrise sous toutes ses formes. Puisse-t-elle inspirer d'autres enseignants pour leurs propres cadres pédagogiques, tout en contribuant à transformer le regard sociétal sur ces mots un peu usés que sont « l'architecte » et « l'architecture » !

² Voir notamment sur le sujet : Hallauer, 2015 ; Ateliergeorges et al., 2018 ; Harriss et al., 2020 ; Territoires Pionniers, 2021

³ Voir le débat du chapitre 2, « Projeter avec la complexité des milieux », p.124

⁴ Freire, 2021

Une pédagogie « biorégionaliste »

À l'évidence, cette pédagogie est fondée sur des lignes sociales, politiques et écologiques précises ; autant de directions qu'on retrouve



la biorégion en *projet(s)*

très clairement exprimées tant par les démarches enseignantes que les projets étudiants dans ce livre d'explicitation. Or, à plusieurs égards, ces orientations éthiques rejoignent en effet les dynamiques historiquement portées par les mouvements dits « biorégionalistes⁵ ».

⁵ Rollot et al., 2021

Dans la manière qu'ils ont de « mettre la biorégion en projets », ces expérimentations travaillent autant à la révélation d'une biorégion déjà-là qu'ils contribuent à l'invention d'une possible biorégion *à-venir* (ces deux catégories étant bien sûr systématiquement en relation l'une avec l'autre, toute biorégion ne pouvant être construite que sur la base des énergies singulièrement en présence en un lieu...). De même, ces projets s'appuient autant sur la biorégion comme territoire géographique – situé et cartographiable – que sur la biorégion comme territoire mental – comme récit individuel et collectif, comme outil cognitif, comme mythologie fondatrice pour une communauté. En cela, ils s'inscrivent tout à fait dans la lignée des fondateurs qui voyait dans ce terme une idée qui « fait référence autant au contexte géographique qu'au contexte cognitif — autant à un lieu qu'aux idées qui ont été développées à propos des manières de vivre en ce lieu⁶ ».

⁶ Berg et al., 2019

⁷ Pour un autre témoignage en matière de pédagogie biorégionaliste de l'architecture, voir notamment Rollot, 2018

En quoi l'architecture et les architectes pourraient se saisir d'un tel concept ? C'est toute la question posée par cette pédagogie – et d'autres⁷. Et, au travers des différents exemples de l'ouvrage, on voit bien en quoi l'outil architectural du *projet* peut s'avérer être un bon moteur pour mettre au travail cette tension entre plantation et germination biorégionale. Dans les façons qu'il a de se déployer sous de multiples formes – en géométral, en image, en diagramme ou encore en mots –, le projet d'architecture devient alors un prétexte à faire communauté. Il délie les langues et met en mouvement les imaginaires autour des lieux concrets. Il pousse les individualités d'un groupe à se positionner en faveur d'un projet commun. Il questionne les habitudes et révèle les non-dits, individuels et collectifs, qui empoisonnent parfois la vie collective. Et, si possible pour les biorégionalistes, il devrait inviter aussi à un décentrement du regard, vers le non-humain, des écosystèmes aux bassins-versants et des sols aux animaux. Quelle est notre place, notre impact, notre responsabilité à l'égard de ces éléments non-humains avec qui nous devons partager la Biosphère ? Et dont le destin est finalement plus lié au nôtre que nous ne l'avons cru...





postface

La biorégion : ni « ville », ni « campagne »

En guise de conclusion, il est sans doute important d'insister sur ce fait que parler de biorégion pour l'architecture, ce n'est nullement dire l'architecte en campagne ou l'architecture pour la ruralité *uniquement*. Au contraire, c'est plutôt inviter à sortir des dualités simplistes de la ville et de la campagne, de l'urbain et du rural, du domestique et du sauvage, et même de la « culture » et de la « nature ». Cela, pas non plus parce que le concept de biorégion inviterait à un regard nécessairement lointain, géographique voire abstrait, à distance duquel on ne saurait plus distinguer les établissements humains des milieux naturels qu'ils occupent. Il faut se souvenir que c'est à l'inverse pour répondre à des problématiques liées à l'échelle du corps incarné et des modes de vie concrets que les biorégionalistes ont conçu cette notion, comme un entre-deux justement capable d'articuler local et global, individu et mondes :

« Protester contre la culture industrielle ne produira rien de bon. Ce qu'il faut, c'est retrouver une culture capable de ramener les gens à une conscience de leur place dans la biosphère. Comment, sans cela, voulez-vous survivre en un lieu pendant plus de dix mille ans ? Il est nécessaire de retrouver de nouvelles prises sur l'habitation de la biosphère. Et c'est exactement ce dont il s'agit avec l'idée de "réhabitation". En fait, le concept de "biorégion" seul n'aurait aucun sens, sans les idées conjointes de biosphère et de réhabitation. Mettez ces deux-là ensemble, la biorégion est ce qu'il y a de commun aux deux ⁸ ».

⁸ Berg, 2011

C'est en cela que « l'habitation de la Terre⁹ » qu'il s'agit de mettre en œuvre pour le biorégionalisme n'a que très peu à voir avec l'*habiter* heideggérien, métaphysique, ontologique, poétique (et donc en définitive très dépolitisant). Ici, la *réhabitation* est envisagée comme une arme conceptuelle au service d'une contre-culture effective, en résistance concrète à la culture industrielle et son extractivisme mortifère des lieux, des matières et des êtres. Que « réhabite-t-on » ? Quoi réhabiter ? La biorégion ! Ou, pour le dire avec la belle formule de Donna Haraway, un endroit *natureculturel* donné de la Terre.

⁹ Sale, 1985

C'est dans ce contexte politique, alternatif et pragmatique, qu'ont



la biorégion en projet(s)

¹⁰ Référence à l'*eco-decentralist bundle* publié par la Planet Drum Foundation en 1981-82. Voir <https://bioregions-bibliotheque.fr/bibliotheque-anglophone/>

¹¹ Quoiqu'il ait pu en dire certains critiques tels que Jennifer Wolch, accusant les biorégionalistes d'être des campagnards anti-métropolitains – et ce, alors même que Peter Berg & Judy Golhaft habitaient, comme elle, en plein cœur de la mégalozone de San Francisco... Voir Wolch J., 1998

¹² Voir notamment : Berg et al., 1989 ; Todd et al., 1984

travaillé dans les années 1980 ceux qui invitaient déjà à penser l'architecture et l'urbanisme de façon *éco-décentraliste*¹⁰ (une autre manière de dire *biorégionaliste*). Mais, nullement « ruralistes¹¹ », ces protagonistes ont au contraire construits des propositions pour rendre les villes plus écologiques, expérimenté des modèles d'agriculture urbaine et des systèmes *micro-grid* énergétiques urbains, développé les premières initiatives de végétalisations citoyennes des trottoirs, etc¹².

Ainsi l'optique biorégionaliste peut-elle (*doit-elle* !) être développée en tous points de la biosphère, pour autant que l'enjeu n'est ni l'attractivité de la ville ni l'existence de la campagne, mais bien la vitalité de la biorégion (qui est à la fois l'une et l'autre, et ni l'une ni l'autre). Dans leur attachement à penser les devenir d'un bassin-versant de l'Ardèche, c'est bien cette ligne non-dualiste qu'on retrouve dans ces travaux étudiants qui, pour beaucoup, semblent proposer des alternatives aux rapports habituels de servitude, de domination, de flux et d'attractivité qui caractérisent le dialogue moderne entre ville et campagne. Pour le meilleur !



postface

271

- Berg P. et al., *A Green city program for the San Francisco Bay Area*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1989
- Berg P., « entretien (2011) » in Glotfelty C. et al. (dir.), *The Biosphere & the Bioregion*, London, Routledge, 2014
- Berg P., Dasmann R., Rollot M., « Réhabiter la Californie » in *EcoRev'*, 2019/1 (N° 47), p. 73-84. URL : <https://www.cairn.info/revue-ecorev-2019-1-page-73.htm>, consulté le 20 janvier 2022
- Ateliergeorges et al. (dir.), *L'hypothèse collaborative*, Paris, Hyperville, 2018
- Freire P., *Pédagogie des opprimés*, Marseille, Agone, 2021 (éd. originale : 1968)
- Hallauer E. (dir.), *La permanence architecturale*, Paris, Hyperville, 2015
- Harriss H. et al. (dir.), *Architects after architecture*, London, Routledge, 2020
- Masbouni A., *Extension du domaine de l'urbanisme. Frédéric Bonnet, Grand Prix de l'urbanisme 2014*, Marseille, Parenthèses, 2014
- Rollot M., « Synergies biorégionales : quelques enjeux conceptuels et architecturaux » in D'Arienzo R., Younès C. (dir.), *Synergies urbaines*, Genève, Métispresses, 2018
- Rollot M., Schaffner M., *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021
- Sale K., *L'art d'habiter la terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020 (éd. originale 1985)
- Territoires Pionniers (dir.), *Révéler, cultiver, réhabiter*, Rouen, Maison de l'architecture de Normandie, 2021
- Todd N. J. Todd J., *Bioshelters, Ocean Arks, City Faming : Ecology as the Basis of Design*, Oakland, Sierra Club Books, 1984
- Wolch J., « Zoöpolis » in *Animal Geographies*, New York, Verso Books, 1998

211





272









écologies pour l'architecture

[19] Didier Rebois & Mathias Rollot, “Upcycler l'urbain : quelles opportunités en jeu ?”, dans Roberto D'Arienzo, Chris Younès (dir.), *Recycler l'Urbain. Pour une écologie des milieux habités*, Genève, MetisPresses, 2014.

[20] Mathias Rollot, “Pour un biomimétisme des milieux”, dans Manola Antonioli (dir.), *Biomimétisme*, Paris, LOCO, 2017.

[21] Julie Beauté & Mathias Rollot, “Fabuler l'invisible. Inventaires paysagers des indisponibles”, dans *Traces et lectures de paysages, revue Amplitudes*, n°4, 2021.

[22] Mathias Rollot, « Pour une monumentalité écologique », in B. Lanaspèze et A. Labasse (dir.), *La Beauté d'une ville. Controverses esthétiques et transition écologique à Paris*, Pavillon de l'Arsenal/Wildproject, 2021.

[23] Mathias Rollot, “Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale?”, dans Emeline Curien & Cécile Fries-Paiola (dir.), *Humains, non-humains et crise environnementale : pour des architectures et des territoires du vivant, Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2, Actes du colloque d'octobre 2019*, ENSA Nancy, septembre 2022.

[24] Mathias Rollot, “L'émergence d'une architecture animaliste”, dans Léa Mosconi & Henri Bony (dir.), *Paris Animal*, Pavillon de l'Arsenal, à paraître hiver 2022-2023.

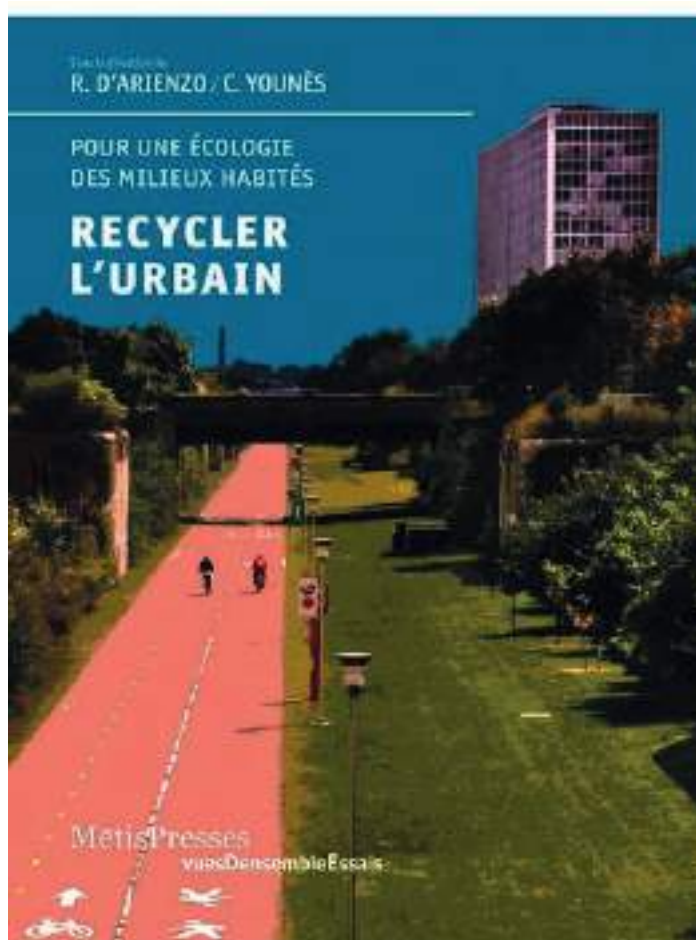




[19]



276





UPCYCLER L'URBAIN: QUELLES OPPORTUNITÉS EN JEU?

Didier Rebois, Mathias Rollot

La pratique de l'«upcycling»: remettre en cycle, remettre en valeur

Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. La nature tient dans la dynamique du cycle vital tous ses éléments, toujours. Fondamentalement dans la métamorphose, un *en-devenir* lent et silencieux mais aussi puissant et constructeur, la nature est *ce qui naît, ce qui n'a de cesse de renaître*. Et dans cette renaissance perpétuelle parfois se joue un acte particulier: celui de la réutilisation par le vivant d'un reste inerte, d'un délaissé alors tenu à l'écart du cycle vital. Ainsi en est-il des oiseaux qui utilisent les brindilles qui jonchent l'humus forestier pour construire leurs nids – ainsi en est-il des bernard l'hermite s'appropriant des coquilles vides pour se loger. *La revalorisation du délaissé comme potentiel latent, à déployer*: voilà ce qu'entendre par *upcycling*.

Upcycling est un néologisme récent¹ construit depuis *recycle* avec le remplacement du préfixe «re-» par la particule «up», pour signifier que le recyclage dont il est question induit une forme de valeur ajoutée. Le détournement est toujours audible dans le néologisme, et la racine *cyclage*, en ce qu'elle rappelle l'imaginaire commun du recyclage, semble convoquer tout l'univers du *déchet* dans la notion – tant et si bien que le terme *upcycling* pourrait rapidement coder pour *revalorisation des déchets* si l'on n'y prenait garde. Mais l'*upcycling* s'applique-t-il uniquement au *recyclage-par-le-haut* des déchets? Et tout d'abord qu'est-ce qu'un déchet?

Les lecteurs de Günther Anders référeront à ses propositions radicales sur le sujet: «La vérité, propose le philosophe, c'est que la production conçoit ses produits comme les déchets de demain, que la production est une production de déchets » (ANDERS 1979: 42). D'un certain point de vue en effet, on pourrait considérer avec lui qu'à l'ère de l'autodestruction



programmée, du remplacement toujours plus rapide des modes par d'autres modes qui rend démodés et désuets nos habits et nos habitudes, et de l'accélération technologique qui rend obsolètes toujours plus rapidement nos précédentes acquisitions, bref à l'heure du *tout-jetable* – il serait légitime de considérer en quoi la production industrielle de masse qui constitue notre quotidien peut être décrite comme étant, dès l'origine, un système fonctionnant sur la production de déchets. Le *déchet*, de ce point de vue, ce serait, virtuellement, absolument tout ce qui a été industrialisé: une vision beaucoup plus ample de l'idée de déchet que celle du *détritus*, de l'*ordure* communément convoquée – une vision voire même un peu trop ample pour notre étude.

Nous pourrions alors tout aussi bien considérer le déchet comme un délaissé, une entité résiduelle, un résidu. Le déchet ainsi entendu ce serait *ce qui reste*, ou plutôt peut-être *ce qui a été mis en reste*. Mais, à nouveau, qu'est *le reste*? Jean Baudrillard nous décrit le terme comme un *anonyme, instable et sans définition*, précisant qu'«à la rigueur, il ne pourrait être défini que comme le reste du reste» (BAUDRILLARD 1981: 206) ... à nouveau, il semble que nous nous trouvions ici dans une impasse lexicale.

On se proposera plus simplement de considérer pour notre étude le *déchet* comme *ce dont la dignité, la valeur ou le statut a été diminué, dégradé*. Etymologiquement en effet, le *déchet*, c'est le *déchu*, ou plutôt peut-être *ce qui a été déchu*. Un sujet particulièrement adapté ainsi pour l'*upcycling* puisqu'un sujet qui espère avant tout une considération nouvelle, un peu d'attention, une remise à l'ordre du jour. D'autant qu'il est une entité à qui il est aisé de rendre de la stature tant il lui en reste peu: le *déchu* est un sujet *rétréci* qu'il serait aisément possible de remettre en cycle *vers le haut*. En ce sens alors, et par le biais de cette acceptation très large du terme *déchet* comme *ce qui a été déchu*, il est possible effectivement d'assimiler l'*upcycling* à une forme de *revalorisation des déchets*. Afin toutefois d'esquisser une définition directe et prêtant moins à confusion, nous proposons pour la notion d'*upcycling* la définition suivante: *est nommée upcycling toute démarche visant à remettre en cycle tout en donnant de la valeur* – et ce donc, qu'il soit question de *déchets* ou non.



L'art millénaire de l'upcycling

Chez l'humain, la pratique connue la plus ancienne d'upcycling semble être l'art antique de la mosaïque, cet artisanat à même de réutiliser les débris de vases brisés pour les recomposer en surfaces multicolores plus ou moins figuratives. Et tout comme cet art traditionnel de la mosaïque, l'upcycling sous-entend et nécessite justement un certain *art*, c'est-à-dire une certaine technicité mais aussi une capacité créative de réinvention, de détournement. *Remettre en cycle* est une habileté à intellectualiser, pour élever la matière à l'échelle du diagramme, du concept ou de la forme abstraite, autant qu'elle nécessite une connaissance pragmatique des possibles, du terrain, de la réalité physique, pour faire *atterrir* la matière abstraite dans une nouvelle utilisation, un nouvel usage. Synthétisé autrement donc: le surcyclage est un dialogue vivant entre théorie et pratique, une reliance créative entre abstraction et concrétude, entre idéal et réalisation, bref, *un art subtil du concret*. De nombreuses pratiques récentes ont compris très littéralement cette proposition d'upcycling comme *art*, à tel point que la pratique est aujourd'hui courante dans l'art contemporain. Ainsi Susan Stockwell par exemple s'est-elle construite en tant qu'artiste reconnue grâce à ce principe érigé en méthode, assemblant par exemple des composants d'ordinateurs en figures spatiales géantes. De la même manière, on pourrait s'aventurer à considérer les aventures artistiques du *ready-made* ou quelques œuvres du *pop art* et des réalisations *as found* comme des formes d'upcycling: en valorisant des manufacturés quelconque et en leur donnant un statut d'œuvre d'art, ne remet-on pas dans un cycle supérieur des objets sans cela banals?

De tout temps, il semble que les urbains aient déconstruit littéralement leurs ouvrages pour en extraire des matières, et jusqu'à ce que l'époque moderne fige la matière par l'instauration de plans de sauvegarde et de décrets patrimoniaux, *l'upcycling urbaine et architecturale* semble avoir été une pratique sociale plutôt courante, à vrai dire quasiment invisible tant son usage pouvait relever de l'évidence, du bon sens. On démontait des châteaux en ruine, récupérant leurs pierres pour reconstruire les habitations détruites par la guerre, ou bien on utilisait les débris du chantier



pour remplir les fonds perdus entre dalles et parquet dans le bâtiment: dans tous les cas, *le déchet* était considéré comme une ressource à part entière. Alors qu'aujourd'hui donc cette pratique de l'upcycling émerge à nouveau en force dans les politiques de la construction des établissements humains, quel avis critique porter sur ce grand retour? Est-on là face à une nouvelle opportunité cohérente, ou assiste-t-on à un simple effet de mode? Plus qu'une démonstration moraliste sur le *qu'en penser*, nous essayerons de montrer en quoi cette pratique semble pouvoir constituer une pratique cohérente à l'heure des crises économiques et écologiques, par l'illustration notamment de pratiques exemplaires ou de stratégies révélatrices.

(Re) (Up) (Down) -cyclage

Upcycler, c'est revaloriser ce qui a été mis en reste parce qu'usé ou délaissé: une pratique cohérente voire nécessaire à l'heure de l'urgence écologique et des crises économiques en tout genre. Des canettes pour construire sa maison, des vieux pneus usagés ou des bouteilles en plastique transformés en pot de fleur, peu importe l'objet, pour l'*upcycliste*, tout est matière à projet! La pratique semble connaître un regain d'intérêt, et par là même se développent ainsi des programmes d'un genre nouveau: les *ressourceries*. Le principe fondateur de la ressourcerie est simple: donner une seconde vie aux inutilisés, c'est-à-dire aux objets ou matières qui sont extérieures à l'usage. La ressourcerie récupère ces inutilisés, les nettoie, les propose tels quels, les réutilise ou les recycle en fonction du cas, peu importe: elle tente de transformer leur statut d'*hors de l'usage* pour les remettre dans le cycle économique et social actif.

En cela, ces nouveaux programmes fonctionnent avec une simplicité et une sobriété exemplaires dans un monde hypercomplexe: c'est, dirait-on même peut-être, une capacité retrouvée pour l'habitant dépossédé de ses moyens par l'hors d'échelle des enjeux qui se posent à lui (*-macro* avec les crises à l'œuvre, autant que *-micro* avec les révolutions technologiques qu'il manipule chaque jour). La ressourcerie propose un univers compréhensible et efficace, clair, brefappréhensible en autonomie



pour l'individu. En témoigne l'explosion du nombre de sites en France (le nombre d'organismes a été multiplié par 6 en une décennie²): le phénomène de la ressourcerie est une part de l'upcycling nouveau, une tendance adaptée qui répond aux besoins des citoyens mis en incapacités de prendre part au monde: un espace de liberté, dans lequel composer librement, ré-inventer des usages aux choses et des pratiques nouvelles aux quotidiens.

A la différence ainsi du *re-cyclage*, le *up-cyclage* fait son marché dans l'univers de la simplicité et de l'accessibilité. En effet, beaucoup plus complexe est le recyclage, qui nécessite généralement, de façon bien plus énergivore et plus coûteuse, une *transformation* du produit: recycler du verre par exemple nécessite sa transformation tout d'abord en calcin, puis la refonte de ce calcin en un verre nouveau. D'autant que *re-cycler*, c'est bien souvent *down-cycler*: remettre en cycle en faisant perdre à la matière de la valeur, comme le notent William McDonough et Michael Braungart, qui contribuèrent avec leur ouvrage *Cradle to Cradle* à populariser les notions d'upcycling et de downcycling: «As we have noted, most recycling is actually downcycling; it reduces the quality of a material over time»³. De la même façon, il semble important de s'attarder sur le fait que le processus du recyclage nécessite de prime abord que les sujets *puissent être soumis* au recyclage, c'est-à-dire qu'il soient suffisamment simples dans leur structure pour être soumis à une remise en forme de la matière. Tandis ainsi que la plomberie traditionnelle en tuyaux métalliques savait par exemple être simplement recyclée par refonte du métal, sa version *écologique* multicouche plastique-aluminium-plastique est un assemblage complexe absolument in-recyclable car trop complexe pour être utilisé autrement qu'elle ne l'est.

A l'opposé, l'upcycling est une pratique permettant d'ajouter de la valeur à un délaissé que l'on pensait vide de sens, ou plutôt *vide de ressource* – et cet ajout est potentiellement applicable à n'importe quel sujet, quelque soit sa complexité ou son échelle. C'est flagrant dans l'univers de la mode, qui fleurit depuis plus d'une décennie déjà dans cette branche. Ainsi des sacs hypertendance Freitag, des pièces uniques faites en bâches de camions, ou encore de l'entière production de la marque française *entre2rétros*, qui



fabrique à partir de chutes de tissus automobiles des accessoires de modes en tout genre. Même *Nike* s'est mis au phénomène, visiblement sous la pression d'une communauté de consommateurs demandeurs de pratiques plus propres, et a sorti en 2008 une basket principalement produite à partir de déchets de sa production industrielle, ou encore a pu construire à Shanghai un concept store entier à partir de cannettes de soda, de bouteilles en plastique ou de vieux CDs et DVDs. Prise de conscience soudaine ou effet de mode? Ces pratiques illustrent en tout cas la capacité qu'à l'upcycling à être un détournement de l'usage. Pour cette raison, il semble remettre principalement en cycle des sujets dont l'usage n'est plus évident aujourd'hui, qu'il s'agisse d'objets *désuets* (*dis-usés*, distanciés de l'usage) ou d'objets *obsolètes* (dont l'usage est devenu impossible, dont la raison d'être a été rendue vide de sens par les changements survenus). En ré-inventant une utilité à ces deux figures de l'inadaptation que sont le *désuet* et l'*obsolète*, en retrouvant pour eux un nouvel usage remplaçant l'originel devenu caduque, le *recyclage-par-le-haut* est une pratique structurellement adaptative – un processus permettant de rendre *adapté à nouveau* aussi bien l'inutilisé (le désuet) que l'inutilisable (l'obsolète). Soit dit autrement, il est l'art de tirer parti de ce que l'on pensait vide de potentialités, l'art de retrouver dans la matière qui dort l'énergie en puissance, l'art de déployer, avec peu de moyens, l'en-puissance latent qui sommeille dans la matière.

JUNKHOME, SCRAP WOOD
HOME DESIGN.



Upcycling architectural

On peut se poser la question de l'échelle de ce qui est récupéré, puis upcycler dès lors qu'on se situe dans le domaine de l'architecture. De nombreux exemples montrent une reprise de la méthode utilisée par la mode ou l'industrie. La création part principalement de fragments déchus réinsérés dans des objets plus grands. L'upcycling architectural s'est aussi pour une part calqué sur cette attitude, en associant de petits éléments récupérés suivant des logiques constructives simples. Ainsi la maison Junk House des architectes



néerlandais Jan Jongert and Jeroen Bergsma de 2012Architects est construite non à partir d'une forme à-priori, mais comme une résultante des matériaux récupérés localement dans des décharges, des surplus, des chantiers de démolition pour diminuer les coûts de transports. Repérés grâce à un réseau d'informateurs et de... Google maps, une partie d'une structure métallique d'une usine textile obsolète, des panneaux de bois et d'autres matériaux de récupérations sont régénérés et ré-agencés en substituant à leur apparence *trash* un aspect de design contemporain qui ne laisse plus rien transparaître du statut initial de déchet de ces matériaux.



JUNKHOME, SCRAP WOOD HOME DESIGN.

Sans doute comme Mr Jourdain faisait de la prose sans le savoir, toute une génération d'architectes font de l'upcycling sans nommer la chose. En particulier les amoureux des paysages portuaires composés d'empilements de containers qui ont détourné ces boîtes métalliques destinées au transport pour les sédentariser en les perçant de fenêtres, en les doublant de peaux isolantes pour en faire le plus souvent des habitats économiques. Ces maisons en kit au design industriel sont montables et démontables rapidement et ont un impact minimum sur l'environnement. Ici l'élément assemblé n'est plus un fragment de matière mais une structure légère standardisée qui est juxtaposée et empilée avec d'autres. Une réalisation de ce type de *lego* géant est celle installée dans les Docklands de Londres dénommée *container city* qui mêle joyeusement ces boîtes colorées aux vieux bâtiments patinés du port reconvertis en équipements culturels. Mais cette démarche a fait de nombreux émules comme par exemple aux Pays-Bas où nombre de logements étudiants bon marché sont réalisés à partir de containers *upcyclés*.

La taille de l'élément récupéré peut prendre les dimensions d'un bâtiment complet comme pour le nouveau siège administratif



DOCKLANDS, CONTAINER CITY, LONDRES.



OOSTCAMPUS, PRINCIPES
(À GAUCHE);
OOSTCAMPUS, VUE
INTERNE (À DROITE).



d'une réunion de commune autour de Bruges en Belgique – baptisé Oost Campus – et localisé au cœur d'un paysage rural. Le terrain proposé au concours était celui d'un ancien entrepôt *Coca Cola* et comportait un grand hangar voué à une démolition presque certaine. Mais c'était sans compter avec la volonté d'un concurrent – devenu lauréat – l'architecte madrilène Carlos Arroyo, qui – pour regrouper ces services municipaux – a proposé une réutilisation complète de cette structure industrielle conservant fondations, planchers, structure d'appui, peau extérieure, isolation, étanchéité ainsi que les services comme la centrale d'énergie, l'installation de chauffage, les conduites d'eau, l'évacuation des eaux usées ... L'upcycling ou la valeur ajoutée est ici un changement radical d'usage. Et pour parvenir à créer un lieu de travail et un espace d'accueil des citoyens qui soient attractifs, l'architecte a utilisé une ingénieuse peau de quelques millimètres d'épaisseur, faite de coques de gypse et de fibres qui enveloppe la majeure partie du volume intérieur formant un *paysage de nuages blancs* dans lequel des boîtes modulaires reçoivent les services. Le coût est d'environ un tiers de celui de tels programmes.

Upcycling urbain et territorial

Mais c'est sûrement à l'échelle urbaine que cette démarche du upcycling re-questionne fondamentalement nos modes de penser la ville. Plus d'un siècle de pensée fonctionnaliste et techniciste avait fait de la *table rase* – donc de la suppression de ce qui pré-existait – et de la création du nouveau *ex-nihilo* un *credo* de la radicalité urbaine adaptée à une société industrielle



positiviste. Cette doctrine tenace a encore aujourd'hui de beaux jours en particulier dans l'urbanisme des villes chinoises par exemple. Il semble en effet plus rapide d'effacer les traces d'une histoire urbaine ou agricole pour construire rapidement des *zones nouvelles*. Le bilan en terme environnemental est catastrophique mais aussi sur le plan social en produisant une ville ségréguée et insularisée.

C'est ce bilan négatif d'une société urbaine planétaire à l'empreinte écologique démesurée qui a permis l'émergence d'une pensée alternative – à partir d'un changement de paradigme sur le rapport de l'homme à son milieu habité sachant mêler préservation ou résilience des éléments naturels et développement urbain. C'est l'exigence de produire une ville durable quoi qu'en disent ses détracteurs, et même si le terme est banalisé dans une prolifération de discours politiques. L'idée est révolutionnaire de penser la ville non plus pour répondre strictement à des besoins, mais pour s'inscrire dans une temporalité, c'est-à-dire une histoire à réinvestir, mais aussi en se projetant dans un devenir qui soit vivable pour les générations futures. Le présent urbain n'est plus figé dans un modèle de ville autiste mais il se déploie dans une durée, qui le raccroche à son passé comme espace à réinvestir tout en pensant à la réversibilité de ce qui est produit pour ménager le futur.

L'upcycling urbain dans ce contexte prend tout son sens puisqu'il s'agit de réutiliser ce dont on hérite non plus comme patrimoine uniquement à préserver, mais comme territoire d'obsolescence d'usages et d'espaces à transformer en quelque chose d'autre, par ajout d'une valeur nouvelle mais dont la capacité à se régénérer soit structurante. C'est par la récupération de ce qui est déjà là, même si sa valeur est dégradée, qu'on peut ancrer le nouveau dans une forme d'identité urbaine en devenir.

Ainsi des éléments urbains obsolètes de la ville sont sauvés de la démolition et upcyclés en autre chose au service des citoyens et de la vie urbaine. C'est l'exemple très connu de la High-line à New-York, ancien réseau de train surélevé qui est transformé en une promenade paysagère génératrice d'un axe de développement urbain à l'initiative d'une association locale d'habitants. C'est presque la même expérience à Rotterdam, où un ancien viaduc ferroviaire Hofbogen est réaménagé en strip commercial en bas et en parc





18 RECYCLER L'URBAIN

HOFBOGEN
ROTTERDAM.



surélevé au dessus, et ce avec l'ajout d'une fonction de support du nouveau réseau de chauffage urbain. De cette manière, la friche industrielle peut être utilisée pour chauffer les immeubles le long de son parcours, en réduisant radicalement la production de CO₂.

On pourrait aussi considérer dans cette même famille le upcycling d'anciennes voiries automobiles dont le contexte attractif rend possible la mutation en lieux récréatifs urbains. Un exemple réussi est celui à Paris de la réappropriation des quais de la Seine entre le Pont de l'Alma et le musée d'Orsay, rebaptisé Paris Berge. Ce projet a métamorphosé à un coût très raisonnable des routes parking en une promenade de 2kms de long au cœur du Paris historique. Et cet aménagement sans être provisoire est totalement réversible, démontable en deux jours en cas de crue du fleuve. Ici on retrouve l'utilisation de containers pour accueillir les cafés et restaurants, mais aussi un mobilier urbain fait de grands morceaux de bois juxtaposés ou encore des barges reconverties en jardin sur l'eau.

Mais ce peuvent être des territoires entiers abandonnés de la ville qui sont aujourd'hui réinvestis en partant d'une volonté de réutilisation, à partir d'un diagnostic sur les capacités de ce qui existe à recevoir de nouveaux usages mais en utilisant le paysage comme médiateur et élément générateur d'un milieu urbain où la nature va jouer un rôle de reliance urbaine. La mutation du fort d'Issy-les-Moulineaux est un exemple de cette attitude. L'ouvrage militaire enclavé et déserté par l'armée est converti en éco-quartier sans qu'il soit démoli. Il faut pourtant créer une ouverture et une porosité avec la ville malgré l'enceinte conservée. C'est le paysage qui joue un rôle médiateur avec des circulations douces, des jardins partagées,



un parcours bucolique d'1,2km tout autour, des ruchers et au centre un verger de fruitiers à partir de variétés locales oubliées. A l'intérieur, une densification avec l'implantation de nouveaux bâtiments résidentiels et de travail, mais autour d'une gestion des déchets par un système de souterrains, d'une limitation de la voiture et d'une gestion des parkings.

Dans tous ces lieux transformés au profit d'usages urbains requalifiés, on peut mesurer le rôle actif dans le processus de métamorphose accordé à la nature. L'enjeu d'une ville durable c'est de réinsérer ces éléments naturels dans la fabrication de la ville pour créer un espace urbain hybride mais aussi pour retrouver des réversibilités de sites totalement artificialisés. Car il ne s'agit pas d'ajouter un décor vert à une structure urbaine niant la nature, mais à l'opposé de réinsérer dans la ville des logiques naturelles autour de l'eau, de la terre, du végétal. Se servir de la nature comme phénomène résilient là où la production de la ville fonctionnaliste avait nié son existence. Et la résurgence de ces logiques naturelles en partant des ressources locales donnent naissance à de réels processus de qualification d'un existant en quelque chose de nouveau. C'est la réapparition d'anciennes rivières qui avait été recouvertes par des routes ou la récupération des eaux de pluie dans des bassins de rétention, réutilisées pour l'arrosage des espaces publics paysagers. C'est l'utilisation de plantes pour dépolluer les sols intégrant une temporalité des rythmes de la nature dans la ville. C'est aussi la création dans le tissu artificiel de la ville de parcours



LE FORT D'ISSY.

HARVARD UNIVERSITY
WATER TREATMENT.



paysagers organiques créant des itinéraires alternatifs pour des déplacements doux. Ici dans ces logiques de transformations urbaines se fondant sur une philosophie de l'upcycling, la nature trouve un rôle régénérateur et permet une vision d'une ville réconciliée avec son devenir.

Conclusion: Considérer la valeur ajoutée de la remise en cycle

En 1986, Jean Baudrillard écrivait: «On sait combien l'abondance des sociétés riches est liée au gaspillage [...]. La société de consommation a besoin de ses objets pour être et plus précisément elle a besoin de les détruire [...]. C'est pourquoi la destruction reste l'alternative fondamentale à la production: la consommation n'est qu'un terme intermédiaire entre les deux» (BAUDRILLARD 1970: 48 et 56). Si l'auteur montre bien en quoi l'abondance et le gaspillage sont des caractères communs de l'ensemble des sociétés humaines et non une spécificité de la société de consommation, il semble aujourd'hui plus difficile d'affirmer encore que «la destruction reste l'alternative fondamentale à la production». Le développement des filières de recyclage et de réemploi l'ont montré depuis, le développement de la pratique de l'upcycling le démontrera à nouveau: d'autres alternatives au couple production-destruction sont possibles. On pourrait alors étudier pendant longtemps la différence entre réhabilitation, reconversion, restructuration et restauration et comparer cette analyse pour voir quelles pratiques pourraient être dites de *re-cyclage*, de *down-cyclage* ou de *up-cyclage*. Au delà des terminologies, il nous semble intéressant de considérer plus largement ce que nous apprend l'upcycling: c'est-à-dire prêter attention à la valeur ajoutée de la remise en cycle. Prudents à l'égard de toute forme de labellisation, nous proposons, plutôt que de certifier des *pratiques authentiques d'upcycling architecturales*, de considérer ce que l'upcycling peut amener comme stimulations pour la pratique architecturale et urbaine et les stratégies territoriales. Les interrogations que soulève cette pratique émergente constituent des clefs pour questionner plus globalement les interventions sur l'existant. *En quoi la remise en cycle propose-t-elle une valeur ajoutée? Que déplace-t-elle, que réactualise-t-elle en terme d'usage? Quelle cohérence nouvelle propose-t-elle avec l'époque?*



En démontrant qu'en chaque sujet se trouve une potentialité à exploiter, autant qu'en soulignant le fait que *remettre en cycle* peut s'associer à *remettre en valeur*, les pratiques d'upcycling à toutes échelles semblent rouvrir le jeu des possibles pour notre époque en crise. Il nous reste suivre la voie qu'elles ouvrent pour retourner les figures de l'obsolescence à l'œuvre et voir en elles des potentialités à saisir.

¹ Le terme apparaît pour la première fois en 1994 dans le magazine anglais *Salvo*, spécialisé dans les antiquités architecturales et les matériaux de constructions de récupération.

² Recyclage et réemploi, une économie de ressources naturelles, commissariat général au développement durable «Le point sur» n° 42, mars 2010.

³ MC DONOUGH W., BRAUNGART M (2002): p.56–57. Soit dans la traduction française de l'ouvrage: «Comme nous l'avons constaté, recycler davantage revient à sous-cycler, car cette pratique amoindrit la qualité des matériaux au fil du temps». Traduction de Alexandra Maillard, Editions Alternatives, 2012.

Bibliographie

- ANDERS G. (1979): *L'obsolescence des produits*. [In.] *L'obsolescence de l'homme, Tome II, Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle* (Trad. DAVID C.), Paris, Fario: p. 42.
- BAUDRILLARD J. (1970): *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*, Paris, Denoël: p. 48 et p. 56.
- BAUDRILLARD J. (1981): *Simulacres et simulations*, Paris, Galilée: p. 206.
- MC DONOUGH W., BRAUNGART M. (2002): *Cradle to Cradle: Remaking the way we make things*. New-York, North Point Press: p.56–57.



[20]



290





POUR UN BIOMIMÉTISME DES MILIEUX

MATHIAS ROLLOT

En ces pages voudrait être questionnée la possibilité d'un rapprochement entre méthode biomimétique et architecture. Quels apports et remises en causes mutuels envisager dans un tel dialogue ? C'est depuis une expérience pédagogique menée à l'ENSA Paris-la-Villette¹ et des recherches doctorales portant notamment sur l'éthique et l'architecture que nous entendons mener notre enquête. Au travers de cette proposition de recherche, notre intérêt sera orienté vers ce que pourrait signifier parler, penser et développer un « biomimétisme des milieux », signifiant par là la rencontre entre la méthode et les ouvertures *bio-mimétiques* et *l'architecture des milieux*.

291

Précisant les termes de notre enquête, nous présenterons tout d'abord quelques-uns des traits en jeu dans la pensée d'une « architecture biomimétique ». Puis, nous tenterons de montrer quelques-unes des ambivalences et difficultés à penser cette rencontre nouvelle. Avant d'en venir finalement à la mise en lumière de quelques-unes des façons dont la méthode biomimétique pourrait s'inspirer de la pensée des milieux pour s'ouvrir à une potentielle « biomimétique des milieux ».

« Méthode biomimétique » et architecture

Par « biomimétisme », ou « bio-inspiration² », nous proposons d'entendre le terme tel que défini et divulgué en France par l'ouvrage *Biomimicry*, de Janine M. Benuys ; à savoir « une nouvelle science qui étudie les modèles de la nature, puis imite ou s'inspire de ces idées et

¹ Au sein de l'atelier de Théorie et Pratiques de la Conception Architecturale et Urbaine *Construire avec la nature*, dirigé par Xavier Bonnaud et aux côtés de Valérie Helman, Master 1, ENSAPLV, septembre 2015 - janvier 2016.

² Comme l'a notamment proposé Gilles Boeuf et puisqu'il n'est pas tant question d'imiter littéralement la nature que de s'en inspirer. Cf. Gilles Boeuf, « Biomimétisme et bio-inspiration », *Vraiment durable* 2014/1 (n° 5/ 6), p. 43-55.





procédés pour résoudre des problèmes humains³ ». Que soit considérée la nature comme *modèle*, comme *étalon* ou comme *maîtresse*, peu importe : il est en chacun de ces cas question d'un déplacement du regard, de la posture, voire même des conditions de l'expérience avec la Nature. Le biomimétisme est ré-invention des objets étudiés et non de la méthode elle-même.

Émergent, ce champ de recherche a pour l'heure été développé avant tout par des domaines comme la chimie, l'ingénierie, ou le design, bref avant tout par de nombreuses disciplines extra-architecturales. S'il existe en effet une pensée et mise en œuvre *biomorphique* immémoriale en architecture, solidement ancrée voire même liée à de nombreux égards à la discipline, le biomimétisme auquel nous voudrions nous référer ici est analogie de *structure* ou de *principe*, et non de *forme* uniquement⁴. Ainsi, et pour l'écrire avec Frédéric Bonnet nous renvoyant à la lecture de Paolo Portoghesi et son ouvrage *Nature and Architecture*, « oublions ici les analogies morphologiques. L'idée que l'architecture peut s'inspirer des formes et des structures de la nature a depuis longtemps été débattue et a donné lieu parfois – les structures de Frei Otto en sont l'un des exemples les plus magnifiques – à quelques-uns de ses plus beaux chefs d'œuvre : voiles, coques, spirales⁵ ». Notre « biomimétisme » est, pour reprendre l'exemple donné par Jean-Pierre Chupin, plutôt de l'ordre du *Crystal Palace* de Paxton (s'inspirant de ce qu'est et ce que produit comme formes d'atmosphères un cristal) que de l'ordre du *Royal Ontario Museum* de Daniel Libeskind (qui n'entrevoit l'objet « cristal » que comme un artefact permettant d'exprimer *a posteriori* la forme innovante de l'édifice). *Analogie et théorie en architecture* est éloquent à cet égard :

« L'édifice aux arêtes tranchantes et aux faces métallisées conçu par Daniel Libeskind pour le *Royal Ontario Museum*, se reconnaît dans la forme du cristal et s'ouvre sous le nom de son principal

³ Janine M. Benyus, *Biomimétisme*, op. cit., p. 4.

⁴ Sur l'analogie et ses relations avec l'architecture, voir notamment l'ouvrage de référence Jean-Pierre Chupin, *Analogie et Théorie en Architecture, de la vie, de la ville, et de la conception, même*, Gollion, Infolio, 2010 ; dont notamment le chapitre 1 « L'architecture de la vie » et le paragraphe 1.6.2. « Analogies de formes, de structures ou de principes », p.112-125 sauront intéresser les recherches sur l'architecture biomimétique.

⁵ Frédéric Bonnet, « Éléments de nature, éléments d'architecture, ou la culture constructive et les éléments de nature », in Chris Younès et Thierry Paquot (dir.), *Philosophie, ville et architecture, La renaissance des quatre éléments*, Paris, La Découverte, 2002, p.175.



donateur : *Michael Lee-Chin Crystal*. [...] Faut-il s'inquiéter que l'intérieur héberge aussi une collection de paléontologie et que la forme globale puisse être confondue avec celle, aux surfaces, tout aussi tranchantes, d'un silex par exemple ? Il est clair que ce serait de peu d'intérêt : l'analogie du cristal n'est plus celle du *Crystal Palace* de Joseph Paxton ou du système de composition de Louis Sullivan, elle sert ici à l'exposition, à la communication, voire au marketing, et non à penser le projet⁶. »

Chupin souligne bien en ces lignes l'importance de prendre garde à différencier ce qui relèverait d'une méthode de conception de ce qui serait interprétation *a posteriori* d'une démarche totalement arbitraire, fortuite, ou en tout cas étrangère à l'idée biomimétique. Par l'expression « architecture biomimétique » nous voudrions donc désigner ce qui est en jeu dans la conception et non dans le résultat architectural, et proposons ici plus explicitement encore de parler de « méthode biomimétique » pour notre travail. Qu'il s'agisse d'imiter les processus, les dispositifs, les interactions, ou même les écosystèmes eux-mêmes par « écomimétisme », un *biomimétisme architectural* voudra plutôt oeuvrer à la ré-interprétation d'agencements extra-humains pour régénérer la pratique architecturale elle-même. Pas question donc de désigner par là l'innovation matérielle « bio-chimique » à destination du domaine de la construction, ni aucunes de ces neo-briques faites à partir de champignons, nouveaux matériaux isolants tirés d'algues ou de déchets organiques.

Ce que serait un « biomimétisme architectural » *reste* globalement à *inventer*, tant les exemples historiques d'une telle architecture conçue depuis l'observation et l'imitation du vivant sont peu nombreux. Certes, quelques références historiques sont déjà décelables ici et là. On retrouvera notamment les travaux du métaboliste japonais Kikutake, qui, dès 1959, avait déjà pu travailler quelques analogies entre éléments marins et mégastructures expérimentales⁷. Et, de même, on se rappellera aussi l'importance pour la pensée d'Alvar Aalto du vivant, de ses formes, struc-

⁶ Jean-Pierre Chupin, *Analogie et Théorie en Architecture, de la vie, de la ville, et de la conception, même, op. cit.*, p.113.

⁷ Cf. Rem Koolhaas, Hans-Ulrich Obrist (dir.), *Projet Japan. Metabolism Talks...*, Köln, Taschen, 2011, p. 136-137.



tures et évolutions – tant et si bien qu’il a pu affirmer que l’architecture doit se fonder sur des processus « biodynamiques⁸ ». Ou, encore, on enquêtera peut-être sur la fascination nostalgique de Frank Gehry pour les carpes avec lesquelles il jouait, enfant, dans son bain⁹ (considérant, sans peine, l’influence de ces souvenirs sur son architecture et design d’objet). S’agit-il toutefois, en tout cela, de « biomimétisme architectural » ? C’est pour l’heure à des similitudes anecdotiques et de potentielles tentatives éparées qu’il faut conclure, plutôt qu’à de véritables recherches biomimétiques, conscientes et explicites.

Ambivalence de l’idée de « biomimétisme architectural »

Quels sens voir alors dans la possibilité que s’invente un « biomimétisme architectural » ? En postulant l’ordre naturel comme un ensemble dont il nous est possible d’apprendre, la méthode biomimétique représente un déplacement du regard, et par là donc un ensemble régénérant virtuellement les capacités d’innovations des concepteurs, ouvrant de nouvelles potentialités référentielles et objets d’études à disposition de l’imagination humaine et ses processus métaphorisants. Et de ce point de vue donc, cette régénération scientifique semble bien porteuse d’ouvertures réjouissantes pour la discipline architecturale.

S’il semble toutefois, à première vue, que l’ensemble des disciplines architecturales, urbaines et paysagères puissent être bousculées sans plus de précautions par cette méthode nouvelle, quelques interrogations et précisions doivent être soulevées par notre enquête. Dont, par exemple, le fait que l’architecture, historiquement, s’est avant tout constituée depuis une nécessité de mise à l’écart de la nature et son caractère destructeur. Une maison n’est-elle pas, aussi, un abri *contre* le vivant sauvage et les éléments naturels ? De ce point de vue, déjà, s’inspirer du naturel pour concevoir l’art de s’en protéger relèverait

⁸ Alvar Aalto, « Des relations entre les arts plastiques » (1970), in *La table blanche et autres textes*, Paris, Parenthèses, 2012, p.244.

⁹ « In Toronto, when I was very young, my grandmother and I used to go to Kensington, a Jewish market, on Thursday morning. She would buy a carp for gefilte fish. She’d put it in the bathtub, fill the bathtub with water, and this big black carp... would swim around in the bathtub and I would play with it. » (Frank Gehry, cité par le Jewish Museum, à propos de l’exposition « Fish Forms: Lamps by Frank Gehry », Août 2010, disponible en ligne à l’adresse : <http://thejewishmuseum.org/exhibitions/fish-forms-lamps-by-frank-gehry#about>, consulté le 4 janvier 2016).



certainement d'un paradoxe intéressant. C'est à un autre paradoxe toutefois que nous allons nous intéresser plus longuement en développant les difficultés de la mise en relation entre « généricité » de l'approche biomimétique et « nécessaire singularité » de l'approche architecturale.

En effet, et pour le dire encore au moyen de l'exemple plus haut cité, dans la réflexion sur la possibilité de s'inspirer de la forme ou de la structure du cristal pour concevoir l'architecture, il n'est pas question de l'étude d'un minéral précis, particulier. Il ne s'agit pas de mesurer un cristal que nous aurions là, sous la main, et que nous pourrions étudier pour ses qualités propres et singulières ; mais au contraire de « l'idée-cristal », du « cristal » comme concept, comme principe, comme nom commun renvoyant à une réalité globale. À savoir, dit au moyen d'une autre illustration concrète, que quand le designer Guillian Graves et le bio-ingénieur Michka Mélo (*Enzyme & Co*) s'associent pour concevoir une bouilloire « bio-inspirée¹⁰ », c'est bien par réinterprétation particulière d'une certaine généricité qu'ils procèdent : en s'inspirant des poils de la fourrure de l'ours polaire ou de la forme du nautilaire, les concepteurs mettent en forme un dispositif isolant pour leur objet innovant ; c'est en s'inspirant de l'abstraction faite sur ces éléments naturels qu'ils conçoivent leur objet sérialisable. C'est ainsi sans surprise que la méthode biomimétique apparaîtra comme bien adaptée au *design* industriel, qui a trait à la conception d'objets reproductibles et mobiles ; ou à la pensée scientifique, qui tente d'aboutir à des principes ayant une validité dépassant le périmètre de leur laboratoire d'élaboration.

L'étude d'un principe générique par la méthode biomimétique pourrait, de la même façon, aider à résoudre des « problèmes génériques », défis généralement posés par toute architecture construite à son concepteur. À savoir qu'étudier, par exemple, la façon dont est constitué l'épiderme de la peau humaine pourrait effectivement permettre de stimuler l'imaginaire du concepteur occupé à travailler la façade, ses isolations, respirations, et régénérations potentielles au fil du temps. Les bardeaux en bois des façades vernaculaires ne sont-ils pas, déjà,

¹⁰ Cf. La page dédiée au projet Nautilaire sur le site internet d'*Enzyme & Co*, collectif regroupant les deux inventeurs : <http://www.enzymeandco.com/blog/portfolio/nautilaire/> (consulté le 4 janvier 2016).



une forme historique de ré-interprétation non seulement formelle mais aussi principielle de la façon dont sont disposées les écailles du poisson, et de la manière dont elles permettent de protéger de l'eau tout en laissant respirer la paroi ? On voit bien, dans ces exemples, la façon dont la méthode biomimétique pourrait s'ajouter à la capacité de l'architecte à travailler la combinaison unique du contexte, de la commande et du projet. Attention toutefois à ne pas voir, en elle, un processus capable de transformer entièrement, voire de remplacer ce qu'a de propre la conception architecturale ! L'architecture en effet, est un travail d'interprétation porté sur des objets et contextes particuliers, géographiquement situés et fondamentalement enracinés, et les principes qu'elle propose sont « non-généralisables » et, dans une certaine mesure, « non reproductibles ». De plus, si l'art de l'architecture n'est pas entièrement assimilable au *design industriel* ou à la méthode scientifique, c'est aussi en ce qu'il a pour destination la production d'une entité certes originairement *allographique*¹¹ en tant que conception théorique, mais totalement *autographique* en tant que réalisation construite et habitée¹².

Dès lors, nous sommes en droit de nous interroger sur la pertinence d'un rapprochement de son savoir-faire avec la méthode *biomimétique* et ses caractères « génériques » précédemment entrevus. Quelles cohérences et dissonances mettre à jour entre l'immémoriale pratique architecturale et l'émergente méthode biomimétique (ou, autrement dit, entre l'intemporelle capacité inspirante du naturel et l'actualité contemporaine de l'artificialité bâtie) ? Considérant que seule l'expérimentation pratique de ce que serait un « biomimétisme architectural » plus développé et explicite puisse faire la lumière sur les potentialités à lire dans ce dialogue, nous laisserons à l'*à-venir* le soin de nous offrir des cas d'études concrets, et éviterons de dresser ici une liste moraliste des doutes et des espoirs *a priori* envisageables dans ce rapprochement. Plutôt, nous proposons d'envisager brièvement ce qu'il en serait d'un *biomimétisme* inspiré de ce qu'a de particulier la conception de l'architecture. Renversant de fait la posture voulant que l'architecture s'inspire de la nouvelle méthodologie pour se réinventer, nous nous

¹¹ Cf. Nelson Goodman, *Langages de l'art*, [1968], Nîmes, Jacqueline Chambon, 1990.

¹² Mathias Rollot, « L'architecture devient manifeste dans l'habitation », in Roberto D'Arienzo, Chris Younès, Annarita Lapenna, Mathias Rollot (dir.), *Ressources Urbaines Latentes*, Genève, MétisPresses, 2016.



interrogerons sur ce que l'architecture peut enseigner au biomimétisme, et en quoi penser, de là, des ouvertures nouvelles pour ce dernier. Soit, dit plus explicitement peut-être : qu'en serait-il d'une capacité à s'inspirer du vivant dans ce qu'il a de particulier et non de générique ? Ou encore : que serait une « méthode biomimétique » capable d'une prise en compte *écosphique* des filières, savoir-faire et milieux humains spécifiquement produits par ses créations ? Tels sont peut-être quelques-uns des défis auxquels s'attacherait un potentiel « biomimétisme des milieux »...

Ce que serait un biomimétisme des milieux

L'architecture, c'est une évidence que de l'écrire, est fondamentalement et nécessairement en prise avec son contexte. Et, d'une certaine façon, toute architecture finit par devenir, bon an mal an, une « architecture des milieux » en ce sens qu'elle est forgée par l'habitation humaine, dans laquelle émergent et se tissent des milieux humains et non-humains vivifiants et créateurs. Toutefois, en réponse peut-être à la prégnance des processus de conception et des objets architecturaux ici et là réalisés sans grandes résonances avec leurs contextes, a récemment été forgé le concept d'*architecture des milieux*¹³. Outil théorico-pratique, éthique et pédagogique, cette idée émerge notamment depuis et grâce aux travaux de la philosophe Chris Younès¹⁴, et est aujourd'hui reconnue par le biais de la pratique de quelques architectes et urbanistes de renoms (Frédéric Bonnet, Philippe Madec, Boris Bouchet, atelier georges, etc.), de la publication d'ouvrages de recherches théoriques et d'enseignements de post-master.

L'architecture des milieux (dont nous n'aurons pas ici la prétention de donner une définition stricte et définitive) invite à penser avec plus d'acuité et de conscience ce fait déjà cité que l'architecture soit nécessairement en relation non seulement avec des contextes culturels et formels, mais aussi avec des dimensions humaines, éthiques, politiques, énergiques et sociétales qui la dépassent très largement. Par-delà même la compréhension du *milieu* comme *ékoumène* et entrelacs

¹³ Cf. Chris Younès et Benoît Goetz (dir.), *L'architecture des milieux*, *Le Portique*, n°25, 2010.

¹⁴ Nous en retrouvons aujourd'hui, *a posteriori*, la trace, dès 1999 ; Cf. Chris Younès, *Ville contre-nature*, Paris, La Découverte, 1999.



eco-techno-symboliques à laquelle nous invite le mésologue Augustin Berque, la philosophie conduite par Chris Younès nous porte à entrevoir le caractère existentiel du milieu habité et l'intérêt d'une prise en compte philosophique de la géométrie architecturale bâtie¹⁵.

Or, plusieurs ouvertures majeures portées par ce courant semblent pouvoir nous aider à construire de nouvelles pistes de réflexions au sujet de l'aventure biomorphique qui nous anime ici.

Premièrement, tout d'abord, ce fait donc qu'il soit possible d'imaginer un biomimétisme intéressé par ce que pourrait avoir de spécifique un « éco-milieu » précis. Car l'architecture des milieux n'étudie pas tant *l'idée abstraite* de « village » que le village précis dans lequel elle s'insère. Elle ne calcule pas tant combien ses propositions pourront être reproduites et sérialisées qu'elle ne s'inquiète de savoir qui construira concrètement, et au moyen de quelle mise en œuvre et quelle matière, les formes qu'elles conçoivent.

En peu de mots, elle ne s'inspire pas du système théorique d'interaction entre vivant et non-vivant, mais observe un milieu particulier qu'elle envisage avant tout dans son ipséité puissante. Dès lors, pourrait-il être fait état d'un *biomimétisme des milieux* en architecture, d'une architecture inspirée des rythmes, énergies, structures ou symbioses naturelles situées dans une géographie donnée, unique et irréproducible ? Il serait en cela possible de s'inspirer, par exemple, non seulement de la structure générique de l'arbre, mais plus particulièrement encore, de la structure des arbres de la région concernée, pour voir quelles facultés d'adaptations ils ont développé au contact de celle-ci, de ses rythmes et principes. Ce serait faire le pari que, dans l'étude des capacités d'élasticité ou d'élancement dont ils ont besoin pour pouvoir s'épanouir puisse se trouver, peut-être, la clef d'une nouvelle architecture plus adaptée encore à son environnement. Et en tout cela, dès lors, il ne serait plus question pour un potentiel « biomimétisme des milieux » d'*imiter l'abstraction idéalisée d'un objet rendu générique et utopique*, mais de *ré-interpréter un objet considéré dans son ipséité et son caractère autographique*.

Deuxièmement, une ouverture réflexive peut naître pour la méthode biomimétique de la remarque suivante : l'architecture des milieux n'a

¹⁵ Cf. Chris Younès (dir.), *Géométrie, mesure du monde, Philosophie, architecture, urbain*, Paris, La Découverte, 2005.



pas, *elle-même*, la forme ni la structure du vivant avec lequel elle prétend entrer en symbiose. Le biomimétisme est-il, lui, pour sa part, enfermé dans une nécessaire *imitation* (fût-ce des structures ou des principes) du naturel étudié ? Sans renier par là l'hypothèse *biophilique* et ses potentiels intérêts psychosomatiques pour l'individu, ni sans démentir non plus cette observation que finalement, dans l'approche biomimétique, *forme et fonction* ne sont jamais totalement dissociables, il nous faut poursuivre en ce sens et l'envisager : un biomimétisme des milieux pensera l'interaction entre existence, milieux et établissements humains par-delà l'intérêt purement *mimétique*, pour se tourner vers des observations, analogies et mimétismes plus complexes des milieux habités naturels. Est-ce parce que les mantes religieuses se dévorent entre elles qu'il nous faut, nous aussi, devenir cannibales ? C'est parfois en étudiant la nature, que nous pouvons entrevoir ce qui constitue notre spécificité humaine, et le nécessaire détachement que nous pouvons (devons) opérer d'avec l'ordre naturel...

Troisièmement, enfin, ce positionnement politique de l'*architecture des milieux* qui s'engage dans la direction de la cohérence entre éthique et esthétique. Quelle mise en œuvre est cautionnée par quelle image ? Quelle matérialité est déployée par quels savoir-faire, pour quel résultat architectural et sociétal ? L'intérêt conscient de toute *architecture des milieux* n'est plus uniquement le bâti lui-même en tant qu'objet déconnecté de toute géographie matérielle, humaine, écologique, culturelle et symbolique, mais l'entrelacs sociétal et naturel stimulé par la construction architecturale. C'est l'affirmation que l'architecture (entendue comme conception d'un complexe spatial signifiant à destination du réel) n'inclut pas qu'un ensemble de *formes* et de *fonctions* bâties, mais représente aussi des soutiens économiques à des filières, des cautions politiques données à des savoir-faire, des légitimations symboliques données à des engagements et des vies humaines concrètes. Ainsi l'*architecture des milieux* travaille-t-elle avec les milieux naturels mais aussi humains, dans la lignée de l'idée soulevée par exemple par Alberto Magnaghi qu'on ne puisse plus penser qu'un *développement auto-soutenable* des territoires habités¹⁶. À l'opposé ainsi de toute forme de *régionalisme* architectural¹⁷, elle voudra comprendre la relation entre échelles et capacités propres des *ékoumènes*.

¹⁶ Alberto Magnaghi, *Le projet local*, Bruxelles, Mardaga, 2003.

¹⁷ Cf. Jean-Claude Vigato, *Régionalisme*, Paris, La Villette, 2008.



S'il doit donc être question de « biomimétisme des milieux », celui-ci voudra à son tour s'interroger sur la façon dont il lui est possible de s'ouvrir à des approches pensant explicitement éthique et esthétique sociétales et existentielles : entendons par là des pratiques capables d'ouvrir non seulement à la conception d'établissements humains plus justes d'un point de vue écologique, mais aussi plus pertinent et impactant en termes d'écologie sociale¹⁸, ou d'« écosophie ». À savoir peut-être qu'éco-concevoir n'est pas seulement penser un objet écologique d'un point de vue matériel, fonctionnel ou temporel, mais aussi envisager les ensembles de moyens, de vies et de formes sociétales développées par sa mise en œuvre...

Biomimetismes, écologies, morales

Tout ceci saura-t-il lutter contre ce danger de dérive qu'installe la méthode biomimétique – à savoir l'*illusion* qu'en copiant les principes de la nature nous puissions réussir à arrêter de la détruire ? Parce qu'en effet nous pourrions bien continuer à la détruire en la copiant ; il importe de vérifier rigoureusement « l'effectivité écologique » du processus biomimétique mis en place, par-delà le *greenwashing* qu'il contribue malgré lui à véhiculer.

Tout cela pourra-t-il permettre de contrebalancer les tendances moralistes du biomimétisme tel que proposé par Janine M. Benyus lorsqu'elle écrit que « le biomimétisme utilise des critères écologiques pour déterminer si nos innovations sont “bonnes”. Au bout de 3,8 milliards d'années d'évolution, la nature a appris à reconnaître ce qui marche ; ce qui est approprié ; ce qui dure¹⁹ » ? Parce que les interactions naturelles sont aussi soumises aujourd'hui, au niveau écosystémique notamment, à des conditions inédites, il est fondamental de sortir de l'idée que toute proposition naturelle soit nécessairement et universellement « bonne à prendre ».

¹⁸ Cf. Pierre-Antoine Chardel et Bernard Reber (dir.), *Ecologies sociales, Le souci du commun*, Lyon, Parangon, 2014.

¹⁹ Janine M. Benyus, *Biomimétisme*, op. cit., p.4.



À ces égards, un « biomimétisme des milieux » sera peut-être utile pour trouver quelques précautions et stimulus bienveillants. Et d'autres formes encore de méthodologies bio-inspirées apporteront à leurs façons, d'autres éléments encore. C'est à l'invention, à la formation, et au déploiement de telles formes de *biomimétismes multiples* qu'il convient pour l'heure de travailler ; afin de laisser ouvert, stimulant et résilient ce champ de recherche prometteur.





[21]



302





Traces et lecture de paysages

Fabuler l'invisible

Julie Beauté
Mathias Rollot

Le parti pris de l'invisible : une écologie de la non-disponibilité

Suivre les traces invisibles propulse dans une lecture du paysage, dans une course-poursuite entre le visible et le caché au cours de laquelle les milieux se révèlent¹. C'est là prendre le parti de l'invisible, dont l'enjeu est celui d'une attention aux réseaux d'influences parfois indiscernables qui structurent le monde vivant, autant que celui d'une lecture paysagère qui évite la collection d'étiquettes figées et enfermantes².

303

1. BAILLY Jean-Christophe, *Le parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2013.

2. Ce que Baptiste Morizot nomme « pistage ». Voir MORIZOT Baptiste, *Sur la piste animale*, Arles, Actes Sud, 2018, p.96.





Fabuler l'invisible



Julie Beauté, Géorgie, Tskaltubo

La crise sanitaire actuelle rend particulièrement tangible cette puissance de l'imperceptible qui, tôt ou tard, se rappelle à nous : *faire-avec l'invisible* apparaît désormais comme une tâche inévitable. L'invisible, sous toutes ses formes³, nous oblige : éthiquement et pratiquement parlant, il nous contraint, nous conditionne et nous engage à la fois.

3. On peut distinguer au moins deux types d'invisibilité : une invisibilité locale et « présenteielle » d'une part, et une invisibilité globale et « fonctionnelle » d'autre part. L'invisibilité présenteielle renvoie au mode d'apparaître de certaines existences humaines et non-humaines. Elle est animale, végétale, mais aussi fongique, virale et bactérienne, ou même encore spectrale. À une autre échelle, l'invisibilité fonctionnelle renvoie quant à elle à certains mécanismes systémiques, énergétiques, fonctionnels dont la matérialité échappe souvent à l'attention perceptive.





Traces et lecture de paysages

Il en appelle à notre responsabilité, c'est-à-dire à notre capacité à *répondre de*⁴. Comment, notamment, répondre de et répondre à tous ces bouleversements écologiques, climatiques, sociaux et politiques, en grande partie invisibles – quoique tangibles? Comment toutefois travailler avec ce qui échappe aux regards pour penser et concevoir nos territoires et les modalités d'enchevêtrements qu'ils permettent? La représentation et l'expression de l'invisible et de l'incertitude sont justement aujourd'hui une question à laquelle se heurtent bon nombre d'agences d'architecture, d'urbanisme et de paysages.

Ces interrogations rejoignent pleinement la problématique formulée par l'Inspecteur général de l'agriculture Bernard Chevassus-au-Louis en 2013 :

« Comme disait l'évolutionniste américain Stephen Jay Gould : "On croit voir le chien, on n'en voit que la queue", c'est-à-dire une petite partie qui n'est pas du tout informative de ce qu'est l'ensemble. De même que pour un arbre, la partie la plus importante et la plus abondante est ce qu'il y a sous le sol, de même qu'un champignon qui pousse dans une forêt n'est que l'expression très transitoire de tout un réseau mycélien qui peut faire des centaines de tonnes. Ce que l'on voit n'est qu'une partie très partielle et biaisée du vivant, c'est une idée fondamentale qu'il faut s'approprier. [...] Dans les années 1970, on pouvait penser avoir réalisé 70, voire 80 % de l'inventaire du vivant alors qu'aujourd'hui, on en est à 10 % tout au plus. On va ainsi devoir gérer quelque chose qui restera en grande partie méconnu et peu ou pas visible. »⁵

4. HARAWAY Donna J., *Vivre avec le trouble*, s.l., Mondes à faire, 2020.

5. CHEVASSUS-AU-LOUIS Bernard, « Penser la biodiversité. Un entretien avec Bernard Chevassus-au-Louis », dans BRADEL Vincent (dir.), *Urbanités et biodiversité*, Publication de l'Université de Saint-Étienne, 2014, pp. 33-41.





Fabuler l'invisible

Tout se passe comme si la compétence globale à appréhender le vivant diminuait paradoxalement à mesure de l'accroissement de nos savoirs experts. Plus nous avançons dans la compréhension du vivant, plus nous réalisons l'impossibilité d'une cartographie exhaustive, d'un inventaire complet, d'une mise en théorie totale de la biosphère. Parallèlement à cette prise de conscience de la complexité et de l'équivocité du vivant, de ses phénomènes d'habitations et de ses dynamiques de régulation, progresse depuis quelques décennies un deuxième mouvement de contestation, en provenance lui aussi des mondes scientifiques. Un peu partout sur le globe, les milieux de la recherche semblent s'accorder sur ce fait que leur position influe sur leurs objets et conclusions de recherche⁶ ; que les sciences ne peuvent plus isoler pour étudier et définir un sujet⁷ ; qu'elles ne proposent qu'une modalité de connaissance du réel parmi bien d'autres⁸ ; ou encore que l'incertitude est désormais une composante incontournable des entreprises de construction du savoir⁹.

6. Ce qui n'est pas rappeler uniquement ce que des disciplines telles que la physique discutent de longue date, à savoir que la mesure pourrait perturber le système mesuré ; mais ce qui, plus profondément, donne des accents politiques et éthiques nouveaux à la question même de la Science comme corps social, avec ses origines, ses visées, ses méthodes et ses propres systèmes de domination intriqués. Voir les nombreux travaux écoféministes sur le sujet, dont notamment Donna Haraway, Val Plumwood ou encore Carolyn Merchant.

7. STENGERS Isabelle, *Résister au désastre*, Marseille, Wildproject, 2019, p.49 ; DIDI HUBERMANN Georgen, *Phalènes, essais sur l'apparition*, 2, Les Éditions de Minuit, 2013, p.7-15.

8. SCHAEFFER Marin, ROLLOT Mathias, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Wildproject, 2021, pp.32-36.

9. BIRD ROSE Deborah, ROBIN Libby, *Vers des humanités écologiques*, Wildproject, 2019, p.13.





Nous voilà ainsi en 2021, entre nécessité de prise en compte de l'invisible d'une part et reconnaissance croissante des incapacités multiples de la science à nous révéler ces invisibilités d'autre part. C'est ce contexte qu'il convient de rappeler à l'heure où les politiques publiques, les associations conservatrices et autres communautés d'intérêts économiques ou politiques nous invitent à considérer nos territoires comme des sommes cartographiables de ressources exploitables bien visibles et référencées. Cette vision ingénierique et planificatrice lisse les aspérités du terrain¹⁰ et s'appuie sur une écologie des étiquettes et des épinglements où les êtres sont toujours considérés comme disponibles – disponibles à être vus et analysés, mais aussi bien souvent à être exploités. Mais par-delà cette somme d'éléments visibles, manipulables et utilisables, qu'est-ce donc qu'un paysage? Quelles dynamiques inaccessibles, quels tissus vivants insoupçonnés, quels processus d'habitations *infraliminaires* ou *supraliminaires*¹¹, et quelles forces invisibles en composent l'enchevêtrement fondamental?

Vouloir mettre en lumière ces parts indisponibles qui échappent nécessairement à l'inventaire, c'est en appeler à une destitution de la volonté de maîtrise et de patrimonialisation des territoires¹². Dire l'impossible recensement de ce qui est constitutif de nos lieux et milieux permet de résister non seulement à l'hégémonie de la gestion

10. VIDALOU Jean-Baptiste, *Être forêts. Habiter des territoires en lutte*, Zones, 2017.

11. ANDERS Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2002.

12. Volonté de patrimonialisation aujourd'hui colorées de discours écologistes bienveillants. Voir notamment POLI Daniela, *Formes et figures du projet local. La patrimonialisation contemporaine des territoires*, Eterotopia, 2018. Pour une critique de la patrimonialisation, voir JEUDY Henri-Pierre, *La machine patrimoniale*, Circé, 2001.





Fabuler l'invisible

et de la mesure, mais aussi aux stéréotypes réducteurs des singularités locales, pour au contraire lutter contre leur transformation en mines patrimoniales ou en page blanche attendant un projet. L'enjeu est alors de laisser entrevoir, pour mieux les prendre en compte, les traces indisponibles qui échappent au regard univoque, anthropo-centré et euro-centré, afin de proposer une lecture renouvelée du paysage.

Fabulations : images, cartes, sons et noms des invisibles



La fabulation apparaît dans ce cadre comme un moyen stimulant pour rendre compte de la part invisible et indisponible des paysages. Cette voie fabulative s'inscrit précisément dans une démarche qu'on





pourra dire de science-fiction¹³ qui propose d'entremêler l'empirique et le spéculatif au sein d'un même mouvement heuristique. L'objectif est, à partir de là, de montrer que fabuler l'invisible rend possible des inventaires paysagers des indisponibles et d'appuyer cette thèse à partir de quatre pistes : les images, les cartes, les sons et les noms.

□ *Médiatiser les plantes avec Teresa Castro*

Ce sont les images – et notamment celles du cinéma – qui apparaissent comme une première voie vers un inventaire des indisponibles : elles proposent en effet de multiples modalités susceptibles de mettre en récit ce qui reste inaccessible à nos sens. Dans cette perspective, la chercheuse Teresa Castro argumente en faveur du rôle central des images et des films dans la prise de conscience de l'agentivité des plantes¹⁴. Parce qu'elles sont toujours construites, les images étendent l'éventail de nos sens, rendant perceptibles à notre vue des individus ou des phénomènes que nous pensions invisibles. Elles négocient avec l'imaginaire en faveur d'une transition des plantes, du statut d'objet vers celui de sujet intentionnel, introduisant des fissures dans le récit occidental sur les identités humaines et autres qu'humaines. Voir les mouvements des plantes, grâce à la cinématographie en accéléré,

13. Au sens harawayen de SF, c'est-à-dire de science fiction, de fait scientifique et de fabulation spéculative. Voir HARAWAY Donna J., *Vivre avec le trouble*, s.l., Mondes à faire, 2020.

14. CASTRO Teresa, « The Mediated Plant », in *E-flux journal*, #102, septembre 2019. Nous remercions la chercheuse et documentariste Alice Rosenthal pour nous avoir généreusement partagé cette référence.





Fabuler l'invisible

rend possible la réconciliation de temporalités dissonantes : en rendant visibles d'autres rythmes de vie et notamment végétale, le film – par la médiation de la caméra – permet aux spectateur·rices de s'ouvrir à des subjectivités autres qu'humaines et de re-calibrer leurs perspectives anthropocentriques. Les plantes médiatisées autant que la médiation des machines ouvrent la voie à un anthropomorphisme critique et créatif¹⁵, capable d'appréhender la diversité et l'altérité du vivant. Le cinéma apparaît ainsi comme un cadre étonnement généreux pour fabuler les autres qu'humains.

□ Cartes : enquêter en mouvement avec l'Atlas Féral

Une autre piste de fabulation est esquissée par le *Feral Atlas. The More-Than-Human Anthropocene*¹⁶. Mobilisant à la fois les sciences, les humanités et les arts, cet atlas en ligne propose de comprendre quelques-unes des dynamiques férales aujourd'hui à l'œuvre. Aux entrées multiples, il entremêle de nombreux formats pour mettre en lumière des mondes écologiques créés par des entités non-humaines

15. Teresa Castro invite en effet à distinguer l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme. Pour elle, l'idée qu'un anthropomorphisme critique et créatif pourrait peut-être bien être non seulement possible, mais aussi désirable, afin de se rendre sensible aux existences autres qu'humaines. Le cinéma apparaît ainsi comme emblématique de ce geste heuristique.

16. Conçu par Anna L. Tsing, Jennifer Deger, Alder Keleman Saxena et Feifei Zhou, le *Feral Atlas* est un projet stimulant et peu conventionnel, porté par des femmes, en collaboration avec des artistes, ainsi qu'avec plus d'une centaine de chercheur·euses. Voir TSING Anna Lowenhaupt, DEGER Jennifer, KELEMAN SAXENA Alder, et al., *Feral Atlas. The More-Than-Human Anthropocene*, Stanford, Stanford University Press, 2021.





Traces et lecture de paysages

s'enchevêtrant avec des projets humains. Ce faisant, il élabore une méthode cartographique qui refuse toute forme de carte globale, c'est-à-dire toute carte qui entretiendrait l'illusion de donner des descriptions objectives ou des réponses exhaustives. Au contraire, les autrices soulignent qu'il existe de nombreuses façons de voir un même lieu et que des échelles spatiales, des angles et des modes de représentation différents sont nécessaires. L'*Atlas* s'appuie ainsi sur des cartes des flux (*flow maps*), qui ont pour but de décrire non pas des grilles d'espace à conquérir ou exploiter, mais au contraire les blocages, les agitations, les transformations, les processus et les enchevêtrements des mondes en formation active. Il invite à lire les cartes et entre les cartes, à les mettre en relation dynamique les unes avec les autres, et à reconnaître comment, dans le processus de leur lecture et de leur création, elles orientent les attentions et déplacent les paysages pour donner à en voir d'autres aspects, d'autres chemins à parcourir – ou du moins à imaginer. Les cartes se présentent alors comme des formes sensuelles d'accès à la connaissance : « elles rendent habilement compte du terrain tout en servant de guide pour des avenir qui risquent toujours implicitement de dévier de leur trajectoire ou de s'effondrer [...]. C'est dans cette tension implicite, entre le connu et l'inconnu, le champ et le hors-champ, que les cartes revendiquent leur caractère particulier et plus qu'empirique. Elles sont des dispositifs d'orientation »¹⁷. Cet inventaire des indisponibles, rendu possible par

311

17. « Maps are always more than simply spatial representations. They offer signposts for those concerned with the unknown: offering deft renderings of terrain while also serving as guides for futures that are always implicitly in danger of going off track, or otherwise coming asunder. *Here be dragons and here lies the safety of the known.* It is in this implicit tension, between the known and the unknown, the charted and the off-the-charts, that maps claim their special, more-than-empirical appeal. They are





Fabuler l'invisible

les cartes des flux, offre des outils pour rendre notre époque plus sensible et palpable. Elle étire nos sens pour englober d'autres récits et encourage des orientations collectives.

□ Sons : changer de sens avec Jana Winderen

Jana Winderen est une artiste norvégienne dont la pratique accorde une attention particulière aux environnements sonores et aux créatures difficilement accessibles à l'être humain, tant physiquement qu'auditivement – sous l'eau, dans la glace, ou dans des gammes de fréquences inaudibles pour l'oreille humaine¹⁸. Pour réaliser le projet *Rats – Secret Soundscape of the City*, elle a enregistré les ultrasons émis par les rats du quartier de l'Opéra d'Oslo, à la recherche de leurs chants d'amours, qu'elle a ralenti pour les ramener au niveau de l'oreille humaine. Elle a ensuite retransmis ce paysage ultrasonique au moyen d'une installation sonore spatialisée. Cette œuvre permettait ainsi au public d'entendre un mélange de sons provenant de différentes présences en ville – avec les bruits de l'eau et des voitures, la rumeur urbaine et, surtout, ces chants de rats – répondant par là, de manière artistique, à la nécessité de prêter attention à différentes formes d'existence. Non seulement

orientating devices. » [TDA] <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=jennifer-deger-you-are-here&ttype=essay&cd=true>.

18. Ses activités comprennent des installations audio spatiales et spécifiques à un site ainsi que des concerts, qui ont été exposés et joués à l'échelle internationale dans de grandes institutions et des espaces publics. Voir son site : www.janawinderen.com. Nous remercions la chercheuse en histoire de l'art Mylène Palluel pour nous avoir présenté cette artiste.





Traces et lecture de paysages

l'artiste, mue par une curiosité scientifique, cherche à comprendre les comportements d'une société animale généralement qualifiée de nuisible, mais elle permet en outre aux habitant·e·s humain·e·s de faire l'expérience de la rencontre avec cette présence animale d'ordinaire invisible et inaudible, quoique grouillante de vie dans tous les égouts de la ville. Cette manière de fabuler les présences indisponibles, n'est pas une diplomatie avec l'animal, pas plus qu'elle ne passe par la position d'une porte-parole représentant·e. Plus près des aspérités du réel, Jana Winderen tend l'oreille et amplifie – ou plutôt ralentit – les sons des vivants à l'aide d'outils technologiques, pour proposer un paysage secret polyphonique de la ville, un inventaire partiel, mais inédit et poétique des vies urbaines insoupçonnées.

□ Noms : raconter des histoires avec Val Plumwood

313

Si la philosophe écoféministe australienne Val Plumwood rend tangibles les présences indisponibles et l'invisibilité latente des paysages, c'est aux moyens d'appellations et d'histoires¹⁹. Dans son travail, elle s'oppose aux conquêtes colonisatrices qui appauvrissent la biodiversité et la culture de la terre australienne et qui réduisent les lieux à des surfaces neutres, perçus par une vision insensible qui bloque la rencontre avec les vivants. Un premier pas pour engager la décolonisation du rapport au territoire est, pour Plumwood, l'acte de

¹⁹. PLUMWOOD Val, « Decolonising relationships with nature », in *Philosophy Activism Nature*, vol. 2, 2002, p. 730. Pour un commentaire de Plumwood, 1 voir BEAUTÉ Julie, « De la critique des dualismes de Val Plumwood aux histoires subalternes enchevêtrées », dans *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea* : «Can the Subaltern Speak» attraverso l'ambiente?, n° 44, vol. 4, 29 décembre 2020.





Fabuler l'invisible

nommer ou de renommer, de manière soucieuse, attentive et interactive. Renommer revient pour elle à chercher l'esprit du lieu *auprès de* et avec les êtres, humains et autres qu'humains : il s'agit de redonner à la terre ses aspérités et son opacité, tout autant que de recevoir une connaissance venant d'autrui et d'ailleurs. La philosophe appelle ce processus la « dénomination profonde » (*deep naming*), méthode liant les savoirs botaniques, empiriques, pratiques et philosophiques de la région, par le biais de propositions de noms connectés à des récits, capables de donner sens et voix à la terre et aux vivants. Fabuler l'invisible revient donc ici à générer des noms dialogiques qui témoignent d'une relation signifiante aux existences indisponibles. Ce paradigme communicatif repose sur des méthodes narratives : à partir des structures aborigènes de dénomination et de narration, chercher et raconter les histoires du paysage permet d'en élaborer une connaissance non pas large et exhaustive, mais intensive et partagée. Le choix du récit privilégie un mode de pensée sensible qui ne coupe pas les idées de leur milieu. Un inventaire des indisponibles émerge, faisant place à une multiplicité de sujets narratifs, sur une terre parlante, participante, pleine d'histoires et de voix visibles et invisibles – un paysage fabulé.



Invisibilités et écologies de la sensibilité



315

Ces quatre cas pourraient être rapprochés des courants dits de *l'écologie du sensible*²⁰, qui prônent notamment un rétablissement du contact et de la proximité entre l'humain et le non-humain²¹. Quoiqu'en

20. Voir notamment TASSIN Jacques, *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020.

21. C'est une idée qu'on pourra elle aussi qualifier « d'humaniste » si on s'en réfère à des approches biophiliques telles que celle du biologiste Edward O. Wilson affirmant que « nous sommes suprêmement humains à cause de la manière dont nous nous affilions aux autres organismes vivants » (voir WILSON Edward O., *Biophilia*, Paris, Corti, 2012, p.181) ou celle de l'anthropologue Pat Shipman





Fabuler l'invisible

effet cette approche par la sensibilité soit parfois accusée de dépolitiser les questions environnementales tout en étant «le vecteur d'aucune transformation politique réelle»²², elle rejoint toutefois un impératif éthique voire cosmologique plus large, lié à notre condition anthropocénique elle-même : celui d'une connaissance des milieux dans toute leur singularité et leur altérité. Comment en effet prendre soin de ce qu'on ne comprend pas, de ce qu'on ne connaît pas, de ce qu'on ne ressent même pas? L'écologue Audrey Muratet propose de considérer à cet égard que «dans les métropoles les plus denses, les citadins vivent dans un état extrême de pauvreté écologique. Leur accès limité à la nature réduit leurs chances d'interagir avec elle, donc leur savoir. Moins conscients de leur environnement naturel, ils sont atteints de cécité écologique. Ils se désintéressent de sa préservation. La connaissance théorique et virtuelle de la nature ne peut remplacer l'expérience sensible de son contact. La crise de la biodiversité est aussi une crise de l'expérience. La nature est déterminante en ville pour que nul n'en perde le contact et n'oublie le lien qui nous unit»²³. C'est aussi cette proximité nourricière pour le corps et l'esprit, pour l'imaginaire commun et pour l'éthique que défendent aussi les mouvements bio-régionalistes qui, depuis plus d'une cinquantaine d'années, œuvrent concrètement et

posant l'hypothèse analogue d'une « connexion animale » fondatrice de l'humanité (voir SHIPMAN Pat, *The Animal Connection – A New Perspective on What Makes Us Human*, W. W. Norton & Company, 2011)

22. BARBIER SORBA Jeanne, « Eloge à l'étrangeté radicale de la nature. Hicham-Stéphane Afeissa : "L'approche par la sensibilité n'a jamais été le vecteur d'une transformation politique" », *Socialter*, 1er mars 2021.

23. MURATET Audrey, CHIRON François, *Manuel d'écologie urbaine*, Les presses du réel, 2019, p.12.





Traces et lecture de paysages

luttent sur les terrains de tous les continents en faveur de l'émergence de contre-cultures situées, mieux conscientes de leurs milieux et des moyens d'y coexister durablement et équitablement²⁴. Ce sont donc tous ces faisceaux de mouvances nature-culturelles²⁵ qui sont impactés par l'enjeu d'une rencontre avec l'invisible, l'imperceptible, l'indisponible.

Il est donc au fond question des conditions de possibilités de survie d'un monde invisible, mais vulnérable, comme l'évoquait déjà Hans Jonas dans son *Principe responsabilité*. Annonçant l'obsolescence des principes d'immédiateté, de visibilité et de portée limitée de l'agir sur lesquels se basait toute l'éthique des vertus antique, le philosophe écrivait : «Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt «de l'homme» – que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique du passé ne vaut plus? (...) Un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée. (...) Nous devrions rester ouverts à l'idée que les sciences de la nature ne livrent pas toute la vérité au sujet de la nature.»²⁶

317

24. SALE Kirkpatrick, *L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020 ; ROLLOT Mathias, SCHAFFNER Marin, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.

25. HARAWAY Donna J., *Manifeste des espèces compagnes*, Climats, 2019.

26. JONAS Hans, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion, 1990, pp.34-35.





[22]



318





622

623

Pour

une

monumentalité
écologique

Mathias Rollot

319





Si Paris continue d'être un mythe, sans doute faut-il penser que celui-ci garde une certaine plasticité, une capacité d'absorber ce qui pourrait en modifier, du moins en apparence, la teneur. [...] Le mythe de Paris ne se fonde pas seulement sur la constellation des représentations du passé, il puise aussi sa dynamique symbolique dans la mise en perspective du futur de l'agglomération parisienne.

Henri-Pierre Jeudy,
*L'Imaginaire des architectes*¹

Henri-Pierre Jeudy nous rappelle ce que notre cœur sait bien : si Paris est un mythe, c'est d'un mythe en mouvement dont il s'agit. Jamais l'esthétique de Paris n'a été constante au fil des siècles, et quoiqu'une certaine permanence de l'histoire y subsiste, c'est surtout par l'hétérogénéité de ses formes que la métropole continue aujourd'hui de briller. Partant de ce constat initial – constat d'une certaine liberté au sujet des futures réalisations à s'y installer –, sur quelles bases prospectives penser alors le devenir esthétique de Paris ? Cette proposition voudrait s'inscrire dans le vaste et puissant imaginaire biorégionaliste², en montrant à quel point l'architecture – comme discipline et comme réalisation construite – pourrait être saisie comme un outil au service de la *biorégionalisation* des consciences, comme une entrée pragmatique pour sortir efficacement du dualisme « nature »/« culture » qui guide encore nos vies et nos acceptions de la « ville ». En donnant ainsi à lire la part construite de nos villes comme une ressource latente pour la transformation écologique des lieux et des esprits, je souhaite souligner que l'architecture n'est pas moins un élément de « renaturalisation » des villes que ne le sont un arbre, un parc ou une rivière – d'autant plus si l'on s'accorde sur le fait que nos établissements urbains ne sont que la conséquence de nos fonctionnements biologiques premiers, la résultante croisée de l'expression de nos gènes respectifs³.

1 Henri-Pierre Jeudy, *L'Imaginaire des architectes (Paris 2030)*, Paris : Sens & Tonka, 2012, p. 17 et p. 20.

2 Mathias Rollot et Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille : Wildproject, 2021.

3 Au début des années 1980, Richard Dawkins développe l'idée de « phénotype étendu » à la suite de ses travaux sur le « gène égoïste », comme moyen de renforcer cette première théorie. Par ce concept, le chercheur nous invite à considérer comme faisant partie du « phénotype » d'un individu l'ensemble des effets et manifestations que les gènes peuvent avoir sur leur environnement, à l'intérieur autant qu'à l'extérieur du corps biologique. Ainsi, un barrage est vu par le biologiste comme la résultante du phénotype étendu précis du castor l'ayant bâti. Voir Richard Dawkins, *The Extended Phenotype: The Long Reach of the Gene*, Oxford University Press, 1982.



Éléments éthiques et esthétiques d'une architecture biorégionaliste

C'est un fait : un édifice architectural de portée métropolitaine *peut* devenir une réelle figure de reliance écologique pour notre ère en manque de repères, d'outils et de lieux sensés. Pour cela, il faudra toutefois qu'il soit conçu et réalisé en accord avec une considération renouvelée pour les milieux vivants – humains

et non humains – qui l'accueillent, et au service desquels il doit se placer. Voilà déjà, en quelques mots, l'idée d'une *architecture biorégionaliste* qui se dessine⁴. Disons, pour aller plus loin, qu'une telle architecture devrait avoir à cœur de s'accorder avec les propositions d'auteurs tels qu'Ivan Illich, insistant sur l'absolue nécessité d'habiter des milieux qui font sens, c'est-à-dire des mondes – urbains ou non – qui sont les premiers moteurs de notre éducation à ce que vivre signifie⁵. Ou, pour insister cette fois avec Lewis Mumford, rappelons qu'« à défaut [d'] environnement stimulant, conduites et discours rationnels ne peuvent que demeurer stériles. Ce manque d'éducation des sens, ni l'éloquence ni l'expérimentation scientifique ne sont capables de le compenser. [...] Cet enseignement global de la cité, aucune école ne saurait y suppléer⁶ ». Car si la cité « enseigne », comment cela pourrait-il être, si ce n'est *via* une alliance complexe entre éthique et esthétique ?

Dans les façons dont les formes renvoient à des symboliques et des significations culturelles, autant que dans les manières dont elles nous ouvrent très concrètement au réel sensible, se transmettent bien d'autres choses que des émotions. C'est tout un enchevêtrement d'*habitus*, d'*éthos*, de fonctionnements (éco)systémiques, ou de symbioses ordinaires ou extraordinaires qui y est en jeu et s'y ouvre potentiellement à notre compréhension du réel ; ce qui, en retour, alimente donc notre capacité d'appréciation esthétique du monde ! Car, comme l'ont souligné J. Baird Callicott⁷, Holmes Rolston III⁸, et Aldo Leopold⁹ avant eux, il existe une puissante synergie entre notre compréhension de l'environnement et notre appréciation esthétique de celui-ci : à savoir que plus nous en savons au sujet d'un élément environnemental – qu'il soit question d'une prairie fleurie, d'un rivage, d'une agglomération urbaine ou d'un chat errant –, plus nous sommes disposés à en faire l'expérience sensible. Loin de nous éloigner de l'appréciation émotionnelle des milieux, la connaissance nous en rapprocherait donc, et *vice versa*. C'est ce cercle vertueux qu'il nous faut mettre en mouvement pour apprendre à lire, comprendre, aimer les lieux et leurs vivants du même trait, et en prendre soin – une fois de plus, qu'il s'agisse d'une forêt ou du Paris intra-muros. D'où la très grande pertinence des initiatives comme celle des Sentiers métropolitains¹⁰, qui actualisent en France une pratique déjà portée en Californie par le « guerrier écologiste¹¹ » Peter Berg, décrivant, commentant, enseignant sa biorégion d'adoption par le biais de randonnées urbaines. Dans un article synthétisant cette démarche et proposant les premières lignes d'une « école biorégionaliste », le co-fondateur de ce mouvement affirmait ainsi :

4 Une idée déjà investie, notamment dans l'ouvrage *Les Territoires du vivant : un manifeste biorégionaliste*, Paris : François Bourin, 2018.

5 Difficile de renvoyer à autre chose, sur la question, qu'aux deux volumineuses *Œuvres complètes* d'Ivan Illich parues chez Fayard (2004, 2005), tant cette idée est au centre de toute son œuvre écrite, et déployée en tout point de façon convaincante et complémentaire.

6 Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire* [1961, 1989], trad. Guy et Gérard Durand, adapt. Natacha Cauvin, Marseille : Agone, 2011, p. 434.

7 Voir notamment J. Baird Callicott, « L'esthétique de la Terre » [1987]. Dans Aldo Leopold, *La Conscience écologique*, trad. Pierre Madelin, Marseille : Wildproject, 2013, p. 213-226.

8 Holmes Rolston III, *Terre objective : essais d'éthique environnementale* [1979-2005], trad. Pierre Madelin et Hicham-Stéphane Afeissa, Bellevaux : Dehors, 2018.

9 Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables* [1949], trad. Anna Gibson, Paris : Aubier, 1995.

10 Au sujet des Sentiers métropolitains, voir les sites internet <https://metropolitantrails.org/fr> et <https://www.lesentierdugrandparis.com> ; ainsi que les ouvrages en lien publiés par la maison d'édition Wildproject <https://www.wildproject.org/catalogue>

11 Aaron Kase, « The Last Eco-Warrior », *Narratively*, 22 janvier 2015, <https://narratively.com/the-last-eco-warrior/>

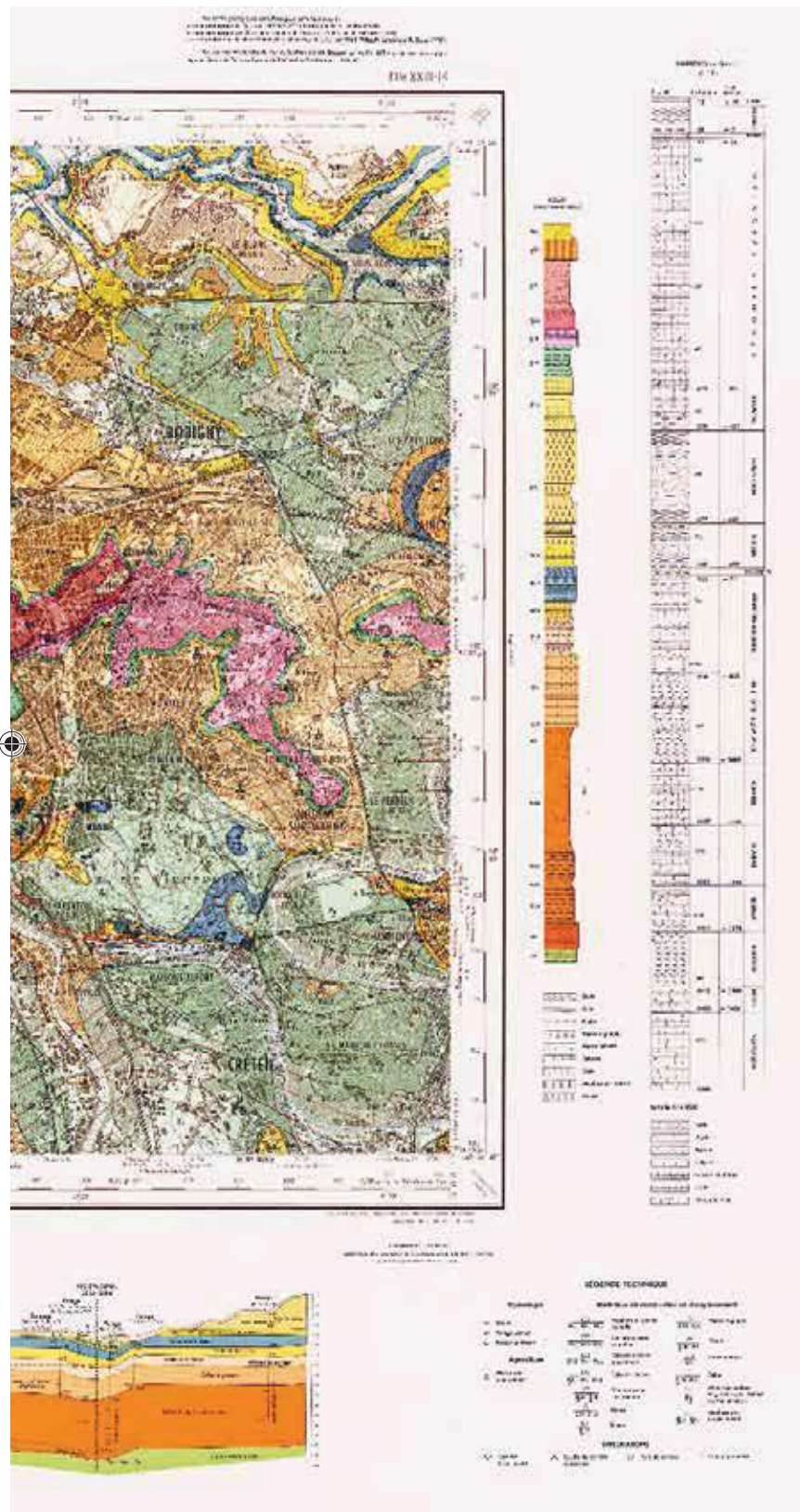






Prospective

527



Paris - Carte géologique détaillée au 1:50 000, et coupe géologique de Bagneux à Pierrefitte par Montmartre, 1973. © BRGM

323



Nous avons désespérément besoin d'accroître les savoirs capables de rendre les individus et les communautés aptes à prendre des décisions écologiquement solides. C'est cela qui devrait devenir la fonction première des médias d'information contemporains et de l'éducation à tous niveaux. Aujourd'hui, même au sein des meilleures institutions pédagogiques, il existe un manque crucial d'accessibilité à une information écologique efficace. Ces informations sont aussi difficiles à atteindre que l'Antarctique lui-même, alors qu'elles devraient être aussi proches de nous que le sont la radio, la télévision ou une conversation de voisinage. Nous devons apprendre ces informations à tous les niveaux de l'éducation. Si même les cours de sciences naturelles et la botanique ne sont pas censés apprendre ces choses, alors, où pouvons-nous les apprendre¹² ?

Puisse l'architecture *faire école* – en ces sens évoqués ! Ou, au moins, contribuer à ce besoin d'accroître les savoirs et la pertinence écologique des mentalités et des comportements, de Paris et d'ailleurs. La question n'est plus de préserver la « nature » là où elle se trouve, mais plutôt d'accélérer les moteurs de résistances à un système social, économique, politique et ontologique mortifère, pour nous en échapper collectivement, le plus rapidement et le plus « durablement » possible. Témoigner alors de l'enjeu d'une meilleure conscience écologique populaire, c'est redire avec le mouvement biorégionaliste à quel point l'écologie ne peut être menée *contre* les peuples. Tout au contraire, c'est à un avenir, qu'il s'agit de co-construire avec eux, là où ils sont, que l'esthétique urbaine doit inviter, la résistance à la culture urbaine hors-sol étant alors à penser comme une donnée *éthique, politique et esthétique* à la fois. Et qui mieux que l'architecture peut nous aider à nous *reterrestrialiser* ? C'est certain : l'architecture peut aider à prendre conscience de la situation écologique en cours et de la réalité d'ores et déjà transformée du monde post-catastrophique que nous vivons, qu'on entende l'*architecture* comme un projet, un objet, une discipline, un métier ou une action collective¹³.

Clés pour une architecture saine

On me demande souvent si une « architecture biorégionale » se résume à la fabrication de cabanes, d'abris ou de mobilier urbain en palettes, auto-construits et un peu misérables ; on m'interroge régulièrement sur la possibilité ou l'impossibilité d'une architecture biorégionaliste d'échelle publique, métropolitaine, voire monumentale – comme s'il y avait là un paradoxe ou une contradiction ; comme si l'architecture écologique ne pouvait être que *cheap*, populaire et bricolée, sans réelle exigence disciplinaire ni inscription dans une temporalité plus longue. Il me semble qu'il faille donc insister plus sérieusement

12 Peter Berg, « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie » [2004], trad. Mathias Rollot. Dans Ludovic Duhem et Richard Pereira de Moura (dir.), *Design des territoires : l'enseignement de la biorégion*, Paris : Eterotopia, 2020.

13 Mathias Rollot, « Faire l'expérience du tournant climatique : l'architecture est-elle un levier potentiel ? ». Dans Chris Younès et Céline Bodart (codir.), *Au tournant de l'expérience : interroger ce qui se construit, partager ce qui nous arrive*, Paris : Hermann, 2018, p. 155-165.



Carrière de pierre de Saint-Vaast-lès-Mello, photographie Glaime Meloni, 2018.

sur cette possibilité voire cette nécessité d'une architecture métropolitaine réellement écologique, *saine*. « Saine », tout d'abord, car *sincère* : j'entends par là qui se refuse au simulacre écologique, à savoir qui renonce à s'afficher comme l'opération écologique qu'elle n'est pas. Rappeler cela n'est ni anodin ni évident, à l'heure où se multiplient les nouvelles constructions en béton armé et polystyrène recouvertes avec du bardage bois, les potagers au balcon, les enduits rappelant la terre crue, et même la peinture verte ici et là. Les architectes doivent en revenir aux fondements de leur discipline, qui est tout sauf de bâtir du simulacre. Tout au contraire, et sans avoir à revenir à l'archaïque, la discipline architecturale, même la plus moderne, est truffée de formidables outils et de courants historiques remarquables capables d'aider les architectes souhaitant mettre en valeur la vraie nature constructive, matérielle, structurelle, systémique de leur œuvre (beaucoup ne l'ont d'ailleurs pas oublié). Auguste Perret avait pour coutume de dire que « l'architecture, c'est ce qui fait de belles ruines¹⁴ ». Je dirai aujourd'hui à sa suite que « l'architecture écologique ne change pas de nature en devenant ruine ».

« Saine », ensuite, car *attentive* : aux gens, aux animaux, aux lieux, aux *déjà-là*, aux sols, aux climats,

à l'avenir, à l'imprévu, bref, attentive à ce qui n'est pas elle-même ; en ce sens : une architecture plus empathique et moins autocentrée. Nous avons besoin d'espaces bienveillants susceptibles de se faire oublier pour laisser place à l'imprévu : en dimensionnant et en composant pour permettre l'adaptabilité et l'évolutivité des lieux¹⁵ ; en faisant apparaître les réseaux et la structure pour faciliter la lisibilité et donc la *réparabilité*¹⁶ ; ou encore, en proposant une très sérieuse *déprise d'œuvre*¹⁷, des festivités créatrices de lieux¹⁸, des formes collectives de faire avec, faire *autrement* ou *faire sans* l'architecture¹⁹, des *permanences architecturales*²⁰ ouvrant à la « déprogrammation » et à des chantiers ouverts au public, etc. Ce discours n'est en rien une mise au ban de l'architecture et ne signifie en aucun cas que nous n'ayons plus besoin d'architectes, de l'architecture comme objet, ou de l'architecture comme discipline – contrairement à ce que les fictions écologistes fantasment assez régulièrement,



14 Ou plus exactement, selon le dossier de presse réalisé par le Centre Pompidou à l'occasion du centenaire d'Auguste Perret : « L'Architecture : belles ruines, parce que plus elles s'ouvrent, plus elles montrent de vérité. », <https://www.centrepompidou.fr/media/document/e7/42/e74282ed711a83b47eb09bcd44c2c564/normal.pdf>

15 Une thématique qui n'est pas nouvelle en architecture, comme en témoignent, par exemple, les écrits de Richard Burdett, racontant au sujet du siège de la Lloyd's of London, conçu et réalisé par les équipes de Richard Rogers entre 1978 et 1986 : « L'une des premières exigences du programme était que ce nouvel édifice soit à même de répondre aux besoins de la compagnie pour les 50 années à venir. Pour ce faire, il devait être parfaitement adaptable, et ses éléments aptes à être régulièrement mis à jour. La structure de base a été conçue pour durer 50 ans ; le système d'air conditionné durera 20 ans au plus ; les réseaux de communications, peut-être 5. » Richard Burdett, *Richard Rogers : œuvres et projets*, trad. Geneviève Lambert, Paris : Gallimard, Coll. Documents d'architecture, 1996, p. 92.

16 Conseil de l'Ordre des architectes d'Île-de-France, *21 réflexions pour réparer la ville*, 2019.

17 Édith Hallauer, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : urbanisme, architecture, design*, thèse de doctorat en art et histoire de l'art, université Paris-Est, 2017.

18 Mathias Rollot et Chris Younès, « La collaboration festive : une éthique de fondation des lieux », *Revue française d'éthique appliquée*, 2019/2, n° 8, p. 142-151.

19 Ateliergeorges et Mathias Rollot (codir.), *L'Hypothèse collaborative : conversations avec les collectifs d'architectes français*, Marseille : Hyperville, 2018.

20 Édith Hallauer et al., *La Permanence architecturale : actes de la rencontre au Point H*ut (16 octobre 2015)*, Marseille : Hyperville, 2016.





d'*Ecotopia* dans les années 1970²¹ aux *Ateliers de l'Antémonde* d'aujourd'hui²² –, mais démontre plutôt, à qui veut bien l'entendre, que les architectes ne sont pas que les suppôts de la mégalopole et du grand capital, que les milieux de la décroissance dénoncent fréquemment²³. Tout cela, sans même parler du fait que cette pratique inclusive-participative est tout simplement immémoriale²⁴...

« Saine », enfin, car *frugale*, en ce sens précisément mis en avant par le tout récent réseau « pour une frugalité heureuse et créative²⁵ » – la frugalité n'ayant jamais signifié austérité ou pauvreté. D'autant plus que, contrairement à une idée répandue, la monumentalité d'une œuvre n'a jamais été une question d'échelle. En témoignent, s'il le fallait, les monuments aux morts de tous les villages de France – érections parfaitement monumentalises, quoique souvent de taille très modeste –, aussi bien que le Centre Pompidou de Rogers et Piano – un équipement public extrêmement imposant et reconnu, quoique pourtant dénué de toute monumentalité, en raison de l'inversion des codes de représentation habituels du monument qu'il invente (absence de symétrie ; parvis coulant vers une entrée invisible plutôt que montant vers une entrée magnifiée ; mise en avant des espaces servants, des réseaux et des fonctions annexes ; théâtralisation ironique et joueuse dans la composition et le dessin des éléments ; absence de cloisonnement figé de fonctions intérieures bien définies à l'avance ; etc.). C'est que le *monumental* ne désigne pas le *hors-d'échelle*, mais bien l'expression symbolique d'un pouvoir politique. Ainsi les sculptures de Kawamata peuvent-elles être immenses tout en restant dans l'anti-monumentalité pure ; ainsi les patrimoines recouverts par Christo et Jeanne-Claude perdent-ils toute capacité à monumentaliser alors même que leur masse est magnifiée. Esthétiquement parlant, s'il doit donc être question d'inventer une « nouvelle monumentalité » pour l'architecture métropolitaine du XXI^e siècle, rien ne lui impose de devoir être dans la démesure. La monumentalité écologique sera frugale ou ne sera pas. La question qu'il convient de se poser est plutôt celle du pouvoir à signifier (lequel et pourquoi), et de la façon de le signifier par la forme architecturale. L'exercice n'en étant, évidemment, que plus compliqué...

Chantier de l'immeuble du 92, rue Oberkampf, Paris 11^e,
Barrault Pressacco, architectes, 2017.
© Clément Guillaume



21 « Il n'y a pas non plus, dirait-on, d'architecte célèbre en *Ecotopia*. Les gens conçoivent et construisent eux-mêmes les habitations où ils vivront avec leur communauté ou les locaux des entreprises où ils travailleront ; ils manifestent une compétence et une imagination étonnantes [...]. Les gouvernements locaux ont certes des équipes spécialisées dans la construction des bâtiments publics (et pour valider les plans des non-professionnels), mais l'architecture n'est en aucun cas le pré carré de soi-disant experts. » Ernest Callenbach, *Ecotopia* [1975], trad. Brice Matthieussent, Paris : Rue de l'échiquier, 2018, p. 240.

22 *Ateliers de l'Antémonde, Bâtir aussi*, Paris : Cambourakis, 2018.

23 Voir, par exemple, le caricatural numéro des *Carnets de la décroissance* intitulé « La fin des villes, reprise de la critique : mécanismes et impensés de la métropolisation et de ses Méga-Régions », sous la direction de Guillaume Faburel et Mathilde Girault, avril 2016, n° 2.

24 Si l'on en croit, par exemple, Lewis Mumford, racontant que « les citoyens de Florence choisissaient eux-mêmes, par un vote, le type de piliers qui soutiendraient leur cathédrale ». Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire* [1961, 1989], op. cit., p. 434.

25 <https://www.frugalite.org/fr/le-manifeste.html>



**Vers un
décloisonnement
du monde
architectural
« raréfié et réifié »**

La complexité de la position de l'architecte et de l'urbaniste est extrême mais passionnante dès lors qu'ils prennent en compte leurs responsabilités esthétiques, éthiques et politiques.

Félix Guattari, « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective »²⁶

Quel poids sur les épaules des acteurs et actrices de la fabrique urbaine ! Dans son *Manifeste pour une esthétique politique*, Nathalie Blanc rappelait que « faire la ville est tout un art », et que « les architectes ne peuvent être tenus pour seuls responsables de la ville moderne²⁷ ». Bon nombre d'architectes seraient d'ailleurs des acteurs de premier plan du changement s'ils n'étaient contraints, par un réel qui les enferme et qui souvent les désole, à se battre pour que les choses soient *le moins mauvaises possible*. Heureusement, une nouvelle scène fournit de nouvelles références exigeantes, de nouveaux modèles réellement réjouissants dont on peut s'inspirer, ou, au moins, qui redonnent espoir dans la possibilité de faire autrement, et de faire mieux. Je pense à des réalisations telles que la halle de Tendon en bois massif de l'atelier d'architecture HAHA, les logements en pierre massive de Barrault Pressacco dans le 11^e arrondissement de Paris, l'office de tourisme de Plainfaing en grès rose et bois massif de Studi-olada, le conservatoire du Pradet en pierre massive de Studio 1984 et Boris Bouchet Architectes, ou encore l'immeuble de bureaux lyonnais B05 en terre crue de Clément Vergély Architectes. Parmi tant d'autres, ces constructions démontrent qu'est possible une édification frugale, sincère, saine et exigeante tant du point de vue architectural que du point de vue écologique. En cela, ce n'est pas tant de prospective que d'éthique dont il est question dans ces lignes...

Pour que se résolve, toutefois, la tension soulevée entre *maîtrise d'œuvre* et *déprise d'œuvre*, et qu'advienne un paradigme disciplinaire cohérent dans lequel les architectes n'auraient pas à choisir entre schizophrénie et sécession, il faudra nécessairement en passer par une refondation épistémologique des relations entre éthique et esthétique en architecture. Et celle-ci reste encore pleinement à venir.

J'en veux pour preuve l'argumentation proposée par l'architecte, auteur et directeur d'établissement Jeremy Till, dans l'excellent *Architecture Depends*. Résumé en substance, le raisonnement de l'auteur est le suivant : 1. Il est courant d'entendre les architectes défendre leur discipline et leurs œuvres au moyen d'un rapprochement un peu rapide entre « éthique » et « esthétique » ; 2. Ces derniers omettent d'entendre qu'il s'agit là de *leurs* éthiques et esthétiques, des codes internes à une profession et non nécessairement généralisables à une société tout entière (qui plus est quand on sait à quel point est profond le gouffre culturel entre les architectes et le reste du monde) ; 3. Ainsi, leur argument « ne tient que dans l'atmosphère réifiée et raréfiée » de l'univers architectural moderne qu'ils ont construit pour eux-mêmes ; 4. De sorte qu'en définitive, « pour le dire simplement : une brique n'a pas de morale²⁸ ». Suivant ce raisonnement, tout porterait à admettre que



26 Félix Guattari, « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » [1981-1993]. Dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, Paris : Lignes/Imec, 2013, p. 31-57 ; p. 57 pour la citation.

27 Nathalie Blanc, *Les Formes de l'environnement : manifeste pour une esthétique politique*, Genève : MétisPresses, 2016, p. 47. J'ai argumenté moi aussi en faveur de cette idée, voir Mathias Rollot, « Extension du domaine de la responsabilité architecturale ». Dans *Éléments vers une éthique de l'habitation*, thèse de doctorat en architecture, université Paris-VIII, 2016, p. 367-371.





c'est un tout nouveau type de pensée et d'enseignement de l'architecture qui devrait naître, pour former des architectes aptes à mieux dialoguer avec les codes de sociétés nécessairement extérieures à leur discipline – des sociétés qu'il ne s'agit nullement « d'éduquer » à la culture architecturale, comme l'ont clamé les modernes.

Une monumentalité pour le XXI^e siècle : rendez-vous manqué

Le philosophe Günther Anders fit un jour remarquer qu'un boulanger n'a pas à faire du pain pour les autres boulangers²⁹. Ailleurs, il insista sur le sens du métier d'astronome, qui n'était pas de s'intéresser à l'astronomie, mais bien aux étoiles³⁰. Deux allégories, brèves mais puissantes, dont tout un pan du milieu architectural pourrait se saisir pour œuvrer à un important décroisement des couples « éthico-esthétiques » disciplinaires hérités. Pour l'heure, qu'advient-il en guise d'architecture métropolitaine ?

Pour de nombreuses raisons qu'il n'appartient pas à ce texte de développer, la plupart des édifices métropolitains majeurs de ces dernières années sont passés outre l'injonction écologique contemporaine, et ce, malgré un contexte de prise de conscience et de revendication populaire grandissantes sur le sujet. Du haut de leurs tonnes d'acier, de béton et de verre, ces mastodontes semblent l'affirmer haut et fort : l'architecture métropolitaine n'aurait pas à se soucier des questions socio-environnementales ; elle ne devrait pas se laisser dicter sa conduite par quelque éthique ou esthétique bien-pensante. Ce qui n'est pas simplement soutenir, comme le fait Theodor W. Adorno, que « l'art n'a pas à se faire prescrire des normes par l'esthétique³¹ » – sage idée –, mais constitue un raisonnement bien plus nouveau, selon lequel le statut d'édifice métropolitain « majeur » dédouanerait un édifice et son architecte de toute forme de responsabilité (environnementale). Certes, un bâtiment exceptionnel peut bien revendiquer « l'exception », l'argument étant alors le suivant : s'il ne doit y avoir qu'un endroit où continuer à bâtir sans trop se préoccuper de la situation, tout alarmante qu'elle soit, c'est dans ces architectures spectaculaires, car elles doivent garder une puissance d'émotion, d'extraordinaire, de démesure pour accéder au statut d'œuvre-repère à l'échelle métropolitaine. Mais, cela a déjà été dit, l'architecture métropolitaine pourrait, tout aussi bien, relever de « l'exemplaire », profiter de ces programmes rares, de ces budgets démesurés et de ces situations urbaines d'hypervisibilité pour se poser en figure de proue du changement, comme la fière et magistrale démonstration qu'autre chose est possible. Par la création de ces programmes et édifices extraordinaires, la commande urbaine demande des figures remarquables pour l'*en-commun* actuel. L'esthétique de Paris doit donc, plus qu'en toute autre circonstance, être en cohérence avec les inquiétudes et besoins écologiques de notre temps³², qui plus est s'il doit s'agir d'œuvres architecturales revendiquant une forme de monumentalité métropolitaine capable de se faire symbole, repère, signal, marqueur.

28 Jeremy Till, « Imperfect Ethics ». Dans *Architecture Depends*, Cambridge : MIT Press, 2009, p. 171-187 ; p. 176 et p. 177 pour les deux citations.

29 « Il me semblait qu'écrire des textes sur la morale que seuls pourraient lire et comprendre des collègues universitaires était dénué de sens, grotesque, voire immoral. Aussi dénué de sens que si un boulanger ne faisait ses petits pains que pour d'autres boulangers. » Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* [1979], trad. Christophe David, Paris : Allia, 2001, p. 32-33.

30 « Ils ne me comprenaient pas quand je déclarais qu'un astronome ne s'occupe pas en premier lieu des théories astronomiques d'autres astronomes, mais des étoiles. » Günther Anders, « Brecht ne pouvait pas me sentir » (entretien avec Fritz J. Raddatz) [1985], *Austriaca : Günther Anders*, 1992, n° 35, p. 14.

31 Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique* [1970], trad. Marc Jimenez et Éliane Kaufholz, Paris : Klincksieck, 2011, p. 473.



Or, il est évident qu'une architecture *métropolitaine et écologique* à la fois est non seulement possible, mais urgemment souhaitable. Pour que le réel continue à se construire *via* des réalisations moins énergivores, mais aussi pour que puissent s'inventer les « références architecturales » de demain – les modèles, types et archétypes sur lesquels seront formés les futurs architectes. Et, enfin, pour que les citoyens et citoyennes aussi puissent profiter d'édifices qui soient des portes d'entrée vers les milieux et leurs spécificités, des ouvertures sur le réel, des architectures à même de nous *reterrestrialiser* plutôt que de nous emporter dans les limbes hyper-réels de leur *junkspace*³³. Il nous faut donc construire, aujourd'hui plus que jamais, des édifices pouvant constituer des seuils entre « nature » et « culture ». Ou plutôt – cette distinction étant aussi obsolète que fausse – des édifices capables de s'afficher, justement, comme la démonstration que nous sommes des êtres naturels autant qu'existent des cultures animales de tous types. Pour le dire autrement, nous avons besoin d'architectures attestant que nous sommes les membres actifs d'anthropo-écosystèmes au sein desquels il n'est plus possible de séparer, d'une quelconque façon, les activités anthropiques d'une part, et les devenirs autres qu'humains d'autre part.

Mathias Rollot

Docteur en architecture,
enseignant-chercheur à l'École nationale
supérieure d'architecture de Nancy



32 Une enquête Ipsos de septembre 2019 témoigne du fait qu'« interrogés sur les enjeux les préoccupant le plus, les Français citent en premier "l'environnement" (52 %) ». Voir l'enquête Ipsos/Sopra Steria pour *Le Monde*, la Fondation Jean Jaurès et l'Institut Montaigne, menée du 30 août au 3 septembre 2019, <https://www.ipsos.com/fr-fr/fractures-francaises-2019-la-defiance-vis-vis-des-dirigeants-et-des-institutions-atteint-des>

33 Rem Koolhaas, « Junkspace » [2001]. Dans *Junkspace : repenser radicalement l'espace urbain*, trad. Daniel Agacinski, Paris : Payot, 2011.

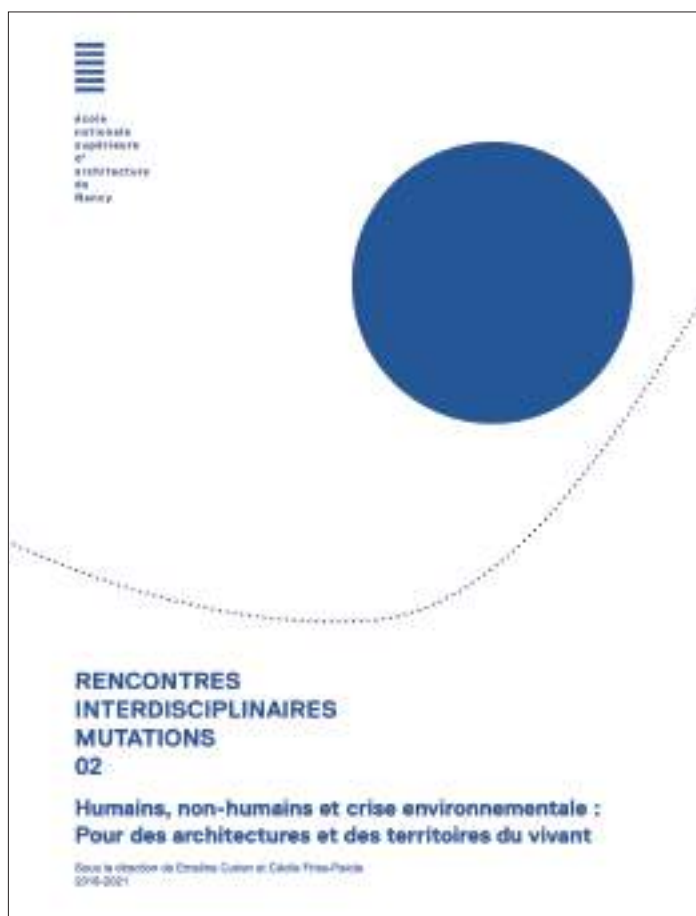




[23]



330





331





« Tout phénomène est lié à la crise environnementale (...). Cette crise fait de la planète un navire en train de sombrer. Il serait futile, voire obscurantiste, d'étudier quoi que ce soit à bord de ce navire en faisant abstraction du naufrage. De même, il est tout aussi impératif de montrer en quoi ce qu'on étudie peut aider à sauver le navire. »

Hage Ghassan, *Le Loup et le musulman*, Marseille, Wildproject, 2017, pp.13-14.

« La façon dont nous réagissons aujourd'hui à la crise environnementale dessinera les contours des millénaires à venir. »

Klein Salamon Margaret, « Leading the Public into Emergency Mode : A New Strategy for the Climate Movement », 2016. <http://theclimatopsychologist.com/leading-the-public-into-emergency-mode-a-new-strategy-for-the-climate-movement/>

« La césure qu'impliquent ces postulats est tellement profonde que l'on est en droit d'avoir recours à de grandes analogies : le changement de pensée exigé des hommes du XXI^e siècle va plus loin que les réformes du XVI^e, dans lesquelles ont tout de même été révisées les règles de la circulation entre la Terre et le Ciel. »

Sloterdijk Peter, « De quelle grandeur est le « grand ? », dans *Les Grands Textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013, pp.341-362, p.352.



05. Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ?

Mathias Rollot

Invité dans le cadre des Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2.

Diplômé d'Etat et Docteur en Architecture, Mathias Rollot est maître de conférences en Théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine à l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Grenoble, chercheur au CRESSON (UMR AAU) et membre associé au LHAC (ENSA-Nancy). En tant qu'enseignant-chercheur, qu'auteur et que traducteur, il a publié près d'une quinzaine d'ouvrages de recherche sur l'architecture et le monde contemporain. Ses travaux appartiennent au champ des humanités écologiques, et portent notamment sur les doctrines de l'habitabilité, la théorie et l'histoire du biorégionalisme, les pratiques alternatives ou encore l'éthique et l'épistémologie architecturale au XXI^e siècle.

Voir notamment : *Les territoires du vivant*, publié chez François Bourin en 2018, *La recherche architecturale*, chez L'Esperou en 2019 et *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, chez Wildproject en 2021.

1. McBrien Justin, « *This Is Not the Sixth Extinction. It's the First Extermination Event* », Truthout, 14 septembre 2019.

2. <https://www.nouvelobs.com/planete/20200311.OBS25926/climat-l-amazonie-pourrait-disparaitre-en-50-ans-et-la-barriere-de-coral-en-15-ans.html>

3. Hallmann Caspar et al., « *More than 75 percent decline over 27 years in total flying insect biomass in protected areas* », Plos One, 18 octobre 2017.

4. « Le printemps 2018 s'annonce silencieux dans les campagnes françaises », communiqué de presse CNRS-Muséum national d'histoire naturelle, 20 mars 2018.

5. <https://www.unenvironnement.org/fr/actualites-et-recits/communiqu%C3%A9-de-presse/il-faut-r%C3%A9duire-les-%C3%A9missions-mondiales-de-76-par-au>

6. Etudes préparatoires au prochain rapport du GIEC (CNRS-CEA-Météo France), <http://www.cnrs.fr/fr/changement-climatique-les-resultats-des-nouvelles-simulations-francaises-0>

7. https://ipbes.net/sites/default/files/ipbes_7_10_add.1_en_1.pdf

8. « *Si nous persistons dans cette voie, le futur de notre espèce est sombre* », « *L'appel de 1 000 scientifiques* : « *Face à la crise écologique, la rébellion est nécessaire* », Collectif, Le Monde, 20 février 2020.

« L'urgence écologique » et ses conséquences

2020 : l'extermination de masse¹ du vivant bat son plein : les estimations considèrent qu'il reste 15 ans à vivre aux récifs coralliens des Caraïbes et qu'au rythme actuel l'Amazonie sera entièrement déforestée dans 50 ans² ; l'Europe a perdu 80 % de ses insectes au cours des trois dernières décennies³ ; un tiers des oiseaux ont disparu des campagnes françaises en 15 ans⁴. Tandis qu'un fort changement de mentalité et une réduction majeure des émissions polluantes en vue de respecter les engagements les plus contraignants à ce jour nous placerait tout de même sur une trajectoire de réchauffement global de +3°C⁵, il paraît tout à fait crédible d'affirmer qu'un réchauffement global de plus de 5°C « ne peut plus être exclu si l'emballement actuel des émissions de gaz à effet de serre se poursuit », une température à laquelle « l'habitabilité » de la France serait largement « remise en question »⁶. Dix espèces s'éteignent chaque jour⁷. Et bientôt, sans doute, la nôtre⁸. Comment expliquer, dans ce contexte, que la recherche académique puisse encore être poursuivie sur des sujets entièrement déconnectés de ces enjeux ? Que les acteurs de la recherche universitaire puissent continuer, pleinement décomplexés, à revendiquer leur liberté de choix de sujet ? Est-il possible de considérer qu'en pareils cas de figure nous sommes en présence d'une forme de « non-assistance à planète en danger » ?

Enquêtant à la fois depuis et sur les milieux de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage, le présent article travaille à déconstruire neuf « stratégies cognitives de fuite » face à l'impératif éthique posé par la situation environnementale actuelle, avant de tirer les conclusions éthiques et politiques qui s'imposent. Ce faisant, la



« La démonstration voudrait tenter d'expliquer la large non-prise en compte des enjeux environnementaux dans la recherche en architecture. »

démonstration voudrait tenter d'expliquer la large non-prise en compte des enjeux environnementaux dans la recherche en architecture – ou plutôt, d'explicitier et déconstruire quelques-unes de ses causes probables.

Cette recherche est à lire au filtre de l'actualité nationale et internationale sur le sujet des « Déclarations d'urgence climatique » : de la déclaration par le Royaume-Uni le 1er mai 2019 à celle du Parlement européen le 28 novembre, en passant par les quelques « 1174 assemblées compétentes dans 23 pays » et les « réseaux représentant plus de 7000 institutions consacrées à l'éducation »⁹ qui ont d'ores et déjà déclaré « l'urgence climatique » à leur niveau. Une large vague de mobilisation publique qui s'est emparée tout particulièrement des milieux scientifiques. Outre les très larges mobilisations organisées depuis des décennies à ce sujet¹⁰, sur la seule année 2019 on compte plusieurs mobilisations internationales, appelant à « une large désobéissance civile pour « forcer » des actions pour le climat »¹¹ ou encore annonçant que « face à la crise écologique, la rébellion est nécessaire »¹². La plus spectaculaire de ces mobilisations étant peut-être le *Word Scientists' Warning of a Climate Emergency* publié le 5 novembre 2019 dans les colonnes de la très sérieuse revue *BioScience*. Co-signé par pas moins de 11 258 scientifiques accrédités en provenance de 153 pays, l'appel démarre par ces lignes explicites :

« Les scientifiques ont l'obligation morale d'alerter clairement l'humanité au sujet de toute menace catastrophique qui pourrait se présenter, et de « dire les choses comme elles sont ». Sur la base de cette obligation et des indicateurs graphiques ici présents, nous déclarons, dans cet appel co-signé par plus de onze mille scientifiques signataires en provenance de toute la planète, de façon claire et univoque, que la planète Terre est face à une urgence climatique »¹³.

C'est ce consensus international particulièrement explicite qui permet à la présente recherche de considérer « l'urgence climatique » à l'œuvre comme étant un « état de fait incontestable », n'ayant pas à être redémontré outre mesure. Cet appel montre aussi à quel point les communautés scientifiques de tous pays, de toutes cultures, de toutes disciplines ont déjà une conscience accrue de l'obligation morale qui leur incombe à cet égard. Nous permettant dès lors de nous interroger très directement : qu'en est-il de cette obligation morale dans les communautés scientifiques françaises de l'architecture, de l'urbanisme, du paysage ?

De nombreuses parutions récentes ont éclairé l'histoire des luttes environnementales, en témoignant notamment des manières dont, dès le XIXe, ce ne sont pas uniquement les scientifiques, mais aussi les politiques et même la société civile qui ont milité pour la question environnementale, s'engageant activement pour empêcher l'apparition ou le développement de nouvelles catastrophes industrielles autant que pour sensibiliser « l'opinion

9. Jouayed Célia, Guittard Juliette, « Les déclarations d'urgence climatique. Un outil purement politique ou un instrument juridique efficace et nécessaire ? », *EcoRev* n°48, *Luttes écologistes, une perspective mondiale*, 2020, p.175.

10. Kendall Henry W., « *World Scientists' Warning to Humanity* », *ucsusa.org*, 18 novembre 1992 (1700 signataires de haut vol). Une alerte actualisée vingt ans plus tard, avec plus d'écho encore : Ripple William J. et al., « *World Scientists' Warning to Humanity: A Second Notice* », *BioScience*, vol. 67, n°12, 13 novembre 2017, pp.1026-1028 (15 364 chercheur.e.s signataires en provenance de 184 pays).

11. Green Matthew, « *Scientists endorse mass civil disobedience to force climate action* », *Reuters*, 13 octobre 2019.

12. « L'appel de 1000 scientifiques : « Face à la crise écologique, la rébellion est nécessaire », *Le Monde*, 20 février 2020.

13. Ripple William J., Wolf Christopher, Newsome Thomas M., Barnard Phoebe, Moomaw William R. et al., « *World Scientists' Warning of a Climate Emergency* », *Bioscience*, 5 novembre 2019.



14. Voir notamment *Un boeuf dans la tempête. Biographie de Tanaka Shozo écologiste japonais*, Marseille, Wildproject, 2015 ; Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène*, Paris, Seuil, 2013 ; Jean-Paul Deléage, *Histoire de l'écologie*, Paris, Seuil, 1991 ; ou encore Jean-Baptiste Charcot et Jacques Liouville, « *La chasse aux cétacés dans l'Antarctique* », in *Les Grands textes fondateurs de l'écologie*, Flammarion, 2013, pp.79-89.

15. Pensons pour s'en convaincre, à la parution – pour la seule année 1972 ! – des ouvrages majeurs *A Blueprint for survival (The Ecologist)*, traduit la même année sous le titre *Changer ou disparaître. Plan pour la survie* chez Fayard), du « *Rapport Meadows* » *The limits to Growth* (paru sous le titre *Halte à la croissance ?* chez Fayard), ou encore de l'ouvrage de Barbara Ward et René Dubos *Nous n'avons qu'une seule Terre* (éd. Denoël).

16. « *Un autre monde est en train de naître devant nos yeux. Un autre esprit, dans nos façons de penser, d'espérer et d'avoir peur. L'angoisse écologique qui donne sa couleur au siècle nouveau n'annonce rien moins, pour notre civilisation, qu'un changement d'englobant. Ce fut l'Histoire, ce sera la Nature.* » Régis Debray, *Le siècle vert. Un changement de civilisation*, Paris, Gallimard, 2020.

17. Toubanos Dimitri, Villien Philippe (dir.), *Le Livre Vert*, RSP EnsaEco, 2019.

publique » sur ces problématiques¹⁴. A plusieurs égards, toutefois, il semble qu'en France au moins, le début des années 1970 ait pu marquer un tournant dans le développement de cette conscience critique à grande échelle – au regard, au moins, de la série de publications internationales et rapports de recherches retentissants parus en 1972¹⁵, des premières grandes manifestations populaires (Vélorution, Les Amis de la Terre, 22 avril 1972), des premières revues écologistes (La Gueule ouverte, 1972, Le Sauvage, 1973...) ou encore des premières candidatures politiques françaises (René Dumont, 1974) qui y naissent.

« La prise en compte des problématiques écologiques, toutefois, peut-elle rester optionnelle, peut-on encore la considérer comme une spécialisation thématique parmi d'autres possibles ? »



Ce n'est pourtant qu'assez récemment que les milieux de l'architecture nationaux ont « pris acte » du tournant civilisationnel¹⁶ déjà bien engagé. Parallèlement à quelques lois et normes thermiques, à la naissance de maîtrises d'ouvrage, promoteurs ou aménageurs consciencieux ici et là, les agences de maîtrises d'œuvre ont, elles aussi, tenté de réinventer quelques-unes de leurs exigences disciplinaires. Les institutions pédagogiques se sont dotées chacune de quelques enseignants et enseignements plus explicites sur la question, ou encore, depuis peu, d'un réseau thématique inter-établissement intitulé ENSAEco, dont le Livre Vert vient tout juste de paraître¹⁷. Du côté des milieux académiques de l'architecture, on pourrait aussi faire état de quelques appels à contribution s'orientant à l'occasion sur le sujet, ou de l'existence d'une thèse ou d'une autre se portant volontaire pour enquêter sur l'histoire, la sociologie ou la philosophie de l'architecture confrontée à la question écologique. Quelques « axes » de laboratoire commencent à s'orienter plus explicitement sur ces questions, en lien avec l'apparition de domaines de master portés sur la question. La prise en compte des problématiques écologiques, toutefois, peut-elle rester optionnelle, peut-on encore la considérer comme une spécialisation thématique parmi d'autres possibles ?

335



« Mais que penser enfin, moralement parlant, de ce quasi-silence disciplinaire au sujet de la situation écologique ? »



65





Dans tous ces milieux de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage – domaines civils, professionnels, pédagogiques, scientifiques – on s'accordera sans peine sur la lenteur, la timidité, le peu de radicalité, voire la quasi-marginalité de la pensée écologique en 2020. A mesure que l'écologie reste considérée comme une question subsidiaire à traiter en bonus après les fondamentaux disciplinaires, ces disciplines entrent chaque année un peu plus en décalage avec la métamorphose du monde et ses enjeux réels. Avec plus de cinquante ans de retard, des sujets tels que la réduction de la place de la voiture, l'agriculture urbaine, l'architecture bioclimatique, la place des habitant·e·s dans les projets, ou encore l'adaptabilité du bâti (re)sortent péniblement des débats, quand ils ne sont pas étouffés par le discours disciplinaire dominant : celui du maintien à tout prix de l'autonomie, des singularités, des privilèges, des prétentions et des valeurs supposées de l'architecte, de l'architecture et du « projet ». Mais que penser enfin, moralement parlant, de ce quasi-silence disciplinaire au sujet de la situation écologique ?

On s'interrogera, par comparaison : que penserait-on d'un agriculteur yéménite qui s'engagerait pleinement dans la culture expérimentale de plantes non-comestibles en pleine famine généralisée ? Ou d'un médecin syrien qui choisirait de se consacrer uniquement à l'étude de la pensée antique d'Hippocrate en pleine crise humanitaire ? Comment réagirions-nous à leur comportement si nous étions leurs confrères directs, voire, si nous étions directement impactés par ces famines ou guerres civiles supposées ? N'aurait-on pas spontanément envie de voir les compétences de ces deux acteurs mises au service du réel en souffrance qui les entoure ? Ne voudrait-on suggérer une réorientation de leurs travaux respectifs ? Pourrait-on rester cynique au point d'affirmer que la famine et la guerre civile attendront, le Savoir ayant une valeur universelle intrinsèque qui surpasse, moralement parlant, les morts et les souffrances qu'elles génèrent ?

On voudra peut-être répondre que la situation imposée par la crise écologique aux chercheurs en architecture n'est pas tout à fait comparable à ces exemples tant, dans ces deux cas : premièrement, on peut supposer l'agent éthique parfaitement conscient des désastres qui l'entourent et qu'il perçoit directement ; deuxièmement, il faut noter qu'il s'agit, à chaque fois, d'un désastre uniquement humain (famine, guerre civile) ; troisièmement, que le rôle et la catégorie d'action en société d'un agriculteur ou d'un médecin n'est pas tout à fait comparable à celui d'un chercheur universitaire, ou encore que la recherche n'a pas à rechercher d'effets immédiats.

Analysant ces réponses pour en éprouver la pertinence, la présente démonstration montrera en quoi ces raccourcis sont autant de stratégies intellectuelles fréquemment utilisées – plus ou moins explicitement – par les acteurs et actrices de la recherche pour dissocier leur situation de celles des exemples évoqués ; c'est-à-dire pour se dédouaner d'une quelconque faute morale. Ces trois pistes seront étudiées aux côtés de quatre autres réponses couramment entendues à ce sujet : (4) le repli derrière la « liberté » et « l'indépendance » législatives du chercheur ; (5) l'invocation du facteur « hasard » dans la méthode scientifique ; ou encore (6) l'idée que « l'Architecture » ne puisse être rendue responsable de ces maux, et donc, par voie de conséquence, n'ait pas non plus à en répondre.

Ces six pistes¹⁸ forment des clés d'entrées pour discuter des mécanismes ontologiques, psychologiques ou politiques qui pourraient porter les chercheur·es à refuser l'impératif moral posé par la situation écologique planétaire.

18. Deux autres argumentaires encore ont été évacués de la démonstration dans un souci de concision : d'une part celui voulant que ces discours soient déjà anciens (sous-entendant qu'il n'y aurait pas « d'urgence » sur le sujet) ; et, d'autre part, ceux décrivant la situation environnementale comme exagérément catastrophiste ou infondée. En appui sur les consensus scientifiques internationaux cités dans l'introduction de cet article, il semble possible de passer outre ces derniers types d'argumentaires, tant ils paraissent relever d'une doxa provocatrice allant à l'encontre de tous les constats, toutes les mesures, les observations et les démonstrations scientifiques internationales sur la question.



« Et si, premièrement, l'urgence environnementale était moins capable d'impacter nos pratiques de recherche, simplement parce que moins perçue ? »

L'imperception du phénomène, une excuse ?

Et si, premièrement, l'urgence environnementale était moins capable d'impacter nos pratiques de recherche, simplement parce que moins perçue ? Il faut reconnaître en effet que « l'urgence environnementale » n'est pas encore pleinement perceptible, émotionnellement parlant, au quotidien. Certes, des signaux indéniables de l'effondrement du vivant, ou du réchauffement climatique sont déjà présents dans nos vies. A titre d'exemple, qui voit encore son pare-brise couvert d'insectes écrasés quand il roule quelques heures en voiture, comme c'était encore le cas il y a 20 ans ? De même, les canicules à répétition et le recul des glaciers ne sont-ils pas des témoins locaux tout à fait perceptibles et éloquentes du changement à l'œuvre ? A l'évidence, ces conséquences de l'activité moderne sont encore éparses et discrètes à la fois ; elles constituent des signaux faibles du changement – peut-être encore trop faibles pour émouvoir, pour indigner.

337

19. Chan Esther, « Australia bushfires spark 'unprecedented' climate disinformation », phys.org, 10 janvier 2020, <https://phys.org/news/2020-01-australia-bushfires-unprecedented-climate-disinformation.html>

A l'occasion, des événements plus spectaculaires, d'une autre échelle, d'une autre puissance émotionnelle potentielle, défraient aussi la chronique. Pensons notamment aux gigantesques feux qui ont ravagés l'Australie en 2019, dont les images ont choqué dans le monde entier. Si l'origine anthropique de ces « mégafeux » a été largement démontrée, bon nombre d'études ont aussi informé les façons dont les grands médias ont très largement œuvré à la diffusion des thèses climatosceptiques et au déni de toute responsabilité humaine à cet égard¹⁹ empêchant largement la prise de conscience (inter)nationale qui aurait pu découler de cette catastrophe environnementale sans précédent. C'était juste avant que la pandémie de Covid-19 ne nous fasse complètement oublier cette catastrophe. Et que ne se reproduire le scénario, les études scientifiques attestant toutes de la responsabilité du système économique et social actuel dans la multiplication du nombre de pandémies au XXI^e siècle²⁰...

La production intellectuelle de Kirkpatrick Sale interroge justement la possibilité d'un dialogue entre moralité et échelle. Dans *L'art d'habiter la Terre, la vision biorégionale*, l'auteur s'interroge sur la relation entre moralité et perception,

20. « Il est incontestable que, de nos jours, les épidémies émergent plus fréquemment, se répandent plus rapidement et plus loin qu'auparavant (...). Les facteurs explicatifs sont nombreux et divers : l'intensification de la mobilité humaine et mercantile, la multiplication des conflits, les changements dans les pratiques agricoles ou de production alimentaire, l'urbanisation, la démographie ou encore les conditions de vie jouent un rôle dans l'amplification de la transmission », Mathis Margaux, Briand Sylvie, « Le changement climatique, les épidémies et l'importance de la médecine des voyages », *Revue Médicale Suisse*, volume 15, 2019, pp.898-900. Voir aussi et surtout le rapport de l'*Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services* (IPBES) sur la question : Daszak Peter et al., *Workshop Report on Biodiversity and Pandemics of the Intergovernmental Platform on Biodiversity and Ecosystem Services*, IPBES secretariat, Bonn, Germany, 2020. DOI:10.5281/zenodo.4147317. https://ipbes.net/sites/default/files/2020-12/IPBES%20Workshop%20on%20Biodiversity%20and%20Pandemics%20Report_0.pdf

67





questionnant la possibilité d'agir correctement face à des enjeux dont nous n'avons ni la perception, ni parfois la connaissance²¹. La réponse à cette aporie réside, pour le théoricien décentraliste, dans l'échelle et la juste mesure : « Le seul moyen pour que les gens adoptent un « bon comportement » et agissent de manière responsable, c'est de mettre en évidence le problème concret, et de leur faire comprendre leurs liens directs avec ce problème – et cela ne peut être fait qu'à une échelle limitée »²². En proposant de revenir à une échelle d'action, de réflexion et de pensée en lien direct avec la corporéité humaine, Sale s'inscrit ici dans une lignée théorique allant de Leopold Kohr à Ernest Friedrich Schumacher ou Ivan Illich, et qui se poursuit aujourd'hui en France via des philosophes comme Jean-Pierre Dupuy²³, Olivier Rey²⁴ ou Thierry Paquot²⁵. Parallèlement, le père fondateur de l'éthique environnementale Holmes Rolston III insiste pour sa part sur les relations entre éthique environnementale et esthétique environnementale, soulignant la pertinence de la connaissance scientifique dans l'appréciation, et finalement la protection de la nature²⁶.

Voilà deux approches théoriques pouvant expliquer une part de l'inaction, du silence contemporain : parce que les phénomènes nous resteraient hors d'échelle, supraliminaires ou infraliminaires²⁷, ou bien en ce qu'ils nous seraient inconnus ou imperceptibles, esthétiquement parlant, nous en resterions étrangers, éloignés, et, dès lors, peu capables et peu motivés à la fois pour travailler sur leurs états et leurs devenirs.

Comme l'a bien démontré, hélas, le philosophe Hans Jonas, impossible de s'arrêter à ces constats pour prendre en compte la responsabilité spécifique qui se pose à notre époque : une responsabilité s'appliquant à la fois à une échelle globale nous dépassant nécessairement, et en même temps à un avenir obligatoirement incertain et imperceptible. D'où son appel pour une « éthique du futur », formulé dès 1978 avec la parution du *Principe responsabilité*²⁸, qui, prônant une « transformation nécessaire de l'éthique »²⁹, reformule les impératifs

21. « Il y a peu, le département de philosophie d'une grande université m'a invité à participer à un colloque sur les « Réactions éthiques face aux menaces environnementales » - ou quelque chose du genre -, pendant lequel j'ai été forcé d'assister à plusieurs (...) interventions qui présentaient les solutions moralement correctes à des problèmes tels que la faim dans le monde, les espèces en voie de disparition ou la diminution des ressources. J'ai pu voir qu'un bon nombre des auditeurs étaient aussi abasourdis que moi par ces conférences (...) : comment en effet pourrait-on attendre des gens qu'ils soient moraux, alors que la majorité d'entre eux ne peut envisager le moindre lien entre ces sujets et leur propre vie ni concevoir que leur comportement personnel puisse avoir un impact dessus ? » Kirkpatrick Sale, *L'art d'habiter la Terre*. La vision biorégionale, Marseille, Wildproject, 2020, p.87.

22. *Ibidem*, p.88.

23. Ingénieur et philosophe ayant travaillé un temps avec Illich sur l'idée de « seuil de contreproductivité » et auteur du remarquable *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2004.

24. Rey Olivier, *Une question de taille*, Paris, Stock, 2014.

25. Paquot Thierry, *Mesure et démesure des villes*, Paris, CNRS, 2020.

26. « Car, après tout, moins nous en savons sur la nature, et plus il nous est difficile de la sauver pour ce qu'elle est en elle-même, intrinsèquement – et même de considérer que nous avons tout simplement le devoir de la sauver. En réalité, si nos connaissances sont limitées, il peut se révéler difficile de valoriser la nature, ne serait-ce que de façon instrumentale. Comment pourrions-nous valoriser correctement une réalité que nous ne connaissons pas correctement ? » Holmes Rolston III, « *Nature réelle : la nature est-elle une construction sociale ?* », trad. Afeissa Hicham-Stéphane et Madelin Pierre, dans *Holmes Rolston III, Terre objective. Essais d'éthique environnementale*, Paris, Dehors, 2018, p.261-262.

27. Concept défini par Günther Anders, notamment dans *L'obsolescence de l'homme*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2001 (p.292 et suivante). Le philosophe définit simplement cette idée dans un entretien donné plusieurs décennies plus tard : « J'appelle "supraliminaires" les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme » ; Anders Günther, *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*, Paris, Allia, 2010, p.71.

28. Jonas Hans, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (1979), Paris, Flammarion, 2013.

29. « Mon affirmation est que par suite de certains développements de notre pouvoir l'essence de l'agir humain s'est transformée ; et comme l'éthique a affaire à l'agir, l'affirmation ultérieure doit être que la transformation de la nature de l'agir humain rend également nécessaire une transformation de l'éthique » Jonas Hans, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (1979), Paris, Flammarion, 2013, p.21

30. « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la Permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre » ; ou pour l'exprimer négativement : « Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie » ; ou simplement : « Ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur terre » ; ou encore, formulé de nouveau positivement : « Inclus dans ton choix actuel l'intégrité future de l'homme comme objet secondaire de ton vouloir » Hans Jonas, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (1979), Paris, Flammarion, 2013, p.40





31. Voir Billier Jean-Cassien, *Introduction à l'éthique*, Paris, PUF, 2014.

éthiques kantien sur des bases globales et futuristes à la fois³⁰. De nombreuses philosophies ont, depuis Hans Jonas, mis en débat les enjeux et les paradoxes de ce constat pour les différentes voies de l'éthique – qu'elle soit « déontologique », « conséquentialiste » ou qu'elle relève de « l'éthique des vertus »³¹ –, tant et si bien que les idées de responsabilité ou d'éthique du futur sont devenues des cadres de référence pour les débats sur l'éthique à l'ère anthropocène.

L'individu est-il capable de s'autoréguler face à une menace qu'il ne perçoit pas directement, ou un système politique et social englobant doit-il le contraindre dans le sens de la moralité ? Tandis que les conséquences théoriques et pratiques de ces débats ne sauraient entrer dans le cadre de la présente réflexion, reste une question prégnante pour notre affaire : pourquoi la communauté scientifique, pourtant bien habituée à abstraire, à théoriser, à prendre du recul, voire à argumenter hors-sol, pourrait-elle soudain se réfugier derrière l'argument d'une imperceptibilité de ses objets, cadres ou problématiques d'étude ? Après tout, la socio-histoire des communautés architecturales de la Renaissance est-elle véritablement plus concrète, plus perceptible, plus sensible, plus accessible que la disparition accélérée des hérissons de nos écosystèmes urbains ? A bien y regarder, l'argument de « l'absence de positionnement moral par imperception sensible » semble bien étonnant s'il doit concerner le travail de chercheur.e.s bien habitués à percevoir les enjeux conceptuels, l'importance théorique, la nécessité éthique de la connaissance sur des situations passées ou abstraites, bref, sur des choses tout sauf directement perçues par l'affect, le corps et les sens incarnés. Pourquoi alors considérer sérieusement que cette absence de perception directe devrait être à l'origine du désintérêt, voir du mépris de certain·es pour cette injonction morale à travailler sur l'urgence écologique contemporaine ? Seule réponse possible : l'imperception n'est pas une excuse donnée consciemment par la communauté, mais la cause inconsciente de leur absence de prise au sérieux du sujet...

339

« L'urgence environnementale
serait-elle donc moins capable
d'impacter nos pratiques de
recherche, simplement parce qu'elle
concerne un « non-humain » à faible
valeur intrinsèque pour le ou la
chercheur·e ? »





Un anthropocentrisme moderniste, technophile et progressiste généralisé

Deuxièmement, il faut prendre tout autant au sérieux l'argument voulant que les catastrophes engendrées par l'urgence écologique ne soient pas, pour l'heure, principalement humaines. Ce qui amène invariablement à porter le débat sur la valeur morale que nous accordons à la vie non-humaine : une question inévitable s'il s'agit de comprendre la responsabilité morale que nous pensons devoir endosser face à l'effondrement du vivant, actuel et à venir, en tant que chercheurs capables de produire des connaissances pouvant nourrir les débats, actions et réflexions à ce sujet. L'urgence environnementale serait-elle donc moins capable d'impacter nos pratiques de recherche, simplement parce qu'elle concerne un « non-humain » à faible valeur intrinsèque pour le ou la chercheur·e ? C'est à un anthropocentrisme très fort qu'il faut s'accrocher pour soutenir de la sorte que les vies non-humaines n'ont aucune valeur et que l'anéantissement écologique généralisé actuel n'est pas un problème moral en soi. Un anthropocentrisme non seulement moderniste mais aussi nécessairement spéciste, s'il doit s'agir d'exclure les êtres vivants non-humains de l'échelle morale, par-delà leur animalité³², leurs attributs d'être sensible, doués d'intelligence, de culture, leur droit à la vie et à pouvoir mener une vie digne, leur capacité à se comporter en citoyens d'un monde multispéciste³³ – bref, la façon dont leur vie ne saurait être qu'un moyen au service d'une fin humaine supérieure, mais doit aussi être considérée comme une fin en soi, avec ses propres valeurs intrinsèques inaliénables³⁴. Par-delà, l'impressionnante somme philosophique sur le sujet animaliste depuis la parution de la *Libération animale* de Peter Singer³⁵, il faut rappeler à nouveau à quel point *Le principe responsabilité* d'Hans Jonas reste un texte lui aussi incontournable sur la question³⁶.

32. Dominique Lestel, *L'animalité : essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, 1996.

33. Sue Donaldson, Will Kymlicka, Zoopolis. *Une théorie politique des droits des animaux*, Paris, Alma, 2016.

34. Corine Pelluchon, *Manifeste animaliste. Politiser la cause animale*, Paris, Alma, 2017.

35. Peter Singer, *La libération animale* (1975), Paris, Payot, 2012.

« Nous devons aujourd'hui reconnaître l'indissociabilité des devenir du vivant humain et non-humain. »

36. « Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt « de l'homme » - que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique du passé ne vaut plus ? (...) Cela voudrait dire chercher non seulement le bien humain mais également le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire étendre la reconnaissance de « fins en soi » au-delà de la sphère de l'homme (...). Aucune éthique du passé (mise à part la religion) ne nous a préparés à ce rôle de chargés d'affaires – et moins encore la conception scientifique de la nature. Cette dernière nous refuse même décidément tout droit théorique de penser encore à la nature comme à quelque chose qui mérite le respect puisqu'elle réduit celle-ci à l'indifférence de la nécessité et du hasard et qu'elle l'a dépouillée de toute la dignité des fins. Et pourtant : un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée. » Jonas Hans, *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion, 2009 (1979), pp.34-35.



38. Barrau Aurélien,
conférence au *Global Po-
sitive Forum*, 3 décembre
2019.

Par-delà ce débat, sur lequel chacun positionnera sa croyance, entre écocentrisme, zoocentrisme, anthropocentrisme, sociocentrisme et bien d'autres modèles encore : même anthropocentrés, nous devons aujourd'hui reconnaître l'indissociabilité des devenirs du vivant humain et non-humain. Nous ne survivrons pas sans les écosystèmes : la destruction du vivant et des écosystèmes a d'ores et déjà un impact dévastateur sur nos sociétés – impact qui ne fera qu'augmenter à mesure que se poursuivra la destruction accélérée de la biosphère. En quoi l'anthropocentrisme doit donc se doubler, pour pouvoir s'établir solidement dans la psyché individuelle et collective, d'une forte croyance dans l'idée que la civilisation occidentale-moderne puisse être maintenue en vie, coûte que coûte, par la technologie. Comme si, quel que soit l'état de la planète, le progrès civilisationnel nous permettrait toujours de nous en sortir. Alors que, comme le rappelle bien le scientifique et militant Aurélien Barrau, « aujourd'hui, la corrélation entre la croissance du PIB et la dévastation écologique est un fait scientifique acté »³⁸ : c'est tout le fonctionnement sociétal basé sur l'articulation entre croissance économique, production industrielle et consommation de masse qui peut être mis en cause s'il s'agit d'expliquer l'accélération des destructions environnementales mesurées depuis plusieurs décennies.

Cette idéologie moderne-productive-progressiste constitue exactement la croyance qu'ont bien déconstruit et réfuté, chacun à leur manière, des courants philosophiques, politiques, et sociaux aussi variés que l'éthique environnementale, l'écologie sociale, l'écologie profonde, le biorégionalisme, le décentralisme, la décroissance, l'éco-anarchisme, le convivialisme, la théorie du low-tech, la collapsologie, la technocritique ou encore le territorialisme – parmi une multitude d'autres courants encore. Et c'est à l'ensemble des arguments de cette littérature internationale longue de plusieurs décennies de débats et de centaines d'ouvrages qu'il faut renvoyer les tenants de cette croyance anthropocentriste dans le progrès technique. Une démonstration que cet article n'a pas les moyens d'opérer ici outre ce renvoi expéditif, mais néanmoins fondamental.

341

« L'urgence environnementale serait-elle moins capable d'impacter nos pratiques de recherche simplement parce que la recherche serait de toute façon déconnectée du monde et ses besoins, utile à la société dans un autre espace-temps que celui, concret, de l'ordinaire et ses souffrances sur lesquels elle ne saurait agir ? »





Si la recherche était incapable, alors pourquoi faudrait-il encore de la recherche ?

Lorsqu'il doit être question de s'engager, en tant que chercheur, dans la question environnementale, on entend troisièmement remettre en cause la capacité de la recherche à agir en ce sens. Dit de manière synthétique, les chercheurs n'auraient pas de capacité d'action directe – sous-entendu ne devraient pas avoir une telle action directe –, et leur rôle ne serait pas aussi concret et direct que celui des paysans et médecins de nos deux exemples introductifs. Si c'est une évidence que de le dire, cela sous-entend-il nécessairement que la recherche ne peut pas agir, qu'elle ne doit pas agir, face à une situation morale donnée ? Ou encore : l'urgence environnementale serait-elle moins capable d'impacter nos pratiques de recherche simplement parce que la recherche serait de toute façon déconnectée du monde et ses besoins, utile à la société dans un autre espace-temps que celui, concret, de l'ordinaire et ses souffrances sur lesquels elle ne saurait agir ?

On touche alors à un paradoxe certain, puisque cette réponse vise à retirer à la recherche en architecture, en urbanisme et en paysage un tel ensemble de capacités de réflexions et d'actions, d'influence symbolique, d'impact sociétal, un tel poids théorique et pratique, une telle portée cognitive et opérationnelle, bref, un tel intérêt en définitive, qu'on voit mal encore pourquoi il y aurait un quelconque sens à continuer même, dans ce cadre de croyance, à être chercheur.e, quel que soit le sujet.

A retrouver aujourd'hui la clarté des résultats des enquêtes menées au début des années 1970 par le mathématicien Alexander Grothendieck – qui montrent bien à quel point très peu de chercheur-es savent, en définitive, pourquoi chercher, pourquoi ils font de la recherche, ou encore pourquoi faudrait-il en faire³⁹ –, on comprend mieux comment une telle réponse peut être formulée par les chercheur-e-s eux-mêmes : après tout, si ne voit pas bien « à quoi sert » la recherche, il n'est pas difficile, en suivant, de retirer à cette recherche toute forme « d'utilité »...

C'est oublier, hélas, l'absurdité d'opposer recherche et action – ne serait-ce que parce qu'une recherche-action est possible ou parce que la recherche nourrit l'action (disciplinaire, politique, pédagogique, citoyenne, etc.), et vice versa. En effet, tout état des lieux sérieux au sujet des recherches pouvant être considérées comme des « recherches en architecture, urbanisme et paysage »⁴⁰ fera apparaître deux conclusions. Premièrement, il est tout à fait impossible d'opposer « recherche » et « action », la recherche contribuant, nourrissant, déplaçant, aidant (etc.) l'action – quand elle n'est pas elle-même une action engagée ; autant que les acteurs de l'action peuvent être eux-mêmes des chercheurs par ailleurs, nourrir la recherche de leur pratique, voire confronter les hypothèses ou résultats de celle-ci. « Chercher » peut donc signifier « agir », et vice versa, l'action est sans doute à considérer à la fois comme une part incontournable de la recherche et comme complémentaire de celle-ci. Deuxièmement, au regard des différents travaux de recherche déjà menés dans notre champ, il semble très difficile, voire impossible de faire état d'une catégorie, d'une méthode, d'un type, d'une modalité ou d'un cadre de recherche qui ne puisse être valable, utile, fort, pertinent face à l'urgence écologique. Il n'y a donc pas, a priori, de stratégie de recherche qui ne puisse être utile. Deux conclusions qui portent chacune à montrer à quel point l'impératif éthique ne saurait être considéré comme excluant pour la recherche en architecture. Parce qu'il permet à l'inverse une inclusion maximale, cet enjeu moral reste une dynamique à saisir pour chacun et chacune depuis ses propres positions.

39. « Depuis un an ou deux je me pose des questions et je prends toute occasion de rencontrer des scientifiques pour soulever ces questions, en particulier : « pourquoi faisons-nous de la recherche scientifique ? ». Et la chose extraordinaire c'est de voir à quel point mes collègues sont incapables de répondre à cette question. En fait, pour la plupart d'entre eux, simplement, la question est si étrange, si extraordinaire, qu'ils refusent même de l'envisager ; en tout cas ils hésitent énormément à donner une réponse, quelle qu'elle soit. » Alexander Grothendieck, Conférence au CERN, 1972

40. Etant entendu en cela qu'« il importe de ne pas confondre « recherche architecturale » et « recherche par le projet », pour autant, a minima, que la discipline architecturale ne saurait se résoudre à l'activité de projet. », Mathias Rollot, *La recherche architecturale. Repères, outils, analyses*, Montpellier, L'Espérou, 2019, p.281.



41. « [#Coronavirus] Canard Bruno, « La science ne fonctionne pas dans l'urgence et l'immédiat », entretien avec Benjamin Grinda, Jeudi 19 mars 2020, La Marseillaise.fr.

Interrogeons-nous aussi : si l'architecture, l'urbanisme, le paysage ne s'intéressent pas aux problèmes posés par leurs pratiques et aux solutions offertes par leurs méthodes et leurs savoirs propres, alors qui le fera ? On voudra peut-être insister sur la nécessité du temps long de la recherche, nécessairement théorique avant d'être opérationnelle, toujours un peu fondamentale avant d'être appliquée. La crise globalisée de la Covid-19 l'a en effet bien montré : « La science ne fonctionne pas dans l'urgence et l'immédiat »⁴¹. Mais rappeler ceci est tout sauf un appel au désintéressement de la science au regard des sujets importants. Au contraire, il est question d'y défendre l'intérêt fondamental de financer des recherches scientifiques sur le long terme, par exemple en ce qu'il faut « maintenir un effort de recherche constant » pendant des années pour qu'un médicament puisse voir le jour. De même, c'est bien le temps long et l'hyperspécialisation sur des sujets théoriques pointus qui peut permettre, le moment venu, de constituer des conseils scientifiques d'experts pour conseiller l'action politique ou informer la population. Nulle opposition n'est à mettre à jour entre recherche fondamentale, temps long de la recherche, intérêt et utilité de la science. Du reste, il est difficile de se réfugier derrière l'argument d'une valeur intrinsèque, universelle et intemporelle du Savoir au sein d'une civilisation n'étant pas certaine de pouvoir survivre plus d'un siècle aux destructions qu'elle a elle-même causées...

La sacro-sainte « liberté » du chercheur

42. Article L. 952-2 du code de l'éducation, reprenant l'article 34 de la loi d'orientation de l'enseignement supérieur no 68-978 du 12 novembre 1968

43. Brechenmacher Frédéric, Foessel Michaël, « *Argumentaire du séminaire « éthique de la recherche »* », Laboratoire interdisciplinaire d'humanités et de sciences sociales de l'X (LinX), Paris, 2017.

44. « Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde ». Déclaration universelle des droits de l'Homme du 10 décembre 1948.

45. <http://www.fondation-droit-animal.org/la-fondation/declaration-universelle-droits-de-lanimal/>

46. https://www.lemonde.fr/planete/article/2017/03/20/la-nouvelle-zelande-dote-un-fleuve-d-une-personnalite-juridique_5097268_3244.html

Quatrièmement, il faut prendre au sérieux l'insistance à rappeler la sacro-sainte « liberté du chercheur », voulant, légalement parlant, que rien ne puisse jamais lui être imposé :

« Les enseignants-chercheurs, les enseignants et les chercheurs jouissent d'une pleine indépendance et d'une entière liberté d'expression dans l'exercice de leurs fonctions d'enseignement et de leurs activités de recherche, sous les réserves que leur imposent, conformément aux traditions universitaires et aux dispositions du présent code, les principes de tolérance et d'objectivité.⁴² »

Utilisée comme argument pour répondre à l'exigence éthique imposée par la situation écologique, cette « pleine indépendance » et « entière liberté » est à voir comme une autre stratégie de fuite encore face à la contemporanéité : fuite face à cette nouvelle responsabilité écologique qui n'est pourtant ni la première, ni la dernière exigence éthique à s'imposer aux chercheurs.e.s – et qui n'est donc nullement incompatible avec ce principe légal d'indépendance et de liberté. En effet, il faut le rappeler : « quelle que soit sa discipline, un chercheur est confronté à des questions éthiques, que celles-ci se bornent au champ de son expérimentation ou portent plus loin lorsque les effets attendus de cette dernière sont importants en matière sociale, industrielle, médicale, etc. »⁴³. Bien au-delà d'une possible opposition entre liberté, indépendance, responsabilité, c'est d'ailleurs la reconnaissance de la dignité d'autrui et de nos devoirs envers cet autre qui constitue le fondement même de l'idée de liberté⁴⁴. Tout l'enjeu étant désormais de prendre conscience de l'ouverture de cette vision anthropocentrée du « droit » à d'autres formes de vie, voire d'« éléments terrestres » : ainsi une très officielle *Déclaration universelle des droits de l'animal* a été ouverte à Paris en 1978 à la Maison de l'Unesco⁴⁵, ainsi les auteurs de l'ouvrage *Zoopolis* proposent-ils d'ouvrir le champ de la citoyenneté aux animaux non-humains, ainsi la Nouvelle-Zélande a-t-elle tout récemment doté un fleuve d'une personnalité juridique⁴⁶, etc.

343





Comme le relève très justement Chloé Gautrais dans son enquête intitulée *Responsabilité de l'architecte face à l'urgence écologique*, la « responsabilité » dont il est question n'est certes, pour l'heure, qu'un impératif symbolique :

« La responsabilité de l'architecte est aussi écologique. C'est une responsabilité au sens social du terme, ne relevant à ce jour ni d'une responsabilité civile, ni pénale, ni déontologique. Elle serait d'ordre civil si la biosphère était considérée comme « autrui » par le Code Civil. Elle serait d'ordre pénal si les règles d'urbanisme et de construction étaient rédigées de telle sorte à privilégier une souplesse d'adaptation au lieu, tout en étant clairement engagées sur des fins que l'on pourrait qualifier d'écologiques et tout à fait rigides quand au respect de ces fins. Elle serait d'ordre déontologique si le soin au milieu, à travers le domaine de la construction, figurait dans les missions réglementées de la profession, et si ce milieu se voyait considéré dans cette perspective comme un « acteur » envers lequel une série de droits et de devoirs s'exercent, sur le même modèle que ceux qui s'exercent avec les clients, les confrères, l'Ordre et les administrations publiques. »⁴⁷

Dès lors, faut-il vraiment souhaiter que cette « responsabilité » en vienne à revêtir un sens juridique plus contraignant ?

47. Gautrais Chloé, *Responsabilité de l'architecte face à l'urgence écologique. Impact des problématiques environnementales dans la pratique de la maîtrise d'oeuvre*, mémoire d'Habilitation à la Maîtrise d'Oeuvre en son Nom Propre, sous la direction de Julien Choppin, Ecole d'Architecture de la Ville et des Territoires Paris-Est, 2020, p.29.

« Doit-on considérer que c'est là la meilleure méthode pour obtenir des découvertes-clés : s'en remettre au hasard ? »

La recherche avance-t-elle vraiment sous l'effet du hasard le plus pur ?

C'est une ineptie que de vouloir concentrer les recherches sur un sujet car, entendra-t-on répondre cinquièmement, on sait bien que beaucoup de grandes découvertes scientifiques ont été le fruit du hasard. Il ne faut donc pas restreindre la recherche à ces préoccupations environnementales, car les meilleures avancées à ce sujet pourraient aussi bien provenir de recherches a priori sans rapport avec la question écologique. Que penser de cette réponse spéculative ? En effet, c'est un fait avéré, quelques découvertes-clés seraient bien le fruit d'un certain inattendu, d'un accident, voire à l'occasion d'un échec. Mais peut-on, doit-on pour autant considérer que c'est là la meilleure méthode pour obtenir des découvertes-clés : s'en remettre au hasard ?

Il faut dire tout d'abord que ces découvertes nées d'accidents sont peut-être surtout les exceptions confirmant la règle, de rares anecdotes qui se transmettent de génération en génération pour déconstruire de façon amusante l'a priori du



chercheur maîtrisant son sujet ; il est question d'heureuses exceptions de l'histoire des sciences plutôt que de la condition première de la progression scientifique. Ensuite, à bien y regarder, force est de constater que ces cas historiques ne sont pas tout à fait des « hasards », mais plutôt des situations de recherche tout à fait sérieuses, simplement perturbées par un imprévu créateur. L'analyse des cas les plus connus révèle en effet que les conditions de possibilité de ces découvertes ont nécessité avant tout un cadre de travail et un ensemble de méthodes, outils, compétences et intérêts scientifiques, et en suivant et dans une moindre mesure, une infime part de chance saisie par un chercheur rigoureux et attentif.

A titre d'exemple, relevons que si en 1928 Alexander Fleming découvre bien la pénicilline « par accident », en rentrant de vacances, grâce à la moisissure laissées sur ses boîtes de Petri, on n'oubliera pas qu'il ne s'agit pas là tout à fait d'un « hasard » : Fleming travaille depuis plusieurs années sur l'action antibiotique du lysozyme, passant ses journées à cultiver et observer l'action de bactéries staphylocoques en laboratoire, proche d'un autre chercheur travaillant pour sa part sur le *penicillium notatum*. Si la découverte est donc bien due à un transfert non maîtrisé entre une pailleasse et l'autre, elle est avant tout due à l'existence du cadre rigoureux du laboratoire et ses paillasses, ainsi qu'à l'attention, la curiosité et la compétence de Fleming retrouvant son espace de travail transformé et sachant l'analyser correctement dans le sens de son intérêt pour les antibiotiques. Sans parler du fait qu'il faudra ensuite plus d'une décennie à Fleming pour tenter de construire une forme stable de la « pénicilline », sans succès, et finalement l'intervention d'une équipe d'Oxford pour parvenir enfin à la découverte telle que nous l'imaginons. Difficile, dans ce contexte précisé, d'affirmer que Fleming aurait découvert la pénicilline « par hasard »...

345

Cet exemple illustre peut-être bien la difficulté consistant à refuser l'enjeu écologique contemporain au moyen de « l'argument de la science hasardeuse ». Tout comme il semble difficile de trouver une propriété antibactérienne sans être un biologiste compétent et préoccupé par la question bactériologique – fût-ce par hasard –, il semble tout aussi difficile d'imaginer faire progresser l'état des connaissances sur, par exemple, l'architecture bioclimatique, sans être un chercheur compétent et préoccupé par les questions d'architecture et de bioclimatisme – fût-ce par hasard. Autrement dit encore, l'important pour découvrir la gravité n'est pas de se promener dans un verger et regarder les pommes tomber, mais plutôt d'être Isaac Newton !

En fait, ces développements nous ramènent inlassablement à une question plus fondatrice encore, qui concerne le principe même de la « recherche » : comment d'un côté pourrait-on chercher ce qu'on ne connaît pas, et comment, d'un autre côté, pourrait-on savoir qu'on a trouvé la chose quand c'est le cas (puisque nous ne savons pas ce qu'elle est) ? Il revient à un célèbre dialogue de Platon⁴⁸, où Ménon et Socrate débattent de la possibilité même de la recherche comme principe, d'avoir posé en premier ce paradoxe, qui sera nommé par la suite le paradoxe de Ménon ou « paradoxe de la recherche ». Ce paradoxe antique raisonne toutefois bien étrangement avec notre contemporain bureaucratique, si préoccupé par ses problématiques d'attractivité, de productivité, de rentabilité,

48. Platon, *Ménon*, env. -390/-380 av. J.-C., 80 e.

49. « Le paradoxe de la recherche, entamé par Platon dans le *Ménon*, se situe aujourd'hui dans un programme de recherche où tout serait déjà dévoilé, transcrit dans ses lignes majeures, comme si un tel processus était d'emblée sous le signe de la nullité, ou de la neutralité, en se limitant à exploiter ce qui était acquis dès le début. On cherche, en somme, ce que l'on a déjà trouvé, de manière que l'on aurait pu se dispenser de chercher. [...] Le projet de recherche doit être plus qu'un projet pour devenir acceptable par ses pairs. Il s'agit plutôt d'un rapport où la recherche est déjà balisée, orientée, de préférence en respectant les contraintes du jour avec une habileté diplomatique. [...] Il s'agit de payer à l'avance conceptuellement les crédits sonnants et trébuchants que l'on estime vous accorder, avec magnificence, d'après votre mérite et votre excellence. », Morim de Carvalho Edmundo, *Paradoxe sur la recherche* – I. Sérendipité, Platon, Kierkegaard, Valéry. Variations sur le paradoxe 5, Volume 1, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 9.



de stabilité ou encore de prévisibilité presque totale de la recherche⁴⁹. Or, c'est dans ce contexte actuel qu'est plongée la totalité (ou presque) de la communauté des chercheur.e.s en architecture. Difficile de croire, dans un tel environnement, qu'elle puisse être à ce point attachée à la valeur du hasard – ou alors, certes, comme antidote à l'absurdité du paradigme technocratique !

De même, comment penser accuser l'exigence éthique environnementale de réduire, plus encore que ces conditions postmodernes dans lesquelles le savoir est à ce point instrumentalisé⁵⁰, la part du hasard, de la découverte inattendue, de la « sérendipité » ? Il n'est nullement question de penser ici restreindre ou fixer à l'avance, ni les modalités, ni les cadres, ni les méthodes, ni les sujets, ni les champs, ni les outils, ni les corpus d'étude et les cadres d'analyse qui font la recherche architecturale, urbaine et paysagère d'aujourd'hui. Les seules choses mises en mouvement par l'appel moral environnemental – et ce n'est certes pas un point de détail –, semblent plutôt être les finalités et les enjeux de ces recherches en tout genre ; leur intérêt, leur sens, leur raison d'être.

Pour le dire au moyen d'exemples concrets : continuons à travailler sur Viollet-le-Duc si nous le pensons utile, mais faisons-le en tant que nous croyons cette problématique capable de répondre de façon pertinente à ces enjeux actuels cruciaux. Poursuivons nos enquêtes sur le rapport à l'artisanat et l'industrie des Smithson, du moins tant que nous pouvons dire clairement à quel point cette recherche est pertinente face aux impératifs moraux de notre contemporain en souffrance. Ou encore analysons plutôt, si nous le voulons, les rapports entre sociologie et architecture dans l'après-guerre, en tout cas tant que nous pouvons démontrer que cela pourra aider, d'une manière ou d'une autre, à réduire l'époque de l'anthropocène qui s'ouvre pour la rendre « la plus brève possible »⁵¹ ! Et cela, de façon consciente, voire argumentée. En effet, si le hasard est bien une part incontournable de la vie et ses évolutions⁵² ; quoique l'incertitude soit bien « le domaine de la personne morale est le seul sol dans lequel la moralité pourra germer et fleurir »⁵³ ; même si l'étonnement est bien à l'origine de la philosophie elle-même⁵⁴ ; et bien que l'idée de « découverte » est bien l'objectif de tout processus de recherche : cela n'en empêche nullement la plus simple logique de rappeler qu'on ne trouve que rarement ce qu'on ne cherche pas ! Sans quoi d'ailleurs il n'y aurait ni « recherche », ni « science », et l'histoire des idées progresserait seule, au gré du hasard, d'une personne à l'autre. Auquel cas bon nombre de paysans auraient découverts et formulé la théorie de la gravité plutôt qu'un astrophysicien moderne – le ridicule de l'idée parle pour lui-même.

Il faut le rappeler : s'il importe bien de parler de sérendipité et de prendre très au sérieux cette dernière dans le processus de recherche scientifique, c'est bien en ce que celle-ci se travaille, se cherche, se construit ! Forgé par l'écrivain anglais Horace Walpole en 1754, le concept de *serendipity* doit désigner une « sagacité accidentelle », l'art de découvrir des choses à la fois « par accident et sagacité »⁵⁵. Ainsi la chercheuse Sylvie Catellin propose-t-elle en 2014 de définir la sérendipité par « l'art de découvrir ou d'inventer en prêtant attention à ce qui surprend et en imaginant une interprétation pertinente. »⁵⁶. On le voit, une fois de plus : tout l'enjeu réside dans la conduite de la déprise⁵⁷ autant que de la maîtrise, dans l'attention à l'imprévu autant qu'à l'attendu, dans la construction du sens partout où il peut se trouver. Bref, une fois de plus : un « art de découvrir ou d'inventer en prêtant attention » qui n'a pas grand-chose à voir avec le pur hasard...

50. Lyotard Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

51. « Je pense que notre travail est de faire que l'Anthropocène soit aussi court / mince que possible et de cultiver, les uns avec les autres et dans tous les sens imaginables, des époques à venir capables de reconstituer des refuges. » Donna Haraway, <https://www.multitudes.net/anthropocene-capitalocene-plantationocene-chthulucene-faire-des-parents/>

52. Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité : Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970.

53. *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, Paris, Flammarion-Climats, 2009, p.77.

54. « D'un philosophe ceci est le pathos : l'étonnement. Il n'existe pas d'autre origine de la philosophie. », Platon, *Théète*, 155d.

55. Mailly Louis de, *Les Aventures des trois princes de Serendip et Voyage en sérendipité*, éditions Thierry Marchaisse, 2011, p. 219.

56. Catellin Sylvie, *Sérendipité. Du conte au concept*, Paris, Seuil, 2014.

57. Hallauer Edith, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : Urbanisme, architecture, design*, Thèse de doctorat sous la direction de Thierry Paquot, soutenue en décembre 2017 à Paris Est.



En quoi l'architecture serait-elle en cause ?

58. Till Jeremy,
Architecture Depends,
MIT Press, 2013, p.164.

« Plus notre profession s'accrochera à ses rêves perdus, plus elle échouera dans ses responsabilités envers autrui, et plus elle sera reléguée aux marges. »⁵⁸

Si l'architecture doit être entendue uniquement comme un art de la composition, de la proportion, de l'ajustement d'une forme et d'une fonction, alors, certes, cette discipline ne pourra probablement rien face aux enjeux écologiques actuels. De même, si l'urbanisme n'est qu'un travail de juxtaposition des morphologies urbaines, de composition et d'alignement des voiries, de « calage » des espaces publics, de réglementation des formes bâties et de dessin d'un skyline élégant pour la ville, alors à nouveau il ne saurait en effet être question de convoquer ce champ pour répondre aux problématiques environnementales. Si le paysage est un savoir-faire visant à composer des jardins, choisir des plantations harmonieuses pour l'œil, maîtriser l'organisation générale au moyen de zones fonctionnelles ou symboliques, aplanir ou élever la topographie du lieu pour satisfaire à une sémantique particulière, alors, reconnaissons-le, il ne sera d'aucun secours face à la destruction généralisée des milieux et leurs habitants.

59. Voir notamment,
pour une tentative
d'ouverture sur les
différentes acceptions du
terme « architecture » :
Rollot Mathias, « Idéaux
architecturaux », *Les
territoires du vivant. Un
manifeste biorégionaliste*,
Paris, François Bourin,
2018, pp.49-82.

60. Bonnet Frédéric,
*Extension du domaine de
l'urbanisme*, Marseille,
Parenthèses, 2014.

61. cf. Till Jeremy,
Architecture Depends,
MIT Press, 2013

Heureusement, il y bien longtemps que ces définitions classiques, réductrices et partielles ont été remises en cause⁵⁹. Sous l'effet d'une « extension du domaine de l'urbanisme »⁶⁰, la discipline s'est élargie jusqu'à ce que le Grand Prix d'Urbanisme ait pu être attribué en 2019 à quelqu'un d'aussi anti-classique que Patrick Bouchain. Quant à la pensée et la mise en acte du paysage, elles se construisent aujourd'hui plutôt sous l'impulsion du tiers-paysage, sauvage et spontané, social et écocentré, de Gilles Clément. De sorte que tout s'ouvre : tant l'idée d'une « recherche » en ces domaines – tout de même bien difficile à envisager au sein de la version classique de ces trois disciplines –, qu'une réelle possibilité de réponse à l'ère anthropocène, ses problématiques, urgences et nécessités.

Aujourd'hui encore, nombreux sont pourtant les acteurs de ces milieux à dire haut et fort, sixièmement, que l'architecture n'est pas là pour « sauver le monde ». L'exagération, comme l'a bien montré, Jeremy Till, est si grossière qu'elle ne saurait toutefois faire argument⁶¹. Que l'architecture, l'urbanisme et le paysage souhaitent en fait ou non « sauver le monde » n'est pas tant la question : la modestie voudrait premièrement inviter ces domaines à vérifier tout d'abord qu'ils ne sont pas en train de le détruire – fût-ce involontairement ou inconsciemment.

Pensons à l'impact émotionnel direct que pourrait avoir une recherche permettant de donner à lire, à voir et à sentir la façon dont l'architecture est non seulement constructrice d'espace habitable, mais aussi indéniablement destructrice d'espaces habités. Avec chaque édifice architectural bâti, il est question d'écosystèmes et d'une atmosphère pollués pour la production et le transport de ses matériaux, il est question de sites habités ravagés par ses fondations et la mise en œuvre constructive, il est question d'environnements pollués par ses systèmes d'entretiens et de fonctionnement, il est question de coûts écologiques supplémentaires pour les réparations à venir ou les potentielles obsolescences qui nécessiteront des transformations, voire, pour un certain nombre de constructions, de démolitions et de mises en décharges d'une large partie de l'édifice au bout d'un temps finalement assez bref. L'addition est salée : l'impact de chaque aspect de presque toute l'édification bâtie contemporaine est responsable d'un nombre incalculable d'atteintes environnementales de tous types. Tout comme une très large prise de conscience populaire fut récemment opérée par la simple révélation





imagée de la réalité des conditions de l'élevage industriel et des abattoirs, tout porte à croire qu'il puisse être opérant de donner à lire la réalité de la construction bâtie actuelle dans toute sa chaîne de production, de vie et de destruction – de la plage de sable à la déchetterie. En rendant sensible et (com)préhensible les destructions à l'œuvre, une telle recherche, si elle était menée avec toute la rigueur que permettent les méthodes et outils universitaires, scientifiques et académiques, afin d'être irréprochable sur ses contenus et leur pertinence, ne pourrait-elle rendre enfin perceptible à nouveau l'énorme responsabilité de notre milieu intellectuel, social et professionnel sur la catastrophe en cours ?

C'est en cela qu'on s'accordera sans peine avec Dominique Gauzin-Müller affirmant qu'« il est urgent d'imaginer une autre architecture⁶² » : car quoi d'autre qu'une ré-invention, une fois ces constats portés à la conscience ? Du reste, étant donné l'ampleur de l'impératif moral en question, s'il s'avérait finalement que l'architecture pouvait n'avoir aucun rôle à jouer dans la crise à l'œuvre, voire qu'elle était contreproductive, pourquoi perpétuer son existence coûte que coûte ? Affirmons à la suite d'Adolfo Natalini⁶³ que les formes de conception pourraient aussi bien être rejetées jusqu'à ce qu'elles soient mises en lutte contre l'extermination du vivant et des écosystèmes. Nous pouvons aussi bien vivre, qu'habiter même, sans architecture⁶⁴. Cherchons collectivement les possibilités de saisir ces disciplines pour les mettre au travail sur cette problématique et ces enjeux ! Car si l'architecture doit être sauvée, c'est pour la raison justement mise en lumière par Panos Mantziaras : « si l'architecture doit à tout prix subsister [...] c'est parce qu'elle seule peut produire certaines figures de connaissances critiques à l'ère de l'Anthropocène »⁶⁵. De quoi notre discipline est-elle seule capable, aujourd'hui, au regard des autres champs scientifiques ? Voilà la question qui importe, tant pour donner du sens à notre discipline, que pour répondre pleinement, concrètement, utilement aux enjeux de notre époque en tant que chercheur.e.s en architecture.

62. Gauzin-Müller Dominique, « Transmettre », in Fuchs Mathieu, Mussier Julien, *Construire avec le bois*, Paris, Le Moniteur, 2019, p.8.

63. « Si le design est avant tout une injonction à la consommation, alors nous devons rejeter le design ; si l'architecture est avant tout la mise en forme des modèles bourgeois de la propriété et de la société, alors nous devons rejeter l'architecture ; si l'architecture et la planification urbaine sont avant tout la reproduction de l'injustice des divisions sociales présentes, alors nous devons rejeter la planification urbaine et ses villes... Jusqu'à ce que toutes les activités de conception soient tournées vers la satisfaction des besoins premiers. D'ici là, le design doit disparaître. Nous pouvons vivre sans architecture » Adolfo Natalini (Superstudio), *AA School of architecture lecture*, London, 3 March 1971.

64. Rollot Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libre & Solidaire, 2017.

65. Mantziaras Panos, « Pour une épistémologie de l'architecture », dans Jean-Louis Cohen, *L'architecture : entre pratique et connaissance scientifique : actes de la rencontre du 16 janvier 2015 au Collège de France*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2018.

« Il n'y a pas de raisons structurelle, professionnelle, éthique ou épistémologique pour que les recherches en architecture, urbanisme et paysage ne se confrontent pas pleinement à l'impératif moral majeur de notre époque : celui, environnemental, de l'effondrement de la vie, actuel et à venir, sur cette planète. »



Conclusion

D'une part, la démonstration a voulu montrer ici à quel point la recherche en architecture, urbanisme et paysage ne souffre d'aucune impossibilité structurelle de s'attaquer aux enjeux écologiques contemporains. D'autre part, il a été montré au mieux à quel point aucune excuse, aucun argument, aucune raison valable ne semble pouvoir être avancée pour justifier un détournement de ces sujets aux conséquences morales proprement incalculables – ou du moins, à quel point nul de ces sept points ne pouvait valoir. Disons donc en conclusion qu'il n'y a pas de raisons structurelle, professionnelle, éthique ou épistémologique pour que les recherches en architecture, urbanisme et paysage ne se confrontent pas pleinement à l'impératif moral majeur de notre époque : celui, environnemental, de l'effondrement de la vie, actuel et à venir, sur cette planète.

Ce qui signifie, pour le dire en termes kantien, que la démonstration a aussi voulu montrer à quel point la question écologique ne relève donc pas d'un impératif hypothétique, mais d'un impératif catégorique⁶⁶. Éthiquement parlant, ce n'est donc pas une proposition maximaliste au sens d'un devoir envers soi-même, mais bien minimaliste (au sens que donnait Ruwen Ogien à ces termes⁶⁷) : l'enjeu est celui d'éviter de nuire à autrui... fût-ce par inaction ! Une problématique morale qu'il est donc possible de formuler sous l'angle de l'élargissement du principe de culpabilité pour « non-assistance à personne en danger » vers quelque chose comme une « non-assistance à Planète en danger ».

Bien sûr, cette exigence éthique imposée par la situation écologique ne remplace pas les autres exigences éthiques : elle s'additionne aux questions sociales et sociétales, aux situations individuelles et collectives, aux problématiques locales et globales, etc. – d'où l'intérêt d'ailleurs de prêter attention à l'émergence des « humanités environnementales » comme un champ, une méthode, une épistémologie capable de lier toutes ces problématiques du même mouvement. De même, tout cela n'a pas la prétention de dire outre mesure qu'en faire ! C'est toute la question, pour le dire avec Knud Logstrup, de « l'odieux silence de l'exigence éthique affirmant qu'il faut faire quelque chose, mais s'entêtant à refuser de préciser quoi »⁶⁸ – fort heureusement peut-être ! Zygmunt Bauman insiste à raison à ce sujet : « L'exigence éthique, cette pression « objective » qui nous pousse à être moraux et qui émane du fait même d'être en vie et de partager la planète avec d'autres personnes, est et doit demeurer silencieuse. »⁶⁹ ; au risque, sinon, de tomber dans un paternalisme moralisateur savonneux.

Lesley Ann Hughes est biologiste reconnue et directrice de plusieurs institutions australiennes d'enseignement et de recherche. Sa récente conclusion à ces sujets est très claire : « les sciences du changement climatique ressemblent à un « Hotel California » de la recherche – vous pouvez quitter votre chambre quand vous le souhaitez, mais le défi moral qui l'accompagne (...) fait que la fuite n'est pas une option⁷⁰ ». Ce sera aussi la mienne : la fuite n'est pas une option.

66. Jean-Cassien Billier, *Introduction à l'éthique*, Paris, PUF, 2014.

67. Ruwen Ogien, *L'éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Gallimard, 2007.

68. Zygmunt Bauman, *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, Paris, Flammarion-Climats, 2009, p.56

69. *Ibidem*, p.76

70. Lesley Hughes, « Quand la catastrophe planétaire est notre boulot quotidien », *Terrestres*, 14 octobre 2018





[24]



350



à paraître





L'émergence d'une architecture animaliste

Mathias Rollot

Il se raconte que l'incendie de Notre-Dame d'avril 2019 aurait fait fuir les faucons qui y nichaient, et que ceux-ci auraient trouvé refuge dans une aile en rénovation du Louvre tout proche. Les animaux étant protégés, c'est toute un ensemble du chantier de rénovation du Musée qui s'en trouva impacté. Plus récemment, c'est l'emballage de l'Arc de Triomphe par Christo qui aurait pris du retard à cause de la période de nidification des mêmes faucons, empêchant formellement le recouvrement du monument à ces dates. Et bien sûr, en mille autres endroits encore, des anecdotes similaires, toutes témoins de la manière dont l'animal protégé gêne, perturbe, dérange l'architecture, des phases études aux chantiers et à l'usage des édifices. L'animal, pourtant, ne pourrait-il être considéré comme une opportunité, un stimulant, voire un usager de l'architecture ? Règlements écologiques et exigences architecturales sont-elles condamnées à s'opposer ?

Il est évident que la considération de l'animal et les débats au sujet de son traitement par l'humain ne datent pas d'hier. Tout au contraire : il suffira de relire Pythagore, Aristote ou Plutarque¹ pour réaliser qu'aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de la pensée occidentale il est possible de trouver des éléments pour nourrir les débats sur les relations entre animaux humains et non-humains. En 1999, pourtant, quelques universitaires proposent de considérer que « le respect du bien-être des animaux est en passe de devenir une demande sociale majeure », voire même « prioritaire »². Et, force est de constater qu'en effet, un « tournant animal » a été opéré sur la question au début du 21^e siècle, non seulement pour la société civile et le grand public, mais aussi dans des champs spécialisés aussi variés que

¹ Plutarque, *Manger la chair : Traité sur les animaux*, traduction d'Amyot, Paris, Rivages, 2002.

² Isabelle Veissier et al., « Les méthodes d'appréciation du bien-être des animaux d'élevage », *Productions animales*, 12 (2), pp.113-121.





l'anthropologie³, le droit⁴, la philosophie⁵ ou encore la politique⁶ – l'ensemble croisé de ces domaines constituant désormais ce qu'il est convenu d'appeler les « études animales »⁷ (*animal studies*). En quoi alors l'architecture pourrait-elle être touchée par un tel « tournant » ? Une architecture capable de considérer l'animal autre qu'humain pourrait-elle voir le jour ?

En proposant de mettre en lumière quelques projets architecturaux réalisés dans le Grand Paris et à l'international, l'objectif de cet article est de présenter l'idée d'une « architecture animaliste » non comme une utopie mais comme un fait relevant *déjà* du contemporain. En tant que branche architecturale de « l'animalisme » – tout comme ce mouvement inclut d'ores et déjà des ramifications philosophiques, juridiques, politiques ou artistiques –, le concept d'*architecture animaliste* pourrait s'avérer utile pour témoigner des diverses démarches engagées sur la voie d'une architecture « non-anthropocentrée », qui soit capable de *considérer*⁸ réellement le vivant non-humain, c'est-à-dire de l'envisager autrement que comme une pure contingence extérieure, sans rapport avec la discipline et l'édifice architectural, et donc sans conséquence pour l'architecte en tant qu'individu et que corps social. Il n'est plus possible de continuer à gloser en architectes sur « l'habiter » tout en continuant à refuser de voir que nous *cohabitons* avant tout, au sein de la Biosphère, avec une infinie multitude d'agents non-humains qui non seulement sont aussi des configurateurs actifs de milieux, mais aussi des sujets moraux qui engagent pleinement nos actes. Sortir du mythe de la « distinction humaine », c'est s'engager dans une autre voie que celle de la *gestion des espaces naturels* et des divers *services écosystémiques* qu'ils pourraient nous rendre : c'est au

³ Cf. « Un "tournant animaliste" en anthropologie ? », Colloque scientifique au Collège de France sous la direction de Descola, 22, 23 et 24 juin 2011 ;

⁴ Né dans la seconde moitié des années 1970, la discipline juridique du « droit de l'animal » ou « droit animal » s'est rapidement développée depuis, jusqu'à être aujourd'hui présente dans plus de 129 universités rien qu'aux Etats-Unis. En France, une avancée majeure a été opérée le 17 février 2015, avec la révision du Code civil considérant l'animal comme « un être vivant doué de sensibilité » (et non plus comme un « bien meuble »). Pour une histoire du développement du droit de l'animal, voir notamment l'article du juriste Jean-Marc Neumann, « Le droit des animaux », dans Karine Lou Matignon (éd.), *Révolutions animales. Hommes et animaux un monde en partage*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2019, pp.452-457.

⁵ Corine Pelluchon, *Manifeste animaliste. Politiser la cause animale*, Paris, Alma, 2017.

⁶ Le « Parti animaliste » français a été officiellement fondé en mars 2016, à la suite de sept autres partis politiques animalistes en Europe (Pays-Bas, Espagne, Angleterre, Portugal, Suède, Allemagne, Chypre) et sous l'impulsion, avant tout, du parti politique néerlandais, fondé en 2002 sous l'impulsion de la femme politique Marianne Thieme, restée à la direction du Parti pour les animaux de 2002 à 2019. A l'échelle européenne, les animalistes sont présents au Parlement européen depuis juin 2014 et sont en lien avec des groupes de lobbying d'échelle continentale tels que l'*Eurogroup for Animal Welfare*. Et depuis 2016, d'autres pays encore ont fondé leur propre parti animaliste : Turquie, Danemark, Italie, Autriche...

⁷ Aurélie Choné et al., *Les études animales sont-elles bonnes à penser ? Repenser les sciences, reconfigurer les disciplines*, Paris, L'Harmattan, 2020.

⁸ Corine Pelluchon, *Éthique de la considération*, Paris, Seuil, 2018





contraire considérer que nous pourrions avoir des devoirs à l'égard du non-humain pour la seule raison qu'il possède une valeur intrinsèque inaliénable, qu'elles que puissent être les usages ou les intérêts que nous lui trouvons. Ce que le militant écologiste Peter Berg formulait très clairement dès 1986, en incluant au passage le lieu dans ce que nous considérons être « vivant » : « le lieu dans lequel vous vivez est vivant, et vous faites partie de sa vie. Quelles sont alors vos obligations à son sujet, quelle est votre responsabilité vis-à-vis du fait que ce lieu vous accueille et vous nourrit ? Qu'est-ce que vous allez faire concrètement pour lui rendre la pareille ? »⁹.

Comme cherchera à le montrer ce propos, nous aurions tort de considérer ces engagements « désanthropocentriques » pour l'architecture comme des rêves lointains, naïfs ou irréalisables. Après tout, des « Animal Architecture Awards » n'étaient-ils pas déjà organisés en 2011¹⁰ pour récompenser les projets les plus attentifs à nos espèces compagnes (*companion species*)¹¹ ? Des articles de recherche sur la présence de l'animal dans l'architecture contemporaine et des appels à contribution sur la question de l'architecture à l'épreuve de l'animal¹² ne sont-ils pas déjà parus ces dernières années¹³ ? En s'inscrivant à leur suite, le présent article voudrait s'interroger par-delà toute entrée dans les débats opposant les idéologies *welfaristes* – partisans d'une « exploitation bienveillante » des animaux¹⁴ – et les *abolitionnistes* – demandant l'arrêt de l'exploitation animale sous toutes ses formes¹⁵. Sur le fil entre ces militances, cette synthèse de recherche¹⁶ s'interroge : que

⁹ Cité dans Mathias Rollot, Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021, p.31

¹⁰ <http://www.expandedenvironment.org/animalarchitectureawards/>

¹¹ Expression précise employée par l'organisateur de l'événement. Sur la question des « espèces compagnes », voir en français Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*, Paris, L'éclat, 2010.

¹² <https://journals.openedition.org/craup/8170>

¹³ Voir notamment Jennifer Wolch & Marcus Owens, « Animals in Contemporary Architecture », *Humanimalia : a journal of human/animal interface studies*, Vol. 8, N°2, 2017.

¹⁴ Welfarisme au sein duquel il semble possible de catégoriser les publications de la sociologue Jocelyne Porcher

¹⁵ Pour une littérature francophone engagée en faveur de l'abolitionnisme voir notamment les publications de la philosophe Corine Pelluchon, l'ouvrage *Zoos. Le cauchemar de la vie en captivité* de Derrick Jensen (éditions Libre, 2018) ou encore les bandes dessinées et le blog militants de « Rosa B ».

¹⁶ Une recherche sur les relations entre architecture et animal démarrée il y a plusieurs années de cela. On en retrouve notamment des traces publiées dans *Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018, pp.150-163, 183-194 et 222-229 ; voir aussi Mathias Rollot, « Porosité et indifférence », *Esperluette*, N°0 « Proximité et indifférence », 2018 ; ou encore Julie Beauté & Mathias Rollot, « Fabuler l'invisible. Inventaires paysagers des indisponibles », revue *Amplitudes*, n°4, automne 2021.





fait le « combat animaliste »¹⁷ à l'architecture, et que serait concrètement une « architecture animaliste » ?

Accueillir l'animal, concrètement

Si le Gouvernement a déjà fait paraître quelque étude et des carnets de recommandation sur la prise en compte de la biodiversité dans la ville et l'architecture¹⁸ et qu'une réflexion sur la label d'Etat valorisant les projets les plus à même de favoriser la biodiversité est à l'étude, reste pour l'heure que les agences pouvant afficher une réelle démarche en ce sens sont encore bien peu nombreuses. A Paris, le très publié « Groupe scolaire de la biodiversité » de Boulogne de Chartier-Dalix, livré en 2015, annonce notamment développer « une enveloppe «vivante», devant accueillir diverses espèces de faune et de flore » dans le but de former « un mur d'enceinte habité ». L'édifice expérimental est conçu en synergie avec l'écologue Aurélien Huguet, qui poursuit aujourd'hui les observations de mesures de vérification de la réelle capacité d'accueil du projet tout en travaillant au développement de la capacité d'accueil biodiversitaire du site notamment par l'enrichissement de ses « cortèges biologiques ». Le spécialiste raconte : « Pour un aménagement réalisé ex-nihilo, les premières années sont consacrées à l'installation d'un milieu prairial pérenne. (...) L'enrichissement de la prairie de Boulogne sera réalisé en une à deux saisons de foin et ne devrait ensuite plus jamais nécessiter de réensemencement. C'est le suivi des indicateurs biologiques, associé à un plan de gestion précis qui permettra d'évaluer le succès de l'opération et de préciser les éventuels ajustements dans les pratiques. »¹⁹.

[FIGURE 1] (+ autres figures à choisir sur <https://www.chartier-dalix.com/category/news/> ?)

La démarche pourrait créer un précédent et contribuer au développement de ce type de pratiques ; mais comment cette économie particulière de la construction et de l'entretien saura-t-elle s'intégrer à des marchés privés et publics déjà tendus ? Des

¹⁷ « Le combat animaliste », session thématique du colloque *Animalement nôtre : humains et animaux aujourd'hui*, Centre Pompidou, 03 décembre 2016

¹⁸ <https://www.ecologie.gouv.fr/batiment-et-biodiversite>

¹⁹ <https://www.chartier-dalix.com/category/news/>





chiffres élogieux pourraient aussi être publiés sur les centaines d'insectes, oiseaux et petits reptiles déjà accueillis depuis l'ouverture par les toitures végétalisées, façades, jardins et noues du projet – c'est dans une approche comparative avec les capacités d'accueil d'autres édifices avoisinants (plus « ordinaires ») qu'une étude pourrait déterminer l'intérêt écologique du processus. Et il resterait encore une difficulté : sur quelle base quantifier l'impact écologique réel du projet ? Si on s'accorde sur le caractère global des enjeux environnementaux actuels, alors la mesure du gain en matière de biodiversité locale devrait être mise au regard du le coût écologique total de l'édification d'un tel bâtiment, fruit d'une construction en béton armée très énergivore et issue de processus industriels et high tech au bilan écologique global très lourd...

On pourra cependant relever l'intention générale portée par les architectes, qui livrent ici un projet dont l'aspect, « soumis aux lois de la nature », est vu comme « une évolution naturelle qui prend du temps »²⁰. En poursuivant la démarche plus radicalement encore, on pourrait imaginer poursuivre sur cette idée de libre évolution des édifices comme un moyen d'engager la discipline dans une autre direction que celle de l'architecture-objet spectaculaire, vers une pensée parfaitement circulaire et transitoire, profondément métamorphique. Voilà qui serait sans doute une stratégie efficace si l'enjeu est de résister aux affres du « capitalisme émotionnel » contemporain qui voit dans l'architecture un objet de consommation parmi d'autre, un pur produit sur un marché mondial spéculant sur le bien-être et le bonheur de toutes et tous²¹.

C'est, sans le dire, dans la même dynamique de façades accueillantes et métamorphiques que se situe la « Tour de la biodiversité » livrée l'année suivante par l'agence Edouard François – une tour de 140 logements et activités à l'esthétique, certes discutée et discutable, mais surtout *évolutive* puisque devraient pousser au fil des années sur ses mailles d'acier arbustes, lierres et autres grimpants capables d'accueillir tout un panel d'espèces volantes, rampantes et même souterraines. [FIGURE 2] (+ photographies actuelles de la Tour, à voir avec l'agence) Loin de constituer une exception parisienne, cette Tour s'inscrit au contraire dans ce qui

²⁰ <https://www.chartier-dalix.com/project/groupe-scolaire-de-la-biodiversite-et-gymnase-a-boulogne-billancourt-92/>

²¹ Francesco Garutti (éd.), *Nos jours heureux. Architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel*, Centre Canadien d'Architecture, Sternberg Press, 2019.





commence à ressembler en Europe à une mouvance éthique ou à une mode – c'est selon qu'on cherche à y voir un progrès ou une dérive²². Difficile en effet de savoir quels seront les apports réels de la Tour sur la biodiversité locale tant que la végétation qui doit prendre place sur sa résille n'a pas encore pleinement poussé et que les espèces autant que les habitants n'y ont pas encore pris leurs habitudes. Une donnée supplémentaire peut toutefois être ajoutée à l'équation écologique globale : la capacité de ce projet à devenir générateur de biodiversité pour ses propres contextes urbains.

L'agence précise en effet à ce sujet : « végétalisée à l'aide d'espèces issues de milieux sauvages, [la tour] devient semencière : elle permet aux vents de diffuser des graines de rang 1 dans son environnement immédiat, devenant alors un outil d'aménagement mais aussi de régénération à l'échelle de la métropole parisienne »²³. Si tout cela est vrai, alors l'intérêt de l'édifice n'est plus uniquement celui d'être en croissance et en transformation saisonnières permanente, mais aussi celui de participer à la transformation, spontanée, de la métropole environnante. Reste encore à bâtir, aux environs, des terres fertiles capable de donner lieu aux semences diffusées...

Ailleurs encore, les « jardins refuges de biodiversité » en cours de réalisation à Saint-Ouen par l'ateliergeorges proposent quant à eux de considérer la biodiversité dans selon trois axes de travail complémentaires. [FIGURES 3 1, 3 2, 3 3 et 3 4]

La première dimension mise en lumière par la démarche est celle des habitats – c'est-à-dire des milieux écologiques propices à une vie végétale et animale à la fois riche et autonome. Pour cela, le travail de l'agence s'est concentré sur la restructuration des fonctionnalités écologiques du sol existant, fortement dégradé par des années d'imperméabilisation, à partir des ressources locales disponibles (remblais, compost, etc.) pour limiter l'apport extérieur de sols fertiles. Des jardins rafraichissants, comestibles, apaisants, spontanés ou encore des « jardins énergie » sont ainsi développés sur la base de « Technosols » composés de remblais (20%), de béton concassé (70%) et de compost (10%)²⁴ : une nouvelle manière de favoriser l'apparition et la rencontre urbaine entre humain et non-

²² Pour une critique de ces réalisations, voir notamment Alice Delaleu, « Quand les forêts verticales miment les cactus déshydratés », *Chroniques d'architecture*, 6 mars 2018.

²³ <https://www.edouardfrancois.com/projects/tour-de-la-biodiversite>

²⁴ <https://ateliergeorges.fr/>





humain à l'ère anthropocène, dans un monde dans lequel les déchets urbains et leur métabolisation par la métropole elle-même s'avère de plus en plus incontournable.

La deuxième stratégie promue par Georges pour favoriser la biodiversité locale place l'accent sur les espèces. Les essences végétales sélectionnées sont issues de la « biorégion d'île-de-France » (40% sont labellisées « végétal local ») et bien adaptées aux milieux écologiques reconstitués. La conception et la gestion ont été pensées de façon simultanée : la souche d'un arbre abattu est conservée pour favoriser l'installation de manière spontanée la petite faune sauvage et *liminaire*²⁵ (insectes, lézards, petits mammifères, oiseaux, pipistrelles, etc.), des empierrements issus de la vie urbains se transforment en pièges à graines qui facilitent l'implantation et la croissance d'une palette végétale apportée par le vent ou les oiseaux, etc.

La troisième biodiversité, enfin, est celle du patrimoine génétique végétal. Plutôt que de choisir des végétaux issus des techniques de bouturage en pépinières, qui produisent des clones génétiques, l'équipe a fait le choix de favoriser ceux issus des graines : un brassage génétique de la flore sensé permettre une plus grande résilience face aux épisodes climatiques extrêmes qui s'intensifient et face aux attaques parasitaires.

Ces quelques cas d'études franciliens s'inscrivent dans la lignée des expérimentations internationales menées en matière d'architecture animaliste par des protagonistes comme l'anglaise Sarah Wiggleworth, dont la « Mellor Primary School », livrée en 2016, est un modèle d'accueil de la biodiversité en façade, « capable de fournir un habitat pour les oiseaux, les abeilles, les chauves-souris et les insectes »²⁶ ; l'américaine Joyce Hwang et ses constructions destinés à accueillir chauves-souris, fourmis et toutes ces autres « espèces ordinaires » qui échappent à notre imagination et nos préoccupations²⁷ ; ou encore l'atelier Harrison et son « Pollinators Pavillion » destiné à accueillir les abeilles solitaires d'Amérique du Nord et à recueillir des données à leur sujet tout en sensibilisant le public à leur contact. Un ensemble de projets déployant en acte

²⁵ Donaldson, Kymlicka, *Zoopolis*, Paris, Alma, 2011

²⁶ <https://www.swarch.co.uk/work/mellor-primary-school/>

²⁷ <https://exhibitcolumbus.org/2021-exhibition/university-design-research-fellowship/joyce-hwang>





l'intuition d'une architecture « post-humaine »²⁸ qu'Ariane Lourie Harrison résuma très bien en ces termes : « le discours post-humain ne dit pas "débarrassons-nous des êtres humains", mais plutôt "mettons autre chose que les humains au centre de notre démarche" »²⁹.

[FIGURES 4 1, 4 2 et/ou 4 3]

De quel animalisme s'agit-il ?

« Designing homes and shelters for non-human animals requires ecological conscience, biological knowledge, and emotional empathy. » Luis Fernandez-Galiano, « Animal Homes », *Arquitectura Viva*, 206, 2018.

Tous ces projets le montrent bien : s'intéresser à l'animal³⁰ ne signifie pas se détourner de l'humain, confirmant au contraire ce qu'ont déjà signalé quantité de penseur·es par le passé³¹ : l'animalisme est bien un projet éthique tourné vers le vivant sous toutes ses formes – humaines et non-humaines à la fois –, de sorte qu'un nombre incalculable de défenseurs des droits humains se sont aussi engagés contre la cruauté envers les animaux avec la même vigueur *et vice versa*, de Zola à Hugo, de Gandhi à Martin Luther King et bien d'autres encore. C'est aussi ce que mettent en lumière avec force de récentes publications telles que *Causes animales, luttes sociales*³² en précisant quelques-unes des manières dont les luttes contre la domination et l'exploitation violente des êtres, du

²⁸ voir notamment *Architectural Theories of the Environment: Posthuman Territory*, dirigé par Ariane Lourie Harrison pour les éditions Routledge en 2013

²⁹ Ariane Lourie Harrison, « L'architecture « post-humaine » », *Stream*, n°4, 2017 ; <https://www.pca-stream.com/fr/articles/ariane-lourie-harrison-l-architecture-post-humaine-119>

³⁰ « L'animal » en dépit de cause, en sachant bien que ni le singulier ni le pluriel ne sont satisfaisant, comme l'a bien démontré Florence Burgat en préliminaire à son article « Le phénomène de l'angoisse chez l'animal », dans Florence Burgat, Cristian Ciocan (éd.), *Phénoménologie de la vie animale*, Bucarest, Zeta Books, pp.185-205, pp.185-187.

³¹ Parmi une infinité d'autres exemples possibles, le biologiste bouddhiste Matthieu Ricard écrit : « En aimant les animaux, on n'aime pas moins les hommes, on les aime en fait mieux, car la bienveillance est alors plus vaste et donc de meilleure qualité. Pour ceux qui n'œuvrent pas jour et nuit à soulager les bières humaines, quel mal y aurait-il à soulager les souffrances des animaux plutôt que de jouer aux cartes ? Le sophisme de l'indécence qui consiste à décréter qu'il est immoral de s'intéresser au sort des animaux alors que des millions d'êtres humains meurent de faim n'est le plus souvent qu'une dérobade de la part de ceux qui, bien souvent, ne font pas grand-chose ni pour les premiers ni pour les seconds », Matthieu Ricard, « Une prise de conscience progressive », dans Karine Lou Matignon (éd.), *Révolutions animales*, op. cit., pp.231-239, p.238.

³² Roméo Bondon, Elias Boijeau (éd.), *Cause animale, luttes sociales*, Paris, Le Passager Clandestin, 2021.





capitalisme à l'animalisme en passant par le féminisme, ne peuvent qu'être croisées et constituer des faisceaux de combats alliés. D'ailleurs, à bien des égards, ces trois projets sont sans doute à rapprocher des courants de « l'écologie du sensible »³³ prônant un rétablissement du « contact » et de la « proximité » entre humain et non-humain – une idée qu'on pourra elle aussi qualifier « d'humaniste » si on s'en réfère à des approches *biophiliques* telles que celle du biologiste Edward O. Wilson affirmant que « nous sommes suprêmement humains à cause de la manière dont nous nous affilions aux autres organismes vivants »³⁴, ou celle de l'anthropologue Pat Shipman posant l'hypothèse analogue d'une « connexion animale » fondatrice de l'humanité : « Nous constatons aujourd'hui qu'aucune autre espèce de mammifères ne vit aussi proche et ne se soucie autant d'autres animaux. (...) Être humain, c'est vivre avec les animaux »³⁵.

Quoique cette approche par la sensibilité soit parfois accusée de dépolitiser les questions environnementales tout en étant « le vecteur d'aucune transformation politique réelle »³⁶, elle rejoint toutefois un impératif éthique voire cosmologique plus large, lié à notre condition anthropocénique elle-même : celui d'une connaissance des milieux habités. Comment en effet prendre soin de ce qu'on ne comprend, de ce qu'on ne connaît pas ? L'écologue Audrey Muratet propose de considérer à cet égard que « dans les métropoles les plus denses, les citoyens vivent dans un état extrême de pauvreté écologique. Leur accès limité à la nature réduit leurs chances d'interagir avec elle, donc leur savoir. Moins conscients de leur environnement naturel, ils sont atteints de cécité écologique. Ils se désintéressent de sa préservation. La connaissance théorique et virtuelle de la nature ne peut remplacer l'expérience sensible de son contact. La crise de la biodiversité est aussi une crise de l'expérience. La nature est déterminante en ville pour que nul n'en perde le contact et n'oublie le lien qui nous unit »³⁷. C'est aussi cette proximité

³³ Jacques Tassin, *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020.

³⁴ Edward O. Wilson, *Biophilia*, Paris, Corti, 2012, p.181.

³⁵ Pat Shipman, « Sans les animaux, le monde ne serait pas humain », dans Karine Lou Matignon (éd.), *Révolutions animales. Hommes et animaux un monde en partage*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2019, pp.22-27, p.23 et p.26.

³⁶ Jeanne Barbier Sorba, « Eloge à l'étrangeté radicale de la nature. Hicham-Stéphane Afeissa : "L'approche par la sensibilité n'a jamais été le vecteur d'une transformation politique" », *Socialter*, 1er mars 2021.

³⁷ Audrey Muratet, François Chiron, *Manuel d'écologie urbaine*, Les presses du réel, 2019, p.12.





nourricière pour le corps et l'esprit, pour l'imaginaire commun et pour l'éthique que défendent aussi les mouvements biorégionalistes qui, depuis plus d'une cinquantaine d'années, oeuvrent concrètement et luttent sur les terrains de tous les continents en faveur de l'émergence de contre-cultures situées, mieux conscientes de leurs milieux et des moyens d'y cohabiter durablement et équitablement³⁸.

[FIGURE 5]

C'est sur ce même terreau politique³⁹ que la géographe Jennifer Wolch théorisa, il y a près de trente de cela, le concept de *zoöpolis* en ces termes : « Pour favoriser l'émergence d'éthiques, de pratiques et de politiques du *care* orientée vers les animaux et la nature, nous avons besoin de renaturaliser les villes, d'y réinviter les animaux, et de profiter de ce processus pour réenchanter nos villes. J'appelle cette ville renaturalisée et réenchantée *zoöpolis*. »⁴⁰. N'est-ce pas dans un tel horizon que travaillent les architectures animalistes, de Wiggleworth, Harrison, Ateliergeorges et bien d'autres encore ? En travaillant à l'actualisation concrète de l'ambitieuse « théorie urbaine transspéciste » à laquelle Jennifer Wolch appelait de ses vœux, ces réalisations expérimentales en font apparaître les dimensions crédibles et vivifiantes, tant pour la situation écologique générale que pour la discipline architecturale. En s'inscrivant aussi dans le champ des actions animalistes, ces projets architecturaux évoqués font mentir l'affirmation désormais datée de Wolch annonçant alors que « la logique de l'urbanisation capitaliste ne considère pas la vie animale non-humaine comme autre chose qu'une potentielle manne financière à destination des abattoirs, ou qu'un moyen supplémentaire de poursuivre la production de commodités à destination de la société de consommation (...) Parallèlement à ce désintérêt pour la vie non-humaine, vous ne trouverez nulle mention de l'animal dans les

³⁸ Kirkpatrick Sale, *L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.

³⁹ Et ce quoique l'intéressée tienne à se démarquer d'un courant biorégionaliste qu'elle considère trop « ruraliste », affirmant que « While based in everyday practice like the bioregional paradigm, the renaturalization or zoöpolis model differs in including animals and nature in the metropolis rather than relying on an anti-urban spatial fix like small-scale communalism. » Jennifer Wolch, « Zoöpolis », dans Jennifer Wolch & Jody Emel (éd.), *Animal Geographies. Place, Politics, and Identity in the Nature-Culture Borderlands*, London-New York, Verso Books, 1998, pp.119-139 ; disponible en ligne à l'adresse <https://www.versobooks.com/blogs/3487-zoopolis> ; traduit en français dans Emilie Hache (éd.), *Ecologies politiques. Communautés, cosmos, milieux*, éditions Amsterdam, 2012.

⁴⁰ *Ibidem*.





théories urbaines contemporaines, dont le lexique révèle le profond anthropocentrisme »⁴¹.

Il faut mettre en lumière par ailleurs la pertinence d'approches animalistes telles que celles-ci, qui, détournées des espèces « phares » habituelles (panda, baleines et autres gorilles), s'intéressent plutôt à l'insecte comme élément-clé fondamental de tout écosystème terrestre autant que comme source cosmologique potentielle⁴² – et ce malgré l'ignorance, voire le dégoût ou le rejet que ces animaux habituellement considérés comme « nuisibles » suscitent. Des « préjugés culturels » sur les animaux qui ont des conséquences sur les milieux scientifiques eux-mêmes, comme en témoignent l'historienne des sciences et de l'environnement Valérie Chansigaud écrivant à ce sujet : « les vertébrés font l'objet de six fois plus de publications que les invertébrés alors que ceux-ci sont vingt-six fois plus nombreux dans la nature. La production inégale des connaissances scientifiques peut limiter l'efficacité des programmes de protection de la faune et de la flore »⁴³.

En proposant des dispositifs de visibilité autant que des modalités concrètes d'accueil des insectes à proximité d'usages humains, en ouvrant sur des sols auto-régénérants autant qu'en défendant l'idée d'édifices en libre évolution, il est clair que les cas d'architectures ici présentés concourent à un programme éthique de renversement des références culturelles collectives. Qu'on souhaite appeler « animalistes » ces exemples, qu'on ouvre le débat sur la définition de ce concept, ou qu'on préfère mettre en avant d'autres cas peut-être plus révélateurs encore – peu importe. A l'heure où vient de paraître un sixième rapport du GIEC plus alarmant que jamais, et tandis que se poursuit chaque jour un peu plus la destruction généralisée des conditions de viabilité sur cette Planète, l'enjeu n'est autre que celui des actes et des transformations concrètes. L'urgence est là, et elle porte avec elle son propre *impératif moral pour l'architect(ur)e*⁴⁴.

⁴¹ Jennifer Wolch, « Zoöpolis », *Capitalism Nature Socialism*, n°7, 1996.

⁴² Voir à ce sujet l'encyclopédie et excellent *Insectopédie* d'Hugh Raffles paru à Marseille chez Wildproject en 2016.

⁴³ Valérie Chansigaud, « Domestication et peur du sauvage », dans Karine Lou Matignon (éd.), *Révolutions animales. Hommes et animaux un monde en partage*, Paris, Les Liens qui Libèrent, pp.31-43, p.38.

⁴⁴ Mathias Rollot, « Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ? », dans Emeline Curien, Cécile Fries-Paiola (éd.), *Humains, non-humains et crise environnementale : pour des architectures et des territoires du vivant*, Actes des Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2 (2019), ENSA Nancy, 2022.





362









· II ·
CO-DIRECTIONS D'OUVRAGES
COLLECTIFS, DE REVUES &
D'ANTHOLOGIES





366





[A]

Roberto D'Arienzo, Chris Younès, Annarita Lapenna, Mathias Rollot (dir.), *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*, Genève, Métispresses, 2016, 414 p.

[B]

Mathias Rollot & Florian Guérant (dir.), *Repenser l'habitat. Des alternatives, des propositions !*, Paris, Libre & Solidaire, 2018, 276 p.

[C]

Ateliergeorges, Mathias Rollot (dir.), *L'hypothèse collaborative. Conversation avec les collectifs d'architectes français*, Marseille, Hyperville, 2018, 296 p.

367

[D]

Marin Schaffner, Mathias Rollot, François Guerroué (dir.), *Les Veines de la Terre. Une anthologie des bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2021, 160 p.

[E]

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka, Mathias Rollot, "L'architecture à l'épreuve de l'animal", *Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, 2022 [en ligne].





368

[A]

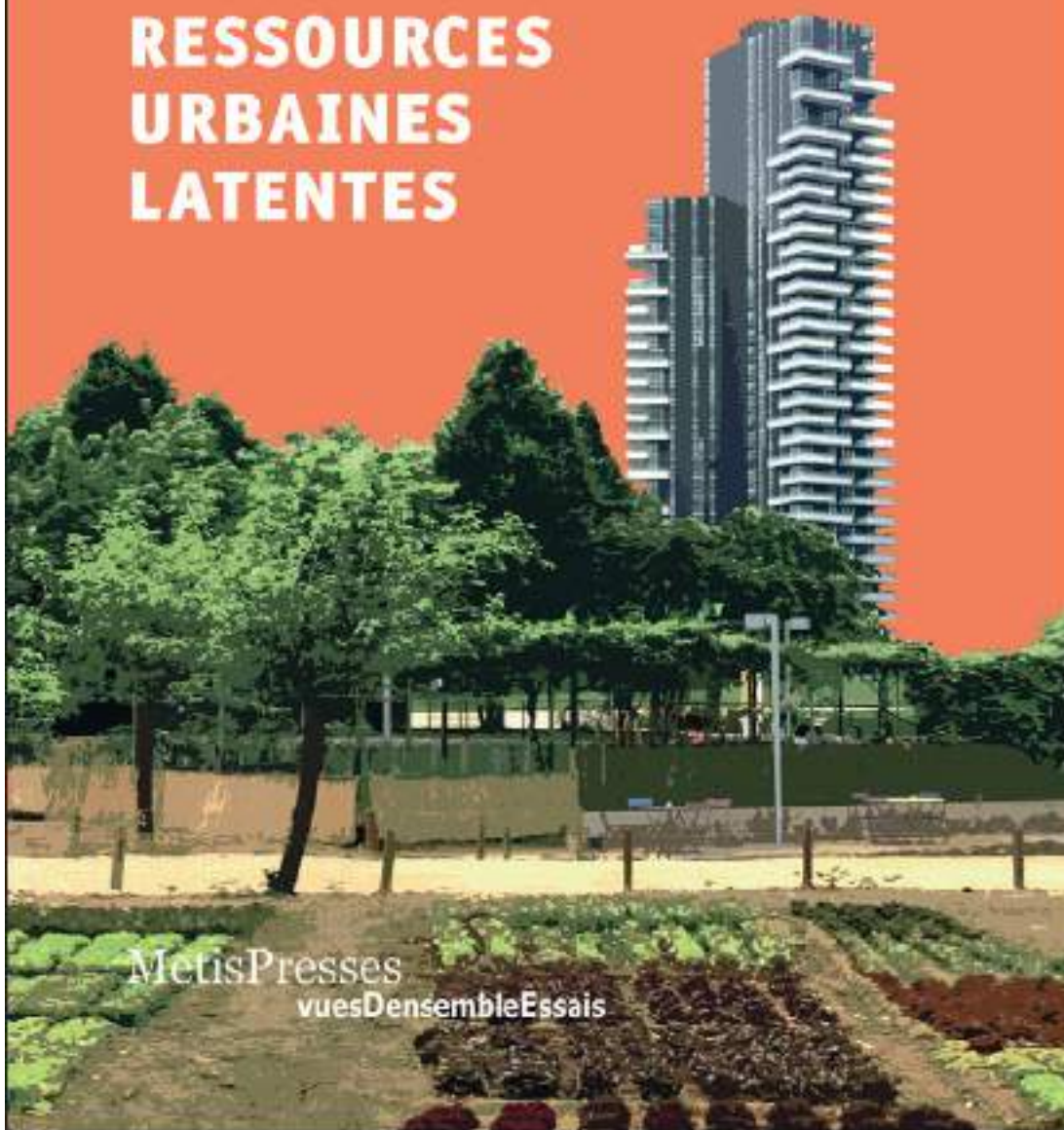




R. D'ARIENZO / C. YOUNÈS
A. LAPENNA / M. ROLLOT (éds)

POUR UN RENOUVEAU
ÉCOLOGIQUE DES TERRITOIRES

RESSOURCES URBAINES LATENTES



MetisPresses
vuesDensembleEssais

369





Table des matières

Préface <i>Dominique Bourg</i>	9
Introduction <i>Roberto D'Arienzo / Annarita Lapenna / Mathias Rollot / Chris Younès</i>	11
POTENTIALITÉS	
Les énergies comme puissantes latences <i>Chris Younès</i>	19
Latence, permanence, porosité. Éléments pour penser la ville <i>Nicola Emery</i>	29
L'écophilosophie: sagesse de la <i>maison</i> commune <i>Michel Maffesoli</i>	39
L'apparition de nouvelles solidarités <i>Olivier Frérot</i>	53
L'architecture devient manifeste dans l'habitation <i>Mathias Rollot</i>	65
Pre- and post-architecture <i>Philipp Oswalt</i>	79
Le territoire intelligent <i>Rem Koolhaas</i>	89
Innumerable types of <i>diversity</i> : the potential of latent urbanity <i>Camilla Perrone</i>	95
La ville durable ne peut être qu'écologique <i>Philippe Clergeau</i>	115



Les biosols: une condition de la résilience des régions urbaines <i>Pierre Donadieu</i>	129
Les clés de la latence: dispositifs conceptuels pour la fabrique du projet <i>Antonella Tufano</i>	143

HYBRIDITÉS

Expressions techno-esthétiques des latences des milieux <i>Chris Younès</i>	159
Cities, waste, regeneration of resources. A historical perspective <i>Ercole Sori</i>	167
Latence et (non-)contrôle <i>Annarita Lapenna</i>	181
Territoires, villes, créations sociales <i>Antonia De Vita</i>	191
Mutations, temporalités, relations. Ressources latentes et transition des milieux urbains <i>Roberto D'Arienzo</i>	205
Latent projects, urban appropriation and self-organization <i>Carlo Cellamare</i>	227
Productive urban landscape. Unveiling latent resources through artialisation <i>Carlos Arroyo</i>	243
La zone <i>Sara Marini</i>	255
Shrinking cities, cities in crisis. Post-planning reflections <i>Arturo Lanzani</i>	269
New methods <i>Jose Luis Vallejo, Ecosistema Urbano</i>	291



IMAGINATIONS

Dormir la fenêtre ouverte... L'approche « <i>life first!</i> » de Gehl Architects <i>Claire Schorter / Myriam Toulouse</i>	305
La démarche BIMBY: mode d'emploi pour féconder l'intérêt général par l'intérêt individuel <i>Benoît Le Foll / David Miet / Anaëlle Sorignet</i>	321
Latitants métropolitains <i>Francesco Careri</i>	335
L'enjeu de la mobilité à énergie humaine. Le cas du vélo <i>Stefan Bendiks / Aglaée Degros / Adrien Puylaert</i>	353
Le cas de la brique de réemploi en Belgique <i>Lionel Billiet / Michaël Ghyoot, Rotor</i>	363
Strategies for rural-urban architecture <i>Joshua Bolchover / John Lin, Rural Urban Framework</i>	377
Microporos. Possibiliser en milieu urbain <i>Stéphane Bonzani</i>	391
Postface <i>François Bouvard</i>	405
Auteurs	407
Crédits	415



Préface

Depuis la diffusion de l'idée de progrès par les Lumières, nous avons imaginé l'avenir comme le résultat d'un processus d'accumulation et d'émancipation. Même les horreurs du 20^e siècle ne sont pas parvenues à fragiliser cette croyance séculaire aux racines historiques millénaires. Or, tant l'état de la planète que la globalisation semblent lui avoir porté des coups mortels. Les techniques occidentales et le marché se sont certes imposés quasi partout, mais nullement l'imaginaire occidental, quelles qu'en soient les expressions. À l'idéal de la reconnaissance de tous s'est substituée l'explosion des inégalités, entre les régions du monde comme entre individus. La part de l'Islam qui se manifeste avec Daesh sur les champs de bataille ou dans nos banlieues contredit frontalement notre idéal émancipateur. Du côté de l'Amérique latine, les héritiers des peuples premiers relèvent désormais la tête et revendiquent avec *Pachamama* des valeurs traditionnelles. En Chine, l'idéal confucéen d'harmonie ne semble guère ébranlé par un appétit plus que marginal de démocratie. La prétention à l'universalité de nos idéaux n'a jamais paru aussi locale. Elle cohabite désormais avec des croyances, des tufs culturels et des récits historiques qui lui sont radicalement étrangers.

Et si l'on se tourne vers le terrain de jeu futur de l'histoire, à savoir la planète elle-même, condition physique et biologique de la geste humaine, nous n'avons plus seulement affaire à une marginalisation de nos idéaux, mais à une réalité qui semble devoir les contredire pour une durée indéfinie. Alors que nous rêvions, il y a peu encore, de conquête de l'espace, nous allons devoir vivre sur un écoumène en voie de rétrécissement et appauvri en ressources de toutes sortes. Ce rétrécissement est en premier lieu dû à



la montée des mers déclenchée par le réchauffement climatique, qui va perdurer pendant des millénaires. S'y ajouteront, selon un rythme plus rapide, les conséquences du changement du régime des pluies et l'aridification de vastes territoires. Selon toute vraisemblance, nous ne disposerons plus de l'abondance énergétique relative que nous connaissons: les fossiles voient leur coût énergétique d'extraction exploser, et le climat devrait en prohiber l'usage. Nous devons plus largement faire face à un accès très réduit à toutes sortes de ressources: les métaux, le sable, l'eau douce et les ressources biotiques; songeons simplement aux mers envahies par les méduses au détriment des autres espèces marines.

Que deviendront nos villes dans ces conditions? Projetons-nous dans quelques décennies. Je laisse de côté les villes côtières, dont la problématique sera très spécifique, existentielle, au moins partiellement, dans bien des cas. Plus généralement, on peut imaginer que les villes palimpsestes fassent en partie place à des villes oignons: avec, çà et là, des peaux mortes, à savoir de vastes zones périphériques désormais sans transports ni habitants, abandonnées à la végétation; ailleurs, des pelures exploitées comme autant de carrières destinées à des formes originales d'extraction et de recyclage; mais aussi des lieux très vivants, protégés des chaleurs estivales par les ombres et la biomasse végétales, des quartiers dévolus à des ateliers coopératifs, et un peu partout des zones d'agriculture urbaine, etc.

Ces villes déploieront toute une palette des ressources latentes, de la latence inerte à la latence sciemment exploitée, en passant par la latence virtuelle, en devenir, etc. Ces villes sont déjà quasi manifestes, notamment aux États-Unis, dans des contrées où le collapse de l'Occident que nous avons connu a déjà eu lieu...

Ce livre est une invitation à scruter les latences latentes ou en cours d'actualisation des villes d'aujourd'hui et de demain, à déceler les chemins que pourraient explorer les urbanités futures.

Dominique Bourg



Introduction

Inventer de nouvelles stratégies soutenables

Selon une expression devenue depuis peu récurrente, nous vivrions l'ère de l'*Anthropocène*, une nouvelle période géologique, d'origine anthropique, caractérisée par des dérèglements climatiques importants et généralisés, qui ne se manifestent qu'aujourd'hui et qui sont destinés à augmenter dans les prochaines décennies. Le troisième millénaire est ainsi marqué par une prise de conscience de la faiblesse des équilibres de l'écosystème terrestre et de la finitude de ses ressources précieuses non renouvelables – matières, sols, sources énergétiques. Les impératifs écologiques globaux caractérisent désormais notre quotidien.

Parallèlement, nous assistons à une urbanisation planétaire sans précédent. Les États occidentaux, intéressés depuis des siècles par des processus importants de concentration de la population au sein des villes, sont régis par des dynamiques de croissance urbaine qui, bien qu'encore importantes, ne sont plus le reflet de leur taux de natalité. Ils sont cependant suivis par les pays dits «en voie de développement», qui abritent plus de la moitié de la population mondiale et où le rythme de l'urbanisation est davantage soutenu.

Réduire de manière consistante l'empreinte écologique générale nous pousse à devoir imaginer un nouveau paradigme à travers lequel repenser en profondeur nos modes de construction et de transformation des milieux. Cela engendre une réflexion visant à repenser les manières de faire l'urbain. Si, depuis le 20^e siècle, les villes sont au cœur de la réflexion du futur de notre planète, elles s'avèrent aujourd'hui des nœuds cruciaux, des points de départ incontournables pour une nouvelle relation



homme/milieu. Cette relation, suggérée par une conscience environnementale globale, doit avant tout être capable d'émerger de conditions locales spécifiques et changeantes. Or, si nous partons du constat que la plupart des établissements humains dont nous disposons pour affronter la crise environnementale sont d'ores et déjà construits, il devient alors indispensable d'imaginer, outre des méthodologies de production d'un urbain parfaitement écologique, une véritable stratégie de transition de l'existant vers des scénarios soutenables, un véritable *recyclage de l'urbain* plutôt qu'une production *ex novo*.

Les villes, fondées et développées depuis des millénaires sur une relation d'harmonie, d'équilibre et de réciprocité avec l'environnement proche et ses potentialités, semblent aujourd'hui avoir cessé de regarder leur territoire comme une ressource précieuse. Elles promeuvent ainsi des modalités de bâti et d'occupation des espaces qui, loin d'être l'expression de chaque milieu, s'avèrent désastreuses, énergivores, aliénantes. Une dissociation croissante entre la planification et le territoire a transformé le système urbain en un espace fragmenté: des villes composées d'enclaves habitées émergent, modifiant le sol en une surface anonyme, en un fond neutre.

L'hypothèse des ressources latentes

Ressources urbaines latentes se propose comme un instrument d'étude et de compréhension des milieux contemporains. En dialogue avec la mise en œuvre d'actions spécifiques, l'étude des milieux et de leurs ressources endogènes demeure fondamentale pour permettre d'établir des stratégies d'interventions opportunes, fussent-elles de l'ordre de la réappropriation, du recyclage, du déclin, de la déconstruction, de la reconstruction. Quelles ressources latentes contiennent nos milieux habités, et comment les représenter, les révéler, et interagir au mieux avec elles?

À l'heure toutefois où, selon Anders dans *L'obsolescence de l'homme*, «le monde est considéré comme une mine à exploiter», et où «nous ne sommes pas seulement tenus d'exploiter tout ce qui est exploitable, mais aussi de découvrir l'exploitabilité "cachée" en toute chose (et même dans l'homme)», le présent ouvrage s'intéresse bien à la question



délicate des ressources dissimulées, et en questionnera même à l'occasion «l'exploitabilité»; mais, par ces questionnements, n'invitera pas à cartographier les exploitations possibles des territoires et du vivant, cherchant plutôt à tendre vers une prise de conscience de l'intérêt fondamental de travailler avec ce qui est inexprimé dans nos milieux habités. Travailler à une identification plus complète et plus juste des ressources dormantes n'a pas signifié ici chercher à conduire à leur exploitation et à leur épuisement systématique. Le naturel et le vivant, mais aussi les territoires anthropisés, les spatialités vécues, l'ensemble des établissements humains et des existences qui les fondent et les traversent, tout cet ensemble intriqué formant *milieu* n'est nullement *moyen* au service d'une fin sociale, politique ou écologique, mais un complexe autonome formé d'une multitude de *fins* en soi. Pas plus que la montagne ne sert à quelque chose, la ville ou la maison ne *servent-elles qu'à* vivre, dormir, habiter; et pas plus, de la même façon, les friches urbaines ne doivent être considérées que pour l'étendue à bâtir qu'elles représentent, ou les parcs urbains ne doivent-ils être développés qu'en vertu des améliorations techniques, atmosphériques, esthétiques qu'ils représentent. Si toute chose est bien constituée de qualités singulières et créatrices, d'une existence et d'une présence propres, bref, si toute chose est bien l'origine d'une ouverture au monde absolument unique, alors l'ensemble absolu des composants de notre monde vivant et non vivant doit-il être entendu comme des fins en soi, et non comme de simples moyens ou ressources disponibles pour l'accroissement économique et sociétal ou le développement – fût-il durable.

Ainsi prémunis contre toute vision trop intéressée de l'idée de ressources, nous tenterons d'un même mouvement de mettre en mots et en lumière ces qualités intrinsèques latentes qui résident dans nos urbanités. C'est un fait: promouvoir des actions capables de revaloriser les ressources cachées ou inconscientes, propres à chaque territoire, devient inéluctable. Notre travail collectif, qui sollicite une analyse pluridisciplinaire touchant à l'architecture, l'anthropologie, l'écologie, la géographie, l'histoire, le paysage, la philosophie, l'urbanisme, la sociologie est alors l'exploration du concept de latence comme véritable potentialité urbaine.





Latences urbaines et potentialités raisonnées

Si le latent se définit comme une entité dissimulée, comme une propriété pour l'heure invisible, en attente de valorisation ou d'éclosion, le mot exprime aussi une situation intermédiaire entre une cause et son effet, ou entre l'aboutissement d'un processus et le démarrage d'un autre, suivant, possible, à venir. Le fait de considérer cet inexprimé comme étant prêt à se manifester à tout moment ouvre une perspective grâce à laquelle l'écosystème urbain dans son ensemble s'impose comme une mine d'occasions précieuses à saisir. En ce que le latent pose de fait des difficultés de perception, de représentation, de conceptualisation, c'est à la façon de l'entrevoir et de le saisir que s'adresse notre recherche. Comment appréhender cet imperceptible ? Comment saisir ce qui ne semble pas se montrer comme *phénomène* ? Comment, malgré tout, construire une méthodologie capable de capter cet invisible ?

En cette recherche se trouve la volonté pragmatique de travailler avec les matières déchues – matériaux, produits de consommation, emballages, sous-produits de cycles métaboliques –, les espaces bâtis – constructions inachevées, abandonnées, inadaptées –, mais aussi les savoirs ancestraux et les pratiques culturelles – oubliés, sous-jacents, informels – qui peuvent et doivent aujourd'hui constituer des leviers d'action incontournables, des points de départ pour toute réflexion et action sur les milieux.

Dans cette perspective, la ville s'avère riche en ressources et opportunités, et on peut considérer les matières déchues comme d'importants gisements urbains, les plus vastes aujourd'hui disponibles. L'obsolète, le hors d'usage, le démodé, le désuet, le vétuste changent d'allure. Ils ne sont plus appréhendés comme ce qui s'est transformé ou a perdu son utilité, ils sont ce qui ne s'est pas adapté aux changements, ce qui est resté constant quand tout autour s'est transformé : des potentialités toujours vivantes. De ce point de vue, l'inadaptation révèle et stimule, permet de nouvelles entrées ; elle met en lumière les figures de « reliance » et les écarts entre des époques et des cultures ; réactualise la mémoire et l'imaginaire des usages, des pratiques et des coutumes. Dans l'indispensable réactualisation de nos habitudes de faire et de penser, la figure de l'obsolescence contient



une potentialité de régénération à déployer; elle s'avère capable d'ouvrir sur des métamorphoses vivifiantes; elle est énergie latente à féconder, ressource virtuelle qui sommeille, un «en-puissance» à faire émerger. Les espaces bâtis ou déjà changés peuvent participer à des mesures d'urbanisation plus appropriées et réduire «l'empreinte écologique» globale. Résultant de cycles précédents, ces éléments sont caractérisés, comme le mot «reste» le suggère efficacement, par un état d'ambiguïté, une «liminalité», selon une expression familière aux anthropologues. Comme tout sous-produit, ces entités se prêtent à être interprétées et traitées à l'instar de ressources précieuses ou de rebuts inutiles, selon que le fonctionnement urbain soit de type «circulaire-valorisant» ou «linéaire-dissipant». Si une approche purement organique les montre comme les *outputs* inutilisables d'un processus donné, une lecture écosystémique et synergique est capable de les traiter comme des *inputs* fondamentaux, d'en révéler toute la richesse potentielle. Les restes urbains – friches industrielles, structures abandonnées, «laissées-pour-compte», surdimensionnées – apparaissent comme la parfaite incarnation urbaine d'une dichotomie: si d'un côté ils sont générés par une culture de gaspillage, prônant la croissance, l'étalement, le nouveau plutôt que le développement, la transformation, le déjà-là, ils s'avèrent malgré tout valorisables au sein de «l'écosystème citadin» existant, demandeur aujourd'hui de davantage d'intensité, de partage, de proximité.

S'ouvrir à l'imprévisible, à l'incertitude

Un des grands enjeux contemporains dans cette période de crise est de travailler avec l'incertitude. Dans ce contexte, c'est notamment l'intrication ouverte de stratégies à long terme et de tactiques réactives qui peut tendre vers plus de justesse pour les milieux habités. Les pratiques et les savoirs locaux deviennent les points de départ pour un développement local et durable, en ce qu'ils limitent le développement de la technocratie neutralisante que connaît habituellement l'urbanisme libéral. Les phénomènes de dissociation qui ont présidé à l'urbanisme depuis plusieurs décennies ont aussi produit et continuent de produire une énergie résiliente, à même de se transformer sans cesse en une capacité positive





de réaction aux urgences territoriales. Cette énergie s'exprime à travers les actions directes et spontanées des habitants, à travers les phénomènes informels et auto-organisés se déployant dans les interstices des villes. Une autre ville, «imprévue», semble alors créer les conditions d'autres formes d'organisation et de coexistence. Réinterpréter les actions spontanées, les savoirs oubliés, les pratiques locales, en tant que ressources territoriales spécifiques, sous-jacentes, permet de réassocier la planification urbaine véhiculée par les institutions avec les désirs et les attentes des habitants.

Plan de l'ouvrage: trois axes principaux

L'ouvrage est structuré en trois axes principaux, qui proposent une articulation féconde entre théorie et pratique.

Le premier, «Potentialités», appelle à une réflexion écologique et philosophique du latent, du potentiel, de l'endogène, au sein de l'écosystème urbain. Le latent comme inévitable, comme propre à chaque territoire, mais aussi comme résultat de toute action menée et à mener par l'homme sur les milieux, constitue aujourd'hui une entité que nous devons apprendre à reconnaître, à nommer, à analyser, à valoriser.

Le deuxième axe, «Hybridités», est dédié à la question des hybridités entre la recherche et le projet, entre les connaissances théoriques et les actions pratiques, entre la pédagogie et l'expérience active sur le terrain. La rencontre pluridisciplinaire et pluriméthodologique s'avère alors un terrain fertile de confrontation et de dialogue, indispensable pour répondre aux défis actuels et faire émerger les possibilités de transformation des territoires contemporains.

Le troisième, «Imaginations», vise à interroger le projet – d'architecture, d'urbanisme, de paysage –, mais aussi les opérations de réappropriation, de participation, de consultation, d'interprétation, comme autant d'occasions privilégiées pour l'étude des milieux urbains et pour la production de connaissances appropriées, comme un moteur pour la valorisation pertinente des énergies à l'œuvre et des potentialités inexprimées.

Roberto D'Arienzo / Annarita Lapenna / Mathias Rollot / Chris Younès





382

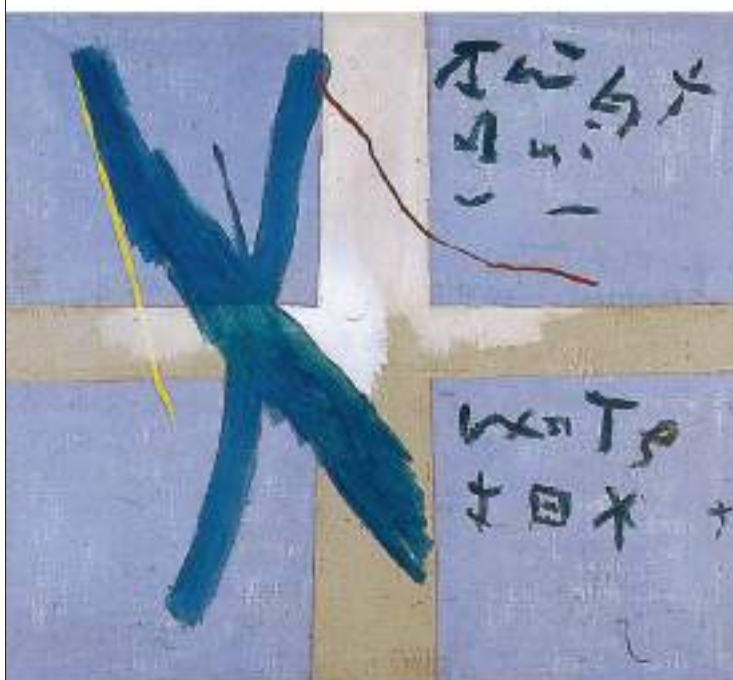
[B]





Repenser l'habitat

Alternatives et propositions !



Cécile Andréoli,
Benjamin Aubry,
Sonaya Bait,
Antoine Bagel,
Boris Bauchet,
Bernard Charbonneau,
Kyla Chayka,
Giovanni Corbellini,
Marie-Charlotte Dalin et Julia Taumaine,
Paul Devaux,
Mathias Delatte et Cécile Vendemont,
Mélanie Heresbach et Sébastien Renaud (Zin26),
Pablo Fein,
Federico Ferrari,
Mélanie Fetsch et Florian Guérant,
Georges,
Gaspard Graulich,
Cécile Lemux,
Olivier Mongin,
Léo Mascanti,
Claire Pottier,
Jean Rihault,
Mathias Rollet,
Charline Sawa,
Simon Teyssou,
Dimitri Toulonon,
Marc Verdier,
Remy Vigneron.

Préface
Dominique Gauzin-Müller
Coordination
Mathias Rollet
Florian Guérant

AUTONOMIA
Libre & Solidaire

383





Dominique Gauzin-Müller

PRÉFACE

Bien des pages ont été écrites sur l'habitat. Des livres savants, d'autres plus banals, certains très illustrés. La plupart sont focalisés sur un seul aspect : étude historique, exploration anthropologique, analyse sociologique, recueil de recommandations techniques, plaidoyer à charge contre les erreurs de la reconstruction...

Cette mosaïque de textes rédigés par une trentaine d'auteurs est au contraire une œuvre polyphonique. Son approche holistique lui donne autant de force que de fraîcheur. Porté par une parole libre et plurielle, cet ouvrage collectif juxtapose les angles de vue pour un inventaire à la Prévert, qui met en exergue la complexité de l'habitat... et la richesse créative qu'offre cette complexité !

Ce livre pose quelques questions essentielles et y apporte des réponses non conformistes. Ici, la maison côtoie l'immeuble collectif, le pavillon flirte avec le paysage. Les coauteurs interrogent des idées reçues, mettent en perspective des expériences. L'agence 2m26 décrit avec gourmandise une petite maison en planches, tandis que Giovanni Corbellini prend de la hauteur pour revisiter l'évolution du logement au xx^e siècle. Et Dimitri Toubanos propose, avec la rigueur du chercheur, une passionnante genèse des professions de maître d'œuvre, d'architecte, d'ingénieur, d'entrepreneur et d'artisan.

Si Charline Sowa s'interroge sur la « ville décroissante », Federico Ferrari sur la « ville pour tous » et Claire Pottiez sur la « ville officieuse », cet ouvrage fait la part belle aux zones péri-urbaines et rurales. Marc Verdier y démontre que la campagne est un territoire d'inventions en insistant sur la « vision sociétale » d'un village du Périgord-Limousin, qui tire son dynamisme de la transition écologique. Deux jeunes architectes auvergnats talentueux y proposent des alternatives aux standards des pavillons et des immeubles collectifs génériques. Boris Bouchet a réparé une ferme du Livradois « pour accueillir trois logements neufs tout en conservant la poésie des façades » et « donner la chance à ceux qui viennent habiter de passer un bon moment de leur vie ». Simon Teyssou raconte comment il a accompagné une commune engagée dans la transformation d'un immeuble en deux commerces et six logements pour « habiter autrement les centres-bourgs ».



Comme les touches de couleur d'un tableau impressionniste, les auteurs font émerger ensemble, par approximations successives, une vision nouvelle de l'habitat. L'architecture sensible qu'ils défendent est dédiée aux « petits hommes » chers à Alvar Aalto. Mais ils revendiquent aussi, comme le souligne Mathias Rollot, une « architecture honnête », avec l'espoir « d'une cohérence nouvelle entre fond et forme ».

L'habitat n'est pas unique, mais pluriel, profondément façonné par son époque et le lieu qui l'accueille. La forme imposée en France pendant les Trente Glorieuses, dans l'euphorie de l'essor économique, répondait à la pression de l'exode rural et d'un impérieux besoin de logements urbains à bas coûts. À Lagos comme à Pékin, au Caire comme à Dhaka, les mêmes causes entraînent un demi-siècle plus tard les mêmes effets. Mais à l'ère de la prise de conscience des dérèglements climatiques causés par le mode de vie des pays industrialisés, notre responsabilité est d'éviter que les pays émergents reproduisent nos erreurs. Tout doit donc être repensé avec l'humilité qu'un constat d'échec impose.

Une des réponses est proposée dans le *Manifeste pour une frugalité heureuse dans l'architecture et l'aménagement des territoires*¹, que l'on peut décliner dans le logement. Pour sa conception comme pour sa mise en œuvre, l'habitat de demain « appelle de l'innovation, de l'invention et de l'intelligence collective. Il reconnaît les cultures, les lieux et y puise son inspiration. Il emploie avec soin le foncier et les ressources locales ; il respecte l'air, les sols, les eaux, la biodiversité, etc. Il est généreux envers son territoire et attentif à ses habitants. Par son programme et ses choix constructifs, il favorise tout ce qui allège son empreinte écologique, et tout ce qui le rend équitable et agréable à vivre. »

Les pionniers du Mouvement moderne ont essayé de résoudre les problèmes de leur époque avec les connaissances et les matériaux à leur disposition, mais l'uniformité de leur architecture internationale n'est plus de mise aujourd'hui. On ne construit pas dans un village de la brousse comme au cœur de Manhattan, dans le froid de la Scandinavie comme sous la chaleur des tropiques, pour des familles avec de jeunes enfants comme pour des personnes âgées. Mais à cette complexité des réponses aux milieux physiques et aux contextes socioéconomiques répond une constante de l'humanité : le besoin universel de disposer d'un lieu protecteur pour jouir de la vie avec sa famille et ses amis.

1. Manifeste lancé le 11 janvier 2018 par Alain Bornarel, Philippe Madec et Dominique Gauzin-Müller : frugalite.org





Mathias Rollot et Florian Guérant

INTRODUCTION DES ALTERNATIVES, DES PROPOSITIONS ?

386

Faire apparaître quelques-unes des manières qu'ont architectes, urbanistes, paysagistes, designers, chercheurs, philosophes ou historiens d'être force de proposition sur la question de l'habitat : voilà ce que cherche à faire ce travail collectif. Afin que ces hypothèses et projets continuent à pénétrer dans l'imaginaire commun non seulement de la population, mais aussi du législateur, des décideurs publics, des puissances d'investissements privées et des forces de construction ouvrières. Afin qu'ils puissent intégrer avec plus de présence et d'audace les pédagogies des écoles d'architectures, les stratégies de recherches de leurs laboratoires, et les outils de références des architectes qu'elles forment. Afin que ces professions retrouvent une part de la dignité et de la crédibilité qu'elles ont perdue. Certes, la crise manifeste qui a secoué les professions architecturales et urbaines ces dernières années fut source de remises en question légitimes. Mais, véritable épreuve, elle se révéla aussi être une énergie vitale créatrice d'inventions et de déplacements en tout genre : d'autres façons de faire furent modélisées, proposées, parfois construites. C'est à mettre en lumière certaines d'entre elles que travaille cet ouvrage, pour faire voir leurs richesses singulières, et les potentiels de régénération qu'elles contiennent. Témoignant chacune à leur manière de la capacité de résilience des professions architecturales-urbanistiques-paysagères, ces propositions théoriques et pratiques sont aussi des marqueurs, des témoins des profonds changements de direction économiques, sociales, politiques, et morales que doit prendre

7





Repenser l'habitat

en compte notre société. Elles sont, chacune à leur façon, une mesure de la distance entre l'actualité bâtie d'aujourd'hui, et ce que pourrait être celle de demain. Ainsi tour d'horizon non exhaustif des alternatives au pavillonnaire et au logement collectif moderniste, manuel des nouvelles méthodes de conception, mais aussi synthèse des quelques problématiques de recherches contemporaines sur la question, l'ouvrage cherche à œuvrer concrètement pour le changement. Témoin critique, il associe refus argumenté de modèles existants et solutions concrètes vers des ailleurs plus soutenables – écologiquement, mais aussi humainement parlant.

Comprendre pour critiquer

Les chantiers à ouvrir sont nombreux, nombreuses étant les situations devenues aujourd'hui quasi invivables. C'est au bord du gouffre, à la lisière avec l'effondrement systémique que nous tentons pourtant une critique supplémentaire de bon nombre de mécanismes existants. Ces refus, tout comme les solutions proposées, sont à la fois de l'ordre du cas particulier et de l'ordre de la typologie abstraite ; ils concernent tant des exemples concrets que des modèles plus structurels, philosophiques ou abstraits. Car, en effet, de la maison pavillonnaire « néo-régionaliste » vendue sur catalogue jusqu'aux façades néo-classiques des « maires constructeurs » de Valérie Pécresse, les mêmes systèmes standardisés, les mêmes logiques capitalistiques et les mêmes résultats appauvrissants sont à l'œuvre. De ces systèmes et de leurs logiques de rendement économique à courte échelle résultent des villes sans âmes, véritables désastres écologiques et économiques à la durabilité esthétique et constructive douteuse. Refuser toutefois « le cauchemar pavillonnaire » ne signifie pas forcément rire au nez du désir d'accession à la propriété, pas plus qu'il n'est question de nier le besoin qu'a l'habitant d'espaces intimement appropriables ou de refuser de comprendre le souhait de la population de retrouver un contact direct avec la nature. Au contraire, il importe de bien comprendre en quoi ces caractères fondamentaux de l'habitation humaine sont à prendre très au sérieux, voire même, parfois à valoriser. En quoi cette volonté qu'a la majorité française à vouloir habiter un pavillon peut-elle être prise en considération et respectée par qui même chercherait des alternatives au pavillonnaire ? C'est bien connu, pour démonter un mécanisme, il faut commencer par essayer de comprendre comment il fonctionne. Ainsi, quand bien même nous voudrions lutter contre ces cas mortifères, il importe de bien situer quels sont les systèmes de valeurs, les mécanismes psychologiques et les tendances culturelles qui portent au développement de pareilles âneries mésologiques.

387





Qui peut agir ?

Nombreux sont ceux qui déjà ont changé leurs modes de vie, leurs choix éthiques et esthétiques, leurs habitudes et leurs méthodes face à l'absurdité généralisée. Mais leurs solutions se trouvent, plus généralement du côté du refus de toute compétence experte – celle-ci étant perçue généralement comme une dépossession habitante supplémentaire. Ainsi les protagonistes s'interrogent-ils : quels processus de réappropriations habitantes sont possibles face aux logiques conformisantes ; quelles démarches retrouver vers une autonomie retrouvée, vers une sobriété vivifiante ? Or, *a contrario* de ces présupposés qui excluent systématiquement les expertises, l'ouvrage voudrait le démontrer : paradoxalement, architectes et urbanistes, sont aussi, parfois, les mieux outillés pour aider ces logiques spontanées à émerger. En chaque situation, des stratégies architecturales et urbanistiques hétéronomes peuvent curieusement stimuler l'autonomie singulière de chacun, dynamiser les tactiques habitantes. De fait, l'ouvrage a voulu réaffirmer cet intérêt d'une alliance créatrice entre experts et habitants, et se situer sur la ligne délicate entre éloge de l'autonomie habitante et valorisation des compétences architecturales, entre reconnaissance de la liberté de faire et critique de la médiocrité ambiante, entre constat de l'échec d'un certain nombre de réalisations architecturales et réaffirmation de la nécessité fondamentale de la discipline. C'est à la recherche de ce juste milieu que ce livre collectif propose de constituer un état de l'art contemporain, capable d'informer sur les nouvelles propositions théoriques et pratiques en la matière. Quelles expérimentations, quelles réflexions, permettent aujourd'hui d'envisager des issues aux nœuds écologiques, politiques, sociaux, voire philosophiques, engendrées par l'omniprésence d'un pavillonnaire dont on sait pourtant tout le caractère délétère ? Comment, et de quel droit moral, se permettre de refuser pareille forme d'établissement humain, et au moyen de quels outils lui trouver des échappatoires saines ? Par la mise en lumière des contributions apportées aux débats, la démarche voudrait faire voir la nouvelle scène à l'œuvre sur le sujet – ses questionnements, interrogations, positionnements et limites. C'est en ce sens que ce livre n'a pas pour projet d'affirmer qu'il faille « passer par un architecte pour habiter », tout au contraire. Dans la continuité des ouvrages *Du bon sens* et *Critique de l'habitabilité* précédemment parus aux éditions Libre & Solidaire, ce travail collectif a cherché à enquêter sur les manières dont la métamorphose actuelle des pratiques et des visions du monde peut s'accorder avec les disciplines architecturales, urbaines et paysagères. Car, fussent-elles « expertes », ces dernières ont parfois les moyens d'entrer en dialogue avec l'autonomie de l'individu libre. Non que ce soit toujours le cas, mais enfin, parfois, ici et là, des exemples novateurs et enthousiasmants surgissent aujourd'hui en matière d'habitat : il importait de les mettre en avant.





Positionnement de l'édition scientifique

En tout cela, ce travail d'édition scientifique s'est fondé sur plusieurs choix stratégiques :

- Inviter, dans la mesure du possible, plutôt de jeunes chercheurs et praticiens à exposer leurs réflexions, expérimentations, réalisations sur le sujet. Il s'agit à chaque fois d'invitations directes issues du travail de prospective des éditeurs scientifiques et non d'un appel à contribution ouvert.

- Concevoir et réaliser ensemble un ouvrage ambitieux, car destiné à tous : de l'habitant aux services municipaux, des CAUE*¹ (Conseils d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement) aux agences d'architecture, des enseignants et chercheurs aux étudiants en urbanisme.

- Réunir une bibliographie de recherche commune à l'ensemble des articles proposés, qui clôt l'ouvrage. Tissant un aperçu général des fondements, auteurs, disciplines et thématiques mobilisées comme références par les contributeurs, elle constitue en elle-même une forme de contribution inédite à la recherche sur le sujet.

- Articuler autant que possible théorie et pratique, ces démarches semblant toutes deux, à leur manière, contribue au renouvellement des pratiques et des cultures de l'habitat et l'une et l'autre apparaissant, à leur manière, éclairer la voie vers une sortie de l'insoutenable actuel. C'est en ce sens que deux formats de contributions ont guidé les apports des contributeurs. Tout d'abord, ceux-ci pouvaient proposer un « Point de vue » : un article critique référencé, capable de situer les grands enjeux de la situation et de resituer les notions mises en mouvements et les manières de les comprendre. Dans les contributions, il est généralement question d'un apport sur les questions de pensées, notions et systèmes de référence en jeu dans ces débats contemporains sur l'habitat. C'est la grande majorité des contributions ici présentes. Deuxième possibilité : les contributeurs avaient le choix de travailler à un « Portrait de projet » : un récit d'expérience plus bref et plus pragmatique ; de donner à voir une situation vécue capable d'être un témoignage d'une alternative spatiale, politique ou structurelle –, réalisée ou non. Ces articles feront apparaître la grande vitalité de la recherche par la pratique et la création contemporaine sur le sujet.

- Proposer une réédition d'un texte ancien, capable de mettre en perspectives les innovations critiques actuelles avec les questionnements problématiques d'hier. Notre choix s'est porté sur un travail de Bernard Charbonneau intitulé *La Fin du paysage*² pour sa

1. Les termes suivis d'un astérisque sont développés dans le glossaire.

2. Charbonneau Bernard, « La Fin du paysage », extrait de Bardet Maurice et Charbonneau Bernard, *La Fin du paysage*, Paris, Anthropos, 1972. Les auteurs tiennent à remercier Daniel Cérézuelle de leur avoir fait découvrir ce texte, le professeur Jean Pavlevski et les éditions Economica qui en ont autorisé la rediffusion à titre gracieux.





radicalité et sa qualité littéraire. Devenu presque introuvable, ce manifeste pour une préservation des territoires habités prendra ici une couleur dérangeante, peut-être réactionnaire, et à plusieurs égards en désaccord avec d'autres articles de l'ouvrage. C'est tout l'enjeu, certainement, d'une republication que de faire voir l'actualité paradoxale et étrange à la fois, révélant à cette occasion tout le chemin parcouru depuis lors. Et tout l'intérêt d'un ouvrage collectif que de faire apparaître débats et problématiques plutôt que de prétendre résoudre la complexité en apportant des solutions toutes faites.

Un combat partagé

Ainsi plus d'une trentaine d'auteurs tentent ici de construire des positionnements critiques sur l'uniformisation à l'œuvre (*Résister à l'uniforme*, chapitre 1), sur les nouvelles manières de « faire avec » les lieux, les habitants et les habitudes en place (*Faire avec*, chapitre 2), pour porter peut-être un nouveau regard sur les paysages et identités qui composent notre habitat global, par-delà les frontières étroites de nos petits logements bâtis (*Paysages et identités*, chapitre 3). Que chacun d'entre eux soit remercié pour sa contribution à ce travail de longue haleine et son engagement.





TABLE

Préface	5
Introduction. Des alternatives, des propositions ?	7
Chapitre 1. Résister à l'uniforme	13
L'habitat : quelques paradoxes contemporains.....	14
Habitats multiples	20
Portrait de projet « La Carrée », une maison à Nancy	29
L'architecte adoptant une démarche artisanale face à la mondialisation et aux logiques des marchés	34
Portrait de projet. Deux réhabilitations d'appartements. Vers une architecture honnête	43
Bienvenue dans l'airspace. Comment la Silicon Valley participe à la diffusion de la même esthétique stérile à travers le monde.....	52
Coliving, Le logement au cœur d'un nouveau projet social.....	64
Faire soi-même, du produit au processus.....	76
Portrait de projet. Un logement résilient, une habitation à vivre	83
État des lieux	90
Habiter par l'objet	94
Habiter le monde : quelques critères d'habitabilité.....	101
Chapitre 2. Faire avec	109
Portraits de projets . Trois logements sociaux à Domaize	110
Peut-on habiter la ville décroissante ?	117
Neuf idées pour fabriquer autrement le logement dans les territoires périurbains et ruraux	128
Ouvrir de lieux potentiels.....	138
Domesticologie.....	149
Portrait de projet. L'habitat réparti.....	163
La démarche BIMBY : singulariser le pavillonnaire pour le rendre désirable.....	170
BIMBY recompose les jeux d'acteurs de la ville ordinaire	178
Chapitre 3. Paysages et identités	187
Habiter avec le climat. De la maison Cap-Ferret à la tour Bois-le-Prêtre, retour sur deux projets de Lacaton & Vassal.....	188
Portrait de projet. L'écriture comme outil de projet éthico-esthétique.....	201
Réinventer les modes d'habiter le monde : former autrement les architectes ?	208
Portrait de projet. Logements, locaux d'activités et équipement à Preuschedorf (67)	215
La ville pour tous, une utopie possible	220
Portrait de projet. L'immeuble Thérias et la Semblada. Deux projets d'habitats collectifs en Auvergne.....	227
La ville officieuse	237
Face à une urbanisation en mal d'urbanité.....	247
Chapitre 4. La fin du paysage	255
La fin du paysage.....	256
Glossaire	286
Bibliographie générale	288



392

[C]





2M26 ◇ AAA ◇ ALEXANDRE LABASSE ◇ ALICE FRÈMEAUX
◇ ANPU ◇ APPROCHE.S! ◇ AURORE BOUTRY-JACOB ◇
ATELIERGEORGES ◇ BELLASTOCK ◇ BERGERS URBAINS ◇
BRUIT DU FRIGO ◇ CARTON PLEIN ◇ CÉCILE DIGUET ◇
COCHENKO ◇ DAVID BLONDEAU ◇ DELPHINE NÉGRIER ◇
ÉCHELLE INCONNUE ◇ ÉDITH HALLAUER ◇ ÉDOUARD
LETAILLEUR ◇ ÉLISE MACAIRE ◇ ENCORE HEUREUX ◇
ENRICO CHAPEL ◇ ETC ◇ FIL ◇ FLAVIEN MENU ◇ FRÉDÉRIC
BONNET ◇ HYPERVILLE ◇ JULIA TOURNAIRE ◇ JULIEN
BOIDOT ◇ MARION WALLER ◇ MATHIAS ROLLOT ◇ MIT
◇ OLIVIER CARO ◇ PARENTHÈSE ◇ PASCAL ALLANÇON
◇ PAUL CITRON ◇ PAUL JARQUIN ◇ PHILIPPE RIZZOTTI
◇ QUATORZE ◇ SAPROPHYTES ◇ YA+K ◇ YES WE CAMP

CONVERSATION AVEC LES COLLECTIFS
D'ARCHITECTES FRANÇAIS



[INTRODUCTION]

L'HYPOTHÈSE COLLABORATIVE 4
GEORGES & MATHIAS ROLLOT

JULIEN BOIDOT 9

D'UN URBANISME GLOBAL À 10
UNE PRATIQUE DE SITUATIONS SPATIALES?
ENRICO CHAPEL

UNE HISTOIRE DE « COLLECTIFS » 16
ÉLISE MACAIRE

I. FAIRE SUR LE TERRAIN
POUR SAVOIR COMMENT FAIRE

VERS UNE DÉPRISE D'ŒUVRE 35
EDITH HALLAUER

ENCORE HEUREUX 41

AUORE BOUTRY - JACOB 52

BELLASTOCK 53

DAVID BLONDEAU 62

QUATORZE 63

DELPHINE NÉGRIER 72

MIT 73

ETC 83

ALICE FRÉMEAUX 94

PARENTHÈSE 95

FIL 105

FRÉDÉRIC BONNET 114

II. FAIRE SUR LE MOMENT POUR FAIRE AVEC

URBANISME TRANSITOIRE, 119
PROGRAMMATION EN ACTION :
UNE BRÈCHE POUR LE DROIT À LA VILLE ?
CÉCILE DIGUET

BRUIT DU FRIGO 131

PASCAL ALLANÇON 140



SAPROPHYTES	141
ALEXANDRE LABASSE	150
COCHENKO	151
CARTON PLEIN	159
ÉDOUARD LETAILLEUR	170
YA+K	171
MARION WALLER	180
YES WE CAMP	181
APPROCHE.S!	193
PAUL CITRON	204

III. FAIRE SANS, FAIRE AUTREMENT

ÉLOGE DE L'IMPRODUCTIVITÉ DE LA VILLE COLLABORATIVE MATHIAS ROLLOT	209
ÉCHELLE INCONNUE	217
FLAVIEN MENU	226
ANPU	227
AAA	235
PAUL JARQUIN	244
BERGERS URBAINS	245
2M26	255
OLIVIER CARO	266
PHILIPPE RIZZOTTI	267

395

[PERSPECTIVES] DE LA FANTAISIE À LA FANTASMAGORIE, L'UNIVERS SPECTACULAIRE DE L'HYPOTHÈSE COLLABORATIVE JULIA TOURNAIRE	269
[NOTE DE L'ÉDITEUR] L'ÉVIDENCE COLLABORATIVE HYPERVILLE	279
BIOGRAPHIES	284
COLOPHON & REMERCIEMENTS	287





INTRODUCTION

ATELIERGEORGES & MATHIAS ROLLOT

Cet ouvrage est né d'un certain nombre de constats – dont celui, central, d'une crise sans précédent au sein des métiers de la fabrique urbaine. Certes, ces derniers sont, depuis quelques décennies déjà, en plein bouleversement, mais à de nombreux égards, il semble que la transformation des conditions d'exercice s'est accélérée sous l'effet des turbulences économiques et écologiques que traversent nos sociétés. Comment concevoir sans commande claire, sans programme défini, sans financement stable, sans dynamique de marché, sans pilotage intelligible, sans opérateurs identifiés?

C'est dans ce contexte que se positionne l'Hypothèse Collaborative. Nous avons choisi, pour analyser cette situation, de partir à la rencontre de celles et ceux qui ont *déjà* ouvert un ailleurs. Ces initiatives vieilles de quelques décennies sont le fruit d'un phénomène qui dépasse les limites de la France mais nous avons fait le choix de nous limiter ici à notre territoire, celui où nous exerçons. On le verra, ces alternatives ne datent pas de l'ouverture toute récente du cadre de la commande à de nouveaux marchés (Appels à Manifestation d'Intérêt, Appels à Projets Urbains Innovants, missions d'activation et occupations temporaires). Au contraire, elles ont le plus souvent, été... génératrices de ces possibles devenus courants.

Ces pratiques bousculent la conception linéaire de la fabrique de la ville, où chacun, du propriétaire foncier à l'utilisateur, en passant par l'aménageur, le promoteur, l'investisseur, exerce ses compétences, les unes après les autres. Cette mécanique, adaptée à l'extension urbaine sur le domaine agricole que la forte plus-value et la faible complexité opérationnelle ont transformé en un outil d'une efficacité remarquable dans la croissance urbaine d'après-guerre. Aujourd'hui, la nécessité de construire la «ville sur la ville» rend ce modèle obsolète: l'augmentation des coûts fonciers et des risques opérationnels (pollution, démolition, déconstruction, recours...) ne permettent plus de générer assez de valeur pour l'ensemble des acteurs. La chaîne se grippe. Des situations de projets sont en attente, en souffrance. Seul le subventionnement public des aires métropolitaines, dites tendues, équilibre les opérations urbaines, mais pour



combien de temps encore? Et qu'en est-il des zones dites détendues où le «marché» ne permet aucune plus-value? Quel rôle l'architecte, présent à toutes les étapes de la fabrication urbaine, peut-il alors jouer?

En tant que jeunes praticiens, nous observons ces pratiques émergentes comme autant de manières de façonner de nouveaux montages, processus et procédures de fabrique de la ville, plus «circulaires», plus éclatées, appelant la mise en système, l'improvisation, les reconfigurations de rôles plus complexes et mobiles entre sachant.e.s et non-sachant.e.s, habitant.e.s et concepteur.trices, nomades et sédentaires, etc. Cette nouvelle constellation d'acteurs et actrices forme un maillage aux compétences étendues, adaptées à la construction de la ville sur elle-même, à travailler avec l'incertitude et le risque, à tirer des richesses et opportunités de la complexité. Ni soumises, ni totalement opposées aux grands propriétaires fonciers, aux collectivités territoriales, aux services de l'Etat, aux aménageurs et investisseurs, ces initiatives collectives traduisent plutôt un ensemble de nouvelles possibilités d'actions et de nouveaux regards sur l'existant, une envie de faire. Comment alors les définir? Par-delà leurs singularités – voire leurs oppositions, sur certains points – force est de constater que l'outil commun de ces initiatives enthousiasmantes est la *collaboration*.

Réussir ce «pas de côté» c'est penser et agir autrement, c'est résister et «faire avec»; c'est voir loin et adopter une posture conviviale et pragmatique. C'est en ce sens que les atouts de ceux que l'on appelle les «collectifs d'architectes» sont nombreux. Historiquement, ces groupes ont été capables de révéler un certain nombre de paradoxes et d'incohérences dans la fabrique urbaine. Ce combat, doté d'une vitalité inédite, se poursuit aujourd'hui à travers l'Hexagone, à toutes les échelles et sur différents types de commandes. Les collectifs d'architectes, forts de leurs années de pratique sur le terrain, d'expérimentations heureuses ou malheureuses, le plus souvent hors marché et sans budget, sont peut-être les mieux armés pour agir au sein de cette actualité troublée, de cette période de turbulence qui secoue la profession. Le savoir-faire collaboratif,





polymorphe et adaptable, est en réinvention permanente. Comment alors rendre compte de ses états et capacités?

Pour enquêter sur ces expérimentations nous avons souhaité donner la parole aux protagonistes du renouveau de la pratique en engageant une conversation articulée autour de trois méthodes croisées.

D'une part sont proposées dans cet ouvrage les retranscriptions des rencontres organisées avec ces «nouveaux acteurs». Ces entretiens et échanges ont eu lieu en parallèle des actions menées par les concernés sur le territoire: dans leurs ateliers, sur les friches qu'ils mettent en mouvement, dans les quartiers qu'ils repensent, sur les événements qu'ils organisent, au contact de cette énergie. La liste des structures rencontrées est représentative de différentes époques, postures et différents niveaux de maturité et de la diversité des géographies du territoire français. Choisis pour leur engagement dans le questionnement du rôle de l'architecte, ils forment un panel aux motivations diverses, aux outils variés, en quête d'alternatives et de transversalité entre maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre et société civile.

Cette conversation est organisée en trois parties qui font apparaître des postures et points communs: un regroupement sous forme d'une proposition ouverte et qui reste à débattre. La première partie, *Faire sur le terrain pour savoir comment faire*, donne la parole aux constructeurs et constructrices qui revendiquent que, pour être architecte, il faut savoir construire, bricoler sur place et avec les gens. La seconde partie, *Faire sur le moment pour faire avec*, propose de donner la parole aux incrémentalistes, à ceux et celles qui font de façon empirique, sans approche a priori, en préservant une part d'improvisation, en décidant sur le moment qui ils sont et ce qu'ils proposent. La troisième partie enfin, *Faire sans, faire autrement*, donne la parole à ceux qui revendiquent qu'il ne faut pas forcément construire, aménager l'espace – à ceux pour qui ce n'est pas le sujet, pas leur compétence, à ceux et celles qui ne sont pas architectes, ou qui ont cessé de l'être, mais qui utilisent l'architecture comme un moyen.

En écho à ces récits de collectifs français, l'ouvrage présente la réflexion



d'enseignant.e.s, de chercheur.e.s et observateur.trices extérieur.e.s à ces mouvements. Ils et et Elles nous livrent leurs analyses critiques sur le développement de ce tournant à l'œuvre. Un éclairage qui semblait indispensable pour articuler et interroger les contenus vivants collectés par l'ouvrage. Le choix a été fait de les intégrer au fil de l'ouvrage afin de renforcer leur pouvoir de résonance et composer cette discussion indirecte proposée par l'Hypothèse Collaborative.

De «grands témoins» enfin, praticien.ne.s, maîtres d'ouvrages et expert.e.s divers, réagissent, à chaud et sur un format plus spontané, aux questions qui se posent vis-à-vis de l'émergence de ces collectifs. Formant un troisième niveau de conservation plus personnel, cet ensemble questionne et fournit un autre niveau de lecture, capable de remettre en jeu sous un angle différent les analyses et affirmations livrées par les entretiens et les articles scientifiques.

Travaillant à un ouvrage transversal, pluridisciplinaire et complexe, nous n'avons pas cherché à réduire la pluralité des approches à une seule et même position idéologique. Bien au contraire, l'enjeu est de saisir l'occasion de préciser les orientations communes, les différences et spécificités de parcours et des énergies déployées par chacun de ces acteurs. En ce qu'ils ont su répondre et contourner peut-être des ensembles de situations complexes ou de réflexes obsolètes qui pouvaient contraindre la méthode traditionnelle, ces acteurs et actrices interrogés sont des ressources latentes qu'il convient de rendre manifeste. Afin de témoigner de l'importance de changer nos manières d'appréhender la commande, notre rapport à l'économie du projet, et la pluralité des compétences nécessaires à la réalisation du projet spatial et social. Mais aussi afin de faire apparaître l'importance, plus que jamais renouvelée, de l'*Hypothèse Collaborative*.



ÉLOGE DE L'IMPRODUCTIVITÉ DE L'HYPOTHÈSE COLLABORATIVE

MATHIAS ROLLOT

 Mathias Rollot est architecte, docteur en architecture, Maître de Conférence Associé en Ecole Nationale Supérieure d'Architecture, auteur et traducteur.

Ce que révèlent les collectifs interrogés est un fait paradoxal : celui d'une réappropriation de la discipline architecturale au moyen d'une forme de dissolution de celle-ci.

S'il est certain que l'architecture en tant que discipline est chaque jour un peu plus mise en obsolescence par la technologie qui la remplace (Rollot 2016), ce n'est pas ici de ce genre de disparition dont il est question. La désintégration disciplinaire engagée par des structures alternatives telles qu'Echelle Inconnue, les Bergers Urbains ou l'ANPU est toute autre : c'est d'une réinvention totale et créatrice de la discipline architecturale dont il s'agit. Voilà en tout cas une des lectures qu'il est possible de donner de ces pratiques consistant à « faire sans, faire autrement ». Bien que la grande majorité de ces protagonistes aient été formés à l'Ecole d'Architecture, le rejet de la discipline et ses conditions actuelles qu'ils nourrissent est explicite et direct, il est au cœur même de la part innovante de leur pratique. Très étrangement pourtant, leurs théories et leurs pratiques n'ont rien d'une négation destructrice de la discipline architecturale – bien au contraire. C'est de la sorte qu'il faut relire la réappropriation opérée par des collectifs engagés à l'image d'Echelle Inconnue comme le signe d'un déplacement sain du regard de l'architecte de l'expertise vers l'échange, de l'élitisme vers l'éthique, de l'art vers la politique. De la même façon, observer les enquêtes urbaines menées par l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine c'est assister au signe de la création d'un territoire bâti pensé, construit et investi par ceux qui l'habitent. La première étape d'un processus de *réhabitation* de la Terre, au sens que donnaient les biorégionalistes américains à ce terme (Berg 1978) – la réalisation d'un lieu unique, humain et naturel à la fois, capable de se comporter comme un écosystème collaboratif, résilient et durable. Ailleurs encore, les créations spontanées, co-construites, *low-tech*, locales et participatives de AAA rendent sens aux fondements même de la discipline. En se détachant de cette dernière, ces acteurs et actrices ouvrent aujourd'hui tout un univers de sens particulièrement stimulant et nouveau pour l'architecture. C'est d'une recherche active et militante dont il s'agit ; d'un art de mobiliser les énergies et les talents pour aller vers un ailleurs inatteignable pour l'architecture et ses modes de productions habituels. Dit ainsi au moyen des termes de l'enquête, s'il ne faut pas construire, ce n'est pas seulement parce qu'il faut « faire sans », mais aussi et surtout parce qu'il faut



« faire autrement ». L'improductivité est engagée comme moyen et non comme fin en soi : c'est une méthode pour travailler au déploiement de marginalités créatrices et libératrices, et ouvrir sur des espaces et méthodes, qu'on ne pensait pas souhaitable ou pas possible...

Politiquement parlant, toutefois, comment le « top-down » pourrait-il prétendre créer des dynamiques « bottom-up », qui, par définition même, se fondent hors de son champ d'action ? Le travail fascinant de ces acteurs est de contourner le paradoxe de l'expert invoquant désespérément le spontané *en incarnant eux-mêmes cet imprévu, en devenant eux-mêmes des habitants bâtisseurs* (fussent-ils experts de la conception de formation). C'est le principe aussi suivi par les activistes de 2m26. Comment pourrait-on croire que leur apport à l'urbain puisse se mesurer en nombre de chaises co-construites avec les passants, en stères de bois assemblé, en nombre de nuits passées à dormir dans la rue ? La question quantitative est hors propos dès lors qu'il est question d'un engagement si pareillement politique, humain et artistique à la fois. Certes, outre les bénéfices sociaux, existentiels et esthétiques, tout cela a aussi à voir avec un enjeu économique (l'avènement d'un territoire plus autonome et plus résilient – et ses conditions de possibilités). Mais, si à aucun moment le gain n'est chiffrable, c'est qu'à bien y réfléchir, ces collaborations ouvrent justement sur un champ aussi enthousiasmant qu'inattendu : celui de l'*improductivité*. C'est à un éloge de cette dernière que je voudrais me livrer en guise d'introduction à ce chapitre.

La collaboration contre la productivité

Ce qui se partage, c'est ce qui ne se possède pas. Si la possession, elle, se divise, se prête ou s'échange, se vole ou s'achète, se loue – le partage, lui, désigne nécessairement une qualité d'échange qui dépasse l'une et l'autre des parties. Ainsi partageons-nous le temps d'un repas plutôt que la division des aliments eux-mêmes, ainsi peut-on parler du partage d'un moment, d'un chemin de vie, d'une amitié, d'une condition de vie... C'est en ce sens, que, s'il doit être question d'*hypothèse collaborative* pour désigner cet ensemble de processus de fabrication alternatifs de l'urbain ici présentés, c'est bien qu'il s'agit de faire apparaître *la part partagée – non possédée et non quantitative* donc – de ces fabrications nouvelles (Bianchetti 2015). C'est qu'en eux réside quelque chose qui n'est pas simplement de l'ordre de l'efficacité ou de la productivité ; quelque chose comme une *ressource urbaine latente* (D'Arienzo, Younès, Lapenna, Rollot 2016) – au sens aussi que donnait récemment François Jullien à l'idée de « ressource » : ce quelque chose qu'on *ne possède pas, ne prône pas, ne prêche pas, ne se construit pas en système*, mais qui au contraire *qui affleure de façon locale et non forcée, sans exclure ni s'exclure* (Jullien 2016 : 51-66). Ces « ressources » que représentent chacune des unions collaboratives ici explorées sont à comprendre en termes d'énergies créatrices, de *capabilités* potentielles



(Nussbaum 2012). C'est en cela même qu'elles résistent, structurellement parlant, à toute tentative de mise en résultats chiffrés figée, et en cela qu'elles ne sont en aucun cas les avatars des « villes productives » dont il est courant d'entendre parler¹. Bien au contraire, c'est justement en ce qu'ils contribuent à constituer des figures concrètes de ce que pourrait être la fantastique *ville improductive* de demain que ces figures de collaborations sincères et opérantes sont si stimulantes.

La civilisation *post-carbone*, en effet, peut-elle sérieusement se fonder sur l'idée de « villes productives », ou n'y a-t-il pas là, une forme de contradiction dans les termes ? Sans même évoquer ce fait que l'urbain d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec ce que pouvait désigner l'idée de « ville », j'en viendrai directement à ce constat que penser une « ville productive » capable de soutenabilité, c'est prôner presque explicitement un *capitalisme vert pour l'urbain* : une forme urbaine prétendant pouvoir continuer son développement en des termes durables. Comme si justement, l'écologie n'invitait pas à remettre en cause tant l'idée de « développement » que celle de « production », associer innovation urbaine et productivité est, politiquement parlant, s'engager en faveur d'une poursuite de la modernité : ou bien la « ville productive » est celle, dépassée, de la modernité solide et industrielle du XX^e siècle, ou bien – ce qui revient au même – elle vise à désigner l'idéologie de la modernité liquide (Bauman 2006) du XXI^e siècle et la « croissance verte » fantasmée par notre époque, et constitue en cela l'artefact de la parfaite poursuite de la transformation de la nature en marchandise et en fétiche. Dans un cas comme dans l'autre, c'est tout l'ensemble des moyens culturels qui nous ont amené à cette situation écologique dramatique contemporaine (l'idéologie du progrès, le capitalisme occidental basé sur la croissance et l'exploitation des peuples et de la terre, la mise en technologie des sociétés humaines et la dépossession individuelle et communautaire qui en découle, etc.) qui est sous-tendu par cette notion de productivité. À bien des égards donc, il est possible d'affirmer que cette idée n'est plus opérationnelle que pour désigner ce monde qui est en train de disparaître.

C'est de façon tout à fait différente que les témoignages ici présents nous invitent tous, dans leur diversité, à voir et à accepter l'idée que le renouveau de notre société puisse passer par une sortie de la production. À ce sujet, relevons que, bien que ce concept de *ville improductive* semble encore inédit pour l'heure, le fait que nous

1 Notamment dans les travaux de Thierry Baudoin et Michèle Collin, qui ont donné lieu à plusieurs publications dans la revue *Multitudes* depuis 2001 (notamment : *Multitudes* 3/2001 (n°6), *Multitudes* 2/2008 (n°33)), ainsi qu'à l'ouvrage BAUDOIN, Thierry (dir.), *Ville productive et mobilisation des territoires*, Paris, L'Harmattan, 2006. Parmi les dernières actualités à ce sujet, seraient à citer aussi le texte plus grand public « Construire la métropole productive » de Djamel Klouche, paru dans *Libération* le 29 novembre 2014, ainsi enfin que la tenue, en 2016, du thème de la 14^e session du concours EUROPAN (printemps 2017) : La ville productive, ultime consécration pour cette idée dans le monde de l'architecture et de l'urbanisme à échelle européenne.





soyons d'ores et déjà entrés dans une forme plus générale d'*économie post-productive* est en revanche une idée qui fut déjà formulée à plusieurs reprises. Kevin Kelly notamment propose à son sujet de considérer qu'il puisse s'agir d'une conséquence majeure du grand bouleversement de notre époque, et insiste : la caractéristique de notre contemporain est d'inventer des éléments qui ne sont ni réellement « productifs », ni même simplement mesurables en terme de productivité (Kelly 2013). À titre d'exemples librement choisis pour illustrer *a posteriori* la justesse de ces analyses, je voudrais dire à quel point, si différents soient-ils, qu'il s'agisse du réseau *Vélib* ou des systèmes *Blablacar* et *Drivy*, il est bien question d'inventions proprement contemporaines et urbaines qui se fondent sur des dynamiques économiques non basées sur la propriété mais sur le partage et l'échange – des économies circulaires construisant de fait une forme d'activité qui n'est en aucun cas « productrice » de biens matériels. On pourrait alors très bien vouloir, une fois de plus nommer, coûte que coûte, ces éléments de « productions de services », mais enfin est-ce bien là le terme le plus approprié ? Un parc deviendra-t-il bientôt, lui aussi, « producteur de bien-être » ; une rue, « productrice de mobilité urbaine » ? Ces questions sont rhétoriques. L'idée même de « productivité » est, de façon générale, un terme plus adapté à caractériser le travail machinique que l'œuvre humaine. Tandis qu'on parlera d'artisanat, de réalisation ou encore de manufacture pour désigner le travail de la main et de l'esprit, c'est de production dont il est question pour désigner le travail réalisé par l'industrie matérielle et l'*industrie culturelle* (Adorno, Horkheimer 1974). Aucun doute, dès lors, que l'utilisation du terme « production » soit, de fait, un usage déjà idéologiquement orienté dans le sens d'une perpétuation de la ville comme méta-industrie : mesurer la ville en terme de productivité, c'est voir celle-ci en ces termes industriels, et en ce sens, méconnaître ou éviter son sens premier et profond de *polis*, de *civitas*, ou de *burgus* peu importe : d'une affaire politique qui est avant tout question de partage d'espaces communs, de *communaux* (Illich 1973, 1994) en lesquels il est question, bon gré mal gré, de co-habiter ensemble.

Ce débat prend place à la suite d'une longue histoire intellectuelle qu'il ne nous appartient pas de relever. Notons simplement que c'est tout l'apport des philosophies de l'objection de croissance et de l'écologie profonde que d'avoir pu montrer que l'important n'était pas de poursuivre obstinément une dynamique sociétale perdue (celle de la croissance et de la productivité, justement), mais plutôt de recentrer nos valeurs sur des questions de dialogue entre environnement et humanité, de bien-être et de joie, bref de richesses humaines saines – autant d'enjeux qui n'ont de liens ni avec la croissance du PIB, ni avec la consommation énergétique des bâtiments. De toute l'histoire de la pensée marxiste à d'autres sources anciennes (Ruskin 1860), tout autant que de très nombreuses recherches récentes à ce



sujet (Latouche 2004, Rabhi 2010, Sinaï 2017 – pour ne citer que celles-ci) tendent au contraire à montrer l'importance d'un déplacement du regard vis-à-vis de la question de la productivité. Quels sont alors les enjeux de ce débat ?

Enjeux de la post-production urbaine au XXI^e siècle

L'enjeu social, tout d'abord, est peut-être celui que soulignait déjà Ellul en 1988 : ce fait que si « autrefois, productivité équivalait à appel de main-d'œuvre, maintenant c'est exactement l'inverse. Plus l'entreprise est « productive » et concurrentielle moins elle emploie de travail humain » (Ellul 2010 : 38). Il semble en aller de même, en effet, avec la ville : *plus elle est « productive » et concurrentielle et moins elle emploie de travail humain*. Si, en effet, il est possible de s'arrêter avec le penseur sur l'idée que « les « nouvelles machines » sont des machines à économiser de la main-d'œuvre » (Idem : 36), alors, c'est un fait : si nous voulons travailler à rendre la ville plus dynamique et plus attractive en termes humains, ce n'est pas par le critère de *productivité* qu'il nous faut lire ses états, ni par lui qu'il nous faut proposer de nouvelles directions. Ce qu'une fois de plus montrent bien les acteurs ici interrogés : l'intérêt n'est pas la somme d'argent récoltée, mais avant tout la satisfaction humaine d'avoir partagé un moment convivial, d'avoir co-construit une œuvre ensemble, d'avoir partagé le travail quitte à en avoir moins (plutôt qu'à *travailler plus pour gagner plus...*). Cette forme urbaine que fait advenir la collaboration n'est ni un nouvel avatar d'un communisme radical dans lequel il n'y aurait plus de possession individuelle, ni un artefact d'un ultra-libéralisme dans lequel tout serait pris dans le mouvement permanent d'une compétition toujours renouvelée. Par-delà les antiques conflits entre privé et public, possession et partage, l'enjeu culturel soulevé par l'hypothèse collaborative est celui, très direct, concret et contemporain, du travail – du retour des *cols bleus* en ville. Et s'il est plus urgent que jamais de protéger la ville européenne de sa *mise en tourisme* par les politiques publiques et les marchés privés, alors il est vrai qu'il faut bien tendre à maintenir en son sein une activité authentiquement vivante – activité de réparation, de stockage, de création, de production, d'échange, de dialogue. Mais si, dans les bourgs même, « jusqu'au début des années 1970, il pouvait y avoir des artisans en activité – menuisier charpentier, chaudronnier, couvreur zingueur et électriciens » (Debry 2012 : 23) – est-ce véritablement la notion de « production » qui caractérise leur apport à la cité ? Que peut bien *produire* une électricienne changeant un tableau électrique ? Un plombier débouchant des canalisations ? Si ces « cols bleus » sont indispensables à la ville, peut-être est-ce plutôt pour des questions de *capacité de résilience*, pour des enjeux d'*autonomie* ou d'*auto-soutenabilité de son territoire* (Magnaghi 2003) – plus que pour des quantités produites dont on ne voit pas bien ce qu'elles seraient. C'est certain, il y a bien un intérêt à essayer de favoriser, aujourd'hui, le retour de ses artisans



et de leurs ateliers « intra-muros ». Comment peuvent toutefois y arriver architectes et urbanistes ? Ce n'est pas en transformant les programmations et en proposant des « ateliers d'artistes » ou autres « espaces artisans » que nous pourrions concurrencer les géants IKEA et Brico-dépôt, et le caractère profondément destructeur de leur omniprésence sur toutes les formes de savoir-faire locaux. Ce n'est pas plus en proposant des espaces architecturaux « de qualité », avec doubles hauteurs, puits de lumière et esthétique à la mode que nous pourrions aider à rendre aux tailleurs de pierre, chaudronniers, et autres métiers oubliés, leurs relations au monde...

L'enjeu écologique, ensuite, est celui de l'émergence d'une forme de cité écosophique, au sens que donnait Guattari à ce terme dans *Les Trois Écologies* (Guattari 1989) : une écologie non seulement environnementale, mais aussi collective et individuelle. En effet, elle est immense, au sein de cette écologie sociale, la *part humaine* – cet ensemble d'éléments qui restent irréductibles aux calculs, rendements et autres normes technocratiques à l'œuvre en l'ingénierie écologique actuelle : l'irrationnel, le symbolique, l'esthétique, l'émotion, l'imaginaire, le désir, etc. Or, n'est-ce pas, justement, le propre de ces acteurs ici interrogés que d'avoir à faire avec ces fils irrationnels et « improductifs » ? Ni rentable, ni véritablement *productrice*, l'agriculture urbaine par exemple n'aurait connu pareil essor si elle ne savait générer simultanément tout un ensemble de qualités *improductives* – de caractéristiques esthétiques, sociales, symboliques, politiques. Car, il faut le dire, au risque de décevoir, les fraises sur le toit des Galeries Lafayette ne nourriront pas Paris – elles ne fourniront péniblement que les restaurants chics du dessous. C'est de l'exact même façon que les *Bergers urbains* n'ont ni pour objectif premier de produire des merguez pour toute la ville, ni de prétendre concurrencer (commerciallement parlant) l'agriculture industrielle bien implantée dans nos ruralités. La bergerie urbaine qu'ils et elles déploient vise plutôt à ouvrir un espace partagé entre animaux et humains ; à déployer un art de « tisser du lien » social par la transhumance urbaine ; à ouvrir sur un face à face avec l'animal capable d'ouvrir à des rencontres, et d'offrir une plateforme de réinsertion sociale. L'idée est d'incarner la possibilité d'un dialogue alternatif, plus écologique, biorégional, circulaire et résilient avec les milieux dans lesquels existent les installations humaines. Ce nouveau mode de gestion, par ailleurs très peu mécanisé, s'est révélé vertueux à la fois pour les écosystèmes habités mais aussi, économiquement parlant, pour les très grands propriétaires fonciers. On le voit bien : si le modèle est enthousiasmant, c'est toutefois d'autre chose que d'une productivité accrue de la ville en termes de biens matériels dont il est question. Le critère de « productivité » ne s'applique que très difficilement à ces nouvelles pratiques pourtant particulièrement marquantes et acclamées ; tandis qu'il reste, au contraire, tout à fait signifiant pour désigner les *Villes franchisées* (Mangin 2004) et autres *villes génériques* et *junkspace* (Koolhaas 2011) dont il s'agit d'échapper au plus vite et au mieux...



En tout cela, enfin, l'enjeu philosophique de ce déplacement des manières de faire l'urbain est à rapprocher de celui de la fin de la vision de l'humain comme objet rationalisable, purement fonctionnel, utilitaire, qu'il faudrait nourrir (physiquement et émotionnellement) au moyen de quantités arrêtées qu'on pourrait produire de façon hétéronome (qu'il s'agisse de machines à habiter, de spectacles, de biens de consommations, ou d'autres choses). Si la co-construction effective du milieu et ses occupants est bien une des preuves les plus certaines de l'habitation d'un territoire (Sansot 1971, Rollet 2017), alors c'est d'une habitation revitalisée qu'il s'agit dès lors que se développent participations urbaines, partage de l'espace public, voire co-réalisation d'éléments matériels de celui-ci. C'est d'ailleurs très explicitement sur ce terrain que s'installe le projet R-Urban d'AAA, argumentant avec André Gorz qu'il serait temps de repenser à « produire ce que nous consommons et consommer ce que nous produisons » (voir sur le sujet le très complet site internet déployé pour le projet à l'adresse r-urban.net). Du *circuit-court* au *court-circuit*, il n'y a finalement qu'un pas.

Processus collaboratifs :
des formalisations du projet improductif

Comment ne pas voir l'immensité de la part symbolique en chacun de ces projets présentés et questionnés tout au long du livre ? C'est en terme plutôt de dynamisme, d'activité ou de spontanéité qu'il faut qualifier cette *ville officieuse* (Pottiez 2018) à l'œuvre. La conception, l'installation et le maintien en dynamisme des hétérotopies concrètes du présent ouvrage relève d'un projet de mise en forme d'un espace *autre*, à savoir donc un espace dans lequel l'esthétique et l'éthique sont différentes, sont en contraste avec cette société environnante : un territoire où, justement, la productivité n'est – enfin ! – plus un critère pertinent pour mesurer la qualité des choses. C'est en cela même que réside une des forces de résistance et de détournement les plus prometteuses de tous ces acteurs et actrices du changement. Je voudrais pour conclure citer un peu longuement Nathalie Blanc, dont il me semble que le propos rejoint à de nombreux égards les problématiques et propositions ici déployées :

« Les raisons d'un partage se construisent collectivement. Ces motivations sont variées, mais elles renvoient toutes à la question du sens, car nous partageons des significations, des valeurs et des valeurs d'usage, des plaisirs et des dégoûts. Nous avons cela en commun. Le partage (la notion (...)) s'apprécie de nouveau, aujourd'hui, avec l'idée, au sens fort, de vie en commun) est fondamental ; il ne peut être uniquement rationnel, ou rationnellement construit ; il doit être aussi émotionnel et ressenti. Il s'agit alors de la possibilité d'un grandissement de l'empathie et des conditions de partage d'un sentiment collectif. (...) Reprendre cette



problématique, c'est penser qu'une esthétique environnementale permet de renouveler l'idée du plaisir à s'associer à d'autres, à éprouver certains environnements, à se ressentir vivant dans des conditions qui nous mettent à l'épreuve collectivement»

Blanc 2016: 38-39

- ✧ Adorno, Theodor, Horkheimer, Max (1974), *Dialectiques de la Raison*, Paris, Gallimard.
- ✧ Bauman, Zygmunt (2006), *La vie liquide*, Le Rouergue/Chambon.
- ✧ Berg, Peter (dir.) (1978), *Reinhabiting a Separate Country: A Bioregional Anthology of Northern California*, San Francisco, Planet Drum Foundation.
- ✧ Bianchetti, Cristiana (dir.) (2015), *Territoires partagés*, Genève, Metispresses.
- ✧ Blanc Nathalie (2016), *Les formes de l'environnement*, Genève, MetisPresses.
- ✧ D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris, Lapenna, Annarita, Rollot, Mathias (dir.) (2016), *Ressources urbaines latentes*, Genève, MetisPresses.
- ✧ Debry, Jean-Luc (2012), *Le cauchemar pavillonnaire*, Paris, L'échappée.
- ✧ Ellul, Jacques (2010), *Le bluff technologique*, Fayard/Pluriel.
- ✧ Guattari, Félix (1989), *Les trois écologies*, Paris, Galilée.
- ✧ Illich, Ivan (1973), *La convivialité*, Paris, Seuil.
- ✧ Illich, Ivan (1994), *Dans le miroir du passé*, Paris, Descartes et Cie.
- ✧ Jullien, François (2016), *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne.
- ✧ Kelly, Kevin, (2013) « The Post-Productive Economy », 1^{er} Janvier 2013 (article en ligne).
- ✧ Koolhaas, Rem (2011), *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Payot.
- ✧ Latouche, Serge (2004), *Survivre au développement: de la décolonisation de l'imaginaire économique à la construction d'une société alternative*, Paris, Mille et Une Nuits.
- ✧ Magnaghi, Alberto (2003), *Le projet local*, Bruxelles, Mardaga.
- ✧ Mangin, David (2004), *La ville franchisée*, Paris, La Villette.
- ✧ Nussbaum, Martha (2012), *Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste?*, Paris, Flammarion.
- ✧ Pottiez, Claire, « La ville officieuse », in Rollot, Mathias, Guérant, Florian (dir.) (2018), *Repenser l'habitat. Alternatives et propositions*, Paris, L&S.
- ✧ Rabhi, Pierre (2010), *La sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud.
- ✧ Ruskin, John (1860) *Unto this last (Il n'y a de richesse que la vie)*, Paris, Le pas de côté, 2012.
- ✧ Rollot, Mathias (2016), *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, MétisPresses.
- ✧ Rollot, Mathias (2017), *Critique de l'habitabilité*, Paris, L&S.
- ✧ Sansot, Pierre (1971), *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck.
- ✧ Sinaï, Agnès, Szuba, Mathilde (dir.), *Gouverner la décroissance. Politiques de l'anthropocène III*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017.





408

[D]







Table

<i>Introduction</i>	
« Lire les veines de la Terre »	27

Partie 1 Géographies de bassins-versants

Des humains et des fleuves	33
ÉLISÉE RECLUS, <i>HISTOIRE D'UN RUISSEAU</i> , 1869	
En amont de toute ville.	39
PATRICK GEDDES, « L'ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DES VILLES », 1904	
Sédiments de territoire	45
KIRKPATRICK SALE, <i>L'ART D'HABITER LA TERRE</i> , 1985	
Les arbres aussi font les rivières	55
HATAKEYAMA SHIGEATSU, <i>LA FORÊT AMANTE DE LA MER</i> , 1994	
Parce que les eaux relient les vies	65
DEBORAH BIRD ROSE, <i>OISEAUX DE PLUIE</i> , 2009	

Partie 2 Imaginaires de bassins-versants

Marcher avec l'eau qui court.	73
GASTON BACHELARD, <i>L'EAU ET LES RÊVES</i> , 1941	
Lignes de partage biorégionales	77
PETER BERG & RAYMOND DASMANN, « RÉHABITER LA CALIFORNIE », 1978	



Les puissants secrets de l'eau	83
SONY LABOU TANSI, « L'EMPIRE DE L'EAU », 1985	
Tumultueux courants de la pensée	87
GIUSEPPE MORETTI, « BASSINS FLUVIAUX DE LA CONSCIENCE », 1996	
Du point de vue d'un saumon.	93
GARY SNYDER, « ACCÉDER AU BASSIN-VERSANT », 1992	

Partie 3 : Politiques de bassins-versants

Seules les frontières de l'eau...	101
PETER BERG, « CULTIVER UNE POLITIQUE DES LIEUX DE VIE », 1986	
Une enquête-fleuve populaire	117
COLLECTIF DES GAMMARES (MARSEILLE), LA GAZETTE DU RUISSEAU, 2020	
Plonger dans les eaux démocratiques	123
VANDANA SHIVA, LA GUERRE DE L'EAU, 2002	
Chaque rivière est une personne	131
AILTON KRENAK, IDÉES POUR RETARDER LA FIN DU MONDE, 2020	

<i>Postface</i>	
<i>Pour une intermondiale des bassins-versants . . .</i>	<i>141</i>
<i>Crédits.</i>	<i>151</i>





412





Introduction

Lire les veines de la Terre

Depuis l'aube des temps, la vie se déploie en suivant les bassins-versants. Sortis de la mer, les premiers êtres terrestres ont suivi les rivières. Littoraux, fleuves côtiers, confluent, torrents et sources : c'est en remontant les courants que les vivants ont fait corps avec les sols, et c'est dans l'autre sens que toute descendance prend ses distances – tissant ainsi les différents réseaux hydrographiques du monde d'une infinité de formes de vie interdépendantes. L'eau est donc le sang de la Terre et son liquide amniotique. Humide souffle de vie. Tout vivant en a besoin pour se perpétuer dans son être et se reproduire – microbes, champignons, plantes, animaux... aucun ne fait exception.

Cette petite anthologie, subjective et non exhaustive, a pour but de nous immerger dans les réalités multiples de ces « bassins-versants » qui dessinent les vallées des quatre coins du monde. Un bassin-versant est l'espace à l'intérieur duquel s'écoulent un cours d'eau et ses affluents sur un ensemble de versants (crêtes, dénivelés et talwegs¹). Toutes les eaux dans cet espace convergent vers un même point, qu'on appelle exutoire. Chaque bassin-versant est limité par une *ligne de partage des eaux* – les eaux de pluie de part et d'autre de cette ligne

1. Un talweg (de l'allemand *Thalweg*, littéralement « chemin de la vallée ») est la ligne formée par les points ayant la plus basse altitude, soit dans une vallée, soit dans le lit d'un cours d'eau. On l'appelle aussi *ligne de collecte des eaux*.





s'écoulant dans deux directions différentes. Enfin, chaque bassin-versant se subdivise en un certain nombre de bassins élémentaires (parfois appelés « sous-bassins-versants »), qui correspondent à la surface drainée par chacun des affluents se jetant dans le cours d'eau principal.

Ainsi, les bassins-versants, selon un motif arborescent, sont des continuités hydrographiques qui – depuis des sources d'altitude – relient tous les écoulements jusqu'aux mers et aux océans. Par extension, ils sont aussi des corridors biologiques, et donc des continuités écologiques, distribuant les habitats d'une part importante des vivants. L'ensemble de ces réseaux dessine métaphoriquement les veines de la Terre. Gaïa, notre planète, s'y révèle indéniablement comme un être vivant, une sorte de superorganisme². De ce point de vue, la connaissance des bassins-versants paraît fondamentale pour vivre en harmonie avec les milieux de vie et en prendre soin. C'est ce qu'ont fait et font encore toutes les populations autochtones du monde.

L'eau est tout un imaginaire, une source d'inspiration immémoriale des communautés humaines. La poésie de l'eau, les émotions qu'elle nous procure, sa fluidité comme sa force habitent nos cosmologies collectives partout sur la planète : fontaine de Jouvence ou déluge, naïades et ondins, Iemanja, Narcisse et tant d'autres... Les allégories et les pou-

2. Ou, pour reprendre les termes de l'hypothèse Gaïa de James Lovelock : « un système physiologique dynamique qui inclut la biosphère et maintient notre planète depuis plus de trois milliards d'années en harmonie avec la vie » (*La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*, traduction de Paul Couturiau et Christel Rollinat, Flammarion, 1999).



voirs de l'eau sont des repères à la fois naturels et culturels qui soutiennent nos mondes physiques et spirituels.

Lieux d'établissement privilégiés des humains, les cours d'eau subissent aussi nos démesures – étalement urbain, infrastructures lourdes, pollution. Progressivement artificialisés (irrigation, écluses, barrages, canaux, réseaux d'eau potable, etc.), les bassins-versants sont à la fois des témoins des bouleversements en cours et une partie non négligeable de la solution. Repenser nos modes de vie depuis ces bassins-versants – tel que le propose notamment le biorégionalisme – serait une manière efficace de réancrer nos modes de vie quelque part sur la biosphère, d'opérer un ralentissement général et d'enrayer le désastre. Ce sont des enjeux profonds de justice écologique autant que de justice sociale.

Dans une approche à la fois théorique et sensible, ce recueil de textes propose d'explorer différentes facettes de ce que sont les bassins-versants, de ce qu'ils représentent pour la vie terrestre et de ce qu'ils inspirent aux communautés humaines. Du géographe libertaire Élisée Reclus (France) à l'écoféministe Vandana Shiva (Inde), du biorégionaliste Peter Berg (États-Unis) à l'ostréiculteur Hatakeyama Shigeatsu (Japon), nous espérons que ce petit voyage dans les textes dévoilera combien la conscience des bassins-versants est un outil opérant pour comprendre les crises écologiques et les combattre activement.

415





Postface
« Pour une intermondiale
des bassins-versants »



416



Un tel recueil de textes n'a assurément pas qu'une fonction descriptive. On aura clairement senti, tout au long de ces lectures, que quelque chose de plus grand se tenait derrière. Que ces *veines de la Terre*, avec lesquelles nous ouvrons notre anthologie, sont reliées à des mondes multiples qui s'entremêlent.

Déjà, un bassin-versant est tout un monde. Une ligne de partage – des eaux, mais aussi des sols, des climats et des vivants. Un réseau hydrologique qui tisse une myriade de formes entre elles et qui, en soi, fait office d'entité vivante : une continuité écologique. Un bassin-versant – ainsi entendu comme un cycle auquel se greffe la vie – s'apparente donc à une grande respiration terrestre. Tenter de lire les rivières et les fleuves, sentir leurs interdépendances (entre eux et avec le vivant) nous offre une approche nettement plus fluide de la vie. Vie qui ne vit jamais sans eau. L'eau qui, en s'écoulant, donne ses formes à la Terre, façonne une part importante de ses souterrains et de ses reliefs.

417

Du bassin-versant à l'hydromonde

Étant déjà tout un monde, chaque bassin-versant est singulier. Il est fait du cumul de ses particularités propres – ses aisances et ses embûches, ses efforts et lâcher-prises. La manière dont il se déploie, ses vitesses et ses pentes, les vies qui le côtoient... Et derrière cette unité, dans la diversité, l'extraordinaire multiplicité des formes de l'eau : fleuves côtiers et ruisseaux, mares et affluents, torrents et nappes¹⁷.

17. Et des formes plus nombreuses si l'on élargit le spectre : lacs et mers intérieures, glace et grêle, pluie et neige, humidité, buée, nuages...





Chacun et chacune uniques, mouvant et en coévolution. Puis, en dernier ressort, les océans – incommensurables étendues de notre planète Mer. Tout cela participe à se plonger dans l'échelle de l'eau, à s'immerger dans son temps long et lent, ses circularités, ses équilibres dynamiques et son incroyable pouvoir d'irriguer la vie. Pour penser la multiplicité des vies qui se déploient le long des bassins-versants, c'est donc d'*hydromondes* que nous aimerions parler ici. Pour aller plus loin encore dans la compréhension de ce que les réseaux d'eau nous font, nous permettent et nous disent. *Hydromonde* : un ensemble de continuités écologiques, toujours plus qu'humaines, à l'intérieur desquelles nous sommes pris·es, que nous faisons et qui nous font à chaque instant, partout sur la planète. Hélas, nous perdons chaque jour un peu plus la conscience de cette relation d'interdépendance et de soin, ancestrale et existentielle, entre communautés de vie et milieux aquatiques. La conscience de l'*hydromondialité* de toute vie : c'est cela qu'il s'agit de défendre.

Vers de nouvelles politiques de l'eau

À l'heure de l'extension croissante des désastres extractivistes, alors qu'il est si difficile d'enrayer les projets d'exploitation du vivant (dont les barrages sont un symbole parmi tant d'autres), l'eau apparaît comme un enjeu de plus en plus central pour les luttes écologiques et sociales. Face au réchauffement planétaire et aux modifications climatiques qui lui sont corollaires, on peut même penser que les réseaux hydrographiques et les bassins-versants sont les entités grâce auxquelles nous serons à





même d'encaisser les chocs à venir, les seules à être suffisamment proches et stables. Les flux de matières fossiles – qui conditionnent par ailleurs d'inadmissibles inégalités néocoloniales à l'échelle mondiale – ne seront pas d'un grand secours pour contribuer à la vitalité écologique des milieux.

Au cours des siècles écoulés, sur tous les continents, les communautés humaines ont co-évolué avec les cours d'eau et les bassins-versants. Il suffit de regarder l'intelligence des systèmes d'irrigation millénaires qui ont assuré et assurent encore la vie des communautés paysannes partout dans le monde ; ou de reconsidérer ce qu'a permis le transport fluvial (non pas dans une perspective d'accélération et de développement, mais plutôt de mobilité douce et de communication inter-régionale) ; il n'y a qu'à se pencher sur les milliers de moulins à eau et sur toutes les manufactures proches des cours d'eau sur Terre (là encore, non pas dans une perspective industrielle, mais plutôt d'économie de subsistance et d'énergies renouvelables artisanales). À nombre d'endroits, on a vu les communautés humaines s'appuyer sur la souplesse et la force des flux d'eau – et parfois même, en les façonnant harmonieusement, les augmenter d'un soupçon supplémentaire d'intelligence et de puissance.

Oui mais voilà : un nombre de plus en plus croissant d'êtres humains (et de vivants à leur suite) est collectivement enfermé dans des rapports utilitaristes – de pure consommation – avec les éléments naturels et les matières premières. Qui aujourd'hui sait exactement d'où vient l'eau de son robinet ? Où les usages en commun de l'eau sont-ils en-





core en vigueur ? Où trouver des solidarités entre bassins-versants, ainsi que des attachements réciproques entre amont et aval ? Tout cela existe en de multiples endroits du globe. Il s'agit d'une part de cartographier et de défendre ces pratiques et ces savoirs écologiques. Mais aussi d'autre part, de les multiplier sans plus attendre – sans se leurrer sur les *conditions de possibilité* de leur recreation : ces consciences, ces connaissances, ces mobilisations, ces engagements locaux et globaux peuvent-ils être redéployés là où nous vivons, dès maintenant ? Et si oui, à quelles conditions ?

Nous pensons que les politiques communes (et non pas privatisées) de l'eau sont l'un des outils les plus durables, les plus efficaces et les plus transversaux que nous ayons à notre disposition pour l'avènement d'autonomies écologiques locales. En ce sens, repolitiser les usages de l'eau, les remettre au cœur des territoires et des cités est un moyen de prendre soin collectivement de ces ressources – épuisables et destructibles – qui ne devraient jamais être marchandisées. Par là, les communautés humaines pourraient trouver la voie vers un enchâssement renouvelé, concret, dans les tissus plus larges de nos milieux de vie. Assurer la pérennité et la qualité des eaux est un authentique acte d'autodéfense du vivant.

S'éloigner du soin des eaux, individuellement et collectivement, s'apparente donc à une forme de dévitalisation, ou d'assèchement mental. Tel un pied de tomate hors-sol, le consommateur moderne d'eau *prend*, mais ne *rend* plus rien – plus rien d'autre, dans son cas, que des eaux polluées de savons, détergents et autres polluants qu'il veut voir



s'éloigner de lui au plus vite –, sans même voir combien cela est destructeur pour des milieux de vie avec lesquels il n'est plus en prise. Peut-être s'agit-il alors, pour commencer simplement, de se pencher à nouveau sur les noms des fleuves et des cours d'eau ; et d'y voir que le découpage administratif de nombreux pays, dont la France, est historiquement et géographiquement façonné par les cours d'eau. Que leurs noms évocateurs sont aussi des réalités territoriales irriguant les régions et leurs paysages. Pour le cas de la France, 68 de nos 101 départements portent un nom aquatique : Aube et Creuse, Somme et Haute-Garonne, Bouches-du-Rhône, Maine-et-Loire, Val-d'Oise et tant d'autres...

Fédérer les hydromondes

La proposition politique qu'il conviendrait alors de faire est simple sur le papier, mais complexe dans les faits : prendre l'eau au sérieux. Ou, autrement dit, envisager de nouvelles façons de faire communauté – selon chaque tissu de réalités locales, selon chaque *hydromonde* – qui se mettent à la hauteur des sagesse de l'eau. Se placer sur un autre plan, à la fois en deçà des grands projets de maîtrise et de contrôle du vivant, et au-delà des logiques simplificatrices de l'utilitarisme et de l'exploitation. Renouer avec l'intelligence de l'irrigation artisanale pour recomposer des lieux de vie ; restaurer au plus vite tous les littoraux et cours d'eau dévastés par l'élevage intensif et la pollution ; stopper collectivement la contamination des nappes phréatiques et la désertification des terres engendrée par l'agriculture industrielle et ses corollaires ; informer sur l'assèchement généralisé

421



des cours d'eau autant que sur le recul spectaculaire des glaciers – en comprendre les causes et en mesurer les conséquences. En un mot, retrouver l'écologie millénaire des bassins-versants dans nos manières de « faire pays ». Et, à la suite d'Aldo Leopold, tenter collectivement de penser comme un cours d'eau. Développer nous aussi des politiques qui, comme l'eau, font toujours *avec* – contourne, serpente et creuse. Cette eau qui n'est pas sans violence, entre crues et torrents, mais dont les cycles sur le temps long construisent bien plus qu'ils ne détruisent.

Être eau, en somme : *be water*, mot d'ordre depuis des mois de celles et ceux qui résistent pour la liberté, au cœur de la métropole hongkongaise.

C'est à se demander alors ce que peut être une éthique aquatique. Une éthique de l'eau. Ou plus précisément, peut-être, une éthique de bassin-versant. Quels comportements adopter pour vivre *comme* des bassins-versants, en harmonie avec eux ? Quelles règles collectives se donner pour s'approcher au plus près d'un fonctionnement hydrologique ? En réponse, l'image de communautés humaines prises de façon pérenne dans des équilibres et des continuités mouvantes, évolutives, mais toujours assez souples et légères pour ne pas détruire, pour en finir avec ce rôle d'agent-es de l'extinction. Au centre de cela, la question des communs écologiques et l'idée de solidarités de bassins-versants (à l'intérieur de chaque bassin, comme entre eux).

Les bassins-versants transcendent toutes nos frontières (départementales, régionales et nationales) et se déploient le long de limites floues et poreuses – des lignes de partage. À l'imaginaire révolutionnaire



de l'Internationale des travailleurs, nous voudrions donc ajouter un supplément aquatique. Pour fédérer les *hydromondes*, plus besoin d'États-nations : les veines de la Terre nous proposent un autre canal, celui d'une Intermondiale des bassins-versants.

Le réseau hydrographique du Danube et du Nil traverse dix pays, celui du Mékong ou de l'Amazonie six. En tentant de nous libérer par les eaux, l'écologie se fait décoloniale. Chaque bassin-versant du monde peut ainsi potentiellement vivre au plus près de l'unicité de son milieu ambiant. La biosphère s'avère bel et bien composée de myriades d'*hydromondes*, biorégions à la fois autonomes et solidaires qu'il ne s'agit pas tant de « retrouver » que de construire. L'invention politique que nous proposons ici s'appuie sur des réalités biologiques intangibles. Mais elle s'appuie aussi sur des réalités politiques historiques, car la majorité des peuples autochtones du monde (et nos aïeux d'avant les uniformisations nationales) vit *de facto* le long et avec des bassins-versants – Aborigènes du fleuve Victoria en Australie, Mohicans le long de l'Hudson, Krenaks du fleuve Watu au Brésil.

S'il y a dans tout cela de l'utopie, il n'y a pourtant pas d'idéalisme. En tentant d'ouvrir d'autres voies imaginantes, de nouveaux lits pour nos luttes écologiques et sociales, nous ne souhaitons pas faire abstraction des difficultés et des désastres. Mais, face aux bouleversements multiples en cours et à venir, nous croyons en la nécessité de vivre autrement. Dans un présent et un avenir proche semés d'embûches, nous voulons croire dans le pouvoir du rêve, et des horizons collectifs qu'il ouvre, pour faire



naître de nouvelles potentialités depuis l'intérieur des ravages. Nos existences hors-sol ne dureront pas telles quelles bien longtemps, en tout cas pas pour tout le monde. Nous allons donc probablement devoir, d'une manière ou d'une autre, quitter notre confort extractiviste, ne serait-ce qu'en renouant avec des autonomies de subsistance locales. Nous devons le faire afin de *bien vivre* ; et le faire de manière à ne pas nous laisser enfermer dans la peur, les localismes et les conflits culturels sans fond.

La montée des eaux et les sécheresses qui partout nous guettent, tout comme la dégradation préoccupante de la santé des rivières et des fleuves des quatre coins du monde, appellent à de nouvelles résistances contre les accaparements et les barrages de toute sorte. Les eaux, partout, demandent un arrêt des pollutions, un démantèlement des infrastructures néfastes et un réensauvagement massif, passant par des formes de cohabitation qui respectent les limites entre espèces, et les frontières poreuses et fragiles des *hydromondes*. À ces conditions seules, les veines de la Terre pourront jouer leur rôle de relance de la biodiversité et de l'extraordinaire vitalité du vivant. Notre rôle à nous, humaines et humains, pourrait alors être de « prendre soin de la Terre comme si notre vie, tant matérielle que spirituelle, en dépendait¹⁸ ». Tentons de le faire ensemble, par-delà les clivages nationalistes et culturels, vers une Intermondiale des bassins-versants.

18. Car c'est cela être *indigène*, nous dit Robin Wall Kimmerer, biologiste et membre de la nation potawatomi (haut Mississippi). Voir son ouvrage *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge, and the Teachings of Plants*, Milkweed, 2013.





425





426

[E]





427





LES CAHIERS
DE LA RECHERCHE
ARCHITECTURALE
URBAINE ET
PAYSAGÈRE

Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère

14 | 2022

L'Architecture à l'épreuve de l'animal

Architectural Perspectives on the Animal

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka et Mathias Rollot (dir.)



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/9718>

DOI : 10.4000/craup.9718

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka et Mathias Rollot (dir.), *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, 14 | 2022, « L'Architecture à l'épreuve de l'animal » [En ligne], mis en ligne le 12 avril 2022, consulté le 25 mai 2022. URL : <https://journals.openedition.org/craup/9718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.9718>

Légende de couverture

To Middle Species With Love - Dawn

Crédits de couverture

© Joyce Hwang

Ce document a été généré automatiquement le 25 mai 2022.



Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.



SOMMAIRE

Contributions à une théorie architecturale interspécifique

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka et Mathias Rollot

Les insectes vivants dans l'espace anthropisé. Incarnations de la dichotomie nature/culture en architecture

Delphine Lewandowski

Bâtir avec le moustique tigre : trois villes des Bouches-du-Rhône à l'épreuve de la prolifération d'Aedes albopictus, insecte nuisant et vecteur de maladies

Julie Cardi

Infrastructures animales

Le cheval comme acteur de la transformation des territoires
Mathieu Mercuriali

A multispecies design approach in the Eure valley. Three lessons from a design studio in landscape architecture

Björn Bracke, Sophie Bonin, Bruno Notteboom et Hans Leinfelder

Le corps animal comme puissance subversive des normes architecturales. Retour réflexif sur cinq cas d'étude

Léa Mosconi

L'espace animalier dans les maisons rurales en Algérie, territorialité vernaculaire, résurgence informelle et controverses institutionnelles

Latifa Khettabi

« Là où on nous attend le moins ». L'animal comme fiction d'investigation architecturale

Dominique Rouillard

Designing for Non-Humans

An Interview with Joyce Hwang
Ralph Ghoche

Contributions Towards Interspecific Architectural Theory

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka et Mathias Rollot



Contributions à une théorie architecturale interspécifique

Manuel Bello-Marcano, Marianne Celka et Mathias Rollot

« Que le déclin de la faune soit lié, de manière inéluctable, aux destinées humaines est désormais un fait acquis chez nous, la préservation est donc primordiale. La faune, il convient de le rappeler, disparaît parce que son habitat a été détruit. Or l'habitat des animaux sauvages est aussi le nôtre. »

Rachel Carson¹

« Les villes, avec leurs millions d'habitants humains, sont évidemment dominées par l'artificialité. Cependant, tout comme les gens aiment avoir près d'eux des animaux domestiques, la présence d'une vie sauvage au sein des villes pourrait profiter aux urbains. Elle pourrait contrer l'atmosphère presque entièrement humaine des environnements urbains et faire de ces derniers des milieux plus sains, plus équilibrés et plus attirants à la fois. [...] Cela supposerait de faire de la place pour que des animaux puissent y vivre mais aussi d'accepter de leur laisser liberté, tranquillité et assez de territoire libre pour que le reste des chaînes alimentaires dont ils dépendent puissent se développer. »

Peter Berg²

- ¹ Depuis quelques années, les études animales se sont considérablement développées, notamment à l'aide des avancées scientifiques en éthologie et en biologie. Mais si une vaste littérature pluridisciplinaire offre aujourd'hui, en France et à l'international, un





panorama foisonnant sur ce sujet, qu'en est-il de la recherche architecturale, urbaine et paysagère? Ce numéro des *Craup* propose d'investiguer les chemins par lesquels l'architecture pense et intègre l'animal dans les sociétés, les économies, les politiques et les esthétiques humaines. Cela en transformant l'idée d'animal autant que l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes; en bouleversant la représentation que nous nous faisons de la discipline architecturale, de ses pratiques et de ses réalisations construites, du projet architectural, urbain et territorial et des modes d'habiter qui leur sont liés.

- 2 En ce sens, ce numéro s'inscrit dans les problématiques écosystémiques ouvertes par les enjeux environnementaux contemporains. Il vise à nourrir le débat sur les rôles majeurs que prend — et pourrait prendre — l'architecture au sein de cette transformation globale. Le dossier invite en ce sens à considérer tant les reconfigurations de nos rapports avec le vivant non-humain que notre propre animalité comme des possibilités d'enrichissement des dualités technique/vivant, culture/nature, sauvage/domestique ou encore vie animée/matière inerte³. À mesure que progressent les connaissances sur les mondes, cultures, communautés et individualités animales, il devient de plus en plus difficile de considérer encore, avec Martin Heidegger, qu'être homme veut dire habiter⁴, ou, avec Ivan Illich, « qu'habiter est le propre de l'espèce humaine⁵ ». Les différents modes d'existence des animaux, multiscalaires dans l'espace et dans le temps, invitent au contraire à développer une vision anthropozoologique autant qu'une pensée animale de l'architecture; à penser des modalités de conception architecturale capables de prendre en compte la présence et le point de vue de l'animal; à considérer l'animal autant comme un sujet que comme un usager potentiel de l'architecture humaine. En somme, il conviendrait de se laisser « contaminer » par l'intelligence et la sensibilité animales, de laisser agir cette « contamination des égards⁶ » susceptible d'agrandir nos perspectives intellectuelles et actantielles. En tant que « condition asymétrique⁷ », la relation architecture-animal, ainsi que les possibles collaborations entre l'éthologie, le design, l'urbanisme et la planification territoriale, interrogent l'habitation des mondes contemporains *par* et *pour* des communautés hybrides⁸ « plus qu'humaines⁹ », trans-individuelles et interspécifiques, faites d'humains et d'animaux. En ce sens, le dépassement du rapport humain/non-humain, voire *post-animal*¹⁰, dessine des enjeux politiques, éthiques et esthétiques pour l'architecture et l'urbanisme.
- 3 En 1996, la géographe Jennifer Wolch pouvait encore poser froidement le constat de la logique profondément anthropocentrée des théories et pratiques urbanistiques:

La logique de l'urbanisation capitaliste ne considère pas la vie animale non-humaine comme autre chose qu'une potentielle manne financière à destination des abattoirs, ou qu'un moyen supplémentaire de poursuivre la production de commodités à destination de la société de consommation [...] Parallèlement à ce désintérêt pour la vie non humaine, vous ne trouverez nulle mention de l'animal dans les théories urbaines contemporaines, dont le lexique révèle le profond anthropocentrisme¹¹.
- 4 Mais qu'en est-il aujourd'hui? Une telle affirmation est-elle encore tenable? À de nombreux égards, il est au contraire possible de montrer comment, par le biais d'ouvrages collectifs, de revues ou d'auteurs¹², les milieux de l'urbanisme et du paysage francophones — pour ne rien dire des milieux anglosaxons, plus prolifiques encore sur le sujet — ont bien développé, depuis plus d'une vingtaine d'années, une réflexion déjà conséquente sur la question du rapport des établissements humains au vivant et leur





possible positionnement au sein des « humanités environnementales¹³ ». Et on pourrait tout autant faire valoir que quelques conséquences de cette littérature engagée sont déjà à l'œuvre, actives sur les politiques et les méthodes de conception urbanistiques sur le terrain.

- 5 Qu'en est-il en revanche des milieux de l'architecture? On pourra, certes, relever la présence de quelques travaux d'histoire sur les relations qui existent entre la ville l'architecture et les animaux¹⁴. De même, il existe un certain nombre de recherches sur des typologies architecturales telles que le zoo¹⁵, les écuries et les abattoirs¹⁶, ainsi que de riches études sur l'architecture rurale et vernaculaire¹⁷, qui contribuent à construire un angle d'attaque indispensable s'il doit s'agir d'éclairer, de façon trans-experte, la problématique du rapport entre construction et cohabitation multispéciste. On notera également la présence de quelques expérimentations concrètes, sur le terrain, en matière « d'architectures animalistes¹⁸ », ainsi que les premières journées d'études, séminaires, expositions et ateliers de projet dans les écoles d'architecture (ENSA), qui commencent à s'y confronter explicitement. De sorte que ce premier état des lieux invite à croire en la pleine potentialité d'un champ encore largement ouvert. Le présent dossier propose de prolonger le débat disciplinaire en appui sur ces premiers travaux.
- 6 Chacune des contributions de ce numéro porte, à sa manière, sur les façons dont humains et animaux ont pu coconstruire dans le temps des rapports de cohabitation, d'organisation et de participation sur des territoires communs; sur les façons dont ces espaces partagés ont pu être des lieux conflictuels ou apaisés, des écosystèmes symbiotiques et mutualistes ou des agencements dominateurs et violents; et encore sur les artefacts bâtis révélateurs de ces systèmes de cohabitations. En retraçant les histoires que ces collaborations produisent, par le biais de descriptions ou de narrations, ce sont les maillages et lignes d'entrelacement des mondes humains et animaux¹⁹ qui se dessinent par le truchement de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage, d'autant plus que ce sont ces disciplines qui prennent un sens nouveau à la lumière des enchevêtrements et des « propositions d'existence²⁰ » qu'ils participent à construire. Dans ce cadre, ce dossier met en lumière quelques-unes des manières conceptuelles dont l'animal pourrait mettre en mouvement la façon que nous avons de concevoir, évaluer, construire et habiter l'architecture, la ville et les territoires. Ces déplacements conceptuels et pratiques incluent des tensions dans les rapports dialogiques entre construction et destruction, accumulation et dépense ou encore animé et inanimé. Ils interrogent à nouveau nos acquis disciplinaires et leur permanence en posant la question de l'obsolescence potentielle des principes et/ou fondements architecturaux²¹.

432

La prise en compte de l'animal par l'architecte

- 7 Dans une première perspective, on s'intéresse à l'animal dans le processus de conception/création et comme source d'une éthique contemporaine pour le métier de l'architecte. Les avancées en éthologie conduisent les cultures animales à devenir un savoir important, de plus en plus reconnu par les architectes comme socialement utile, en particulier dans un contexte de crise écologique et pour des discours sur les liens entre architecture et environnement. En effet, les savoirs développés par l'étude du comportement animal — qu'il soit domestique, liminaire ou sauvage — et les manières dont celui-ci se lie affectivement et techniquement avec son milieu intéressent





l'architecte, dans la mesure où ils lui permettent de réinterpréter de façon pratique et non dévastatrice ces modes alternatifs d'existence et de transformation de l'environnement. C'est dans cette perspective que s'inscrivent quelques approches comme l'utilisation de la biosémiotique telle que développée par Jacob Von Uexküll, Thomas Sebeok et leurs études respectives des signes biologiques et des *Umwelten*²², par ailleurs cités dans plusieurs contributions du dossier; c'est aussi en ce sens qu'il est question de systèmes de relations humain-animal tels que les phénomènes écologiques de synanthropie (interaction durable liant certains animaux non domestiques, plantes ou parasites avec des humains) ou le concept de feralisation²³; et aussi en ce sens qu'il s'agira de quelques systèmes d'adaptation encouragés par des stratégies architecturales et urbaines, ou encore le « faire-avec les nuisibles », les insectes et autres infra-animalités²⁴. Cette perspective encourage autant la pensée critique du biomorphisme et du biomimétisme en architecture que la prise en compte de l'animal dans l'histoire de l'architecture et les passages, qui s'opèrent en son sein entre des discours anthropologiques et des injonctions biologiques.

- 8 Toutes deux travaillées par la question de l'insecte, les contributions proposées dans ce dossier par Delphine Lewandowski, et Julie Cardi s'engagent sur la piste d'une recherche œuvrant à une meilleure synergie entre sociétés animales²⁵ et sociétés humaines. Elles donnent aussi à lire, par la même occasion, quelques-unes des possibilités d'échanges fructueux en matière de recherche entre architecture, écologie scientifique et écologie politique.
- 9 Dans sa contribution « Les insectes vivants dans l'espace anthropisé », Delphine Lewandowski aborde notre rapport avec les insectes à travers une réflexion sur les implications de leur intégration dans le bâti et l'impact de nos formes de cohabitation humain/insecte dans la production de l'espace. En esquisant trois représentations de l'insecte (« nuisible », « utile » et « sujet »²⁶), l'auteur essaie de comprendre comment notre rapport avec celui-ci reconstruit non seulement la place de l'humain et de l'insecte dans l'espace anthropisé, mais aussi le statut et les transformations possibles de la culture architecturale contemporaine et de la production du bâti. Dans son texte « Bâtir avec le moustique tigre », Julie Cardi quant à elle souligne la façon dont les logiques de lutte antivectorielle (LAV) se heurtent aux caractéristiques propres au « moustique des villes ». L'*Ae. albopictus* témoigne à sa manière des conséquences relatives aux processus d'homogénéisation et de globalisation des sociétés humaines, facteurs principaux favorisant la croissance de la population du moustique en même temps que l'expansion de son territoire. De fait, les niches urbaines et périurbaines dans lesquelles prend place le moustique participent directement à l'accroissement des risques sanitaires encourus par les populations humaines. Deux réflexions qui, en soulignant la nécessité d'opter pour une vision à la fois transdisciplinaire et transculturelle, montrent bien comment l'interpénétration des milieux animal et humain doit être comprise dans ses multiples dimensions: quotidienne, durable et interattractive.

L'animal à toutes les échelles

- 10 Dans une seconde orientation, il s'agit de comprendre comment l'animal et ses représentations participent à l'aménagement territorial et les politiques qui lui sont associées. Dans ce cadre, c'est la multiplicité des échelles de coexistence qui est





interrogée: quelles politiques, quelles infrastructures et aménagements construits en faveur d'une plus grande symbiose avec le non-humain? Par le biais de croisements disciplinaires avec des champs tels que la biogéographie, la biologie ou encore les recherches sur les métabolismes urbains et territoriaux, sont questionnées les mobilités autres qu'humaines autant que les modalités de coconstruction du territoire par l'humain et le non-humain.

- 11 Dans son texte « Infrastructures animales », Mathieu Mercuriali explore à travers l'architecture les manières dont le cheval est acteur de la transformation des territoires. La relation que nous entretenons avec le cheval, et que celui-ci entretient avec nous, est ici étudiée comme étant à l'origine d'une série de paradigmes (sédentarité, domestication ou encore relation avec le sauvage et la nature) qui structurent l'organisation spatiale de nos milieux humains, et constituent en retour une culture architecturale spécifique. De son côté, Björn Bracke propose un retour analytique sur un atelier de projet en école de paysage dans l'article intitulé « A multispecies design approach in the Eure valley ». Approche pédagogique innovante menée dans le cadre d'une recherche plus large sur les manières de conduire une pratique « plus qu'humaine » du paysage, l'atelier de projet engagé dans la vallée de l'Eure propose une enquête hypersituée et la plus multispécifique possible (tant dans la méthode que dans les finalités même des travaux). Une démonstration faisant bien apparaître, d'une part, que les approches interspécifiques sont déjà une réalité pédagogique, projectuelles et cosmologiques; et d'autre part, que les préoccupations « plus qu'humaines » ne s'opposent nullement aux considérations éthiques, politiques et culturelles « humaines », et qu'au contraire, elles convoquent et redynamisent largement leur centralité.

434

- 12 Dans les deux cas, le spectre de problématiques convoqué interroge la manière dont l'architecture travaille avec la diversité écologique des milieux urbains *face* ou *avec* le non-urbain; dont elle est impactée par les travaux sur le réensauvagement (à toutes échelles) et par les philosophies et pratiques des synergies, des alliances, de la diplomatie, du mutualisme, de l'enchevêtrement. Autant de manières de questionner les réalités et traductions spatiales des conflits territoriaux avec l'animal, avec leurs zones de rencontre interspécifique et leurs limites plus ou moins poreuses, les zones protégées sensées prévenir les conflits (PN, PNR, etc.), la reproduction et le déplacement de ces relations dans les milieux urbains (animaux liminaires) autant que dans les « nouvelles ruralités ».

Imaginaires, cosmologies et esthétiques de l'animalité

- 13 S'il est vrai que les imaginaires sociaux qui façonnent nos manières d'habiter ne se sont nullement dispensés de l'animal et de l'animalité²⁷, alors ce sont bien les *patterns* socioculturels qui travaillent l'architecture et nos rapports complexes et ambigus au vivant non-humain — souvent vécus comme « allant-de-soi²⁸ » —, qui méritent d'être questionnés à l'aune du renouvellement de nos catégories de pensée. Aussi est-il nécessaire d'interroger les manières dont la présence, mais aussi l'absence des animaux dans les espaces urbains²⁹ contemporains participent à la reconfiguration de nos cosmologies, attitudes et comportements. C'est à cette occasion que se renégocient également, selon des épistémologies plus ou moins décoloniales³⁰, la pertinence des savoirs indigènes, autochtones ou vernaculaires sur nos relations avec les mondes non-





humains³¹. Dans ce contexte, le dossier propose de questionner l'efficacité symbolique et les différents régimes de sensibilité à l'égard de l'altérité animale dont peut témoigner l'architecte. Les modalités de perception, de sensation, d'action et d'interaction avec les animaux apparaissent comme des moteurs incontournables guidant les multiples manières de penser et construire ce qu'est l'habiter. Les bergeries urbaines et l'écopastoralisme en sont des exemples, la transmission des savoirs biorégionaux³², les sentiers urbains³³ et la résurgence informelle de petits élevages dans des projets d'urbanisme modernes en sont d'autres. La présence de l'animal — qu'on sollicite ou qu'elle resurgisse malgré qu'on est tenté de l'évincer — travaille le corps et les lieux, motive de nouvelles pédagogies et favorise l'éco-empathie. À travers l'animal comme figure ambivalente et frontalière d'altérité, les articles de Léa Mosconi, Latifa Kettabi, Dominique Rouillard et l'entretien de Ralph Ghoche avec l'architecte Joyce Hwang proposent quelques entrées sur les manières avec lesquelles l'animal permet à l'architecture, comme discipline, théorie et pratique, de se renouveler.

- 14 C'est en appui sur les travaux féministes ayant dénoncé la normativité architecturale issue du corps masculin et valide idéalisé que l'article de Léa Mosconi propose de considérer « Le corps animal comme puissance subversive des normes architecturales ». La triple approche, engagée par l'auteure au moyen de cas d'études variés, issus à la fois des pratiques, des discours et des pédagogies architecturales, fournit une multiplicité d'occasions de (s')interroger sur le rapport traditionnel de l'architecture au corps. Par là, Mosconi donne à lire quelques-unes des raisons de penser qu'une considération renouvelée aux corps animaux pourrait aider l'architecture à affiner et diversifier ses propositions à l'égard d'une réalité dont on comprend chaque décennie un peu mieux en quoi elle ne saurait être satisfaite par un unique modèle universaliste — quel qu'il soit.
- 15 Chez Dominique Rouillard, l'hypothèse de « L'autre animal de l'architecture » sert de carburant à une machine pédagogique de master. L'animal y conduit à s'intéresser et relire autrement la discipline dans ses dimensions théoriques et historiques, tout en fournissant simultanément un médium pour prendre du recul sur les différentes actualités environnementales, le sujet des « pertes » (biodiversitaires, etc.) ou encore la notion d'Anthropocène. L'article propose un témoignage contextualisé et réflexif sur ce séminaire de recherche tenu à l'ENSA Paris-Malaquais de 2015 à 2021, et donne à lire quelques-uns des enchevêtrements tissables entre les multiples sujets de recherche et de mémoire qui y ont pris place au fil de ces dernières années. L'enjeu: montrer que l'architecte peut s'engager sur un terrain « où on ne l'attend pas », rester pleinement sur son domaine d'expertise et contribuer amplement à la production de pensées et de connaissances sur le sujet de l'animal.
- 16 Cet enjeu fait écho, et avec une certaine intensité, à l'article de Latifa Khettabi, « L'espace animalier dans les maisons rurales en Algérie », qui propose quant à lui de questionner les notions de territorialité vernaculaire et d'hybridité rural/urbain dans le cadre de controverses urbanistiques en Algérie. À partir d'un large panel d'études menées sur le terrain, l'auteure montre comment la vision d'une « ruralité renouvelée » se conçoit et se développe en premier lieu depuis les pratiques spatiales des habitants. Elle montre la persistance des pratiques socioculturelles d'habiter avec les animaux et leur difficile harmonisation avec les projets d'architecture urbaine contemporains, ainsi que le « brouillage identitaire » de la ruralité en Algérie causé par les différents plans de modernisation des territoires. La réintégration informelle de la





présence des animaux (de petits élevages de poules par exemple) dans les nouvelles formes du bâti (lotissements modernes) — qui ne sont pas prévues pour la permettre — implique des nuisances à la fois pour les êtres humains (hygiène) et les animaux (ingestion d'ordures). L'article pointe du doigt la nécessité de mieux régir la cohabitation homme-animal dans l'espace domestique et l'espace urbain contemporains afin de redonner une cohérence spatiale et socioculturelle aux rapports interspécifiques.

- 17 Enfin, dans l'entretien réalisé par Ralph Ghoche, l'architecte Joyce Hwang revient sur son expérience et ses réflexions autour du projet et de la discipline architecturale. Il est alors question de discuter de créations à petite échelle capables de favoriser les expériences relationnelles d'une profonde sensibilité entre l'architecte et les chauves-souris, les oiseaux ou des abeilles. Sa pratique démontre bien la nécessité de conjuguer bio-empathie avec engagement, en faisant de l'architecte tant un « avocat » qui cherche à impliquer l'autre non-humain dans sa démarche, qu'un « détective » qui trouve dans l'observation un puissant outil d'enquête. Pour Hwang, penser l'humain comme « audience » et les animaux comme les vrais clients pourrait être une clé importante pour les humains-architectes que nous sommes. À partir de quelques exemples — et quelques mésaventures — de projets pour les animaux, Joyce Hwang et Ralph Ghoche parcourent attentivement les contraintes de projet et les enchevêtrements des différentes vies qu'un bâtiment peut connaître en tant que partie d'un écosystème, ainsi que les joies de quelques réussites (et les chemins parfois détournés) que prennent les collaborations avec des biologistes et des écologistes. Pour finir, l'esthétique architecturale est définie dans la reconnaissance de l'interdépendance à l'animal considéré à la fois comme utilisateur, client et collaborateur.

436

Vers une architecture interspécifique?

« L'architecte Luca Merlini affirmait que l'architecture dessine la forme des rapports humains. Il nous faut, je crois, décharger cette affirmation de son anthropocentrisme. »

Vinciane Despret³⁴

- 18 Afin de repositionner l'architecture face aux défis écologiques d'aujourd'hui, il semble urgent et indispensable à la fois de questionner la tendance à considérer l'architecture comme un problème exclusivement humain et, par extension, comme un regard disciplinaire dont le but est celui de domestiquer systématiquement ce monde afin de le rendre plus familier, encore un peu plus « chez nous³⁵ ». Complexes, les relations anthropozoologiques relatives à l'architecture requièrent sans doute un regard inter-voir transdisciplinaire, autant qu'un regard inter-voire trans-spéciste. De sorte qu'en écho avec la « *Transspecies Urban Theory* » proposée par Jennifer Wolch dès 1995³⁶, nous pourrions dire que l'enjeu contemporain est de réussir à proposer une « théorie architecturale interspécifique ». Une théorie d'un genre nouveau, à destination de la discipline, ses réalisations construites et ses corps professionnels et sociaux liés, mais aussi dans l'idée de positionner la discipline architecturale au regard des travaux issus des *Animal Studies*, des sciences humaines et sociales et des humanités environnementales. En exposant divers modes d'éthologie « diplomatique³⁷ », ces contributions forment autant de pistes concrètes pour contribuer à cette invention





collective, autant qu'aux fleurissements d'hypothétiques territoires du vivant aux pratiques autant éco et zoopoétiques que zoopolitiques³⁸.

- 19 À travers l'étude de la communauté biologique et affective entre humains et non-humains, l'architecte participe aux questionnements relatifs au statut de l'animal et du vivant en général, dans la mesure où ces derniers peuvent être appréciés en tant que sollicitations eursitiques et leviers réflexifs pour la constitution des savoirs et des connaissances. N'oublions pas, comme le remarque Donna Haraway, qu'« aucun être ne préexiste à sa mise en relation³⁹ », et que l'architecture, l'architecte et l'animal ne sont pas exempts de cette logique. C'est pourquoi, la présence et la prise en compte de l'animal dans les logiques projectuelles, les pratiques de conception et les imaginaires de transformations peuvent aider l'architecte à développer d'autres approches des mondes qu'il est sensé transformer, afin que la discipline puisse se positionner face aux défis de reconnaissance, respect et collaboration avec les altérités non humaines. Le savoir architectural peut être utilisé pour positionner l'architecture vis-à-vis des enjeux comme l'écoféminisme ou les pensées décoloniales, en contribuant dans ce sens, à corriger, à certains égards, l'ambition encore largement universaliste d'une partie de la discipline⁴⁰, tout en aidant les architectes à réfléchir sur les genres de savoirs et de savoir-faire architecturaux (experts, populaires, vernaculaires) qu'ils mobilisent, ainsi que leur participation dans nos sociétés contemporaines.
- 20 Avec ce dossier, nous voulons confirmer qu'il est possible de pallier une lacune aussi fondamentale que celle liée aux animaux et aux animalités dans l'architecture. Ses contributions œuvrent à la prise en compte des altérités non humaines dans la perception, la conception et la construction de nos milieux architecturaux. Elles ambitionnent, avec mesure et humilité, à réfléchir aux contours et aux contenus de ce que pourrait être une architecture qui saurait s'émanciper de son anthropocentralité. Elles constituent, chacune à leur manière, un pas supplémentaire vers une théorie architecturale interspécifique.

BIBLIOGRAPHIE

Nathalie Blanc, *Les Animaux dans la ville*, Paris, Odile Jacob, 2000.

Jean-Christophe Bailly, *Le Versant animal*, Paris, Bayard, 2007.

Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938.

Jean Cuisenier et al., *L'architecture rurale française, corpus des genres, des types et des variantes. Le Nord-Pas-de-Calais*, Lyon, La Manufacture, 1989.

Philippe Clergeau, *Une écologie du paysage urbain*, Paris, Apogée, 2007.

Vinciane Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions?*, La Découverte, Paris, 2011.

Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, 2019.





Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1962.

Jean-Philippe Garric, *Vers une agritecture – architecture des constructions agricoles (1789-1950)*, Paris, Mardaga, 2014.

Tim Ingold, *Une brève histoire de lignes*, Paris, Zones sensibles, 2011.

Catherine Ingraham, *Architecture, Animal, Human: The Asymmetrical Condition*, London/New York, Routledge, 2006.

Will Kymlicka et Sue Donaldson, *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*, Paris, Éd. Alma, 2016.

Dominique Lestel, *L'Animal singulier*, Paris, Le Seuil, 2004.

Dominique Lestel, *Voyage au bout de l'espèce*, Paris, Dis voir, 2010.

Charles Martin-Fréville, *Essai de métaphysique animale. Un même élan*. CNRS Éditions, 2020.

Baptiste Morizot, *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Paris, Wildproject, 2016.

Kirkpatrick Sale, *L'Art d'habiter la terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020.

Caroline O'Donnell, *Niche Tactics. Generative Relationships between Architecture and Site*. New York/London, Routledge, 2015.

Paul Oliver (dir.), *Encyclopedia of Vernacular Architecture of the World*, Cambridge University Press, 1997.

Violette Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux: impérialisme, contrôle, conservation*, Paris, Champ-Vallon, 2019.

Mathias Rollot & Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion?*, Marseille, Wildproject, 2021.

Anna Tsing, *Le Champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017.

Michel Pastoureau, *Bestiaires du Moyen-Âge*, Paris, Point illustré, 2020.

Sandra Piesik, *Habiter la Planète, Atlas de l'architecture vernaculaire*, Paris, Flammarion, 2017.

Étienne Rabaud, *Phénomène social et sociétés animales*, Paris, PUF, 1937.

Thomas A. Sebeok et Umiker-Sebeok, Jean (éds.), *Biosemiotics. The Semiotic Web*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 1992.

Anne Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.

Alfred Schütz, *Le Chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

Jakob Von Uexkull, *Milieu animal et milieu humain*, Rivages Éditions, 2010.

Julia Watson, *Lo-TEK. Design by Radical Indigenism*, Taschen, 2019.

Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*, Paris, L'éclat, 2010.

Jennifer Wolch, Kathleen West, Thomas E. Gaines, « Transspecies Urban Theory », *Environment and Planning D*, vol. 13 « Society and Space », 1995, pp. 735-760.





NOTES

1. Rachel Carson, *Le Combat pour que la vie progresse*, 1920. Cité par Thierry Paquot, recension de l'ouvrage de R. Carson, *Le Sens de la Merveille*, *Esprit*, mars 2022.
2. Peter Berg et al., *Green City Program for the San Francisco Bay Area*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1989.
3. Jane Bennett, *Vibrant Matter, A Political Ecology of Things*, Duke Press, 2010.
4. « Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter », Martin Heidegger, « Bâtir habiter penser », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 173.
5. Ivan Illich, *Dans le miroir du passé : conférences et discours, 1978-1990*, 1992). Traduit par Maud Sissung et Marc Duchamp, Paris, Descartes & Cie., 1994.
6. Vinciane Despret, *Bêtes et hommes*, Paris, Gallimard, 2007, p. 133.
7. Cf. Catherine Ingraham, *Architecture, Animal, Human: The Asymmetrical Condition*, London/New York, Routledge, 2006.
8. Cf. Dominique Lestel, *L'Animal singulier*, Paris, Le Seuil, 2004, et *Voyage au bout de l'espèce*, Paris, Dis voir, 2010.
9. Antoine Chopot, « Les communautés plus qu'humaines », *Appareil*, n° 16, 2015, [en ligne] [<http://journals.openedition.org/appareil/2228>].
10. Cf. Catherine Ingraham, *Architecture, Animal, Human...*, op. cit.
11. Jennifer Wolch, « Zoöpolis », *Capitalism Nature Socialism*, 1996, n° 7, pp. 2-48.
12. Voici quelques publications dans ce sens : Vincent Bradel (dir.), *Urbanités et biodiversité. Entre villes fertiles et campagnes urbaines, quelle place pour la biodiversité ?*, ERPS vol. 4, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010 ; les revues suivantes : *Cahiers du paysage*, n° 21 « À la croisée des mondes », 2011 ; *Cahiers de l'école de Blois*, n° 18 « La mesure du vivant », 2020 ; ou les ouvrages de Nathalie Blanc, *Les Animaux dans la ville*, Paris, Odile Jacob, 2000 ; de Philippe Clergeau, *Une écologie du paysage urbain*, Paris, Apogée, 2007, d'Audrey Muratet et al., *Manuel d'écologie urbaine*, Presses du Réel, 2019 (entre autres).
13. Jennifer Buyck, *Urbanisme et humanités environnementales : éco-critiques des situations, pratiques et savoirs du projet urbain*, mémoire de HDR, IUGA/PACTE, 2022.
14. Voir les travaux de l'historien Éric Baratay, de Jean Estebanez (« Les animaux et la ville. Une histoire sociale, politique et affective à poursuivre », *Histoire urbaine*, 2016/3, n° 47, pp. 125-129.) ; de William Riguelle (« Le Chien dans la rue aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le cas des villes du sud de la Belgique », *idem*, pp. 69-86), ou encore de Caroline Hodak (« Les Animaux dans la cité : pour une histoire urbaine de la nature », *Genèses*, n° 37, 1999, pp. 156-169). Cf. « Animaux dans la ville 1 », *Histoire urbaine*, 2015/3, n° 44 ; « Animaux dans la ville 2 », *Histoire urbaine*, 2016/3, n° 47 ; Dominique Rouillard, « L'autre animal de l'architecture », *Cahiers thématiques*, n° 11 « Agriculture métropolitaine/Métropole agricole », ENSAPL, 2011, pp. 105-120.
15. Cf. Violette Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux : impérialisme, contrôle, conservation*, Paris, Champ-Vallon, 2019 ; Natascha Meuser, *Zoo Buildings: Construction and Design Manual*, DOM Publisher, 2019 ; Derrick Jensen, *Zoos : le cauchemar de la vie en captivité*, Paris, Libre, 2018.
16. Cf. Thimoty Pachirat, *Every Twelve Seconds. Industrialized Slaughter and the Politics of Sight*, Yale Press (UK), 2011 ; Sigfried Giedion, « La Mécanisation et la mort : la viande », dans *La Mécanisation au pouvoir*, Paris, Denöel, 1980.
17. Cf. Jean Cuisenier et al., *L'Architecture rurale française, corpus des genres, des types et des variantes. Le Nord-Pas-de-Calais*, La Manufacture, Lyon, 1989 ; P. Oliver (dir.), *Encyclopedia of Vernacular Architecture of the World*, Cambridge University Press, 1997 ; et, plus récemment, Jean-Philippe Garric, *Vers une agiculture - architecture des constructions agricoles (1789-1950)*, Paris, Mardaga, 2014 ; ainsi que le travail de Sandra Piesik, *Habiter la Planète, Atlas de l'architecture vernaculaire*, Paris, Flammarion, 2017.





18. Voir à ce sujet Mathias Rollot, « Architectures animalistes », dans Léa Mosconi et Henri Bony (dir.), *Paris Animal*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, à paraître septembre 2022.
19. Cf. Tim Ingold, *Une brève histoire de lignes*, Paris, Zones sensibles, 2011.
20. Cf. Vinciane Despret, *Au bonheur des morts, récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2015.
21. Au sujet de l'obsolescence de l'architecture comme discipline, voir notamment Mathias Rollot, *L'Obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, Métispresses, 2016.
22. Cf. Jacob Von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, Rivages, 2010 ; Thomas A. Sebeok et Jean Umiker-Sebeok (éds.) *Biosemiotics. The Semiotic Web*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 1982. Nous renvoyons aussi le lecteur vers des expériences concrètes dans l'architecture dans l'œuvre de l'agence CODA, cf. Caroline O'Donnell, *Niche Tactics. Generative Relationships between Architecture and Site*, New York/London, Routledge, 2015.
23. Cf. Nathanaël Wadbled, « Les imaginaires écologiques des ruines romantiques et post apocalyptiques : représenter le sauvage et la pollution contre l'artificialisation moderne », *Sociétés*, n° 148, « Humanités environnementales », 2020/2, pp.101-113 ; Anna Tsing, *Le Champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, La Découverte, Paris, 2017.
24. Notion proposée par la chercheuse Anne Simon dans *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*. Marseille, Wildproject, 2021, p. 313.
25. Déjà le zoologiste Étienne Rabaud publiait en 1937 *Phénomène social et sociétés animales*, dans lequel il questionne les rassemblements d'individus animaux (insectes compris) selon deux modes qu'on retrouve chez les humains : la société et la foule. Il note que « les rassemblements d'animaux que l'inter-attraction provoque n'ont d'autre déterminisme possible que l'influence réciproque qui rapproche les individus et les maintient unis. Il s'agit bien là du phénomène social proprement dit, du processus fondamental qui est à la base de toute Société » (p. 129).
26. Trois représentations de l'insecte qui ne sont pas sans nous rappeler les trois catégories et statuts politiques des animaux proposés par Will Kimlyka et Sue Donaldson : animaux « domestique-citoyens », « liminaires-résidents » et « sauvages-souverains ». Cf. Will Kymlicka et Sue Donaldson, *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*, Paris, Éditions Alma, 2016 [2011].
27. L'historien Michel Pastoureau a montré dans ses études sur les bestiaires du Moyen Âge le poids des présences animales, réelles ou fantasmatiques, blasons ou menaces, dans la construction des communautés humaines. Roger Caillois (*Le Mythe et l'homme*, 1938), Gaston Bachelard ou encore Gilbert Durand (*Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, 1962) à sa suite nous ont quant à eux enseigné la puissance imaginaire des figures animales dans l'inconscient collectif et les innombrables configurations socioculturelles auxquelles elles contribuent.
28. Alfred Schütz, *Le Chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
29. Cf. William Riguelle, « Le Chien dans la rue aux XVII^e et XVIII^e siècles... », *op. cit.*, pp. 69-86 ; Damien Baldin, « De l'horreur du sang à l'insoutenable souffrance animale. Élaboration sociale des régimes de sensibilité à la mise à mort des animaux (19^e-20^e siècles) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 123, n° 3, 2014, pp. 52-68.
30. Deborah Bird Rose et Libby Robin, *Vers des humanités écologiques*, Marseille, Wildproject, 2019 ; Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.
31. Voir notamment Charles Stépanoff, *L'Animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage*, Paris, La Découverte, 2021.
32. Cf. Kirkpatrick Sale, *L'Art d'habiter la terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020 ; Mathias Rollot et Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.
33. Cf. Sentiers Métropolitains, [<https://metropolitantrails.org/fr>].
34. *Habiter en oiseau*, Paris, Actes Sud, 2019.





35. Cf. Vinciane Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte, 2011. Pour la question de la domestication, l'élevage et la production animale, cf. Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux, Une utopie pour les XXI^e siècle*, La Découverte, Paris, 2011.
36. Jennifer Wolch, Kathleen West et Thomas E. Gaines, « Transspecies Urban Theory », *Environment and Planning D*, vol. 13 « Society and Space », 1995, pp. 735-760.
37. Baptiste Morizot, *Les Diplomates, cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject, 2016.
38. Pour la notion de « zoopoétique », cf. Anne Simon, *Une bête entre les lignes*, op. cit.
39. Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes. Chiens, humains et autres partenaires*, Paris, Climats, 2019 [2003], p. 29.
40. Mathias Rollot, « Les trois paradigmes de l'architecture », *Cahiers du LHAC*, n° 4, ENSAN, 2022, pp. 123-148.

AUTEURS

MANUEL BELLO-MARCANO

Architecte, docteur en sciences sociales, maître de conférences en sciences humaines et sociales à l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne (ENSASE), membre de l'unité « Architectures et transformations » (ENSASE) et du laboratoire Études du contemporain en littératures, langues, arts (ECLLA) de l'université Jean Monnet.

MARIANNE CELKA

Maître de conférences au département de sociologie de l'université Paul-Valéry Montpellier 3 et membre du Laboratoire d'études interdisciplinaires sur le réel et les imaginaires sociaux (LEIRIS), Marianne Celka est l'auteur de *Vegan Order. Des éco-warrior au business de la radicalité* (Arkhê Éditions, 2018).

MATHIAS ROLLOT

Maître de conférences TPCA et membre permanent du Laboratoire d'histoire de l'architecture contemporaine (LHAC) de l'École nationale supérieure d'architecture de Nancy, Mathias Rollot a écrit, édité et traduit près d'une quinzaine d'ouvrages sur la théorie critique et l'éthique de l'architecture écologique.







*imprimé avec le soutien de l'équipe CRESSON (UMR CNRS AAU)
par le Centre d'impression numérique Rhône-Alpes à Grenoble
en dix exemplaires au début de l'année 2023*



